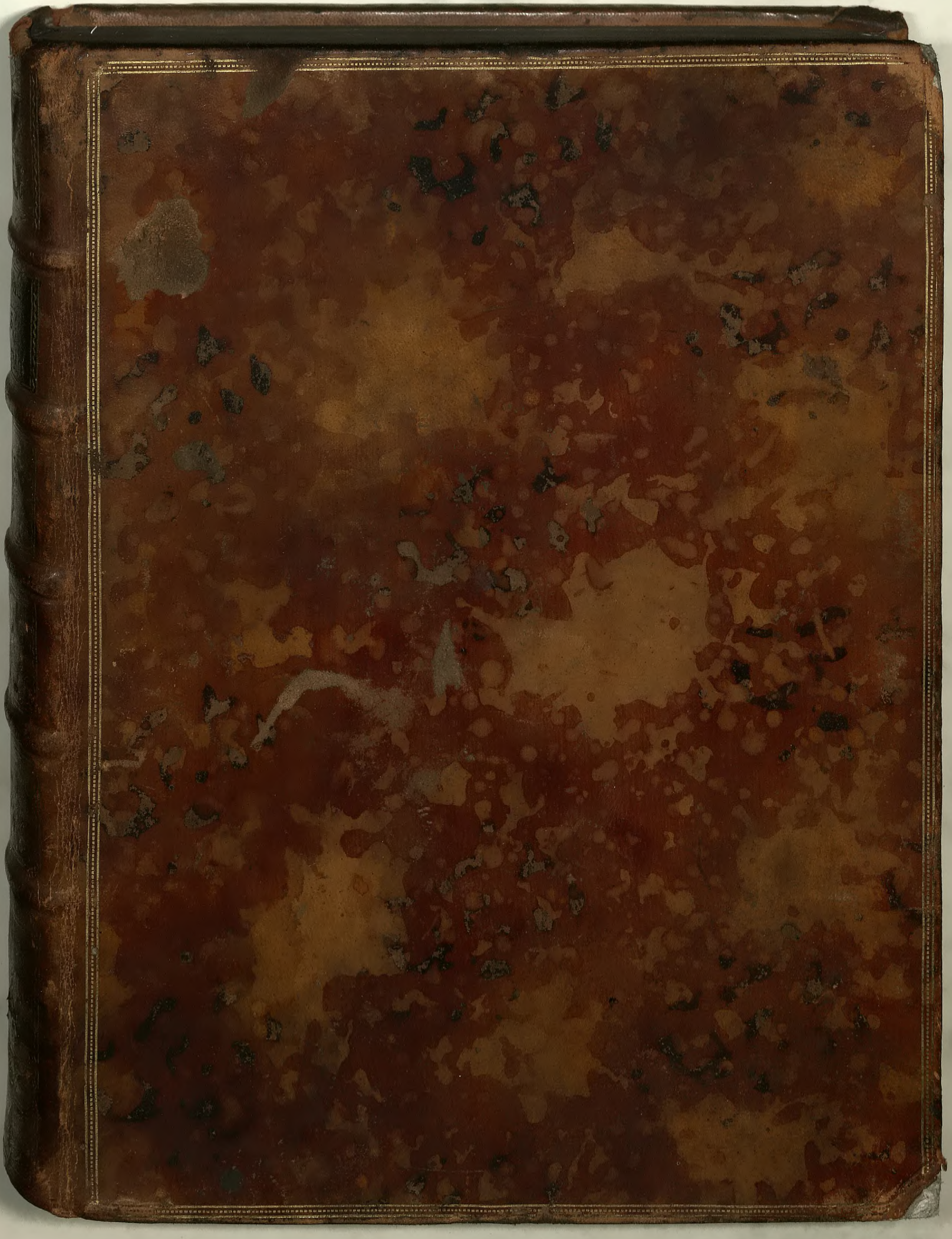


Nachlass des Reichs-Grafen
Hans von Oppersdorff
12 Oct: 1877.

Glogauische Majorats-Bibliothek.

II. Theologie und Philosophie.

Abt. 1. No 89.
Lauf: No 2044.

6. E. Marie Haugwitz.
c 406

2544.

L'HISTOIRE DU VIEUX ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

224657/III

2044.

L'HISTOIRE
DU VIEUX ET DU NOUVEAU
TESTAMENT,

AVEC des Figures et des Explications édifiantes, tirées des Saints Pères, pour régler les mœurs dans toutes sortes de conditions.

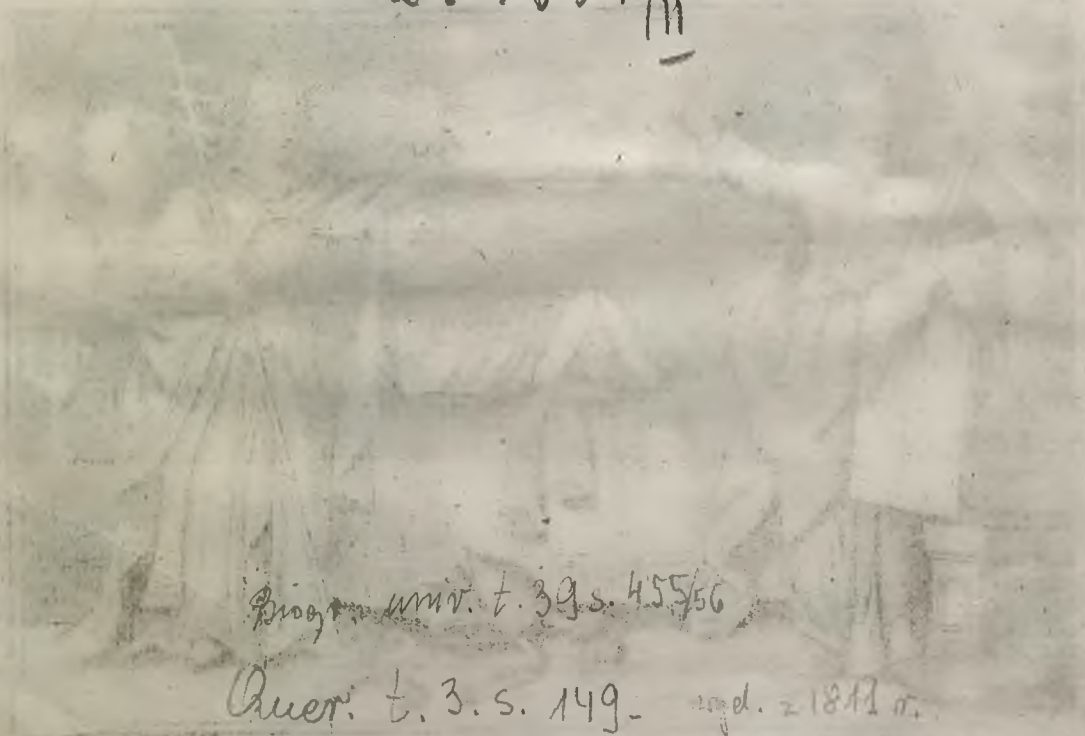
Par feu Monsieur LE MAITRE DE SACY, sous le nom du Sieur DE ROYAUMONT, Prieur de Sombreval.

A LYON,

Chez BRUYSET AINÉ ET COMP.E Imprimeurs - Libraires, rue Saint - Dominique, N.° 74.

1798.

BIBLIOTEKA
224657/II



Biogr. univ. t. 39 s. 455/56

Quer. t. 3. s. 149. wyd. z 1811 r.

autor Fontaine Nicolaus

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

Quoique je révère votre Personne sacrée avec tout le respect et toute la soumission que je lui dois, et que je ne sache rien de plus grand parmi les hommes, que d'être né le fils et l'héritier du plus grand Prince qui soit dons le monde ; je ne crois pas néanmoins méconnoître, en quelque sorte, cette haute dignité où votre naissance

vous a établi, que d'oser dire que vous ne trouverez pas indigne de votre protection le Livre que j'ai l'honneur de vous présenter ; car c'est, MONSEIGNEUR, toute l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, tirée des Livres saints, qui ont pour Auteur le St. Esprit même. Ce Livre, MONSEIGNEUR, vous pourra donner une entrée facile dans ces Histoires sacrées, d'une manière très-agréable, en vous les représentant dépeintes dans des Figures, et en faisant passer ainsi de vos yeux dans votre esprit des instructions très-importantes. Votre lumière, MONSEIGNEUR, qui a paru dans votre enfance avec tant d'éclat, et qui croîtra toujours avec l'âge, étant soutenue par la sagesse de celui dont le grand mérite ne pouvoit être honoré d'une marque plus illustre que d'avoir été choisi par Sa Majesté, pour se reposer sur lui de tout le soin de votre royale éducation, vous fera remarquer peu à peu de grandes choses dans la suite de cette Histoire. Vous y verrez, MONSEIGNEUR, une variété prodigieuse de toutes sortes d'événemens. Vous y remarquerez la fondation et le renversement des plus puissantes Monarchies qui aient été dans le monde. Vous y reconnoîtrez, MONSEIGNEUR, que la Providence de Dieu veille pour la conservation des Princes qui lui rendent le culte et la vénération qui lui sont dûs ; et que lorsqu'ils sont tombés dans l'idolâtrie et qu'ils ont irrité sa colère, il leur a ôté leur Couronne, avec le même pouvoir par lequel il la leur avoit donnée, et il leur a fait sentir, par une funeste expérience, que si les Princes sont comme des Dieux sur la terre, ils ne sont néanmoins que terre et que poudre devant Dieu. Mais j'ai tort, MONSEIGNEUR, de vouloir marquer ici en particulier l'usage qu'on peut faire de ce Livre si divin. Ce qu'on en peut dire en général est renfermé dans des bornes trop étroites pour répondre à la sagesse de Dieu, qui est infinie ; et ce qui

est plus proportionné à votre intelligence et à votre instruction, MONSEIGNEUR, se doit réserver à la haute prudence et à la lumière de celui qui travaille avec tant de succès à un des plus grands ouvrages qui soient aujourd'hui dans le monde, en cultivant et faisant paroître de plus en plus les royales inclinations que la nature même vous a inspirées, pour satisfaire au désir si louable de Sa Majesté, qui ne souhaite pas moins de vous rendre l'héritier de la grandeur de son ame que de sa puissance et de sa couronne. Que si ce Livre peut servir de quelque chose à un dessein si nécessaire et si important, et si la disproportion qui se trouve entre celui qui a fait ce Recueil et la sainteté des choses qui y sont renfermées, n'en détourne point le fruit qu'on en pourroit espérer, je me tiendrai trop honoré, MONSEIGNEUR, de vous avoir pu donner cette marque de la vénération que j'ai pour votre Personne, et du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, DE ROYAUMONT.

AVERTISSEMENT.

IL n'y a rien de plus établi par le consentement de tous les Saints Pères, que le respect que les Chrétiens doivent avoir pour la parole de Dieu, et le soin avec lequel ils y doivent chercher les règles de leur salut : et comme ces Saints connoissent parfaitement la profondeur de l'Ecriture, qui est pleine de mystères, qu'elle voile sous des figures et des paraboles, ils ont fait quelque distinction entre ces ouvrages si divins, qui ne sont pas tous également intelligibles, quoiqu'ils aient tous une égale sainteté. Ainsi ils ont cru que les Livres d'histoires, qui nous représentent les vies des Patriarches et de ces admirables Saints qui ont eu une charité apostolique, tant de siècles avant les Apôtres, étoient extrêmement propres à réveiller notre piété et à nous instruire par des exemples proportionnés à la lumière des moindres fidelles. C'est dans cette vue que St. Basile a dit que l'Ecriture décrivant la vie de ces premiers Saints, nous propose autant de tableaux vivans et animés pour être la règle de la nôtre. St. Chrysostome, dans le même esprit, voulant apprendre à son peuple la manière de vivre chrétiennement, lui explique dans ses Sermons toute la Genèse. Et St. Ambroise a fait de même d'excellens Traités sur la vie des principaux Patriarches, pour faire rougir les Chrétiens d'être moins les imitateurs de JESUS-CHRIST lorsqu'ils voient sa vie et sa mort si divinement décrites dans son Evangile, que ne l'ont été ceux qui ont vécu tant de siècles avant lui, lorsque toute la terre étoit couverte des ténèbres de l'impiété et de l'idolâtrie.

C'est donc à l'imitation de ces saints Docteurs qu'on propose encore ici la vie de ces mêmes Saints, qu'ils ont relevés avec tant d'éloges, et qu'on a fait ce Recueil de toute l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. On les

représente en abrégé, mais de telle sorte néanmoins, qu'on a tâché de marquer assez au long tout ce qui est plus propre pour toucher les ames et pour leur inspirer la piété. Et afin de se proportionner davantage à tout le monde et de rendre ces instructions d'autant plus utiles qu'elles seront mêlées de quelque agrément, on fait voir dans des figures toutes ces histoires saintes avec des discours où elles sont exprimées ; et on voit à la fin de chacune les explications que les Saints Pères y donnent, qui contiennent d'excellentes instructions pour les Chrétiens, en quelque état et dans quelque condition qu'ils puissent être.

Il ne sera pas difficile d'en reconnoître l'utilité, si on s'applique un peu à cette lecture. On y trouvera des exemples admirables pour les Rois et les Princes, pour ceux qui conduisent les Etats, pour les Ministres de l'Eglise, pour les Vierges consacrées à Dieu, et enfin pour tous ceux qui veulent vivre chrétiennement dans le monde et dans le mariage, avec lesquels la vie des Saints de l'Ancien Testament a d'autant plus de proportion, qu'on ne connoissoit alors que la chasteté du mariage et celle des veuves, la gloire de la virginité ayant été réservée pour la Loi nouvelle. C'est pourquoi St. Grégoire Pape dit qu'on peut voir dans les Patriarches de parfaits modèles de toute vertu. Abel, dit-il, nous enseigne l'innocence ; Enoch la pureté du cœur, Noé la persévérance dans la justice, Abraham la perfection de l'obéissance, Isaac la chasteté dans le mariage, Jacob la constance dans les travaux, Joseph l'oubli des injures, Moyse la douceur envers les personnes les plus rebelles, et enfin Job une patience invincible dans le comble de l'affliction. Lorsqu'on lit l'Ecriture seule, il n'est pas si aisé à tout le monde de tirer des instructions édifiantes de ces histoires si saintes ; mais on les verra ici sans peine appliquées à chaque histoire, et tirées avec quelque soin des ouvrages des principaux Docteurs de l'Eglise.

On avoit pensé d'abord à mettre les propres paroles des Saints imprimées en autres lettres ; mais souvent leurs passages étoient trop longs pour tenir dans le petit espace qui restoit après la représentation de chaque histoire, et ils n'auroient

plus eu cette briéveté vive et animée qui paroissoit si nécessaire à des réflexions qu'on veut joindre à un discours historique. On a donc été obligé de les abréger. On exprime néanmoins leurs termes essentiels, et on marque exactement leurs pensées et leurs sens, quoiqu'on ne garde pas toujours le nombre de leurs paroles.

Ces réflexions des saints Docteurs de l'Eglise sur les exemples et les paroles de l'Ecriture sont d'autant plus importantes, qu'ils nous apprennent eux-mêmes que c'est dans ces occasions qu'ils se sont crus obligés de découvrir et d'expliquer avec plus de force les plus grandes vérités. C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin cette parole remarquable : « Quand nous sommes parmi vous, dit-il à » son peuple, nous vous souffrons plutôt que nous ne vous instruisons. Mais » quand nous sommes dans ce lieu saint, et que nous vous expliquons les Livres » de Dieu, si les vérités que nous vous proposons vous paroissent fortes, il faut » que la nécessité d'interpréter l'Ecriture excuse au moins la liberté avec laquelle » nous vous représentons ce que Dieu vous dit. Si la parole de Dieu vous étonne, » elle m'étonne aussi. J'entends ses menaces comme vous, et en vous disant » ce qui vous fait trembler, je tremble moi-même. »

On remarquera peut-être dans la suite de ce Livre, que quelques-unes de ces figures auroient pu se faire avec plus de choix, et qu'on n'y a pas représenté quelques histoires qui paroissent aussi importantes que celles qu'on y a mises. Mais cela ne nuit pas au corps de l'ouvrage et à la suite de ce discours, parce qu'on les a liées ensemble autant qu'on a pu, sans avoir égard aux figures, et qu'on y remarque souvent des choses importantes qui n'y ont pas été représentées.

Il est arrivé aussi quelquefois qu'en voulant marquer une action qui est décrite assez au long dans l'Ecriture, on en a omis quelques circonstances qui sont très-considérables en elles-mêmes. Mais il est bon de se souvenir que ce Recueil est un abrégé dans lequel on passe nécessairement beaucoup de choses, qu'on étoit même borné, à cause des figures, à un certain espace, qui a obligé

quelquefois à retrancher des choses qu'on avoit marquées dans ces discours ; et que dans le choix qu'on a fait de ce que l'on avoit à dire, on a cru se devoir étendre davantage sur les circonstances de l'Ecriture auxquelles les Saints ont attaché leurs réflexions pleines d'édification, qui étoit une des principales fins de cet Ouvrage.

On a mis aux sommaires les années du monde et celles avant JESUS-CHRIST, ce que l'on doit entendre selon l'ÈRE COMMUNE ou la manière ordinaire de compter ces années de J. C. Et à la fin du Livre on a ajouté une petite Chronologie, sur laquelle, si le Lecteur veut quelquefois jeter les yeux, il y verra sans peine l'ordre des temps et la suite de toutes ces histoires.

Il y a sujet d'espérer que la lecture de ce Livre pourra faire quelque impression sur le cœur de ceux qui n'y chercheront que la nourriture de leur piété, puisque les vérités ne nous doivent jamais toucher davantage que lorsque c'est Dieu même qui nous les apprend dans son Ecriture, et que ce sont les saints Docteurs pleins de son Esprit, qui nous y découvrent cette voie, pour aller au Ciel, qu'il a tracée dans la vie des Saints de l'ancienne Loi, et qu'il a scellée du sang de Jesus-Christ même dans la nouvelle.

APPROBATION DES DOCTEURS.

Nous soussignés, Docteurs en Théologie de la Maison et Société de Sorbonne, certifions avoir lu exactement un Livre intitulé : *L'Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, représentée avec des Figures et des Explications édifiantes tirées des Saints Pères, pour régler les mœurs dans toutes sortes de conditions ;* dans lequel nous n'avons rien remarqué qui ne soit conforme aux maximes de la Foi Catholique, Apostolique et Romaine, et aux règles de la Morale Chrétienne. Fait à Paris, le 23 Octobre 1669.

A. AUG. DE LA METH. PIROT.

TABLE

TABLE
DE L'HISTOIRE DE LA SAINTE BIBLE.

Création du monde.

DIEU tire du néant le ciel et la terre, et en six jours l'embellit et la peuple de créatures de toute espèce. 1

Création de l'homme et de la femme.

Dieu ayant créé l'homme, le met dans le Paradis terrestre, et lui défend de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. 3

Chute d'Adam.

Le Démon, sous la figure d'un serpent, parle à Eve, et la tente de manger du fruit défendu; Eve tombe et fait aussi tomber Adam. 5

Punition d'Adam.

Dieu chasse Adam et Eve du Paradis après leur chute, et met un Chérubin à la porte pour leur en défendre l'entrée. 7

Meurtre d'Abel.

Caïn étant transporté d'envie contre Abel son frère, le fait sortir dans la campagne comme pour se promener, et le tue. 9

L'Arche de Noé.

Dieu irrité contre les offenses des hommes, prend la résolution de punir tout le monde par un déluge; et pour sauver Noé, qui étoit juste, il lui commande de faire l'Arche. 11

Le Déluge.

Le Déluge inonde toute la terre. La seule Arche sauve de ce naufrage ceux qui y étoient enfermés. 13

L'Arc-en-Ciel.

Noé sort de l'Arche, et offre un sacrifice à Dieu, qui le reçoit favorablement. Il promet de ne plus envoyer de déluge sur la terre. Il donne l'Arc-en-Ciel pour signe de la vérité de cette promesse. 15

Cham maudit de son père.

Cham, le second fils des enfans de Noé, voit son père dans une posture indécente, s'en moque, et il est maudit de lui. 17

Tour de Babel.

Les hommes veulent, par vanité, élever une Tour jusqu'au Ciel. Dieu empêche cet ouvrage, en confondant leurs langues, de telle sorte qu'ils ne peuvent plus s'entendre parler l'un l'autre. 19

Vocation d'Abraham.

Dieu appelle Abraham, et lui commande de quitter le pays des Chaldéens pour venir dans une terre qu'il promettoit de lui donner. 21

Lot se sépare d'Abraham.

Une querelle s'étant excitée entre les Bergers d'Abraham et de Lot, ils se séparent l'un de l'autre, et Lot se retire à Sodome. 23

Abraham délivre Lot.

Abraham sauve Lot son neveu d'entre les mains des ennemis. Le grand Prêtre Melchisedech le bénit. Le roi de Sodome lui offre les dépouilles, qu'il refuse. 25

Fuite d'Agar.

Agar s'élève contre Sara sa maîtresse. Sara châtie son insolence avec sévérité. Agar ne la peut souffrir, et s'enfuit du logis dans le désert, où un Ange lui parle pour la faire retourner avec Sara. 27

Sara conçoit Isaac.

Abraham reçoit trois Anges, qui promettent à Sara qu'elle auroit un fils dans un an. 29

Crime des Sodomites.

Lot reçoit les Anges dans sa maison. Les Sodomites veulent leur faire violence. Les Anges les frappent d'aveuglement. 31

Sodome brûlée.

Dieu irrité contre les crimes abominables de Sodome, la brûle avec les autres villes voisines, par une pluie de feu et de soufre qu'il y répandit du ciel. 33

Abimelech puni de Dieu.

Abimelech roi de Gerare, ayant pris par force Sara, femme d'Abraham, mais qu'il ne croyoit être que sa sœur, en est châtié de Dieu, et la rend à Abraham sans l'avoir touchée. 35

Ismaël chassé.

Sara voyant qu'Ismaël, le fils d'Agar, traitoit mal le petit Isaac, elle pria Abraham de le renvoyer avec son fils, afin qu'Isaac fût seul héritier selon les promesses de Dieu. 37

Sacrifice d'Abraham.

Abraham sacrifie son fils. 39

Mort de Sara.

Sara meurt. Abraham, pour l'enterrer, achète un sépulcre de ceux de la ville de Geth. 41

Mariage d'Isaac.

Isaac épouse Rebecca. 43

Jacob et Esaü.

Esaü vend à son frère Jacob son droit d'aînesse pour un peu de lentilles. 45

Isaac bénit Jacob.

Isaac voulant bénir Esaü, donne, par la sagesse de Rebecca, sa bénédiction à Jacob, auquel elle appartenoit selon le dessein de Dieu. 47

Echelle de Jacob.

Jacob, fuyant la colère d'Esaü, vit en dormant une échelle mystérieuse. 49

Rachel et Lia.

Jacob sert Laban son oncle pour avoir sa fille Rachel en mariage. 51

Retour de Jacob.
Retour de Jacob. 53
Réconciliation d'Esaü avec Jacob.
Sagesse de Jacob pour adoucir Esaü. Sa lutte avec l'Ange. 55
Dina.
Dina étant allée par curiosité voir les femmes de Sichem, et le Roi de cette ville lui ayant fait violence, ses frères s'en vengent, et tuent tout le peuple de Sichem avec le Roi. 57
Joseph vendu.
Joseph vendu par ses frères. 59
Chasteté de Joseph.
Joseph sollicité par la femme de Putiphar et mis en prison. 61
Elévation de Joseph.
Joseph élevé en gloire. 63
Frères de Joseph.
Joseph fait mettre ses frères en prison. 65
Joseph reconnu de ses frères.
Joseph se fait connoître à ses frères. 67
Jocob va en Egypte.
Jacob va trouver Joseph avec toute sa famille. 69
Sages-Femmes d'Egypte.
Pharaon fait jeter dans le Nil les enfans mâles des Israélites. 71
Moyse sauvé des eaux.
La fille de Pharaon retire Moyse des eaux, et l'adopte pour son fils. 73
Buisson ardent.
Dieu parle à Moyse du milieu d'un buisson ardent. 75
Moyse devant Pharaon.
Moyse demande à Pharaon qu'il laisse aller les Hébreux dans le désert pour sacrifier au Seigneur. 77
Dix plaies de l'Egypte.
Les dix plaies de l'Egypte. 79
L'Agneau de Pâque.
Dieu ordonne aux Juifs de manger l'Agneau de Pâque. Et pour dixième plaie, tue tous les premiers nés. 81
Mer rouge.
Pharaon submergé dans la mer rouge. 83
La Manne.
Dieu fait tomber la manne du ciel pendant quarante ans. 85
L'Eau du Rocher.
Moyse fait sortir l'eau du Rocher. 87
Amalec défait.
Moyse obtient la victoire contre les Amalécites en tenant ses mains étendues au ciel. 89
Premières Tables.
Dieu donne sa loi à son peuple sur le mont de Sinaï. 91
Le Veau d'or.
Moyse voyant le veau d'or, casse les Tables de la Loi. 93
Secondes Tables.
Dieu redonne d'autres Tables, que le peuple reçoit avec respect. 95
Le Tabernacle.
Moyse fait dresser le Tabernacle selon l'ordre qu'il en avoit reçu de Dieu. 97
L'Arche de l'Alliance.
Figure de l'Arche. 99
Pains de Proposition.
Figure de la Table des pains de proposition. 101
Chandelier d'or.
Figure du Chandelier d'or. 103
Autel des Parfums.
Figure des deux Autels, de celui des Parfums et de celui des Holocaustes. 105
Habits des Prêtres.
Figures des habits du grand Prêtre et des autres Lévites. 107
Nadab et Abiu.
Nadab et Abiu, fils aînés d'Aaron, ayant mis un feu étranger dans leurs encensoirs pour offrir à Dieu les encensemens, furent brûlés dans le Tabernacle même. 109
Blasphémateur lapidé.
Dieu fait lapider un blasphémateur de son saint nom, et un autre qui violoit la sainteté du Sabbat, en ramassant quelques pailles dans les champs. 111
Douze espions.
Moyse envoie douze espions pour reconnoître la terre de Chanaan. Ils font murmurer le peuple; et Dieu, pour le punir de ce murmure, l'assure qu'il n'entrera jamais dans cette terre. 113
Coré, Dathan et Abiron.
Coré, Dathan et Abiron murmurant contre Moyse, et affectant la souveraine Prêtrise, sont abîmés tout en vie, et la terre s'entr'ouvre pour les dévorer. 115
Serpent d'airain.
Le peuple murmurant contre Dieu et contre Moyse, est puni par des serpens de feu, dont ils furent guéris par un serpent d'airain que Moyse fit élever pour être vu de tout le peuple. 117
Balaam.
Le faux prophète Balaam bénit malgré lui le peuple de Dieu, quoique le roi Balac l'eût envoyé querir pour le maudire. Son ânesse lui parle pour se plaindre de ce qu'il la frappoit, parce qu'elle s'arrêtoit devant un Ange que Balaam ne voyoit pas. 119
Mort de Moyse.
Dieu fait voir à Moyse la terre de Chanaan du haut de la montagne Abarim, où il meurt sans qu'on ait su depuis où étoit son corps. 121
Passage du Jourdain.
Josué fait passer le Jourdain à tout le peuple. Ce fleuve se sèche aussi-tôt que les Prêtres qui portoient l'Arche y furent entrés; et les eaux s'élevant en haut demeurèrent suspendues comme une montagne. 123
Prise de Jéricho.
Les murailles de Jéricho tombent par terre au bruit des trompettes des Prêtres qui précédoient l'Arche du Seigneur. 125
Destruction de Hay.
Josué, après la ruine de Jéricho, attaque la ville de Hay, d'où il est repoussé d'abord à cause

du crime d'Achan ; mais après la punition d'Achan, il prend la ville et la brûle. 127

Soleil arrêté.

Josué poursuivant ses ennemis fait arrêter le Soleil, afin d'avoir plus de temps pour les défaire. 129

Punition d'Adonibesec.

Mort de Josué. Le roi Adonibesec ayant été défait par les Juifs, on lui fait couper les extrémités des pieds et des mains, comme il les avoit fait couper lui-même à soixante et dix Rois. 131

Mort de Sisara.

Mort de Sisara. 133

Sacrifice de Gédéon.

Gédéon est appelé de Dieu pour délivrer les Juifs de leurs ennemis. Il offre un sacrifice sur une pierre, de laquelle il sort un feu qui la consume. 135

Miracle de la Toison.

Gédéon obtient de Dieu le miracle de la toison, pour preuve qu'il l'avoit choisi et qu'il l'alloit rendre le libérateur de son peuple. 137

Soldats de Gédéon.

Dieu commande à Gédéon de mener toutes ses troupes au bord du Jourdain, et lui donne une marque pour discerner ceux dont il devoit se servir pour combattre contre les Madianites. 139

Défaite des Madianites.

Défaite des Madianites par le bruit des trompettes et par l'éclat de leurs lampes. 141

Mort d'Abimelech.

Abimelech est tué par une femme qui l'écrase d'une pierre. 143

Fille de Jephté.

Jephté sacrifie sa fille. 145

Naissance de Samson.

Samson déchire un lion en pièces. 147

Défaite des Philistins.

Samson tue mille Philistins avec la mâchoire d'un âne. 149

Portes de Gaza.

Samson enfermé dans Gaza, arrache les portes de la ville. 151

Mort de Samson.

Samson découvre à Dalila que sa force consistoit dans ses cheveux. 153

Femme du Lévite outragée.

Outrage fait à la femme d'un Lévite. 155

Punition des Benjamites.

La Tribu de Benjamin est exterminée. 157

Ruth suit Noëmi.

Ruth suit sa belle-mère Noëmi dans la terre de Juda. 159

Booz épouse Ruth.

Booz proche parent de Ruth l'épouse selon l'ordonnance de la Loi. 161

Samuel donné à Héli.

Anne consacre le petit Samuel au Seigneur, et le donne au grand Prêtre Héli onze cent cinquante ans avant Jesus-Christ. 163

Punition d'Héli.

Dieu pour punir le grand Prêtre Héli de sa négligence à reprendre les désordres de ses enfans, permet qu'en apprenant la nouvelle de leur mort et de la prise de l'Arche, il tombe de son siége et se casse la tête. 165

Idole de Dagon.

Les Philistins ayant mis l'Arche dans le temple auprès de Dagon leur Dieu, elle fit tomber leur idole et les frappa tous d'une plaie très-fâcheuse, qui les contraignit de la renvoyer. 167

L'Arche renvoyée.

Les Philistins renvoient l'Arche dans la Judée, pour éviter les maux qu'elle leur causoit tous les jours. 169

Défaite des Philistins.

Samuel offre un holocauste à Dieu. Les Juifs ensuite défont les Philistins. 171

Sacre de Saül.

Samuel par ordre de Dieu sacre Saül pour être roi des Juifs. 173

Jonathas et son Ecuyer.

Jonathas fils du roi Saül va seul avec son Ecuyer dans le camp des Philistins et les met en fuite. 175

Agag épargné.

Saül épargne contre l'ordre de Dieu Agag roi des Amalécites. Dieu lui en fait témoigner sa colère par Samuel, qui répare la faute de Saül en faisant mourir Agag. 177

David joue de la Harpe.

Saül étant rejeté de Dieu est saisi de l'esprit malin. On lui cherche un homme qui sache jouer de la harpe pour le soulager dans son mal. 179

Goliath.

Goliath, Philistin, d'une grandeur prodigieuse, est défait par David, armé seulement d'une fronde et d'un bâton. 181

Triomphe de David.

David ayant défait Goliath, les femmes Israélites vont au devant de lui pour honorer son triomphe, par des acclamations de joie et par le son des instrumens. 183

Saül veut tuer David.

Saül plein de colère et d'envie contre David, le veut percer de sa lance lorsqu'il jouoit de la harpe devant lui. 185

Jonathas et David.

Jonathas voyant l'aigreur de son père contre David, l'avertit de se retirer. 187

Abigail.

Abigail femme de Nabal appaise par sa sagesse la colère de David. 189

David épargne Saül.

David a Saül entre ses mains, mais il ne lui fait aucun mal. Il se contente d'emporter sa lance et sa coupe. 191

Voleurs de Siceleg.

Quelques Amalécites viennent

piller Siceleg en l'absence de David. Il court sur eux et les défait. 193

Défaite de Saül.

L'armée de Saül est défaite par les Philistins. Ses trois enfans y sont tués ; et ayant été fort blessé dans le combat, il se tue lui-même. 195

Tête de Saül.

Les Philistins se réjouissent de la mort de Saül, et offrent sa tête à leur idole. David regrette sa mort, et va dans la Judée, où il est reconnu Roi dans Hebron. 197

Oza frappé de Dieu.

David veut faire revenir l'Arche chez lui. Mort d'Oza qui y mit la main pour l'empêcher de tomber. 199

David danse devant l'Arche.

David ayant résolu une seconde fois de faire venir l'Arche chez lui, la fait porter et accompagner par des Lévites, pour éviter un accident semblable à celui d'Oza. Il danse devant l'Arche. Sa femme le méprise. 201

Ambassadeurs de David.

David envoie Joab contre les Ammonites, pour se venger de l'outrage que Hanon leur Prince avoit fait à ses Ambassadeurs qu'il avoit pris pour des espions. 203

Crime de David.

David voyant de loin Bethsabée femme d'Urie qui se baignoit, conçut un mauvais désir pour elle, et fit ensuite mourir son mari Urie. 205

Pénitence de David.

Dieu envoie son prophète Nathan à David pour lui représenter sa faute. Le regret que ce saint Roi en conçoit lui fait accepter tous les maux que le Prophète lui prédit. 207

Mort d'Amnon.

Absalon étant réconcilié avec David, fait tuer dans un festin son frère Amnon. David est obligé de s'enfuir de Jérusalem, et souffre cette persécution avec une patience merveilleuse. 209

Mort d'Absalon.

Absalon fuyant du combat, est pris par les cheveux à un chêne, où Joab lui perce le cœur de trois dards. 211

Mort de Séba.

Séba s'étant élevé contre David et ayant emmené après lui les dix Tribus, est poursuivi par Joab dans Abéla, où on lui coupe la tête par le conseil d'une femme. 213

Fléau de la peste.

David ayant fait le dénombrement de tout son peuple par un mouvement de vanité, Dieu afflige son royaume d'une peste, qui en trois jours emporte soixante et dix mille hommes. 215

Salomon Roi.

David établit Salomon Roi, à la prière de Bethsabée et du prophète Nathan. 217

Jugement de Salomon.

Célèbre Jugement de Salomon entre deux femmes, pour reconnoître laquelle des deux étoit mère d'un enfant, que l'une et l'autre disoit être à elle. 219

Temple de Salomon.

Salomon fait bâtir le temple. 221

Mer d'airain.

Ouvrage de fonte appelé ordinairement la Mer d'airain, pour laver les pieds et les mains des Prêtres, lorsqu'ils entroient dans le temple. 223

Dédicace du Temple.

Salomon fait assembler tout son peuple pour célébrer avec plus de solennité la dédicace de son temple. 225

Reine de Saba.

La reine de Saba vient voir Salomon pour écouter sa sagesse, et pour lui offrir des présens. 227

Chute de Salomon.

Salomon se laisse corrompre par les femmes et offre de l'encens aux idoles des faux Dieux. Sa mort. 229

Conseillers de Roboam.

Après la mort de Salomon, son peuple envoie des Députés vers Roboam son fils, qui préférant le conseil des jeunes gens à celui des vieillards, perd le royaume d'Israël. 231

Prophète désobéissant.

Un Prophète ayant repris Jéroboam de ses impiétés, est tué par un lion, parce qu'il n'avoit pas obéi au Seigneur, qui lui avoit défendu de boire et de manger dans la ville de Béthel. 233

Zambri se brûle.

Zambri s'étant révolté contre Ela quatrième roi d'Israël, est assiégé dans Thersa, où il se brûle lui-même avec toute sa famille dans son palais. 235

Corbeaux d'Élie.

Dieu frappant la terre d'une stérilité de trois ans, envoie le prophète Elie près d'un torrent, où deux corbeaux lui apportent à manger. 237

Sacrifice d'Elie.

Elie ayant fait reconnoître le vrai Dieu par le miracle du feu qui descendit du ciel sur son sacrifice, commanda au peuple de faire mourir les quatre cent cinquante Prêtres de l'idole de Baal. 239

Fuite d'Elie.

Elie fuyant la colère de Jezabel, qui se vouloit venger sur lui de la mort de ses faux Prophètes, est soutenu dans le désert par un Ange qui lui apporte à manger. 241

Piété de Josaphat.

Josaphat, très pieux roi de Juda, fait trembler tous les Princes qui l'environnent, et il témoigne en diverses manières sa piété envers Dieu, qui le rendoit victorieux de ses ennemis. 243

Mort d'Achab.
Achab fait la guerre contre la Syrie, et est tué d'une flèche tirée au hasard. 245
Elie est ravi au Ciel.
Elie est emporté au Ciel dans un char de feu en présence de son disciple. Elisée reçoit de lui son esprit double; il divise l'eau du Jourdain avec le manteau d'Elie. 247
Enfans dévorés par des Ours.
Des enfans se mocquant d'Elisée, sont déchirés par des ours. 249
Miracle d'Elisée.
Une veuve tourmentée de ses créanciers ayant recours à la charité d'Elisée, ce Prophète lui commanda d'emprunter beaucoup de vases de ses voisins, qu'elle remplit d'huile d'un petit reste qu'elle avoit chez elle, et qui se multiplia jusqu'à ce qu'il ne se trouvât plus de vases. 251
Guérison de Naaman.
Naaman Général de l'armée du roi de Syrie, vint trouver le prophète Elisée pour être guéri de sa lèpre. 253
Siége de Samarie.
Le roi de Syrie assiége la ville de Samarie, et la réduit à une épouvantable famine. 255
Prédiction d'Elisée.
Un Seigneur de Samarie ayant méprisé les paroles d'Elisée, est foulé aux pieds. 257
Jézabel mangée des chiens.
Jéhu fait jeter Jézabel par une fenêtre, et elle est mangée des chiens. 259
Mort ressuscité.
Un mort ayant été jeté par hasard dans le tombeau d'Elisée, il ressuscita par l'attouchement de ses os. 261
Zacharie lapidé.
Zacharie, Grand-Prêtre, est lapidé par le commandement de Joas roi de Juda, parce qu'il le reprenoit de ses désordres. 263
Achas, roi impie.
L'impie Achas roi de Juda, irrite Dieu, et est livré aux ennemis. 265
Le roi Ezéchias.
Ezéchias, roi de Juda, s'applique au culte de Dieu, et fait briser les idoles que son peuple adoroit avant qu'il fût Roi. 267
Défaite de Sennacherib.
Dieu, en faveur du roi Ezéchias, défait l'armée de Sennacherib, par un Ange qui tua en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes. 269
Ezéchias reçoit la santé.
Le roi Ezéchias étant malade à la mort, reçoit la santé et encore quinze années de vie. 271
Piété de Josias.
Josias roi de Juda, rétablit le culte de Dieu dans son Royaume, et surpasse en vertus tous les Rois ses prédécesseurs. 273
Siége de Jérusalem.
Nabuchodonosor assiége Jérusalem et la prend, et transporte à Babylone toutes les richesses et tous les habitans de cette ville. 275
Joachim tiré des fers.
Evilmérodach roi de Babylone, après la mort de Nabuchodonosor, traite favorablement Joachim, autrefois roi de Juda, et le tire des fers pour le faire asseoir sur le trône. 277
Le roi Cyrus.
Cyrus roi de Perse, et depuis de Babylone, ayant su qu'il avoit été prédit par les Prophètes que ce seroit lui qui feroit rebâtir le Temple de Jérusalem, donne pouvoir à tous les Juifs qui étoient à Babylone, de retourner en leur pays sous la conduite de Zorobabel, et y envoie ensuite Esdras. 279
Jérusalem rebâtie.
Le roi Artaxerxès envoie Néhémias à Jérusalem, avec permission de rebâtir tous les murs. 281
Tobie perd la vue.
Le saint homme Tobie perd la vue et souffre ce mal avec une extrême patience. 283
L'Ange guide Tobie.
L'Ange Raphaël vient par un ordre de Dieu servir de guide au jeune Tobie dans un voyage qu'il avoit à faire. 285
Tobie recouvre la vue.
Le jeune Tobie rend la vue à son père. L'Ange Raphaël se fait connoître à eux, et disparoît ensuite. 287
Holopherne.
Holopherne, Général de l'armée de Nabuchodonosor, approche de la Judée. Achior roi des Ammonites, qui s'étoit venu rendre à lui, relève devant Holopherne la puissance du Dieu des Juifs. 289
Judith.
Judith se présente devant Holopherne. 291
Mort d'Holopherne.
Judith coupe la tête à Holopherne et délivre Béthulie. 293
Humilité d'Esther.
Esther va se présenter devant le roi Assuérus, dans le dessein de sauver son peuple de la mort qui le menaçoit. 295
Triomphe de Mardochée.
Aman est contraint par le Roi de publier le triomphe de Mardochée son ennemi, dans la ville de Susan. 297
Punition d'Aman.
Assuérus fait pendre Aman à la potence qu'il avoit préparée pour Mardochée, et rétracte l'édit de mort qu'il avoit publié dans tout son royaume contre les Juifs. 299
Job sur le fumier.
Le saint homme Job est tenté par le démon, qui lui ôte tout son bien et tous ses enfans, le frappe d'une plaie épouvan-

table, et ne lui laisse que sa femme pour le porter à l'impatience. 301

Amis de Job.

Job, au lieu d'être consolé par trois Princes ses amis qui le viennent voir, n'en reçoit que de l'affliction, parce qu'ils le vouloient faire passer pour coupable. 303

Isaïe Prophète.

Du saint prophète Isaïe. 305

Jérémie Prophète.

Du saint prophète Jérémie. 307

Baruch Prophète.

Du saint prophète Baruch. 309

Ezéchiel Prophète.

Du saint prophète Ezéchiel. 311

Seconde Vision d'Ezéchiel.

Vision que le prophète Ezéchiel eut de plusieurs os tout desséchés, qui reprirent une forme humaine. 313

Daniel Prophète.

Le prophète Daniel révèle au roi Nabuchodonosor un songe qu'il avoit eu, et lui explique ce qu'il vouloit dire. 315

Les enfans dans la fournaise.

Le roi Nabuchodonosor fait jeter dans une fournaise ardente trois jeunes Hébreux, d'où ils sont miraculeusement délivrés. 317

Nabuchodonosor changé en bête.

Le roi Nabuchodonosor, par une juste punition de son orgueil, est changé en bête. 319

Balthasar condamné.

Le roi Balthasar étant à table, voit une main, qui en trois mots écrit l'arrêt de sa condamnation. 321

Daniel dans la fosse aux lions.

Daniel est jeté dans la fosse aux lions, et en est miraculeusement délivré. 323

Vision de Daniel.

Vision de Daniel touchant les quatre Monarchies, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains. 325

Chasteté de Susanne.

Deux vieillards Juges du peuple, tâchent de corrompre la chaste Susanne, lorsqu'elle étoit seule dans son jardin. 327

Susanne délivrée.

Dieu se sert du jeune Daniel pour délivrer Susanne de la mort, à laquelle elle avoit été injustement condamnée. 329

L'idole de Bel.

Daniel fait détruire l'idole de Bel, et fait mourir un dragon que les Babyloniens adoroient. 331

Délivrance de Daniel.

Daniel jeté dans la fosse aux lions, en est miraculeusement délivré. 333

Les douze petits Prophètes.

Les douze autres Prophètes, qu'on appelle d'ordinaire les petits Prophètes, parce qu'ils ont laissé peu d'écrits. 335

Jonas dans la Baleine.

Le prophète Jonas demeure trois jours dans une baleine, et en sort en vie. 337

Pénitence des Ninivites.

Les Ninivites font tous pénitence à la prédication du saint prophète Jonas. 339.

Lierre desséché.

Dieu fait voir par un exemple sensible à son prophète Jonas combien il aime les hommes, et quelle peine il souffre lorsqu'il est obligé de les punir. 341

Héliodore battu de verges.

Héliodore envoyé par Séléucus pour piller le Temple de Jérusalem, est battu de verges par des Anges. 343

Prédictions sur Jérusalem.

Dieu fait paroître sur Jérusalem des armées en l'air, pour lui présager les maux qui alloient fondre sur elle. 345

Mort d'Eléazar.

Le saint vieillard Eléazar est tué, parce qu'il ne voulut pas faire semblant de manger des viandes défendues. 347

Martyre des Machabées.

Martyre des sept Machabées. Constance admirable de leur mère. 349

Générosité de Matathias.

Matathias, père des Machabées, tue par un saint zèle de la Loi de Dieu un Juif qui sacrifioit aux Idoles. 351

Judas Machabée.

Judas Machabée succède à son père Matathias dans la conduite de l'armée, et soutient tout le peuple Juif. 353

Victoire de Judas.

Judas Machabée défait en divers combats Apollonius, Seron, Ptolemée, Gorgias, Nicanor et Lysias. 355

Mort de l'impie Antiochus.

La mort effroyable du roi impie Antiochus. 357

Courage d'Eléazar.

Antiochus Eupator, fils de l'impie Antiochus Epiphanes, combat après la mort de son père contre Judas Machabée. Action extraordinaire d'Eléazar, frère de Judas Machabée. 359

Mort de Judas.

Défaite de Démétrius et de Nicanor. Mort de Judas Machabée. 361

Jonathas Pontife.

Jonathas succède à son frère Judas Machabée. Il remporte plusieurs victoires. Triphon le surprend enfin par trahison et le fait mourir. 363

Simon Pontife.

Simon succède à son frère Jonathas, élève un magnifique tombeau à son père et à ses frères, et est tué en trahison. 365

TABLE DE L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

De l'Evangéliste S. Mathieu.

De l'Evangéliste St. Matthieu. 369

De l'Evangéliste S. Marc.

De l'Evangéliste S. Marc. 371

De l'Evangéliste S. Luc.

De l'Evangéliste S. Luc. 373

De l'Evangéliste S. Jean.

De l'Evangéliste S. Jean. 375

Annonciation de la Vierge.

De l'annonciation de la Sainte Vierge. 377

Visitation de la Ste. Vierge.

La Sainte Vierge va visiter sa cousine Elisabeth. 379

Naissance de Jesus-Christ.

Jesus-Christ naît de la Sainte Vierge Marie dans Bethléem. 381

Pasteurs à la Crêche.

Un Ange annonce la naissance de J. C. aux Pasteurs. 383

Circoncision de Jesus-Christ.

La Circoncision de Notre-Seigneur Jesus-Christ. 385

Adoration des Rois.

De l'Adoration des Mages. 387

Purification de la Vierge.

La Sainte Vierge offre J. C. au Temple. 389

Fuite d'Egypte.

Fuite de J. C. en Egypte. Meurtre des enfans. 391

Jésus parmi les Docteurs.

La Ste. Vierge perd J. C. et le cherchant avec beaucoup de douleur, elle le retrouve dans le Temple. 393

Baptême de Jesus-Christ.

J. C. vient trouver St. Jean, et reçoit de lui le Baptême. 395

Jesus-Christ dans le désert.

J. C. est conduit dans le désert. Il jeûne quarante jours et quarante nuits. Il est tenté par le démon. 397

Noces de Cana.

Premier miracle de J. C. qui change l'eau en vin aux noces de Cana. 399

Nicodème.

Nicodème vient trouver J. C. pendant la nuit. 401

La Samaritaine.

J. C. convertit une femme Samaritaine. 403

Tempête appaisée.

Les Apôtres étant surpris d'une tempête, réveillent J. C. qui dormoit dans leur vaisseau, et il calme aussi-tôt la mer. 405

Possédé guéri.

J. C. guérit un possédé que le démon rendoit furieux. 407

Paralytique.

J. C. appelle St. Matthieu, et guérit un paralytique. 409

Sermon sur la montagne.

J. C. choisit douze Apôtres du nombre de ses disciples, et fait devant eux et devant un grand peuple le Sermon qu'on appelle d'ordinaire le Sermon sur la montagne. 411

Ne point juger les autres.

Lorsqu'on a une poutre dans l'œil, il ne faut pas se mettre en peine de tirer une paille de l'œil de son frère. 413

Le Lépreux et le Centenier.

Un lépreux prie J. C. de le guérir de sa lèpre; et un Centenier l'envoie prier de guérir son serviteur malade. 415

Fils de la veuve de Naïm.

J. C. ressuscite le fils d'une veuve de la ville de Naïm. 417

La Magdelène.

La Magdelène va pleurer aux pieds de J. C. chez Simon le Pharisien, et obtient le pardon de ses péchés. 419

Parabole de la semence.

De la parabole de la semence. 421

Décollation de S. Jean-Baptiste.

La mort de S. Jean Baptiste. 423

Multiplication des pains.

J. C. multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes. 425

Saint Pierre marche sur l'eau.

J. C. marche sur la mer, et y fait marcher St. Pierre. 427

La Chananéenne.

J. C. loue la foi de la Chananéenne, et guérit sa fille. 429

Transfiguration de J. C.

J. C. se transfigure sur une montagne devant trois de ses Apôtres. 431

Enfant modèle de l'humilité.

J. C. propose à ses disciples un enfant pour modèle de l'humilité chrétienne. 433

Les dix Lépreux.

J. C. guérit dix Lépreux. 435

La femme adultère.

J. C. se délivre diviniment des piéges que lui tendoient les Juifs en lui demandant ce qu'on devoit faire d'une femme surprise en adultère. 437

L'aveugle né.

Guérison miraculeuse de l'aveugle né. 439

Le Samaritain.

La parabole du Samaritain. 441

Marthe et Marie.

J. C. entre dans la maison de Marthe, qui s'empresse de le recevoir, pendant que sa sœur entend sa parole. 443

Folie des richesses.

J. C. parle contre la vanité d'un riche qui s'applaudissoit dans ses grands biens, et qui mourut la nuit suivante. 445

Enfant prodigue.

L'Enfant prodigue. 447

Le mauvais Riche.
De Lazare et du mauvais Riche. 449
Le Pharisien et le Publicain.
Du Pharisien et du Publicain, qui allèrent prier au Temple. 451
Ouvriers de la Vigne.
Des Ouvriers que le père de famille envoie travailler à sa vigne. 453
Résurrection de Lazare.
De la résurrection de Lazare. 455
Zachée.
Conversion de Zachée. 457
Triomphe de Jesus-Christ.
De l'entrée triomphante de J. C. dans Jérusalem. 459
Vendeurs chassés du Temple.
J. C. chasse du Temple ceux qui le prophanoient par le trafic qu'ils y faisoient. 461
Robe nuptiale.
Parabole d'un Roi qui fit les noces de son fils, d'où il rejeta un homme qui n'avoit pas la robe nuptiale. 463
Parabole des Talens.
De la parabole des Talens. 465
Jugement dernier.
Du Jugement dernier. 467
La Cène.
De l'institution du Très-Saint Sacrement. 469
Jesus-Christ au Jardin.
La prière de J. C. au Jardin. 471
Prise de Jesus-Christ.
De la trahison de Judas et de la prise de J. C. 473
J. C. devant Anne et Caïphe.
J. C. est présenté devant Anne et devant Caïphe. 475
Flagellation.
De la flagellation de Notre-Seigneur J. C. 477
Voilà l'homme.
Pilate montre J. C. au peuple, en disant : Voilà l'homme. 479
J. C. portant sa Croix.
J. C. porte sa Croix au mont de Calvaire. 481
Crucifiement.
Du crucifiement de J. C. 483
Jesus-Christ au tombeau.
Sépulcre de J. C. 485
Résurrection.
La Résurrection de J. C. Notre-Seigneur. 487
Disciple d'Emaüs.
Les deux Disciples d'Emaüs. 489
Ascension.
Ascension de N. S. J. C. 491
Pentecôte.
De la descente du S. Esprit à la Pentecôte. 493
Guérison du Boiteux.
S. Pierre guérit miraculeusement un homme boiteux dès sa naissance. 495
Ananie et Saphire.
Mort d'Ananie et de sa femme Saphire. 497
Saint Etienne lapidé.
De la mort de St. Etienne le premier Martyr. 499
Eunuque baptisé.
St. Philippe Diacre annonce la foi à un eunuque de la reine d'Ethiopie, et le baptise. 501
Conversion de St. Paul.
De la Conversion de St. Paul. 503
Corneille baptisé.
Corneille le Centenier reçoit la foi de J. C. et est baptisé par St. Pierre. 505
Pierre délivré de prison.
St. Pierre est délivré durant la nuit de la prison par un Ange. 507
Boiteux guéri.
St. Paul guérit un boiteux, et arrête un peuple qui lui vouloit sacrifier comme à un Dieu. 509
Naufrage de Saint Paul.
Du naufrage de St. Paul. Il est mordu d'une vipère, sans en recevoir de mal. 511
Apocalypse.
Révélation de S. Jean dans l'Apocalypse. De quelle manière J. C. se fait voir à lui. 513
Ciel ouvert.
S. Jean voit le ciel ouvert. Il rapporte ce qu'il y vit. 515
Sept sceaux du livre.
Ce qui arriva à l'ouverture des sept sceaux du livre qui étoit scellé. 517
Sept Anges avec trompettes.
Ce qui arriva lorsque le septième sceau fut ouvert. 519
Sauterelles.
La cinquième et sixième trompette. 521
Vision de Saint Jean.
Explication de cette vision qu'eut St. Jean. 523
Mort des deux Prophètes.
Vision que St. Jean eut de deux Prophètes tués, qui ressuscitèrent ensuite. Septième trompette. 525
Bête de l'Apocalypse.
Saint Jean voit une bête monstrueuse. 527
Dragon de l'Apocalypse.
Vision que Saint Jean eut du Dragon. 529
Ruine de Babylone.
Ruine de Babylone. 531
Dragon enchaîné.
Le Dragon enchaîné par un Ange. 533
Nouvelle Jérusalem.
St. Jean voit la nouvelle Jérusalem. 535

Dieu tire du néant le Ciel et la Terre, et en six jours l'embellit et la peuple de Créatures de toute espèce.

L'an du Monde 1. Avant J. C. 4004 ans.

DIEU voulant tirer du néant le monde et tout ce qu'il renferme, ce qu'il fit d'abord n'étoit que comme une matière informe et un vide ténébreux, sans l'ordre et la beauté qui y parurent ensuite. L'Ecriture Sainte marque que Dieu fit ce grand Ouvrage en six jours. Au premier, après la création du Ciel et de la Terre, il commanda que la lumière fût faite. Au second jour, il fit le Firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Au troisième, il sépara la terre sèche d'avec les eaux qui y étoient mêlées, qu'il rassembla toutes et auxquelles il donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisît toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux mêmes leur semence pour se multiplier et se reproduire, chacun selon son espèce. Au quatrième jour, Dieu fit ces grands corps de lumière qui sont dans le Ciel; le Soleil pour présider au jour, et la Lune pour présider à

la nuit, et pour régler, par leur mouvement et leur cours, les temps, les années, les mois et les jours. Il fit aussi les Etoiles qu'il attacha au Firmament, pour briller durant la nuit. Au cinquième jour, Dieu passa des Créatures insensibles à celles qui étoient vivantes et animées. Les eaux furent les premières d'où il forma les animaux qui avoient la vie et le mouvement. Il en produisit une infinité de poissons de toute espèce et de toute grandeur; et il leur commanda de croître et de se multiplier. Dieu ajouta à la création des poissons, celle des oiseaux, qui furent tirés de la mer, et créés le même jour, et auxquels il commanda de peupler l'air. Au sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire, non plus des plantes et des arbres, comme elle avoit déjà fait, mais des animaux vivans de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore ce même jour l'homme, qui étoit le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, et pour lequel il avoit fait tout le reste, puisqu'il n'y a que l'homme, entre tant de créatures si excellentes, qui soit capable de connoître et d'aimer son Créateur. Dieu cessa d'agir au septième jour; c'est pourquoi il le consacra pour jamais. Il n'est point parlé des Anges dans ce que Moyse écrit de la création du monde; mais les Saints Pères ont cru qu'ils ont été créés lorsque Dieu dit ces paroles : Que la lumière soit faite. C'est pourquoi S. Augustin entend cette séparation que Dieu fit de la lumière d'avec les ténèbres, de la division qu'il fit des bons Anges d'avec les Démons. Dieu voulut qu'on vît dès les premiers commencemens du monde, et dans ses plus excellentes créatures, que l'on ne pouvoit être heureux en se séparant de lui; qu'à quelque degré de grandeur et de gloire qu'il élevât une créature, il vouloit toujours qu'elle lui demeurât soumise, et qu'il précipiteroit, du comble du bonheur dans la dernière misère, ceux qui seroient ingrats, et qui s'attribueroient ce qu'ils auroient reçu de lui. Et comme il nous a donné, dans ces Saints Anges, un modèle éternel de la fidélité que nous lui devons, il a voulu que la misère effroyable où il a réduit les Anges rebelles, nous fût une voix qui nous dît toujours : Que Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grace aux humbles.

Dieu ayant créé l'homme, le met dans le Paradis terrestre, et lui défend de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Avant J. C. 4004 ans.

Après que Dieu eut tiré du néant le ciel, la terre et la mer, et que, pour donner un maître au monde, il eut fait l'homme à son image et à sa ressemblance, et répandu en lui un souffle de vie, il le mit dans le Paradis des délices qu'il avoit lui-même planté, et dans lequel étoit tout ce qui peut être dans les arbres, ou d'excellent au goût, ou d'agréable à la vue. Il y avoit au milieu de ce Paradis un arbre appelé l'arbre de vie, et un autre appelé l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu établissant l'homme dans ce Paradis, afin qu'il s'y occupât, dit l'Ecriture, et qu'il le gardât, voulut lui donner lieu de lui témoigner sa fidélité, et de faire voir à l'Auteur de son être qu'il aimoit à dépendre de lui comme de son Souverain, et qu'il reconnoissoit lui être redevable de tout ce qu'il possédoit. C'est pourquoi il lui fit un commandement

très-juste en soi et très facile à exécuter. Mangez, lui dit-il, de tous les arbres que vous voyez dans ce Paradis; mais ne touchez point à l'arbre de la science du bien et du mal, car au même moment que vous y toucherez, vous mourrez de mort. Il fit ensuite venir devant Adam tous les animaux qu'il avoit créés, afin qu'il leur donnât leurs noms; ce qu'Adam fit en les nommant chacun d'un nom qui marquoit la nature et les propriétés de ces bêtes : mais comme Adam étoit seul, et qu'il n'avoit point de compagnie qui lui fût proportionnée, Dieu lui envoya un sommeil divin, que l'Ecriture nomme du nom d'extase; et pendant qu'il dormoit, il tira une de ses côtes, et mit de la chair en sa place. Dieu ayant formé la femme de cette côte qu'il avoit tirée d'Adam, il la lui amena ensuite. Adam, la voyant, dit que c'étoit l'os de ses os, la chair de sa chair; et que dans la suite de tous les siècles l'homme quitteroit son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et que deux ne seroient plus qu'une seule chair. Dieu marqua sensiblement dans le premier Adam ce qui devoit arriver long-temps après dans le second; et les Saints Pères nous ont dit que ce sommeil d'Adam étoit la figure de Jesus-Christ dormant sur la Croix, car ce fut alors que l'Eglise fut formée par Jesus-Christ; et l'eau et le sang qui sortirent de son côté ouvert, furent la source d'où découlèrent tous nos Sacremens. Le divin Epoux, quittant en quelque sorte son Père dans le Ciel, vint sur la terre pour se lier éternellement à son Épouse; et nous ayant rendu dignes de lui être associés par un mariage ineffable, il dit maintenant très-véritablement de son Eglise, comme Adam dit d'Eve : Voilà la chair de ma chair, et l'os de mes os.

Le Démon, sous la figure d'un serpent, parle à Ève, et la tente de manger du fruit défendu : Ève tombe et fait aussi tomber Adam.

Avant J. C. 4004 ans.

Lorsqu'Adam et Ève commençoient à jouir des délices du Paradis, le démon, qui étoit déja tombé par son orgueil, et qui ne pouvoit souffrir la fidélité de ces deux innocentes créatures, qu'il voyoit plus soumises à Dieu dans un corps tiré de la terre, qu'il ne l'avoit été dans le Ciel, et dans l'excellence de sa nature spirituelle, résolut de les attaquer, et de perdre dans la tige tous les hommes qui naîtroient d'eux. Il se servit pour ce sujet du serpent, le plus fin de tous les animaux, et croyant qu'il surmonteroit plus facilement la femme, il s'adressa d'abord à elle, et lui dit : Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les fruits de ce jardin? Eve, au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et de ne pas même l'écouter, pour témoigner à Dieu combien elle lui étoit fidelle, répondit à ce séducteur, et lui dit : Nous avons la liberté de manger de tous les arbres de ce lieu; mais Dieu nous a défendu de toucher au fruit de cet arbre, de peur que nous ne mourions. Le démon

ayant ainsi trouvé entrée dans son esprit, osa l'assurer contre la parole formelle de Dieu, que cela ne seroit pas. Il eut même la hardiesse d'attribuer cette défense de Dieu à une basse jalousie. Dieu sait, dit-il, qu'au même jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et que vous serez comme des dieux. Eve se laissa séduire par ces promesses artificieuses, et commençant de tomber déjà dans le cœur, elle acheva tout-à-fait de se perdre, en s'arrêtant trop à considérer ce fruit; car, au lieu d'en retirer ses yeux comme d'une chose qui lui étoit interdite, elle vit au contraire avec plaisir qu'il étoit agréable à la vue; et ne doutant point qu'il ne fût aussi très-délicieux au goût, elle y porta la main, elle en prit et en mangea. Ce fut ainsi que, selon l'Écriture, le péché entra dans le monde par une femme; car, après avoir mangé de ce fruit, elle en donna à Adam, qui ne fut point séduit par les espérances du démon, mais qui se laissa emporter à une molle complaisance, et n'eut pas même la force dans le Paradis, comme remarquent les Saints Pères, que Job eut depuis sur son fumier, puisqu'Adam aima mieux ne pas causer de la douleur à sa femme par un refus, que de lui résister pour demeurer attaché à la loi de Dieu. Ce fut là la chute qui a eu depuis et qui aura jusqu'à la fin du monde de si effroyables suites. Ce fut là ce péché que les Saints Pères appellent ineffable dans sa grandeur, qui, faisant mourir tous les enfans dans le père, fait que nous sommes dévoués à la mort et au démon avant même que de naître; puisque le démon, ayant rendu Adam son esclave, a un droit légitime sur tous les enfans qui sortent de lui. Cette plaie profonde nous montre que nous ne pouvons assez admirer la grace de celui qui l'est venu réparer. Le ressentiment continuel que nous en devons avoir, nous doit faire rejeter avec horreur les tentations du démon, qui, ne pouvant oublier ses premiers artifices qui lui ont si bien réussi, tâche encore tous les jours de nous persuader en mille manières que nous pouvons faire innocemment ce que Dieu même nous a défendu. Mais comme Eve a reconnu que les menaces de Dieu étoient vraies, et les promesses du démon fausses, nous devons de même reconnoître que les menaces que Dieu nous fait encore aujourd'hui sont très-véritables, et que les fausses interprétations dont le démon les colore pour les éluder, ne sont que de vains artifices, par lesquels il tâche de surprendre les enfans comme il a surpris le père.

Dieu chasse Adam et Ève du Paradis après leur chute, et met un Chérubin à la porte pour leur en défendre l'entrée.

Avant J. C. 4004 ans.

ADAM et Ève étant tombés d'une chute si funeste, commencèrent à sentir le premier effet de leur faute, en voyant qu'ils étoient nus. Leur nudité ne leur paroissoit pas auparavant dans leur innocence, parce qu'ils étoient purs alors comme des Anges, et que leur corps étoit parfaitement soumis à l'esprit. C'est pourquoi ils commencèrent à rougir aussi-tôt après leur chute, et pour se couvrir ils prirent des feuilles de figuier. Ayant ensuite entendu la voix de Dieu qui se promenoit dans le Paradis, au lieu d'en être ravis de joie, comme ils avoient fait jusqu'alors, ils s'enfuirent de devant lui, et se cachèrent. Dieu appela Adam et lui demanda où il étoit. Il lui répondit qu'il craignoit de paroître devant lui à cause de sa nudité. Et Dieu lui ayant reproché sa désobéissance qui seule lui avoit fait connoître qu'il étoit nu, il s'excusa

cruellement en accusant sa femme, et en disant que c'étoit elle qui lui avoit donné ce fruit. Dieu demanda à la femme pourquoi elle avoit fait cela. La femme s'excusa de même sur le serpent. Mais Dieu ne recevant point d'excuse dans un si formel violement de sa Loi, maudit d'abord le serpent qui avoit été le premier auteur de ce mal, le condamna à ramper sur son ventre et à manger la terre, et lui prédit que comme il avoit séduit la femme, la femme un jour lui écraseroit la tête. Il prononça ensuite l'arrêt à ces deux coupables. Il condamna chacun d'eux à des peines qui ne se trouvent que trop véritables encore aujourd'hui. Il dit à la femme qu'il multiplieroit ses peines, qu'elle enfanteroit avec douleur, et qu'elle seroit assujettie à l'homme. Il dit à Adam que puisqu'il avoit préféré la voix de sa femme à la voix de Dieu, la terre seroit maudite, qu'elle lui produiroit des épines et des ronces, et qu'il mangeroit son pain à la sueur de son visage, jusqu'à ce qu'il retournât dans la terre d'où il avoit été tiré. Il leur donna ensuite des habits de peaux de bêtes, et ajoutant la raillerie et l'insulte à ces justes châtimens, il dit : Enfin, Adam est devenu comme un de nous, et il connoît le bien et le mal ; empêchons donc qu'il ne mange du fruit de vie, et qu'il ne vive éternellement. C'est pourquoi il les chassa du Paradis terrestre, et mit à la porte un Chérubin avec une épée de flamme pour garder l'arbre de vie. C'est ainsi qu'ils sortirent de ce lieu de délices pour aller pleurer leur péché et leur effroyable misère dans le reste de la terre qui n'avoit pour eux que des épines, et où ils voyoient par-tout des traces sanglantes de leur péché. Ils se souvenoient des biens ineffables qu'ils avoient goûtés d'abord, et pour lesquels ils avoient été créés ; et ressentant les maux qu'ils s'étoient attirés eux-mêmes, cette triste comparaison qu'ils pouvoient faire infiniment mieux que nous par l'expérience et la lumière qui étoient en eux et qui ne peut tomber dans aucun des hommes, les abîma dans une profonde douleur. La vue de tant d'enfans qui alloient sortir d'eux, et dont eux-mêmes avoient été les parricides, leur perça le cœur ; et s'ils ont été les premiers auteurs du péché, ils ont été aussi les premiers modèles de pénitence, qu'ils ont faite d'une manière qui nous est incompréhensible. Mais on en parle peu, afin de ne pas donner lieu de croire que la sanctification soit venue de la même source d'où le péché est sorti. Tous les hommes sont infiniment obligés au Sauveur qui a réparé ce mal d'une manière si avantageuse, que l'Eglise puisse maintenant appeler le péché d'Adam un péché nécessaire, et sa faute une faute bienheureuse. C'est la vue de cette réparation future qui a été l'unique consolation d'Adam et d'Eve dans leur douleur.

Caïn

Caïn étant transporté d'envie contre Abel son frère, le fait sortir dans la campagne comme pour se promener, et le tue.

L'an du Monde 128. Avant J. C. 3876 ans.

UN des effets les plus funestes du péché d'Adam, fut la mort de son fils Abel. Le démon ne pouvant être content de ce qu'il avoit déjà fait à l'homme en le perdant dans l'ame, voulut encore le détruire dans le corps. Comme il vit qu'Abel servoit Dieu fidellement, il alluma dans le cœur de Caïn son frère une cruelle envie contre lui. Abel qui étoit Pasteur de troupeaux, offroit à Dieu en sacrifice ce qu'il avoit de meilleur et de plus gras dans ses étables; et Caïn qui s'occupoit à cultiver la terre, lui présentoit de ses fruits. Mais comme Dieu voyoit dans le cœur de ce dernier l'envie dont il étoit ulcéré contre son frère, il eut horreur de son sacrifice, et eut agréable au contraire celui d'Abel. Cependant plus Dieu témoignoit se plaire en lui, plus Caïn en concevoit d'aversion; et on vit alors la première figure de ce qui devoit arriver dans

toute la suite de l'Eglise, où les bons seroient obligés de vivre parmi les méchans, et de souffrir leurs aversions et leurs injustices. Dieu voulut lui-même par sa parole guérir ce cœur empoisonné par l'envie. Il demanda à Caïn pourquoi il se laissoit abattre par un chagrin qui le desséchoit, puisque s'il faisoit le bien, il en recevroit le fruit; et que s'il faisoit le mal, son péché seul lui nuiroit, sans que le bien ou le mal des autres le regardât en aucune sorte. Mais Saint Grégoire remarque fort bien que la parole de Dieu même est inutile aux ames frappées d'envie, et que ce remède souverain qui guérit les autres maux, ne fait qu'aigrir celui-ci. La passion de Caïn contre son frère s'augmenta, quoiqu'il ne vît en lui que du bien; et feignant de vouloir se promener avec lui, il lui dit: Sortons dehors et allons dans la campagne. Abel le suivit avec un esprit de paix, et il étoit trop doux pour s'imaginer de si furieux transports de colère dans son frère. Mais lorsqu'ils étoient tous deux dans un champ, Caïn s'éleva contre lui et le tua. Son crime ne lui ouvrit point les yeux. Et lorsque Dieu lui demanda où étoit Abel, il lui répondit avec audace qu'il ne savoit où il étoit et qu'il n'en étoit pas le gardien. Mais Dieu voulut dans ce premier exemple du sang injustement répandu, apprendre à tous les siècles à venir qu'il seroit le vengeur des innocens injustement persécutés par leurs frères. Il reprocha avec force à Caïn le crime qu'il avoit commis, et lui dit que la voix du sang de son frère s'élevoit jusqu'au Ciel. Il protesta qu'il seroit maudit sur la terre, que sa main avoit souillée du sang d'Abel, et qu'il y seroit fugitif et vagabond toute sa vie. Les Saints Pères ont toujours regardé la mort d'Abel comme la figure de la mort de Jesus-Christ et des Chrétiens persécutés par leurs propres frères. Ils ont admiré que Caïn, qui est le premier des enfans d'Adam, ait donné cette grande instruction à tous ceux qui l'ont suivi, qui leur apprend que, s'ils ne craignent pas Dieu, ils doivent craindre au moins d'imiter la haine et l'envie de Caïn, en persécutant leurs frères, puisqu'ils ne laisseront pas d'être homicides dans leur cœur par leur seule aversion, comme dit l'Apôtre, quoiqu'ils ne trempent pas leurs mains dans leur sang. Et s'ils sont vrais disciples de Jesus-Christ, ils ne craindront point d'être exposés dans ce monde à la persécution et à l'injustice, puisque, comme dit Saint Grégoire, celui-là refuse d'être Abel, qui ne veut pas souffrir la haine et la violence de Caïn.

Dieu irrité contre les offenses des hommes, prend résolution de punir tout le monde par un déluge; et pour sauver Noé, qui étoit juste, il lui commande de faire l'Arche.

L'an du Monde 1536. Avant J. C. 2468. * L'an du Monde 1556. Avant J. C. 2448.

LE même esprit qui avoit porté Caïn à tuer son frère, ne différa pas long-temps à souiller toute la terre par toutes sortes de crimes. A mesure que les hommes se multiplioient, l'impiété croissoit aussi dans le monde; et à peine Adam étoit-il mort, que la malice de ses enfans étoit déjà montée à un tel excès, que Dieu ne la pouvoit plus souffrir. Il vit avec une douleur profonde, comme marque l'Ecriture, que tous les hommes ne pensoient qu'au mal; et ne reconnoissant presque plus dans eux aucune trace de son ouvrage, il se repentit d'avoir fait l'homme qui déshonoroit la terre par ses vices, au lieu qu'il avoit été créé pour en être la gloire et le principal ornement. Il résolut donc enfin d'exterminer l'homme, et avec lui tous les animaux de la terre qui avoient été infectés en quelque sorte par la contagion de son péché.

Mais dans ce déluge de crimes il se trouva un Juste qui s'étoit conservé dans l'innocence. Noé trouva grace devant le Seigneur ; et lorsque Dieu étoit le plus irrité contre le monde, il en devint le réconciliateur, comme parle l'Ecriture, et fut destiné pour empêcher que le monde ne périt entiérement. Dieu lui déclara donc qu'il avoit résolu de punir la terre par un déluge universel ; mais que comme il avoit reconnu qu'il étoit juste, il vouloit le séparer de la punition des autres hommes, comme il s'étoit séparé lui-même de leur malice. * Il lui ordonna de se faire une arche, et lui marqua très-exactement toutes les mesures et toutes les proportions qu'elle devoit avoir, afin que, lorsque le temps du déluge seroit arrivé, il y entrât avec sa famille, et y sauvât le reste des animaux. Noé fit tout ce que le Seigneur lui avait commandé. Il s'appliqua à la construction de l'arche qui dura cent ans à bâtir ; et l'insensibilité que les hommes de ce temps-là témoignèrent lorsqu'ils voyoient faire ce bâtiment, et qu'ils savoient le sujet pour lequel on le faisoit, sans se mettre en peine de se corriger de leurs désordres, est, selon Jesus-Christ, la figure de l'insensibilité de Chrétiens qui savent les maux dont Dieu les menace dans son Jugement, et qui néanmoins ne se corrigeant pas de leurs crimes, seront surpris de Dieu, comme les hommes le furent alors par le déluge. Dieu qui ne punit les hommes qu'à regret, fait toujours voir quelques traces de sa bonté dans sa plus grande colère, et on voit ici qu'il n'avertit les hommes si long-temps avant leur ruine qu'afin de les porter à la prévenir. Il fait encore tous les jours la même chose, en menaçant les hommes de la rigueur de son Jugement à venir. Que s'ils méprisent ses avertissemens comme on les méprisa alors, le grand nombre des coupables n'empêchera pas qu'il ne les punisse. Il fait voir assez sensiblement dans ce déluge, qu'il n'épargne pas les pécheurs, quand tout le monde en seroit rempli ; et qu'après qu'on a long-temps méprisé sa miséricorde on tombe enfin dans la sévérité de sa justice.

Le Déluge inonde toute la terre. La seule Arche sauve de ce naufrage ceux qui y étoient enfermés.

L'an du Monde 1656. Avant J. C. 2388.

LORSQUE le temps de perdre la terre, et de la purifier de tous ses crimes par un déluge, fut accompli, Dieu commanda à Noé de remplir l'arche de toute sorte de nourriture propre pour lui et pour tous les animaux qu'il lui donna ordre d'y faire entrer. Il lui commanda d'y mettre sept paires de tous les animaux purs, et deux paires seulement de tous ceux qui étoient impurs. Lorsque ces ordres eurent été exécutés, Noé entra lui-même dans l'arche avec ses trois enfans, Sem, Cham et Japhet, sa femme et les trois femmes de ses fils; et lorsqu'ils y furent entrés, l'Ecriture marque que Dieu ferma la porte de l'arche par dehors. Dans ce moment toutes les eaux du ciel se débordèrent et se répandirent avec impétuosité sur la terre, et Dieu fit pleuvoir avec violence durant quarante jours et quarante nuits. Les pluies qui descendoient du ciel avec une abondance

si effroyable, inondèrent tout le monde, couvrirent toute la face de la terre, montèrent au-dessus de ce qui étoit le plus élevé, et surpassèrent de quinze coudées les montagnes les plus hautes. Tous les hommes, tous les animaux de la terre, et tous les oiseaux du ciel périrent dans cette inondation, et tout ce qui avoit vie fut étouffé dans les eaux. Mais lorsque tout périssoit de la sorte, l'arche seule sauva ceux qui y étoient enfermés. Les eaux du déluge ne la purent submerger, et toute la violence avec laquelle elles se répandoient sur la terre ne servoit qu'à l'élever davantage vers le ciel. Les hommes qui s'en étoient raillés s'accusèrent alors de leur folie, et leur perte qui leur étoit devenue inévitable, leur parut d'autant plus sensible, qu'ils avoient pu la prévenir et qu'ils ne l'avoient pas fait. Les Saints Pères ont remarqué que cette arche étoit visiblement la figure de l'Eglise, qui est la seule arche où l'on peut trouver le salut, et hors de laquelle on périt sans ressource. La vaste grandeur de cet édifice qui étoit porté sur l'eau, et cet assemblage de toutes sortes d'animaux purs et impurs, nous marquoit l'étendue de l'Eglise par toute la terre, et la vocation de tant de nations et de peuples différens entre eux par leur manière d'agir et par la diversité de leurs mœurs, que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, réuniroit un jour dans cet asyle, pour leur faire trouver un même salut, et échapper d'un même naufrage. Le bois et l'eau marquent visiblement deux grands mystères; l'eau, le Baptême, qui nous lave de nos crimes, comme le Déluge purifia le monde de ses abominations; et le bois, la Croix du Sauveur qui a sauvé tout le monde, et qui est encore aujourd'hui l'unique espérance des Chrétiens, qui n'attendent leur salut que de son prix infini. C'est ainsi qu'il plut à Dieu de donner une figure de son Eglise sainte dans cette Arche, qui servit à la réparation et au renouvellement du monde. Et on ne peut assez témoigner à Dieu sa reconnoissance, de ce qu'il nous y a fait entrer pour nous y sauver du déluge des crimes et des erreurs qui inondent toute la terre. On peut y avoir quelques craintes, on peut y souffrir des scandales et des maux, comme remarquent les Saints Pères; il peut y avoir quelques troubles au-dedans, mais il n'y a point de salut ailleurs; et qui n'est point dans l'Arche périra infailliblement par le déluge.

Noé sort de l'Arche et offre un sacrifice à Dieu qui le reçoit favorablement. Il promet de ne plus envoyer de déluge sur la terre. Il donne l'Arc-en-ciel pour signe de la vérité de cette promesse.

L'an du Monde 1657. Avant J. C. 2347.

LES eaux ayant tenu toute la terre submergée pendant cent cinquante jours, Dieu se souvint de Noé et de tout ce qui étoit enfermé dans l'arche. Il fit souffler un grand vent sur la terre, qui commença à faire diminuer les eaux, et sept mois après le commencement du déluge, l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie. Noé, quatre mois après ceci, ouvrit la fenêtre qu'il avoit faite dans l'arche, et laissa aller le corbeau, qui étant dans l'Ecriture la figure du pécheur, ne se mit pas en peine de rentrer dans l'arche. Mais la colombe que Noé fit aussi sortir sept jours après, n'ayant pu trouver aucun lieu hors de l'arche où son pied pût reposer, y revint, et en étant sortie encore sept autres jours après, elle rapporta à Noé, dans son bec, un rameau d'olivier vert, qui

marquoit la réconciliation de Dieu avec le monde, et la fin de la vengeance que sa justice en avoit tirée. Noé comprit de ce rameau vert, que les eaux s'étoient retirées. Il découvrit le toit de l'arche, il vit que toute la face de la terre étoit desséchée ; et après qu'il en eut reçu un ordre formel de Dieu, * il sortit de l'arche, lui, sa femme et ses enfans, et tout ce qui y étoit enfermé, un an après y être entré, pendant lequel dura le déluge. La première chose que Noé fit en sortant de l'arche, fut d'élever un Autel pour offrir à Dieu un sacrifice de toutes les bêtes et des oiseaux purs qui étoient dans l'arche, en reconnoissance d'une protection si particulière dans cette ruine universelle du monde. Dieu agréa ce sacrifice, et promit de ne plus maudire la terre à cause des péchés des hommes. Il bénit Noé et ses enfans, et leur ordonna de peupler le monde. Il imprima leur terreur sur tous les animaux de la terre, sur lesquels il leur donna un droit absolu, leur permettant d'en manger, ce qui n'avoit pas été fait jusqu'alors, et les leur abandonnant pour leur nourriture, comme il avoit fait auparavant les fruits et les herbes de la terre. Il fit une alliance éternelle avec Noé et ses enfans, et voulut que l'arc-en-ciel en fût comme le signe, afin que toutes les fois qu'il paroîtroit, il se souvînt de ce pacte qu'il faisoit avec eux, et qu'il empêchât les eaux d'inonder encore la terre. Il s'en est souvenu en effet, et depuis ce premier déluge, on n'a plus vu rien de semblable dans le monde, quoiqu'il n'y eût pas de moindres crimes à punir. Mais les promesses de Dieu sont fidelles. Il s'est contenté de faire une fois visiblement ces grands châtimens, pour montrer qu'il les pouvoit toujours faire, et qu'il peut exterminer facilement tous les pécheurs, qu'il ne punit plus maintenant que par des peines invisibles. Son arc nous est un gage de sa bonté, et il nous commande dans son Ecriture, que lorsque nous le voyons, nous bénissions celui qui l'a fait. Mais Dieu nous garde, dit Saint Ambroise, que par cet arc céleste que Dieu prend ici pour signe de son alliance avec les hommes, nous entendions seulement cet arc que nous voyons de nos yeux dans un temps de pluie. C'est l'Eglise que cet arc nous figuroit, qui est déjà en quelque sorte dans les cieux, et qui fait luire de tous côtés sur la terre la vivacité de ses couleurs au milieu des nuées sombres qui l'environnent. Ces couleurs si brillantes, dit ce Saint Père, sont les diverses graces que Dieu répand sur cette divine épouse, qui est fidelle à reconnoître qu'elles lui viennent toutes de Dieu, qu'elle adore comme le vrai soleil qui l'éclaire, qui la rend elle même éclatante aux yeux des hommes, et qui est non-seulement un signe éternel, mais même la médiatrice de la réconciliation de Dieu avec le monde.

Cham, le second fils des enfans de Noé, voit son père dans une posture indécente; s'en moque, et il est maudit de lui.

Avant J. C. 2347 ans.

LORSQUE la malédiction de Dieu fut levée de dessus la terre, et que Noé avec ses enfans respiroient de leurs maux passés, dans le souvenir des miséricordes que Dieu leur avoit faites, il arriva une action qui fait bien voir jusqu'où va la corruption de l'homme et combien la vue des jugemens les plus redoutables de Dieu est peu capable de le rendre sage. De trois enfans de Noé qui avoient été si miraculeusement sauvés dans l'Arche, et que Dieu réservoit pour repeupler par eux tout le monde, il s'en trouva un qui ayant mérité la malédiction de son père, s'attira aussi celle de Dieu, et qui au lieu d'être le chef d'une race sainte, fut la tige d'une postérité malheureuse que Dieu ne devoit regarder que dans sa fureur. Car lorsque le saint homme Noé fut sorti de l'Arche, il est marqué qu'il s'exerça à cultiver la terre, et qu'entre les autres ouvrages qu'il

y fit, il planta la vigne. Mais lorsqu'il eut bu de son fruit, dont il ne connoissoit pas encore la vertu, il fut assoupi et tomba dans l'ivresse, pendant laquelle il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente et contraire à la pudeur. Cham, le second de ses fils, fut le premier qui apperçut son père dans cet état, et au lieu de faire alors ce que la piété d'un sage fils lui devoit inspirer, il prit au contraire ce qu'il voyoit pour un sujet de raillerie. Il ne se contenta pas de se rire ainsi lui-même de son père, il voulut encore que ses frères fussent en même temps les compagnons de sa joie et les complices de son crime. Il leur alla promptement dire ce qu'il avoit vu. Mais Sem et Japhet ne pouvant souffrir ce mépris injurieux que Cham faisoit de leur père, prirent un manteau sur leurs épaules, et marchant à reculons, ils couvrirent ce que l'honnêteté ne permettoit pas de voir. Noé sachant à son réveil ce qui s'étoit passé, condamna l'action de Cham, et maudit sur l'heure son fils Chanaam. Il prédit qu'il seroit éternellement le serviteur des serviteurs de ses frères; et il bénit au contraire Sem et Japhet, leur promettant une longue et heureuse postérité dans la suite de tous les âges. Cette Histoire, qui à la lettre apprend aux enfans à respecter leurs pères, que Dieu leur commande d'honorer, et à cacher leurs défauts lorsqu'ils en ont au lieu de s'en rire, est, selon Saint Augustin, une admirable figure du respect avec lequel tous les Chrétiens doivent regarder les humiliations et les abaissemens de Jesus-Christ leur vrai père. L'ignominie qu'il souffrit à la croix, et la nudité où il fut réduit, étoit figurée ici par la nudité de Noé, comme l'ivresse mystérieuse de ce saint homme marquoit en Jesus-Christ l'effet du calice que son Père lui donna à boire, et le fruit de cette vigne ingrate qu'il avoit lui-même plantée. Et quoiqu'il n'y ait personne assez impie pour se moquer ouvertement des ignominies et des affoiblissemens de Jesus-Christ, néanmoins on se moque de lui, selon Saint Augustin, lorsque l'on déshonore sa vérité et sa parole. On méprise ses humiliations, lorsqu'on choisit une manière de vie conforme au faste du monde, et on se rit de ses souffrances et de sa croix, lorsqu'on insulte à ceux qui souffrent comme les membres de son corps et comme les imitateurs de sa patience.

Les hommes veulent par vanité élever une Tour jusqu'au Ciel. Dieu empêche cet ouvrage, en confondant leurs langues de telle sorte qu'ils ne peuvent plus s'entendre parler l'un l'autre.

L'an du Monde 1757. Avant J. C. 2247.

Les enfans de Noé commençant à se multiplier sur la terre, se trouvèrent en peu d'années dans un si grand nombre, que ne pouvant plus demeurer ensemble, ils pensèrent à se séparer, pour aller habiter en diverses terres. Mais, avant cette séparation, ils firent une entreprise qui montre également quelle étoit leur folie et leur vanité. Venez, se dirent-ils l'un à l'autre, faisons une ville et une tour dont la hauteur aille jusqu'au Ciel. Ce dessein extravagant avoit deux causes également vaines; l'une d'éterniser leur nom par un édifice superbe, et l'autre de se défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le monde par un déluge, qu'ils espéroient ne leur pouvoir plus nuire lorsqu'ils auroient achevé cette tour. Mais Dieu qui vouloit faire voir

dès-lors que ce n'est que par humilité que l'homme peut s'élever, et qu'il doit plus penser à fléchir sa colère par la pénitence qu'à se défendre contre sa vengeance par de vains efforts, descendit sur la terre, dit l'Ecriture, pour voir cette tour que bâtissoient les enfans des hommes, et se moquant d'une entreprise si ridicule, il dit : Tout ce Peuple parle une même langue, et ils paroissent si opiniâtres dans leur entreprise qu'ils ne cesseront point d'y travailler. C'est pourquoi confondons leur langage de telle sorte qu'ils ne s'entendent plus parler l'un l'autre. Et dans ce moment Dieu mit une confusion dans leurs langues et dans leurs paroles, sans qu'il leur fût possible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns les autres. Ils furent donc ainsi forcés de laisser imparfait cet ouvrage de leur vanité, et de se séparer dans divers pays. C'est ce qui donna lieu d'appeler cette tour la Tour de Babel, c'est-à-dire, de confusion ; et cet édifice d'orgueil fut dès-lors une figure, selon Saint Bernard, de ce que le monde devoit faire dans la suite de tous les siècles, où il semble ne penser qu'à élever contre Dieu une tour pour se mettre en assurance contre sa justice, et pour s'opposer à sa grandeur, pensant plutôt à éterniser la mémoire de son nom sur la terre qu'à devenir vraiment grand dans le Ciel. Dieu voulut punir alors cette vanité des hommes dans la partie même où elle domine davantage, c'est-à-dire, dans la langue qui sert à l'homme pour exprimer sa vanité et pour commander aux autres. Et cette diversité de langues qui s'est depuis ce temps-là répandue dans tout le monde, et qui continue encore jusqu'aujourd'hui, est comme une voix continuelle qui se fait entendre dans toute la terre, et qui apprend à tous les peuples, comme dit Saint Augustin, que la voie la plus courte et la plus assurée pour monter au Ciel, n'est pas d'élever de grands édifices, et de former dans un cœur altier de vastes desseins, mais de s'abaisser devant Dieu, et de prévenir sa colère, en la fléchissant par les larmes, et non pas en prétendant l'éluder par la résistance.

Dieu appelle Abraham, et lui commmande de quitter le pays des Chaldéens, pour venir dans une terre qu'il promettoit de lui donner.

L'an du Monde 2083. Avant J. C. 1921.

APRÈS que les hommes eurent fait de si grands efforts pour élever Babylone, cette ville rebelle à Dieu, qui devoit subsister jusqu'à la fin du monde, Dieu pensa aussi dès-lors à poser les fondemens d'une ville sainte, c'est-à-dire de son Eglise, et voulut qu'Abraham fût la tige d'une race choisie et fidelle, qui ne finiroit jamais. Ce saint homme étoit fils de Tharé, et demeuroit avec son père en la ville d'Ur, dans le pays des Chaldéens, qui étoit un pays idolâtre. Ce fut là que Dieu lui fit ce commandement : Sortez, lui dit-il, de votre terre, de votre pays, et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai. Je vous rendrai le chef et le père d'un grand peuple, et je ferai que votre nom deviendra célèbre. Je bénirai tous ceux qui vous béniront, et je maudirai tous ceux qui vous maudiront, et en vous tous les peuples seront bénis. Abraham crut sans hésiter cette parole de Dieu, qui lui promettoit deux si grands avantages ; le premier, de le rendre la tige d'une grande race, et l'autre, de bénir toute

la terre dans celui qui sortiroit un jour de son sang. Ainsi il quitta son pays avec Tharé son père, pour venir à Haram ville de la Mésopotamie, où son père étant mort, il vint de Haram en la terre de Chanaan avec Sara sa femme et Lot son neveu. Lorsqu'il y fut arrivé, Dieu lui promit encore une fois de lui donner tout le pays où il étoit, et Abraham adorant Dieu qui disposoit si souverainement des Royaumes, et qui les donnoit ou les ôtoit comme il lui plaisoit, dressa un Autel en ce lieu, pour y invoquer son nom. Etant demeuré quelque temps en ce pays, il y arriva une grande famine, qui l'obligea d'aller en Egypte avec Sara et le reste de sa maison. Mais prévoyant que la beauté de Sara sa femme pourroit lui nuire, et que les Egyptiens en devenant passionnés, pourroient penser à tuer le mari, afin de posséder ensuite sa femme sans aucun obstacle, il usa d'une sagesse innocente, et pria Sara de dire qu'elle étoit sa sœur, comme elle pouvoit en effet le dire sans user d'aucun mensonge, afin qu'au lieu de le tuer, comme ils eussent fait si elle eût passé pour sa femme, ils lui fissent au contraire de bons traitemens en la regardant comme sa sœur. Ce qu'Abraham avoit prévu arriva. Les Egyptiens admirant Sara, en parlèrent à Pharaon, qui la fit venir en son Palais, et on traita favorablement Abraham comme son frère. Mais Dieu sut bien délivrer la pureté de Sara d'entre les mains de Pharaon; il affligea ce Prince de tant de plaies, qu'en cherchant quelle en pouvoit être la cause, il reconnut enfin que Sara étoit la femme d'Abraham, qu'il lui rendit aussi-tôt, en se plaignant seulement qu'il ne le lui eût pas dit d'abord : Tant ce Prince, dit Saint Ambroise, quoique idolâtre, avoit horreur de l'adultère, et craignoit de blesser un étranger que la famine obligeoit de se retirer dans ses Etats. Ce fut ainsi que Dieu commença d'appeler à lui celui qu'il avoit choisi pour être le père de tous les Fidelles. Il le traita selon la solidité et la fermeté de sa foi, lui faisant quitter son pays où il étoit puissant, pour l'établir dans une terre où il trouva d'abord une terrible famine, qui le contraignit d'aller courir mille hasards parmi des peuples étrangers, sans y trouver d'autre consolation que de savoir qu'il y étoit par l'ordre de celui à qui sa foi avoit rendu une si prompte obéissance. Mais Dieu lui fit bien voir, en le délivrant de tous les périls, qu'on ne doit jamais rien craindre en suivant Dieu, et que lorsque nous nous exposons à quelques fâcheux événemens pour être fidelles à sa parole, il est lui-même notre protecteur, qui nous tire avec avantage de tous les maux qui nous environnent.

Une querelle s'étant excitée entre les Bergers d'Abraham et de Lot, ils se séparent l'un de l'autre, et Lot se retire à Sodome.

L'an du Monde 2084. Avant J. C. 1920.

ABRAHAM étant revenu de l'Egypte avec Sara sa femme et Lot son neveu, au lieu d'où ils étoient partis, c'est-à-dire de Béthel, il éprouva bientôt le malheur qui devoit à jamais accompagner les richesses. Car comme ils étoient tous deux fort riches, il arriva des querelles entre les pasteurs de leurs troupeaux, qui firent voir, comme dit l'Ecriture, qu'ils ne pouvoient plus demeurer ensemble, et qu'une même terre ne les pouvoit plus contenir. Abraham eut horreur de ces querelles, et prévoyant les suites funestes que ces divisions entre les domestiques peuvent avoir en passant des serviteurs aux maîtres mêmes, l'aversion qu'il en conçut dans son cœur le porta à les prévenir par une prompte séparation. C'est pourquoi il alla trouver Lot et lui dit : Qu'il n'y ait point de querelles, je vous prie, entre vous et moi,

ni entre vos pasteurs et les miens, car nous sommes frères, c'est-à-dire proches parens. Toute la terre est à votre choix, je vous prie seulement de vous retirer ; si vous allez à gauche, je me tiendrai à la droite ; si vous allez à la droite, j'irai à la gauche. Mais Lot ne témoigna pas, en acceptant cette offre, la même sagesse qu'Abraham avoit témoignée en la lui faisant. Car ne pensant pas assez quelle perte c'étoit pour lui que de se séparer d'avec un tel homme, et ne voyant pas qu'il lui falloit plutôt faire toute autre chose que de souffrir une telle séparation, il se rendit sans grande résistance à ce qu'Abraham lui disoit, et s'engagea avec trop peu de prudence, comme dit Saint Ambroise, dans une source de mille périls. Il ne s'appliqua donc qu'à choisir de quel côté il devoit aller, et ne consultant dans son choix que ses yeux, il prit pour lui le pays qui lui sembla le plus beau et le plus riant, et vint demeurer à Sodome. De la compagnie du plus saint homme qui fût alors sur la terre, il tomba dans la compagnie des plus scélérats de tous les hommes ; et en se séparant un peu trop légérement de son oncle, il vint dans une ville que Dieu regardoit déjà dans sa fureur et dont il ne pouvoit plus souffrir les crimes. On apprend dans cette histoire, comme remarque le même Saint Ambroise, deux choses bien importantes. On voit dans la conduite d'Abraham, l'horreur qu'on doit avoir des moindres disputes, et combien on doit se défier en ce point des serviteurs qui en sont souvent les auteurs, et qui mettent leur plaisir et leur esprit à les pouvoir entretenir. Mais on voit aussi dans Lot de quelle importance il est, principalement aux personnes plus jeunes, d'abandonner trop facilement ceux dont la compagnie étoit tout leur bonheur, sans qu'ils y pensassent, et qui leur sont plus nécessaires qu'ils ne le croient. Une séparation faite avec trop peu de circonspection, a des suites qui se font sentir dans toute la vie ; et quoique Lot fût juste, comme dit Saint Pierre, on tremble néanmoins lorsqu'on considère les périls où il se trouva embarrassé ensuite, dont la charité de celui-là seul duquel il s'étoit séparé, l'eût pu délivrer, et qu'il auroit prévenus, s'il fût toujours demeuré dans une si sainte compagnie.

Abraham sauve Lot son neveu des mains des ennemis. Le grand Prêtre Melchisedech le bénit. Le Roi de Sodome lui offre les dépouilles, qu'il refuse.

L'an du Monde 2092. Avant J. C. 1912.

PEU de temps après la séparation de Lot d'avec Abraham, il survint un événement qui fit bien voir qu'Abraham ne l'avoit pas proposé par un refroidissement d'affection, et que Lot l'avoit soufferte avec trop peu de sagesse. Quatre Rois s'étant unis ensemble, et ayant ravagé tout le pays d'auprès de Sodome, le Roi de Sodome et ceux des quatre autres villes voisines se joignirent ensemble pour résister à ces Princes et pour les défaire. Mais les cinq Rois furent battus par ces quatre Princes, et le Roi de Sodome s'enfuit avec les quatre autres ses alliés. Les quatre Rois se voyant victorieux, allèrent à Sodome pour en remporter un riche butin, et entre les autres captifs ils prirent Lot avec tout ce qu'il possédoit. Un homme échappé du combat vint promptement apporter ces nouvelles à Abraham, qui étant touché dans

le fond du cœur du malheur de son neveu, ne s'amusa point à le pleurer, mais pensa promptement à le délivrer d'entre les mains de ses ennemis. Il prit trois cent dix-huit serviteurs des plus courageux qu'il eût, et poursuivit ces quatre Rois. Dieu bénit une guerre que la seule charité avoit fait entreprendre à ce saint Patriarche, et dans laquelle il témoignoit bien visiblement mettre plus son espérance en Dieu que dans les forces de ses troupes. Il arrêta avec ce petit nombre de gens le cours des victoires de quatre Rois, et fit ce que cinq Rois unis ensemble n'avoient pu faire. Car s'étant jeté avec ses gens sur ces quatre Princes, il les défit, les tailla en piéces, et poursuivit fort loin ceux qui se sauvoient par la fuite. Il retira ainsi Lot d'entre leurs mains avec tout ce qu'ils lui avoient pris; et le Roi de Sodome apprenant une action si glorieuse, vint au-devant d'Abraham pour lui en témoigner sa joie. Ce fut en cette rencontre que parut Melchisedech, cet homme si fameux, et que l'Ecriture appelle le Prêtre du Dieu très-haut, qui offrit alors du pain et du vin, que tous les Saints Pères ont regardé comme une admirable figure du sacrifice de l'Eglise, que Jesus-Christ le vrai Prêtre selon l'ordre, non d'Aaron, mais de Melchisedech, y devoit établir pour durer jusqu'à la fin des siècles. Il bénit ensuite Abraham, et rendit graces à Dieu de ce qu'il lui avoit livré ses ennemis entre les mains. Et comme il ne sembloit plus rien manquer à la gloire d'Abraham, le Roi de Sodome voulut le forcer, avant que de s'en retourner, de prendre tout le butin qu'on avoit remporté des ennemis, comme lui étant légitimement dû. Mais Abraham le refusa généreusement, et jura qu'il ne prendroit pas un filet de toutes les dépouilles, de peur que quelqu'un sur la terre ne pût se vanter d'avoir enrichi Abraham. Ainsi il devint plus glorieux, comme remarque Saint Ambroise, par l'usage qu'il fit de sa victoire, que par sa victoire même, et il apprit à tous les Chrétiens qu'ils ne doivent combattre que pour la seule charité; qu'ils doivent être assez touchés des maux qui arrivent aux autres, pour exposer leur vie afin de sauver celle de leurs frères; et qu'après que Dieu les a fait réussir dans les plus grandes actions, en se servant d'eux pour tirer les autres de l'oppression, ils n'en doivent prétendre aucune autre récompense sur la terre, que la gloire d'avoir été fidelles à Dieu, et d'avoir servi d'instrument à ses desseins éternels.

Agar s'élève contre Sara sa maîtresse. Sara châtie son insolence avec sévérité. Agar ne la peut souffrir, et s'enfuit du logis dans le désert, où un Ange lui parle pour la faire retourner avec Sara.

La même année. * L'an du Monde 2093. Avant J. C. 1911.

ABRAHAM étant revenu de la défaite des quatre Rois, et ayant rendu à Lot sa première liberté, jouissoit dans sa famille d'un bonheur auquel il ne manquoit rien que des enfans qui pussent être les héritiers de ses grands biens. Mais Dieu voulut encore en ce point combler ses désirs, et récompenser l'humble soumission qu'il avoit témoignée dans la stérilité de sa femme, par un fils qu'il lui promit contre toute sorte d'apparence. Abraham sachant quelle étoit la puissance de celui qui lui faisoit cette promesse, la crut sans hésiter, et aima mieux renoncer à toute sa raison naturelle que de douter de la parole de celui qui lui parloit. Quelque temps après, Sara qui s'ennuyoit de voir Abraham sans enfans, le pria de prendre Agar son esclave comme sa femme,

afin qu'elle consolât sa stérilité par la fécondité de sa servante. Abraham comprit, comme remarquent les Saints Pères, que Sara avoit été poussée à cette proposition par un instinct tout particulier de Dieu, et consentit à ses désirs. Mais elle trouva par expérience que ce qu'elle avoit fait pour sa consolation lui devint au contraire un nouveau sujet de peine. Car Agar s'étant vue ainsi honorée de son maître, et étant ravie de joie d'avoir conçu d'Abraham, méprisa Sara comme étant stérile, et ne se souvint plus de la regarder comme sa maîtresse. Sara en fit aussi-tôt ses plaintes à Abraham, qui, pour lui témoigner qu'il ne contribuoit en rien à l'insolence d'Agar, et que ce n'étoit uniquement qu'à sa prière qu'il en avoit usé comme de sa femme, la lui abandonna absolument, et lui permit de la traiter comme elle le jugeroit à propos. Sara donc usa de toute son autorité, et châtia Agar d'une manière si sensible, que ne pouvant plus souffrir des traitemens qui lui paroissoient trop rigoureux, elle sortit de la maison et s'enfuit. Mais lorsqu'elle étoit dans le désert auprès d'une fontaine, l'Ange du Seigneur s'apparut à elle et lui demanda d'où elle venoit et où elle alloit. Elle lui répondit sincérement qu'elle fuyoit la colère de sa maîtresse. L'Ange lui commanda de retourner chez Sara et de s'humilier en sa présence, en reconnoissant la juste autorité qu'elle avoit sur elle. C'est ainsi que Dieu se servit utilement du ministère d'un Ange pour remettre les choses dans leur état naturel, d'où le désordre et la passion les avoit ôtées. Il vit, comme remarquent les Saints Pères, que la cause de la fuite d'Agar venoit moins de la sévérité de Sara que de la peine qu'Agar avoit de se soumettre à la juste autorité de sa maîtresse ; et sans rien condamner dans la conduite de Sara, qui usoit de cette rigueur par un zèle de charité, il se contenta d'avertir cette servante fugitive de s'humilier devant elle et de la fléchir par ses soumissions et ses déférences. Car Dieu qui ne trouble jamais l'ordre de la justice, assujettit toujours ceux qui sont soumis aux personnes dont ils dépendent, nonobstant les graces extraordinaires qu'ils peuvent avoir reçues de lui ; et au lieu qu'Agar s'élevoit de ce qu'elle étoit devenue mère, il veut au contraire que notre humilité croisse d'autant plus que nous sommes élevés en grandeur, parce que nul n'est grand devant lui qu'à proportion qu'il est humble.

Abraham reçoit trois Anges qui promettent à Sara qu'elle auroit un fils dans un an.

L'an du Monde 2107. Avant J. C. 1897.

AGAR étant rentrée dans le logis d'Abraham, lui donna bientôt après un fils qui fut nommé Ismaël. Mais treize ans après Dieu apparut à Abraham pour faire avec lui une plus étroite alliance, et pour lui renouveler toutes les promesses qu'il lui avoit déjà faites. Il changea son nom, et au lieu que jusqu'alors il avoit été nommé Abram, il voulut qu'ensuite il se nommât Abraham, et que sa femme qui jusques-là avoit été appelée Saraï s'appelât à l'avenir Sara. Il lui ordonna la Circoncision comme une marque de l'alliance qu'ils faisoient entr'eux, et lui promit que Sara auroit un fils qu'il combleroit de toutes ses bénédictions, et duquel sortiroient plusieurs Rois et plusieurs peuples. Abraham à cette parole se jeta le visage en terre et se mit à rire, disant dans son cœur : Un homme de cent ans pourra-t-il avoir un fils, et Sara âgée de quatre-vingt-dix ans pourra-t-elle encore enfanter ? Mais Dieu

l'assura que cela seroit et le quitta de la sorte. Peu de temps après lorsque Abraham étoit assis durant la chaleur du jour à l'entrée de sa tente, il vit trois personnes assez près de lui, qui étoient trois Anges; et comme sa charité ne laissoit passer personne sans lui offrir l'hospitalité, il alla au-devant d'eux, les salua avec un profond respect, les pria de se reposer et de lui permettre qu'il lavât leurs pieds, et qu'ensuite il leur servît à manger. Ayant obtenu cela d'eux par ses instantes prières, il courut promptement à sa tente et dit à Sara qu'elle préparât trois pains cuits sous la cendre. Il alla lui-même à ses troupeaux prendre un jeune veau fort gras et fort tendre qu'il fit cuire promptement et qu'il servit à ses hôtes. Après qu'ils eurent mangé, ils demandèrent à Abraham qui se tenoit auprès d'eux sous l'arbre où ils mangeoient, où étoit Sara sa femme. Abraham répondit qu'elle étoit dans sa tente, et les Anges l'assurèrent qu'en peu de temps, lorsqu'ils reviendroient, Sara auroit conçu un fils. Sara entendit de sa tente ce que l'on disoit, et elle ne put s'empêcher de rire. Mais l'Ange ayant demandé à Abraham pourquoi Sara rioit lorsqu'on lui promettoit un fils, et s'il y avoit quelque chose qui fût difficile à Dieu : Sara étant effrayée dit qu'elle n'avoit pas ri ; et les Anges l'ayant reprise comme n'ayant pas dit la vérité, s'en allèrent, et Abraham les reconduisit. Les Saints Pères admirent les vertus qui éclatent dans cette histoire que l'Ecriture-Sainte nous rapporte si en détail : et comme ils ne peuvent assez louer, d'un côté, la grande charité d'Abraham en recevant les hôtes, et les pressant si obligeamment de s'arrêter chez lui, ils n'admirent pas moins, de l'autre, la grande modestie de Sara, qui étant bien éloignée, comme dit Saint Ambroise, de la vie des personnes de son sexe qui ne cherchent qu'à se produire en public, sous prétexte d'exercer les œuvres de charité, demeuroit au contraire toujours renfermée dans sa tente, sans paroître même devant les Anges que son mari recevoit. Elle apprit dès-lors aux femmes Chrétiennes que leur pente continuelle doit être le secret de leur maison et le soin de leur famille, comme ajoute le même Père, et c'est en vivant dans cette modestie retenue qu'elles mériteront de Dieu la grace de concevoir le fruit du salut, et d'enfanter Jesus-Christ même, comme le véritable Isaac, qui les comblera pour jamais de paix et de joie.

Lot reçoit les Anges dans sa maison. Les Sodomites veulent leur faire violence. Les Anges les frappent d'aveuglement.

La même année 2107.

APRÈS la promesse formelle que Dieu fit à Abraham de lui faire avoir bientôt un fils de Sara, il lui dit en le quittant, qu'il alloit perdre Sodome, parce que les péchés de ce peuple jetoient un cri qui s'élevoit jusqu'au ciel, et il promit à Abraham, qui le conjuroit de pardonner aux justes qui seroient dans cette ville, que s'il y en trouvoit seulement dix, il épargneroit en leur faveur ce peuple si détestable. Deux Anges donc étant venus à Sodome vers le soir, Lot, qui étoit alors assis à la porte de la ville, alla au-devant d'eux dès qu'il les apperçut, et témoigna, au milieu d'une ville abominable, qu'il conservoit encore les vertus qu'il avoit apprises d'Abraham lorsqu'il demeuroit avec lui. Il les pria donc d'entrer en son logis, afin qu'après y avoir passé la nuit ils pussent le lendemain continuer leur voyage. Les Anges firent difficulté

d'abord de recevoir cette offre, et dirent qu'ils demeureroient dans la place de la ville. Mais la vraie charité qui s'échauffe encore plus par les obstacles et les résistances, poussa Lot à faire tant d'instances à ces deux hôtes, qu'enfin ils se rendirent à ses prières et entrèrent dans sa maison. Il les y reçut avec tous les témoignages possibles d'affection et leur fit un grand festin. Mais lorsqu'ils étoient prêts de s'aller coucher, les hommes de cette ville poussés de la passion détestable qui leur étoit ordinaire, s'assemblèrent autour de la maison de Lot. Ils lui demandèrent où étoient ces deux jeunes hommes qu'il avoit retirés chez lui, et le pressèrent de les faire sortir dehors afin de contenter leur brutalité. Lot fut percé d'une sensible douleur lorsqu'il se vit dans le péril d'exposer ainsi deux personnes auxquelles il avoit cru que sa maison serviroit d'asile ; et dans l'ardeur de sa charité qui lui faisoit regarder des hôtes et des étrangers comme des personnes inviolables, il sortit pour aller parler au peuple et le porter à quitter un si abominable dessein. Mais le peuple le repoussa et lui reprocha que n'étant qu'un étranger chez eux, il vouloit se mêler de leur donner des avis. Il se mettoit déjà même en état de lui faire les dernières violences, si les Anges ne fussent promptement venus pour le secourir et le retirer dans sa maison. Lorsqu'ils en eurent fermé les portes, ils frappèrent d'aveuglement toutes ces personnes, qui, comme marque l'Ecriture, ne perdant point la fureur dont elles brûloient dans le cœur, cherchoient encore à la satisfaire dans leur aveuglement même, et alloient à tâtons autour de la maison de Lot sans y pouvoir trouver d'entrée. Les Saints Pères ont regardé cet évènement comme une admirable figure des justes qui vivent parmi les méchans, et de ce qu'ils ont à souffrir de leur mauvaise vie ; et Saint Grégoire compare les Sodomites frappés d'aveuglement, qui ne laissoient pas encore dans leurs ténèbres de vouloir forcer le logis de Lot, aux calomniateurs qui cherchent avec un esprit d'envie et de colère le moyen de nuire aux bons qu'ils haïssent, et qui ne trouvent par-tout que des murailles solides sans pouvoir trouver aucune entrée à leur médisance. Leur passion les prévient d'une telle sorte qu'ils ne voient point dans les justes les vertus que tous les autres y voient, et qu'ils en croient voir des crimes qui ne subsistent que dans leur imagination. Mais lorsque la calomnie les attaque de cette sorte, Dieu les soutient, et les Anges les protégent, parce qu'ils ont préféré la piété à toutes choses, et qu'ils ont mieux aimé attirer sur eux la colère des hommes que celle de Dieu.

Dieu irrité contre les crimes abominables de Sodome, la brûle avec les autres villes voisines, par une pluie de feu et de soufre qu'il y répandit du Ciel.

La même année 2107.

Les Anges ayant délivré Lot de la violence que les Sodomites lui vouloient faire, lui déclarèrent que Dieu les avoit envoyés pour perdre cette ville, et que s'il avoit quelque gendre ou quelque fille, il se hâtât de les faire sortir promptement avec lui de Sodome, dont les crimes s'étoient élevés jusqu'au Ciel, et qui alloit recevoir la juste peine de ses abominations. Lot alla promptement en donner avis à ceux qu'il avoit destinés pour être ses gendres, mais ils se raillèrent de ses avertissemens et les prirent pour des rêveries. Le matin étant venu, les Anges pressèrent Lot de sortir avec sa femme et ses deux filles, de peur qu'il ne périt avec les autres ; et comme il différoit trop, ils le prirent par la main et le tirèrent hors de la ville, en lui ordonnant de se sauver au plutôt et de ne point regarder derrière lui. Lot ayant demandé la

permission de se retirer dans Segor, ils le lui permirent, pourvu qu'il se hâtât; parce qu'ils ne pouvoient rien faire jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans cette ville, qu'ils sauveroient en sa considération. Lorsque Lot y entroit, Dieu répandit une pluie de feu et de soufre qui consuma Sodome et les autres villes, avec le pays d'alentour et tous ceux qui y habitoient. La femme de Lot épouvantée du bruit qu'elle entendit, oublia la défense de l'Ange, et tomba dans une curiosité qui fut punie à l'heure même. Car en regardant derrière elle, elle fut changée en une statue de sel, pour servir à l'avenir de remède contre la corruption des ames foibles, qui après être entrées dans la voie étroite, s'arrêtent et regardent ce qu'elles avoient quitté. Lot effrayé de ce qui étoit arrivé à ces quatre villes, et craignant la même chose pour Segor où il s'étoit retiré, la quitta promptement et alla sur une montagne, selon le premier avis des Anges, où il demeura seul dans une caverne avec ses deux filles. Mais ces filles s'imaginant être restées toutes seules avec leur père sur la terre, crurent qu'elles ne devoient pas laisser dépeupler le monde. C'est pourquoi enivrant leur père, elles devinrent incestueuses pour devenir mères. Et quoiqu'on ne puisse penser sans horreur à leur action, elles donnèrent néanmoins, selon Saint Bernard, un exemple du discernement qu'on peut faire dans les actions qui blessent davantage nos sens, et de l'intention avec laquelle on les fait. C'est ainsi que Lot fut divinement sauvé du milieu d'un peuple abominable, à la prière d'Abraham ; et Dieu punit alors des passions si horribles par un châtiment qui leur étoit proportionné, montrant par le feu quelle étoit l'ardeur des Sodomites pour le mal, et par le soufre quelle étoit la puanteur de leurs crimes. Ces peuples malheureux firent voir par avance, selon Saint Grégoire, une image des supplices de l'enfer, et de ses embrasemens éternels dont on se rit en ce monde, comme les gendres de Lot se rioient des menaces qu'il leur en faisoit. L'effroi que Lot eut en voyant un si grand effet de la vengeance de Dieu, doit bien passer jusques dans nous, puisque Jesus-Christ nous assure que les Sodomites, quelque abominables qu'ils aient été, seront traités avec moins de rigueur au jour du Jugement, que ne le seront ceux qui auront ouï sa parole sainte et qui l'auront négligée. Mais les hommes sont insensibles à tout; et comme ce châtiment effroyable n'empêche pas, comme dit Saint Bernard, qu'il ne vole encore de toutes parts des cendres de ces villes abominables; cette comparaison aussi que Jesus-Christ fait de ces villes avec ceux qui méprisent sa parole, ne leur ouvre point les yeux, pour prévenir les feux de l'enfer par une sincère pénitence.

Abimelech roi de Gerare ayant pris par force Sara femme d'Abraham, mais qu'il ne croyoit être que sa sœur, en est châtié de Dieu, et la rend à Abraham sans l'avoir touchée.

La même année 2107.

ABRAHAM ayant été obligé, un peu après l'embrasement de Sodome, de quitter le lieu où il étoit pour venir à Gerare, il y courut le même péril à l'égard du Roi de cette ville, à cause de Sara sa femme, qu'il avoit couru dans l'Egypte à l'égard de Pharaon. Car lorsqu'il y fut arrivé, Abimelech Roi de Gerare enleva Sara qui se disoit Sœur d'Abraham, comme elle l'avoit dit en Egypte, et la fit venir chez lui. Mais Dieu qui étoit toujours le protecteur de la vie d'Abraham et de la pureté de Sara, et qui n'épargnoit pas les Rois mêmes lorsqu'ils leur faisoient quelque injure, menaça ce Prince, durant la nuit, de le faire mourir s'il touchoit à cette femme, et l'avertit qu'Abraham étoit son mari. Abimelech fut étrangement surpris de se voir presque tomber, sans le savoir, dans un aussi grand crime qu'est l'adultère; mais il représenta à

Dieu la simplicité avec laquelle il avoit agi en cette rencontre, et qu'on lui avoit celé la vérité, puisqu'on lui avoit dit que Sara n'étoit que la sœur d'Abraham. Dieu reçut son excuse, et lui dit que c'étoit en effet pour cette raison qu'il l'avoit voulu préserver d'un si grand crime, témoignant assez par-là le jugement qu'il fait de ceux qui osent souiller la pureté des mariages par des alliances impudiques. Abimelech effrayé et des menaces de Dieu et de l'idée du crime qu'il étoit si près de commettre, se leva au milieu de la nuit et appela ses Officiers, auxquels il déclara ce qu'il venoit de reconnoître. Il fit venir aussi Abraham, et se plaignit de ce qu'il lui avoit déguisé la vérité, et lui demanda en quoi il l'avoit offensé, pour attirer tant de maux sur sa personne et sur son Royaume. Et comme il continuoit toujours de se plaindre de sa conduite, Abraham lui répondit, que lorsqu'il étoit entré dans sa ville, il ne savoit si son peuple avoit quelque crainte de Dieu, et que l'appréhension qu'il avoit qu'on ne le tuât pour avoir ensuite sa femme, l'avoit porté à prier Sara de dire qu'elle étoit sa sœur, comme en effet elle l'étoit, et qu'il n'avoit fait à son égard que ce qu'il faisoit dans tous les autres lieux où il alloit, dans lesquels il gardoit la même conduite. Abimelech reçut sa satisfaction et rendit Sara à Abraham, auquel il donna de grands présens tant en argent qu'en troupeaux, et en se séparant de Sara, il lui dit en riant, qu'il avoit donné à son frère, comme elle l'appeloit, mille piéces d'argent, afin, dit Saint Ambroise, qu'elle en achetât un voile pour se couvrir, et pour faire connoître à l'avenir à tout le monde qu'elle étoit une femme mariée. Il la pria aussi de se souvenir du mal qu'elle lui avoit pensé causer, afin qu'elle évitât de le faire à d'autres. Abraham en s'en allant pria Dieu pour Abimelech, et Dieu guérit aussi-tôt toutes les plaies dont il avoit frappé ce Prince, et avec lui toute sa maison, à cause de Sara qu'il avoit prise. C'est ainsi, comme remarque Saint Ambroise, que Dieu témoigna combien il haïssoit l'adultère, et que comme il étoit l'auteur du mariage, il prenoit aussi le soin de venger tout ce qui en violoit la sainteté. Il s'est contenté d'avoir témoigné ainsi autrefois l'horreur qu'il avoit de ce crime. Il ne parle plus de la sorte maintenant ; mais on n'en doit pas moins craindre sa justice, comme a dit le même Père, ni croire qu'il punira moins l'adultère, parce qu'on le commet avec moins de scrupule et avec plus da licence.

Sara voyant qu'Ismaël le fils d'Agar traitoit mal le petit Isaac, elle pria Abraham de la renvoyer avec son fils, afin qu'Isaac fût seul héritier selon les promesses de Dieu.

L'an du Monde 2108. Avant J. C. 1896. * L'an du Monde 2113. Avant J. C. 1891. Isaac ayant déjà cinq ans.

DIEU ayant accompli la promesse qu'il avoit faite à Sara, elle eut un fils dans sa vieillesse, au temps que Dieu lui avoit marqué. Abraham lui donna le nom d'Isaac, et il le circoncit le huitième jour. Sara voulut en le nourrissant elle-même, quoiqu'elle fût considérée comme une grande Princesse, apprendre à toutes les mères, comme dit Saint Ambroise, que leur gloire et leur joie doit être de nourrir leurs enfans, et qu'elles ne sont mères qu'à demi lorsqu'elles manquent à ce devoir de la nature, qui entretient beaucoup davantage dans toute la suite de la vie, l'amour réciproque qui doit être entre les mères et leurs enfans. * Lorsque le temps de sevrer son fils fut venu, elle fit un grand festin pour témoigner sa grande joie, qui étoit la figure de la joie que reçoivent

les vrais Pasteurs de l'Eglise, lorsqu'ils voient que leurs enfans s'avancent dans la piété et qu'ils n'ont plus besoin qu'on les nourrisse de lait. Mais lorsque Sara se voyoit ainsi comblée de joie et que ce nouveau fils la consoloit de la douleur et de l'opprobre de sa stérilité passée, le fils d'Agar lui causa autant de chagrin que sa mère lui en avoit causé elle-même quelques années auparavant. Cet enfant qui se voyoit frustré de ses grandes espérances par la naissance d'Isaac qu'il regardoit avec douleur devoir être l'héritier de tant de biens qu'il s'étoit déjà promis, ne put souffrir la joie que le père et la mère d'Isaac témoignoient prendre dans lui, et conçut contre lui une envie secrète qui paroissoit au dehors dans les rencontres, par la manière injurieuse dont il le traitoit et par les maux qu'il lui faisoit. Sara prévit les suites funestes que cette division pourroit avoir, et sa tendresse s'intéressant pour celui qu'elle savoit avoir été destiné de Dieu pour être l'héritier de tous ses biens, elle pria Abraham de chasser du logis Agar son esclave, avec son fils Ismaël. Abraham fut d'abord blessé de cette propostion; mais Dieu lui ayant dit de faire en ce point tout ce que Sara lui disoit, Abraham prit un pain et un vase d'eau qu'il mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils Ismaël et la renvoya. Agar chassée de ce logis alla dans le désert de Bersabée, où son eau étant manquée, elle mit son enfant sous un arbre et se retira sous un autre, pour ne pas voir mourir son fils. Et lorsqu'elle s'abandonnoit aux pleurs et aux gémissemens, un Ange l'appela du Ciel qui l'encouragea, et lui commanda de prendre soin d'Ismaël, parce qu'il seroit le père d'une grande race. Il lui montra ensuite une source d'eau qui étoit proche de ce lieu. Ce secours consola beaucoup Agar, et elle éleva son fils dans la solitude, où il devint habile à tirer de l'arc. Saint Paul nous dit clairement lui-même que Dieu dépeignoit dès-lors dans ces deux enfans ce qui devoit arriver un jour dans la suite de toute l'Eglise, où ceux qui sont les enfans de la promesse devoient être persécutés par leurs propres frères. Il faut que celui qui veut être Isaac souffre l'envie et les insultes d'Ismaël. Mais bien loin de rendre mal pour mal et envie pour envie, il doit plutôt pleurer le malheur de son frère qui est banni pour toujours de la maison paternelle. C'est Dieu seul qui rend les uns enfans de celle qui est libre, et les autres de celle qui est esclave; il faut lui témoigner sa reconnoissance d'un discernement si favorable, en choisissant plutôt d'être persécuté avec Isaac, que de persécuter les autres avec Ismaël, parce que la colère d'Ismaël sera passagère, et que l'héritage d'Isaac sera éternel.

Abraham sacrifie son fils.

L'an du Monde 2145. Avant J. C. 1859.

ISMAEL ayant été chassé de la maison d'Abraham, Isaac y vivoit en paix comme le seul héritier de tous les biens de son père. Mais lorsqu'il avoit déjà trente-sept ans, selon la tradition des Hébreux, Dieu, pour tenter Abraham, lui ordonna de prendre ce fils bien-aimé, et de le lui aller immoler sur une montagne. Abraham se souvenant qu'il n'avoit ce fils que de Dieu, n'hésita point à le lui rendre, et sa grande foi étouffa toutes les pensées qui pouvoient lui revenir dans l'esprit des promesses que Dieu lui avoit si souvent réitérées de lui donner par Isaac une postérité qui se multiplieroit comme les étoiles du Ciel. Il se leva dès le grand matin, et gardant un grand secret il prit avec lui Isaac et deux de ses serviteurs. Il coupa du bois pour faire brûler son holocauste, et alla ensuite au lieu que Dieu lui avoit montré. Ayant demeuré pendant deux jours entiers dans cette résolution fixe, sans que la vue de son fils

pût l'attendrir, le troisième jour enfin levant les yeux, il vit de loin le lieu destiné à ce grand sacrifice, et il commanda à ses deux serviteurs de se tenir au bas de la montagne pendant qu'il iroit avec son fils pour adorer Dieu. Il prit le bois qu'on avoit coupé pour l'holocauste et le mit sur les épaules d'Isaac, qui en montant ainsi cette montagne, chargé du bois qui le devoit consumer, fut une figure bien sensible du véritable Isaac, qui monta depuis la montagne du Calvaire chargé du bois sur lequel il devoit accomplir son sacrifice. Lorsque Isaac montoit ainsi avec son père qui tenoit dans ses mains le fer et le feu, il lui demanda où étoit donc la victime qu'il devoit égorger. Abraham ayant comme oublié qu'il étoit père, répondit avec fermeté que Dieu y pourvoiroit, et étant arrivé au lieu que Dieu lui avoit marqué, il y dressa un autel, y mit le bois que son fils avoit apporté, lia Isaaç, le mit sur le bûcher, prit l'épée et étendit la main pour l'égorger. Dieu fut touché de la fermeté du père et de la soumission du fils, et ne voulant pas que ce grand sacrifice qu'il voyoit déjà comme accompli, fût teint du sang de l'hostie, afin qu'il représentât le sacrifice non sanglant de nos autels, il arrêta par un Ange la main du père, parce qu'il avoit enfin reconnu qu'il le craignoit véritablement, et qu'il n'avoit pas épargné son fils unique. Et s'étant trouvé auprès de ce lieu un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson, Abraham l'offrit à Dieu au lieu de son fils, et s'en retourna. Cette histoire qui est pleine de tant de mystères, et dont toutes les circonstances étoient autant de figures de ce qui devoit arriver à Jesus-Christ, est, selon les Saints Pères, d'une grande instruction pour les pères et les mères, et elle leur apprend à n'avoir point de plus forte passion pour leurs enfans que de les immoler à Dieu. Mais Saint Chrysostome ne peut assez déplorer le malheur de ces pères et de ces mères qui font profession d'être Chrétiens, et qui immolent leurs enfans, non à Dieu comme Abraham, mais au démon, en les engageant dans la vanité du siècle et en corrompant leurs mœurs par l'exemple de leur mauvaise vie. Un seul Abraham, dit-il, offre son fils Isaac à Dieu, et une foule de personnes offrent leurs enfans au démon ; et la joie que nous avons de voir un petit nombre de personnes qui élèvent leurs enfans avec quelque soin, est étouffée par la douleur que nous cause le grand nombre de ceux qui les perdent, et qui méritent ou par leur ambition ou par leur négligence, d'être considérés plutôt comme les parricides que comme les pères de leurs enfans.

Sara meurt. Abraham pour l'enterrer achète un sépulcre de ceux de la ville de Geth.

L'an du Monde 2145. Avant J. C. 1859.

ISAAC ayant été rendu à son père et à sa mère par le commandement de celui-là même qui le leur avoit donné contre l'ordre de la nature, consola depuis la vieillesse de Sara sa mère, qui mourut âgée de 127 ans, et trente-sept ans après qu'elle l'eut mis au monde. Abraham la pleura, et après avoir versé ses larmes sur elle, il pensa à l'enterrer et à lui chercher un sépulcre. Il s'adressa pour ce sujet au peuple de Geth. Il leur représenta qu'il étoit étranger dans leur pays et les pria de lui donner le droit d'avoir un sépulcre parmi eux, et d'y enterrer le corps de sa femme morte. Le peuple de Geth le traita avec toute la civilité possible, en lui donnant le nom de Prince de Dieu, et lui permit de choisir de toute leur ville le lieu qui lui agréeroit davantage. Abraham qui par une sainte générosité ne vouloit être redevable à personne d'aucune

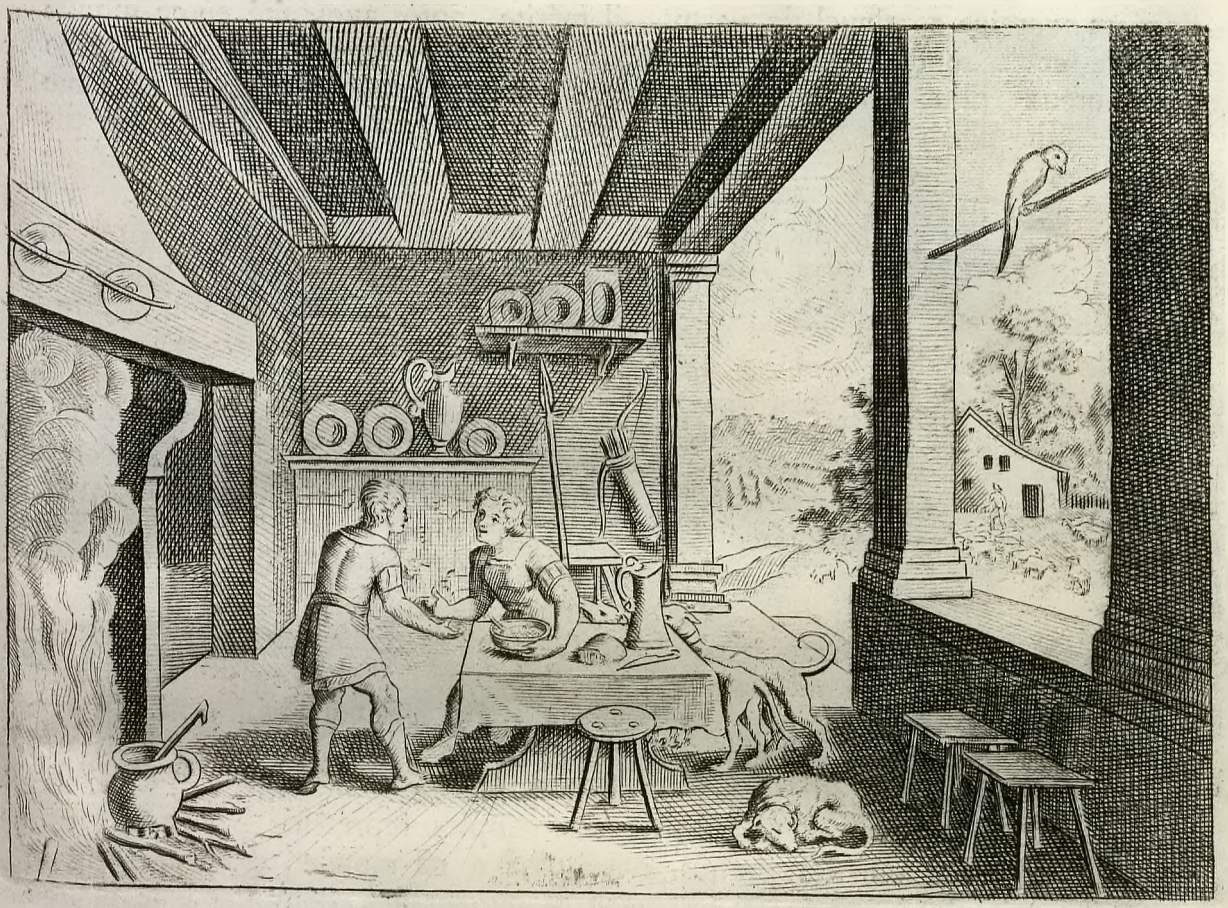
grace, témoigna sa reconnoissance à ce peuple, et n'en voulant rien recevoir gratuitement, les pria de faire agréer à Ephron, un des principaux de leur ville, de lui vendre son champ où il avoit une caverne double, afin qu'il y pût enterrer Sara. Ephron voulut le lui donner sans en recevoir d'argent; mais Abraham demeurant ferme dans sa manière d'agir, obligea enfin Ephron de lui dire que le champ qu'il désiroit valoit quatre cents cicles d'argent; et lorsqu'il continuoit toujours à faire des instances et à le prier d'accepter cette terre sans en rien payer, Abraham fit en présence de tout le monde peser l'argent qu'elle coûtoit, et ce contrat étant ainsi passé devant beaucoup de témoins, le champ d'Ephron appartint à Abraham, et il y enterra Sara sa femme. On ne peut assez admirer que ce saint homme ayant reçu tant de fois des assurances de Dieu, que cette terre où il étoit lui appartiendroit un jour, n'ait jamais pensé néanmoins après cette promesse si souvent réitérée, à y acquérir autre chose qu'un sépulcre pour lui et pour ses enfans. La vue continuelle qu'il avoit du Ciel lui faisoit mépriser toute la terre, où il ne vivoit plus que comme mourant toujours. Et lorsque Dieu pensoit à donner une longue postérité à Abraham, et à cette postérité une terre très-fertile, Abraham ne pense qu'à sa mort et au sépulcre, et à ne laisser d'autre héritage à ses enfans, que celui qu'il prenoit pour lui-même durant sa vie, dans la pensée continuelle de sa mort. Ce saint homme fit bien voir ainsi qu'il méritoit le témoignage que Saint Paul lui donne, que la terre de Chanaan qui étoit la plus belle terre du monde, ou ne lui tenoit lieu de rien, ou qu'elle ne lui servoit tout au plus que d'un miroir pour y contempler une autre terre invisible, comme parle le même Apôtre, dont il avoit l'esprit toujours occupé, pouvant dire avec Saint Paul, que tout le reste des biens de la terre lui étoit comme du fumier et des ordures.

Isaac épouse Rebecca.

L'an du Monde 2148. Avant J. C. 1856.

ABRAHAM étant vieux et pensant à marier Isaac, ne voulut point s'allier avec les filles du pays de Chanaan : c'est pourquoi il ordonna à Eliezer son économe d aller dans la Mésopotamie chercher pour son fils une femme qui n'attirât point sur lui l'indignation de Dieu. Eliezer y étant allé et se trouvant près de la ville de Nachor, pria Dieu de lui montrer quelle étoit celle qu'il avoit résolu de donner pour femme à Isaac, et le conjura que lorsque les filles de cette ville sortiroient pour puiser de l'eau, il la lui marquât par ce signe ; que quand il lui demanderoit un peu d'eau pour boire, non-seulement elle lui en donnât, mais qu'elle lui en offrît même pour ses chameaux. Lorsqu'il faisoit à Dieu cette prière, Rebecca, qui étoit parfaitement belle, fille de Bathuel, qui étoit fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, sortit de la ville pour aller querir de l'eau ; et lorsqu'elle retournoit, Eliezer alla au-devant d'elle

lui demander un peu d'eau pour boire ; elle lui en donna de très-bon cœur, et lui en offrit même pour ses chameaux. Ce serviteur fidelle ayant connu à cette marque que c'étoit celle que Dieu avoit destinée pour être la femme de son jeune Maître, lui donna sur l'heure des pendans d'oreilles et des brasselets pour reconnoissance d'un si bon office, lui demanda qui elle étoit et s'il y avoit place chez son père pour s'y pouvoir retirer. Rebecca l'en assura, et se hâta d'aller chez elle donner avis de ce qui venoit d'arriver. Laban son frère ayant vu ces pendans d'oreilles, alla trouver Eliezer et le pria d'entrer chez eux. Eliezer y étant entré protesta qu'il ne mangeroit ni ne boiroit point avant qu'il eût terminé l'affaire pour laquelle il étoit venu. Il leur dit qu'il étoit le serviteur d'Abraham ; que Dieu avoit rendu son Maître extrêmement riche, et que voulant marier son fils, il l'avoit envoyé en leur pays, où ayant prié Dieu de lui faire voir par le signe qu'il leur dit, la femme qu'il destinoit à Isaac, il avoit reconnu que c'étoit Rebecca, et qu'il venoit la leur demander. Bathuel et Laban reconnoissant visiblement le doigt de Dieu dans cette affaire, y consentirent, et aussi-tôt Eliezer fit de grands présens de vases d'or à la fille et à ses parens, et dès le lendemain il voulut partir. Comme on vouloit le retenir plus long-temps, on appela Rebecca que l'on avoit accordée sans lui en demander son avis, comme remarque St. Ambroise, pour savoir d'elle si elle consentoit de partir si-tôt. Elle témoigna n'y avoir point de peine, et elle suivit Eliezer qui se hâta de retourner vers Abraham. Il trouva en approchant du logis Isaac dans la campagne. Rebecca ayant su d'Eliezer que c'étoit celui à qui Dieu la destinoit pour femme, se couvrit la tête de son voile. Eliezer raconta le succès de son voyage à Isaac, qui prit Rebecca pour femme, et l'amour qu'il eut pour elle, comme marque l'Ecriture, le consola de la douleur qu'il avoit encore de la mort de Sara sa mère, qui étoit morte trois ans auparavant. On voit dans cette conduite un modèle admirable de ce qu'on doit observer pour rendre un mariage saint, en négligeant presque de parler des biens pour ne penser qu'aux mœurs et à l'innocence des personnes, qu'il faut chercher avec grand soin et avec beaucoup de prières, et par l'avis et l'entremise des personnes sages et agréables à Dieu. Saint Ambroise veut que les jeunes filles apprennent de Rebecca qui se couvre aussi-tôt qu'elle voit Isaac, combien elles doivent garder la pudeur envers celui-là même que Dieu leur a donné pour mari, en ne se mettant point en peine de gagner son cœur par leur beauté et par leurs ornemens extérieurs, comme Rebecca auroit pu faire, mais par leur modestie et par la sainteté de leurs mœurs.



Esaü vend à son frère son droit d'aînesse pour un peu de lentilles.

Abraham mourut âgé de 175 ans, l'an du Monde 2183. Avant J. C. 1821. Cent ans après son entrée en la terre de Chanaan, et quinze ans après la naissance de Jacob.
* Ils avoient environ 20 ans, selon St. Augustin, l'an du Monde 2188. Avant J. C. 1816.

APRÈS que le mariage d'Isaac avec Rebecca eut été si heureusement achevé, Abraham vécut encore plusieurs années, et Dieu enfin l'appela à lui pour le faire jouir des biens que sa grande foi avoit toujours envisagés. Il eut le bonheur de témoigner à Dieu sa fidélité jusqu'à la fin de sa vie, et de prendre plaisir à se considérer comme un banni et un étranger dans le pays de Chanaan, sans penser jamais à retourner dans la Chaldée. Il soumit toujours sa raison à sa foi et les affections les plus tendres de la nature à son grand amour pour Dieu. Il suivit Dieu par-tout sans s'arrêter aux périls. Sa sagesse le tira de ceux où la beauté de Sara sa femme le jeta, et son courage le sauva de ceux où son amour pour son neveu Lot l'avoit exposé. Enfin ayant passé cent soixante et quinze ans

dans un exercice continuel de vertus, il mérita, après avoir été en ce monde le père et le modèle de tous les fidelles, de devenir en l'autre leur asile bienheureux, pour leur faire trouver en son sein un repos céleste. Dieu, comme marque l'Ecriture, après la mort du père, combla de ses bénédictions son fils Isaac, et il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux que la fécondité de Rebecca; car ils furent vingt ans ensemble sans avoir d'enfans. Ce qui ayant porté Isaac, qui avoit déjà soixante ans, à prier Dieu de faire cesser la stérilité de sa femme, Dieu exauça sa prière, et Rebecca devint grosse de deux fils jumeaux. Comme ces deux petits s'entrebattoient dans son ventre, Rebecca effrayée de cet accident, et regrettant en quelque sorte sa stérilité passée, consulta Dieu pour savoir ce que ce prodige annonçoit. Dieu lui répondit que ces deux petits seroient les chefs de deux peuples, et que l'aîné de ces deux enfans serviroit l'autre. Lorsque le temps des couches fut arrivé, Rebecca accoucha en effet de deux enfans. Celui qui sortit le premier étoit roux, couvert de poil, et fut nommé Esaü; l'autre le suivit aussi-tôt, et tenoit son frère par le pied, ce qui lui fit donner le nom de Jacob.* Ces deux enfans étant grands, il arriva que Jacob ayant préparé des lentilles, Esaü qui revenoit de la chasse où il s'occupoit d'ordinaire, étant extrêmement las, désira ces lentilles avec une si grande avidité, que Jacob ne les lui ayant promises qu'à condition qu'il lui céderoit son droit d'aînesse, il le fit à l'heure même. Les Saints Pères disent que ces deux enfans marquoient en effet deux peuples, un peuple de bons et un autre de méchans, qui se devoient faire la guerre dès le moment de leur naissance. L'un de ces peuples représenté par Esaü, qui semble l'aîné à cause des grands avantages de ce monde, est néanmoins le serviteur du puîné, parce que les méchans servent aux bons par leur malice même, ou en les purifiant par leurs violences, ou en les rendant plus humbles par la vue du mal que les autres font, dont Dieu seul les a séparés sans qu'ils aient aucune part à ce discernement qui s'est fait comme celui de ces enfans dès le ventre de leur mère. Esaü en vendant son droit d'aînesse pour un peu de lentilles, doit bien faire trembler ceux qui se hâtent d'être heureux des biens si méprisables de ce monde, et qui au lieu de les abandonner de bon cœur comme Jacob, renoncent au contraire aux biens du Ciel, afin de les posséder. Mais ceux qui sont en cet état ne se pleurent point eux-mêmes; et comme il est marqué d'Esaü qu'il se mettoit peu en peine d'avoir vendu son droit d'aînesse, de même ces personnes qu'il figuroit sont fort insensibles à la perte qu'elles font des biens éternels, pourvu qu'elles puissent satisfaire leurs passions en jouissant des plaisirs de ce monde qui ne durent qu'un moment.

Isaac voulant bénir Esaü, donne par la sagesse de Rebecca sa bénédiction à Jacob, auquel elle appartenoit selon le dessein de Dieu.

L'an du Monde 2245. Avant J. C. 1759. Isaac étant âgé 137 ans, quoiqu'il en ait encore vécu 44.

ESAÜ ayant vendu à Jacob son droit d'aînesse, Rebecca mère des deux frères, qui aimoit tendrement Jacob, lui assura cet avantage plusieurs années après, par une adresse toute sainte et toute pleine de mystères. Car Isaac se sentant fort vieux et voulant bénir ses enfans avant que de mourir, appela son fils Esaü qu'il aimoit, lui commanda d'aller à la chasse pour avoir de quoi manger afin qu'il le bénît ensuite. Rebecca avertit promptement Jacob de ce qui se passoit, et lui commanda d'aller prendre deux chevreaux dans le troupeau. Lorsqu'il les eut donnés à sa mère, elle en prépara à Isaac ce qu'elle savoit qu'il aimoit. Elle revêtit Jacob des habits d'Esaü qu'elle gardoit, et couvrit ses mains et son cou de la peau des chevreaux, afin que son père

qui ne voyoit plus, pût en entendant la parole de Jacob, croire au moins par le poil de ses mains, que c'étoit Esaü son frère. Isaac en effet ayant été surpris de sa voix qu'il croyoit être la voix de Jacob, le fit approcher de lui, et ayant touché le poil des peaux dont il s'étoit couvert les mains, il dit que la voix à la vérité étoit la voix de Jacob, mais que les mains étoient les mains d'Esaü. Après qu'il eut mangé et qu'il eut senti en baisant Jacob l'odeur de ses habits parfumés, il le bénit et lui souhaita la rosée du ciel et la fécondité de la terre. Il l'établit le maître de tous ses frères et finit sa bénédiction par ces paroles dont Saint Bernard dit que les vrais Chrétiens ont tant sujet de se consoler : Que celui qui vous maudira soit maudit lui-même, et que celui qui vous bénira soit comblé de bénédictions. A peine Isaac avoit achevé ces paroles qu'Esaü entre et apporte à manger de ce qu'il avoit pris à la chasse, afin que son père le bénit ensuite. Ce Saint Patriarche fut surpris d'un étonnement incroyable lorsqu'il reconnut ce qui venoit de se passer. Mais bien loin de rétracter ce qu'il avoit fait il le confirma au contraire, parce qu'il voyoit trop sensiblement le doigt de Dieu dans cette conduite. Alors Esaü jeta des rugissemens, comme marque l'Ecriture, et accusant hautement la tromperie de son frère, il demanda à son père s'il n'avoit qu'une seule bénédiction, étant en ce point, comme remarquent les Sants Pères, l'image de ceux qui étant bien aises d'allier Dieu avec le monde, veulent jouir tout ensemble des consolations du Ciel et de celles de la terre. Isaac touché des cris d'Esaü, le bénit enfin, mais en l'assujettissant à son frère ; ce qui lui fit concevoir une haine si envenimée contre Jacob, qu'il n'attendoit plus que la mort de son père pour le tuer. Cette histoire si mystérieuse nous marque par-tout Jesus-Christ revêtu de l'apparence extérieure du pécheur, comme Jacob de l'apparence d'Esaü, et elle est, selon les Saints Pères, une figure admirable de la réprobation des Juifs qui ne souhaitoient que les biens d'ici-bas, et de l'élection de l'Eglise qui ne demande à Dieu, comme David, qu'une seule chose et qui ne veut qu'une bénédiction. Nous devons bien prendre garde, comme dit Saint Paul, de ne pas imiter Esaü qui ayant vendu à son frère son droit d'aînesse, et qui désirant depuis d'avoir, comme étant le premier héritier, la bénédiction de son père, en fut rejeté sans pouvoir porter Isaac à révoquer ce qu'il avoit fait pour Jacob, quoiqu'il l'en eût conjuré en fondant en pleurs. Car comme il avoit méprisé Dieu, Dieu méprisa aussi ses cris et ses larmes, parce qu'elles ne sortoient point d'un repentir sincère ni d'un véritable changement de cœur.

Jacob fuyant la colère d'Ésaü, vit en dormant une échelle mystérieuse.

La même année 2245. Avant J. C. 1759. Jacob ayant déjà 77 ans.

LA colère d'Esaü contre Jacob, qui lui avoit ravi la bénédiction de son père, étoit trop visible pour être inconnue à Rebecca, et cette mère avoit trop de tendresse pour ne pas tâcher d'en prévenir les mauvais effets. C'est pourquoi elle crut qu'il étoit bon que Jacob cédât à son frère pendant quelque temps et qu'il adoucît sa colère par son éloignement. Elle aima mieux se priver de la vue de celui qui lui étoit si cher, afin de procurer plutôt la sûreté de son fils que sa satisfaction paticulière. Pour faire agréer ce conseil à Isaac, elle prit occasion du mariage de Jacob. Elle dit qu'elle ne pouvoit souffrir que Jacob prît une femme en ce pays de Chanaan, et qu'il imitât Esaü son frère qui en avoit pris deux du même pays, sans se mettre en peine de l'aversion qu'en avoient son père et sa mère. Elle pria donc Isaac de l'envoyer en Mésopotamie chez Bathuel, afin qu'il se mariât en ce pays-là. Isaac y consentit,

et en y envoyant Jacob il lui renouvela toutes les bénédictions qu'il lui avoit déjà données. Jacob aussi-tôt quitta son pays, plutôt en fugitif qui évitoit la colère d'un frère envenimé contre lui, que comme une personne riche qui allât chercher une femme avec l'appareil ordinaire aux gens du monde; et lorsque dans cette pauvreté qui figuroit si admirablement la pauvreté chrétienne et religieuse, il se fut arrêté en un lieu de la campagne après le soleil couché, il mit une pierre sous sa tête et s'endormit. Mais il eut en dormant une vision qui lui fit bien voir que Dieu se laisse trouver à ceux qui sont pauvres et persécutés injustement de leurs frères, et que c'est de ces personnes qu'il prend un soin particulier. Car ce saint homme en dormant vit une échelle dont le pied étoit sur la terre et qui alloit jusqu'au Ciel. Elle étoit pleine d'Anges qui montoient et qui descendoient, et Dieu étoit au haut qui s'y tenoit appuyé, et qui dit à Jacob : Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac. Je vous donnerai cette terre où vous dormez. Vos enfans y seront en aussi grand nombre que la poussière de la terre, et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui sortira de votre race. Il lui promit de l'accompagner par-tout où il iroit, et de le faire revenir ensuite dans cette terre qu'il quittoit, où il accompliroit toutes ses promesses. Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil, et étant effrayé de ce qu'il venoit de voir, il dit en s'écriant : Que ce lieu étoit terrible, puisque le Seigneur y étoit. Cette vision et cette échelle si mystérieuse dont les Saints Pères ont dit tant de choses, marquoient dès-lors le soin que la providence de Dieu prendroit de tous ceux qui seroient à lui dans la suite de tous les siècles, qu'il se trouveroit présent avec eux dans le temps de leur affliction et dans le lieu de leur exil, et que les Anges leur seroient présens pour offrir à Dieu leurs besoins et leurs prières, et pour leur apporter du Ciel les graces et les consolations de Dieu : Qu'ainsi ils ne devoient pas craindre la colère des hommes ni les conspirations de leurs propres frères, puisqu'elles ne servoient qu'à leur faire trouver Dieu plus présent et plus appliqué à les secourir. Cette parole que Jacob dit en se réveillant : *Que ce lieu est terrible ! c'est la maison de Dieu et la porte du Ciel même*, a depuis été appliquée à la sainteté de nos Eglises, qui ont présent sur nos autels le même Dieu qui remplissoit alors Jacob d'une si sainte frayeur; et les Saints Pères ont souhaité que les Chrétiens en y entrant eussent dans la bouche et dans le cœur ces paroles de Jacob, et qu'ils fussent saisis comme lui d'une crainte profonde devant la majesté de celui que leur foi les assure y être présent.

Jacob sert Laban son oncle pour avoir sa fille Rachel en mariage.

La même année 2245. * L'an du Monde 2252. Avant J. C. 1752. Jacob ayant 84 ans.
* L'an du Monde 2259. Avant J. C. 1745. Jacob en ayant 91.

JACOB étant assuré de la protection de Dieu par cette vision mystérieuse, continua son chemin sans rien craindre et vint en Haram, où ayant trouvé quelques pasteurs il leur demanda s'ils connoissoient Laban le petit-fils de Nachor. Les bergers lui montrèrent Rachel sa fille, qui venoit avec ses troupeaux pour les abreuver à un puits dont on fermoit toujours l'entrée par une grosse pierre. Dès que Jacob l'apperçut il ôta cette pierre afin que Rachel pût faire boire ses troupeaux, et il se fit connoître à elle. Rachel en ayant aussi-tôt donné avis à Laban son père, il courut pour l'embrasser et le fit venir chez lui. Ce fut alors que Jacob lui dit le sujet de son voyage. Il lui découvrit l'animosité de son frère et la nécessité où il avoit été de fuir. Laban consentit de bon cœur qu'il demeurât chez lui : mais comme il ne pouvoit

souffrir qu'il le servît gratuitement, Jacob lui dit qu'il le serviroit durant sept ans pour épouser Rachel sa seconde fille. Ces sept ans étant écoulés et Jacob ne comptant rien de son travail, parce qu'il aimoit Rachel, il vit néanmoins ses espérances bien trompées. * Car Laban ne pouvant souffrir que sa seconde fille fût mariée avant l'aînée, envoya le soir Lia au lieu de Rachel, et fit que Jacob sans le savoir la prit pour sa femme. Jacob s'en plaignit le lendemain, mais Laban pour l'appaiser le pria de laisser passer sept jours pour la célébrité de ces premières noces, après lesquels il lui donna Rachel à condition néanmoins qu'il serviroit encore sept ans. Pendant ces sept années Jacob eut six fils de Lia. Rachel étant demeurée long-temps stérile, et en témoignant sa douleur à son mari, Dieu enfin exauça ses prières et elle conçut un fils qui fut appelé Joseph. * Jacob, après la naissance de ce fils, pria Liban de trouver bon qu'il s'en retournât chez son père. Il lui représenta qu'il avoit accompli les quatorze ans, qu'il avoit gouverné son bien avec toute sorte d'équité, qu'enfin il étoit temps qu'il travaillât aussi pour lui-même et qu'il pensât à l'établissement de sa maison. Laban le conjura de demeurer encore avec lui, et ils s'accordèrent ensemble de ce qu'il lui donneroit pour récompense de ses services. Ce qui l'obligea d'y demeurer encore six ans. Les Saints Pères, en voyant la vie de Jacob, ont admiré la conduite de Dieu sur ce saint Patriarche qu'il laissa dans une servitude de vingt années, quoiqu'il lui eût promis toute la terre de Chanaan. Ses enfans devoient être les Princes de tout un grand peuple, et leur père est lui-même dans l'assujettissement et dans les travaux. Dieu, disent les Saints Pères, vouloit nous apprendre par cet exemple, que la gloire des Princes et des Pasteurs de l'Eglise est de travailler et de penser plus à satisfaire les autres qu'à se satisfaire eux-mêmes. Leur joie est la joie de leur peuple, et ils lui sacrifient de bon cœur leur peine et leur vie, parce que toute leur ambition doit être de pouvoir dire un jour à Dieu ces belles paroles que Jacob dit à Laban : J'ai souffert le froid et le chaud pour conduire votre troupeau. Je ne me suis donné du repos ni jour ni nuit, et le sommeil a fui de mes yeux. Je n'ai perdu aucune de vos brebis ; le voleur n'en a point dérobé, la bête farouche n'en a point dévoré ; il n'y en a point eu de stérile ; et pour récompense des bons services que j'ai toujours tâché de rendre aux hommes je n'en ai reçu que de l'ingratitude et de mauvais traitemens.

Retour de Jacob.

L'an du Monde 2265. Avant J. C. 1739. Jacob ayant 104 ans.

LA bénédiction que Dieu répandit sur Jacob et sur tout ce qui lui appartenoit ayant excité l'envie de Laban, ce saint Patriarche vit qu'il étoit de sa prudence de quitter la Mésopotamie, par la même raison qu'il avoit quitté autrefois la terre de Chanaam. Lorsqu'il étoit dans ces pensées sans qu'il osât les exécuter, parce qu'il craignoit de rien faire par son esprit propre, Dieu lui commanda lui-même de retourner dans la terre de sa naissance, et lui promit de le défendre d'Esaü son frère. Jacob pensa aussi-tôt à accomplir cet ordre fort secrétement et à sortir de la Mésopotamie comme il y étoit venu, c'est-à-dire, en fugitif. Il appela ses deux femmes Rachel et Lia, et il leur découvrit son dessein qu'elles approuvèrent toutes deux, et elles consentirent de le suivre. Lors donc que Laban étoit absent, Jacob partit sans lui dire adieu et emmena avec lui tout ce qui lui appartenoit. Laban fut averti d'un départ si soudain,

et apprenant qu'on lui avoit en même-temps emporté ses idoles, il poursuivit Jacob durant sept jours avec une étrange colère, et l'attrappa auprès de la montagne de Galaad. Comme il étoit près de le joindre, Dieu lui apparut durant la nuit et lui défendit de faire aucun mal à Jacob. Dès qu'il l'apperçut de loin, il se plaignit en criant de ce qu'il emmenoit ainsi ses filles comme des captives qu'il auroit prises des ennemis. Il lui dit qu'il avoit eu tort de lui celer son dessein, qu'il l'auroit accompagné lui-même avec honneur et qu'il auroit eu la consolation de dire les derniers adieux à ses filles; qu'il ne désapprouvoit pas qu'il voulût retourner à la terre de ses Dieux, mais qu'il ne devoit pas lui avoir volé les siens. Jacob l'interrompit à cette parole, et après s'être excusé du secret de son voyage, il nia ce vol de ses Dieux dont il l'accusoit et consentit même qu'il fît mourir celui qu'il trouveroit les avoir pris; ce qu'il disoit hardiment, parce qu'il ne savoit pas que Rachel eût emporté ces idoles. Laban les ayant donc cherchées avec un soin très-exact, lorsqu'il entra dans la tente de Rachel pour les chercher, elle les cacha promptement sous la litière des chameaux, et s'étant assise dessus elle pria Laban de l'excuser de ce qu'elle ne se levoit pas pour le saluer, parce qu'elle se trouvoit incommodée. Ainsi la recherche de Laban ayant été inutile, Jacob commença à se plaindre à son tour du traitement si injuste qu'il lui faisoit. Mais enfin leurs esprits s'étant adoucis, ils se réconcilièrent l'un avec l'autre, et se séparèrent en s'entre-jurant une amitié éternelle. Saint Ambroise admire ici Jacob comme un modèle parfait de la justice et de la sagesse qu'il faut garder en vivant avec le monde. Il avoit soin de n'y posséder que ce qu'il pouvoit emporter avec lui, afin de ne dépendre de personne. Il ne perd rien de ce qui lui appartenoit, et il n'a rien de ce qui appartenoit à un autre. Il s'étoit enrichi non-seulement sans faire tort aux autres, mais même en procurant leurs avantages particuliers. Laban qui le traitoit si servilement, qui ne lui vouloit point de bien et qui ne cherchoit qu'à lui nuire, ne peut le faire néanmoins. Il ne peut empêcher qu'il ne se retire d'auprès de lui avec de grandes richesses, et toute sa mauvaise humeur cède lorsqu'il agit avec un homme qui joignoit par-tout la justice avec la sagesse, et qui se conduisoit en toutes choses par l'esprit de Dieu. Heureux, dit ce Saint Père, qui peut comme Jacob dire au démon et au monde : Voyez s'il n'y a rien dans moi qui vous appartienne, et reprenez-le : Et bienheureuse Rachel qui fuit d'une maison idolâtre et foule aux pieds les idoles de son père. Elle apprend aux filles Chrétiennes de ne pas suivre la passion de leurs pères, qui souvent les veulent sacrifier à l'idole de la vanité et du siècle, mais qu'elles peuvent alors se dérober de leur maison pour chercher une terre sainte, de peur de se rendre indignes de Dieu en aimant plus leurs pères que Dieu.

Sagesse de Jacob pour adoucir Ésaü. Sa lutte avec l'Ange.

La même année 2265.

JACOB étant délivré des mains de Laban, ne pensa plus qu'à se sauver de celles d'Esaü son frère. Il commença par lui envoyer de ses gens pour lui donner avis qu'il retournoit de Mésopotamie en Chanaan, et pour le prier d'agréer son retour. Mais ses gens revenant et lui ayant rapporté qu'Esaü s'étoit aussi-tôt mis en chemin avec quatre cents hommes, il fut saisi d'une extrême frayeur qui lui fit jeter de grands cris vers Dieu pour le prier de le délivrer de la colère d'Esaü son frère. Après avoir ainsi mis son principal appui en Dieu, il usa ensuite de toute sa prudence naturelle, et crut qu'il devoit penser à fléchir son frère en quelque manière que ce fût. Les présens lui parurent être pour cela la meilleure voie. C'est pourquoi séparant une partie de ses troupeaux, il les fit marcher devant lui avec des distances égales, afin qu'Esaü les rencontrant les uns après les autres, son esprit s'adoucît peu à peu

par la vue de tant de dons, et par la soumission de ceux qui les lui offroient. Jacob ayant donné ces ordres, lorsqu'il devoit les exécuter le jour suivant, il eut sur la fin de la nuit une vision d'un homme qui lutta contre lui jusqu'au matin, et qui lui touchant le nerf de la cuisse la fit aussi-tôt sécher. Mais Jacob prenant de nouvelles forces d'une si heureuse blessure, dit à celui qui l'avoit blessé et qui vouloit se retirer, qu'il ne le laisseroit point aller qu'auparavant il ne l'eût béni. L'Ange lui demanda son nom et lui donna celui d'Israël, qui depuis est devenu si fameux. Il l'assura que, s'il avoit été fort en combattant contre Dieu même, il ne devoit point craindre les hommes, et que son frère ne lui feroit aucun mal. Aussi-tôt après Jacob vit de loin Esaü qui venoit à lui accompagné de quatre cents hommes, et ayant fait demeurer derrière lui ses femmes et ses enfans, il marcha le premier au-devant d'Esaü, et s'abaissa profondément devant lui par sept différentes fois. Esaü adouci de tant de soumissions, courut à Jacob et l'embrassa très-étroitement. Il vit avec plaisir les enfans et les femmes que Dieu lui avoit donnés, et eut peine à recevoir les présens qu'il lui avoit fait offrir. Comme il vouloit achever ensemble ce qui restoit du voyage, Jacob lui représenta la nécessité où il étoit de marcher lentement, afin de s'accommoder au pas de ses enfans et à la foiblesse de ses troupeaux ; mais il le pria d'aller devant lui à Seïr, et l'assura qu'il iroit l'y trouver. C'est ainsi qu'il évita la colère d'un frère qui avoit juré sa perte. Il ne s'arrêta point à considérer son innocence et que c'étoit Esaü qui étoit coupable. Il effaça de son cœur tous les ressentimens qu'il pouvoit avoir contre son frère ; et s'il étoit fâché de ses emportemens, c'étoit plus, comme dit Saint Ambroise, pour les intérêts d'Esaü même que pour les siens propres. Il joignit la force avec la douceur, et sa foi s'élevant au-dessus de tant de sujets qu'il avoit de craindre un ennemi qui paroissoit irréconciliable, il porta un esprit de paix au milieu des armes et des gens de guerre, et demeura inébranlable dans le péril présent d'une mort visible. Mais enfin étant devenu par ses soumissions victorieux de la fierté de son frère, il fit voir que tout cède à la piété après qu'elle-même a cédé à la violence, et que Dieu, qui règle avec une admirable sagesse la qualité et la durée des maux de ceux qu'il n'afflige que parce qu'il les aime, change en leur faveur, quand il lui plaît, les ennemis les plus déclarés et amollit les cœurs les plus endurcis.

Dina étant allée par curiosité voir les femmes de Sichem, et le Roi de cette ville lui ayant fait violence, ses frères s'en vengent et tuent tout le peuple de Sichem avec le Roi.

L'an du Monde 2274. Avant J. C. 1710. Dina étoit alors apparamment âgée de 16 ans.
L'an du Monde 2288. Avant J. C. 1716.

LORSQUE Jacob fut revenu de la Mésopotamie, et qu'il habitoit paisiblement dans Salem, une ville des Sichemites, où il avoit acheté une terre, il lui survint un accident qui lui causa beaucoup de douleur. Dina sa fille étant sortie pour aller voir les femmes de ce pays là, Sichem qui en étoit Roi, l'ayant apperçue, la prit de force et l'enleva; et sa passion pour elle augmentant de plus en plus, il dit à son père Hemor qu'il vouloit épouser cette fille. Jacob fut étrangement affligé, mais ses enfans dissimulant leur ressentiment afin de s'en mieux venger, répondirent à Hemor et à Sichem son fils qui les vinrent prier d'agréer ce mariage et de s'entredonner leurs fils et leurs filles, que cela ne se pouvoit, parce qu'ils étoient incirconcis, mais que s'ils vouloient se circoncire,

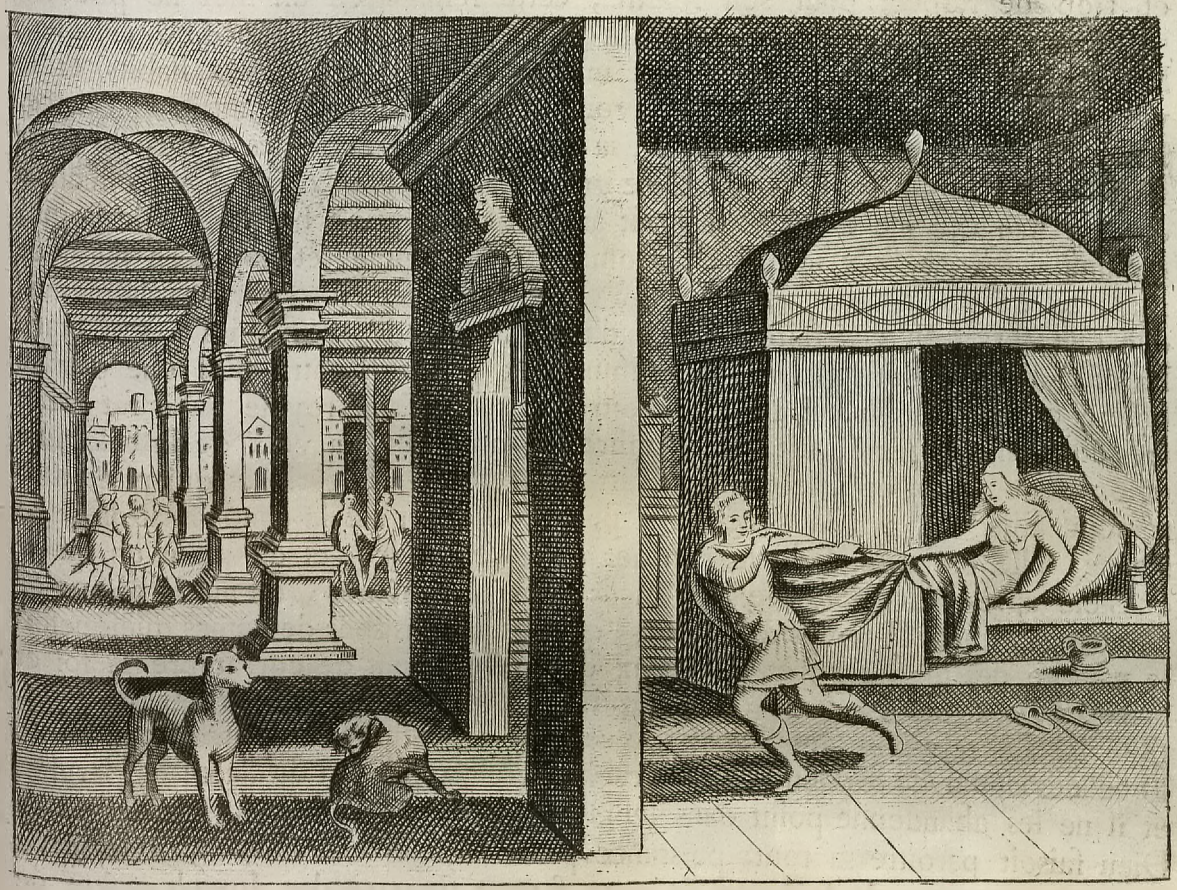
ils pourroient ensuite contracter ces alliances mutuelles. Hémor et Sichem ayant fait cette proposition à tout le peuple, ils y consentirent ; et le troisième jour, lorsque la douleur de la circoncision étoit le plus sensible, Simeon et Lévi, propres frères de Dina, qui étoit fille de Lia leur mère, entrèrent l'épée à la main, sans rien dire à Jacob, dans la ville de Sichem, et tuèrent tous les mâles qu'ils trouvèrent sans épargner le Roi même ni son fils, dont la passion étoit la première cause de ce carnage. Après cette sanglante exécution, les autres enfans de Jacob vinrent dans la ville, la pillèrent et en remportèrent le butin. Jacob fut étrangement irrité de cette conduite, et se plaignit hautement de Simeon et de Lévi, de ce qu'ils l'avoient rendu odieux dans ce pays-là par une perfidie si horrible, et qu'abusant de la circoncision pour satisfaire leur vengeance, ils l'avoient exposé à périr avec toute sa maison. Comme il craignoit le ressentiment des peuples voisins, Dieu lui commanda d'aller en Bethel, où il lui avoit apparu lorsqu'autrefois il fuyoit son frère; et l'Ecriture marque que Dieu jetoit la terreur dans toutes les villes par lesquelles il passoit, afin que personne n'osât le poursuivre. Peu de temps après qu'il y fut arrivé, Rachel sa femme mourut en accouchant de Benjamin, * et presque au même temps Isaac son père mourut aussi âgé de cent quatre-vingts ans. Il fut enseveli par ses deux enfans Esaü et Jacob, qui se séparèrent aussi-tôt après, parce qu'ils étoient trop riches pour pouvoir demeurer ensemble. Cette histoire de Dina a toujours été rapportée par les Saints Pères comme un exemple sensible, qui fait voir combien on doit éviter la curiosité, et prendre garde de ne se point mêler avec des personnes étrangères. Mais Saint Ambroise dit que si tout le monde en doit tirer cette instruction, les vierges Chrétiennes y sont encore bien plus obligées que les autres. La retraite, dit-il, est leur partage, et elles doivent fuir de voir ou de se laisser voir par les personnes du monde, parce qu'elles n'ont rien de commun avec le siècle et qu'elles ne doivent rien aimer de tout ce que les autres y aiment. Elles doivent craindre de tomber dans la curiosité de Dina, en voulant, comme elle, voir les femmes étrangères qui vivent souvent dans le Christianisme même comme si elles étoient payennes, et elles ne peuvent assez trembler lorsqu'elles pensent aux suites funestes de la curiosité de cette jeune fille de seize ans, qui par cette vue perdit sa virginité, jeta ses frères dans l'homicide, fut la perte de toute une ville, et contraignit son père de s'enfuir et de se sauver d'un péril où il eût péri infailliblement avec toute sa famille, si Dieu ne l'eût protégé par une assistance miraculeuse.

Joseph vendu par ses Frères.

* Qui avoit alors seize ans accomplis, et commençoit sa 17^e^ année, l'an du Monde 2276. Avant J. C. 1728, douze ans avant la mort d'Isaac.

JACOB qui avoit évité la guerre des étrangers en éprouva une domestique quelque temps après, qui lui fut d'autant plus sensible qu'elle lui venoit de ses propres enfans. Joseph * fils de Rachel, le dernier des enfans que Jacob eut dans la Mésopotamie, accusa ses frères devant son père d'un crime énorme que l'Ecriture ne nomme pas. Cette accusation si libre de leur jeune frère, et l'amour particulier que son père lui portoit, fit naître dans ses frères une envie si grande qu'ils ne lui pouvoient dire une seule bonne parole. Mais elle s'augmenta encore beaucoup, lorsque Joseph leur dit qu'il avoit eu deux songes : Qu'en l'un il lui sembloit qu'ils lioient ensemble des javelles de bled dans le champ, que la sienne s'élevoit au-dessus de celles de ses frères qui environnoient la sienne et qui l'adoroient : Que dans l'autre il lui sembloit voir que le soleil,

la lune et onze étoiles l'adoroient. Ces deux songes qui marquoient son élévation future, excitèrent dans les autres une colère étrange dont Dieu se servit pour l'agrandissement de celui-là même qu'ils haïssoient. Ainsi quelque temps après, lorsque Jacob leur eut envoyé Joseph en Sichem, dès qu'ils l'apperçurent ils résolurent de le tuer. Ruben l'aîné de tous ne put consentir à ce dessein détestable, et couvrant la résolution qu'il avoit de le rendre à son père, il leur conseilla de ne point tremper leurs mains dans le sang de Joseph, et de se contenter de le jeter dans une citerne qui étoit sans eau, d'où il espéroit ensuite de le retirer en secret pour le rendre à son père. Ils suivirent cet avis, et descendirent Joseph dans cette vieille citerne, mais ils l'en retirèrent peu après pour le vendre à des marchands Ismaélites, qui passèrent par hasard par le même chemin où ils étoient. Ils trempèrent sa robe dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob pour reconnoître si ce n'étoit pas celle de Joseph. Jacob la reconnut aussi-tôt. Il déchira ses vêtemens et pleura son fils Joseph sans vouloir recevoir aucune consolation. Ainsi le jeune Joseph qui avoit prévu en songe sa grandeur future, ne prévit pas sa captivité; et Dieu qui lui révéloit les choses les plus relevées, ne lui découvrit point les maux qui étoient près de fondre sur lui. Il céda pour un temps à l'envie de ses frères, pour être en ce point la figure de Jesus-Christ, et la consolation de tous les bons, qui devoient dans toute la suite des siècles être exposés à l'envie des méchans et à la conspiration de leurs propres frères. La douleur de Jacob qui étoit si juste, est néanmoins, selon Saint Ambroise, d'une grande instruction à tous les pères. Car s'il pleure la mort d'un fils qu'il aimoit, il ne la pleure peut-être que parce qu'il l'avoit trop aimé, et que cet amour excessif avoit été cause de sa perte, puisqu'il avoit aigri contre Joseph l'envie de ses autres frères. Il est bon d'aimer ses enfans, dit ce saint Père, il est juste même d'aimer davantage ceux qui ont plus de vertu, mais il est dangereux de témoigner au dehors ce discernement, qui peut nuire à celui même qu'on aime, par la colère des autres qui voient qu'on le préfère à eux. On ne peut rien procurer de plus précieux à un enfant que l'amour de tous ses frères. Et il ne faut pas s'étonner, dit ce saint Père, si une terre ou quelque bien particulier qu'on donne à un fils que l'on aime plus que les autres, excite l'envie de ses frères, puisqu'une robe que Jacob donna à son fils, un peu plus belle que celles des autres, commença à exciter dans eux cette horrible aversion qui les porta jusqu'à devenir les meurtriers de leur frère, les plus modérés d'entr'eux ayant contribué à lui faire perdre la liberté, de peur que les autres ne lui ôtassent la vie.



Joseph sollicité par la femme de Putiphar, et mis en prison.

L'an du Monde 2287. Avant J. C. 1717.

JOSEPH ayant été vendu par ses frères, fut conduit en Egypte et vendu à Putiphar, Eunuque de Pharaon, qui avoit une grande charge. Mais Dieu qui n'abandonne jamais les innocens persécutés, fit trouver à Joseph dans un pays étranger plus d'amitié que dans son propre pays et au milieu de ses frères. Sa prudence, sa modestie et sa fidélité gagnèrent le cœur de son Maître, et voyant que ce jeune esclave n'avoit rien de servile dans ses mœurs, il se reposa sur lui du soin de toute sa maison. Lorsque Joseph jouissoit de ce bonheur, la femme de Putiphar troubla ce repos par une passion détestable. Ayant souvent jeté les yeux sur Joseph, elle conçut pour lui une affection impudique, qui du secret du cœur passa bientôt aux paroles, des paroles aux sollicitations pressantes, et enfin dans une violence toute ouverte. Car trouvant toujours Joseph inébranlable, parce qu'il avoit trop de crainte de Dieu,

et trop de respect pour son Maître, cette femme en un mot ne pouvant vaincre sa passion ni s'instruire elle-même par la modestie d'un esclave, l'ayant trouvé un jour seul dans sa maison, elle le prit par ses habits et le voulut contraindre de faire ce qu'il avoit toujours refusé avec tant de constance. Joseph dans un péril si pressant laissa son manteau entre les mains de cette femme, et s'enfuit. Cette Egyptienne irritée par ce refus, changea son affection en une haine pleine de rage. Elle fit aussi-tôt un grand bruit dans le logis, comme si Joseph l'eût sollicitée à commettre un crime, et tenant en main ce manteau qui lui reprochoit son impureté et qui la faisoit rougir en elle-même, elle s'en servit au contraire comme d'une preuve de sa fidélité à son mari. La crédulité de Putiphar le rendit injuste et cruel. Il entra dans une grande colère contre Joseph, et il le fit mettre dans la prison royale où il fut gardé très-étroitement. Ainsi, dit Saint Ambroise, on écoute la voix de la calomnie et on impose silence à la vérité. C'est une femme qui parle et qui parle sans témoin. Elle voit que la conduite si pure de Joseph est la condamnation de la sienne; elle entreprend de le sacrifier à sa vengeance, et de punir en lui la chasteté après l'avoir foulée aux pieds dans elle-même. C'est ainsi, ajoute ce Saint en marquant le temps des Ariens, que les prisons sont devenues quelquefois le partage des innocens, et que ceux qui s'efforçoient de corrompre la foi et la vérité, ont mis dans les fers ceux qui n'avoient pas voulu en être les adultères. Que les Justes néanmoins, continue ce saint Docteur, ne se troublent point. Dieu descend avec les siens dans les cachots, ainsi qu'il est dit de ce Patriarche, et il ne les abandonne point dans leurs liens. Comme c'étoit alors le temps où Dieu faisoit paroître sa toute-puissance par des jugemens visibles, il se servit en cette rencontre de la haine de cette femme pour rendre Joseph maître de toute l'Egypte. Mais dans le temps de la Loi nouvelle, après l'exemple de Jesus-Christ et des Martyrs, les Justes qui sont traités comme ce Saint n'aiment que sa patience et non la grandeur qui l'a suivie; et dans cette affliction qui leur arrive tout ensemble de la part de Dieu et des hommes, ils ne considèrent que Dieu seul et non les hommes. Ils savent qu'ils sont coupables devant lui, quoiqu'ils ne le soient pas des choses dont on les accuse, et ils bénissent sa main qui les guérit lorsqu'il les frappe. Non-seulement ils n'ont pas, non plus que Joseph, le moindre ressentiment contre ceux qui pourroient avoir contribué quelque chose à cet état où ils se trouvent, mais ils se croient au contraire encore plus obligés de les aimer. Ils comptent les jours de leur affliction entre les jours les plus heureux de leur vie; et lorsqu'ils sont persuadés qu'ils ne doivent attendre leur liberté qu'à la mort, ils disent comme Job : J'ai dans le Ciel celui qui est le témoin et le juge de mon cœur, et c'est de lui seul que j'attends la justification de mon innocence et la récompense de ce que je souffre.

Joseph élevé en gloire.

L'an du Monde 2286. Avant J. C. 1717. * L'an du Monde 2289. Avant J. C. 1715. Joseph ayant trente ans.

JOSEPH étant dans la prison fit voir par les graces qu'il y reçut que ces lieux qui sont quelquefois inaccessibles aux hommes ne le sont pas aux miséricordes de Dieu, et que plus on s'est exposé pour lui demeurer fidelle, plus on reçoit de lui des marques de sa bonté. Il fit paroître tant de vertu et tant de sagesse que le Commandant de ce lieu lui donna autorité sur tous les autres prisonniers, et qu'il ne se faisoit rien que par ses ordres. Lorsque les choses étoient en cet état, deux Officiers du Roi Pharaon, l'un son grand Echanson, et l'autre son grand Panetier, l'ayant offensé, et étant mis en prison sous la conduite de Joseph, ils eurent chacun un songe qui leur présagea l'avenir. L'Echanson crut voir une vigne porter des fleurs et ensuite des raisins qu'il pressa dans la coupe de Pharaon pour lui présenter à boire. Le grand Panetier

crut avoir trois corbeilles de farine sur sa tête, et qu'en portant dans celle d'en haut toutes sortes d'ouvrages faits de pâte, les oiseaux venoient les becqueter. Joseph alors figurant Jesus-Christ dans le discernement qu'il fit de ces deux compagnons de ses peines, dit au Panetier que dans trois jours il seroit pendu, et à l'Echanson que dans trois jours Pharaon le rétabliroit. * Il le pria de se souvenir de lui. Mais l'Echanson l'oublia tout à-fait dans son bonheur, jusqu'à ce que deux ans après, un songe qu'eut Pharaon fit souvenir cet Officier de son songe d'autrefois, et de Joseph qui le lui avoit interprété. Pharaon vit en songe sept vaches fort grosses sortir du Nil et paître dans des marais; il en vit ensuite sept autres sortir du même fleuve effroyablement maigres, qui néanmoins dévorèrent les sept premières. Etant rendormi il vit encore sept épis parfaitement beaux, qui furent dévorés par sept autres qui étoient fort maigres. Personne donc ne pouvant interpréter ce songe, cet Officier parla de Joseph au Roi, qui commanda aussi-tôt qu'on l'amenât devant lui. Joseph ayant ouï ces songes, dit au Roi, qu'ils marquoient qu'il alloit venir sept années d'une grande fertilité, et qu'elles seroient suivies après d'une épouvantable famine. Et pour la prévenir il lui conseilla de faire de fort grands greniers et d'y amasser tout le bled qui se pourroit dans ces premières années, afin de s'en servir dans les années de la famine. Pharaon admira la sagesse de ce jeune homme, et il crut qu'il n'y avoit personne plus capable que lui d'accomplir un si grand dessein. Il lui donna donc une pleine autorité sur toute l'Egypte, le fit monter sur son char, et il commanda qu'un héraut marchât devant lui pour obliger tout le monde à fléchir le genou devant Joseph, qu'il appela le Sauveur du monde. C'est ainsi que ce saint homme commença d'entrer en sa gloire et de sortir d'un état où Dieu l'avoit mis d'abord pour servir de fondement à la grandeur où il le vouloit élever. Il ne s'éblouit point dans ce passage si surprenant; et comme ses humiliations ne l'avoient point abattu, sa gloire aussi ne l'éleva pas. Il reçut également les biens et les maux de la main de Dieu, et conservant dans son cœur une modération toujours uniforme, il ne pensa point dans sa grande puissance à se venger de ceux qui l'avoient si injustement déshonoré par leurs calomnies, et qui n'étoient que trop punis par le seul souvenir de leur crime, sans avoir besoin d'autre supplice que celui de leur désespoir et de leurs remords. Ces changemens se sont faits sensiblement sur la terre quand Dieu l'a voulu, mais ils se font invisiblement tous les jours par un miracle sans comparaison plus grand, dont l'élévation de Joseph n'a été que la figure, lorsque ceux qui ont été comme foulés aux pieds des hommes et déshonorés par les prisons et par les calomnies, passent tout-d'un-coup de ces peines qui n'ont duré qu'un moment à cette éternité de gloire que leurs souffrances leur ont acquise.

Joseph fait mettre ses frères en prison.

L'an du Monde 2290. Avant J. C. 1708. * L'année suivante.

JOSEPH ayant reçu du Roi Pharaon une si grande puissance, et étant le dépositaire de son autorité Royale, fit voir à ce Prince combien un Roi est heureux lorsqu'il a un sage Ministre, et qu'un bon conseil est préférable à tous les trésors. Il appliqua d'abord ses soins au bonheur des peuples, et procura une fertilité pour le temps de l'indigence, sans causer l'indigence au milieu de la fertilité. Lorsqu'il eut ramassé avec soin le blé des sept premières années, et que les commencemens de la famine pressoient déjà les hommes, le peuple ayant recours dans sa misère à Pharaon, comme à celui qui devoit pourvoir à leurs besoins, * ce Prince les renvoya à Joseph qui écoutoit favorablement leurs demandes et ne rebutoit personne. La terre de Chanaan ne fut pas épargnée dans cette stérilité si extraordinaire. C'est pourquoi Jacob sachant que l'on vendoit du blé en Egypte, dit à ses enfans qu'ils y allassent

pour en acheter. * Joseph les reconnut aussi-tôt, mais il ne se fit pas connoître; et dans la crainte qu'ils n'eussent traité le petit Benjamin comme ils l'avoient traité lui-même, il fit semblant pour s'en éclaircir qu'il les prenoit pour des espions. Pour se justifier de ce reproche, ils dirent qu'ils étoient tous fils d'un même père, qui étoit en Chanaan avec le plus jeune de leurs frères. Joseph leur dit que pour être assuré que cela étoit vrai, ils lui laissassent un d'entr'eux en ôtage et qu'ils lui amenassent ce jeune frère dont ils lui parloient Ce fut alors que l'extrémité où ils se virent réduits les fit souvenir du mal qu'ils avoient fait à Joseph, et comme ils s'en plaignoient entr'eux dans la langue de leur pays, Joseph en fut touché jusqu'au fond du cœur, et se détourna d'eux pour pleurer. Il revint ensuite et se contentant de retenir Simeon prisonnier, il renvoya les autres et ordonna qu'on emplît leurs sacs de blé, et qu'on y remît leur argent. Lorsqu'ils furent revenus chez leur père, Jacob ne put se consoler de l'engagement où ils s'étoient exposés de lui arracher Benjamin. Il se souvint de la douleur que lui avoit autrefois causé la perte de Joseph, et il dit résolument qu'il ne laisseroit point aller ce dernier et le plus cher de ses enfans. Les Saints Pères ne se lassent point d'admirer, dans toute la suite de cette histoire, la providence avec laquelle Dieu gouverne toutes choses, et aux ordres de laquelle nul homme ne peut résister. Tout ce que les frères de Joseph avoient appréhendé leur arrive. Ils l'avoient vendu pour empêcher sa grandeur, qui avoit été prédite par ses songes, et il devint grand, parce qu'ils l'avoient vendu. Il falloit qu'ils l'humiliassent afin qu'il fût élevé, et sa gloire avoit besoin de leur haine. Dieu a voulu marquer ces histoires dans son Ecriture, afin de convaincre les plus incrédules que c'est lui qui régle tout dans le monde, que les hommes ne peuvent s'opposer à sa volonté; qu'il surprend les plus habiles dans leurs adresses, et que comme a dit le plus sage de tous les Rois, il n'y a point de sagesse ni de prudence, ni de conseil qui puisse lui résister, puisqu'il se sert de la résistance même des hommes pour accomplir ses desseins, pour faire par eux et malgré eux tout ce qu'il lui plaît avec une facilité toute-puissante.

Joseph se fait connoître à ses Frères.

L'an du Monde 2298. Avant J. C. 1706.

LA famine qui croissoit de jour en jour fit bientôt résoudre Jacob à laisser aller Benjamin en Egypte, de peur de voir mourir de faim celui dont il craignoit que l'absence ne le fît mourir. Judas aida beaucoup à arracher ce consentement de Jacob : il lui promit avec toute la certitude possible de lui répondre de Benjamin et de le lui ramener. Ils partirent donc avec des présens pour Joseph qui, ayant vu ses frères et le petit Benjamin, donna ordre qu'on les fît entrer et qu'on préparât un festin. Ils ne comprirent pas la raison de ce traitement. La crainte les saisit d'abord à cause de l'argent qu'ils avoient trouvé la première fois dans leurs sacs ; et pour prévenir la prison, ils dirent à l'Intendant de Joseph qu'ils rapportoient cet argent. Lorsque cet Intendant les consoloit, et qu'il leur eut fait voir Simeon leur frère, Joseph entra pour se mettre à table. Ils l'adorèrent et lui offrirent leurs présens, que Joseph

reçut de bon cœur. Il leur parla avec douceur et leur demanda des nouvelles de leur père. Mais la vue de son jeune frère qui étoit comme lui fils de Rachel, le toucha sensiblement ; et après lui avoir souhaité les bénédictions du Ciel, les larmes qui témoignoient sa tendresse, l'obligèrent de se retirer pour pleurer avec plus de liberté. Etant rentré aussi-tôt avec un visage ouvert, il se mit à table et y fit mettre ses frères. Ce jour se passa dans la joie, et lorsque les frères de Joseph étoient près de s'en retourner, Joseph fit emplir leurs sacs de blé et remettre leur argent comme la première fois. Mais il commanda qu'on mît sa coupe dans le sac de Benjamin. A peine étoient-ils partis, qu'il fit courir après eux l'Intendant de sa maison, qui se plaignit de ce qu'il lui rendoient le mal pour le bien, ayant volé la coupe de son maître. Ils s'excusèrent tous de ce crime, et ils consentirent que celui qui se trouveroit coupable de ce vol demeurât prisonnier. On visita leurs sacs et on trouva enfin cette coupe dans le sac de Benjamin. Tous les autres furent alors dans une étrange consternation. Ils s'offrirent tous de demeurer prisonniers au lieu du petit Benjamin. Judas fit plus d'instances que les autres. Il représenta hardiment à Joseph la promesse qu'il avoit faite à son père de lui ramener Benjamin, et il assura qu'il ne pourroit apprendre qu'un fils qui lui étoit si cher fût demeuré captif, sans qu'il fût en danger de perdre la vie. Enfin Joseph ne pouvant plus se retenir, il commanda à tout le monde de sortir, et étant seul avec ses frères, il jeta un grand cri, et leur dit qu'il étoit Joseph. Ils furent aussi-tôt remplis de frayeur et d'étonnement ; mais Joseph, pour les consoler, leur dit que c'étoit par un ordre particulier de Dieu qu'ils l'avoient traité de la sorte, et qu'il étoit venu dans ce pays pour les sauver de la famine. Il les embrassa tous, et leur dit qu'ils se hâtassent de porter cette nouvelle à leur père, afin de le faire venir avec toute sa famille dans des chariots que Pharaon, ravi de joie de ce qui étoit arrivé, leur fit donner avec une magnificence digne d'un Prince qui reconnoissoit l'obligation qu'il avoit à un si sage Ministre. Cette histoire fait voir d'elle-même, comme disent les Saints Pères, quelle étoit la douceur de ce saint Patriarche, et combien il doit apprendre aux Chrétiens à oublier les injures. Il excuse lui-même ceux qui l'avoient offensé, et bien loin de leur en faire le moindre reproche, il travaille à dissiper la frayeur dont la vue de leur crime les remplissoit. Ayant une souveraine puissance pour les punir, il ne l'emploie que pour leur faire du bien ; et au lieu d'un visage de colère, ils ne voient en lui que des marques de tendresse. La charité de ce Saint a été une admirable figure de cette prodigieuse bonté de Jesus-Christ, qui ayant été vendu par ses propres frères, non-seulement leur a pardonné une mort si cruelle, mais a rendu encore le sang même qu'ils avoient versé, le prix de leur rédemption et la guérison de leurs plaies.

Jacob va trouver Joseph avec toute sa famille.

L'an du Monde 2298. Avant J. C. 1706. Au commencement de la troisième année de la famine.

Aussi-tôt que les frères de Joseph furent retournés d'Egypte, et qu'ils eurent dit à Jacob que Joseph son fils vivoit, et qu'il étoit tout-puissant en ce Royaume, ce saint Homme entra comme dans un profond assoupissement. Lorsqu'il en fut revenu et qu'il eut appris plus en particulier la conduite que Dieu avoit tenue sur son fils, il ne pensa plus qu'à l'aller trouver, afin de mourir content après l'avoir vu. Il suspendit un peu le dessein de transporter toute sa famille en Egypte, à cause des promesses que Dieu lui avoit faites de lui donner cette terre de Chanaan. Il craignit que sa race étant comme charmée des délices de l'Egypte, ne pensât plus à retourner en ce lieu, et qu'elle ne préférât le plaisir qu'elle trouveroit dans une terre étrangère, au bonheur que Dieu lui réservoit dans ce pays qui devoit être sa véritable patrie. Mais Dieu

lui ôta cette peine dans une vision de nuit, et depuis il alla sans crainte voir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Dès que Joseph eut été averti par un de ses frères que Jacob approchoit, il alla au-devant de lui jusques à la terre de Gessen, et voyant son chariot s'avancer, il mit pied à terre pour aller embrasser Jacob. La joie étouffa toutes leurs paroles, et ils se tinrent long-temps embrassés l'un l'autre sans se dire un mot. Après les témoignages de joie et les larmes qu'une vue si inespérée causa de part et d'autre, Joseph mena son père à Pharaon pour le saluer ; et comme il souhaitoit qu'ils demeurassent tous dans un pays de l'Egypte séparé des Egyptiens, il ne rougit point dans sa grandeur de porter son père et ses frères à déclarer devant le Roi qu'ils étoient Pasteurs. Ayant donc obtenu du Roi la terre de Geſſen pour y habiter, ils ne sentirent aucun mauvais effet de la famine ; et ce grand Peuple d'Israël qui étoit alors renfermé en soixante et dix personnes, fut sauvé par la Providence et par la bonté de Joseph. C'est ainsi, comme remarque Saint Chrysostome, que Dieu régle les choses à l'égard des élus, et qu'il fait que dans leur vie les événemens heureux et malheureux se succèdent les uns aux autres avec une admirable variété. Il les afflige, de peur qu'une félicité continuelle ne les élève, et il les console, de peur qu'ils ne succombent sous le poids des maux. Il fut avantageux alors à Jacob d'avoir perdu durant quelque temps son fils Joseph, et à Joseph d'avoir été séparé d'avec son père, puisqu'ils reçurent dans cette réunion un comble de joie qui effaça toutes leurs douleurs passées. Mais si au contraire les enfans de Jacob ont été bien traités quelque temps par les Egyptiens, ce peuple infidelle leur fera éprouver ensuite tout ce que l'inhumanité peut inspirer à des hommes barbares et ennemis de Dieu. Car l'Egypte, comme disent les saints Pères, c'est-à-dire le monde, est toujours à craindre aux vrais Israélites. Quelques caresses qu'ils leur témoignent d'abord, ils ne doivent jamais s'y fier. Ils reconnoissent toujours tôt ou tard qu'il leur est fâcheux d'y être venus, lors même qu'ils y ont été contraints par des nécessités inévitables, et ils trouvent, comme dit saint Bernard, que la faim qui contraint d'aller en Egypte est toujours à craindre.

Pharaon fait jeter dans le Nil tous les enfans mâles des Israélites.

L'an du Monde 2315. Avant J. C. 1689. * L'an du Monde 2369. Avant J. C. 1635.
* Ramassèz Miaman qui régna 66 ans, depuis l'an du monde 2427 jusqu'à 2494.

JACOB vécut paisiblement dans l'Egypte pendant dix-sept ans, et lorsqu'il se vit près de mourir, il fit venir son fils Joseph, et le conjura qu'après sa mort il le transportât dans le tombeau de ses pères. Il bénit ensuite ses enfans, et mourut âgé de cent quarante-sept ans. Joseph, dit l'Ecriture, se jeta sur son visage et répandit beaucoup de larmes. Il fit embaumer son corps, et après l'avoir pleuré plusieurs jours, il fit prier Pharaon par ceux qui l'approchoient de plus près, d'agréer qu'il portât le corps de son père dans la terre de Chanaan. Les plus considérables d'Egypte l'accompagnèrent dans cette pompe funèbre; et après que Joseph eut mis le corps de Jacob avec ceux d'Abraham et d'Isaac, il retourna en Egypte, où il demeura toujours dans la même autorité, parcequ'il en usoit avec tant de prudence, tant de bonté et de désintéressement, qu'il ne se croyoit

élevé dans cette grandeur que pour l'avantage des autres. Lorsqu'il sentit approcher la fin de sa vie, il demanda à ses frères la même grace que Jacob son père lui avoit demandée, et les pria qu'ils eussent soin de transporter ses os dans la terre de Chanaan. Ils le lui promirent, et il mourut ensuite âgé de cent dix ans, en ayant commandé quatre-vingt à toute l'Egypte. Ils embaumèrent son corps qu'ils mirent en dépôt dans un des tombeaux d'Egypte. Plusieurs années après la mort de Joseph la face des choses changea beaucoup en ce pays-là. Un nouveau Roi, ennemi des Hébreux, appelé aussi Pharaon, * qui étoit le nom des Rois d'Egypte, bien loin d'avoir pour eux la même déférence que ses prédécesseurs, eut au contraire de la jalousie de ce qu'ils se multiplioient si fort. Il résolut donc de les perdre, mais sagement. Il commença par engager ce peuple en des travaux pénibles de brique et de terre. Mais cette oppression les faisant croître davantage, pour marquer par avance que les afflictions du monde ne serviroient qu'à multiplier l'Eglise, Pharaon prit une autre voie qui étoit de faire mourir tous les enfans mâles. C'est pourquoi ce prince ordonna aux sages-femmes que lorsqu'elles accoucheroient les femmes Israélites, elles étouffassent leurs petits en sortant du sein de la mère. Les sages-femmes eurent horreur d'un ordre si barbare. Elles craignirent Dieu, et refuserent d'obéir à ce commandement cruel, pour épargner ces innocens qu'on leur commandoit de tuer. Pharaon fut irrité qu'on résistât à ses ordres. Il ordonna à son peuple de prendre ces petits enfans mâles et de les jeter dans le Nil, et il fit de sévères réprimandes aux sages-femmes de ce qu'elles n'avoient pas accompli ses ordres. Mais Dieu, dit l'Ecriture, approuva la conduite de ces sages-femmes, et recompensa même leur pieuse désobéissance, en établissant leurs maisons. Et quoiqu'il n'approuvât pas le mensonge dont elles s'étoient servies pour s'excuser, il bénit néanmoins la tendresse qu'elles témoignèrent pour son peuple dans une oppression si injuste. Il semble que toute l'humanité étoit alors renfermée dans ce peu de femmes; et lorsque tout un peuple et tout un royaume obéissoient sans discernement aux ordres d'un prince cruel, elles seules préfèrent Dieu aux hommes, et la crainte de sa justice à la crainte de Pharaon. Trop heureuses, dit saint Augustin, si ajoutant encore l'amour de la vérité à cette compassion si louable, elles se fussent exposées de bon cœur plutôt à mourir que de sauver leur vie par un mensonge; et si après s'être mises au hazard de perdre la vie pour la sauver à des innocens, elles se fussent encore exposées une autre fois à mourir plutôt qu'à se retirer de ce péril en blessant la vérité. Elles eussent pu, dit ce Saint Père, voir leur maison se détruire sur la terre, mais Dieu leur en eût donné une éternelle dans le ciel.

La fille de Pharaon retire Moyse des eaux et l'adopte pour son fils.

L'an du Monde 2433. Avant J. C. 1571, et 41 ans après la mort de Lévi. * Moyse en langue Egyptienne signifie eau.

LORSQUE le peuple d'Israël souffroit dans l'Egypte une persécution injuste, et qu'un Roi ingrat vouloit éteindre une race à laquelle ses prédécesseurs étoient redevables de leur Royaume et de leur vie, un homme de la Tribu de Lévi nommé Amram eut de Jocabel sa femme un fils parfaitement beau. Sa mère, touchée d'une si grande beauté, fit un effort pour le cacher durant trois mois. Mais comme les ordres de Pharaon s'exécutoient sévérement, elle fut obligée d'abandonner son fils, de peur de se perdre elle-même. Elle fit donc comme un petit berceau de joncs entrelassés, et y ayant mis ce petit enfant, elle l'exposa sur le bord du Nil. Elle commanda à la sœur de l'enfant de se tenir au bord du fleuve pour savoir ce que deviendroit son frère. La fille de Pharaon vint alors au Nil pour se laver, accompagnée de toutes ses servantes. Dès qu'elle apperçut cette corbeille de jonc, sa curiosité voulut aussi-tôt

s'instruire de ce que c'étoit, et elle envoya une de ses filles pour l'apporter. Quand elle eut vu ce petit qui crioit dans le berceau, elle en eut compassion, et la beauté de l'enfant augmentant encore sa tendresse, elle résolut de le sauver. La sœur de l'enfant qui voyoit ce qui se passoit s'approcha, et pria la fille de Pharaon d'agréer qu'elle allât chercher une femme des Hébreux pour servir de nourrice à ce petit. Elle fit promptement venir sa mère même à qui la fille de Pharaon commanda de nourrir cet enfant, et lui en promit bonne récompense. Lorsqu'il fut grand, sa mère l'alla porter à la fille de Pharaon qui l'adopta, et qui le considéra toujours comme son propre fils, lui donnant le nom de Moyse, * parce qu'elle l'avoit sauvé des eaux. Les Saints Pères ont admiré comment ce saint homme qui étoit le Ministre de l'ancienne Loi, comme Jesus-Christ a été le dispensateur de la loi nouvelle, fut sa figure même dès sa naissance, en se sauvant si divinement du carnage de tant d'enfans. Dieu fit voir bien sensiblement dans ces rencontres qu'il est le maître des hommes et des plus puissans d'entre les hommes, et que toutes leurs résolutions sont vaines lorsqu'elles sont contraires à ses desseins éternels. Il semble qu'il s'oppose avec plus d'éclat et avec plus de force à ceux qui l'attaquent par une guerre plus ouverte, et on ne peut assez s'étonner ici comment sa sagesse se joue du Roi Pharaon, qui veut exterminer tous les enfans des Hébreux, et qui malgré lui élève dans son Palais et caresse comme son petit-fils, celui qui devoit retirer d'entre les mains des Egyptiens le peuple qu'il persécutoit. Sa mère qui l'avoit abandonné par crainte, en reprend le soin, et on lui paye un service qu'elle eût voulu acheter de tout l'or du monde. Ce fut l'exposition même de cet enfant qui fut le principe de son agrandissement; et Dieu le sauve ici des eaux d'un fleuve, afin de faire un jour submerger à son commandement au milieu des eaux de la mer le fils du Prince qui l'avoit voulu faire périr de la même mort, et qui eut pour compagnons de son juste supplice les principaux de ses sujets qu'il avoit rendus les exécuteurs de ses ordres si barbares. Après cela il faut avoir bien peu de foi et de sens, si la vue de ces merveilles ne nous force à reconnoître que Dieu est tout, que les hommes, quelque puissans qu'ils paroissent ne sont rien, et qu'on ne sait si on doit admirer davantage ou l'impiété ou l'extravagance de ceux qui osent combattre contre Dieu même.

Dieu parle à Moyse du milieu d'un Buisson ardent.

L'an du Monde 2473. Avant J. C. 1531. Moyse ayant alors 40 ans. * L'an du Monde 2513. Avant J. C. 1491. Moyse ayant alors 80 ans.

MOYSE ayant été sauvé des eaux d'une manière si miraculeuse et étant élevé dans la maison de Pharaon, fit bien voir, lorsqu'il fut plus âgé, que Dieu l'appeloit à autre chose qu'à une grandeur temporelle. Car voyant l'affliction des Israélites pendant qu'il étoit dans toutes sortes de prospérités, sa foi ne put souffrir ce discernement. Il aima mieux, comme dit St. Paul, être affligé avec le peuple de Dieu, que d'être heureux avec ceux qui s'en déclaroient les ennemis. Il pensa donc à quitter le Palais du Roi pour aller trouver ses frères; et ayant vu un Egyptien qui outrageoit un Hébreu, il fut saisi de l'esprit de Dieu et tua cet Egyptien qu'il cacha dans le sable, croyant, dit l'Ecriture, que ses frères comprendroient bien que ce seroit par sa main que Dieu les délivreroit; mais ils ne le comprirent pas. En effet le lendemain

il vit deux Hébreux qui se querelloient, et comme il tâchoit de les accorder en leur représentant qu'ils étoient frères, l'un d'eux lui demanda s'il venoit pour les tuer, comme il avoit tué un Egyptien le jour précédent. Cette parole obligea Moyse de s'enfuir, et il vint en la terre de Madian, où, lorsqu'il étoit auprès d'une fontaine, sept filles du Prêtre de ce pays-là, nommé Raguel, autrement Jéthro, vinrent y abreuver leurs troupeaux. Mais d'autres Pasteurs repoussant ces filles avec violence, Moyse les défendit de telle sorte, que leur père en étant averti, voulut voir cet Egyptien qui les avoit si charitablement secourues. Moyse vit la bonté de cet homme; il consentit de demeurer avec lui, et ayant pris sa fille Séphora pour femme, il passa quarante ans à paître les brebis de son beau-père dans le désert. Un jour, comme il eut mené son troupeau dans le lieu le plus retiré vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson ardent qui ne se consumoit pas. Il voulut voir de plus près cette merveille, mais Dieu l'arrêta et lui défendit d'approcher. Il lui dit ensuite qu'il avoit ouï les cris des Hébreux, qu'il avoit enfin résolu de les délivrer de la tyrannie de l'Egypte, et que ce seroit lui dont il se serviroit pour cet ouvrage. Moyse s'en excusa d'abord: Mais Dieu le lui commanda de nouveau; et pour l'y engager plus facilement, il lui fit faire sur l'heure deux miracles. Il changea sa verge en serpent, et de serpent il la changea en verge; il rendit aussi sa main lépreuse lorsqu'il la mit dans son sein, et il la guérit ensuite. Moyse ne laissa pas néanmoins de résister toujours à Dieu, jusqu'à le mettre en colère; mais enfin il fut obligé de céder. Il prit congé de Jéthro son beau-père, et s'en alla dans l'Egypte trouver son peuple pour le consoler. Les Saints Pères ont regardé ce miracle du buisson qui brûle sans se consumer, comme la figure de ce qui arrive aux véritables élus qui sont affligés dans le monde, comme les Israélites l'étoient alors par l'ordre de Pharaon; mais qui ne sont point consumés de ces flammes qui les environnent de toutes parts, parcequ'ils ont Dieu au milieu d'eux, qui empêche que ce feu ne les consume, et qui fait par sa grace qu'il ne serve qu'à les rendre plus purs et plus éclatans. Saint Grégoire aussi a toujours considéré la vocation de Moyse comme une figure de celle des véritables Pasteurs. Moyse, dit-il, a donné un grand exemple à tous les Pasteurs, en refusant d'abord avec quelque sorte d'opiniâtreté de s'engager à conduire le peuple de Dieu, quoique Dieu même le lui commandât, et qu'il se fût disposé à un emploi si difficile par quarante années de retraite et de pénitence. Que ceux-là donc, ajoute t'il, qui sont assez téméraires, non seulement pour ne craindre pas, mais même pour désirer de commander aux autres, considèrent combien ils sont coupables, puisque les plus grands Saints ont appréhendé de s'engager à conduire le peuple de Dieu lorsque les plus foibles et les moins vertueux soupirent après cette charge. Ils ne peuvent répondre seulement de leur ame, et ils veulent bien se rendre responsables de celles de tout un peuple.

Moyse demande à Pharaon qu'il laisse aller les Hébreux dans le Désert pour sacrifier au Seigneur.

La même année 2513.

PHARAON ayant ouï les premières propositions que Moyse lui fit de la part de Dieu de laisser sortir son peuple pour lui aller sacrifier dans le désert, il se moqua de cette prière. Il dit qu'il ne connoissoit point le Seigneur. Il attribua à un esprit de révolte un ordre si formel de Dieu, et il en témoigna son mécontentement à Moyse qu'il traita comme un séditieux. Il commanda qu'on redoublât les violences envers le peuple, et qu'on le contraignît de rendre le même nombre de briques, sans lui fournir les pailles comme à l'ordinaire. Ce peuple se voyant dans ce renouvellement de maux, vint s'en plaindre à Moyse et à Aaron comme à la cause de cette persécution nouvelle, et ils figurèrent admirablement alors les murmures qui s'exciteroient dans la suite de l'Eglise contre les vrais Pasteurs des ames, lorsqu'ils entreprendroient de

les convertir et de les faire sortir de l'Egypte. Dieu fut touché de ce traitement de son peuple ; et comme l'affliction est elle seule une voix qui s'élève jusqu'à son Trône, il envoya de nouveau Moyse vers Pharaon pour lui commander de laisser aller son peuple. Moyse obéit à Dieu ; et pour donner à ce prince une preuve de sa mission, il changea en sa présence la verge d'Aaron en serpent. Mais Pharaon avoit aussi ses enchanteurs qui imitèrent par la force de leur magie les véritables miracles de Dieu, pour en ôter le crédit ; et ils changerent en effet leurs verges en serpens en présence de Pharaon. Ce prince donc ne s'étant point rendu à ce miracle, Dieu commanda à Moyse de l'aller encore trouver de sa part et de lui commander de nouveau qu'il laissât aller son peuple. Moyse vint au devant de lui sur le bord du Nil, sans se mettre en peine des menaces qu'il lui avoit faites ; et lui parlant avec une liberté toute sainte, qu'il accompagnoit toujours néanmoins de sa douceur et de son humilité ordinaire, il le pria de lui permettre de mener le peuple de Dieu dans le désert ; pour lui offrir un sacrifice. Et comme il le refusa, Moyse commanda à Aaron d'étendre sa verge sur le Nil, auprès duquel ils étoient, et en un moment toutes les eaux de ce fleuve, et en général toutes les eaux de l'Egypte furent changées en sang, et tous les poissons moururent. Ce fut là la première Plaie de l'Egypte, qui figuroit la plaie dont Dieu frapperoit, dans toute la suite des siècles ceux qui seroient incrédules à sa parole, lorsqu'au lieu des plus pures eaux de sa vérité, ils ne trouveroient que du sang, c'est-à-dire des opinions toutes terrestres et toutes charnelles. On ne peut trop admirer l'endurcissement de Pharaon qui ne s'étonnoit point de ce prodige. Il est vrai que ses enchanteurs y contribuèrent beaucoup, en contrefaisant d'abord ce que Dieu faisoit par Moyse, et donnant ainsi un prétexte spécieux à ce Prince qui ne travailloit qu'à s'aveugler lui-même. Mais néanmoins il n'étoit pas excusable, puisque ses enchanteurs ne pouvoient que faire le mal sans pouvoir le réparer. Ils pouvoient bien, comme Moyse, changer l'eau en sang, mais ils ne pouvoient pas changer ce sang comme Moyse, et faire qu'il redevînt eau. Ainsi quoique les plaies dont Moyse frappoit ce prince le dussent persuader de la vérité, il devoit néanmoins en être persuadé davantage par la cessation de ces mêmes plaies, à la prière de celui qui les avoit faites. Mais tout est inutile à un esprit qui est une fois frappé d'aveuglement, et rien n'est capable sur la terre d'amollir un cœur qui s'endurcit comme le fer, aux coups mêmes qu'il reçoit du Ciel, et que Dieu a abandonné à sa propre malice par un juste jugement.

Les dix plaies de l'Égypte.

LA première plaie, qui étoit le changement des eaux en sang, ayant été inutile, Dieu envoya les suivantes.

La seconde plaie fut celle des grenouilles qui remplirent toute l'Egypte; et cette plaie, selon St. Augustin, marquoit celle dont Dieu frappe maintenant les hommes, lorsqu'ils se répandent en paroles et qu'ils mettent toute la piété en de vains discours.

La troisième fut de petits insectes piquans, qui marquoient la plaie dont l'Eglise seroit affligée par les disputes et les dissensions de ceux qui aimeroient à troubler son repos et à inquiéter les ames.

La quatrième fut celle des mouches très-importunes, qui marquoient la plaie dont les hommes sont frappés, lorsqu'ils sont livrés à des inquiétudes d'esprit, qui empêchent de goûter la douceur d'une véritable paix.

La cinquième fut la peste qui extermina toutes les bêtes, et qui marquoit

que tous ceux qui dans l'Eglise vivroient comme des animaux sans raison, seroient frappés d'une peste invisible qui feroit mourir leur ame, quoiqu'elle épargnât leur corps.

La sixième plaie passa des bêtes aux hommes mêmes, et les remplit d'ulcères et de pustules enflées, qui marquoient une malice noire, qui est dans l'ame ce qu'est dans le corps le pus d'un ulcère. Ces pustules enflées et toutes en feu marquoient admirablement la plaie de ceux que Dieu abandonne à l'orgueil et à la colère.

La septième fut la grêle qui brisa tout ce qui se trouva exposé à sa violence, qui figuroit les injustices et les emportemens de ceux qui ruinent par envie les travaux des autres, qui périssent eux-mêmes par le mal qu'ils font, comme la grêle se fond après les ravages qu'elles a causés sur la terre.

La huitième fut celle des sauterelles, qui dévorèrent tout ce qui étoit resté de vert dans la campagne. Cette plaie représente les maux que font dans l'Eglise les faux témoignages, parce que les sauterelles, comme les faux témoins, ne nuisent que par leur bouche.

La neuvième est celle des ténèbres, qui figuroit cet effroyable obscurcissement qui est dans l'ame des méchans, pendant que les bons, comme alors les Israélites, jouissent d'une lumière très-pure. Et il faut remarquer ici ce qui est dit dans le Livre de la Sagesse, que Dieu ne punit la dureté de Pharaon que par parties et non tout d'un coup, pour faire voir sa douceur dans sa colère même, et le désir qu'il a que ses punitions plus légères fassent éviter les plus importantes. Quand Dieu veut punir en Dieu, il ne se sert pas de mouches ni de grenouilles. Il lui étoit aussi facile, comme dit le Sage, d'envoyer tout d'un coup des lions pour exterminer les Egyptiens, que de les avertir d'abord par des mouches de penser à eux. Mais il se retient par la vue de la foiblesse des hommes, et il veut bien se contenter d'une plaie plus douce, afin que si les hommes tremblent aux premiers coups qu'il leur fait sentir, ils jugent de ce qu'il fera lorsqu'il les punira dans toute l'effusion de sa colère. Car Dieu veut qu'on sache qu'il doit être craint, et quand il trouve des Pharaons, c'est-à-dire des cœurs endurcis à tout, il déploie son bras contre eux; et après les avoir fait passer par tous les dégrés de sa colère sans les avoir pu fléchir, il est forcé en quelque sorte d'en venir aux extrémités où le réduit l'impénitence de ces ames inconvertibles, et d'être aussi ferme dans sa justice qu'elles le sont dans leur opiniâtreté.

Dieu ordonne aux Juifs de manger l'Agneau de Pâque, et pour dixième plaie tue tous les premiers nés.

* L'an du Monde 2513. Avant J. C. 1491.

LORSQUE les neuf premières plaies de l'Egypte ne pouvoient vaincre l'opiniâtreté de Pharaon, Dieu, avant la dixième voulut que toutes les familles des Juifs immolassent l'agneau qu'il leur avoit commandé de tenir prêt dès le dixième du même mois, c'est-a-dire avant la plaie des ténèbres. Il ordonna aussi la manière dont ils le devroient manger; savoir, qu'ils se tinssent debout, qu'ils eussent un bâton à la main et qu'ils fussent prêts à partir comme des personnes qui font voyage. Mais l'ordre le plus formel fut qu'en chaque maison où l'on immoleroit cet agneau on eût soin de mettre de son sang sur le haut de la porte, afin que l'Ange qui frapperoit toutes les autres maisons, épargnât celles qu'il verroit teintes de ce sang. Les enfans d'Israël firent ce que Dieu leur commanda. Et lorsque le quinzième de ce même mois ils se furent assemblés

par famille sur le soir, pour manger l'agneau qu'ils avoient immolé, Dieu, au milieu de la nuit, frappa tous les premiers nés de l'Egypte, depuis le premier né de Pharaon, qui étoit assis sur son Trône, jusqu'au premier né de la dernière des esclaves, et jusqu'aux premiers nés même des bêtes, sans toucher aux premiers nés des Israélites. Pharaon se leva au milieu de la nuit saisi de la mort si surprenante de son fils, et chaque maison se trouvant aussi frappée de la même plaie, la frayeur remplit toute l'Egypte et chacun craignit pour lui-même ce qu'il voyoit être arrivé au plus cher de ses enfans. On reconnut bien sensiblement en cette rencontre, que Dieu dispose comme il veut des hommes, et qu'il les contraint enfin de faire tout ce qu'il lui plaît. Pharaon qui avoit jusqu'alors résisté aux ordres de Dieu et à Moyse, fut le premier à prier les Israélites de s'en aller. Il ne mit aucune borne au pouvoir qu'il leur donnoit, et il leur permit d'emmener avec eux tous leurs enfans et tous leurs troupeaux. Il ne leur demandoit qu'une grace, qui étoit de se hâter et tous les Egyptiens leur firent aussi la même prière. * Ils partirent donc le lendemain de la Pâque, le même jour que furent accomplis les 430 années que Dieu avoit prédit à Abraham que sa postérité seroit étrangère et maltraitée sur la terre étant au nombre de six cent mille combattans sans les femmes et les enfans. Mais avant que de s'en aller, ils avoient fait ce que Dieu leur avoit commandé, qui étoit d'emprunter des Egyptiens des vases d'or et d'argent; ce que les Egyptiens, par un secret effet de la providence de Dieu, leur donnèrent sans aucune peine. Ce fut ainsi qu'ils furent délivrés de cette longue captivité de l'Egypte, où ils demeurèrent 215 ans. Ils la pillèrent en quelque sorte en la quittant, pour être ainsi récompensés de tout ce qu'ils avoient fait avec tant de travail pour les Egyptiens dans la construction de leur ville, et ils en emportèrent ce qu'elle avoit de plus riche, pour marquer dès-lors que ce qu'il y auroit un jour de plus éclatant dans le siècle, passeroit à l'Eglise; et serviroit à sa gloire et à son usage. Cette délivrance de l'Egypte marquoit en figure la délivrance du peuple de Dieu de la véritable Egypte, c'est-à-dire du monde et de la tyrannie du diable. Ce peuple doit cette délivrance au sang du véritable Agneau. Avant cette victime salutaire il pouvoit bien gémir dans sa servitude, mais il ne pouvoit en sortir. C'est la grace dont Dieu veut que ses enfans se souviennent tous les ans dans la plus grande des solemnités de l'Eglise, et dont il leur renouvelle tous les jours la mémoire dans le sacrifice de nos Autels, afin qu'en se représentant qui est celui qui les a rachetés de leur servitude, et quel est le tyran qui se les étoit assujettis, ils aient de la reconnoissance pour l'un, et de l'horreur pour l'autre, et que se tenant attachés à Jesus-Christ, comme à celui qui peut seul les conserver dans la liberté qu'il leur a acquise, ils craignent ce qui peut les engager de nouveau sous la tyrannie du démon.

Pharaon submergé dans la Mer Rouge.

La même année 2513. * Ce qui arriva le vingt-unième jour du premier mois, c'est-à-dire le jour de l'Octave de Pâque.

PHARAON voyant que le peuple Juif étoit échappé d'entre ses mains, et que les trois jours qu'il avoit demandés pour aller sacrifier au désert étoient déjà passés, sans qu'il retournât, oublia tant de plaies si miraculeuses dont il avoit été frappé; et son endurcissement ordinaire lui fit prendre la résolution de les poursuivre. Il assembla donc ses sujets, que le désir de reprendre les vases qu'ils avoient prêtés, animoit à cette poursuite. Lorsque les Israélites se virent dans ce péril et dans un désert où ils ne voyoient d'un côté que la mer, et de l'autre que l'armée de Pharaon, ce mal présent leur fit oublier leur sortie si miraculeuse et la providence avec laquelle Dieu les conduisoit dans ce désert par une colonne de nuée durant le jour, et par une colonne de feu durant la nuit. Ils se laissèrent donc aller en murmure et ils demandèrent à Moyse, comme en lui

insultant, s'ils eussent manqué de sépulcres dans l'Egypte, et s'ils avoient besoin de venir chercher la mort dans ce désert. Moyse les consola dans cette extrémité, et leur promit le secours de Dieu. Et en effet, lorsque Pharaon approchoit, Moyse étendit sa main sur la Mer, et ses eaux aussi-tôt se divisèrent, ouvrant un passage pour les enfans d'Israël. Ils entrèrent dans cette route nouvelle, et les eaux s'élevant de part et d'autre comme un grand mur, ils passèrent tous la mer à pied sec. Les Egyptiens ne furent point épouvantés d'un si grand miracle; et croyant qu'il étoit autant pour eux que pour ceux qu'ils poursuivoient, ils entrèrent sans rien craindre dans la Mer. Mais Dieu leur fit bientôt voir le discernement qu'il faisoit d'eux d'avec son peuple. Il lança sur eux du Ciel ses traits et ses foudres; ce qui ayant saisi d'effroi les Egyptiens ils s'entr'exhortèrent de fuir, parce que Dieu se déclaroit contre eux en faveur des Israélites. Lorsqu'ils s'enfuyoient, Dieu commanda à Moyse d'étendre sa main sur la Mer, et en même temps les eaux divisées se rejoignirent et vinrent fondre sur les Egyptiens, qui parurent aussi-tôt après flotter sur les eaux, sans qu'il en restât un seul d'un si grand naufrage. * Ces miracles font voir la grandeur de Dieu; et Dieu dit lui-même qu'il les a voulu faire, afin que les hommes reconnoissent sa puissance. Mais ce qui a été sensible à tous les Saints Pères de l'Eglise, est que les Chrétiens n'aient des yeux que pour voir ces sortes de miracles parce qu'ils sont extérieurs, et qu'ils n'en aient point pour en considérer d'autres dont ces premiers n'étoient que la figure, et qui sont néanmoins d'autant plus grands qu'ils sont plus spirituels. On admire, dit Saint Bernard, le peuple Juif sauvé de l'Egypte, et on n'admire pas une ame qui, par une sincère conversion, se sauve du siècle. Ce n'est que Pharaon qui est vaincu dans le premier, et c'est le démon même qui est vaincu dans le second. Ce n'étoit alors que des chariots qui furent submergés, et ce sont ici tous les désirs sensuels, et toute l'impétuosité de la concupiscence qui est détruite. Ce peuple n'avoit à combattre que contre des hommes de chair et de sang, et cette ame doit combattre contre les puissances de l'air et contre les Princes des ténèbres. Et s'il étoit glorieux à Dieu d'entendre dire alors à Pharaon : Fuyons Israël, car le Seigneur combat pour lui, il lui est bien plus glorieux maintenant, que les démons s'entredisent : Fuyons cette ame, car Dieu combat contre nous et se déclare pour elle.

Dieu fait tomber la manne du Ciel pendant quarante ans.

La même année 2513.

Le passage si miraculeux de la mer Rouge remplit les plus insensibles d'entre les Juifs d'admiration et de reconnoissance. Ils se joignirent à Moyse, qui chanta à Dieu un excellent Cantique d'action de graces, pour nous apprendre à fuir l'ingratitude dans les biens que Dieu nous a faits. Marie sa sœur assembla de même les femmes qui chantèrent sur la harpe et sur les tambours des hymnes de réjouissance. Mais lorsqu'ils furent délivrés de ces ennemis, la faim qui les pressoit dans la solitude les jeta bien-tôt dans le murmure contre Moyse, qu'il vouloit rendre responsable de tous les maux qui leur arrivoient. Après que ce fidelle Ministre du Seigneur eut représenté au Peuple que ces plaintes retomboient sur Dieu même, il leur promit que Dieu néanmoins leur donneroit à manger. Il le fit en effet, et dès le soir même Dieu fit venir dans leur camp une grande quantité de cailles, et le lendemain matin il fit pleuvoir la

Manne sur la terre, qu'il leur envoya depuis pendant les quarante ans qu'ils demeurèrent dans le désert. Les Juifs furent surpris le lendemain, lorsqu'ils virent la terre couverte de cette divine nourriture ; et comme ils en témoignèrent leur étonnement, Moyse leur répondit que c'étoit là le pain que Dieu leur envoyoit du Ciel. Il leur ordonna de venir tous les matins avant le lever du Soleil ramasser cette Manne, pour apprendre, comme dit l'Ecriture, à prévenir le lever du Soleil, et à bénir Dieu de grand matin, en lui rendant graces de ses dons. Car lorsque le Soleil étoit un peu avancé, il n'étoit plus temps d'aller recueillir la Manne qui se fondoit. Moyse leur défendit auſſi d'en rien garder pour le lendemain, Dieu voulant que les hommes apprissent dès-lors à n'être en peine que du jour présent, et à laisser le soin du lendemain à la providence de Dieu. Enfin, il leur dit que pour observer plus religieusement le jour du Sabbat, ils eussent soin le jour précédent d'en ramasser pour deux fois, et elle ne se corrompoit point alors comme ce qu'on gardoit les autres jours. Cette figure marque visiblement l'Eucharistie, comme Jesus-Christ le témoigne lui-même dans l'Evangile. Et on peut dire que quelque admirable que fût cette nourriture des Juifs, ils n'ont eu en ce point, non plus qu'en tous les autres, aucun avantage sur les Chrétiens, qui ont plus véritablement qu'eux la manne du Ciel et le pain des Anges que Jesus-Christ donne à ceux qui sont sortis d'Egypte, c'est-à-dire de la corruption du monde, et dont il les console et les soutient dans le désert de cette vie, jusqu'à ce qu'ils entrent dans la véritable terre promise, comme les Juifs furent soutenus de la manne, jusqu'au moment qu'ils entrèrent dans la terre de Chanaan. C'est pourquoi les Chrétiens sont obligés de ménager cette grace mieux que ne firent autrefois les Juifs, et d'éviter le dégoût pour cette nourriture céleste que les Juifs témoignèrent pour la manne ; car de quelque admiration que les Juifs fussent frappés en la recevant, ils s'y accoutumèrent bientôt, et ils préférèrent depuis à cette nourriture miraculeuse les poireaux et les oignons de l'Egypte. Cette injure qu'ils firent à la Manne, est l'image de celle que les Chrétiens font à Jesus-Christ dans son Sacrement, lorsqu'ils osent s'approcher de cette nourriture sacrée, sans s'éprouver eux-mêmes, et sans discerner le Corps du Seigneur ; et que mêlant les viandes de l'Egypte avec le pain de Jesus-Christ, ils tâchent d'allier ensemble la terre et le Ciel.

Moyse fait sortir l'eau du Rocher.

La même année 2513.

IL sembloit que le peuple Juif ne devoit plus douter de la providence de Dieu qui le conduisoit, après un miracle aussi grand qu'étoit celui de la Manne, qui continuoit tous les jours, et qui leur donnoit de nouvelles assurances de la fidélité de celui qui se chargeoit de leur conduite. Mais un nouveau besoin qui leur arriva leur fit oublier des assistances si particulières, et les porta à murmurer contre Moyse, entre les mains duquel ils avoient vu tant de fois toute la puissance de Dieu. Car étant venus en un lieu nommé Raphidim, ils n'y trouvèrent point d'eau, et la soif les pressant, ils allèrent trouver Moyse avec un esprit séditieux, et lui demandèrent pourquoi ils les avoit tirés de l'Egypte. Ce Chef si doux et si tranquille d'un peuple si mutin et si rebelle, n'eut point d'autre refuge que celui même qui l'avoit établi dans cette charge; et lorsqu'il lui représentoit cette extrémité, et les murmures de tout un peuple qui étoit près de le lapider, Dieu, pour le consoler, lui dit qu'il prît avec lui les Anciens d'Israël avec la verge dont il avoit frappé le Nil, lorsqu'il changea ses eaux en sang, et qu'il allât à la pierre d'Horeb où il lui promit

de montrer sa puissance, et de faire sortir des eaux pour donner à boire à tout ce grand peuple. On vit l'effet de cette promesse, et aussi-tôt que Moyse eut frappé cette pierre, qui, selon saint Paul, représentoit J. C. des ruisseaux d'eau coulèrent dans une terre sèche, et des fleuves sortirent de la dureté d'un rocher. Ce miracle figuroit les inondations de la grace de J. C. crucifié, car il est le vraie pierre d'où sont sorties les eaux qui ont éteint la soif de son peuple dans le désert de cette vie, et qui produit d'autres sources dans les ames, en tirant des cœurs les plus durs des larmes de pénitence. Quelque-temps après, lorsque le peuple étoit en Cadès, où la sœur de Moyse mourut et fut ensevelie, le peuple s'emporta dans un semblable murmure, étant pressé du même besoin, et le manque d'eau lui fit oublier encore tout le respect qu'il devoit à Moyse; car, en poussant trop avant ses plaintes, il s'emporta presque jusqu'à le vouloir lapider avec Aaron. Ils se retirèrent tous deux dans le Tabernacle pour s'y prosterner devant Dieu; et ils donnèrent un exemple admirable de la douceur des Pasteurs envers leurs peuples. Car étant persécutés si injustement par ces ames endurcies, ils implorèrent la miséricorde de Dieu sur ceux mêmes dont ils furent obligés de fuir la colère. Ils aimèrent ceux qui les haïssoient, et ils prièrent pour ceux qui les vouloient perdre. Il y eut néanmoins ceci de particulier dans ce second miracle de l'eau que Moyse tira du rocher en le frappant de la verge, qu'il le frappa ici par deux fois, comme en se défiant en quelque sorte qu'il pût sortir de l'eau d'une pierre. Dieu reprit son serviteur de ce manquement de foi, et il lui dit que pour l'en punir, il n'entreroit point dans la terre qu'il avoit promis de donner à son peuple pour héritage. D'où saint Grégoire prend sujet d'adorer les jugemens de Dieu, et de trembler en voyant que celui qui réconcilioit si souvent avec Dieu un peuple si ingrat, est puni lui-même; et que Dieu venge une si légère défiance en celui qui lui étoit si fidelle en toutes choses.

Moyse obtient la victoire contre les Amalécites, en tenant ses mains étendues au Ciel.

La même année 2513.

LORSQUE le peuple eut été animé par ce nouveau secours de l'eau que Dieu leur fit couler de la dureté d'une pierre, il se trouva bientôt après dans le découragement, en se voyant pressé d'un ennemi qui lui déclara la guerre. Amalec fut le premier peuple qui osa attaquer ceux que Dieu venoit de délivrer de l'Egypte avec tant d'éclat. Ces ennemis cruels remarquant que les Juifs étoient fatigués, et qu'outre les incommodités de la faim et de la soif ils étoient même sans armes, furent assez lâches pour vouloir opprimer des gens qui ne les avoient point offensés, et qui, en cet état, ne méritoient que d'attirer la miséricorde de tout le monde. Ils armèrent tout ce qu'ils avoient de chariots de guerre contre des personnes désarmées, et vinrent fondre tout d'un coup sur eux; mais Moyse, qui mettoit toujours sa force et sa confiance en Dieu, ne se laissa point effrayer du nombre et de l'appareil de cette armée. Il donna ordre

à Josué de choisir d'entre tout le peuple des gens de cœur, et il l'assura qu'il feroit le reste du haut de la montagne où il se retireroit avec Aaron et avec Hur. Lorsque le combat se donna, et que Josué résistoit courageusement à Amalec, Moyse s'adressa à Dieu en tenant ses mains étendues, et formant ainsi la figure de la croix, qui devoit être un jour si salutaire et si redoutable à nos ennemis. Il apprit au peuple Juif dans ce premier combat, que comme la victoire dépend uniquement de Dieu, Dieu la donne aussi à ceux qui s'abaissent sous sa main puissante avec une plus profonde humilité. C'est pourquoi ce saint homme ne cessa point de tenir ses mains élevées vers le Ciel, pour conjurer Dieu de donner un succès favorable aux armes de son peuple: et lorsque dans cet état il ne pensoit qu'au salut des Juifs, la lassitude et la pesanteur qu'il sentit dans les mains l'obligea de les abaisser, parce qu'il ne les pouvoit plus soutenir. Mais Aaron et Hur qui étoient alors avec lui, remarquèrent que lorsque Moyse cessoit d'élever ses mains au Ciel, Amalec étoit victorieux, et que le peuple de Dieu cédoit à ses ennemis. C'est pourquoi ils se crurent obligés de le faire asseoir sur une pierre et de lui soutenir les mains; ce qui obtint enfin une heureuse défaite d'Amalec, de laquelle Dieu voulut qu'on lui dressât un monument éternel, et qu'on jurât de persécuter éternellement Amalec lorsqu'on seroit entré dans la terre qu'il avoit promise. Dieu voulut apprendre ici que c'est principalement par l'invocation du nom de Dieu et de son secours que les hommes sont victorieux de leurs ennemis, et que quelques efforts qu'ils fassent au dehors, ils sont superflus s'ils ne sont soutenus en même temps par une prière continuelle. Mais les saints Pères ont cru que si cette figure marque l'affection que chaque particulier doit avoir à la prière, elle oblige encore beaucoup plus les Pasteurs d'apprendre ici de Moyse à se retirer sur la montagne pour y tenir sans cesse les mains élevées au ciel, et même jusqu'à la défaillance. S'ils aiment leurs peuples, ils ne doivent pas leur refuser ce secours, qui est le plus important service qu'ils leur puissent rendre. Ils peuvent se décharger sur les autres du soin du dehors, mais la prière est leur partage, et par elle seule ils font plus que ne peuvent faire les autres. Car Josué étoit défait si Moyse n'eût prié. Amalec pouvoit bien résister aux armes de tout un peuple, mais il ne put résister à la prière de Moyse; et un seul homme abattu de lassitude se trouva plus fort que toute une armée.

Dieu donne sa Loi à son Peuple sur le Mont de Sinaï.

La même année 2513.

TROIS mois après que Dieu eut délivré son peuple de la tyrannie de Pharaon, il appela Moyse et lui commanda de représenter à son peuple de quelle manière il l'avoit tiré de l'Egypte, et de leur déclarer que s'ils étoient résolus de lui être fidelles, et de garder ses ordonnances, il les regarderoit éternellement comme son héritage, et comme le peuple qu'il choisiroit de toute la terre pour lui être consacré. Moyse vint dire au peuple ce que Dieu lui avoit commandé, et ils lui répondirent tous d'une voix qu'ils feroient ce que le Seigneur leur ordonneroit. Lorsque ce saint homme eut rapporté à Dieu la soumission que son peuple témoignoit, Dieu lui dit qu'il les avertît de se tenir prêts dans trois jours, et qu'il leur parleroit du haut de la montagne de Sinaï. Il donna ordre à Moyse de mettre des bornes au pied de cette montagne, et de défendre au peuple de les passer, parce que tous ceux qui y monteroient seroient aussi-tôt

frappés de mort. Après qu'ils se furent ainsi séparés, dès que le troisième jour commença à luire, on entendit de toutes parts, du haut de la montagne, un grand bruit de foudres et de tonnerres. Tout étoit brillant d'éclairs, et une épaisse nuée couvroit tout le mont. On entendit aussi le bruit d'une trompette éclatante, et les yeux et les oreilles furent tellement saisis, que Moyse eut peine à tirer le peuple de leurs tentes pour venir au devant de Dieu, qui lui vouloit déclarer ses ordonnances. Dieu appela Moyse à lui du haut de cette montagne qui paroissoit toute en feu, et d'où s'élevoit une grande flamme comme il en sort d'une fournaise embrâsée. Mais le peuple écouta de loin les dix Commandemens que Dieu leur donna de sa propre bouche; et comme la frayeur le saisissoit à la vue de tant d'éclairs, il pria Moyse qu'il lui parlât plutôt lui-même, et qu'il lui dît de la part de Dieu tout ce qu'il plairoit au Seigneur de leur ordonner, plutôt que d'être ainsi en danger de perdre la vie si Dieu leur parloit davantage. C'est ainsi que furent publiés pour la première fois les dix Commandemens de Dieu, qui sont encore aujourd'hui les Lois saintes que les Chrétiens regardent comme le fondement le plus inébranlable de leur piété, et qu'on ne peut violer sans crime. Les Saints Pères ont souhaité qu'une partie de cette frayeur, dont les Juifs furent saisis en les écoutant d'abord, passât jusqu'à nous, et que nous tremblassions dans l'appréhension de tout ce qui nous pourroit faire blesser le moins du monde la sainteté de ces ordonnances. La suite du temps et la corruption des mœurs, et parmi les Juifs autrefois, et ensuite parmi les Chrétiens, a fait trouver beaucoup de moyens de les éluder, qui paroissoient inventés avec adresse et qui semblent fort favorables au relâchement des hommes. Mais Jesus-Christ qui nous assure que la moindre parole de ses Lois saintes ne passera pas, nous apprend à les regarder avec un respect toujours nouveau. Car les Chrétiens ne sont plus esclaves comme les Juifs, ils sont les enfans de la femme libre. Ils ne disent plus comme les Juifs: Que Dieu se retire, et qu'il ne nous parle point, de peur que nous ne mourions; mais ils souhaitent au contraire que Dieu leur parle, parce que ses paroles sont des paroles de vie, et qu'il les accompagne de l'onction de son esprit, qui leur fait accomplir avec joie et avec affection des Commandemens que les juifs regardoient comme un joug insupportable.

Moyse voyant le veau d'or, casse les Tables de la Loi.

La même année 2513, et quatre mois après leur sortie de l'Egypte.

Les Juifs ayant témoigné aimer mieux que Moyse leur parlât que le Seigneur, Dieu le fit monter au haut de la montagne, et l'instruisit de toutes les Lois qui regardoient la conduite de son peuple avec une sagesse si profonde, que tous ceux qui sont employés dans le gouvernement des peuples, ou dans les Magistratures, ne peuvent trop s'en instruire. Il l'obligea même de demeurer avec lui seul sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits; et après lui avoir déclaré toutes ses volontés, il le renvoya vers son peuple, et lui donna deux Tables écrites de son doigt divin, où étoient les dix Commandemens qu'il avoit prononcés devant le peuple, et qui renfermoient en abrégé tout ce qu'il avoit ordonné. Le peuple cependant toujours dur et incrédule, voyant ce grand retardement de Moyse, alla trouver Aaron, et l'obligea séditieusement de lui faire un Veau d'or. Ils donnèrent pour cela les pendans d'oreilles de leurs femmes

et ils adorèrent cette idole avec beaucoup de réjouissances. Lorsque Moyse descendit de la montagne avec les deux Tables écrites du doigt de Dieu, il entendit ce grand bruit, et s'étant approché de plus près, il vit ce veau d'or et les danses criminelles qu'on faisoit auprès; et au moment même le zèle dont il se sentit brûler le porta à jeter par terre ces Tables saintes, et à les briser au pied de la montagne. Il crut qu'il étoit inutile que la Loi de Dieu subsistât encore écrite sur la pierre, lorsqu'elle étoit déjà effacée des cœurs, et il jugea bien que des ames si inconstantes étoient indignes que Dieu les honorât de ses ordres. Il prit ensuite ce veau d'or qu'ils adoroient, et il le brûla et le réduisit en poudre qu'il jeta dans de l'eau pour la donner à boire à tous les Israélites et pour leur apprendre en cette manière combien étoit méprisable ce veau d'or qu'ils adoroient. Il témoigna ensuite à Aaron son mécontentement de ce qu'il avoit permis ce désordre; et se mettant à l'entrée du camp, il cria tout haut que tous ceux qui vouloient être à Dieu se joignissent à lui. Aussi-tôt la Tribu de Lévi s'assembla auprès de Moyse, qui leur commanda de prendre leurs épées, et d'aller et de revenir au travers du camp, en tuant tout ce qu'ils rencontreroient, sans excepter ni amis, ni proches, ni frères, ni fils. Ils le firent avec un zèle louable, et ils tuèrent vingt-trois mille hommes. Moyse bénit aussi-tôt la famille de Lévi, et il leur dit que, bien loin de s'être rendus odieux devant Dieu par l'effusion de ce sang, ils avoient consacré leurs mains au Seigneur. Saint Grégoire admire ce zèle, et a cru qu'il étoit d'une grande instruction pour ces pères lâches qui n'osent pas faire la moindre réprimande à leurs enfans, lorsqu'ils les voient plongés dans l'amour et dans la corruption du monde, qui est une véritable idolâtrie. Les Lévites, dit ce Saint Père, aimoient leurs enfans, et cependant ils ne les épargnent pas. Ils leur ôtent même la vie après un ordre si formel de Dieu, et nous craignons d'affliger les nôtres par la moindre réprimande, parce que nous les aimons d'un amour qui est tout charnel. La charité même la plus tendre a aussi sa colère. Il n'y a point de père qui aime plus son fils que Moyse aimoit son peuple, puisqu'il s'offre à être effacé du livre de vie pour le sauver. Il veut bien mourir pour conserver la vie de ce peuple, et il en fait mourir néanmoins jusqu'à vingt-trois mille. Ce grand feu de charité dont il brûle au-dedans, n'est point contraire au grand zèle qu'il a pour la justice; et plus il craint la colère de Dieu pour ses enfans plus il tâche de la prévenir en les châtiant par une sévérité exemplaire.

Dieu redonne d'autres Tables, que le peuple reçoit avec respect.

La même année 2513.

MOYSE étant pénétré jusqu'au fond du cœur du malheur qui étoit arrivé à son peuple, il les assembla le lendemain, et leur représenta encore la grandeur du crime de leur idolâtrie. Il leur dit ensuite, qu'il alloit se présenter devant Dieu, pour voir s'il pourroit le fléchir et détourner sa colère qu'ils avoient si justement méritée. Il s'humilia donc devant Dieu, comme s'il eût été coupable lui-même du péché des Juifs, et comme s'il n'eût osé ouvrir la bouche pour lui demander pardon d'un si horrible sacrilége. Mais sa charité trouva enfin un remède à un si grand mal. Il se mit au rang de ces criminels, et s'offrit à être effacé avec eux du livre de vie. Il força Dieu en quelque sorte de pardonner plutôt à tant de coupables à cause d'un innocent, que de faire mourir un innocent avec tant de criminels. Ainsi Dieu le renvoya vers le peuple, pour lui dire qu'en faveur de leurs pères il lui donneroit la terre qu'il lui avoit promise;

mais qu'il n'iroit pas lui-même devant eux à son ordinaire, parcequ'ils étoient trop inflexibles, et qu'il craignoit que leur dureté ne le forçât enfin à les exterminer entiérement. Et après leur avoir commandé de quitter tous leurs ornemens, pour lui donner une marque de leur pénitence, il ordonna à Moyse de tailler deux Tables de pierre semblables aux premières qu'il avoit brisées. Moyse alla de grand matin sur la montagne de Sinaï tout seul, où il invoqua le nom de Dieu durant quarante jours. Il se prosterna en terre devant sa Majesté sainte, qui paroissoit sur une nuée au haut de cette montagne, et le conjura de pardonner les péchés de tout ce peuple. Dieu reçut favorablement ses prières et lui promit sa protection ; et lorsqu'il eut passé quarante jours et quarante nuits sans manger, écoutant tous les ordres qu'il plaisoit à Dieu de lui donner pour l'avenir, il s'en retourna avec les deux Tables de la Loi qu'il avoit écrites de son doigt saint. Mais le peuple fut bien surpris de voir la face de Moyse pleine de rayons de lumière, dont Moyse lui-même ne savoit rien. Et comme ils n'osoient approcher de lui, Moyse les appela et leur dit tout ce qu'il avoit appris pour leur dire. Il voila son visage lorqu'il leur parloit, et cet éclat de lumière y demeurant toujours empreint à cause de la familiarité qu'il avoit eue avec Dieu, il fut obligé de tenir toujours ce voile sur son visage, qu'il ôtoit lorsqu'il entroit dans le Tabernacle pour aller parler à Dieu ; apprenant ainsi à tous les Pasteurs de l'Eglise à tempérer les vérités saintes, pour se proportionner à la foiblesse de ceux qui les écoutent, et à cacher les dons intérieurs dont Dieu les favorise dans les secrètes communications qu'ils ont avec lui par la prière. Ce fut ainsi que les Tables de la Loi furent réparées, et que Dieu étant fléchi par la pénitence de ce peuple et par la prière de Moyse, voulut bien une seconde fois graver lui-même sur la pierre de son doigt saint les Commandemens qu'il leur avoit faits. Cette grace marquoit celle qu'il fait à une ame pénitente, lorsqu'étant touchée de ses humiliations, il grave de nouveau dans son cœur, par son Saint-Esprit, sa Loi sainte qu'elle avoit effacée par le désordre de sa vie. Mais Dieu voulut lui-même faire voir à Moyse que cette grace est difficile à obtenir ; et ce fut, comme disent les Saints Pères, pour marquer cette difficulté qu'il voulut que Moyse taillât lui-même ces deux dernières Tables de pierre ; ce qui n'est point marqué des précédentes. Car l'homme est si foible qu'il perd facilement ce qu'il a obtenu sans aucun travail, et Dieu est comme contraint de lui faire sentir de la peine dans la réparation de sa Loi sainte, afin que cette difficulté le rende plus vigilant sur lui-même, et l'empêche de laisser encore perdre une grace qu'il n'a obtenue de Dieu qu'avec tant de larmes.

Moyse fait dresser le Tabernacle, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de Dieu.

La même année 2513, et six mois après leur sortie. Mais ce Tabernacle ne fut achevé qu'au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire au bout de six mois.

MOYSE ayant apporté au peuple les Tables de la Loi, et le peuple étant résolu de rendre à Dieu une fidelle obéissance, ce saint homme ne pensa plus qu'à exécuter ce que Dieu lui avoit ordonné pendant les quarante jours qu'il demeura sur la montagne. Avant que d'entreprendre aucun ouvrage, il assembla le peuple et lui déclara tout ce que Dieu lui avoit ordonné de faire, afin que chacun offrît ce qu'il pourroit pour la structure de tant d'ouvrages. A peine leur eut-il fait cette proposition, qu'ils apportèrent auſſi-tôt leurs plus précieux ornemens, et les femmes même n'épargnèrent pas leurs pendans d'oreilles, leurs brasselets, leurs anneaux et leurs vases les plus riches. Ils donnèrent aussi tout ce qu'ils avoient de belles étoffes et de parfums; et Moyse ayant choisi des personnes éclairées de la sagesse de Dieu pour présider aux ouvrages, ils se virent tellement accablés de tant de dons, qu'ils furent contraints de faire crier par un Héraut que personne n'apportât plus rien. L'ouvrage que

Dieu avoit ordonné le premier à Moyse étoit le Tabernacle dont on voit ici la figure. Il avoit trente coudées de long et dix de large. Des ais lui servoient de murailles de part et d'autre, et il étoit couvert d'étoffes dedans et dehors. Celles de dedans étoient parfaitement riches ; celles de dehors étoient des peaux propres à résister à toutes les injures de l'air. La broderie des rideaux du dedans représentoit des Chérubins et des plumages, et toutes ces peaux se tenoient les unes aux autres, par des anneaux et des boucles faites avec un art admirable. Il y avoit quatre étoffes l'une sur l'autre, afin de résister plus solidement à la pluie. On avoit mis aux ais des anneaux d'or, au travers desquels on passoit des leviers, qui étoient aussi revêtus d'or, pour les porter lorsqu'il falloit changer le Tabernacle de lieu, et on fit des bases d'argent pour les y poser avec plus de sureté. Telle étoit la construction de ce Tabernacle que Saint Augustin dit avoir été tout plein de mystères. C'étoit une figure visible de l'Eglise. Ce Temple portatif, qui se transportoit en divers lieux, marquoit l'Eglise pendant qu'elle étoit encore ici sur la terre dans un état d'instabilité et dans un lieu de passage, comme depuis le Temple de Salomon figura l'Eglise dans son état de stabilité et dans la demeure de Dieu. Les ais qui faisoient comme les murailles de ce Tabernacle, marquoient les personnes fortes qui soutiennent toute l'Eglise par la solidité de leur vertu. Les bases d'argent sur lesquelles ils étoient posés, marquoient la pureté de la doctrine et de la vérité sur laquelle l'Eglise sainte est appuyée. Ces tapis ornés de broderies différentes qui éclatoient de toutes parts au-dedans du Tabernacle, signifioient les différentes vertus des élus, qui forment toutes ensemble une agréable variété, qui est la gloire de Dieu et l'ornement de l'Eglise. Mais comme les Saints Pères remarquent fort bien, chaque partie séparée de ce Tabernacle ne formoit point une demeure où Dieu habitât, ce n'étoit que le tout et l'union de toutes ces parties ensemble. Ce qui nous marque que quelque excellente que paroisse la vertu des particuliers dans l'Eglise, ils ne sont rien néanmoins, s'ils ne sont unis par la charité au reste de ses enfans, dont la paix et la concorde sont le plus saint Temple que Dieu puisse avoir ici sur la terre.

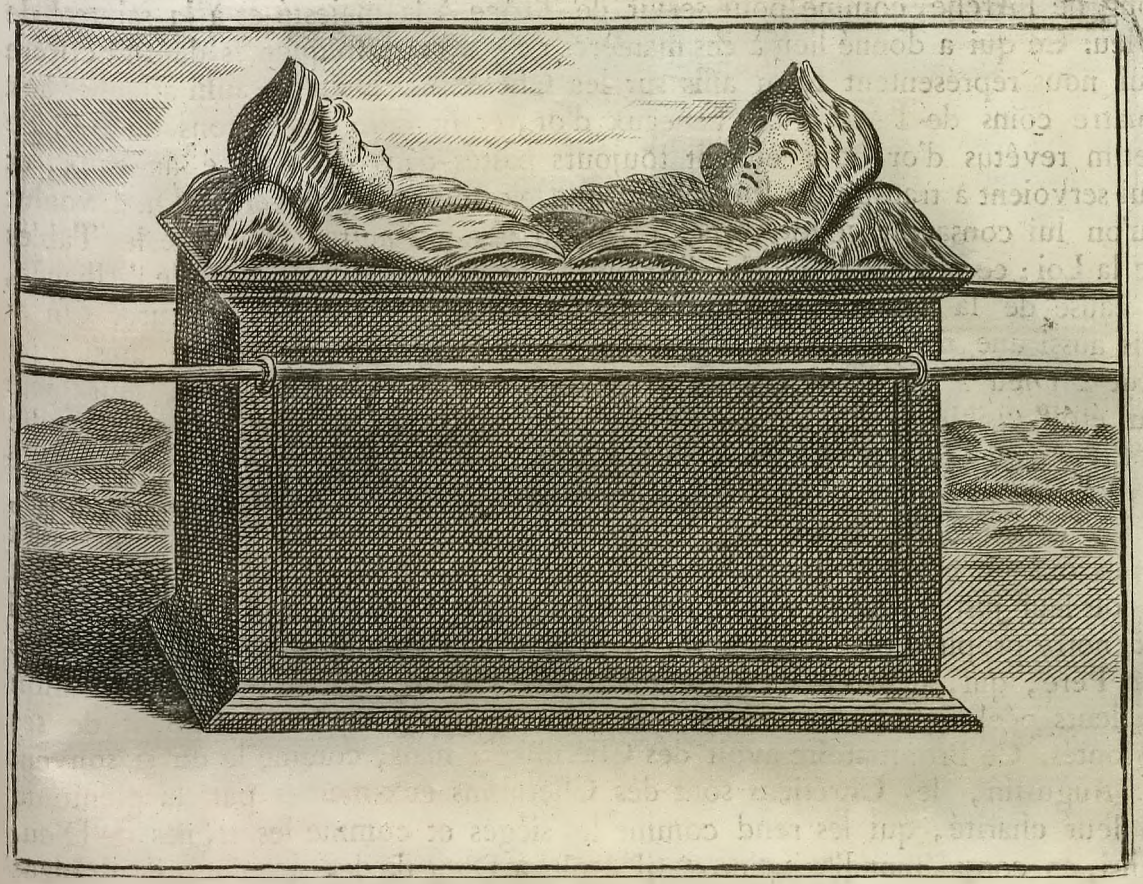


Figure de l'Arche.

L'an du Monde 2514. Dans le premier semestre.

LE Tabernacle étant fait selon les règles que Dieu avoit prescrites à Moyse, il travailla auſſi-tôt à l'Arche. Cette Arche étoit comme l'abrégé de toute la Religion des Juifs, et c'étoit principalement pour la placer avec honneur qu'étoit fait le Tabernacle. Les Juifs la considéroient comme ce qu'ils avoient de plus précieux, et l'Ecriture elle-même l'appelle la gloire d'Israël et la force du Peuple Juif. Elle avoit deux coudées et demie de long, une coudée et demie de large, et une coudée et demie de haut. Elle étoit d'un bois incorruptible, qui étoit revêtu par-dehors et par-dedans de lames d'un or très-pur. Ce qui la couvroit par-dessus n'étoit pas de bois, mais une table d'or de la même grandeur que l'Arche; et ce couvercle étoit appelé Propitiatoire, parce que c'étoit de là que Dieu rendoit ses oracles à son peuple lorsqu'il lui étoit favorable, et qu'il recevoit leurs prières pour se réconcilier avec eux. Il y avoit sur ce Propitiatoire deux Chérubins qui se regardoient l'un l'autre, et qui étendoient leurs ailes le

long de l'Arche, comme pour servir de Trône à la majesté et à la sainteté de Dieu. Ce qui a donné lieu à ces manières de parler si fréquentes dans l'Ecriture qui nous représentent Dieu assis sur les Chérubins. Dieu fit aussi attacher aux quatre coins de l'Arche des anneaux d'or, et fit faire des bâtons de bois de Setim revêtus d'or, qui étoient toujours passés dans ces quatre anneaux, et qui servoient à transporter l'Arche lorsque le camp devoit marcher. Dieu voulut qu'on lui consacrât cette Arche, et qu'on n'y mît autre chose que les Tables de la Loi; ce qui l'a fait appeler l'Arche du Témoignage ou l'Arche de l'Alliance, à cause de la Loi qui est appelée de ces deux noms dans l'Ecriture. On y mit aussi une mesure de la Manne, avec la verge d'Aaron. C'est ainsi qu'il plut à Dieu autrefois de donner à ce peuple grossier un objet de leur piété qui étoit visible et qui avoit quelque rapport à leur foiblesse. Mais l'Arche véritable où Dieu veut habiter maintenant dans la Loi nouvelle, est l'ame de ses Fidelles qui gardent sa Loi dans leurs cœurs, écrite sur des Tables vivantes, qui y conservent la Manne de la grace, dont ils se nourrissent toujours, et qu'ils ont en eux comme la verge d'Aaron, par l'inflexibilité de leur vertu et de leur justice. Le Propitiatoire qui la couvroit représentoit Jesus-Christ qui est notre propitiation, comme dit Saint Paul, et qui nous a reconciliés avec son Père, qui, habitant dans l'ame de ses Fidelles, leur obtient la rémission de leurs péchés, et leur rend les Oracles de Dieu en les instruisant de ses volontés. Ce Propitiatoire avoit des Chérubins; mais, comme le dit si souvent St. Augustin, les Chrétiens sont des Chérubins eux-mêmes par la plénitude de leur charité, qui les rend comme les siéges et comme les trônes de Dieu. Ainsi, en considérant l'honneur où il a plu à Dieu de les appeler, ils doivent mépriser la vaine grandeur du monde et s'en séparer, comme étant indignes d'eux, pour être toujours comme un sanctuaire où Dieu habite avec plaisir, et ne pas imiter ce que firent autrefois les ennemis du Temple de Dieu qui osèrent placer l'Arche sainte auprès de l'idole de Dagon. Ce que St. Augustin dit que nous faisons, lorsque nous voulons allier la vanité du monde avec la vérité de Dieu, et le culte des démons avec le culte de Jesus-Christ.

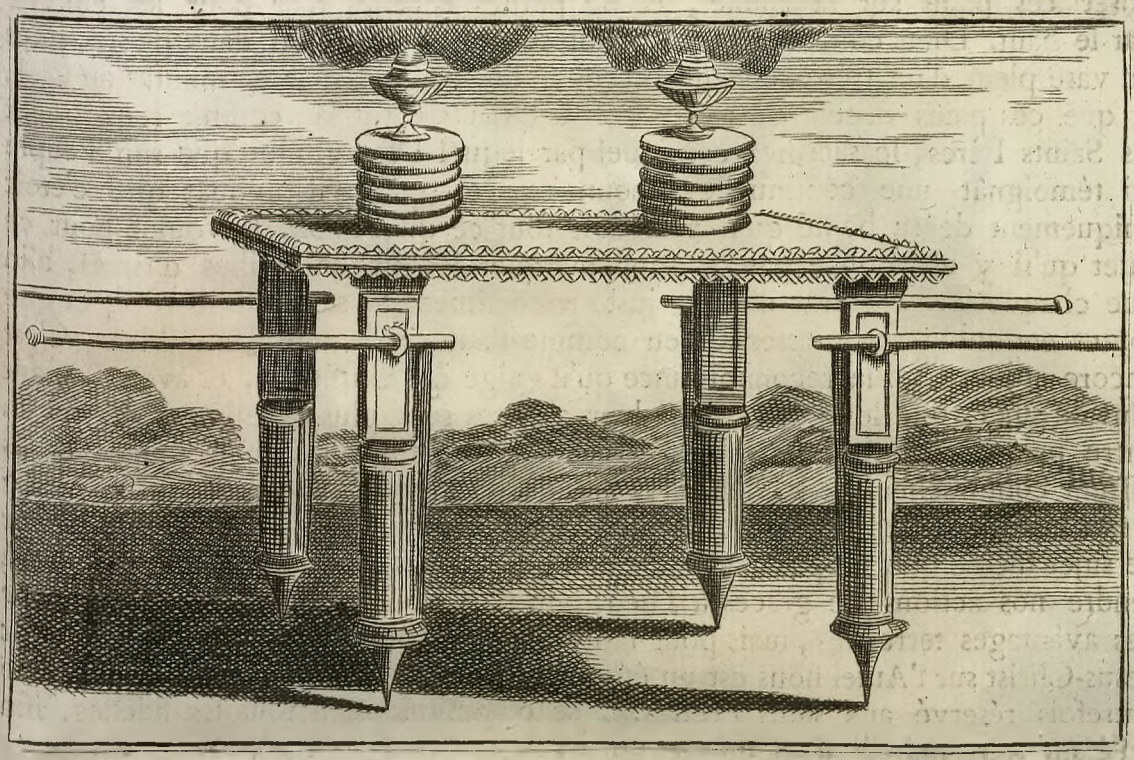


Figure de la Table des pains de Proposition.

La même année 2514. Le premier semestre.

Aussi-tôt que l'Arche d'Alliance fut achevée, Moyse fit une Table comme Dieu lui avoit marqué. Elle étoit d'un bois incorruptible, revêtue de toutes parts de lames d'or. Elle avoit deux coudées de long, une de large, et une coudée et demie de haut. Dieu fit mettre une petite couronne d'or autour qui débordoit par le haut et par le bas, et il y avoit quatre anneaux d'or au-dessous de cette couronne, où on passoit des bâtons de bois revêtus d'or, pour transporter cette Table toutes les fois que le camp marchoit. L'usage auquel cette Table étoit destinée étoit pour y offrir continuellement devant Dieu les pains qu'on appeloit ordinairement les pains de Proposition. Il y en avoit douze que l'on mettoit six à six l'un sur l'autre des deux côtés de la Table. Ils étoient faits de la plus pure farine avec l'huile. On les changeoit toutes les semaines, et au lieu de ceux qui étoient rassis on en mettoit d'autres tout récens. Il n'étoit permis qu'aux seuls Prêtres de manger ceux que l'on avoit retirés, et ils devoient même les manger dans le lieu Saint, pour en marquer davantage la sainteté. Dieu ordonna aussi à Moyse de faire de petits bassins d'or pour

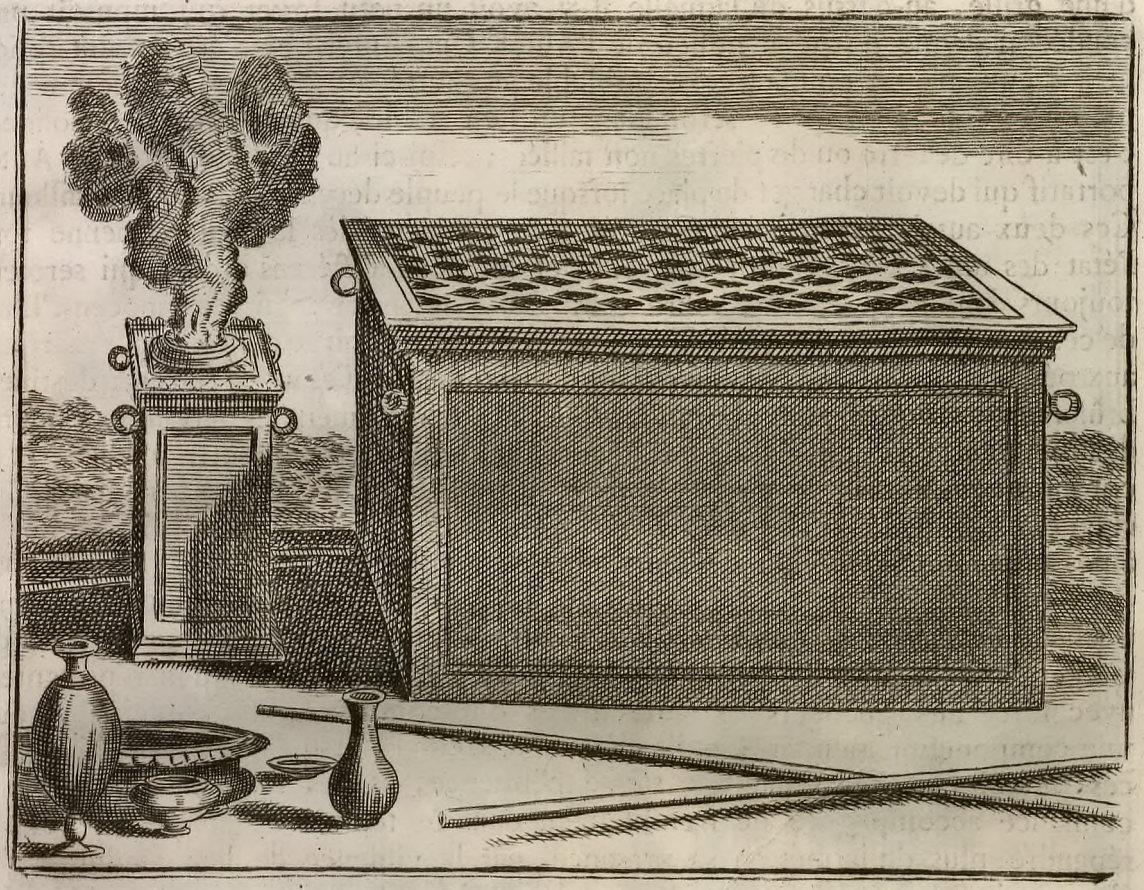
poser ces pains sur la Table, et de petites écuelles d'or pour les couvrir par le haut. Dieu commanda qu'on mît sur chacune de ces deux petites piles un vase plein d'un très-excellent encens, afin que la fumée en montât au Ciel, et que ces pains fussent ainsi consacrés à Dieu. Ce fut là, comme remarquent les Saints Pères, le sacrifice continuel par lequel Dieu voulut que son Peuple lui témoignât une continuelle reconnoissance, et qu'il avouât que c'étoit uniquement de sa bonté qu'il possédoit tout ce qu'il avoit. Il voulut pour ce sujet qu'il y eût douze pains, pour marquer les douze Tribus d'Israël, afin que chaque Tribu entrât dans ce juste ressentiment de ses miséricordes, et que toutes ensemble regardassent Dieu comme l'auteur de tous leurs biens. C'est encore aujourd'hui la reconnoissance qu'il exige des Chrétiens, et avec d'autant plus de sujet, que les graces qu'il leur a faites sont plus excellentes. Ils ont un autre pain de Proposition, c'est-à-dire Jesus-Christ sur la Table sainte, qu'ils offrent continuellement à Dieu pour actions de graces, et qui s'offre lui-même à son Père, en reconnoissance des dons qu'il répand sur son Église. C'est pour ce sujet même que ce pain céleste est appelé Eucharistie, qui nous apprend à rendre nos actions de graces à Dieu, non plus pour un pain matériel, ni pour des avantages terrestres, mais pour tant de graces invisibles et spirituelles dont Jesus-Christ sur l'Autel nous est un éternel monument. Ce pain n'est plus comme autrefois réservé aux seuls Prêtres. Il se communique à tous les fidelles, afin qu'étant tous animés d'un même esprit, ils forment tous un même corps, et comme un seul pain, selon Saint Paul, qui demeurant toujours attaché d'esprit et de cœur à Jesus-Christ sur l'Autel, s'offre comme lui et avec lui à son Père et se tienne en sa présence comme un pain vivant qui trouve sa gloire à être sacrifié pour son service.

Figure du Chandelier d'or.

La même année 2514.

QUOIQUE tout fût magnifique dans le Tabernacle que Dieu ordonna à Moyse de dresser à son honneur, on peut dire néanmoins qu'une des choses qui y éclatoient davantage étoit le Chandelier d'or. Dieu lui-même en ordonna la forme à Moyse. Il lui commanda de faire six branches qui sortoient deux à

deux de chaque côté de la tige qui les soutenoit, et qui faisoit la septième branche. Elles étoient ornées à distances égales de petites pommes et de fleurs-de-lis, qui se lioient l'une à l'autre avec un art admirable. Au-dessus de ces sept branches Dieu fit mettre sept lampes qui étoient aussi d'un or très-pur. Il ordonna que le peuple eût soin d'offrir au Temple la plus pure huile d'olive pour entretenir ces lampes, et c'étoit le Grand-Prêtre lui-même qui avoit ordre de les allumer tous les jours, afin qu'elles brûlassent pendant la nuit dans le Tabernacle. Ces sept lampes si mystérieuses ont bien du rapport avec ce qui se voit dans l'Apocalypse où J. C. glorieux après son Ascension, prend plaisir de dire qu'il habite au milieu des sept lampes, qu'il dit clairement être les Eglises et les Princes des Eglises. Dieu marquoit dès la Loi ancienne quels devoient être les Ministres de la Loi nouvelle, auxquels J. C. a dit lui-même qu'il les a allumés comme des lampes, non pour être cachées dans un lieu obscur, mais pour luire dans la maison. Il veut que ses lampes soient ardentes et luisantes, comme il le dit de Saint Jean-Baptiste, afin que l'éclat que les Pasteurs jettent au dehors aux yeux des hommes, sorte du feu intérieur de la charité dont ils brûlent dans le cœur aux yeux de Dieu; et que leurs lampes ayant été une fois allumées par le feu du Saint-Esprit, elles ne s'éteignent jamais, et s'élèvent au-dessus de tous les efforts que les hommes pourroient faire pour les éteindre, qui, selon la parole de Saint Paulin, changent souvent l'ordre de Dieu, et élèvent sur le chandelier des lampes qui n'ont que de la fumée, et cachent sous le boisseau des lampes véritablement ardentes, et qui pourroient en allumer d'autres. Saint Grégoire aussi a admiré dans ce Chandelier la solidité de cet ouvrage, qu'il a regardé comme la figure de la fermeté que doivent avoir tous les Pasteurs de l'Eglise, de peur que Dieu ne change leur chandelier de sa place, comme il en menace un Evêque dans l'Apocalypse. Mais ce même Pape remarque fort bien que cette fermeté ne peut leur venir que de J. C. qui est la tige qui soutient toutes les branches qui ne peuvent subsister par elles-mêmes, et qui n'ont aucune force que celles qu'elles tirent du Sauveur. Tant que les Pasteurs demeurent attachés à J. C. ils n'ont rien à craindre, dit ce saint Pape. Les hommes peuvent bien faire des efforts pour les ébranler, mais Dieu qui lui-même les a placés dans son Eglise comme des lampes pour éclairer les fidelles, les soutient toujours, et ils demeurent fermes et inébranlables dans la maison du Seigneur, malgré toutes les tempêtes et toutes les agitations du monde.



Figures des deux Autels; de celui des Parfums, et de celui des Holocaustes.

La même année 2514.

POUR achever tout ce que Dieu avoit commandé à Moyse de mettre dans son Tabernacle, ce saint homme fit faire un Autel que l'on nommoit l'Autel des Parfums, parce qu'on y en offroit continuellement à Dieu. Il étoit de bois de Setim, revêtu d'or de toutes parts. Il étoit quarré; il avoit une coudée de long et de large, et deux de haut. Dieu lui-même avoit marqué de quelle manière on devoit composer les parfums qu'on lui offroit sur cet Autel. Il étoit placé dans le Tabernacle, contre le voile que Dieu avoit fait mettre devant l'Arche entre la Table où étoient les pains de Proposition et le Chandelier d'or. Au devant du Tabernacle Dieu fit faire un autre Autel qui étoit dans le Parvis. Comme il étoit destiné pour les sacrifices qu'on y brûloit, il n'étoit point à couvert. Il étoit appelé l'Autel des Holocaustes. Il étoit quarré; il avoit cinq coudées de long, autant de large et trois de hauteur. Il étoit fait de bois de Setim, mais revêtu de toutes parts de grosses lames de cuivre. Sa surface étoit couverte

d'une grille, au-dessus de laquelle il y avoit un petit foyer qui montoit une coudée et demie jusqu'au milieu de l'Autel. Cet Autel qui n'étoit point solide mais creux, n'étoit point en cela semblable aux autres Autels que Dieu commanda qu'on lui dressât lorsqu'on seroit dans un lieu stable, qui devoient être solides, c'est-à-dire de terre ou de pierres non taillées; celui-ci au contraire étoit un Autel portatif qui devoit changer de place lorsque le peuple décampoit pour aller ailleurs. Ces deux autels, selon Saint Grégoire, marquoient dès la Loi ancienne tout l'état des ames dans la Loi nouvelle, et les deux différens ordres qui seroient toujours dans l'Eglise, c'est-à-dire celui des pénitens et celui des innocens. L'un de ces deux Autels étoit dans le Tabernacle, et l'autre étoit au dehors, pour marquer aux pénitens qu'ils sont encore indignes d'entrer dans le Temple. L'un étoit destiné à brûler la chair des animaux, ce qui représente admirablement les actions extérieures de la pénitence par lesquelles le pénitent s'immole en quelque sorte à Dieu, et se consume comme en holocauste. L'autre étoit réservé pour brûler des parfums et pour élever au Ciel l'odeur et la fumée de l'encens, qui marquent l'ardeur de la charité des ames saintes et la ferveur de leurs prières. Ainsi l'un de ces Autels est pour ceux qui soupirent encore dans le souvenir et dans le ressentiment de leurs péchés, et l'autre est pour ceux qui ne soupirent plus que dans le désir du Ciel et de Dieu qui y habite. Les Prêtres élèvent le premier lorsqu'ils représentent avec force aux pécheurs les fautes qu'ils ont commises, afin d'exciter en eux une componction salutaire; et ils élèvent le second, lorsqu'après avoir fait passer ces humbles pécheurs par une sainte pénitence, ils les font entrer avec une confiance accompagnée de tremblement dans le temple du Seigneur, pour y répandre plus de larmes en sa présence, par la violence de leur amour, qu'ils n'en avoient répandu auparavant par la douleur de leur pénitence. Ces deux Autels, quoique si différens entr'eux, ont néanmoins cela de commun, que tous deux honorent Dieu par un culte saint, et qu'ils ont tous deux besoin du feu de son Saint-Esprit pour consumer les sacrifices qui s'y offrent.

Figures des habits du Grand-Prêtre et des autres Lévites.

La même année 2514.

IL ne restoit plus, après tant d'ouvrages, que les ornemens du Grand-Prêtre et des Lévites. Ce qu'ils avoient de commun, est qu'outre les habits de dessous que Dieu avoit ordonné pour la bienséance, ils avoient tous une robe de lin à peu près semblable aux aubes de ce temps, excepté qu'elle ne faisoit point de plis. Sur cette robe ils avoient tous une ceinture de différentes couleurs. Cette ceinture faisoit deux tours, et pendoit ensuite jusqu'aux pieds, mais ils la rejetoient sur l'épaule lorsqu'ils étoient occupés à leur ministère. Ils avoient sur la tête un bonnet de lin, où il y avoit plusieurs plis et replis. C'est tout ce qui étoit de commun au Grand-Prêtre et aux Lévites. Mais le Grand-Prêtre avoit par dessus cette robe de lin

une autre robe de couleur d'hyacinthe qui étoit fort ample et qui pendoit presque jusqu'aux pieds, au bas de laquelle étoient attachées des grenades et de petites sonnettes d'or entremêlées jusqu'au nombre de soixante et douze. Dessus cette robe le Grand-Prêtre se revêtoit de l'Ephod, qui étoit d'une étoffe riche en broderie. Il ne venoit qu'à demi-corps. Il étoit fermé par les côtés, et il ne s'ouvroit que par le haut, comme font aujourd'hui les Dalmatiques. Il se refermoit ensuite avec deux agraffes où étoient deux pierres précieuses d'une admirable beauté, sur lesquelles étoient gravés les douze noms des Tribus, six sur une pierre et six sur l'autre. Il y avoit au devant de cet Ephod une place vide d'un pied en quarré, que l'on remplissoit d'une piéce en broderie nommée le Pectoral, enrichi de douze pierres précieuses, sur chacune desquelles étoit écrit un des noms des douze Tribus d'Israël. Ces deux mots y étoient écrits sur une petite lame d'or, *Doctrine et Vérité.* Ce Pectoral étoit attaché avec quatre chaînes d'or : deux le tenoient par le haut, les deux autres s'attachoient vers la ceinture. Quoique cet Ephod fût fort étroit, le Grand-Prêtre ne laissoit pas de le serrer encore par une ceinture toute éclatante de broderie. Il avoit sur sa Thiare une lame d'or qui couvroit son front, où étoient gravés ces mots, *La sainteté est au Seigneur.* Tout l'éclat de ces habits, quelque grand qu'il fût, n'étoit rien, lorsqu'on jette les yeux sur ce que cette magnificence figuroit. L'or y brilloit, pour montrer, dit Saint Grégoire, que Dieu demande principalement la sagesse dans ceux qui approchent de son Autel, et une sagesse de Dieu qui rende leur vie plus agréable à ses yeux, que leurs vêtemens sacerdotaux ne le sont aux yeux des hommes. Ces sonnettes marquoient aux Prêtres que toute leur vie doit parler et que tous leurs pas doivent porter les hommes à penser à Dieu. Ces sonnettes ne faisoient point de bruit lorsque le Grand-Prêtre ne marchoit pas, et les Pasteurs n'édifient point leurs peuples lorsqu'ils ne s'avancent point dans la piété. Ce Pectoral où étoit écrit la Doctrine et la Vérité, marquoit de quoi le cœur du Prêtre doit s'occuper, en rejetant toutes les pensées vaines et toutes les affaires de la terre. Ces douze noms gravés sur les douze pierres, faisoient voir qu'il devoit toujours avoir dans l'esprit les anciens Pères qui l'ont précédé. Car, selon le même Pape, le Prêtre ne peut être irrépréhensible dans sa vie, que lorsqu'il marche sur les traces des Saints, et qu'il a toujours l'exemple de leur vie devant ses yeux pour la suivre lui-même et pour la faire suivre aux autres.

Nadab et Abiu, fils aînés d'Aaron, ayant mis un feu étranger dans leurs encensoirs, pour offrir à Dieu les encensemens, furent brûlés dans le Tabernacle même.

La même année 2514. Au septième mois.

LORSQUE Moyse eut achevé tout ce que Dieu lui avoit ordonné de faire pour son culte et ses sacrifices, il dressa le Tabernacle et le reste qui y devoit être, et le consacra au commencement de la seconde année de la délivrance d'Egypte. Dieu témoigna visiblement approuver tout ce qu'on offroit à sa gloire, et une nuée couvrit le Tabernacle, pour marquer que la Majesté de Dieu l'avoit rempli. Cette nuée même y demeuroit pendant tout le jour, lorsque Dieu vouloit que son Tabernacle demeurât dans le même lieu, et elle le quittoit lorsque le peuple devoit aller camper ailleurs. Ce fut ainsi que l'on commença à offrir réglément à Dieu sur la terre un culte extérieur et des sacrifices selon les Lois que lui-même avoit prescrites; et Aaron et ses enfans

étoient occupés à ce ministère où Dieu les avoit appelés. Mais Dieu fit voir bientôt avec quelle exactitude il vouloit que l'on s'acquittât de ces fonctions si saintes, et avec quelle sévérité il exigeoit que tout ce qu'il avoit ordonné s'exécutât dans ses sacrifices. Il avoit fait une Loi, que le feu devoit continuellement brûler sur son Autel, que les Prêtres auroient soin de l'entretenir, en y mettant de nouveau bois soir et matin. C'étoit de ce feu, qui étoit saint et sacré, que l'on devoit remplir les encensoirs, lorsqu'on faisoit les encensemens ordonnés de Dieu. Mais Nadab et Abiu, les deux enfans aînés d'Aaron, ayant négligé cette pratique, et ayant pris d'un feu étranger dans leurs encensoirs, moururent dans le Tabernacle même, en présence du Saint des Saints, lorsqu'ils y faisoient les encensemens. Un feu que Dieu lança contre eux comme un coup de tonnerre les dévora au-dedans d'eux-mêmes, sans toucher au-dehors de leurs corps ni même de leurs habits, et Moyse prenant occasion de ce châtiment si soudain, d'avertir les autres Prêtres d'être exacts à leur devoir, fit emporter les corps de Nadab et d'Abiu hors du Sanctuaire, pour les jeter hors du camp, dans le même état qu'ils étoient au Tabernacle, c'est-à-dire étant revêtus de leurs tuniques de lin. Moyse défendit à Aaron et à ses enfans de pleurer ces morts, ou de se raser la tête, et de déchirer leurs habits. Il leur ordonna de laisser ces signes de deuil au reste du peuple, dont ils se devoient autant séparer en ce point comme en tout le reste, pour respecter l'huile sainte dont ils avoient été consacrés. Dieu apprit dès-lors, par un événement si terrible et par une punition si sévère, que ce que l'homme lui offre de plus saint comme sont les encensemens, ne lui peut être agréable lorsqu'il omet dans ce culte extérieur qu'il lui rend les conditions qu'il exige. Il est si grand, qu'on ne peut l'honorer qu'en la manière que lui-même a prescrite. Il ne frappe plus visiblement, comme alors, ceux qui ne gardent point en cela ses ordonnances saintes; mais il ne discerne pas moins aujourd'hui qu'autrefois ceux qui apportent à son Autel un feu étranger, et qui se présentent devant lui, brûlant dans le cœur d'un autre feu que de celui qu'il a allumé sur la terre par son Saint-Esprit. Ce feu étranger qu'il rejette et qu'il punit de mort, est, selon Saint Grégoire, l'amour du monde; et ce saint Pape frappé de l'exemple que Dieu donna dans Nadab et Abiu, en prend sujet d'exhorter tous les fidelles, et particuliérement les Ministres de l'Autel, à bannir de leur cœur l'amour des choses temporelles, afin qu'ils ne brûlent que de l'amour de Dieu seul, qui est un feu consumant, et qui ne peut souffrir qu'un autre feu brûle avec le sien dans un même cœur.

Dieu fait lapider un blasphémateur de son saint Nom, et un autre qui violoit la sainteté du Sabbat, en ramassant quelques pailles dans les champs.

La même année 2514.

Après que Dieu eut donné un si grand exemple de sévérité envers les Ministres de son Autel, en punissant d'une mort si soudaine Nadab et Abiu, il en donna un autre de l'exactitude de sa justice envers le commun du peuple. Deux Juifs se querellant l'un l'autre, un d'entr'eux transporté de colère, blasphéma le saint nom de Dieu. Les oreilles furent blessées de ces paroles détestables; et on amena ce blasphémateur à Moyse, qui ne vôulut rien ordonner sur l'heure avant que d'avoir consulté Dieu. Dieu lui commanda de faire conduire sur l'heure ce blasphémateur hors du camp, et que là tous ceux qui avoient ouï ses blasphêmes mettroient leurs mains sur sa tête, afin qu'ensuite tout le peuple le lapidât. Cet ordre fut exécuté au moment même avec une sévérité qui devroit faire trembler en ce temps ceux qui s'emportent en de si horribles blasphêmes, et faire rougir ceux qui les souffrent avec une si lâche indifférence. Dieu fit ensuite une Loi

qui condamnoit tous les blasphémateurs à être à l'avenir lapidés par tout le peuple. Quelque-temps après, il arriva encore une autre exemple d'une semblable sévérité. Ce peuple étant très-exact à observer extérieurement la sainteté du jour du Sabbat, auquel Dieu leur avoit commandé depuis peu de sa propre bouche de ne faire aucune œuvre servile, ils trouvèrent un homme qui ramassoit un peu de paille dans le désert au jour du Sabbat. L'ayant amené à Moyse et à Aaron pour le juger, ils le firent garder jusqu'à ce qu'ils eussent consulté Dieu, parce qu'ils ne savoient eux-mêmes, ou s'il devoit mourir pour une si petite chose, ou de quelle mort il devoit mourir. Dieu ordonna encore que l'on menât cet homme hors du camp, et que tout le peuple le lapidât. On seroit plus exact en ce temps à garder la loi de Dieu, si on se voyoit menacé d'une prompte mort, aussi-tôt qu'on l'a violée, et la crainte au moins d'un supplice si présent arrêteroit notre témérité. Mais ceux qui ont appris à pratiquer la Loi de Dieu par amour, et non par la crainte des châtimens, ne peuvent assez gémir lorsqu'ils voient la liberté que les Chrétiens se donnent de violer sans rien craindre les Lois les plus inviolables de Dieu. Leur foi leur fait voir d'autres supplices plus à craindre que ne le sont ces punitions temporelles, et ils répandent des larmes lorsqu'ils considèrent que pour des pailles et du chaume, telles que sont toutes les choses temporelles, les hommes irritent la sainteté de Dieu, et attirent sur eux des supplices qui ne finiront jamais. Car Dieu ne relâche rien de la sévérité de ses Lois. Il a dit aux hommes une fois ce qu'il vouloit d'eux, et il ne parle plus ensuite. Les hommes peuvent bien se tromper eux-mêmes, et juger avec un sens humain de la Loi de Dieu. Mais quoiqu'ils se flattent comme cet homme qui ne ramassoit que des pailles, et qu'ils s'excusent facilement eux-mêmes, l'arrêt de mort ne laissera pas d'être prononcé; et ils reconnoîtront trop tard, selon que le dit Saint Augustin, que l'homme étoit vain dans ses promesses, et que Dieu avoit été véritable dans ses menaces.

Moyse envoie douze espions pour reconnoître la Terre de Chanaan. Ils font murmurer le peuple, et Dieu pour le punir de ce murmure l'assure qu'il n'entrera jamais dans cette Terre.

La même année 2514.

LA sévérité de tant de châtimens que Dieu exerçoit en tant de manières sur son peuple ne peut arrêter ses murmures, et Aaron même avec la sœur de Moyse ne s'en trouvèrent pas exempts. Car étant jaloux de la grande autorité que Dieu donnoit à Moyse, ils s'en plaignirent, et dirent qu'il n'étoit pas le seul à qui Dieu eût parlé. Et pour donner quelque prétexte à leurs murmures, ils prirent sujet de la femme de Moyse qui étoit Ethiopienne. Moyse garda alors sa douceur ordinaire. Mais Dieu le vengea lui-même, et épargnant Aaron à cause de sa dignité, il frappa Marie d'une lepre si prompte, qu'en un moment elle dévora tout son corps. Moyse pria Dieu pour la guérison de sa sœur; mais Dieu voulut qu'elle fût séparée et chassée du camp, au moins durant sept jours,

après lesquels elle fut guérie. Ce murmure particulier étant fini, il en survint un autre de tout le peuple. Car Dieu ayant ordonné à Moyse d'envoyer un homme de chaque Tribu pour considérer la terre de Chanaan, et pour apporter de ses fruits, ils revinrent en montrer une grappe de raisin qui faisoit voir l'excellence de cette terre. Mais ils dirent en même temps qu'elle étoit habitée par un peuple si redoutable, qu'ils jetèrent l'épouvante dans tous les cœurs. Tous alors d'une commune voix se plaignirent de Moyse. Ils souhaitèrent d'être morts dans le désert plutôt que d'aller combattre contre des Géans. Enfin ils résolurent d'élire un chef pour retourner en Egypte. Moyse et Aaron se prosternèrent devant Dieu pour appaiser sa colère ; et cependant Caleb et Josué, qui avoient été de ces douze, tâchèrent d'adoucir le peuple, malgré la résistance des dix autres qui étoient les principeaux auteurs de cette sédition. Ils lui représentèrent que cette terre étoit excellente, et que s'ils avoient soin de se rendre Dieu favorable, ils en dévoreroient les habitans comme on dévore un morceau de pain. Mais le peuple étrangement aigri, étoit prêt même de lapider Caleb et Josué, si Dieu n'eût arrêté leur fureur en paroissant avec éclat sur le Tabernacle de l'Alliance. Il commanda à Moyse de dire à tout le peuple qu'il avoit ouï leurs murmures, qu'il les traiteroit comme ils l'avoient désiré; que puisqu'ils avoient souhaité de mourir dans cette solitude, ils y mourroient tous, en commençant à compter depuis ceux qui avoient vingt-ans, et qu'il n'y auroit que leurs enfans qui entreroient dans cette terre, après avoir erré pendant quarante ans dans ce désert. Il excepta de cette punition Josué et Caleb, qui s'étoient opposés à leurs murmures ; et les autres espions qui avoient causé cette sédition dans le peuple, furent frappés de mort à l'heure même comme les auteurs d'un si grand mal. Dieu fit voir alors que lorsqu'il nous promet de grandes récompenses, il ne veut pas que nous nous épouvantions au moindre combat qu'il faut souffrir pour les mériter. On ne peut entrer dans la terre promise qu'en surmontant les ennemis qui nous en ferment le passage. Mais au lieu de s'abattre à la vue de ces ennemis, il faut au contraire relever sa foi et s'appuyer sur les promesses de Dieu qui lui-même combat pour nous. C'est ainsi que dans la Loi nouvelle Jesus-Christ n'a promis son Royaume qu'à ceux qui useroient de violence pour le ravir. C'est renoncer à ce Royaume que de craindre les efforts auxquels seuls Dieu l'a promis; et ceux qui, au lieu d'encourager les ames à les vaincre, les affoiblissent en leurs représentant ces difficultés comme insurmontables, seront punis de Dieu, comme étant la première cause de la perte de son peuple.

Coré, Dathan et Abiron murmurant contre Moyse, et affectant la souveraine Prêtrise, sont abîmés tout en vie, et la terre s'entr'ouvre pour les dévorer.

La même année 2514, et la seconde depuis la sortie d'Égypte.

LE murmure du peuple excité par les espions, fut bientôt suivi d'un autre qui offensa Dieu bien davantage. Coré, Dathan et Abiron, avec deux cent cinquante des principaux d'entre les Israélites, s'élevèrent contre Moyse et contre Aaron. Ils furent jaloux de leur puissance, et ils leur dirent que jusques là ils avoient assez dominé sur le peuple du Seigneur, et qu'il étoit temps de mettre des bornes à leur tyrannie. Moyse se jeta par terre lorsqu'il vit cette conspiration, et comme ces murmurateurs affectoient la souveraine Prêtrise, il leur reprocha leur ambition. Il leur représenta que ce leur étoit déja trop d'honneur d'avoir été élevés à la dignité de Lévites, sans porter encore leurs désirs plus haut. Et après leur avoir fait voir que leurs murmures attaquoient Dieu même, il leur dit que le lendemain matin ils vinssent avec leurs encensoirs, et qu'Aaron viendroit aussi avec le sien. Cela étant fait, Coré avec ses partisans se mit d'un côté, et Aaron de l'autre. Dieu parut en même temps dans sa

Majesté, et commanda à tout le monde de se séparer de ces murmurateurs; qui demeurèrent seuls à l'entrée de leurs tentes avec leurs femmes et leurs enfans. Moyse alors prit à témoin tout le peuple, et lui dit qu'ils alloient voir une preuve indubitable qu'il n'avoit rien fait que par les ordres de Dieu, et que la mort extraordinaire de ces rebelles le justifieroit en leur présence. A peine eut-il cessé de parler, que la terre s'ouvrit tout d'un coup sous les pieds de ces trois factieux, et les dévora avec leurs tentes et tout ce qui leur appartenoit. Ils descendirent tout vivans dans l'enfer; leurs corps furent abîmés dans les entrailles de la terre, et ils périrent en un moment du milieu du peuple, qui fuyoit de toutes parts, et qui craignoit d'être lui-même enveloppé dans leur ruine. En même temps un feu envoyé de Dieu consuma ces deux cent cinquante partisans de Coré. Moyse fit retirer leurs encensoirs de l'embrâsement, pour les mettre en lames d'or qui furent attachées à l'Autel, afin d'être comme un monument éternel d'une si sévère vengeance. Le peuple s'éleva contre Moyse comme contre l'auteur d'une mort si cruelle, et Dieu l'auroit consumé par les flammes qu'il envoya contre ces murmurateurs, si Moyse ne s'y fût opposé par ses prières. C'est pourquoi Dieu commanda qu'Aaron se hâtât de prendre son encensoir et d'y mettre des parfums pour appaiser sa colère, et aussi-tôt le feu s'arrêta après avoir consumé près de quinze mille hommes. Dieu, pour confirmer davantage le Sacerdoce à Aaron, voulut que chaque Tribu mît une verge dans le Tabernacle, et qu'elle y écrivît son nom, afin qu'on reconnût par celle qui auroit fleuri, celui que Dieu auroit choisi pour Prêtre. On trouva que ce fut la verge d'Aaron qui d'un tronc mort avoit poussé des fleurs et des feuilles, que Dieu pour ce sujet voulut que l'on gardât dans le Tabernacle. Un si grand exemple a toujours retenu les personnes sages de s'engager par elles-mêmes au ministère des saints Autels, et ils ont craint de mettre témérairement la main à l'encensoir, sans y avoir été appelés de Dieu. La punition de ces trois factieux, qui furent plutôt ensevelis qu'ils ne furent morts, et qui tombèrent tout vivans dans l'enfer, comme dit l'Ecriture, les tient dans une humble retenue à l'égard des choses saintes, et ils comprennent que Dieu est si grand, qu'il ne peut être servi que par ceux qu'il se choisit lui-même pour être ses Ministres, et auxquels il donne en les appelant à ces hautes fonctions, les qualités divines que mérite un emploi si saint.

Le peuple murmurant contre Dieu et contre Moyse, est puni par des serpens de feu, dont ils furent guéris par un serpent d'airain que Moyse fit élever pour être vu de tout le peuple.

L'an du Monde 2552. Avant J. C. 1452. Au sixième mois de l'an 40 de la sortie d'Égypte.

LA révolte de Coré, de Dathan et d'Abiron ayant été appaisée, il s'en excita quelque temps après une autre dans tout le peuple, que Dieu vengea d'une manière bien particulière. Car lorsqu'il erroit dans le désert pendant tant d'années, dans les diverses stations où Moyse le faisoit aller, il s'ennuya de tant de détours. Ils s'élevèrent tous à leur ordinaire contre Moyse, ils lui témoignèrent leur mécontentement, et s'emportèrent en des plaintes publiques contre lui et contre Dieu même. Ils se plaignirent encore, comme ils avoient déjà fait en tant de rencontres, de ce qu'il les avoit tirés de l'Egypte. Que n'y sommes-nous demeurés, dirent-ils, et pourquoi faut-il que nous mourions dans cette vaste solitude?

Nous n'avons point de pain à manger, l'eau même souvent nous y manque, et nous sommes dégoûtés il y a long-temps de cette nourriture si légère qui nous est devenue insupportable. Dieu fut irrité de ces murmures. Il envoya contre ces ingrats des serpens de feu qui causèrent une effroyable désolation parmi tout ce peuple. Les plus séditieux furent épouvantés d'une punition si soudaine. Ils arrêtèrent tout d'un coup leurs murmures, et ils changèrent leurs plaintes et leurs menaces en des prières et des gémissemens. Ils vinrent reconnoître devant Moyse qu'ils avoient péché, et qu'ils avoient irrité Dieu en murmurant contre sa conduite; mais ils le conjurèrent d'avoir enfin pitié d'eux et de faire cesser promptement cette plaie mortelle. Moyse porta humblement devant Dieu leurs demandes, et Dieu appaisé par les prières de ce saint homme, lui commanda de faire un serpent d'airain, et de l'élever pour le rendre visible aux yeux de tous, afin que ceux qui auroient été mordus des serpens, regardassent ce serpent d'airain et fussent guéris de leurs blessures. Ce fut ainsi que cette mortalité cessa parmi le peuple, qui nous donna alors, et dans sa blessure et dans sa guérison, des instructions très-importantes. Car les Saints Pères ont regardé ce murmure du peuple et cette plainte de leurs longs travaux, comme une des tentations les plus dangereuses qui puisse arriver même aux plus parfaits qui sont quelquefois en danger, s'ils ne réveillent leur foi et leur confiance en Dieu, de se laisser abattre dans les peines et dans les difficultés de la voie étroite. Mais ils ne peuvent consentir à ces murmures secrets, sans être empoisonnés dans l'ame par le venin des serpens, c'est-à-dire des démons, qui ne veillent qu'à leur perte, et qui ne tâchent qu'à les jeter dans le découragement. Pour se guérir d'une blessure si dangereuse, il ne leur reste qu'à regarder le serpent d'airain qui représentoit Jesus-Christ, comme il nous en assure lui-même dans son Evangile. Il n'a pas dédaigné de se comparer à un serpent, mais à un serpent d'airain; parce qu'en prenant notre chair, il n'en a pas pris le péché, qui est comme le venin du serpent, quoiqu'il n'ait pas refusé de se soumettre à la mort, qui étoit l'effet et la punition du péché. C'est ce divin objet de Jesus-Christ élevé en croix, que les fidelles doivent regarder avec foi pour faire cesser toutes leurs plaintes, et pour trouver la consolation de leurs maux, en se disant souvent à eux-mêmes: Si l'innocent a tant souffert sans se plaindre, les coupables se doivent-ils plaindre de souffrir quelque chose? et si Dieu a traité ainsi le bois vert, est-il juste qu'il épargne le bois sec?

Le faux Prophète Balaam bénit malgré lui le peuple de Dieu, quoique le Roi Balac l'eût envoyé querir pour le maudire. Son ânesse lui parle pour se plaindre de ce qu'il la frappoit, parce qu'elle s'arrêtoit devant un Ange que Balaam ne voyoit pas.

L'an du Monde 2553. Avant J. C. 1451.

Après tant d'afflictions et de peines dont Moyse avoit été éprouvé dans la conduite de son peuple, il ne lui restoit plus avant sa mort que d'éprouver encore celles que lui pouvoient causer les artifices des faux Prophètes. Israël étant campé assez proche des Moabites, Balac leur Roi en étant épouvanté, eut recours à un faux Prophète des Ammonites, nommé Balaam, qu'il pria de venir maudire Israël. Ce faux Prophète consulta Dieu durant la nuit, qui lui défendit de le faire, parce qu'il avoit lui-même béni ce peuple. Balaam renvoya donc les gens de Balac. Mais ce Prince ne se rebuta point, et il lui en envoya d'autres plus considérables, avec de plus grands présens. L'avarice de

ce faux Prophète en fut tentée, et au lieu de répondre fermement à ces personnes ce que Dieu lui avoit déjà dit la première fois, il le consulta de nouveau, comme si l'or de ces seconds Ambassadeurs avoit pu faire le même changement en Dieu, qu'il avoit fait dans le cœur de cet avare. C'est pourquoi Dieu l'abandonnant à ses secrets désirs, il lui dit qu'il suivît ces personnes et qu'il allât trouver Balac. Lorsqu'il étoit en chemin, un Ange se présenta devant lui sans qu'il le connût. L'ânesse sur laquelle il étoit monté, le vit et s'arrêta. Elle tomba même devant l'Ange; et comme Balaam la frappoit, Dieu, dit l'Ecriture, ouvrit la bouche de l'ânesse, et par un miracle qui a été unique, elle se plaignit de cette injuste sévérité. En même-temps Balaam vit l'Ange qui s'opposoit à son voyage; et comme il le menaçoit de le tuer, Balaam s'humilia devant lui et lui dit qu'il étoit prêt de s'en retourner s'il le désiroit. L'Ange lui permit de continuer son voyage, mais à condition qu'il ne diroit que ce qu'il entendroit de Dieu. C'est ce qu'il fit en effet, et quelques efforts que Balac fît pour l'obliger de maudire Israël, Dieu, malgré Balac et Balaam, ne fit prononcer pour les Juifs que des bénédictions qui irritèrent étrangement ce Roi. Mais Dieu conduisoit la langue de Balaam, comme il venoit un peu auparavant de conduire la langue de l'ânesse sur laquelle il étoit monté. La crainte néanmoins de perdre les récompenses qu'il attendoit de ce Roi, fit que Balaam détruisit par le conseil qu'il donna, tout ce qu'il venoit de dire. Car parlant, non plus en Prophète, mais en très-méchant homme, il conseilla à Balac de faire voir des femmes Madianites au peuple Juif, afin que ce peuple péchât avec elles et adorât leurs Idoles, et que Dieu l'abandonnât ensuite à ses ennemis. Cet avis eut un succès bien funeste. Car ces femmes idolâtres gagnèrent en effet par leurs attraits ce peuple facile, et le corrompirent premiérement dans l'ame, et ensuite dans le corps. Ainsi un faux Prophète qui contrefaisoit l'homme de Dieu, auroit été par ses artifices et par son avarice la cause de la perte de tout le peuple de Dieu, si un vrai Ministre du Seigneur ne s'y fût opposé par un saint zèle. Car Phinée voyant un Juif commettre un crime avec une femme Madianite, perça ces deux corps coupables de son épée, et appaisa Dieu par ce sacrifice. Ce peuple donc, dit saint Ambroise, fut plus miraculeusement délivré par un seul vrai Prêtre, qu'il n'avoit été corrompu par un seul faux Prophète, et la piété de l'un eut plus de force que l'avarice et les artifices de l'autre. On vit alors que le peuple de Dieu est heureux lorsqu'il a des personnes qui s'opposent par un zèle sage aux desseins de ceux qui tâchent de le corrompre. Il y aura toujours des Balaam dans l'Eglise, puisque c'est à ce faux Prophète que l'Apôtre compare ceux qui cherchent leurs propres intérêts et non ceux de Jesus-Christ. C'est pourquoi il faut souhaiter qu'il y ait aussi des Phinées qui soient sensibles à toutes les plaies qu'on fait à l'Eglise, et qui ne cherchent que les intérêts de Dieu et le salut de son peuple.

Dieu

Dieu fait voir à Moyse la terre de Chanaan du haut de la montagne Abarim, où il meurt, sans qu'on ait su depuis où étoit son corps.

La même année 2553. A la fin de la quarantième année de la sortie d'Égypte.

LORSQUE Balaam eut fait pécher Israël, Dieu donna ordre à Moyse qu'avant que de mourir il se vengeât des Madianites. C'est pourquoi ayant choisi douze mille hommes des plus courageux, il les envoya sous la conduite de Phinée, espérant que le zèle qu'il avoit déja témoigné attireroit la bénédiction de Dieu sur tous ses soldats. Il ne fut pas trompé dans son attente, car ces douze mille hommes défirent entiérement les Madianites et leurs Princes, tuèrent Balaam qui avoit été l'auteur d'un conseil si détestable, brûlèrent toutes les villes de ce pays-là, et prirent toutes leurs femmes et leurs troupeaux qu'ils amenèrent dans le camp. Moyse alla au-devant d'eux, et voyant qu'ils avoient réservé les femmes, il se fâcha étrangement contre tous les Officiers, de ce qu'ils avoient laissé en vie celles qui les avoient trompés, et dont Balaam s'étoit servi pour les perdre. C'est pourquoi il leur commanda qu'après avoir généralement

tué tous les mâles, tant grands que petits, ils tuassent de même toutes les femmes, et qu'ils ne réservassent que les filles vierges, qui se trouvèrent au nombre de trente-deux mille. Moyse ensuite donna à la Tribu de Ruben, de Gad, et à la demi-Tribu de Manassé, les terres au-delà du Jourdain. Et comme il ne le devoit point passer, Dieu lui commanda de faire venir Josué, et de le charger de la conduite de tout le peuple en leur présence. Moyse exhorta plusieurs fois Josué à s'armer de force et de courage, afin de faire entrer ce peuple dans la terre qui lui avoit été si souvent promise. Il déclara en abrégé à tout le peuple ce que Dieu lui avoit ordonné de lui commander de sa part pendant quarante ans, et il l'écrivit même dans un livre qu'il fit mettre dans l'Arche avec les Tables de la Loi. Enfin étant monté au haut de la montagne Abarim, il bénit toutes les Tribus d'Israël. Dieu lui montra la terre de Chanaan et il lui dit qu'il lui suffisoit qu'il l'eût vue de ses yeux, mais qu'il n'y entreroit pas. Ce saint homme mourut ainsi sur cette montagne, étant âgé de cent vingt ans, sans qu'on pût depuis savoir où étoit son corps ni découvrir son sépulcre. Tout le peuple le pleura pendant trente jours, et obéit à Josué que Dieu remplit de son Esprit et de sa Sagesse, quoique personne depuis Moyse ne parût jamais égal à ce grand Prophète, qui joignit une souveraine douceur à un zèle admirable, et qui régla l'un et l'autre par une sagesse divine. Sa fidélité a été admirée de tous les Saints. Il rendit à Dieu tout ce qui lui étoit dû, sans rien omettre de ce qu'il devoit à son peuple, comme il rendit à son peuple tout ce qu'il pouvoit attendre de lui, sans manquer à ce qu'il devoit à Dieu. Sa vie fut toujours pleine de périls et de travaux, et elle se termina à une mort qui étoit comme une espéce de châtiment, et par laquelle il sembloit que Dieu voulût achever de purifier la vertu de ce saint Prophète. Mais nous n'avons garde de croire, dit St. Angustin, que Dieu ait pensé à punir ce serviteur si fidelle, et que ç'ait été un grand mal à Moyse de mourir étant âgé de cent vingt ans, pour ne pas entrer dans une terre où tant de méchans entrèrent après lui. Celui que Dieu jugeoit digne de le voir un jour dans le Ciel, pouvoit-il se croire malheureux de ne pas entrer dans une partie de la terre, qui n'en étoit que l'image? Mais l'Ecriture, dit ce saint Père, nous vouloit avertir, par cette circonstance, que ceux qui seroient servilement attachés à la loi de Moyse, n'entreroient jamais dans le Ciel, et qu'il faut nécessairement passer à la grace, si l'on veut espérer d'entrer un jour dans la véritable terre promise, que le vrai Josué qui est Jesus-Christ, nous ouvre après le passage du Jourdain, c'est-à-dire après les souffrances de tous les maux de ce monde.

Josué fait passer le Jourdain à tout le peuple. Ce fleuve se sèche aussi-tôt que les Prêtres qui portoient l'Arche y furent entrés; et les eaux s'élevant en haut demeurèrent suspendues comme une montagne.

L'an du Monde 2553. Le premier mois de l'année 41 depuis la sortie d'Égypte.

MOYSE étant mort, le peuple promit à Josué de lui obéir en tout. Dieu signala d'abord ce nouveau Chef de son peuple par le passage du Jourdain. Josué fit assembler tous les Juifs, et leur commanda de préparer des vivres parce que dans trois jours ils devoient passer ce fleuve. Après ces trois jours, Josué fit crier par un Hérault que tout le peuple prît garde à l'Arche et que lorsqu'il la verroit dans le fleuve, il s'avançât pour le passer, sans approcher néanmoins de l'Arche de plus près que de deux mille coudées. Il commanda ensuite aux Prêtres d'entrer dans le Jourdain avec l'Arche, et de s'arrêter lorsqu'ils y auroient fait quelques pas. Dès que le Jourdain eut senti la présence de l'Arche, les eaux qui étoient au-dessous des Prêtres s'écoulèrent à leur ordinaire dans

la Mer Morte; mais celles qui étoient au-dessus remontèrent vers leur source et s'élevèrent comme une haute montagne. Le peuple aussi-tôt passa ce fleuve à pied sec, pendant que les Prêtres soutenoient l'Arche jusqu'à ce que tout le peuple fût passé. Josué qui avoit appris de Moyse de quelle importance il étoit de témoigner à Dieu sa reconnoissance, après avoir reçu de lui quelque grace, ne voulut pas qu'une assistance si merveilleuse demeurât sans un monument éternel de sa gratitude. Il commanda que douze hommes choisis des douze Tribus, prissent chacun une pierre du milieu du fleuve, dans l'endroit même où les pieds des Prêtres s'étoient arrêtés, et que de ces douze pierres ils fissent comme un Autel sur la terre ferme, pour servir à l'avenir de marque de ce passage si miraculeux. Il voulut encore qu'on prît douze pierres sur le bord du fleuve, qu'on les portât à l'endroit où s'étoient arrêtés les Prêtres, et qu'on en bâtît comme un Autel, qui demeura toujours depuis au milieu du fleuve. Lorsque ces ordres eurent été exécutés, et qu'il ne restoit plus rien à passer, Josué avertit les Prêtres qui portoient l'Arche de sortir du milieu du fleuve, et dès qu'ils furent sur la terre ferme, les eaux du Jourdain qui s'étoient arrêtées commencèrent à fondre avec impétuosité, pour reprendre leur cours ordinaire. Ce fut ainsi que Dieu commença à donner du crédit à Josué dans l'esprit du peuple. Il nous apprit par ce miracle ce qu'il fait dans toute la suite des siècles, lorsqu'il veut faire entrer son peuple dans la véritable terre promise, c'est-à-dire dans l'Eglise sainte. Car ce passage du Jourdain fut alors une figure du Baptême, par la vertu duquel il se fait encore aujourd'hui le même miracle dans l'homme, qu'il se fit alors dans ce fleuve, puisque le baptisé, s'il est véritablement converti, ne laisse plus couler ses eaux, c'est-à-dire les affections de son cœur, selon le cours ordinaire qu'il leur permettoit auparavant. Il ne souffre plus qu'elles aillent se perdre encore, comme celles du Jourdain, dans la Mer Morte, c'est-à-dire dans l'amertume et dans la corruption du siècle. Le changement de son cœur et de son amour leur fait prendre une autre route, et il sent, par un effet miraculeux de la grace de Dieu dans lui, qu'il se fait un effort à lui-même pour faire remonter ses eaux vers leur source, c'est-à-dire pour faire rentrer toutes ses affections dans Dieu qui est son principe.

Les murailles de Jéricho tombent par terre au bruit des Trompettes des Prêtres qui précédoient l'Arche du Seigneur.

La même année 2553. Avant J. C. 1451.

LA première ville qui se trouva à combattre après le passage du Jourdain fut Jéricho, où Josué avoit déjà envoyé des espions pour la reconnoître; ils y furent même découverts, et ils y eussent été en grand danger de perdre la vie, si la charité d'une femme nommée Rahab, qui jusques-là avoit été déréglée dans sa conduite, ne les eût sauvés en les cachant. Ces espions étant retournés à Josué ne firent pas comme ceux que Moyse avoit envoyés quarante ans auparavant, qui intimidèrent le peuple par leur rapport. Ils l'encouragèrent au contraire, et ils lui dirent que Jéricho étoit dans une si grande consternation qu'elle étoit déjà comme vaincue. L'effroi dont tout ce peuple avoit été saisi lorsqu'ils virent les Juifs s'approcher, et le souvenir de tant de merveilles que Dieu avoit faites en faveur d'Israël, leur fit rechercher toutes les précautions

possibles, et n'en trouvant point d'autres que dans la solidité de leurs murs et de leurs remparts, ils en firent de si forts qu'ils paroissoient imprenables. Mais Dieu se moqua de la résistance de ces peuples, et il promit à Josué que sans machines et sans efforts il renverseroit par terre toutes ces murailles. Il lui commanda que durant sept jours le peuple fît tout le tour des murs de cette ville, et qu'au septième les Prêtres prissent sept trompettes et les fissent retentir marchant devant l'Arche ; qu'ils fissent ainsi sept fois le tour de Jéricho avec un profond silence ; qu'au septième jour ils jetassent tout d'un coup un bruit perçant et aigu, et que tout le peuple leur répondît de même. Il lui promit qu'aussi-tôt les murs de Jéricho tomberoient par terre ; ce qui arriva comme il le lui avoit marqué. Il lui défendit ensuite qu'on ne prît rien de cette ville. Il voulut qu'elle fût toute en anathème : ce que Josué recommanda très-particuliérement, de peur que quelqu'un par son avarice ne fût cause du malheur de tout le peuple. Il eut soin aussi d'avertir le peuple de sauver Rahab, et il commanda aux espions d'aller prendre d'abord cette femme et tout ce qui étoit à elle, afin de l'amener au milieu de leur camp pour y trouver la sureté qu'elle avoit si justement méritée. Ce fut ainsi que Jéricho fut détruite, et que ce peuple ennemi de Dieu qui se confioit dans la hauteur et dans la force de ses murailles, les vit en un moment renversées par terre, au seul retentissement des trompettes. Ce miracle figuroit un mystère que les saints Pères ont fort remarqué. Ils nous ont dit que le bruit éclatant de ces trompettes représentoit l'éclat de la prédication des Pasteurs qui jettent en même temps la joie dans le cœur des Israélites, et la frayeur dans ceux qui leur font la guerre. Rien, dit Saint Ambroise, ne rend le peuple de Dieu plus victorieux de ses ennemis, que le soin que l'on prend de l'animer par le son de la parole de Dieu, et par le retentissement des trompettes du Jubilé, c'est-à-dire de la grace que Dieu leur fait en leur pardonnant leurs péchés. Cette joie sainte répandue dans l'ame par la parole des Prêtres, est toute leur force, comme le disent les saints Pères. Jéricho étoit imprenable pendant que les Prêtres demeuroient dans le silence, mais lorsqu'ils firent du bruit et que le peuple leur répondit par ses cris, ses murailles tombèrent par terre. Ainsi, dit Saint Ambroise, les Chrétiens seront victorieux des démons lorsque les Prêtres de la Loi nouvelle feront retentir sans rien craindre les vérités saintes qui remplissent les peuples de joie ; qui leur apprennent à soupirer vers le Ciel et à fouler aux pieds tout le monde, en le regardant comme un autre Jéricho, c'est-à-dire comme une ville d'anathème qu'ils ont en horreur.

Josué, après la ruine de Jéricho, attaque la ville de Haï où il est repoussé d'abord à cause du crime d'Achan ; mais après la punition d'Achan il prend la ville et la brûle.

La même année 2553.

LA ruine de Jéricho fut suivie de celle de Haï. Comme cette ville paroissoit moins considérable, on représenta à Josué qu'il étoit superflu de fatiguer toute l'armée, et que deux ou trois mille homme suffiroient pour emporter cette Place. Josué le crut. Mais lorsqu'il s'attendoit à voir revenir ses troupes victorieuses, il fut bien surpris d'apprendre qu'elles avoient été défaites, et qu'elles revenoient à lui après une honteuse fuite. Il se jeta par terre devant le Seigneur, et ne pouvant souffrir cette honte de son peuple qui retomboit sur Dieu même, il lui en fit ses plaintes avec une profonde douleur. Dieu lui répondit que c'étoit le péché d'Israël qui avoit été cause de cette défaite, et que l'anathème qui étoit au milieu du peuple, avoit retiré de lui son secours,

et l'avoit forcé de l'exposer à ses ennemis ; mais qu'il eût soin de sanctifier le peuple, et qu'alors il continueroit de le protéger. Josué fit donc assembler le peuple, et il protesta que celui qui se trouveroit coupable seroit brûlé. On jeta d'abord le tort sur les Tribus, et il tomba sur la Tribu de Juda. On le jeta ensuite sur les familles de cette Tribu, et il tomba sur la famille de Zaré, d'où enfin il vint sur Achan, à qui Josué commanda de confesser la vérité et de rendre gloire à Dieu. Achan voyant sa faute si divinement découverte, crut qu'il étoit inutile de céler le reste. Il avoua qu'il avoit péché, et que dans le sac de Jéricho un manteau d'écarlate l'avoit tenté, qu'il l'avoit pris avec deux cents sicles d'argent et une règle d'or, qu'il avoit cachés en terre dans sa tente, en un lieu qu'il marqua à ceux qui allèrent les chercher, et qui les portèrent à Josué en présence de tout le peuple. Josué fit prendre Achan à l'heure même avec sa femme et ses enfans et tout ce qui étoit à lui, et l'ayant mené dans la vallée d'Achor, ils le lapidèrent et brûlèrent tout ce qui lui appartenoit. Dieu étant réconcilié par cette vengeance, dit à Josué qu'il ne craignît rien, et qu'il lui avoit livré la ville de Haï. Il l'avertit de mettre une embuscade auprès de la ville, afin qu'en faisant semblant de fuir comme la première fois, tous les habitans de Haï fussent surpris entre ceux qui s'étoient cachés proche de la ville, et les autres qui feindroient de fuir. C'est ce qui arriva en effet. Ce peuple transporté de joie poursuivit encore ceux qui ne fuyoient qu'en attendant qu'ils vissent la ville en feu. Ils se retournèrent alors, et taillèrent en piéces les habitans de Haï jusqu'au nombre de douze mille. Ainsi la gloire du peuple de Dieu fut réparée par la mort d'Achan, dont l'avarice avoit été funeste à tant de personnes. Saint Chrysostome déplore le malheur de l'Eglise, lorsqu'il considère cet événement d'un peuple qui en étoit la figure. Il ne peut s'empêcher de trembler, lorsqu'il voit qu'un seul homme qui avoit violé la Loi de Dieu par son avarice, attire la malédiction sur tout le peuple ; et il trouve insensibles ceux qui, lorsque tout est plein de méchans, sont néanmoins sans aucune crainte ; c'est pourquoi il exhorte les Chrétiens à se séparer des pécheurs. C'est déjà, dit-il, avoir beaucoup à faire que de demeurer nous-mêmes purs de l'anathème de Jéricho. Nous sommes bienheureux si nous n'avons rien en nous de la corruption du siècle, si les hommes ne voient rien dans nous des dépouilles maudites de Jéricho, comme ils ne les voyoient pas alors dans Achan ; il est bien à craindre que Dieu et les Anges ne les voient. Et nous devons même prendre garde qu'après nous être mis en état de ne nous pas perdre par nos propres fautes, nous ne nous perdions peut-être par la contagion de celles des autres.

Josué poursuivant ses ennemis, fait arrêter le Soleil, afin d'avoir plus de temps pour les défaire.

Sur la fin de la même année 2553.

TOUS les Rois qui étoient dans le pays de Chanaan voyant de quelle manière on avoit déjà traité les villes de Jéricho et de Haï, s'assemblèrent pour opposer leurs forces à Israël. Mais le peuple de Gabaon étant plus sage que les autres, prévit l'inutilité de cette ligue, et crut que rien ne pourroit résister aux Juifs. C'est pourquoi ils eurent recours à l'artifice. Ils prirent des habits usés, et feignirent d'être d'un pays fort éloigné, d'où ils venoient trouver Josué pour faire alliance avec lui. Josué craignit d'abord quelque tromperie. Mais il se laissa enfin persuader en voyant les pains de ces personnes réduits en poudre, les vases où ils avoient mis du vin tout rompus, leurs souliers usés, et leurs habits déchirés. Ainsi ne consultant point le Seigneur sur ce sujet, comme le marque

l'Ecriture, il fit alliance avec ce peuple, et jura qu'il ne les extermineroit pas. Trois jours après on reconnut cette feinte. On se trouva sur les terres des Gabaonites, et le peuple murmura de ce que l'on épargnoit ces imposteurs. Il vouloit même les tuer, si Josué ne se fût opposé à ce dessein, en représentant au peuple la sainteté du serment qu'il leur avoit fait. Il les condamna seulement à une éternelle servitude, et protesta qu'ils seroient destinés à couper le bois et à porter l'eau pour tout le peuple. Mais les Gabaonites étant ainsi sauvés des mains des Israélites, étoient près de tomber dans celles de leurs voisins, si Josué lui-même ne les en eût délivrés. Car Adoni-Besec Roi de Jérusalem voyant que ceux de Gabaon s'étoient donnés aux Israélites, commença de les regarder comme ennemis, parce que Gabaon étoit une des plus grandes villes et que le peuple en étoit vaillant. C'est pourquoi il pria quatre autres Rois ses voisins de se joindre à lui pour exterminer les Gabaonites, qui n'eurent point d'autre refuge dans cette extrémité que la bonté de Josué et le courage du peuple Juif. En effet les Israélites marchèrent aussi-tôt à leur secours, et défirent entiérement ces cinq Rois. Et comme le déclin du jour les empêchoit de les poursuivre et de les défaire entiérement, Josué commanda au Soleil de s'arrêter jusqu'à ce qu'ils se fussent vengés de leurs ennemis. Le Soleil s'arrêta aussi-tôt par un miracle qui a été unique; et avant ce jour ni après, dit l'Ecriture, on ne vit jamais un si long jour, parce que Dieu voulut obéir à la voix de son serviteur. Les hommes admirent ces miracles, disent les saints Pères, et c'est avec raison, puisque ce ne peut être que par la vertu de Dieu même qu'une créature inanimée respecte ainsi dans un homme le pouvoir de Dieu. Le Soleil alors, dit St. Ambroise, reconnut dans Josué la puissance de J. C. qui devoit plusieurs siècles après arrêter le vrai Soleil, c'est-à-dire la lumière et l'ardeur de la vérité, qui baissoit déjà fort, et qui s'alloit éteindre pour jamais en laissant le monde dans une nuit éternelle. Mais ce ne sont plus ces sortes de miracles sensibles que Dieu fait maintenant dans son Eglise. Les Pasteurs de son peuple cherchent à arrêter non le cours du Soleil dans le Ciel, mais le cours de la concupiscence dans les ames. Que servoit-il à Josué, dit ce saint Père, d'arrêter ainsi cet astre dans le Ciel, lorsqu'il ne pouvoit réprimer l'avarice sur la terre? Il commande au Soleil, et le Soleil lui obéit afin qu'il ait le temps de poursuivre sa victoire, et il ne peut commander à l'avarice d'Achan qui lui ôte la victoire d'entre les mains et qui le fait fuir honteusement devant l'ennemi. C'est donc là un des grands miracles de la Loi ancienne; mais ceux de la Loi nouvelle ont moins d'éclat, et sont sans comparaison plus grands, lorsqu'une ame que le démon possédoit, et qui étoit emportée par la violence de ses passions, se retourne tout d'un coup vers Dieu, & se détachant de la terre et d'elle-même, n'a plus de désir que pour le Ciel.

Mort de Josué. Le Roi Adoni-Besec ayant été défait par les Juifs, on lui fait couper les extrémités des pieds et des mains, comme il les avoit fait couper lui-même à soixante et dix Rois.

* L'an du Monde 2570. Avant J. C. 1434.

JOSUÉ défit ainsi ses ennemis, le Ciel conspirant pour sa victoire, et il tailla en piéces tout ce qui se présenta devant lui. Il ne trouva presque plus de résistance dans ce pays, et il y faisoit de jour en jour de nouveaux progrès. Tous fuyoient devant lui, et sembloient reconnoître la puissance que Dieu avoit donnée aux Juifs de posséder ce pays comme leur héritage. Ainsi la plupart de ces Idolâtres furent exterminés en six années de temps, et l'Ecriture compte jusqu'à trente-un Rois qui furent vaincus par ce généreux conducteur des Israélites. Dieu ne laissa dans ce pays des anciens peuples qui l'habitoient, qu'autant qu'il en falloit pour tenir toujours son peuple en haleine, afin d'éprouver sa fidélité, et d'avoir toujours des ministres de ses vengeances pour punir les

Juifs lorsqu'ils auroient attiré sa colère par leurs péchés. Après que Josué se fut ainsi rendu maître de ce pays par son courage et par ses armes, il le distribua par sa sagesse à toutes les Tribus, et fit ce partage avec tant d'équité et de justice, qu'on ne peut assez l'admirer. Ayant achevé ces actions glorieuses auxquelles il avoit été destiné de Dieu, * et étant près de sa fin, il assembla tout le peuple avant que de mourir, comme avoit fait Moyse, pour lui représenter ce que Dieu avoit fait en leur faveur. Il les conjura de n'avoir jamais d'autre Dieu que le Seigneur; ce qu'ils lui promirent avec serment. Après cela il mourut en paix, âgé de cent dix ans, et fut pleuré de tout le peuple. Il eut ce bonheur que pendant tout le temps qu'il gouverna les Juifs, ils ne se laissèrent point corrompre par l'idolâtrie ni emporter aux murmures contre Dieu. Les combats qu'il livra contre divers Rois pour établir le peuple de Dieu dans la terre promise, ont fait dire aux saints Pères qu'on ne devient point l'héritage et la terre du Seigneur, si l'homme auparavant ne bannit de lui un ennemi qu'il a au-dedans de lui-même. Nous naissons tous tributaires du Chananéen et de l'Amorrhéen, c'est-à-dire des démons, et il faut nécessairement qu'il se fasse un renouvellement dans nous, par lequel tout ce qui appartenoit au démon soit exterminé, afin que nous devenions le royaume et le partage de Dieu. La Tribu de Juda se signala après la mort de Josué, et Caleb qui en étoit le chef la conduisit dans les batailles. Adoni-Besec fut le premier ennemi qui sentit le courage de cette Tribu; car l'ayant attaquée, elle le défit, et le poursuivit lorsqu'il tâchoit de se sauver par la fuite. Il y eut ceci de particulier dans la mort de ce Prince, que lorsque les Israélites l'eurent pris, ils lui coupèrent les extrémités des pieds et des mains. Ce Prince malheureux reconnut alors l'équité des jugemens que Dieu exerçoit sur sa personne, puisqu'il le traitoit alors comme il avoit traité lui-même soixante et dix Rois, auxquels il avoit de même coupé les pieds et les mains, et qu'il avoit obligés de ramasser sous sa table les miettes qui en tomboient. Après cette reconnoissance de la justice de Dieu, qui veille aussi bien sur les Souverains que sur le commun des hommes, il fut amené à Jérusalem où il mourut, laissant un exemple à tous les Rois, comme remarquent les Sts. Pères, que cette parole que le Fils de Dieu a dite, qu'il jugera les hommes selon qu'ils auront eux-mêmes jugé les autres, est véritable, aussi bien des Princes que de leurs sujets; et que s'ils ne la voient pas vérifiée en cette vie dans leurs personnes, comme Adoni-Besec, ils doivent craindre qu'elle ne le soit dans l'autre, où ils ne pourront s'empêcher de tomber entre les mains d'un Juge qui leur fait dire dès ici-bas par le plus sage des Rois, que les puissans seront puissamment tourmentés s'ils abusent de leur puissance.

Mort de Sisara.

L'an du Monde 2719. Avant J. C. 1285.

APRÈS la mort de Josué et des anciens qui lui survécurent d'environ quinze ans, le peuple Juif tomba dans de grands désordres, qui firent voir que le bonheur des ames dépend souvent de la sagesse d'un bon Pasteur, et qu'il n'y en a point de plus malheureuses que celles qui se veulent conduire elles-mêmes. Car les Juifs n'ayant point de chef, et chacun faisant ce qu'il lui plaisoit, comme dit l'Ecriture, ils tombèrent en divers péchés, et de ces péchés dans la servitude, où ils eurent recours aux prières que Dieu écouta, leur envoyant des conducteurs pour les délivrer, qui prirent le nom de Juges. Après Othoniel, neveu et successeur de Caleb, Aod et Samgar, Dieu fit tomber le gouvernement du peuple à une femme nommée Débora, qui fit voir que tout instrument est bon dans la main de Dieu, lorsqu'il lui plaît de s'en servir. Pendant le gouvernement de cette femme, Jabin Roi de Chanaan déclara la guerre aux

Juifs, et envoya contre eux Sisara le Général de ses troupes. Débora remplie de l'esprit de Dieu, ne témoigna pas moins de courage pendant la guerre que de prudence durant la paix. Elle donna d'abord un Chef aux troupes qu'elle opposa à Sisara. Elle envoya dire à Barac que Dieu l'avoit choisi pour Général de son armée. Mais Barac déclara qu'il n'iroit point à cette guerre, si Débora n'y venoit aussi. Quand le jour du combat fut arrêté, et que Débora eut commandé à Barac d'aller avec dix mille hommes attaquer Sisara, qui se confioit dans le nombre prodigieux de ses chariots armés de faux tranchantes, Dieu répandit tout d'un coup la terreur dans le cœur des ennemis, en sorte que Sisara lui-même étant frappé d'épouvante s'enfuit à pied, pendant que l'on tailloit en piéces toute son armée. Lorsqu'il s'enfuyoit ainsi, Jaël femme de Haber allié de Jabin, alla au-devant de lui, et le pria d'entrer dans sa tente; et comme sa fuite précipitée avoit épuisé toutes ses forces, il se coucha par terre, et Jaël le couvrit après lui avoir donné du lait à boire, au lieu de l'eau qu'il lui avoit demandée. Lorsqu'il étoit dans un sommeil profond, cette femme combattant encore pour le peuple de Dieu, prit un grand clou qu'elle enfonça dans la tête de Sisara, et la cloua contre terre. Et lorsque Barac le cherchoit par-tout, Jaël le pria d'entrer dans sa tente, et lui montra Sisara mort. Débora chanta à Dieu un cantique d'action de graces pour reconnoissance d'une victoire si signalée, dans lequel elle relève la sagesse et le courage de Jaël. Ainsi une femme commença cette guerre, et une autre femme l'acheva; et toutes deux firent voir que Dieu peut donner aux femmes même, quand il lui plaît, le courage et la force aussi bien qu'aux hommes, pour gouverner les grandes affaires. Car Débora se soumit par sa sagesse un peuple dont Moyse avoit eu lui-même tant de peine à appaiser les murmures, et elle eut la gloire d'être la première Souveraine que Dieu établit sur son peuple, sans qu'il lui manquât sous sa conduite aucun des avantages qu'il eût pu attendre des plus vaillans hommes. Elle choisit elle-même des Généraux, régla le nombre des troupes, disposa les logemens de l'armée, arrêta l'heure du combat, et envoya Barac plutôt pour vaincre que pour combattre. Et ce Général regardant cette sainte veuve comme un Ange du Seigneur, crut que l'heureux succès de ses armes dépendoit de sa présence. Les Saints Pères remarquent dans ces grands exemples, qu'il n'y a rien de grand sur la terre que ce qui est fondé sur l'esprit de Dieu; que les hommes deviennent plus foibles que les femmes, lorsqu'ils sont abandonnés à leurs foiblesses, et que les femmes deviennent plus généreuses que les hommes, lorsqu'elles sont remplies de Dieu; et que cette parole de St. Paul a été vérifiée dès-lors: Que Dieu choisit quelquefois les moins sages, selon le monde, pour confondre les plus sages; et les plus foibles, selon le monde, pour confondre les plus puissans.

Gédéon est appelé de Dieu pour délivrer les Juifs de leurs ennemis. Il offre un sacrifice sur une pierre, de laquelle il sort un feu qui la consume.

L'an du Monde 2759. Avant J. C. 1245.

APRÈS la mort de Débora, ce peuple étant encore demeuré sans conducteur, se donna une telle liberté de pécher, que Dieu l'abandonna entre les mains des Madianites durant sept ans. L'extrême misère où ses ennemis le réduisirent, lui fit avoir recours à Dieu, qui fut touché de ses prières et qui résolut de le secourir. C'est pourquoi il envoya dire à Gédéon par un Ange, qu'il le choisissoit pour délivrer son peuple d'entre les mains de ses ennemis. Gédéon surpris de cette nouvelle, représenta sa bassesse, et dit à l'Ange, que sa famille étant une des moindres familles de tout Israël, il ne pouvoit être employé à ce grand ouvrage. Mais Dieu lui répondit qu'il seroit avec lui, et qu'avec son secours cette multitude innombrable de Madianites fuiroit comme s'il n'y avoit qu'un seul homme. Gédéon pria l'Ange de lui donner quelque signe pour

l'assurer que ce qu'il lui disoit étoit véritable, et il le conjura d'attendre un moment jusqu'à ce qu'il apportât quelque chose pour lui servir à manger. L'Ange lui ayant promis qu'il l'attendroit, Gédéon alla promptement, comme marque l'Ecriture, faire cuire un chevreau, et prépara des pains sans levain. Il mit la chair qu'il avoit cuite dans un bassin, et le suc de cette viande dans un vase, et il alla retrouver l'Ange, auquel il offrit ce qu'il portoit. L'Ange lui commanda de mettre cette chair sur une pierre et d'y verser le suc de la chair. Ce que Gédéon ayant fait, l'Ange étendit le bout d'une verge qu'il tenoit à la main pour en toucher cette chair, et aussi-tôt il sortit un feu de la pierre sur laquelle on l'avoit mise, qui consuma tout. L'Ange disparut à l'heure même; et Gédéon frappé de terreur de ce qu'il avoit parlé à un Ange, crut qu'il en mourroit. Mais Dieu le rassura, et lui commanda d'aller détruire l'Autel de Baal, de couper le bois qui l'environnoit, et de bâtir ensuite un Autel au vrai Dieu, au lieu même où il avoit offert son sacrifice. Gédéon n'obéit à cet ordre que pendant la nuit, parce qu'il craignoit les habitans de ce lieu. Et lorsqu'on s'informoit le lendemain qui étoit celui qui avoit fait cet outrage à Baal, et que l'on eut reconnu que ç'avoit été Gédéon, on pressa son père de le donner, afin qu'on le fît mourir. Mais son père le sauva, en disant hautement que c'étoit à Baal, s'il étoit Dieu, à se venger lui-même, et à ne pas laisser aux hommes le soin de le venger de ses ennemis. Ainsi Gédéon fut sauvé, et fut appelé depuis Jérobaal. Il apprit aux Pasteurs, par son exemple, que la première chose qu'ils doivent faire en prenant la conduite des ames, est d'être prêts à exposer leur vie pour suivre les ordres de Dieu et pour exterminer les idoles. Ce sacrifice si fameux, par lequel il reconnut que Dieu l'appeloit à la conduite de son peuple, a été, selon les Saints Pères, une figure admirable du sacrifice de Jesus-Christ. C'est pour ce sujet même que l'Ecriture marque que la pierre sur laquelle Gédéon l'offrit, représentoit le Sauveur. C'est de cette pierre mystérieuse que sortit le feu qui consuma le sacrifice, c'est-à-dire le feu du Saint-Esprit, que le Fils de Dieu nous a mérité par sa mort, pour consumer dans nous la chair du chevreau, c'est-à-dire la chair du péché, et le suc de la chair, c'est-à-dire les affections corrompues qui sont dans le plus secret de nos cœurs. C'est le grand mystère que Gédéon marqua alors, en nous apprenant, dit Saint Ambroise, que tous les sacrifices cesseroient un jour, et qu'il n'y en auroit plus d'autre que celui de J. C. crucifié, qui suffit seul pour l'expiation de nos péchés, et qui rend agréables à Dieu les hosties que les fidelles lui offriront, en lui sacrifiant leurs cœurs et tous leurs désirs dans la suite de tous les siècles.

Gédéon obtient de Dieu le miracle de la Toison, pour preuve qu'il l'avoit choisi, et qu'il l'alloit rendre le libérateur de son peuple.

La même année 2759.

Lorsque Gédéon eut reconnu que Dieu vouloit se servir de lui pour conduire son peuple par le miracle du feu sorti de la pierre qui consuma le sacrifice, il ne pensa plus qu'aux moyens de sauver les Juifs de l'oppression sous laquelle ils gémissoient. C'est pourquoi, lorsque les Madianites et les Amalécites étoient assemblés avec les autres peuples voisins contre la Judée, Gédéon fut saisi de l'Esprit de Dieu. Il sonna de la trompette et cria tout haut qu'on le suivît. Il envoya aussi-tôt ordonner aux Tribus de s'assembler, et sans aucune résistance un seul homme qui jusques-là avoit été particulier et d'une famille peu considérable, se vit Chef d'une grande armée, et reconnu de tous pour leur Prince. Mais il ne s'énorgueillit point d'une si grande puissance. Il se souvint toujours qu'il la tenoit uniquement de Dieu; et lorsqu'il se vit à la tête d'une armée si

nombreuse, bien loin d'en être plus vain, il en parut au contraire plus humble, et la défiance qu'il avoit de lui-même sembla aller jusqu'à l'excès. Car il ne se contenta pas de ce premier miracle que Dieu avoit déjà fait en sa faveur, ni de ce courage qu'il lui avoit inspiré, il suspendit encore tous ses desseins, jusqu'à ce que Dieu lui eût donné de nouvelles marques de sa volonté, et du choix qu'il faisoit de lui pour la conduite de son peuple. En quoi, comme remarque Saint Ambroise, il n'agissoit pas tant pour son besoin particulier que pour notre instruction, et pour nous apprendre à nous-mêmes à ne nous pas trop facilement assurer que Dieu nous ait appelés à des emplois plus saints que n'étoient ceux où Gédéon se vit appelé alors. C'est pourquoi il conjura Dieu de l'assurer encore une fois qu'il avoit résolu de se servir de lui pour délivrer son peuple de ses ennemis par ce miracle qu'il lui marqua. Il le pria d'agréer qu'il mît dans un champ une toison de brebis, et lui dit que si la rosée tomboit sur la toison, pendant que tout le champ demeureroit sec, il reconnoîtroit alors que Dieu sauveroit le peuple. Ce miracle arriva comme il l'avoit souhaité; mais son humble crainte n'étant pas encore assez dissipée, il pria Dieu de faire un second miracle contraire au premier. Il le conjura que la rosée trempât toute la terre, et qu'il n'y eût que la toison seule qui demeurât sèche. Ce que Dieu fit encore, pour l'assurer pleinement qu'il l'avoit choisi pour être le libérateur de son peuple. Ces deux miracles, selon les saints Pères, marquoient la conduite que Dieu devoit tenir à l'égard des Juifs, et ensuite à l'égard de l'Eglise des Gentils. Ses graces autrefois étoient toutes renfermées dans la Judée seule, qui recevoit en quelque sorte du Ciel une rosée céleste, pendant que le reste des peuples du monde étoit dans une sécheresse stérile, et brûlé par les ardeurs du péché. Mais par un miracle contraire, l'Eglise ensuite, répandue par toute la terre, a reçu avec abondance la pluie dont Dieu l'a arrosée, pendant que la Judée à son tour est demeurée dans la sécheresse, et que l'ingratitude qu'elle a témoignée aux dons de Dieu, qui ne servoient qu'à l'élever, au lieu de la rendre plus humble, l'a rendue indigne d'avoir part à la miséricorde de Jesus-Christ. Mais l'un et l'autre miracle nous apprend que la grace de Dieu est comme une rosée céleste, sans laquelle nous demeurons au-dedans de l'ame dans le même état que l'est une terre sèche brûlée par les ardeurs du Soleil et condamnée à une stérilité éternelle.

Dieu commande à Gédéon de mener toutes ses troupes au bord du Jourdain, et lui donne une marque pour discerner ceux dont il devoit se servir pour combattre contre les Madianites.

La même année 2759.

DEUX miracles si sensibles ayant confirmé en même temps à Gédéon sa vocation à la conduite de tout le peuple, et la promesse de la victoire sur les ennemis, il ne put plus refuser d'obéir aux ordres de Dieu, et de lui témoigner autant de promptitude à exécuter ses desseins, qu'il avoit témoigné de retenue à les entreprendre. Il assembla donc en peu de temps une prodigieuse quantité de peuple, et se campa devant le camp des Madianites. Mais Dieu voyant ce grand nombre de Juifs assemblés, et prévoyant que ce peuple ingrat et présomptueux attribueroit à la multitude de ses troupes une victoire dont il ne seroit redevable qu'à sa seule protection, déclara à Gédéon que si tout ce peuple marchoit en bataille, il ne remporteroit point la victoire, et qu'il

ne vouloit pas qu'Israël pût dire que c'étoit par sa propre force qu'il avoit défait les Madianites. Gédéon fit donc publier d'abord dans tout le camp, que tous ceux qui seroient timides, et que l'approche des ennemis ou l'appareil du combat pourroit effrayer, se retirassent du camp et s'en retournassent chez eux. Vingt-deux mille hommes furent ravis de cette proposition, et se séparèrent des autres dont il ne resta plus que dix mille. Mais ce nombre étant encore trop grand pour le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener tous au Jourdain, où il lui promit de lui montrer ceux dont il devoit se servir. Lorsqu'ils furent venus au fleuve, Dieu dit à Gédéon qu'il prît garde à ceux qui, sans s'arrêter, prendroient vîte et seulement en passant de l'eau du fleuve dans le creux de leur main, pour appaiser un peu leur soif, ou aux autres qui s'agenouilleroient afin de boire plus à leur aise. Il n'y en eut que trois cents de ces premiers; et Dieu dit à Gédéon que c'étoit ces trois cents hommes qu'il devoit mener contre l'ennemi, parce qu'avec eux il remporteroit la victoire. Gédéon s'appuya sur la parole de Dieu, duquel il attendoit tout. Il renvoya le reste du peuple, et ne retint avec lui que ce peu de monde qu'il mena hardiment contre les Madianites. Dieu voulut discerner alors ceux qui à l'avenir seroient propres à son service et dignes de combattre ses ennemis, d'avec ceux qui n'entreroient pas comme il le désire dans cette milice sainte. Il nous fait voir ici combien le nombre de ses vrais soldats est petit, puisque de trente-deux mille hommes il en rejette d'abord vingt-deux mille, et que des dix mille qui restoient il n'en retient que trois cents. La marque de leur élection est qu'il ne plient point le genou en prenant de l'eau du fleuve, et qu'ils ne donnent que comme en passant ce soulagement à leur soif. Dieu veut que ses soldats demeurent fermes et élevés vers le Ciel, et qu'ils ne se courbent vers la terre que le moins qu'il leur est possible. Comme étant hommes ils sont nécessairement obligés d'user de ce monde, il faut qu'ils en usent comme s'il n'en usoient pas, selon la parole de saint Paul, et qu'ils satisfassent aux besoins les plus inévitables de cette vie, qui s'écoule comme un fleuve, sans y avoir aucune attache, et sans retarder par ces actions passagères leur course vers le Ciel où ils habitent déjà de cœur. Ces personnes sont toujours en petit nombre dans l'Eglise; mais c'est néanmoins ce petit nombre qui en est toute la force, comme Dieu le montre ici, et qui combat pour elle contre les ennemis qui l'attaquent.

Défaite des Madianites par le bruit des trompettes et par l'éclat de leurs lampes.

La même année 2759.

TANT d'assurances de la victoire pouvoient suffire à Gédéon, s'il n'eût plu à Dieu de lui en donner une dernière preuve, par la propre bouche de ses ennemis. Il lui commanda d'aller lui seul durant la nuit dans leur camp, ou, s'il craignoit d'y aller seul, de s'y faire accompagner de son fils. Il lui promit que lorsqu'il y seroit il entendroit de ses ennemis mêmes quel seroit l'événement du combat. Gédéon fit ce que Dieu lui avoit ordonné. Il alla de nuit dans le camp des Madianites, où il entendit un soldat qui rapportoit à son compagnon le songe qu'il avoit eu. Je croyois voir, lui disoit-il, comme un pain cuit sous la cendre, qui roulant dans le camp et étant venu fondre contre une tente, l'a renversée et l'a brisée contre terre. L'autre lui répondit aussi-tôt que ce songe marquoit visiblement l'épée de Gédéon à qui Dieu avoit livré les Madianites. Ce que Gédéon ayant oui, il s'en retourna aussi-tôt avec l'assurance que Dieu

lui avoit promise, et il alla retrouver les siens, qu'il remplit de joie et de courage par le récit qu'il venoit d'entendre. Il partagea ensuite ses trois cents hommes en trois bandes, qu'il arma d'une manière aussi nouvelle qu'elle étoit mystérieuse. Il voulut qu'ils prissent chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase vide où il y eut une lampe, et que lorsqu'ils l'entendroient sonner de la trompette, ils fissent de même ; qu'ils joignissent à ce bruit des trompettes, des acclamations, en disant à haute voix : *Vive le Seigneur et Gédéon*, et qu'ils brisassent l'un contre l'autre les vases où étoient leurs lampes ardentes. Aussi-tôt que Gédéon leur eut donné le signal dont ils étoient convenus, ils firent retentir le son de leurs trompettes dans tout le camp des Madianites qu'ils environnoient. En même temps ils brisèrent ces vases de terre qu'ils avoient dans l'autre main, et ils élevèrent la lampe qui y avoit été cachée. Ils se tinrent ainsi fermes dans le poste où Gédéon les avoit placés, et ils crièrent à haute voix : *L'épée du Seigneur et de Gédéon*. Tout le camp des Madianites se trouva saisi de trouble et d'épouvante, et par un effet miraculeux de la puissance de Dieu, ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes et s'entretuèrent. Ce fut ainsi que les Madianites furent humiliés par les Juifs, ou plutôt par la puissance de Dieu même. Plus cette manière de combattre est extraordinaire, dit Saint Grégoire, plus il est visible qu'elle nous marque quelque mystère caché. Car qui jamais a été sans armes à la guerre, et qui n'a opposé que des vases de terre à la violence des ennemis ? On auroit même sujet de croire, dit ce saint Père, que cette entreprise auroit été ridicule, si on n'eût vu par la suite qu'elle jeta l'épouvante dans le cœur des Madianites. Mais Dieu nous vouloit apprendre alors que les Soldats de la Loi nouvelle ne résisteroient point à leurs ennemis par la force de leurs armes, mais qu'en sonnant seulement de la trompette et en brisant leurs vases de terre, ils en deviendroient victorieux ; car ces vases de terre représentoient la foiblesse de nos corps, et Jesus-Christ marqué par Gédéon, ne veut avec lui pour Soldats que ceux qui méprisent leur chair et qui surmontent leurs ennemis en mourant, comme le Sauveur a fait lui-même. La mort pour eux n'est que le brisement d'un vase de terre ; et ce vase que l'on méprisoit étant brisé, on ne voit plus qu'une lampe éclatante qui donne de la terreur à ceux qui les persécutoient. C'est ce qui est arrivé aux saints Martyrs. Après avoir dompté par leur patience toute la fureur des tyrans, l'éclat de leurs vertus et de leurs miracles a paru ensuite. Ceux qui les méprisoient ont commencé à les révérer, et ils sont devenus enfin les adorateurs de la souveraine vérité, après avoir été les meurtriers de ceux qui l'avoient si saintement et si généreusement défendue.

Abimelech est tué par une femme qui l'écrase d'une pierre.

L'an du Monde 2768. Avant J. C. 1236.

GÉDÉON étant mort après avoir gouverné le peuple très-saintement, laissa soixante et dix fils qu'il avoit eus de plusieurs femmes. Mais un autre de ses fils nommé Abimelech, qu'il eut d'une femme de Sichem, excita d'étranges désordres après la mort de son père. Il gagna d'abord les Sichimites par sa mère et par ses parens, et il leur fit représenter qu'il leur valoit beaucoup mieux qu'il régnât lui seul, que non pas les soixante et dix enfans de Gédéon qui étoient ses frères. Les Sichimites le crurent. Ils le choisirent pour leur Roi, et ils lui donnèrent une grande somme d'argent dont Abimelech se servit pour lever promptement quelques vagabonds qu'il mena avec lui au pays de Gédéon, où il tua ses soixante et dix frères, excepté le dernier de tous nommé Joatham, qui se sauva heureusement de la fureur d'Abimelech. Lorsque ce jeune Joatham eut appris que les Sichimites s'étoient assemblés dans la campagne pour se

réjouir du choix de leur nouveau Roi, il parut tout d'un coup sur le haut d'une montagne d'où il éleva sa voix pour leur reprocher leur ingratitude. Il usa du discours figuré des arbres d'une forêt qui, pour s'élire un Roi, s'adressèrent d'abord à l'olivier, puis au figuier et ensuite à la vigne, sans que ces arbres excellens voulussent accepter cette offre. Ils s'adressèrent enfin à l'épine, qui leur promit hardiment de les cacher sous son ombre. Il pria Dieu de venger l'outrage qu'ils avoient fait à Gédéon, et de permettre, s'il désapprouvoit ce choix d'Abimelech, que de cette épine sortît un feu qui dévorât les Sichimites et Abimelech lui-même. Dieu écouta les prières de Joatham. Car trois ans après les Sichimites se lassèrent des violences de ce tyran. Et comme ils pensoient à se délivrer de son joug par le secours d'un Prince nommé Gaal, ils furent trop foibles contre Abimelech, qui les surmonta, et qui détruisit leur ville jusqu'aux fondemens. Après que ce peuple ingrat eut été puni de sa perfidie contre Gédéon, par celui-là même qu'ils avoient si injustement élu, Dieu perdit enfin ce tyran, qui ne pensoit qu'à pousser plus avant l'heureux succès de ses armes. Il assiégea une ville nommée Thèbes, dans laquelle il y avoit une forte tour où toute la ville s'étoit retirée; et comme il s'en approchoit pour y mettre le feu, une femme jeta d'en haut un éclat d'une meule de moulin sur la tête d'Abimelech, qui l'écrasa. Cet homme ne put souffrir qu'on dît qu'il étoit mort de la main d'une femme, et il commanda à son Ecuyer de le tuer promptement, ce qu'il fit. Ce fut ainsi que ce malheureux porta la peine qu'il avoit si justement méritée par la cruelle mort de ses frères. Il croyoit que ce crime énorme avoit été oublié de Dieu, parce qu'il l'avoit laissé long-temps impuni, et qu'il sembloit même n'avoir été suivi que d'heureux succès. Mais la patience de Dieu a ses bornes. Il ne laisse vivre les grands criminels que pour tirer du bien des maux qu'ils commettent; et il leur apprend ici qu'il fond enfin tout d'un coup sur eux du haut du Ciel pour les perdre, et que la sévérité de sa justice est comme une pierre qui les écrase, et qui les fait tomber dans le précipice, de ce comble d'honneur où ils s'étoient élevés avec tant de peine. Les Saints Pères ont encore remarqué que l'exemple d'Abimelech doit apprendre aux hommes que rien ne les porte tant à persécuter leurs frères, que le désir de régner. Cette passion de la gloire possède tellement leur esprit, qu'ils oublient tout le respect qu'ils doivent aux noms les plus saints de frères et de pères. Ils portent leurs violences jusqu'aux extrémités, et tant s'en faut que leurs yeux soient frappés d'horreur en voyant le sang de leurs proches, qu'ils s'en repaissent avec plaisir, et se réjouisssent de la mort de ceux qu'ils croyoient pouvoir nuire aux noirs desseins de leur ambition démesurée.

Jephté sacrifie sa fille.

L'an du Monde 2817. Avant J. C. 1187.

LA mort de l'impie Abimelech fit que la principauté des Juifs passa à Tholé et à Jaïr, auquel Jephté succéda de cette sorte. Galaad son père l'ayant eu d'une femme de mauvaise vie, ses autres frères ne le voulurent point reconnoître, et ils le forcèrent d'aller dans la terre de Tob, où, comme il étoit vaillant, des brigands qui ne vivoient que de rapine le choisirent pour leur chef. Il arriva alors que les Ammonites tourmentèrent par de cruelles guerres les Juifs, qui ne trouvèrent point de remède à un danger si pressant, que le courage de Jephté. C'est pourquoi ils résolurent entre eux d'envoyer vers lui des gens pour le prier de revenir; ce qu'il leur promit, après leur avoir fait quelque reproche du traitement qu'il avoit reçu d'eux autrefois, et après en avoir tiré une assurance qu'ils lui obéiroient comme à leur Prince. Cela étant fait, Jephté tâcha d'abord de détourner le Roi des Ammonites du dessein qu'il avoit contre la Judée. Mais ce Prince demeurant inflexible à toutes les remontrances, et

paroissant résolu à la guerre, l'Esprit du Seigneur se saisit de Jephté, qui assembla des troupes de toutes parts, marcha contre les Ammonites, et fit vœu à Dieu que s'il lui donnoit la victoire, il lui offriroit en holocauste celui qui sortiroit le premier de son logis pour venir au-devant de lui. Il défit en effet ses ennemis. Mais la joie de sa victoire fut bientôt changée en tristesse. Car lorsqu'il retournoit dans sa maison, sa fille unique, transportée de joie à cause de la gloire que son père s'étoit acquise, sortit la première au-devant de lui, en dansant avec d'autres filles au son des tambours et des instrumens de musique. Jepthé fut percé jusqu'au fond du cœur lorsqu'il apperçut sa fille. Mais quand elle eut appris le vœu que son père avoit fait, elle l'exhorta courageusement à l'accomplir, et l'assura qu'elle mourroit contente, puisqu'il étoit revenu victorieux des Ammonites. Elle lui demanda seulement deux mois pour aller sur les montagnes pleurer sa mort avec les autres filles qui l'accompagneroient, et ces deux mois étant passés, elle vint retrouver son père qui accomplit ensuite son vœu. Les Saints Pères ont considéré ce vœu de Jephté comme un exemple des vœux indiscrets de quelques personnes qui, par leur légéreté et leur précipitation, se jettent dans la nécessité malheureuse, ou de commettre un crime en violant la promesse qu'ils ont faite à Dieu, ou de ne la pouvoir accomplir que par un crime. Il vaut mieux ne rien vouer, dit St. Ambroise, que de vouer des choses que Dieu déteste, et qu'on ne peut accomplir sans commettre un parricide. Jephté reconnut lui-même son indiscrétion, et il ne fit qu'avec douleur ce qu'il se crut néanmoins obligé de faire. Mais si l'action du père est si blâmable, celle de la fille ne se peut assez admirer. Elle revint avec joie après ces deux mois retrouver celui qui la devoit immoler, sans avoir été retenue par les larmes de ses compagnes, ni par l'idée de la mort qu'elle avoit toujours présente. Elle corrigea en quelque sorte ce qu'il y avoit de défectueux dans ce sacrifice du côté du père. Elle rendit volontaire ce qui ne paroissoit que forcé, et fit qu'un sacrifice d'impiété, comme disent les Saints Pères, devînt un holocauste agréable à Dieu. Elle apprit à toutes les Vierges Chrétiennes qui sont touchées de l'amour du Ciel et de la haine du siècle, à s'immoler à Dieu avec joie; et que s'il arrive que leurs pères ou leurs mères les sacrifient à leur vanité, en se réjouissant qu'en sortant du monde elles laissent à d'autres la part qu'elles auroient dû avoir à leur bien, elles s'offrent néanmoins à Dieu en sacrifice avec une plénitude de cœur, et ne pensent qu'à lui plaire, sans se mettre en peine si leurs pères sont justes ou injustes dans cette occasion, et qu'elles admirent que Dieu se sert ou de l'indiscrétion, ou de la dureté, ou de l'intérêt de ceux qui les doivent le plus aimer, pour leur donner lieu de lui offrir un holocauste que leur humble piété lui rend précieux.

Samson déchire un lion en pièces.

L'an du Monde 2848. Avant J. C. 1156. * L'an du Monde 2849. Avant J. C. 1137. Samson ayant environ 18 ans.

APRÈS Jephté, l'Ecriture Sainte ne dit plus rien de considérable que de Samson, dont elle rapporte l'histoire assez dans le particulier. Il étoit de la Tribu de Dan, et sa naissance fut annoncée par un Ange qui assura sa mère que sa stérilité cesseroit et qu'elle auroit bientôt un fils. Il lui commanda par avance de contribuer à la sanctification de cet enfant, en s'abstenant de vin et de tout ce qui peut enivrer. Cette femme avertit son mari Manué de ce que l'Ange lui avoit dit, et il témoigna un extrême désir de voir aussi l'Ange. Dieu lui accorda ce qu'il désiroit ; et sa femme ayant apperçu le même Ange une seconde fois, elle appela promptement son mari, qui le vit et lui voulut offrir un sacrifice. Mais l'Ange sachant que le sacrifice ne se doit qu'à Dieu, et étant trop humble pour s'attribuer les honneurs divins, il dit à Manué, que s'il vouloit offrir un holocauste, il l'offrît à Dieu. Lorsque Manué eut mis un chevreau

sur une pierre pour le brûler, aussi-tôt que la flamme du sacrifice s'éleva vers le Ciel, l'Ange s'y enveloppa en quelque sorte pour s'offrir lui-même dans l'odeur et dans la flamme du sacrifice que l'homme lui offroit, comme s'il eût voulu se consumer lui-même en sa substance aussi bien que l'holocauste. L'enfant étant né selon la promesse de l'Ange, et ayant été appelé Samson, on observa tout ce qui avoit été ordonné de Dieu. On ne lui coupa point les cheveux, il ne but point de vin ni de toute autre chose qui enivre, et il devint néanmoins le plus fort de tous les hommes. * Lorsqu'il fut grand, il demanda à son père une femme Philistine pour l'épouser. Son père lui résista d'abord, et eut horreur de ce nom de Philistine, ne sachant pas, comme dit l'Ecriture, que c'étoit Dieu qui conduisoit en cela Samson. Car il figuroit que J. C. qui a été le Fort sans pareil épouseroit un jour l'Eglise des Gentils après avoir quitté la Judée. Samson cherchoit de plus par cette alliance une occasion de rendre aux Philistins le mal qu'ils faisoient souffrir aux Juifs depuis tant d'années. Lorsqu'il alloit un jour pour voir cette femme, il rencontra dans son chemin un lionceau qui venoit à lui écumant de rage. Mais Samson étant plein de l'Esprit de Dieu, courut vers ce jeune lion sans armes et sans avoir même une verge à la main, le prit par la gueule et le déchira en piéces avec la même facilité que si c'eût été un chevreau. Quelque temps après, lorsqu'il retournoit par le même lieu, il voulut voir ce lion qu'il avoit tué, il trouva dans sa gueule du miel que des abeilles y avoient fait comme dans leurs ruches. Il proposa ensuite cette énigme aux jeunes gens qui vinrent à ses noces : *La viande est sortie de celui qui dévoroit, et la douceur du fort.* Ils ne purent savoir le sens de cette proposition que par la femme de Samson qu'ils avoient gagnée. Cette femme donc le pressa tant de lui expliquer cette parabole, que Samson ne pouvant plus résister à ses artifices, lui en déclara le sens, qu'elle redit aussi-tôt à ces jeunes hommes. Cette figure, comme remarquent les Saints Pères, prédisoit par avance le changement que J. C. devoit faire un jour dans les Payens et les Idolâtres. Ce peuple autrefois étoit comme un lion furieux qui déchiroit les Chrétiens. Mais J. C. enfin l'a vaincu sans aucunes armes. Il a fait que les Empereurs payens qui n'avoient dans la bouche que des arrêts cruels et des sentences de mort contre les Fidelles, ont réformé leurs édits, et n'en ont plus fait que de favorables pour l'Eglise. Il ne s'est plus trouvé dans leur bouche que du miel, après qu'ils ont fait mourir en eux-mêmes le fiel et la cruauté ; et un peuple d'hommes plus cruels que les lions, est devenu en quelque sorte la nourriture des Chrétiens, étant régénérés comme eux en J. C. et formant avec eux un même corps sous un même chef.

Samson tue mille Philistins avec la mâchoire d'un âne.

La même année 2849.

SAMSON s'étant vu trompé par sa femme, qui avoit tiré de lui par ses caresses un secret qu'elle avoit aussi-tôt découvert aux autres, lui témoigna son indignation de cette perfidie. Il la quitta en colère, et donna lieu à ses parens de s'imaginer qu'il avoit rompu avec elle. Dans cette persuasion, ils marièrent cette femme à un autre homme. Et lorsque Samson, quelque temps après, fut revenu pour la voir, le père de cette femme vint effrayé au-devant de lui, et lui avoua qu'ayant cru qu'il avoit rompu avec elle, il avoit marié sa fille à un autre; mais qu'il avoit sa sœur puînée, et qu'il la pouvoit épouser. Samson ne reçut point cette excuse. Il protesta qu'après cet outrage que les Philistins lui avoient fait, ils seroient eux-mêmes à l'avenir cause de tout le mal qui leur en arriveroit. Il se vengea d'abord de ce peuple d'une manière bien extraordinaire. Il prit trois cents renards, les lia par la queue l'un à l'autre,

leur attacha un flambeau, et les lâcha au milieu des blés des Philistins, qui furent réduits en cendres. Les Philistins regrettèrent étrangement cette perte, et voulurent savoir qui en avoit été l'auteur. Ayant appris que c'étoit Samson, et sachant le sujet pour lequel il les avoit traités de la sorte, au lieu de s'en venger sur lui, ils tournèrent toute leur fureur contre son beau-père et contre la femme qu'il avoit épousée, et ils les brûlèrent. Samson ne se crut pas assez vengé. Il ajouta à la mort de ces deux personnes celle de beaucoup de Philistins; et les principaux d'entre eux, résolus enfin de ne plus souffrir cette violence, assemblèrent trois mille hommes afin de perdre Samson. Ceux de la Tribu de Juda étant effrayés de ces troupes, demandèrent aux Philistins pourquoi ils armoient contre eux, et ils leur promirent pour les appaiser de leur livrer Samson lié. Mais lorsqu'ils le menoient lié de deux grosses cordes, et que les Philistins jetoient déjà des cris de joie comme étant maîtres de lui, il rompit ces cordes avec la même facilité que si ce n'eût été qu'un filet; et avec la mâchoire d'un âne qu'il trouva par terre, il tua mille Philistins. L'ardeur de ce combat lui causa une soif extrême, et il pria Dieu de secourir dans un besoin si pressant celui qu'il venoit de sauver de tant d'ennemis. Dieu exauça sa prière. Il ouvrit une des dents de cette mâchoire, et la changea par sa puissance en une source d'eaux vives qui lui rendirent ses forces. Samson fut reconnoissant de ce miracle, et il voulut même que ce lieu en fût comme un monument éternel par le nom qu'il lui en donna. Ces événemens merveilleux ont été le sujet de la méditation et de l'admiration des Saints Pères, qui les ont considérés avec l'œil de la foi et de la piété, au lieu que les gens du monde qui n'ont que des yeux humains et qui jugent charnellement des choses les plus saintes et les plus spirituelles, bien loin de s'édifier de ces lectures sacrées, en prennent quelquefois sujet d'un divertissement profane et injurieux à la parole de Dieu. Le grand St. Grégoire n'a pu se lasser d'admirer dans cette figure, comment J. C. le véritable Samson, a défait sans armes les ennemis de sa vérité, et ne leur a opposé que la simplicité de quelques pêcheurs, comme Samson n'opposa que la mâchoire d'une bête morte à une armée de Philistins. Cependant cette simplicité et cette patience des Saints étant conduite de la main de Dieu, a défait ce qu'il y avoit de plus terrible dans les hommes et dans les démons. Les humbles serviteurs de J. C. étant comme lui obéissans et patiens jusqu'à mourir avec joie pour son service, sont devenus après leur mort des sources d'eaux vives et le principe d'une infinité de graces que Dieu a répandues par eux sur toute l'Eglise.

Samson enfermé dans Gaza arrache les portes de la ville.

L'an du Monde 2880. Avant J. C. 1124.

SAMSON ayant défait mille Philistins d'une manière si miraculeuse, sembloit devoir arrêter à l'avenir toute leur fureur, et les empêcher de former encore contre lui quelque nouvelle entreprise. Mais comme leur guerre contre Samson représentoit la guerre future des démons contre J. C. et contre son Eglise sainte, il falloit que les persécutions toujours nouvelles de ces ennemis violens nous marquassent l'opiniâtreté de la guerre que les démons nous devoient faire, et cette attache cruelle qu'ils ont à nous persécuter, sans se rebuter jamais de la victoire que Dieu nous donne sur eux. Les Philistins donc, bien loin de laisser Samson en repos, au moins par la considération de leurs propres intérêts, étoient au contraire toujours attentifs à lui tendre de nouveaux piéges et à découvrir les moyens de le faire tomber sous leur puissance. Lorsqu'ils étoient dans cette recherche et qu'ils observoient toutes les démarches de Samson, ils reconnurent

un jour qu'il étoit allé dans la ville de Gaza. Dès qu'ils en furent avertis, ils ne perdirent point de temps, et leur haine redoublant leur vîtesse, ils s'assemblèrent en très-peu d'heures et ils environnèrent cette ville de toutes parts. Ils mirent un grand nombre de soldats à la porte, et ils résolurent entre eux de demeurer la nuit autour de la ville dans un grand silence, afin que lorsqu'il en sortiroit le matin ils le tuassent sans aucune peine. Pendant que tant de Philistins travailloient ainsi la nuit pour prendre un seul homme, Samson dormoit paisiblement sans savoir le péril qui l'environnoit. Mais lorsqu'il en fut averti, il se leva au milieu de la nuit, alla sans rien craindre à la porte de la ville qu'il arracha avec ses serrures et ses poteaux. Il les mit ensuite sur ses épaules et les emporta sur le haut d'une montagne, après avoir passé au travers de ceux qu'on avoit mis en embuscade pour l'observer, qu'il laissa épouvantés de ce qu'ils voyoient. Ainsi toutes les espérances des Philistins furent encore une fois trompées, et ils virent comme auparavant retourner à leur confusion tous les desseins qu'ils avoient formés pour perdre un seul homme. Cette figure, dit Saint Grégoire le Grand, est trop visible pour ne pas reconnoître qu'elle marquoit J. C. C'est lui que ses ennemis ayant persécuté pendant toute sa vie, ont enfin mis dans un tombeau qu'ils ont même environné de gardes, comme les Philistins alors environnèrent Gaza lorsque Samson y dormoit paisiblement. Mais ce véritable Samson s'est réveillé au milieu de la nuit par sa Résurrection glorieuse ; et se délivrant de ce lieu où ses ennemis le tenoient enfermé, non-seulement il en est sorti libre lui-même sans pouvoir être jamais assujetti à la mort, mais il a encore rendu les hommes libres en détruisant la mort, dont il a brisé les portes et les serrures, comme l'Eglise sainte le marque dans ses actions de graces, et les a portées jusqu'au haut de la montagne, c'est-à-dire jusques dans le Ciel, que la Résurrection du Sauveur a ouvert aux hommes et où ses membres espèrent tous de le suivre.

Samson découvre à Dalila que sa force consistoit dans ses cheveux.

L'an du Monde 2885. Avant J. C. 1119. * L'an du Monde 2287.

IL eût été à souhaiter que Samson eût eu autant de force pour résister à une femme, qu'il en avoit eu pour déchirer les lions et pour s'opposer lui seul à des armées entières. Mais les artifices de Dalila furent cause de la mort du plus fort de tous les hommes ; et il trouva dans ses caresses et dans ses larmes le malheur qu'il avoit évité en tant de rencontres. Car les Philistins ayant remarqué que Samson alloit souvent chez Dalila, ils lui promirent une grande somme d'argent, si elle pouvoit savoir de Samson en quoi consistoit sa force. Samson se joua d'abord de cette femme ; il lui dit que pour le rendre semblable aux autres hommes, il falloit le lier avec des cordes neuves ou avec d'autres liens, ou qu'il falloit lui attacher les cheveux autour d'un morceau de bois, qui étoient des défaites dont il se servoit pour se délivrer de son importunité. Mais Dalila faisant à chaque fois l'épreuve de ce que Samson lui avoit dit, reconnut qu'il

la jouoit. Elle fut touchée de ce refus, et elle ne put s'en venger autrement que par des reproches et par des larmes. Samson ne put résister aux plaintes et aux prières dont elle l'importunoit jour et nuit, et il lui découvrit enfin la vérité. Il lui dit que le fer n'avoit jamais passé sur sa tête, et que si on le rasoit, toute sa force s'en iroit avec ses cheveux. Dès qu'elle eut su ce secret, elle en donna avis aux Philistins; et ayant endormi Samson, un barbier qu'elle avoit fait tenir tout prêt lui coupa ses cheveux et lui ôta en même temps toute sa force. Se voyant à son réveil investi de Philistins, il croyoit à son ordinaire se jouer de leurs efforts, mais Dieu s'étoit retiré de lui, dit l'Ecriture, et les Philistins s'en étant rendus les maîtres, lui crevèrent d'abord les yeux et le condamnèrent à tourner la meule. Mais pendant que Samson étoit dans ce travail pénible et honteux, ses cheveux revinrent. Et comme en un jour solennel les Philistins le firent venir afin qu'il jouât devant eux dans la salle où ils étoient assemblés, Samson percé jusqu'au cœur de cet outrage, se fit conduire entre deux colonnes qui soutenoient toute la maison. Etant là, il invoqua Dieu et le pria de lui rendre ses premières forces; * et aussi-tôt prenant de chaque main chacune de ces deux colonnes, il les secoua avec un puissant effort, fit tomber tout l'édifice, et mourut volontairement lui-même avec trois mille Philistins. Ainsi il en fit plus périr en mourant, comme remarque l'Ecriture, qu'il n'avoit fait pendant sa vie. C'est, disent les Saints Pères, ce qui a paru dans le Sauveur, qui a plus confondu les démons en mourant volontairement, qu'il n'avoit fait dans toute sa vie. Car c'est véritablement alors, comme dit St. Paulin, que la maison du démon a été renversée par terre, et que l'audace de ces Anges altiers a été anéantie. Mais les Saints Pères ne s'arrêtent pas seulement aux mystères qui figuroient J. C. dans cette histoire, ils déplorent encore le malheur par lequel ce fort invincible est enfin tombé sous la puissance d'une femme. Il perd tous ses cheveux, c'est-à-dire toutes ses vertus. On lui crève les yeux, c'est-à-dire qu'on lui ôte toutes ses lumières. On le condamne à tourner la meule, c'est-à-dire à s'abandonner comme une bête aux vains plaisirs de ce monde où l'homme ne trouve que des peines, et où il demeure misérablement enchaîné par sa propre volonté. Un pécheur en cet état n'a plus d'autre remède que d'invoquer Dieu comme Samson, afin que ses cheveux renaissent, c'est-à-dire que ses graces perdues reviennent. C'est ce qui fait dire à St. Paulin, que c'est la pénitence qui redonne la force à l'ame, qui détruit en elle les colonnes de la maison du démon, et qui renverse ses ennemis qui triomphoient d'elle, en la rendant victorieuse par sa propre ruine, et la faisant mourir à elle-même pour ne plus vivre que pour Dieu.

Outrage fait à la femme d'un Lévite.

L'an du Monde 2585 ou environ.

L'Ecriture, dans les deux derniers Chapitres du Livre des Juges, rapporte une histoire qui eut de grandes suites dans la Judée, et qui causa la ruine entière d'une Tribu. Un Lévite, qui demeuroit au mont Ephraïm, épousa une femme de la ville de Bethléem ; mais étant survenu quelque mécontentement entre eux, ils se séparèrent, et cette femme s'en retourna chez ses parens en Bethléem. Le Lévite demeura ainsi pendant quatre mois, après lesquels sentant de l'affection pour la femme qui l'avoit quitté, et voulant se réconcilier avec elle, il alla en Bethléem retrouver son beau-père et lui redemanda encore une fois sa fille. Son beau-père le reçut avec une extrême joie, et sa femme même ayant oublié tout ce qui s'étoit passé lui témoigna toute sorte d'affection. On le retint dans ce logis durant trois jours, et lorsqu'il voulut s'en retourner, on ne tâchoit qu'à retarder toujours son départ, en le remettant d'un jour à l'autre. Mais étant partis, la nuit les surprit auprès de la ville de Gabaa, de la

Tribu de Benjamin, et il fut contraint de s'y arrêter. Il demeura quelque temps au milieu de la place, sans que personne se mît en peine de les recevoir. Mais enfin un bon vieillard du même pays que ce Lévite, l'apperçut au retour de son travail de la campagne, et le pria de venir en sa maison, où il lui rendit tous les devoirs que l'hospitalité pouvoit demander de lui. Après qu'ils eurent mangé ensemble, lorsqu'ils se disposoient à s'aller coucher, les gens de cette ville de Gabaa environnèrent la maison où étoit cet hôte, et le demandèrent à celui qui le logeoit, afin d'exercer sur lui leur passion détestable. Ce bon vieillard eut horreur de cette violence; mais il ne put s'empêcher de leur abandonner la femme de ce Lévite. Ils la traitèrent pendant toute la nuit avec tant d'outrages, que tout ce qu'elle put faire avant le jour fut de revenir au logis où son mari étoit. Dès qu'elle y fut arrivée, elle tomba morte par terre, tenant ses mains étendues sur la porte, comme pour demander à son mari la vengeance d'une si horrible injure. Son mari sortit le matin, et la voyant immobile à la porte, il crut d'abord qu'elle dormoit; mais ayant reconnu la vérité, la douleur dont il fut saisi lui fit prendre la résolution de couper cette femme morte en douze parts, et d'envoyer chacune de ces parts à chaque Tribu, pour les exhorter à tirer vengeance d'une si exécrable méchanceté. Toutes les Tribus résolurent de punir un si grand excès. Ils reconnurent qu'il ne s'étoit jamais rien fait de semblable dans Israël, et ils protestèrent qu'ils ne retourneroient point chez eux qu'ils n'eussent tiré vengeance d'un si grand outrage. Saint Ambroise admire cette résolution, et ne peut assez louer ce zèle saint de tout un peuple, qui n'est point indifférent pour les grands désordres et qui ne peut souffrir qu'on viole la Loi de Dieu. L'outrage fait à un mariage, dit ce St. Père, irrite tous les esprits; et une Tribu étant coupable de ce crime, toutes les autres s'assemblent pour l'exterminer, parce qu'elles craignoient qu'en demeurant insensibles dans cette conjoncture, elles ne semblassent approuver ce qu'elles dissimuloient par une cruelle complaisance, et qu'elles n'attirassent sur elles toute la colère de Dieu, qu'une seule Tribu avoit si justement méritée. Ce St. Père rougit de la corruption de son siècle, où il remarque qu'on souffroit le violement de la sainteté des mariages, lorsqu'il compare cette mollesse avec le zèle si louable des Israélites, qui ne cherchent point de vaines raisons pour excuser la Tribu de Benjamin, et qui la punissent si exemplairement, afin d'arrêter plus puissamment la licence des hommes; et il ne sauroit assez déplorer le malheur des personnes qui ne sont sensibles qu'à ce qui les touche, et qui sont insensibles aux plus grandes profanations que l'on commet contre la Loi du Seigneur.

La Tribu de Benjamin est exterminée.

Au même temps.

Tous les Israélites étant assemblés à Maspha, et le Lévite dont la femme avoit été outragée leur ayant encore fait ses plaintes, ils marchèrent contre les auteurs de ce crime, pour punir un si grand excès. Ils députèrent d'abord vers les Benjamites pour se plaindre d'eux, et ils leur demandèrent ces personnes, afin qu'ils les fissent mourir. Mais les Benjamites s'en rendirent les protecteurs, et s'assemblèrent jusqu'au nombre de vingt-cinq mille. Avant que les Israélites donnassent la bataille, ils consultèrent le Seigneur, qui témoigna l'approuver. Cependant au lieu de l'heureux succès qu'ils s'en promettoient, il arriva au contraire que vingt-deux mille hommes d'entre eux furent taillés en piéces par les Benjamites. Ils furent surpris de cette perte; mais ils ne perdirent pas néanmoins la résolution d'un combat nouveau, auquel ils se préparèrent par beaucoup de larmes. Ils consultèrent encore une fois le Seigneur, qui leur dit qu'ils pouvoient

marcher contre leurs frères ; mais les Benjamites défirent encore dix-huit mille Israélites. Tout Israël étonné que quatre cent mille hommes cédassent à vingt-cinq mille, dans une cause si juste, eut recours à Dieu. Ils pleurèrent, ils jeûnèrent, et ils le consultèrent pour la troisième fois, afin de savoir s'ils devoient encore marcher contre les Benjamites. Dieu non-seulement le leur commanda, mais il les assura de la victoire. Sur cette assurance, ils allèrent contre Gabaa, et mirent une embuscade auprès de la ville. Ce peuple comme enivré de ses deux premières victoires, sortant à son ordinaire avec une furie qui s'augmentoit par la fuite feinte de ceux qui ne s'enfuyoient qu'afin de faire mieux tomber les Benjamites dans le piége, ils y furent en effet enveloppés. Tous les vingt-cinq mille hommes de cette Tribu furent tués, et leurs villes réduites en cendres. Il ne se sauva de ce carnage que six cents hommes qui se retirèrent dans le désert, et qui servirent depuis à rétablir cette Tribu ; car les Israélites après cette victoire se trouvèrent saisis d'une profonde douleur pour la ruine d'une de leurs douze Tribus. Et comme ils avoient protesté qu'ils ne leur donneroient point leurs filles, ayant exterminé ceux de Jabès-Galaad, parce qu'ils n'étoient pas venus avec eux à ce combat, ils n'en réservèrent que leurs filles vierges, qu'ils donnèrent aux six cents Benjamites qui s'étoient sauvés. Les Saints Pères ont admiré la conduite de Dieu dans cette rencontre. Jamais guerre ne parut plus saintement entreprise que celle des Israélites, et néanmoins ils sont battus par deux différentes fois. Dieu vouloit faire voir, comme dit le Pape St. Grégoire, combien doivent être purs ceux qui entreprennent de punir les fautes des autres, et combien il faut être exempt de péché soi-même pour oser jeter la première pierre contre ses frères. C'est un zèle bien faux, dit ce St. Père, que d'avoir besoin d'être purifié de ses fautes, et de se mêler néanmoins de purger celles des autres. Dieu vouloit encore apprendre aux hommes par ce grand exemple quelle doit être leur charité envers leurs frères, et avec quel regret on devoit se résoudre à éteindre une famille dans Israël. Quelques criminels que fussent les Benjamites et quelques endurcis qu'ils fussent dans le péché, Dieu veut néanmoins qu'on gémisse du funeste engagement où l'on se trouve de les détruire. Les Juifs mêmes après les avoir défaits sont touchés de repentir, et ne pensent qu'aux moyens de rétablir ce qu'ils avoient tâché de ruiner. Il seroit honteux, disent les Saints Pères, que les Chrétiens cédassent en ce point aux Juifs, et qu'ils vissent avec plus d'indifférence non-seulement un pays ou une maison éteinte dans l'Eglise, mais une seule ame retranchée de leur société et de leur corps, puisque ce retranchement ne leur doit pas être moins sensible que si on leur coupoit un de leurs membres.

Ruth suit sa belle-mère Noëmi dans la terre de Juda.

Environ l'an du Monde 2708. Avant J. C. 1298.

L'HISTOIRE de Ruth est si considérable qu'il a plu à Dieu de la faire écrire au long dans un livre particulier. Au temps des Juges, une grande famine étant arrivée en Israël, un homme de Bethléem nommé Elimelech s'en alla avec sa femme et ses deux fils dans le pays de Moab, pour y trouver de quoi vivre. Elimelech y étant mort, Noëmi y demeura seule avec ses deux fils, qu'elle maria à deux filles de ce pays de Moab, dont l'une s'appeloit Ruth, qui en épousa le plus jeune. Dix ans après les deux fils de Noëmi moururent, et cette femme se voyant sans mari et sans enfans, dit à ses deux belles-filles, que Dieu avoit regardé dans sa miséricorde le pays de Juda et qu'elle étoit résolue d'y retourner. C'est pourquoi elle les pria d'aller chez leurs parens, et de demeurer dans le pays de leur naissance pour y trouver d'autres maris qui les consoleroient de leur veuvage. Ses deux belles-filles ne purent souffrir cette proposition, et

elles protestèrent qu'elles ne la quitteroient jamais. Noëmi leur représenta qu'elles ne pouvoient plus rien espérer d'elle, et elle leur témoigna que la peine qu'elles souffriroient en sa compagnie lui seroit plus sensible que sa douleur propre. Orpha donc qui avoit épousé l'aîné de ses deux fils, lui dit les derniers adieux et s'en retourna. Mais cette séparation ne servit qu'à faire éclater davantage la grande foi de Ruth et son violent amour. Car elle ne voulut pas même penser à quitter sa belle-mère, quelque instance qu'elle lui en fît, et elle lui répondit avec fermeté ces paroles admirables : Ne m'obligez pas davantage à me séparer de vous ; j'irai par-tout où vous irez, et je demeurerai dans les mêmes lieux que vous ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez, et la mort seule me séparera de vous. Noëmi voyant cette grande fermeté, qui marquoit le courage avec lequel l'Eglise devoit un jour suivre J. C. dans ses persécutions, permit à Ruth de venir avec elle en Bethléem qui étoit le lieu de sa naissance. Elle y arriva durant la moisson ; et parce que la pauvreté les pressoit, Ruth pria Noëmi d'agréer qu'elle allât glaner dans quelque champ. Il se trouva par hasard que le champ où elle étoit venue ramasser quelques épis, étoit celui de Booz qui étoit parent d'Elimelech, le mari de Noëmi. Booz ayant su qui étoit cette jeune femme, et tous les moissonneurs lui relevant avec de grandes louanges son travail infatigable, il lui témoigna toute la bonté possible, et la contraignit de manger avec ses filles. Il lui permit même de moissonner, si elle le vouloit, et il donna ordre aux moissonneurs de laisser tomber à dessein quelques épis, afin qu'elle les ramassât. Cette bonté de Booz a été considérée des Saints Pères, comme la figure de la miséricorde avec laquelle J. C. a reçu l'Eglise. Il n'a point dédaigné sa bassesse. Sa pauvreté présente ni son idolâtrie passée ne la lui ont point fait regarder avec un œil de mépris. Cette sainte femme apprend aux ames Chrétiennes à renoncer pour jamais comme elle à la maison de leurs parens et à la terre de leur naissance, qui est la vanité et la corruption du monde, pour entrer par la sainteté de leur vie dans un monde saint et dans le peuple de J. C. Elles ne perdront rien dans cet heureux renoncement, et elles trouveront dans la charité du Sauveur mille fois plus qu'elles ne pourroient espérer de l'apparence trompeuse des faux biens du monde. La pauvreté de Noëmi à laquelle Ruth demeura toujours attachée, lui fut plus avantageuse, même temporellement, que toutes les richesses des Moabites. Et ceux qui se tiennent liés ici par un amour ferme et généreux à l'Eglise, lorsqu'elle paroît comme une veuve abandonnée sur la terre, verront enfin leur pauvreté récompensée de tous les trésors du Ciel.

Booz, proche parent de Ruth, l'épouse selon l'ordonnance de la Loi.

La même année 2708.

NOÉMI étant avertie de la bonté de Booz envers Ruth, pensa à pousser plus avant ces premières graces qu'il lui avoit faites, et dit à sa belle-fille qu'elle vouloit lui procurer un repos stable pour le reste de ses jours. Elle lui déclara que Booz étoit son parent, et que comme il devoit coucher dans le champ qu'il moissonnoit, elle lui conseilloit de l'y aller trouver la nuit, lorsque personne ne la pourroit reconnoître, et de se tenir aux pieds du lit de Booz qui ne manqueroit pas de lui dire tout ce qu'elle auroit à faire. Ruth fit, par le commandement de Noémi, ce qu'elle n'auroit jamais osé faire d'elle-même; et s'étant avancée dans le silence des ténèbres aux pieds du lit de Booz, cet homme épouvanté demanda qui elle étoit. Ruth lui représenta que comme il étoit son proche parent, elle avoit droit, selon la Loi, de l'épouser. Booz qui avoit alors plus de cent ans, lui témoigna de l'estime de ce qu'elle n'imitoit

pas les filles de son âge, qui ne suivoient que les emportemens d'un amour aveugle, et qui préféroient inconsidérément les jeunes gens à des maris sages. Mais il lui dit qu'avant qu'elle pût légitimement l'épouser, il falloit qu'un autre parent plus proche déclarât qu'il ne la vouloit point pour femme. Le lendemain Booz s'étant venu mettre avec les autres Sénateurs à la porte de la ville où les jugemens s'exerçoient selon la coutume de ce temps-là, et ayant vu ce parent passer par la porte de la ville, il lui dit en présence des plus considérables de ce lieu, que Noémi vouloit vendre quelque terre, qu'il pouvoit voir s'il la vouloit, afin qu'à son refus il pût l'acheter lui-même. Ce parent dit qu'il l'acheteroit. Mais Booz lui répondit qu'il lui faudroit aussi en même temps épouser Ruth. Ce parent surpris de cette proposition, aima mieux céder son droit à Booz, qui prit les Sénateurs et tout le peuple à témoin qu'il pouvoit épouser Ruth, à laquelle ceux qui étoient présens souhaitèrent toute sorte de bonheur. Ils prièrent Dieu que cette jeune femme qui entroit dans la famille de Booz, fût aussi heureuse que Rachel et Lia, et que son nom fût célèbre dans la succession de tous les âges. Ce fut ainsi que se fit ce mariage, que Dieu bénit bientôt après par la naissance d'Obed, qui fut le père d'Isaï et l'aïeul du roi David. Tout le pays félicita Noémi de son bonheur. Elle rendit au petit Obed tous les soins d'une mère et d'une nourrice, et on l'estima plus heureuse d'avoir la seule Ruth pour belle-fille, que si elle eût eu beaucoup d'enfans. Dieu voulut nous apprendre dans cette admirable femme, comme remarque St. Ambroise, qu'il ne considère dans les hommes ni leur race, ni la sainteté de leurs pères, mais leur vertu seule et la disposition de leur cœur. Une fille Moabite, née de parens idolâtres, mérite néanmoins par la sainteté de ses mœurs, le plus grand honneur qu'on pût recevoir alors sur la terre, qui étoit d'entrer dans la généalogie du Sauveur, et de devenir l'aïeule de J. C. Un Juif n'osoit pas même par la Loi penser à épouser une Moabite; et cette femme témoigne tant de foi, qu'elle mérite que non-seulement un Juif l'épouse, mais que Jesus-Christ naisse d'elle, et qu'il ait été son fils, comme il a été le fils de David. Elle nous apprend, dit St. Ambroise, à ne nous pas reposer lâchement sur une profession extérieure et inanimée du culte de Dieu, ni sur un nom mort de Chrétiens, comme les Juifs sur leurs sacrifices charnels, ou sur le nom d'Abraham dont ils faisoient toute leur gloire ; mais à faire une sainte violence et à mériter par la ferveur de notre foi de nous lier par une société étroite à l'Eglise et à J. C. Car il veut des épouses qui soient recommandables par elles-mêmes et non par des qualités étrangères, et qui ne soient pas seulement chastes aux yeux des hommes par la pureté du corps, mais qui soient pures devant lui par l'humilité du cœur, qui est le caractère des véritables épouses du Sauveur, et qu'un Saint appelle la virginité de la virginité même.

Anne consacre le petit Samuel au Seigneur, et le donne au Grand-Prêtre Héli, onze cent cinquante ans avant J. C.

La première année de l'administration d'Héli, en même temps que l'Ange annonce la naissance de Samuel, l'an du Monde 2848. Avant J. C. 1150. * L'an du Monde 2861.

SAMUEL devant un jour paroître avec un grand éclat de sainteté dans le monde, Dieu l'y disposa dès sa plus tendre enfance. Anne sa mère, qui est, comme dit St. Chrysostome, plus glorieuse d'avoir eu un tel fils, que si elle avoit été mère du plus grand Prince du monde, après avoir passé une grande partie de sa vie dans la stérilité, conjura Dieu avec de si ardentes prières, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui fut le fruit de sa piété et la récompense de sa foi. Comme cette sainte mère savoit que cet enfant ne lui venoit que de Dieu, elle n'hésita point de le lui rendre. Elle ne se contenta pas d'offrir au lieu de lui de l'argent, ou de ne l'offrir que pour quelques années, mais elle

le consacra pour toute sa vie au Seigneur. Dès qu'elle eut sevré ce fils, qui étoit toute son affection, la reconnoissance de la grace que Dieu lui avoit faite en le lui donnant, la pressa de le lui aller promptement offrir ; et par un désintéressement qui doit être bien considéré de toutes les mères Chrétiennes, elle alla, contre tous les mouvemens de la nature et contre les apparences de la raison, le consacrer à Dieu dans sa plus tendre enfance. Elle le laissa tout petit, ne pouvant avoir alors qu'environ trois ans, entre les mains d'Héli le Grand-Prêtre, sans le regarder plus comme lui appartenant. Ainsi son sacrifice approcha en quelque sorte de celui d'Abraham, puisqu'abandonnant son fils à Dieu, elle ne crut faire autre chose que rendre à Dieu ce qui étoit à lui, et qu'elle n'eût pu retenir sans une espèce de sacrilége. Dieu bénit la piété de la mère en répandant une abondance de graces sur le fils. * Et lorsqu'à l'âge de douze ans il étoit occupé au service d'Héli le Grand-Prêtre, et au ministère du Temple, où il couchoit auprès de l'Arche, Dieu le favorisa d'une révélation par laquelle il fit juger d'abord ce qu'il devoit être un jour. Il l'appela par trois fois durant la nuit lorsqu'il dormoit ; et comme le petit Samuel croyoit que c'étoit la voix du Grand-Prêtre, il lui alla demander chaque fois ce qu'il désiroit de lui. Mais enfin la quatrième fois Dieu lui parla et lui prédit les malheurs étranges qu'il alloit faire tomber sur Héli et sur toute sa famille. Il lui dit qu'il ne pouvoit plus souffrir la malheureuse négligence de ce père lâche, qui sachant les désordres de ses enfans, et voyant en combien de manières ils profanoient tous les jours la sainteté de son Temple et de son Autel, se contentoit de leur en faire une légère réprimande, au lieu d'être animé d'un saint zèle pour les intérêts de Dieu contre ses propres enfans. Et il lui déclara que les crimes de la maison de ce Grand-Prêtre étoient tels, qu'ils ne pouvoient être expiés par toute la multitude des sacrifices qu'elle lui offroit. Quelque instance qu'Héli fît le lendemain pour savoir du jeune Samuel ce que Dieu lui avoit dit durant la nuit, il arracha avec peine de sa bouche ce que son respect pour ce Pontife lui vouloit faire supprimer. Héli reconnoissant enfin la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffisoit pas à un père d'être bon lui-même, s'il ne travailloit encore à rendre bons ses enfans, et se disposa à souffrir avec une humble soumission la peine qu'il avoit méritée par la mauvaise éducation de ses enfans. Il y a, dit St. Grégoire, beaucoup d'imitateurs d'Héli, et dans les maisons particulières des Chrétiens, et dans l'Eglise, c'est-à-dire en la personne de ses Pasteurs, à l'égard de leurs enfans spirituels qu'ils laissent vivre dans le désordre avec une complaisance cruelle, comme dit St. Grégoire, et pour ceux qui en usent, et pour ceux dont ils dissimulent les plaies qu'ils devroient guérir ; puisqu'ainsi qu'il paroît par cette excellente figure, elle ne peut servir qu'à attirer les jugemens de Dieu sur la personne des uns et des autres.

Dieu, pour punir le Grand-Prêtre Héli de sa négligence à reprendre les désordres de ses enfans, permet qu'en apprenant la nouvelle de leur mort, et de la prise de l'Arche, il tombe de son siége et se casse la tête.

L'an du Monde 2888. Avant J. C. 1116.

DIEU voulant accomplir les malheurs qu'il avoit prédits à la famille d'Héli, suscita une nouvelle guerre contre les Juifs par les Philistins. Ce peuple étoit ennemi déclaré du peuple de Dieu, et il étoit dans sa main comme un puissant instrument, dont sa justice se servoit dans les rencontres pour punir les Juifs de leurs grands excès. Etant donc irrité contre son peuple, il négligea de le secourir alors comme il avoit fait tant de fois, et permit qu'il fût mis en fuite par les Philistins. Les Juifs furent surpris de ce succès malheureux de leurs armes, et ils crurent qu'ils pourroient faire violence au Seigneur; que, pour ne plus tomber dans un semblable accident, ils n'avoient qu'à apporter à la guerre ce

qu'ils avoient de plus saint, c'est-à-dire l'Arche d'alliance : mais Dieu dont on ne se rit point, et qui abandonne, quand on l'irrite, ce qu'il a même de plus sacré dans le monde, laissa aller l'Arche dans le camp, sans se mettre en peine de la défendre. Toute l'armée la reçut avec de grandes acclamations de joie, ne sachant pas que ce qu'ils espéroient devoir être leur gloire et leur bonheur, alloit devenir leur confusion et leur honte, et que ces deux Prêtres corrompus, Ophni et Phinées, enfans d'Héli qui l'accompagnoient, et que Dieu regardoit dans sa fureur, attireroient plus de maux sur eux que l'Arche ne leur pouvoit alors attirer de graces. Les Philistins furent étonnés d'abord lorsqu'ils entendirent le grand bruit que les Juifs firent en recevant l'Arche ; mais s'étant rassurés ensuite, ils fondirent avec impétuosité sur les Juifs, prirent l'Arche, tuèrent les deux enfans d'Héli, taillèrent en pièces trente mille hommes des Juifs, et mirent le reste en fuite. Héli qui attendoit avec beaucoup d'inquiétude le succès de cette guerre, et qui trembloit pour l'Arche, de peur qu'elle ne fût déshonorée par les Philistins, lui qui souffroit avec tant d'indifférence qu'elle le fût encore plus tous les jours par ses enfans mêmes, entendant un homme qui revenoit du combat, lui en demanda des nouvelles. Cet homme lui annonça la défaite de toute l'armée ; et lorsqu'il lui dit que l'Arche avoit été prise, ce Grand-Prêtre, âgé de près de cent ans, tomba de sa chaise à la renverse et se cassa la tête. Sa belle-fille, femme de Phinées, apprenant la mort de son mari et la prise de l'Arche, étant grosse alors, accoucha subitement et mourut sur l'heure. Jamais on ne vit plus sensiblement combien Dieu venge l'injure qu'on fait aux choses saintes, par l'abandonnement même de ce qu'il y a de plus saint, et que rien ne l'irrite tant que les péchés des Prêtres, dont la sainteté devroit l'appaiser lorsqu'il est prêt de punir l'iniquité de son peuple ; et il apprit ainsi aux Chrétiens, comme remarquent les Saints Pères, à ne pas mettre tellement leur confiance dans le plus saint de nos Sacremens, dont l'Arche n'étoit que la figure, qu'ils n'aient pas soin en même temps de vivre d'une vie divine, pour se nourrir de ce pain du Ciel ; car Dieu ne protége que ceux qui l'honorent, et il ne fait éclater sa gloire que pour ceux qui se rendent dignes de lui.

Les Philistins ayant mis l'Arche dans le Temple auprès de Dagon leur Dieu, elle fit tomber leur idole, et les frappa tous d'une plaie très-fâcheuse qui les contraignit de la renvoyer.

La même année 2888.

L'Arche de Dieu ayant été prise, paroissoit déshonorée et avoir perdu tout l'éclat dont jusques-là Dieu l'avoit toujours comblée ; mais elle ne fut jamais plus glorieuse que lorsqu'elle fut entre les mains des Philistins. Dès qu'ils en furent les maîtres, ils la menèrent à Azot, et la mirent dans le Temple auprès l'idole de Dagon, pour nous représenter, par ce sacrilége, le crime de ceux qui veulent allier dans un même cœur le culte de Dieu et le culte des démons ; mais Dieu fit bien voir en cette rencontre qu'il n'est pas semblable aux faux Dieux. Dagon ne put subsister devant la présence de l'Arche, et le lendemain on le trouva renversé par terre. Ceux d'Azot étant surpris et affligés de la honte de Dagon, le relevèrent et remirent en sa place ce Dieu qui ne

s'étoit pu relever lui-même; mais le jour suivant on le trouva encore par terre, sans tête et sans mains La vengeance de Dieu passa de cette idole aux idolâtres, et tous les habitans d'Azot furent frappés d'une plaie honteuse dans les parties les plus secrètes de leur corps, par une multitude de rats que Dieu fit naître dans tout leur pays. Cette plaie sale qui les empêchoit de se pouvoir asseoir, par la douleur qu'ils ressentoient en cette partie, et qui marque admirablement les plaies honteuses et secrètes du péché, étonna les Azotiens, et ils reconnurent aussi-tôt que la cause de leurs maux étoit l'outrage fait à l'Arche; plus heureux en cela que ceux qui sont insensibles aux maux dont Dieu punit en eux la profanation des choses saintes que l'Arche figuroit alors. Ne pouvant donc plus supporter la présence de Dieu dont ils éprouvoient si sensiblement la puissance, ils menèrent l'Arche dans d'autres villes où elle fit de semblables maux. C'est pourquoi les Philistins craignant enfin qu'elle ne les fît tous mourir, assemblèrent leurs Sages et leurs Devins, qui leur donnèrent un conseil dont Dieu tira sa gloire, par un monument éternel de la vengeance qu'il avoit exercée sur ses ennemis. Ils ordonnèrent qu'on renvoyât l'Arche avec un petit coffre où seroient enfermées cinq figures de ces rats dont ils avoient été si incommodés, avec cinq autres figures des parties secrètes de leurs corps où ils avoient été frappés de ces plaies. Ainsi parut la gloire de Dieu en cette rencontre, qui, sans le secours d'aucun homme, n'eut besoin que de lui seul pour forcer ses ennemis à renvoyer son Arche sainte de la captivité où elle avoit été injustement retenue. La joie qu'ils avoient sentie, lorsqu'ils la virent entre leurs mains, se changea bientôt en tristesse, et les maux présens qu'elle leur causa leur en firent craindre encore d'autres plus grands. Les hommes doivent apprendre de cette histoire, que la joie qu'ils ont quelquefois de tenir sous leur puissance ce qui appartient à Dieu, sera bien courte, et que s'ils ne voient pas la plaie dont Dieu les frappe, parce qu'elle est derrière eux, comme celle des Philistins, selon que le remarque St. Grégoire, ils ne doivent point douter que Dieu ne venge tôt ou tard l'abus d'une chose qui lui appartient, par l'opprobre éternel de ceux qui s'en étoient injustement rendus les maîtres.

Les Philistins renvoient l'Arche dans la Judée, pour éviter les maux qu'elle leur causoit tous les jours.

La même année 2888.

Les Philistins ne pouvant plus souffrir la présence de l'Arche de Dieu, qui les frappoit de tant de plaies, firent, selon le conseil de leurs Devins, un chariot tout neuf pour la mettre dessus, et y attelèrent deux vaches dont ils enfermèrent les petits, afin que si les vaches, malgré l'instinct de la nature, ne laissoient pas d'aller vers la terre d'Israël, ils connussent par cette violence surnaturelle, que ce n'étoit point par hasard, mais par un effet visible de la puissance de Dieu qu'ils avoient été frappés de tant de plaies. Dieu suivit en quelque sorte la foiblesse de ces personnes, et fit que ces animaux, surmontant la tendresse naturelle qu'ils avoient pour leurs petits, traînèrent l'Arche sans s'arrêter. Ils la portèrent droit vers la terre des Juifs, et devinrent ainsi une admirable figure de la manière dont on doit aller à Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les

affections de la terre. Les Grands d'entre les Philistins voulurent être témoins de cette merveille, et ils virent avec étonnement que l'Arche s'arrêta en Bethsamez, qui étoit la première ville des Juifs. Le peuple de cette ville fut dans une extrême joie en voyant l'Arche, dont la captivité tenoit tout Israël dans le deuil: mais cette joie fut bientôt changée en larmes, lorsqu'ils virent que ce sacré dépôt épargnoit aussi peu les Juifs mêmes, qu'il avoit fait les Philistins. Dieu punit les regards trop curieux des Bethsamites, et frappa d'entr'eux cinquante mille personnes; parce que, dit l'Ecriture, ils avoient vu l'Arche du Seigneur. La frayeur dont ils furent saisis, et la peur qu'ils avoient de mourir tous, leur fit dire en tremblant: Quel est ce Dieu, et quelle est sa sainteté, ou qui pourra subsister devant sa face? Ils envoyèrent donc prier ceux de Cariathiarim de venir prendre l'Arche que les Philistins leur avoient renvoyée. Ils y vinrent, et remenèrent l'Arche, et la mirent dans la maison d'Abinadab qui étoit en Gabao, c'est-à-dire sur la colline de la ville de Cariathiarim, où étant dans le lieu que Dieu s'étoit choisi pour sa demeure, non-seulement elle ne frappa point ce pays des plaies dont elle avoit frappé tous les Philistins et ensuite tous les Bethsamites, mais elle le combla même de toutes sortes de bénédictions, faisant voir sensiblement que celui dont elle étoit la figure ne demande qu'à répandre ses graces sur les hommes, quand on n'y met point d'obstacles; mais que, lorsqu'on irrite sa justice, il sait bien faire éclater la grandeur de sa puissance dans le châtiment de ceux qui méprisent sa bonté. Les Bethsamites sembloient honorer l'Arche, en se réjouissant de la recevoir au milieu d'eux; mais leur joie étoit superbe, parce qu'ils mettoient leur gloire à posséder ce dépôt sacré, sans se mettre en peine d'obéir à la Loi de Dieu qui y rendoit ses oracles. Ainsi plusieurs, dit St. Grégoire Pape, s'approchent du Corps du Fils de Dieu avec une confiance pleine de hardiesse, qui périssent dans son Sanctuaire, parce que ne travaillant point à rendre leur ame pure, pour se pouvoir nourrir de l'Agneau sans tache, ils trouvent la mort dans la source de la vie.

Samuel offre un holocauste à Dieu. Les Juifs ensuite défont les Philistins.

La même année 2888. * L'an du Monde 2909. Samuel étant âgé de 60 ans, et ayant gouverné, depuis la mort d'Héli, vingt-un ans et demi.

L'ÉTAT des choses étoient tel dans la Judée qu'on l'a marqué auparavant, et Dieu fit voir en élevant Samuel en honneur, que lorsqu'il veut regarder favorablement son peuple, il commence par lui donner de bons Pasteurs. Ce saint Prophète se sentant animé de l'esprit de Dieu, prêcha dans tout Israël, représenta à ce peuple leurs péchés, et leur promit que, s'ils vouloient détruire leurs idoles afin de ne plus adorer que Dieu, ils seroient heureux à l'avenir, et que Dieu les délivreroit de la tyrannie des Philistins. Lorsqu'ils eurent témoigné vouloir écouter sa voix, et qu'ils eurent en effet renversé les idoles de Baal et d'Astaroth, Samuel leur commanda de s'assembler à Maspha, afin qu'il y priât pour eux. Quand ils y furent arrivés, ils reconnurent leurs déréglemens passés; ils ordonnèrent un jeûne solennel. Ils s'humilièrent devant

Dieu, et lui confessèrent leurs offenses, le conjurant de leur pardonner leurs fautes, et de recevoir favorablement l'holocauste que Samuel son Prophète lui alloit offrir pour eux. Lorsqu'ils étoient dans ces sentimens de piété, ils furent surpris d'apprendre que les Philistins marchoient pour les venir combattre. Ces ennemis du peuple de Dieu étant enflés de leurs prospérités passées, et sachant que les Juifs s'étoient tous assemblés à Maspha, crurent que c'étoit une occasion de se défaire d'eux en un seul jour, et ne sachant pas que Dieu, de qui dépend la victoire, s'étoit réconcilié avec son peuple à la prière de Samuel, ils espéroient le même succès de leur entreprise qu'ils avoient éprouvé peu auparavant. Samuel offrit son holocauste à Dieu, et il lui fut si agréable, qu'il lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins. Ils en furent si épouvantés, qu'ils prirent la fuite d'eux-mêmes. Les Israélites en tuèrent plusieurs et les poursuivirent long-temps. Ainsi Samuel, par cet holocauste qu'il offrit à Dieu pour le réconcilier avec son peuple, rendit la paix aux Juifs, en faisant cesser les déréglemens qui leur avoient attiré la guerre, et ils les gouverna depuis avec un soin et un amour de vrai père. Mais sa vieillesse arrêta le cours de toutes ces prospérités; car Samuel eut des enfans qui ne lui ressembloient en rien. Ils ne s'appliquoient qu'à satisfaire leur avarice, et ils faisoient un honteux trafic de la justice et des jugemens corrompus. * Les Juifs donc crurent que c'étoit une occasion favorable pour demander à être gouvernés par un Roi, comme les autres peuples du monde, et ils se lassèrent d'être gouvernés de Dieu même par l'entremise de ses Ministres. Samuel fut extrêmement affligé de cette proposition : il s'en plaignit devant Dieu, et Dieu lui témoigna que c'étoit sur lui-même que cette offense retomboit. Il lui commanda néanmoins de leur accorder ce qu'ils désiroient, mais il voulut auparavant que Samuel les avertît de tout ce que ce nouveau Roi exigeroit d'eux; ce qui n'étonna point ce peuple, qui vouloit en ce point être semblable aux autres nations du monde. On admire, comme remarquent les Saints Pères, que les Juifs aient préféré le gouvernement d'un homme à celui de Dieu, et on n'admire point que les Chrétiens aiment mieux avoir le démon pour chef et pour roi, que J. C. même dont ils sont les membres. Car nous disons souvent du Sauveur, comme les Juifs disent de lui dans l'Evangile : Nous ne voulons point que celui-là règne sur nous; et nous disons souvent au contraire au démon, non de bouche, mais de cœur : Vous êtes notre roi et nous sommes vos sujets. Nous ne voulons point reconnoître l'empire de Dieu sur nous; mais notre loi comme la vôtre est notre volonté propre, et nous ne voulons dépendre que de nous-mêmes.

Samuel, par ordre de Dieu, sacre Saül pour être Roi des Juifs.

La même année 2909. Avant J. C. 1095.

DIEU voulant accorder à son peuple le Roi qu'il lui demandoit, élut Saül de cette sorte. Cis son père ayant perdu ses ânesses, envoya Saül son fils les chercher. Il ne les trouva point, et il étoit prêt de s'en retourner si le serviteur qui l'accompagnoit ne lui eût dit qu'il pourroit en savoir des nouvelles par Samuel, qui éclaircissoit tous les doutes de ceux qui le consultoient. Ils allèrent donc le chercher, et l'ayant trouvé, Dieu déclara à Samuel que c'étoit cet homme qu'il avoit choisi pour être Roi, et pour délivrer son peuple de la violence des Philistins. Ce saint Prophète le reçut chez lui et le traita avec toute sorte de respect et de bonté; et après qu'il lui eut fait passer la nuit dans une chambre qu'il lui prépara, il l'accompagna le matin pour s'en aller ensemble. Il fit retirer le serviteur qui les suivoit; il prit Saül à part, répandit une petite fiole d'huile sur sa tête pour le sacrer Roi, et l'embrassa pour le saluer dans

cette nouvelle dignité. Pour preuve que tout ce qu'il lui avoit dit étoit dans l'ordre de Dieu, il lui déclara que dans un certain lieu qu'il lui marqua, il trouveroit des personnes qui lui diroient que les ânesses qu'il cherchoit étoient retrouvées, et que son père n'étoit plus en peine que de lui; qu'un peu après il trouveroit un grand nombre de Prophètes, avec lesquels il prophétiseroit aussi lui-même. Cet homme, si heureux selon le monde, qui en cherchant des ânesses avoit trouvé un Royaume, ne dit rien à son père de ce qui s'étoit passé; et Dieu voulant le déclarer Roi publiquement devant tout le peuple, il ne se trouva pas dans cette assemblée solennelle qui se fit de tous les Juifs dans Maspha par l'ordre de Samuel. Le sort étant donc jeté d'abord sur les Tribus et ensuite sur les familles particulières de la Tribu qui étoit choisie, le sort confirma ce qui avoit déjà été fait dans le secret, et fit voir que Dieu préside aussi bien aux sorts qu'à toutes les autres choses qui se font parmi les hommes. Lorsque Saül fut déclaré Roi et qu'il ne se trouva point, on fut obligé de le chercher; et après beaucoup de peines ayant enfin été amené, Samuel le montra devant tout le peuple, et leur fit remarquer que Dieu leur avoit choisi un Roi d'une mine très-avantageuse, parce qu'il étoit de grande taille. Il fut fort humble d'abord; il ne s'éleva point de sa dignité, et dissimula par sa modestie la révolte de quelques-uns qui ne vouloient pas le recevoir pour leur Roi. Mais il fit voir par la suite et principalement par le sacrifice qu'il voulut offrir lui-même à Dieu, au lieu de Samuel, par une précipitation indiscrète, qu'il est difficile d'être bien humble dans les grandes dignités. Les Saints Pères l'ont toujours considéré comme la figure de ceux qui sont élus aux charges de l'Eglise, et qui doivent toujours trembler dans ces grandes élévations, lors même qu'ils semblent avoir quelques assurances d'y avoir été appelés de Dieu, parce que s'ils entrent avec des sentimens d'orgueil dans un ministère qui doit être tout d'humilité, Dieu rejette ensuite ceux qu'il avoit choisis d'abord, et ôte aux superbes ce qu'il avoit donné aux humbles.

Jonathas fils du Roi Saül va seul avec son Écuyer dans le camp des Philistins, et les met en fuite.

L'an du Monde 2911. Avant J. C. 1093.

SAÜL étant établi Roi et faisant la guerre contre les ennemis du peuple de Dieu, les Philistins se soulevèrent avec un plus grand effort qu'ils n'avoient encore fait. Les Juifs assemblèrent toutes leurs troupes, et comme les armées étoient campées assez proches l'une de l'autre, après différentes attaques, Jonathas fils de Saül prit une résolution digne d'un courage héroïque, qui étoit soutenu d'une grande confiance en Dieu. Il tenta d'aller lui seul avec son Ecuyer dans le camp des Philistins, s'assurant que Dieu pouvoit aisément, s'il le vouloit, livrer une si grande armée en la puissance d'un seul homme. Etant donc monté vers leur camp, en grimpant par des rochers presque inaccessibles, il tua d'abord quelques Philistins qu'il rencontra, et qui ayant peu à peu mis l'épouvante dans le camp, ils furent tous saisis d'un tel trouble, qu'ils tournèrent leurs armes

contre eux-memes, et n'eurent pas besoin d'autres ennemis pour être défaits. On entendit le bruit de ce désordre du camp des Israélites; et Saül ayant conjecturé ce qui s'étoit passé, par l'absence de Jonathas qui ne se trouva point dans le camp, il se hâta d'aller poursuivre les Philistins et d'achever une victoire que son fils avoit commencée. Il fit même un serment, et maudit celui de toute l'armée qui mangeroit avant la nuit; ce qui fit que toutes les troupes passant par un lieu plein de miel n'osèrent y toucher. Mais Jonathas qui ne savoit rien de cette défense, pressé par la nécessité et par l'épuisement de ses forces, étendit le bout de sa baguette pour prendre un peu de ce miel qui lui redonna une nouvelle vigueur. Après quelque repos qu'on prit sur le soir, comme on vouloit recommencer à poursuivre encore les Philistins pendant la nuit, Saül consulta Dieu pour savoir quel seroit le succès de cette entreprise; mais il ne peut en avoir aucune réponse. Il reconnut aussi-tôt que quelqu'un du peuple avoit irrité Dieu, et jura que quand ce seroit Jonathas même, il mourroit. On jeta le sort qui enfin tomba sur Jonathas. Saül lui demanda ce qu'il avoit fait. Jonathas plaignit son malheur, et lui dit: J'ai pris en passant un peu de miel au bout d'une baguette, et pour cela on m'ôte la vie. Saül, par une fermeté que quelques-uns des Saints Pères blâment et que d'autres louent, persista dans le dessein de faire mourir son fils, qui empêchoit ce jour-là qu'on n'exterminât entiérement les Philistins. Mais le peuple, touché de l'action admirable de Jonathas, l'arracha d'entre les mains de son père, jura qu'il ne mourroit point, et le délivra ainsi d'un péril qui apprend, comme disent les Saints Pères, combien il est dangereux de goûter pour peu que ce soit le miel, c'est-à-dire le plaisir du monde, et de se laisser aller à la douceur d'une complaisance secrète, après les grandes victoires qu'on a remportées sur les démons, qui sont figurés par les Philistins. Ce miel plaît pour un temps, dit Saint Ambroise, mais enfin il donne la mort, comme il eût fait infailliblement à Jonathas, si la grandeur de ses actions passées n'eût mérité qu'on oubliât cette dernière.

Saül

Saül épargne, contre l'ordre de Dieu, Agag roi des Amalécites. Dieu lui en fait témoigner sa colère par Samuel, qui répare la faute de Saül en faisant mourir Agag.

L'an du Monde 2930. Avant J. C. 1074.

Les péchés des Amalécites étant montés jusqu'à leur comble, Dieu par Samuel ordonna à Saül de les détruire entiérement, sans rien épargner et sans réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenoit. Saül exécuta cet ordre de Dieu, et il alla avec plus de deux cent mille hommes contre ce peuple idolâtre. Mais il interpréta à sa fantaisie le commandement qu'il avoit reçu de Dieu, au lieu d'obéir simplement à sa voix. Il consentit qu'on épargnât ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux, sous prétexte d'en faire un sacrifice, et il sauva Agag leur roi. Dieu fut irrité de la témérité avec laquelle ce Prince osoit éluder ses ordonnances, et commanda à Samuel d'aller témoigner à Saül

qu'il se repentoit de l'avoir élu pour Roi. Samuel trouva que ce Prince s'étoit déjà fait élever un arc de triomphe pour une victoire dont lui-même avoit terni toute la gloire par sa désobéissance. Saül vint au-devant du Prophète Samuel, et lui dit qu'il avoit accompli ponctuellement l'ordre du Seigneur. D'où vient donc, dit Samuel, que j'entends des cris de bêtes et de troupeaux? Saül répondit que le peuple les avoit réservés pour les immoler à Dieu. Mais ce saint Prophète animé de zèle, représenta à ce Prince orgueilleux sa bassesse passée, et la bonté avec laquelle Dieu l'avoit élevé sans aucun mérite à la dignité royale. Cependant qu'après cela il s'etoit laissé aller à un intérêt honteux, qui l'avoit empêché d'obéir fidellement à la voix de Dieu. Il lui fit voir quelle horreur Dieu avoit de ses sacrifices; que c'eſt principalement l'obéissance qu'il exige de tous les hommes, qu'il la préfère à toutes les autres victimes; que la désobéissance est comme un péché d'idolâtrie, parce que celui qui ne veut obéir qu'à lui-même, s'établit son Dieu. Il lui déclara enfin que Dieu le rejetoit et lui ôtoit son royaume. Ce mot toucha Saül, et lui fit dire qu'il avoit péché. Mais cette confession a toujours été regardée comme la figure des fausses pénitences qui augmentent plus les fautes qu'elles ne les effacent, et qui attirent encore plus la colère de Dieu qu'elles n'excitent sa miséricorde. Car ce Prince se mettant peu en peine de la colère de Dieu, pria le Prophète de l'honorer devant le peuple; et son ambition fit bien voir avec quelle justice Dieu n'écoutoit point sa confession hypocrite, puisque, comme il regarde plus le cœur qu'il n'écoute les paroles, il voyoit dans l'ame de ce Prince superbe un désir passionné d'être honoré des hommes. Samuel ensuite fit venir Agag roi d'Amalec, et par un zèle fidelle aux ordres de Dieu, il le fit couper en piéces, et tua, par une sainte sévérité, celui qui avoit perdu Saül par la fausse compassion qu'il en avoit eue. St. Ambroise dit que cet exemple doit apprendre aux Pasteurs de l'Eglise à ne pas user d'une douceur cruelle envers les péchés représentés par les Amalécites, et à imiter plutôt Samuel, qui sans doute avoit plus de charité que Saül, mais qui avoit en même temps trop de lumière pour ne pas voir qu'en flattant les péchés par une fausse indulgence, on perd les pécheurs; et qu'on les sauve, au contraire, en guérissant leurs blessures par les remèdes d'une austère pénitence.

Saül étant rejeté de Dieu ; est saisi de l'esprit malin. On lui cherche un homme qui sache jouer de la harpe, pour le soulager dans son mal.

L'an du Monde 2934. Avant J. C. 1070. David ayant environ 15 ans, et Samuel 85.

SAÜL ayant été rejeté de Dieu pour avoir été si négligent à accomplir ses ordres, Dieu choisit aussi-tôt un autre Roi pour gouverner son peuple. Il se servit encore de Samuel pour l'aller sacrer ; et comme ce saint Prophète vit que c'étoit blesser le roi Saül et s'exposer à un danger visible de mort, Dieu lui-même lui donna des adresses pour élire ce nouveau Roi et pour éviter la fureur de celui qu'il rejetoit. Il se servit de l'occasion ou du prétexte d'un sacrifice qu'il alla offrir en Bethléem. Lorsqu'il fut arrivé en cette ville, il invita Isaï père de David, à venir lui et ses enfans manger avec lui. Il les considéra les uns après les autres, parce qu'il savoit qu'il y en avoit un d'eux que Dieu avoit élu pour Roi. Mais il vit bien enfin que Dieu ne s'arrête pas comme nous aux apparences extérieures dans les jugemens qu'il fait des hommes, mais qu'il passe jusqu'au cœur. Car voyant l'aîné des enfans d'Isaï d'une grande taille, il crut que ce seroit celui que Dieu auroit élu pour Roi. Les sept enfans donc d'Isaï

ayant paru devant lui l'un après l'autre, sans que Dieu témoignât en élire pas un d'eux, il demanda s'il n'y en avoit plus. On lui dit qu'il en restoit encore un petit qui paissoit les brebis. Il le fit venir, et Dieu lui dit que c'étoit celui-là qu'il devoit sacrer. Dès ce moment l'esprit de Dieu remplit David et quitta Saül. Ce déplorable Prince ayant été abandonné de l'esprit de Dieu, fut en même-temps saisi de l'esprit malin, qui l'agitoit de fureur et le tourmentoit cruellement. Cet accident, qui fut un juste châtiment de ce Roi ingrat et rebelle à Dieu, et qui présageoit que sa dignité lui alloit être enlevée, fut au contraire le commencement de l'élévation de David. Car Saül étant tourmenté de ces fureurs, ses Officiers lui conseillèrent de chercher dans son royaume quelque personne qui jouât excellemment de la harpe, afin que, lorsque l'esprit malin se saisiroit de lui, l'harmonie de cet instrument le soulageât et lui rendit le repos de l'ame. Il ne se trouva personne plus habile en cet art que David, qui joignoit à cette science un agrément de beauté, qui fit que Saül l'aima avec beaucoup de tendresse, le fit son Ecuyer, et voulut toujours l'avoir à sa suite. Et toutes les fois que le malin esprit jetoit Saül dans la fureur, David le chassoit aussi-tot en jouant de la harpe, et délivroit le Roi d'un tourment qui lui étoit insupportable. Les Saints Pères disent que c'est une admirable figure de la manière dont les vrais Pasteurs de l'Eglise, représentés par David, doivent, par la douceur de leurs paroles et de leurs sages discours, rendre le calme aux ames agitées par la violence de leurs passions. St. Grégoire remarque que David eut besoin lui-même ensuite que Nathan fît à son égard, en le délivrant de la tyrannie du démon et du péché par ses sages remontrances, ce que David n'avoit fait qu'en figure à l'égard de Saül, en lui donnant un soulagement court et passager par l'harmonie de sa harpe; qui n'empêcha pas que ce Prince malheureux n'essayât de lui ôter la vie. Les Cantiques de ce saint Roi sont plus efficaces maintenant sur les ames bien disposées, puisqu'ainsi que remarque St. Augustin, rien n'est si puissant que les Pseaumes de ce Prophète, et cette harmonie divine des vérités qu'ils renferment, pour éloigner du cœur l'esprit d'orgueil, et pour y attirer les graces du Ciel.

Goliath Philistin, d'une grandeur prodigieuse ; est défait par David, armé seulement d'une fronde et d'un bâton.

L'an du Monde 2942. Avant J. C. 1062. David ayant environ 23 ans.

SAÜL faisant la guerre aux Philistins, et les armées étant campées assez près l'une de l'autre, Goliath Philistin, d'une grandeur de corps qui étoit monstrueuse, mais d'un orgueil encore plus grand, vint durant quarante jours insulter aux Israélites, et leur dit qu'il étoit inutile que tant de monde combattît ensemble ; qu'il falloit terminer ces différens par un duel ; qu'ainsi le plus hardi des Juifs n'avoit qu'à venir pour combattre contre lui. Il accompagna ce défi de tant de mépris, que tout Israël ne pouvoit plus souffrir cette insulte. Mais la crainte de ce Géant, la grandeur de son corps, joint à l'appareil effroyable de ses armes, faisoint trembler les plus hardis. En ce même-temps Isaï envoya son fils David vers trois de ses frères qui étoient à la guerre, pour leur porter des vivres. Lorsqu'il fut au camp, il vit ce Philistin audacieux ; et se sentant animé

du zèle de la gloire de Dieu, il demanda qui étoit cet homme, et ce qu'on donneroit à celui qui le tueroit. On lui répondit que Saül avoit promis sa fille et de grands biens à celui qui déferoit cet ennemi. Mais ses frères l'entendant parler de la sorte, lui reprochèrent sa vanité, et le renvoyèrent avec mépris à la garde de ses brebis, qu'il n'avoit quittées, disoient-ils, que par un désir présomptueux de voir le combat. David qui sentoit dans lui bien d'autres mouvemens que ceux que produit une vanité humaine, et brûlant du zèle de Dieu, dit assez clairement parmi les soldats, que ce seroit lui qui iroit contre cet homme, et qu'il ne le craignoit point. On l'écoute, on l'interroge, on le mène à Saül, qui, comparant sa petitesse avec la grandeur de Goliath, vit trop d'inégalité dans ce combat, et ne l'eût jamais permis, si David lui-même ne l'eût persuadé de le laisser faire, en lui disant qu'il étoit accoutumé, en gardant ses troupeaux, à se battre contre les ours et contre les lions, après lesquels il couroit pour leur arracher d'entre les dents ce qu'ils lui avoient emporté de son troupeau. Saül donc se rendit, et donna à David ses propres armes et son épée. Mais David ayant assayé de marcher dans cet équipage, il ne le put faire librement. C'est pourquoi quittant tout cet appareil, il eut recours à ses armes ordinaires, c'est-à-dire à un bâton et à une fronde. Goliath le voyant approcher se moqua de lui. Me prends-tu pour un chien, lui dit-il, pour venir ainsi à moi avec un bâton? Il le menaça d'exposer son corps mort aux oiseaux du Ciel et aux bêtes de la terre, et il courut à lui pour le percer de sa lance. David de son côté courut au-devant de Goliath, et d'un coup de fronde il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin par terre, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de sa propre épée, et répandit par cette mort la terreur dans tous les Philistins et la joie dans tout Israël. Cette victoire étoit une figure admirable de la victoire de Jesus-Christ humble sur l'audace de l'Ange superbe. Mais les Saints Pères ont de plus regardé ce Philistin comme l'image de l'orgueil, qui est l'ennemi le plus à craindre au peuple de Dieu, et à ceux même qui ont terrassé les ours et les lions, c'est à-dire les monstres des plus grands péchés; et ces Saints ont remarqué qu'on ne peut vaincre cet ennemi par des armes humaines, comme David ne voulut point combattre Goliath avec les armes de Saül, mais avec le bâton qui figuroit la croix de Jesus-Christ, et avec la pierre qui marquoit la fermeté et la toute-puissance de sa grace.

David ayant défait Goliath, les femmes Israélites vont au-devant de lui pour honorer son triomphe, par des acclamations de joie et par le son des instrumens.

La même année 2942.

LA surprise et la joie de tous les Juifs à la défaite de Goliath par David furent telles qu'ils ne pouvoient assez admirer ni le péril dont ils se voyoient délivrés si heureusement, ni le courage de celui qui les en avoit sauvés. Le roi Saül commença à s'informer plus particuliérement qui étoit David. Il voulut savoir de quelle maison il étoit et comment se nommoit son père. Jonathas fils de Saül, qui avoit lui-même fait de si grandes actions contre les Philistins, bien loin de porter une basse envie à un inconnu, qui effaçoit néanmoins par une seule victoire tout ce qu'il avoit fait jusques-là de plus glorieux dans les armes, conçut au contraire pour David une affection extraordinaire, qui ne fit des deux qu'une ame et qu'un cœur. Il jura avec lui une amitié éternelle. Il se défit de tous ses ornemens et de toutes ses armes, et en revêtit David;

mais l'admiration que tout le peuple conçut de cette action, passa plus avant. Car lorsque David eut tué Goliath, et qu'il portoit sa tête à la main, les femmes de la Judée allèrent en foule au-devant de lui pour honorer son triomphe par toutes sortes d'instrumens de musique, et figurer ainsi par leurs transports de joie et par leurs applaudissemens, les louanges que toutes les Eglises du monde, figurées alors par ces femmes de la Judée, devoient rendre un jour à Jesus-Christ, pour honorer la victoire qu'il auroit remportée sur le démon. Mais ce triomphe, qui étoit une juste reconnoissance du salut que tout le peuple Juif venoit de recevoir de David, seroit devenu le commencement de ses maux et presque de sa perte, s'il ne l'eût prévenu par sa prudence. Car les femmes chantant dans leurs acclamations et sur leurs instrumens de musique, que Saül avoit tué mille Philistins, mais que David en avoit tué dix mille; ce Prince orgueilleux ne pouvant souffrir cet avantage qu'on donnoit à David au-dessus de lui, fut piqué de jalousie contre David; et au lieu d'imiter la générosité de son fils Jonathas, il se laissa déchirer d'une cruelle envie, qui lui fit regarder toujours depuis avec horreur celui qu'il avoit consideré jusques-là comme la personne de tout son royaume qui méritoit le plus son affection, et à qui il étoit presque redevable de sa couronne. Il se plaignit hautement que son peuple lui attribuant la gloire d'avoir défait mille ennemis en donnoit dix mille à David; et le chagrin qu'il en conçut toujours depuis jusqu'à sa mort, apprend à tout le monde, et principalement à ceux qui ont quelque autorité dans l'Eglise, comme dit St. Chrysostome, que rien n'est plus à craindre que l'envie, quoiqu'une malheureuse expérience ne fasse que trop voir tous les jours, comme dit ce St. Père, qu'il n'y a point de mal qui soit plus ordinaire et dans les royaumes de la terre et dans celui de J. C. même. Plus ceux auxquels on porte envie font des actions éclatantes, moins on les souffre; leur lumière brûle les uns au même temps qu'elle éclaire les autres. On les regarde comme ennemis, et on tâche de les perdre, sans qu'ils aient fait d'autre crime que de n'en avoir point, et d'être irréprochables dans leur conduite. Mais on se console de ces persécutions injustes par l'approbation de toutes les personnes équitables qui, n'étant point aveuglées par leur passion, jugent des choses selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, et estimant la vertu par-tout où ils la reconnoissent, la révèrent d'autant plus qu'elle est plus abandonnée, et attendent que tôt ou tard Dieu couronne ceux qui souffrent pour lui.

Saül, plein de colère et d'envie contre David, veut le percer de sa lance lorsqu'il jouoit de la harpe devant lui.

L'an du Monde 2943.

L'ENVIE de Saül contre David croissoit de jour en jour. Comme il ne cherchoit plus que les occasions de le perdre, David qui s'en apperçut, usa d'une prudence admirable pour se garder des piéges de ce Prince. Lorsque ses fureurs ordinaires le transportoient et que David jouoit de la harpe en sa présence, selon sa coutume, Saül fit un effort pour le percer d'une lance qu'il avoit à la main; mais David qui veilloit toujours sur lui-même évita ce coup et s'enfuit. Saül chercha donc d'autres manières de le perdre. Il voulut le faire par un mariage. Il lui devoit donner sa fille après la défaite de Goliath. Cependant son envie lui fit oublier cette promesse, et il donna sa fille aînée Merob à un autre, sans penser à avoir David pour gendre. David de son côté s'en croyoit fort indigne, parce qu'il n'oublioit jamais sa première condition.

Mais l'affection que Michol, la seconde fille de Saül, eut pour David, renoua la proposition d'un mariage. Saül sachant cette affection, fit dire à David, que pour avoir sa fille en mariage il ne désiroit de lui autre chose sinon qu'il tuât cent Philistins, et qu'il lui apportât autant de marques de la mort de ces incirconcis. Cette proposition qui étoit maligne en soi et qui ne tendoit qu'à exposer David aux ennemis, retourna, comme il arrive toujours, à la confusion de ce Prince et à la gloire de celui qu'il persécutoit; puisqu'ayant tué deux cents Philistins au lieu de cent que Saül lui demandoit, il épousa sa fille sans tomber dans le péril qu'il lui avoit préparé. Saül outré de douleur de ce que tout réussissoit si mal selon ses desseins, et que David joignît tant de prudence avec un si grand courage, voulut encore une fois le percer de sa lance lorsqu'il jouoit de la harpe. Mais David prévint ce coup par son adresse et s'enfuit de devant lui. Jonathas fils de Saül fit divers efforts pour rendre son père plus équitable envers David, parce qu'il l'aimoit tendrement. Mais l'amitié du fils ne put faire cesser l'animosité du père, comme l'animosité du père ne put diminuer l'amitié si généreuse du fils. C'est pourquoi Saül résolut de perdre David à quelque prix que ce fût, et il fit investir sa maison par des archers durant la nuit, afin que le jour étant venu on le tuât. Michol sa femme qui aimoit autant son mari que son père le haïssoit, éluda cet ordre barbare et le descendit la nuit par une fenêtre. Elle mit dans son lit des paquets d'habits et quelques peaux, pour faire semblant que David y étoit encore; et lorsqu'on le vint demander, elle dit qu'il dormoit et qu'il étoit malade, afin que cependant il eût le temps de s'enfuir. Quand on eut reconnu l'adresse ingénieuse de cette femme, et que Saül se vit trompé par sa propre fille, il fit poursuivre son ennemi qui s'étoit retiré chez Samuel. Tous ceux qu'il envoya furent saisis de l'esprit de Dieu, sans pouvoir penser davantage à exécuter les ordres de Saül, qui voulant venir lui-même pour faire en personne ce qu'il n'avoit pu faire par ses Officiers, fut aussi saisi comme eux de l'esprit de Dieu, et fut contraint de s'en retourner sans rien faire. Il apprit ainsi, par l'inutilité de toutes ses entreprises contre David, que les Grands du monde ne peuvent user de leur puissance à l'égard même de ceux qui leur sont les plus odieux, qu'autant que Dieu le leur permet, et qu'il sait, quand il lui plaît, donner des bornes à leur violence. Il les arrête au milieu de leur fureur, et il sauve de leurs mains avec une facilité admirable tous ceux qu'il a résolu d'en tirer, en les rendant ou favorables à ceux qu'il aime, comme Jonathas; ou impuissans pour leur nuire, comme Saül.

Jonathas voyant l'aigreur de son père contre David, l'avertit de se retirer.

L'an du Monde 2944.

JONATHAS qui voyoit avec douleur l'aigreur de son père contre David, mais qui espéroit que le temps l'adouciroit, pria David de ne se pas retirer encore tout-à-fait, jusqu'à ce qu'il eût connu plus particuliérement la disposition de son père. Et comme il arriva un jour solennel où David se devoit trouver à table avec Saül, la colère que ce Prince eut de ne le pas voir, fit juger à Jonathas qu'il le vouloit perdre. C'est pourquoi il alla, comme ils en étoient convenus, dans une campagne prochaine avec un Page, comme pour s'y exercer à tirer de l'arc; mais en effet pour avertir David de ce qu'il avoit à faire. Car ayant envoyé ce Page ramasser ses flèches, il lui cria qu'elles étoient bien loin au-delà de lui; ce qui étoit le signal qui fit savoir à David qu'il devoit s'enfuir. David sortit aussi-tôt de la caverne, et Jonathas ayant renvoyé son serviteur, vint l'embrasser et jurer avec lui une amitié éternelle. David dans cet état

de fugitif, où il manquoit de toutes choses, crut ne pouvoir trouver de meilleur asile que chez les Prêtres du Seigneur. Il alla trouver le Grand-Prêtre Achimelech. Il lui dit que le Roi l'avoit envoyé pour quelques affaires preſſantes et qu'il manquoit de vivres. Achimelech n'ayant point d'autres pains que ceux qui avoient été offerts à Dieu, les lui donna par une bonté qui étoit contre la Loi, mais que Jesus-Christ même a approuvée dans l'Evangile. Il lui donna aussi l'épée de Goliath le Philistin, et l'aida de tout ce qu'il put. Mais cette charité si sacerdotale lui coûta la vie. Car Doëg Iduméen, un des Officiers de Saül, alla trouver Saül qui se plaignoit de ce que tous ses sujets et son fils même lui déclaroient la guerre et favorisoient son ennemi. Ce lâche courtisan lui dit ce qu'Achimelech avoit fait à David, et fut cause que ce Prince rendit sa mémoire exécrable à tous les siècles par un parricide et un sacrilége. Car il fit aussi-tôt venir ce Grand-Prêtre, qui se justifia parfaitement bien, en protestant qu'il ne savoit rien de l'inimitié du Roi contre David, qu'il considéroit au contraire comme son fidelle serviteur et comme son gendre. Mais sa défense si juste n'arrêta pas la fureur de Saül, et son innocence n'empêcha pas qu'il ne le fît tuer sur l'heure. Et comme personne n'osoit mettre la main sur le Prêtre du Seigneur, il ne se trouva que Doëg assez hardi paur tuer non-seulement le Grand-Prêtre, mais encore quatre-vingt-cinq Prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. David fut extrêmement affligé de cette nouvelle et se considéra comme la cause de ce carnage. Il se retira ensuite chez le roi Achis; mais sa réputation passée le pensa erdre. Car ce Prince se réjouissant d'avoir entre les mains celui qui avoit fait de si belles actions dans la guerre, étoit prêt de le tuer, si David, par une invention nouvelle, n'eût contrefait le fou pour se délivrer de la mort qui lui étoit inévitable. Cette folie apparente fut alors l'effet d'une profonde sagesse. Les Saints Pères l'ont regardée comme la figure de cette folie qui a paru au monde, dans la vie et dans la mort de Jesus-Christ, mais qui, selon St. Paul, a été plus sage que la sagesse de tous les hommes. Les Chrétiens n'ont pas rougi de passer ainsi pour des fous aux yeux des faux sages. Ils se sont contentés d'être sages aux yeux de Dieu, sans se mettre en peine des jugemens qu'on faisoit d'eux sur la terre. Et l'expérience fait toujours voir que la folie des Chrétiens est une véritable sagesse, comme la plus grande habileté des sages du monde est devant Dieu le comble de la folie.

Abigaïl femme de Nabal appaise par sa sagesse la colère de David.

L'an du Monde 2945. Avant J. C. 1059. * L'an 2947, où mourut Samuel, âgé de près de cent ans.

LA vie que David menoit depuis que Saül se fut déclaré son ennemi, étoit tout-à-fait déplorable. Il fuyoit, comme un vagabond, de montagne en montagne, de caverne en caverne, et il trouvoit par-tout des personnes qui le trahissoient, afin que tant de travaux par lesquels il achetoit son nouveau royaume, le rendissent dans la suite de son règne plus humble que ne l'avoit été Saül, qui s'étoit vu tout d'un coup dans la grandeur et dans la possession paisible de sa couronne. La plus grande peine de David en cet état, étoit ce que souffroient les quatre cents hommes qui s'étoient retirés auprès de lui et qui l'accompagnoient par-tout. Lorsqu'il fut échappé du péril où il se vit de perdre la vie dans le désert de Ziph, dont les habitans le trahirent, et qu'il tâchoit de trouver quelque soulagement à la faim que tant de fuites et tant de courses

avoient causée à ses gens, il en envoya dix chez Nabal, qui étoit un homme fort riche, mais brutal et insupportable. * Ces personnes lui ayant représenté de la part de David leur maître, que bien loin de lui avoir fait aucun tort dans tout ce qu'il possédoit durant tout le temps que ses gens avoient été proche de ses terres, il avoit au contraire défendu et conservé tout son bien, et que cette conduite méritoit bien quelque reconnoissance: Nabal leur répondit insolemment qu'il ne leur donneroit rien, qu'il ne savoit qui étoit David, et que tout le monde étoit plein de serviteurs fugitifs qui se cachoient de leurs maîtres. David fut saisi d'une étrange indignation lorsqu'on lui eut fait ce rapport. Il trouva ce refus injuste et ce mépris insupportable, et il s'en alloit de ce pas en tirer vengeance, en exterminant, par une chaleur de colère trop violente, Nabal et avec lui toute sa famille. Mais Abigail, femme de Nabal, qui étoit une personne incomparable, et aussi sage que son mari étoit insensé, alla promptement au-devant de David lorsqu'il venoit tout perdre, et lui parla avec tant de soumission et tant de sagesse, que sa conduite et les présens dont elle accompagna ses paroles calmèrent la colère de David, et lui firent concevoir la grandeur de la faute qu'il alloit faire, en perdant une femme d'un si grand mérite. Abigail, après cette glorieuse victoire, revint chez elle sans rien dire à son mari de ce qui s'étoit passé, parce qu'il étoit enseveli dans le vin. Le lendemain, lorsqu'il apprit ces nouvelles, il fut saisi d'une si grande frayeur, que dix jours après il en mourut, par une mort qui venoit de Dieu, et qui vengea plus innocemment David qu'il ne se fût vengé lui-même. Aussi-tôt après David demanda en mariage Abigail, qui par sa modestie se jugea indigne de cet honneur. Mais sa résistance ne servit qu'à faire voir qu'elle méritoit par son humilité ce qu'elle avoit déjà mérité par sa sagesse, et elle devint ainsi femme d'un Prince dans l'adoucissement duquel elle avoit donné peu auparavant un exemple rare de la manière dont on doit adoucir la colère des Souverains, lors même qu'elle n'est pas juste; comme David, en désarmant tout d'un coup sa colère, et étouffant ses ressentimens à la seule remontrance de cette femme, fut, selon St. Ambroise, un grand exemple aux Rois de ne mettre pas leur gloire à pousser jusqu'au bout leurs violences, et de ne pas croire qu'il soit indigne d'un Souverain de céder à la raison, et de se retirer d'un engagement, aussi-tôt qu'ils reconnoissent que leur autorité se trouve commise contre la justice.

David a Saül entre ses mains ; mais il ne lui fait aucun mal. Il se contente d'emporter sa lance et sa coupe.

L'an du Monde 2947. Avant J. C. 1057.

Saül persécutoit David avec tant de violence, que pour perdre un seul homme, il soulevoit toutes les forces de son Royaume. Il vint enfin l'assiéger dans le désert de Ziph, et il s'y opiniâtra à vouloir prendre, à quelque prix que ce fût, celui que son envie lui représentoit comme le plus cruel de ses ennemis. Lorsqu'il passoit les nuits avec toute son armée, et qu'il dormoit dans ce désert, David, par un courage qui lui étoit inspiré de Dieu, vint seul avec Abisaï le trouver durant la nuit dans sa tente. Il vit que non-seulement Saül, mais Abner son Capitaine des Gardes et tous ses Officiers étoient dans un profond sommeil, comme n'ayant à poursuivre qu'un ennemi dont ils n'avoient rien à craindre, et qui devoit tout craindre d'eux. Abisaï représenta alors à David que Dieu livroit lui-même son ennemi entre ses mains, et qu'il pouvoit

en un moment se délivrer de toutes ses peines. Mais David respectant en son ennemi l'onction sainte dont il avoit été sacré Roi, non-seulement refusa de mettre la main sur lui, mais il ne voulut pas même permettre à Abisaï de le faire. Il se contenta d'emporter sa lance et sa coupe. Et lorsqu'il s'en fut allé, il appela de loin Abner pour le réveiller. Il lui reprocha cette négligence avec laquelle il gardoit son Prince, et qui le rendoit digne de mort. Il lui demanda où étoit la lance et la coupe de Saül. Saül se réveilla à ce bruit, et entendant la voix de David, il lui témoigna quelque bonté en apparence, et l'appela même son fils. Mais David lui demanda avec une tendresse admirable pourquoi il persécutoit avec tant d'animosité un de ses serviteurs, qui n'étoit que comme un chien mort au prix de lui. Il lui représenta l'innocence de toute sa vie; et il finit en lui disant que si c'étoit le Seigneur qui l'irritoit contre lui, il prioit Dieu d'agréer son sacrifice, mais que si c'étoient les hommes qui l'animoient à la vengeance et qui le portoient à le chasser de l'héritage du Seigneur, ces hommes, quels qu'ils fussent, étoient maudits de Dieu. Saül n'eut rien à répondre à la justice de ces plaintes. Il avoua qu'il avoit péché. Il reconnut publiquement sa folie, et il confessa qu'il avoit ignoré beaucoup de choses. Il le laissa donc en paix, et David lui renvoyant sa lance, conjura Dieu que comme il venoit de témoigner que la vie de Saül avoit été précieuse à ses yeux, sa vie de même le fût aux yeux du Seigneur, et qu'il le délivrât de tous ses maux. Tous les Saints Pères ont relevé cette action de douceur par leurs louanges. St. Ambroise admire qu'un homme qui pouvoit en un moment s'assurer la vie et le royaume par la perte de celui qui cherchoit à le tuer si injustement, ne l'ait pas fait, lorsqu'il pouvoit tuer son ennemi sans être vu de personne; et qu'il ait mieux aimé demeurer toujours dans un péril extrême. Ce qui redouble la gloire de cette action, est qu'il n'attendoit de Saül aucune reconnoissance de sa douceur, comme il en avoit eu un exemple depuis peu, n'ayant point voulu tuer Saül dans une caverne où il s'étoit retiré, sans savoir que David y étoit caché avec ses gens. Car s'étant contenté de couper un morceau de sa robe sans le toucher, Saül admira cette générosité de David, et ne laissa pas néanmoins de le poursuivre depuis comme auparavant. Cette douceur, dans un temps où l'on n'avoit pas encore vu celle du Fils de Dieu sur la terre, doit bien confondre les Chrétiens, qui s'imaginent qu'il leur soit permis de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur animosité et leur vengeance contre leurs frères.

Quelques

Quelques Amalécites viennent piller Siceleg en l'absence de David. Il court sur eux et les défait.

L'an du Monde 2949. Avant J. C. 1055.

DAVID voyant enfin que la colère de Saül étoit irréconciliable, chercha sa sûreté hors de son pays, et s'enfuit chez le roi Achis, qui le traita bien et lui donna la ville de Siceleg. Mais cet engagement jeta David dans un étrange embarras. Car les Philistins armant contre Saül, Achis obligea David de venir avec lui à la guerre, et de combattre pour les Philistins contre son Prince. Dieu néanmoins le délivra par une rencontre heureuse de cette fâcheuse conjoncture. Car les Philistins craignant que David ne les trahît et ne les livrât à Saül, prièrent le roi Achis de le faire retirer. Achis le fit avec peine, et s'excusa envers David de cet outrage, qu'il rejeta sur les Princes des Philistins, auxquels il lui dit qu'il n'avoit pas le bonheur de plaire. Ce mécontentement fut suivi d'un autre qui fut bien plus sensible à David. Lorsqu'il retournoit dans

la ville de Siceleg que le Roi lui avoit donnée, où étoient ses femmes et tout ce que lui et les siens possédoient, il trouva que les Amalécites l'avoient brûlée, et avoient emmené tout ce qu'ils y avoient rencontré. Outre l'affliction particulière que David reçut de l'enlévement de ses femmes, il ressentit encore la perte que firent tous ceux qui l'accompagnoient, qui se laissant aller à une douleur excessive et déraisonnable, voulurent se venger de ce tort sur David même, et délibérèrent de le lapider. David ne fut point abattu de tant de maux. Il mit toute sa confiance en Dieu. Il le consulta à son ordinaire, pour savoir s'il devoit poursuivre ces voleurs qui lui avoient enlevé ce qu'il avoit de plus précieux au monde. Et Dieu l'ayant assuré qu'il les déferoit, il alla avec tous ses gens pour les combattre. Deux cents d'entre eux manquèrent de force et ne purent suivre David, qui ayant trouvé un de ces voleurs que les autres avoient laissé, le prit pour guide, et les alla surprendre lorsqu'ils ne s'attendoient à rien moins, et qu'ils témoignoient, par leurs festins et leur bonne chère, la joie qu'ils avoient d'un si grand butin. David les battit durant tout un jour, sans qu'il en restât que quelques-uns qui se sauvèrent sur des chameaux. Il reprit tout ce qu'ils lui avoient enlevé, et eut de plus beaucoup de dépouilles. Et comme ceux qui avoient accompagné David n'en vouloient point faire part aux deux cents qui n'avoient pas eu assez de force pour les suivre, prétendant que c'étoit beaucoup de leur rendre seulement ce qui leur appartenoit, David fut pris pour arbitre de ce différend, et il ordonna qu'on partageroit le butin avec les autres. Et cette manière de partager les dépouilles passa depuis pour une loi immuable dans Israël. Cet exemple doit bien consoler maintenant dans l'Eglise ceux qui sont foibles, et qui n'ont pas assez de vertu pour suivre les forts dans leurs courses et dans les combats qu'ils livrent ou qu'ils ont à soutenir contre les ennemis de Dieu. Ils apprennent d'ici que pourvu qu'ils aient une véritable charité envers l'Eglise, ils auront part à tous les travaux de ceux qui emploient les armes de Dieu pour la défendre contre les ennemis de sa vérité et de sa discipline.

L'armée de Saül est défaite par les Philistins. Ses trois enfans y sont tués; et ayant été fort blessé dans le combat, il se tue lui-même.

La même année 2949, deux ans après la mort de Samuel.

LE refus que les Philistins firent à David de le laisser venir dans leur armée, lui fut d'autant plus avantageux, que Saül avec Jonathas et ses autres fils devoient mourir dans ce combat, et qu'il eût été complice en quelque sorte de leur mort. Ce malheureux Roi abandonné de l'esprit de Dieu, et qui ne se conduisoit plus que par le sien propre, ayant consulté Dieu pour savoir le succès du combat, sans en pouvoir recevoir aucune réponse, agit en désespéré et en furieux, et voulut trouver dans l'art des démons et de l'enfer ce qu'il ne pouvoit obtenir du Ciel. Quoiqu'il eût fait des arrêts si sévères contre les devins, il ne laissa pas de les consulter. Il se déguisa, et étant entré chez une femme qui se mêloit de ces noires sciences, il lui demanda qu'elle lui fît venir le prophète Samuel. Ce saint Prophète ayant fait connoître à cette magicienne

que celui qui la consultoit étoit le Roi lui-même, l'effroi qu'elle en eut passa bientôt dans Saül, lorsque Samuel lui prophétisant l'avenir, même après sa mort, lui dit d'une voix étonnante : Pourquoi troublez-vous mon repos et pourquoi m'interrogez-vous, puisque le Seigneur vous a déjà abandonné pour passer à celui qui doit régner à votre place ? Dieu va faire fondre sur vous tous les maux dont il vous a menacé. Il donnera votre royaume à David, il va vous livrer aux Philistins, et demain vous et vos enfans serez avec moi. Samuel disparut à cette parole, et Saül tomba par terre, sans vouloir même prendre de nourriture, quoiqu'il fût en une extrême foiblesse. L'idée de son malheur et de celui de ses enfans remplissoit tout son esprit, et l'heure qui lui étoit marquée se hâtant d'approcher, il porta à la guerre un cœur déjà assuré de sa défaite. Ses troupes furent taillées en piéces, ses enfans furent tués. Et comme il attendoit à tout moment la mort qu'il savoit lui être inévitable, il fut frappé d'une flèche dont la blessure, jointe au désespoir qui le possédoit, le porta à prier son écuyer de le tuer. Son écuyer ayant refusé de le faire, il s'enfonça lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, se laissa tomber dessus, et donna l'exemple à son écuyer de faire lui-même ce que son Maître avoit fait. Telle fut la fin de ce Prince malheureux, qui pour avoir épargné Amalec par une compassion indiscrète, et avoir traité si cruellement les Prêtres du Seigneur, tomba ensuite dans une si grande barbarie contre lui-même. Trop heureux s'il fût toujours demeuré particulier, ou du moins s'il eût persévéré dans l'humilité si estimable qu'il fit paroître d'abord dans son exaltation. Mais sa grande dignité éblouit ses yeux et éleva son cœur ; et n'écoutant plus ni la voix de Dieu ni celle de ses Prophètes, il termina de si beaux commencemens par une fin tragique, qui l'a rendu un exemple redoutable à tous les siècles. C'est ce qui a fait dire aux Saints Pères que Saül est dans la Loi ancienne ce que Judas a été depuis dans la nouvelle, parce qu'ayant tous deux d'abord été élus de Dieu même, et ayant été rejetés ensuite, l'un pour son orgueil, et l'autre pour son avarice, ils sont tombés dans le désespoir, et ont appris aux plus forts, comme dit St. Ambroise, à trembler toujours, et à craindre les élévations mêmes les plus saintes, à moins qu'elles ne soient établies sur une profonde humilité.

Les Philistins se réjouissent de la mort de Saül et offrent sa tête à leur idole. David regrette sa mort, et va dans la Judée, où il est reconnu Roi dans Hébron.

La même année 2949.

LA joie que les Philistins eurent de la mort de Saül fut si grande, qu'ils coupèrent sa tête pour la faire voir dans toutes leurs villes, et pour l'offrir ensuite avec ses armes dans le temple de leur idole. Ils ne firent en cela que ce que fait le commun des hommes, qui se réjouissent toujours de la mort de ceux qui leur font de la peine. Mais David qui suivoit d'autres maximes, eut bien d'autres sentimens; et fermant les yeux et aux biens qu'il en alloit recevoir, et aux maux qu'elle lui épargnoit, il pleura d'une douleur sincère Saül et Jonathas, composa un cantique funèbre en leur honneur, et maudit les montagnes de Gelboé, où ces deux Princes si vaillans avoient été malheureusement tués. Il témoigna depuis une reconnoissance particulière aux peuples de Jabès-Galaad, qui avoient rendu aux corps de Saül et de ses enfans les derniers honneurs, et qui avoient

accompagné leurs funérailles de jeûnes et de larmes. Mais le respect qu'il avoit pour ce Prince, même après sa mort, parut dans une rencontre encore bien plus considérable. Un Amalécite étant venu trouver David dans Siceleg, deux jours après qu'il eut défait les Amalécites et ramené les captifs, David lui demanda des nouvelles du combat, et principalement de Saül et de Jonathas. Cet Amalécite lui dit que Saül étoit mort; et pour lui en donner des preuves indubitables, il ajouta que s'étant trouvé par hasard sur la montagne de Gelboé, il avoit vu Saül appuyé sur la pointe de sa lance afin de s'en percer le corps; et que les Philistins étant prêts de fondre sur lui, Saül l'avoit appelé et l'avoit prié de le faire promptement mourir, ce qu'il avoit fait comme pour l'obliger, et qu'après sa mort il avoit pris son diadême qu'il apportoit à David. David qui dans la douleur sensible où il se trouvoit, étoit bien éloigné de se tenir obligé à un homme qui lui apportoit cette nouvelle, et qui disoit avoir contribué à cette mort, déchira ses vêtemens, et demanda à cet Amalécite comment il avoit été assez hardi pour mettre la main sur l'Oint du Seigneur. Et à l'heure même il commanda à un de ses serviteurs de le tuer, laissant un grand exemple par cette conduite de ne se réjouir jamais de la mort de ses ennemis, ni du mal, quoique juste, qui leur arrive. Après la mort de ce misérable Prince, David ayant consulté Dieu, retourna dans la Judée, où la Tribu de Juda le sacra pour être son Roi, ayant alors atteint l'âge de trente ans. Abner cependant Général de l'armée de Saül prit Isboseth son fils pour le faire régner sur les dix autres Tribus. Mais Isboseth, cinq ans après, ayant été assassiné en dormant par deux scélérats, et qui apportèrent sa tête à David comme un présent qui le réjouiroit, il ne témoigna pas plus de joie d'une mort qui lui alloit donner un royaume paisible sur toutes les Tribus, que de celle qui l'avoit fait Roi sur les deux qui le reconnurent d'abord. Et ayant fait le même traitement à ces deux hommes qu'à cet Amalécite qui s'étoit vanté d'avoir tué le roi Saül, il fit voir par ce double exemple de sa générosité et de sa douceur, que bien loin d'insulter au malheur de ses ennemis, il savoit les pleurer par de véritables larmes et les venger même après leur mort.

David veut faire re venir l'Arche chez lui. Mort d'Oza qui y mit la main pour l'empêcher de tomber.

La même année 2949.

AUSSI-TÔT après la mort d'Isboseth toutes les Tribus d'Israël vinrent se soumettre à David, qui reconnoissant que c'étoit alors que Dieu vouloit l'établir dans le Royaume qu'il lui avoit donné dès le vivant de Saül, fit de grandes guerres, et alla attaquer Jérusalem qui étoit encore alors soumise aux Jébuséens. Il les défit malgré la manière outrageuse dont ils le traitèrent d'abord, dans la croyance qu'ils avoient d'être invincibles, et qu'il leur suffiroit d'employer à la garde de leur ville contre ses attaques, les boiteux et les aveugles qui se trouveroient parmi eux. Dès que David fut maître de Jérusalem, et que les choses furent un peu tranquilles, il témoigna plus de piété que Saül n'avoit fait durant tout le temps qu'il fut Roi. Car au lieu que ce misérable Prince n'eut aucune pensée pour l'Arche qui étoit toujours demeurée chez Abinadab depuis que les Philistins la renvoyèrent, soixante et dix ans avant ceci, David,

bien loin d'imiter cette indifférence, lui fit préparer chez lui une tente magnifique, et assembla de ses sujets jusqu'au nombre de trente mille, pour la transporter de chez Abinadab à Jérusalem. Cette cérémonie fut accompagnée de toute la pompe et de toute la magnificence que la piété de ce saint Roi lui put inspirer. Il jouoit lui-même de la harpe, et une infinité d'autres personnes faisoient retentir toutes sortes d'instrumens. Lorsque cette pompe remplissoit de joie les esprits de tout le monde, et que l'Arche marchoit paisiblement, un accident imprévu changea aussi-tôt toute la joie en tristesse, et jeta l'épouvante dans tous les esprits. Oza, fils d'Abinadab, qui conduisoit le chariot où l'on avoit posé l'Arche, ayant remarqué qu'un des bœufs qui traînoient ce chariot regimboit, et que l'Arche étoit en danger de tomber, y porta aussi-tôt la main pour la soutenir. Mais au lieu d'empêcher l'Arche de tomber, il tomba lui-même roide mort; et Dieu, dit l'Ecriture, entrant dans une grande colère à cause de la témérité de cet homme, le frappa sur l'heure. Tous ceux qui furent témoins de ce châtiment en furent saisis de crainte,[9] et David même étant pénétré de frayeur, changea aussi-tôt le dessein qu'il avoit fait de mener l'Arche chez lui. La présence d'un Dieu si terrible l'intimida; et sa frayeur doit bien plus raisonnablement passer dans nous qui sommes moins justes que David, de peur qu'encore aujourd'hui quelque étranger, comme Oza, n'étant point appelé au ministère de l'Arche, ne se laisse tromper par quelque zèle indiscret ou par quelque spécieux prétexte, et qu'en portant témérairement la main à des mystères qui sont trop disproportionnés à l'état où il se trouve, il n'irrite la colère de Dieu par un service qu'il croyoit lui devoir être très-agréable.

David ayant résolu une seconde fois de faire venir l'Arche chez lui, la fait porter et accompagner par des Lévites, pour éviter un accident semblable à celui d'Oza. Il danse devant l'Arche. Sa femme le méprise.

La même année 2949.

TROIS mois s'étant passés depuis la mort d'Oza dans la translation de l'Arche, et la crainte de David s'étant peu à peu diminuée en voyant la prospérité dont Dieu avoit comblé la maison d'Obededon où l'Arche étoit en dépôt, il se résolut une seconde fois de la faire venir chez lui à Jérusalem. Comme il avoit reconnu que l'occasion de la mort d'Oza étoit venue de ce qu'on manquoit alors de Lévites pour assister auprès de l'Arche, il en fit choisir un grand nombre, qui non-seulement eussent soin de la conduire sur un chariot comme la première fois, mais qui même la portassent sur leurs épaules. L'harmonie des chants de musique et des instrumens de toutes sortes de manières, y fut ordonnée avec un soin extraordinaire. De six en six pas on immoloit un bœuf et un bélier, et David revêtu d'un Ephod de lin, y dansoit,

comme dit l'Ecriture, de toutes ses forces. On fit entrer ainsi en triomphe l'Arche sainte dans Jérusalem, et on l'alla porter, au travers d'une foule prodigieuse de monde, dans le lieu que David lui avoit fait préparer. Mais Michol sa femme, qui regardoit cette pompe des fenêtres de son palais, ayant vu le Roi en cet état sans sa robe royale, et dansant devant l'Arche, le méprisa dans son cœur. Et lorsqu'il fut rentré chez lui, elle alla au-devant de lui, et lui dit en le raillant : Que le Roi d'Israël s'est acquis aujourd'hui de gloire en se dépouillant de ses habits et dansant devant ses sujets, comme des bouffons qui servent à divertir les autres ! Mais David s'élevant au-dessus de tous ces sentimens de femme, dit St. Ambroise, et ne rougissant point de ce mépris, répondit à Michol : Dieu m'a tiré des derniers de son peuple et m'a préféré à votre père ; c'est par lui seul que je régne et que je me vois aujourd'hui établi paisiblement sur tout Israël. C'est pourquoi je m'humilierai de plus en plus en sa présence ; je serai toujours petit et méprisable à mes yeux, et je mettrai ma gloire à m'abaisser au-dessous des derniers de mes sujets. Ce Roi humble, dit St. Grégoire, oubliant sa dignité souveraine et tant de victoires qu'il avoit remportées sur les hommes et sur les bêtes, sur des monstres en grandeur et en force, et sur toutes sortes d'ennemis, étant grand aux yeux de tous, n'est petit qu'aux siens. Il se méprise lui-même, et il consent que les autres le méprisent. Il apprit ainsi aux Princes Chrétiens à ne craindre jamais d'avilir leur majesté en se soumettant à Dieu, et en donnant à leurs sujets l'exemple du culte qu'ils lui doivent. C'est appréhender des discours de femmes que de craindre d'abaisser sa grandeur en ces rencontres ; et il faut être un David, quand on trouve une Michol assez hardie pour faire un reproche si injuste. Elle fut frappée de stérilité, dit St. Ambroise, de peur qu'une femme si orgueilleuse n'eût des enfans qui lui ressemblassent.

David envoie Joab contre les Ammonites, pour se venger de l'outrage que Hanon leur Prince avoit fait à ses Ambassadeurs, qu'il avoit pris pour des espions.

L'an du Monde 2967. Avant J. C. 1037.

LORSQUE les guerres civiles étoient assoupies dans la Judée, et que David n'étoit plus troublé des divisions de ses sujets, il lui survint une nouvelle guerre contre les Ammonites pour le sujet que nous allons dire. Leur roi Naas étant mort, David se souvint qu'il avoit été son ami, et voulut prévenir par ses civilités son fils Hanon, en lui envoyant des Ambassadeurs pour l'assurer qu'il prenoit part sincérement à sa douleur, et qu'il seroit toujours son ami comme il l'avoit été de son père. Mais ce jeune Prince étant très-mal conseillé, écouta trop facilement les impostures des principaux de son Royaume, qui lui dirent qu'il devoit se défier de David ; que ce n'étoit point par civilité ni pour le consoler de la mort de son père qu'il lui avoit envoyé des Ambassadeurs, mais qu'il se servoit de ce prétexte pour faire entrer des espions sur ses terres,

pour en considérer les endroits foibles, et pour se rendre ensuite plus facilement maître de tout son Royaume. Ce Prince les crut ; et agissant sur cette supposition, il traita cruellement ces Ambassadeurs, leur fit raser la moitié de leur barbe, et déchirer par derrière leurs robes, de telle sorte qu'ils ne pouvoient être vus sans rougir de honte. David sut cette nouvelle par d'autres personnes avant que de l'apprendre de ses Ambassadeurs mêmes. Il fut touché de l'outrage qu'ils avoient reçu, et il envoya au-devant d'eux des gens pour les consoler et pour les prier de ne point paroître en cet état dans Jérusalem, mais d'attendre à Jéricho que leur barbe fût revenue. Il fit dessein aussi-tôt de ne pas laisser un si grand crime impuni, et envoya Joab, Général de ses armées, contre les Ammonites. Comme ils s'attendoient à cette guerre, ils avoient cherché du secours chez leurs voisins et particuliérement dans la Syrie. Mais leurs troupes auxiliaires n'empêchèrent pas qu'ils ne furent tous défaits, et Joab se signala ce jour-là par son courage et sa grande expérience dans la guerre. Les Ammonites ayant recommencé l'année suivante à remettre de grandes troupes sur pied, David y alla lui-même en personne avec toutes ses forces. Il défit les ennemis, fit passer au fil de l'épée quarante mille hommes de pied, outre ceux qui étoient dans sept cents chariots de guerre. Tous les Princes voisins qui étoient venus au secours des Ammonites, apprirent de cette défaite à craindre les Juifs ; et le jeune roi des Ammonites reconnut avec regret à combien de malheurs un Prince s'expose en suivant un mauvais conseil, puisque la ruine de tout son Royaume n'eut point d'autre principe que son indiscrète crédulité. Le salut ou la ruine des Etats dépend souvent d'un sage ou d'un mauvais conseil, et un Prince est heureux qui, étant lui-même l'arbitre souverain de ses Etats, est assez éclairé pour discerner qui sont ceux dont il peut se servir comme d'instrumens de sa royale prudence dans le gouvernement de son Royaume.

David voyant de loin Bethsabée femme d'Urie, qui se baignoit, conçut un mauvais désir pour elle, et fit ensuite mourir son mari Urie.

L'an du Monde 2969. Avant J. C. 1035. David ayant déjà 50 ans.

LORSQUE David régnoit dans une profonde paix après la défaite des Ammonites, ce peuple voulant encore se brouiller, rassembla quelques légères troupes contre lesquelles David dédaigna d'aller en personne, et il se contenta d'y envoyer Joab le Général de ses armées. Pendant qu'il occupoit ses gens à cette guerre, il demeura lui-même en repos dans Jérusalem; et s'allant promener un jour vers le midi sur la terrasse de son palais, il vit vis-à-vis de lui une femme qui se baignoit et qui étoit parfaitement belle; il s'informa qui elle étoit. On lui dit que c'étoit Bethsabée femme d'Urie, et l'ayant fait venir chez lui, il commit un adultère avec elle. Cette femme étant devenue enceinte, et craignant que l'absence de son mari Urie qui étoit à la guerre ne fît reconnoître son adultère, et ne l'exposât aux peines que la loi ordonnoit contre

ces sortes de femmes, avertit David de la crainte où elle se trouvoit. David aussi-tôt donna ordre à Joab son Général d'armée de lui faire venir Urie, sous prétexte de s'informer de l'état de la guerre, et après diverses demandes il le renvoya chez lui. Mais Urie méprisant les douceurs de sa maison, négligea d'y aller, et dit ensuite à David qui lui en faisoit un reproche : l'Arche de Dieu, tout Israël et tout Juda, et Joab mon maître avec tous ses serviteurs, demeurent sous des tentes, et moi j'irai en ma maison pour manger, boire et dormir avec ma femme! Je ne le ferai jamais. Le dessein de David ayant donc été éludé par le grand courage de cet homme, et voyant toujours Bethsabée exposée à passer pour adultère, il prit une résolution bien opposée à toute la douceur qui jusques-là lui avoit été si naturelle. Il donna ordre à Joab d'exposer Urie en quelque endroit qu'il jugeroit le plus dangereux, et de l'y abandonner avec tous ceux qui l'y auroient accompagné. Joab obéit fidellement aux ordres de David, et ayant laissé périr Urie dans une rude attaque où il ne lui fit point donner de secours, il en envoya aussi-tôt la nouvelle à David, qui n'eut pas de peine à se consoler de la perte d'un serviteur si courageux et si fidelle, et dont il étoit le premier la cause. La femme d'Urie sachant la mort de son mari, le pleura ; et lorsque les jours de son deuil furent passés, David la prit pour femme et en eut un fils. Ce double crime d'un si grand Saint fait voir que les hommes, quelque grands et quelque justes qu'ils soient, sont toujours hommes, et qu'ils tiennent toujours quelque chose de la fragilité de cette boue dont ils ont été formés. Ces chutes, dit St. Augustin, doivent faire trembler les foibles lorsqu'ils voient tomber les plus forts. Aussi l'Ecriture les propose, non pour excuser ceux qui suivent ces grands hommes dans leurs chutes, et qui veulent imiter dans leurs actions ce qu'eux-mêmes ont détesté de tout leur cœur ; mais pour tenir tous les justes dans une humilité salutaire, et pour apprendre à ceux qui tombent avec David à se relever comme David.

Dieu envoie son prophète Nathan à David pour lui représenter sa faute. Le regret que ce saint Roi en conçoit lui fait accepter tous les maux que le Prophète lui prédit.

L'an du Monde 2970. Avant J. C. 1034.

DAVID ayant commis deux si grands crimes, fit voir, par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes ténèbres que le péché jette dans l'ame de ceux mêmes qui sont les plus saints. Il demeura en paix pendant une année dans un si grand désordre, si la paix néanmoins peut être dans un cœur qui a offensé Dieu d'une manière si criminelle. Mais lorsqu'il étoit dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu eut pitié de lui, et envoya Nathan son Prophète pour lui ouvrir les yeux et pour lui faire sentir sa plaie qui lui étoit inconnue. Ce saint Prophète ayant reçu de Dieu une commission si pénible, fit voir par la manière adroite dont il lui parla d'abord, avec quelle sagesse on doit épargner les personnes qui sont dans le rang de David, en ne

les rebutant pas par des paroles trop sévères et trop aigres. Nathan usa de la parabole d'un homme qui ayant beaucoup de brebis en ôta une à un pauvre qui n'avoit que celle-là et qu'il aimoit uniquement. Ce Prince, qui n'étoit pas encore aveuglé dans ce qui ne le regardoit pas, prononça la sentence contre lui-même, sans le savoir, en la prononçant contre cet homme. Car le Prophète n'usant plus de déguisement, lui dit avec une gravité digne de celui dont il étoit le ministre, que c'étoit lui-même qui étoit cet homme. Il lui représenta les biens que Dieu lui avoit faits et les maux dont il l'avoit délivré, en le tirant des mains de Saül. Il lui fit voir quel outrage il faisoit à Dieu, en payant tant de graces d'une si grande ingratitude. David alors rentra en lui-même. Il ne s'irrita point contre la vérité, lors même qu'elle le condamnoit. Il ne s'aigrit point contre le Prophète qui la lui représentoit sans le flatter, et il ne lui demanda pas, comme remarque St. Augustin, qui il étoit pour oser ainsi reprendre son Prince, et pour examiner la vie de son Souverain. Il oublia en ce moment qu'il étoit Roi, pour se souvenir seulement qu'il étoit pécheur. La parole qu'il prononça : J'ai péché contre le Seigneur, fut en lui une parole de pénitence plus sincère qu'elle n'avoit été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en plusieurs Chrétiens. Il embrassa avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver sur sa propre famille, et il vit cette longue suite de malheurs qu'on lui marqua comme un moyen favorable de satisfaire à Dieu et d'appaiser sa colère. Mais en voyant avec un regret et une douleur amère de quel état il étoit tombé, il ne se désespéra point, comme remarque St. Chrysostome, qui admire en cela le grand courage de ce Prince et sa grande confiance en Dieu ; mais dès qu'il reconnut sa perte, il travailla sans s'inquiéter à la réparer le mieux qu'il lui fut possible, par une pénitence qui dura autant que sa vie, et qui a fait dire à St. Ambroise, que plusieurs imitent David dans son péché, mais que peu l'imitent dans sa pénitence.

Absalon étant réconcilié avec David, fait tuer dans un festin son frère Amnon. David est obligé de s'enfuir de Jérusalem, et souffre cette persécution avec une patience merveilleuse.

L'an du Monde 2972. Avant J. C. 1032. * L'an du Monde 2974. * L'an du Monde 2977. * L'an du Monde 2979. * L'an du Monde 2980. * L'an du Monde 2981.

DIEU ayant fait rentrer David en lui-même par les avertissemens de Nathan, il lui fit bien voir par la manière dont il le traita ensuite, que la plus grande grace qu'il puisse faire aux pécheurs, est de ne les point épargner. Car premiérement il frappa de mort le petit qui étoit né de son adultère, sans que ses larmes ni ses jeûnes pussent changer l'arrêt de Dieu. Son fils Amnon ensuite commit un inceste avec Thamar sa sœur, feignant d'être malade, et la priant de venir lui préparer à manger. Absalon irrité de cet outrage commis contre sa propre sœur, et qui étoit de la même mère, résolut de tuer Amnon. * Il attendit deux ans après, et prit l'occasion d'un festin qu'il fit à tous ses frères

en un jour de réjouissance, au milieu duquel il le fit assassiner. * S'étant éloigné de la Cour, après ce fratricide, dont il voulut satisfaire sa vengeance particulière, et que Dieu fit servir à sa vengeance contre David, il usa ensuite de tant d'adresse, qu'au bout de trois ans David lui permit de revenir à Jérusalem. * Ce rappel du fils fut presque la perte du père. Car dès que ce fils ingrat se vit bien avec son père, * il commença d'entreprendre contre son royaume et contre sa vie. Il gagna d'abord l'affection du peuple, et se rendant populaire avec tous ceux qui venoient devant David pour terminer leurs différens, il leur faisoit espérer que s'il étoit Roi, il sauroit bien leur rendre justice. * Ayant donc ainsi travaillé durant quatre ans à s'établir et à attirer beaucoup de monde dans son parti, il demanda à David permission d'aller en Hébron, sous prétexte d'un vœu qu'il avoit fait pendant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé, il se fit tout d'un coup déclarer Roi. Quand David l'eut su, il se vit obligé, étant âgé de plus de soixante ans, de sortir à pied de Jérusalem, n'ayant que les gens de guerre qui étoient auprès de sa personne. Il passa le torrent de Cédron, et monta en pleurant la montagne des Olives, où il figura par avance ce qui devoit arriver un jour au véritable David. Il souffrit dans cet état avec une humilité profonde les insultes de Séméi qui le maudissoit et qui lui jetoit des pierres; et considérant cette révolte de son sujet comme l'image de sa révolte contre Dieu, il la regarda comme un effet de la justice de Dieu sur lui, et il reçut toutes ces injures avec la même soumission que si Dieu eût commandé à cet homme de les lui dire. Cependant Absalon étant entré en triomphe dans Jérusalem, commença, selon le conseil d'Achitophel, de violer publiquement les femmes de son père. C'est ce que Nathan avoit prédit à David. Et ce Prince pénitent reconnut par sa propre expérience, que quand l'homme se soulève contre Dieu, toutes les créatures se soulèvent en même temps contre lui, pour venger Dieu de l'injure qu'on lui a faite. Ainsi il vit sa faute punie par le désordre de toute sa famille, par l'outrage de Thamar, par la mort d'Amnon, par l'attentat d'Absalon contre lui-même, par l'abandonnement de ses amis, par la révolte de ses sujets, par les insultes d'un homme insolent, et enfin par le péril d'une mort toujours présente, qu'il n'évita que par une fuite honteuse, accompagnée de tant d'extrémités, qu'il n'y avoit que la vue de Dieu et l'espérance de le pouvoir appaiser par tous ses maux, qui le pût soutenir dans un état si déplorable. Cet exemple nous fait bien voir la vérité de cette parole de St. Augustin, qu'étant pécheurs, si nous voulons nous réconcilier avec Dieu, nous nous devons punir nous-mêmes, et recevoir volontairement tous les maux ou intérieurs ou extérieurs qu'il lui plaît de nous envoyer, parce que tôt ou tard, ou en ce monde ou en l'autre, le péché ne peut demeurer impuni, et qu'il faut qu'en quelque manière que ce soit, la mesure de la justice de Dieu soit remplie.

Absalon fuyant du combat est pris par les cheveux à un chêne, où Joab lui perce le cœur de trois dards.

La même année 2981. Avant J. C. 1023.

ABSALON étant maître de Jérusalem, délibéra des moyens de perdre le Roi : il fit assembler son Conseil. Achitophel, qui en étoit le plus habile, fut d'avis de poursuivre promptement David, pendant que ses troupes étoient en désordre. Mais Dieu ruina heureusement ce conseil, qui eût été sans doute la perte de ce Roi fugitif; et Chusaï, qui étoit secrétement d'intelligence avec David, ayant été appelé par Absalon, dit que pour cette fois le conseil d'Achitophel n'étoit pas bon. Il représenta quel danger c'étoit que de poursuivre des gens désespérés, et que dans ces commencemens où les esprits étoient encore dans l'irrésolution, il ne falloit que tuer un petit nombre des soldats d'Absalon, pour faire croire que toute son armée auroit été défaite; ce qui jeteroit l'épouvante dans tout son parti. Son conseil donc prévalut : ce qui

irrita de telle sorte le superbe Achitophel, qu'il alla chez lui aussi-tôt et se pendit. Chusaï fit promptement avertir David de passer le Jourdain, et qu'on étoit prêt de le poursuivre. David le fit, et rassemblant tout ce qu'il avoit de monde, il se prépara à une bataille. Il voulut y aller en personne, mais on ne le voulut pas souffrir ; et en se retirant il commanda expressément à Joab et aux autres Officiers, en présence de toute l'armée, qu'on épargnât Absalon. Les deux armées étant aux mains, celle d'Absalon, quoique incomparablement la plus nombreuse, fut battue. Il s'en fit un grand carnage, et vingt mille de ses gens demeurèrent sur la place. Absalon lui-même chercha son salut dans la fuite; et lorsque sa mule passoit sous un chêne fort épais et fort touffu, ses cheveux qui étoient extraordinairement grands s'embarrassèrent dans les branches de cet arbre, et la mule continuant toujours de courir, il demeura suspendu par ses cheveux, sans pouvoir se dégager. On vint en donner avis à Joab, qui se fâcha de ce qu'on ne l'avoit pas tué, et qu'on se fût arrêté aux prières que David avoit faites de l'épargner. Et ne trouvant personne assez hardi pour porter la main sur le fils du Roi, lui-même se fit mener où il étoit, lui perça le cœur de trois dards, et fit sonner aussi-tôt la retraite, afin de terminer le combat et d'épargner le reste du peuple. Cette nouvelle fut au moment même portée à David, qui n'étoit en peine que de son fils Absalon. Et dès qu'il en sut la mort, il changea en deuil toute la joie de sa victoire. Joab étant offensé que le Roi prît si peu de part à l'heureux succès de ses armes, lui reprocha avec beaucoup de liberté, et même avec des menaces de l'abandonner, qu'il aimoit ceux qui le haïssoient, et qu'il haïssoit ceux qui l'aimoient ; et il l'obligea malgré lui de se faire voir au peuple. Mais sa douleur ne cessa pas pour cela, et il devint ainsi aux pères du corps, et encore plus à ceux de l'ame, un grand exemple qui leur fait voir jusqu'où doit aller l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs enfans, puisqu'il oublioit l'outrage avec lequel ce fils dénaturé avoit déshonoré ses propres femmes, et la fureur avec laquelle il animoit tout ses sujets à sa perte, pour se souvenir seulement qu'il étoit son fils, et pour pleurer dans la mort de son corps la perte éternelle de son ame.

Séba s'étant élevé contre David, et ayant emmené après lui les dix Tribus, est poursuivi par Joab dans Abéla, où on lui coupe la tête par le conseil d'une femme.

La même année 2981. Avant J. C. 1023.

AUSSI-TÔT après la mort d'Absalon, les principaux de son armée reconnoissant leur faute, se hâtèrent de la réparer en jurant à David une éternelle obéissance. Ceux qui s'étoient le plus déclarés contre ce Prince dans sa disgrace, témoignèrent le plus d'empressement à lui en demander pardon. Séméi qui voyoit ce que ses insultes passées lui pouvoient attirer, vint se jeter à ses pieds et s'accuser de sa faute. Et comme ceux qui étoient présens ne pouvoient souffrir qu'on pardonnât à un si méchant homme, et qu'ils pressoient le Roi de leur permettre de le tuer, David dit qu'il ne vouloit point souffrir qu'on souillât la victoire que Dieu lui avoit donnée, par le meurtre d'aucun homme. Miphiboseth fils de Jonathas vint aussi trouver David, mais dans un état fort lugubre. Il lui

dit de quelle manière son serviteur Séba l'avoit surpris lorsqu'il sortit de Jérusalem pour fuir Absalon. Ce lâche domestique vint trouver le Roi avec quelques chevaux chargés de présens, et lui dit que Miphiboseth son maître étoit demeuré à Jérusalem, dans l'espérance que le trouble lui pourroit rendre la couronne de Saül son père. David crut trop légérement ce calomniateur, et lui donna par avance tous les biens de Miphiboseth. Mais ce qui est encore plus surprenant en ce saint Roi, c'est que par un exemple redoutable à tous les Rois, après avoir entendu la justification de Miphiboseth, qui reprochoit à Séba son imposture, il se contenta de rendre à ce Prince la moitié de son bien, et laissa l'autre à cet imposteur. Tout le Royaume alloit donc être paisible, si un esprit remuant ne l'eût jeté dans de nouveaux troubles. Séba, homme factieux, sonna insolemment de la trompette au milieu du peuple, en criant qu'il n'auroit jamais de part avec David, et il sépara de lui les dix Tribus d'Israël qui suivirent ce séditieux, la Tribu de Juda demeurant toujours fidelle à son véritable Prince. David craignit ce nouveau désordre, et prévoyant qu'il pourroit encore avoir de plus dangereuses suites que la révolte d'Absalon, il résolut de l'étouffer dès sa naissance, et fit poursuivre vigoureusement Séba, qui s'enfuit et s'enferma dans la ville d'Abéla. Joab aussi-tôt assiégea la ville qui étoit en danger de périr, si la sagesse d'une femme ne l'eût délivrée de ce péril. Car ayant demandé à Joab du haut des murailles pourquoi il venoit les assiéger de cette sorte, et Joab ayant témoigné qu'il ne demandoit que Séba qui s'étoit révolté contre David, elle assembla tout le peuple de la ville, et leur persuada de jeter la tête de Séba par-dessus les murailles. Ainsi la mort d'un seul homme donna la paix à toute une ville et à tout un royaume. Joab rendit alors un grand service à David. Mais il fut proprement l'image de ces serviteurs ambitieux qui ne craignent point d'exposer leur vie dans une bataille, et qui exécutent souvent avec un grand courage les ordres des Princes, mais qui témoignent en d'autres rencontres qu'ils ne cherchent que leurs intérêts et leur propre gloire. Car il assassina d'abord Abner prince du sang de Saül contre la volonté de David qui en fut percé de douleur. Il tua ensuite Absalon fils du Roi contre la défense expresse de David, et il assassina aussi-tôt après Amasa, à qui David avoit voulu donner le commandement de son armée, pour punir Joab de ce qu'il avoit tué son fils Absalon. David souffrit tout le reste de sa vie ce serviteur insolent, coupable de ces trois meurtres, jugeant en lui-même, par un sentiment de pénitence, qu'il étoit bien juste qu'il souffrît qu'un sujet lui insultât ainsi avec tant d'audace, et qu'il commandât malgré lui toutes ses armées, puisqu'il s'étoit lui-même révolté contre Dieu par un double crime, après en avoir été comblé de tant de graces et de tant de gloire.

David ayant fait le dénombrement de tout son peuple par un mouvement de vanité, Dieu afflige son Royaume d'une peste qui en trois jours emporte soixante et dix mille hommes.

L'an du Monde 2988. Avant J. C. 1016. David ayant déjà 68 ans.

A PEINE David respiroit des troubles que Dieu avoit excités en tant de manières dans sa maison et dans son royaume, pour le punir du péché qu'il avoit commis, que la paix qu'il commençoit à goûter fut cause encore qu'il retomba dans un autre, et qu'il fit voir par son exemple que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, et qu'il est expose à des tentations et à des chutes toujours nouvelles. Une passion impure l'emporta la première fois, mais il se laissa séduire en cette occasion à la vanité, qui est toujours à craindre aux plus parfaits; et il voulut par un mouvement d'orgueil faire le dénombrement de tout son peuple. Ses serviteurs s'y opposèrent d'abord, et lui dirent qu'il suffisoit de prier Dieu d'augmenter son peuple de

plus en plus, sans se mettre en peine de savoir si particuliérement quel en pourroit être le nombre. Mais le Roi le leur ayant commandé absolument, ils furent dix mois à parcourir toute la Judée, et trouvèrent dans Israël huit cent mille hommes portant armes, et cinq cent mille hommes dans la seule Tribu de Juda. David reconnut enfin cette faute, et il n'eut point besoin ici, comme la première fois, qu'un Prophète vînt ouvrir ses yeux. Il confessa de lui-même son péché, et conjura Dieu de le lui pardonner encore. Lorsqu'il étoit dans une humiliation profonde, sans se souvenir qu'il n'étoit Roi que pour gémir de cette dignité qui l'avoit porté à ce péché, Dieu lui envoya son prophète Gad, non pour lui dire qu'il lui pardonnoit sa faute sans la punir, mais pour lui donner à choisir lui-même laquelle de ces trois punitions il aimoit le mieux, ou d'une famine de sept ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. David, dans un choix si affligeant, se détermina à la peste, qui dans les trois jours marqués emporta soixante-dix mille hommes. Ce que David fit pendant cette plaie, est un grand exemple pour les Rois, de la tendresse qu'ils doivent avoir pour leurs peuples, et apprend bien aux Pasteurs de l'Eglise comment ils doivent s'offrir à Dieu comme une victime pour les ames dont ils sont chargés. Car ce Prince se regardant comme la cause des maux que souffroit son peuple, jeta vers Dieu ses soupirs ardens : C'est moi, dit-il, qui ai péché ; c'est moi qui ai fait une injustice. Qu'ont fait ces brebis que vous frappez ? Tournez plutôt votre fureur contre moi et contre toute ma maison. Dieu enfin s'appaisa et fit cesser cette plaie. Il commanda à l'Ange exterminateur de s'arrêter ; et il apprit par cet exemple, comme remarquent les Saints Pères, qu'il sait se venger sur les peuples des péchés de ceux qui les conduisent, comme il s'appaise souvent lorsque les Pasteurs ont soin de détourner sa fureur, et d'attirer ses miséricordes sur les personnes qu'il a soumises à leur conduite.

David établit Salomon Roi à la prière de Bethsabée et du prophète Nathan.

L'an du Monde 2989. Avant J. C. 1015. David étant alors âgé de 70 ans, et Salomon de 18. * L'an du Monde 2991. Avant J. C. 1013. De l'âge de Salomon le 20, et de son règne le 3.

LA fin de la vie de David approchant, sa vieillesse donna lieu à ses enfans de se brouiller, par le désir qu'ils avoient de s'emparer de son Royaume après sa mort. Mais lorsque tout le monde étoit en suspens pour savoir qui seroit son successeur, Adonias, l'aîné de tous les enfans de David après Absalon qui étoit mort, ne put attendre la mort de son père ; et dans l'impatience de régner, il fit un festin magnifique où il invita tous les Grands qu'il avoit insensiblement gagnés, afin qu'au milieu du festin ils le déclarassent Roi. Lorsque le jour pris pour cette conjuration fut arrivé, Nathan le Prophète, instruit de ce qui se passoit et qui savoit que Dieu avoit résolu de faire régner Salomon après David, vint trouver Bethsabée pour la porter à aller parler au Roi, afin de l'informer de l'entreprise d'Adonias, et de le faire souvenir de la promesse qu'il lui avoit faite, de laisser son Royaume à Salomon. Nathan entra lorsque

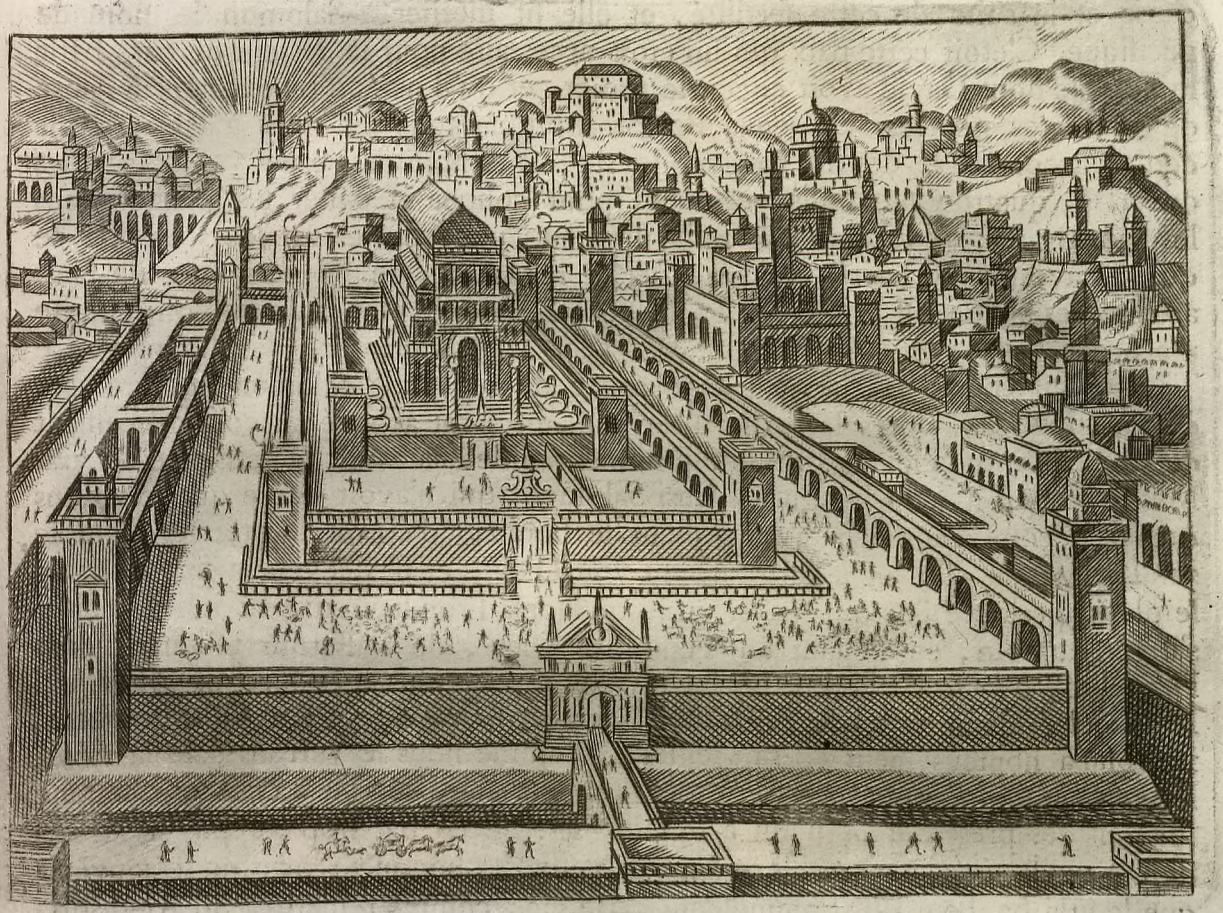
Bethsabée parloit encore à David, et lui demanda si c'étoit par son ordre qu'on déclaroit Adonias Roi. David ne différa pas davantage, et ordonna sur l'heure qu'on allât sacrer Salomon et qu'on le fît asseoir sur son trône. Cette nouvelle s'étant aussi-tôt répandue de tous côtés, elle intimida de telle sorte tous ceux qui étoient avec Adonias, que leur assemblée fut toute dissipée, et qu'Adonias lui-même ne chercha plus qu'à sauver sa vie en tenant les cornes de l'Autel. Salomon promit néanmoins de ne lui rien faire, pourvu qu'il demeurât en repos. Environ six mois après Dieu tira David de ce monde, après avoir donné à Salomon les avis qu'il lui croyoit nécessaires, et les ordres qu'il devoit exécuter. Adonias ensuite fit demander Abisag pour l'épouser. C'étoit une jeune fille d'une beauté et d'une vertu rares, que l'on avoit choisie dans tout Israël pour servir David dans sa grande vieillesse. Mais Salomon pénétra dans son dessein, qu'il crut dangereux, et le fit mourir. Il fit aussi mourir Joab, Général de l'armée de David, par le commandement que son père lui en laissa en mourant. Il fit la même chose à Séméi, qui avoit chargé David de tant d'outrages lorsqu'il fuyoit son fils Absalon. Il l'avoit traité d'abord avec douceur, et il s'étoit contenté de lui ordonner de ne point sortir de Jérusalem sur peine de la vie. Mais trois ans après, deux de ses esclaves s'étant enfuis, il monta à cheval pour les poursuivre; ce qui ayant été rapporté à Salomon, il le fit mourir. * Salomon se voyant si heureusement établi dans son Royaume, rechercha l'alliance du Roi d'Egypte dont il épousa la fille. Peu de temps après Dieu lui apparut en songe. Il lui témoigna qu'il l'aimoit à cause de David son père, et il lui offrit de lui donner tout ce qu'il lui demanderoit. Ce Prince considérant qu'il étoit Roi d'un grand peuple, que cette dignité devoit être soutenue par une grande prudence; et que plus elle l'élevoit, plus elle l'engageoit à de grandes choses, crut que ce qui lui étoit le plus nécessaire, étoit la sagesse pour bien gouverner ses Etats. Dieu fut touché d'un choix qui témoignoit que ce jeune Roi avoit déjà ce qu'il demandoit. Il lui promit de faire qu'il n'y auroit eu, ni devant ni après lui, personne qui l'égalât en sagesse; et pour lui faire voir combien il agréoit qu'il eût préféré cette demande aux autres biens, il promit de les lui donner comme par surcroît, et de le rendre le plus riche et le plus magnifique Roi de tous ceux qui l'avoient précédé et de tous ceux qui devoient le suivre. L'exemple de ce jeune Prince apprend aux Rois Chrétiens à estimer peu les biens, les honneurs et les plaisirs, et à ne pas établir leur grandeur à disputer de la magnificence avec les Rois infidelles et idolâtres, dont ils ne sauroient souvent égaler ni la puissance ni les richesses; mais à mettre leur principale gloire à être les véritables images du Dieu qu'ils adorent, en se rendant semblables à lui par leur sagesse, qui est pour eux la source de tous les biens, et par leur justice, que le même Salomon appelle l'affermissement de leur trône.

Célèbre jugement de Salomon entre deux femmes, pour reconnoître laquelle des deux étoit mère d'un enfant que l'une et l'autre disoit être à elle.

La même année 2991.

SALOMON ayant reçu de Dieu le don de sagesse, il se présenta aussi-tôt après une occasion qui la fit paroître dans son éclat, et qui en répandit la réputation dans toute la terre. Deux femmes de mauvaise vie le vinrent trouver pour le prier de juger leur différend. L'une des deux lui dit que lorsqu'elles demeuroient toutes seules dans une même maison, elle y accoucha d'un fils; que trois jours après l'autre accoucha aussi d'un fils qu'elle étouffa la nuit, et que s'étant levée doucement elle lui avoit pris le sien lorsqu'elle dormoit, et lui avoit mis son enfant mort en sa place. Que le matin s'étant levée pour donner à teter à son petit, et le trouvant mort, elle le regarda attentivement et reconnut que ce n'étoit point son fils. L'autre femme nioit fortement ce que la première avoit dit, et soutenoit que c'étoit son enfant qui étoit vivant, et que

celui qui étoit mort étoit à celle qui lui disputoit maintenant le sien. Une affaire si brouillée, sans preuves, sans témoins, qui s'étoit passée dans la solitude d'un logis et dans le silence de la nuit, eut besoin d'un Roi aussi éclairé qu'étoit Salomon, qui témoigna en cette rencontre qu'il avoit, comme il est dit de lui, une connoissance claire de toute la nature, non-seulement en ce qui regarde les plantes et les arbres ou les animaux, mais en ce qui regarde même les sentimens les plus cachés du cœur humain, et des affections les plus tendres des mères pour leurs enfans. Il se fit apporter une épée, et prononça cet arrêt qui paroissoit bien étrange : L'une dit ; cet enfant qui vit est à moi, et l'autre soutient qu'il est à elle : qu'on le divise en deux, et que chacune en ait la moitié. La fausse mère consentit d'abord à ce jugement ; mais la véritable sentant toutes ses entrailles émues, conjura le Roi de le donner plutôt tout entier à celle qui vouloit le lui ravir. Ce fut alors qu'on reconnut véritablement la vraie mère, et qu'on admira l'adresse dont Salomon s'étoit servi pour la découvrir. Il fit voir la verité de ce qu'il dit lui-même dans ses Proverbes, qu'un Roi qui est assis sur son trône a en quelque sorte l'esprit de divination sur les lèvres ; qu'il est difficile que rien n'échappe à sa prudence, et qu'il sait parfaitement discerner la vérité d'avec le mensonge. Les Saints Pères remarquent que la figure de ces deux femmes représente excellemment la différence qui se trouve entre les faux et les véritables Pasteurs. Les faux Pasteurs accusent les véritables de tuer les ames, lorsque ce sont eux-mêmes qui les tuent, et ils se servent de cette imposture pour semer des troubles et des divisions dans l'Eglise. Les vrais Pasteurs, au contraire, ont des entrailles de mère pour les peuples qui leur sont commis. Ils ne cherchent que le salut de leurs enfans et non leur propre gloire ; et ils aiment mieux céder à la domination des injustes, qui arrachent d'entre leurs mains les ames qu'ils nourrissoient de la parole de vie, que de souffrir qu'on divise à cause d'eux l'unité du corps et de l'Eglise de Dieu.



Salomon fait bâtir le Temple.

L'an du Monde 3000. Avant l'Ère commune de J. C. 1004.

LE règne de Salomon fut un règne de paix et de toutes sortes de biens. Les richesses infinies du Prince se répandoient sur tous ses sujets, qui vivoient paisiblement, comme dit l'Ecriture, chacun à l'ombre de son figuier et de sa vigne. Alors on méprisoit l'or à cause de son abondance, et l'argent y étoit comme les pierres. Toute la magnificence des Princes qui l'ont suivi n'a point égalé la sienne, et ils pourroient passer pour pauvres ou pour de simples particuliers, en les comparant à Salomon. Il falloit tous les jours pour la maison de ce Roi près d'onze muids de fleur de farine, et près de vingt-deux muids de farine commune, dix bœufs gras et vingt autres pris des pâturages, cent moutons, outre une multitude infinie de cerfs, de biches, de volailles, et de toute sorte de gibier. Il avoit quarante mille chevaux d'attelage et douze mille chevaux de main, auxquels on distribuoit l'orge et la paille avec un ordre incomparable. La paix dont on jouissoit alors dans toute la Judée, étoit la

cause et la suite de cette fertilité, et elle fit mériter à Salomon le nom de pacifique. C'étoit cette paix qui lui étoit nécessaire pour le dessein de faire bâtir le Temple dont David avoit conçu le projet, et qu'il n'avoit pu exécuter à cause de toutes ses guerres. Ce jeune Prince appliqua tous ses soins à faire réussir cette entreprise. Il destina trois mille six cents hommes pour veiller sur les ouvriers, quatre-vingt mille personnes pour couper et tailler les pierres dans les montagnes, et soixante-dix mille hommes pour porter sur leurs épaules ce qu'il y avoit à porter. Il envoya prier le roi Hiram de lui permettre de faire abattre des cèdres sur le Liban ; et il bâtit un Temple où Dieu sembloit prendre plaisir de faire voir jusqu'où pouvoit aller la magnificence des hommes. Ce Temple fut commencé la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Egypte, et il fut achevé au commencement de l'année du monde trois mille, justement mille ans avant la naissance du vrai Messie, dont il étoit la figure. Ainsi Salomon, qui n'avoit guère que vingt ans quand il commença cet ouvrage, eut le bonheur d'élever le premier Temple sur la terre au nom et à la gloire du vrai Dieu, et d'achever en peu d'années le plus superbe édifice qui eût été vu jusqu'alors. Trop heureux, dit St. Ambroise, s'il eût eu soin, en élevant un Temple à Dieu, de s'affermir tellement dans l'humilité, que son ame eût pu lui être un temple plus agréable que celui qu'il bâtissoit ! Mais après avoir consacré à Dieu un Temple de pierre en sa jeunesse, il profana honteusement en sa vieillesse, comme nous le verrons dans la suite, le temple de son propre corps ; et il apprit par son exemple à ceux qui comme lui font des présens à Dieu ou à son Eglise, de ne pas trop s'appuyer sur ces dons, quelque éclatans qu'ils soient aux yeux des hommes ; mais de se souvenir que le vrai bonheur de l'homme dans cette vie, comme remarque St. Augustin, est d'être abaissé et non pas d'être élevé, puisque tout ce que Salomon a fait et possédé de si magnifique, n'a pu empêcher qu'il n'ait été enfin comme accablé sous le poids de sa félicité et de sa gloire.

BIBLIOTECA REAL

Ouvrage de fonte appelé ordinairement la Mer d'airain, pour laver les pieds et les mains des Prêtres lorsqu'ils entroient dans le Temple.

La même année du Monde 3000.

LE bâtiment du Temple de Salomon, quoique si admirable et si mystérieux en lui-même, auroit été imparfait, si ce Prince, dont tous les ouvrages étoient des figures, comme lui-même étoit la figure du véritable Salomon, n'eût accompagné cet édifice saint de tout ce qui étoit nécessaire au culte de Dieu

et aux cérémonies de ses sacrifices. Après tant d'ouvrages d'or qu'il fit faire avec une dépense infinie, il fit cet ouvrage qui, à cause de sa grandeur monstrueuse, est décrit plus particuliérement dans l'Ecriture, et mérite une explication particulière. C'étoit un vase d'airain extrêmement vaste. Il avoit cinq coudées de haut, dix de large, et trente de tour. Il pouvoit tenir près de trois cents muids d'eau, pour parler selon nos mesures. Il étoit appuyé sur douze bœufs d'airain, dont trois regardoient l'Orient, trois l'Occident, trois le Septentrion et trois le Midi. Il étoit enrichi de toutes sortes d'ornemens, de festons, de représentations d'animaux, et de tout ce que les plus excellens ouvriers y avoient pu faire. Salomon mit cette Mer dans le Temple, où elle servoit à purifier les Prêtres, lorsqu'ils entroient pour exercer les fonctions de leur Sacerdoce. Dieu avoit donné cet ordre à Moyse, et ce saint Prophète avoit fait faire autrefois un grand bassin de cuivre, qui étoit entre le Tabernacle et l'Autel, afin que les Prêtres se lavassent les pieds et les mains, lorsqu'ils y entroient et qu'ils en sortoient. C'est ce qui a donné lieu à beaucoup de personnes de croire que lorsque les Prêtres alloient offrir à Dieu les encensemens, ils n'y alloient que les pieds nuds; et Dieu leur ordonna de se laver de la sorte sur peine de mort, voulant, dit l'Ecriture, que cette loi se gardât éternellement. Il marquoit dès-lors bien sensiblement que tous ces sacrifices n'étant alors que des figures de l'avenir, quelle pureté il exigeroit un jour des Ministres de son Autel et des Prêtres de la Loi nouvelle. Car étant difficile, comme remarque St. Grégoire, que vivant parmi les hommes, ils n'aient toujours quelques ordures aux pieds qui marquent les affections de l'ame, et aux mains qui en représentent les actions, ils doivent avoir recours aux eaux sacrées de la componction et de l'humilité du cœur, pour avoir toujours l'ame nette, et pour ne s'approcher, s'il étoit possible, des mystères qui sont redoutables aux Anges mêmes, qu'avec la pureté des Anges.

Salomon fait assembler tout son peuple pour célébrer avec plus de solennité la dédicace de son Temple.

L'an du Monde 3001. Avant l'Ère commune de J. C. 1003.

LORSQUE Salomon eut achevé tout l'édifice du Temple et ce qui étoit nécessaire pour le culte des sacrifices, il pensa à le dédier, et à transporter l'Arche du lieu où David l'avoit fait mettre. Il est bon de remarquer ici les diverses translations qui ont été faites de cette Arche si célèbre dans les Ecritures. L'Arche et le Tabernacle ayant été bâtis par Moyse dans le désert, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu de Dieu, furent mis par Josué en Silo, la septième année après le passage du Jourdain, lorsque par la défaite générale de leurs ennemis ils commencèrent de jouïr de la paix dans le pays. Silo étoit une ville de la Tribu d'Ephraïm, qui semble être la même que Salem où a régné Melchisédech, et auprès de laquelle il est remarqué que St. Jean baptisoit. L'Arche demeura là 328 ans, jusqu'à ce qu'étant portée au camp, elle fut prise par les Philistins, qui la renvoyèrent 7 mois après, et elle fut mise alors chez Abinadab à Cariathiarim. Elle y demeura 70 ans, et ensuite elle fut transportée de la maison d'Abinadab en celle d'Obededon; mais elle n'y demeura que 3 mois, au bout desquels David la fit placer dans le lieu qu'il lui avoit fait préparer dans sa nouvelle ville de

Sion, qui étoit comme la forteresse de Jérusalem. Il semble que ce fut alors que le Tabernacle qui étoit toujours demeuré à Silo, fut aussi transporté à Gabaon en la Tribu de Juda. Mais 40 ans après ceci, Salomon voulant dédier le Temple qu'il avoit fait bâtir, y fit transférer l'Arche et le Tabernacle, avec l'Autel d'airain sur lequel on offroit les holocaustes, et ils y demeurèrent jusqu'à ce que 424 ans après, Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem, fit aussi brûler le Temple. Ce fut alors que Jérémie, prévoyant la ruine totale qui devoit arriver, fit emporter l'Arche et le Tabernacle, et les alla cacher dans une caverne du mont Phasga, d'où Moyse avoit vu la Terre sainte; et ce Prophète assura que ce lieu demeureroit inconnu, jusqu'à ce que Dieu étant appaisé eût ramené son peuple de la captivité, et qu'alors Dieu le manifesteroit : ce qui peut faire croire que l'Arche fut encore remise dans le second Temple commencé par Cyrus et achevé par Darius. De toutes ces translations de l'Arche, il n'y en a point de plus célèbre que celle dont nous parlons ici. Salomon, pour en rendre la cérémonie plus auguste, assembla tout son peuple qui s'y trouva en foule; il marchoit lui-même devant l'Arche, qui étoit portée par des Prêtres, et il offrit des sacrifices sans nombre. Lorsqu'ils furent arrivés au Temple, les Prêtres portèrent l'Arche dans le Sanctuaire et dans le lieu le plus intérieur qui lui avoit été préparé, et lorsqu'ils en furent sortis, une nuée remplit aussi-tôt le Temple, de sorte que les Prêtres ne pouvoient s'y tenir ni faire ce qui étoit de leur charge. Ce Prince fut ravi de joie, lorsque Dieu témoigna, par cette marque extérieure, qu'il agréoit ce lieu qu'il lui avoit préparé. Il se mit à genoux devant l'Autel, et élevant les mains en haut, il invoqua Dieu de tout son cœur. Il s'écria, dans la vue de cette Majesté si sainte : Est-il donc possible que Dieu veuille habiter sur la terre? Si le Ciel et la Terre ne le peuvent contenir, combien moins le pourra cette maison que j'ai bâtie? Il pria Dieu ensuite de verser ses bénédictions sur son peuple, d'écouter favorablement les prières de ceux qui viendroient en ce Temple pour implorer sa miséricorde, et de se laisser fléchir envers ceux qui confesseroient leurs fautes avec une sincère douleur. Il le conjura que lorsque le peuple se trouveroit affligé de ses ennemis, il trouvât dans ce Temple un asile assuré contre leurs attaques; que lorsque les péchés des hommes auroient rendu le Ciel comme d'airain, et la terre comme de fer, et qu'une longue sécheresse consumeroit les hommes par la famine, les prières qu'on lui offriroit dans ce Temple ouvrissent les sources du Ciel et fissent pleuvoir sur la terre; et il le pria enfin que ses yeux fussent toujours ouverts dans ce lieu saint pour détourner tous les maux de ceux qui l'y viendroient invoquer, et que ses oreilles fussent toujours attentives à leurs prières. Cette cérémonie dura 15 jours, parce qu'elle se trouva jointe à la fête des Tabernacles, qui ajouta encore 8 jours aux jours de la Dédicace, après lesquels Salomon renvoya tout le peuple, ayant offert dans cette solennité vingt-deux mille bœufs et cent-vingt mille brebis. Les SS. Pères remarquent que ce que fit alors Salomon pour ce Temple qu'il avoit bâti, devroit imprimer un profond respect dans tous les Chrétiens lorsqu'ils entrent dans les Eglises, puisque l'on y possède aujourd'hui la vérité dont les Juifs n'avoient autrefois que l'ombre dans ce Temple si superbe; et que quand on ouvriroit les Cieux, et le Ciel des Cieux, comme dit admirablement St. Chrysostome, on n'y trouveroit rien ni de plus grand ni de plus saint que ce qui repose sur nos Autels.

La Reine de Saba vient voir Salomon pour écouter sa sagesse, et pour lui offrir des présens.

L'an du Monde 3003. Avant J. C. 1001.

APRÈS que Salomon eut bâti à Dieu un Temple si magnifique, il se bâtit un Palais pour lui-même, qui dura quatorze ans à faire, où l'or brilloit de toutes parts, et où la magnificence des colonnes et des sculptures attiroit les regards de tout le monde. Tant d'ouvrages si admirables répandirent sa renommée par toute la terre, et on couroit en foule de tous côtés pour voir un Prince que l'on regardoit comme la merveille de son siècle. Celle qui témoigna plus de désir de le voir fut la reine de Saba, qui vint du fond du Midi pour reconnoître si tout ce qu'on disoit de ce jeune Prince étoit véritable. Elle vint dans un appareil magnifique, et elle apporta à Salomon de riches présens, cent et vingt talens d'or, qui font près de huit millions de livres, des perles très-précieuses et des parfums tels qu'on n'en avoit jamais vu de semblables.

Mais après qu'elle eut vu la magnificence de ce Roi, la sagesse de ses discours, sa pénétration dans les choses les plus cachées, l'ordre de sa maison, et le nombre de ses Officiers, elle étoit toute hors d'elle, dit l'Ecriture ; et elle dit à ce Prince : Je reconnois maintenant que tout ce qu'on m'avoit dit de vous et de votre sagesse est véritable. Je ne pouvois croire tout ce que j'en apprenois, et je voulois en être éclaircie de mes propres yeux. Mais ce que je vois passe de beaucoup tout ce qu'on m'a dit. Heureux ceux qui sont toujours occupés à vous rendre service, et qui écoutent sans cesse la sagesse de vos discours ! Cette Reine se retira comblée de joie de tout ce qu'elle avoit vu et de tout ce qu'elle avoit ouï, et Salomon lui donna des présens beaucoup plus précieux que n'étoient ceux qu'elle lui avoit offerts. Les Saints Pères ont dit que cette Princesse figuroit l'Église, et nous devons craindre, selon la parole de l'Evangile, qu'elle ne nous condamne un jour. Car au lieu qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et qu'elle a cru bienheureux ceux qui approchoient de lui et qui lui pouvoient rendre quelque service, les Chrétiens au contraire ayant Dieu même pour maître, la sagesse de Jesus-Christ pour règle, et le Ciel pour récompense, préfèrent souvent les hommes à Dieu, la sagesse du monde à celle de Jesus-Christ, et la possession de la terre à celle du Ciel.

Salomon se laisse corrompre par les femmes, et offre de l'encens aux idoles des faux Dieux. Sa mort.

Environ l'an du Monde 3023. Avant J. C. 981. Salomon ayant déjà plus de 50 ans.
* L'an du Monde 3029. Avant J. C. 975.

APRÈS que Salomon eut fait des choses si admirables dans les commencemens de sa vie, il termina tant de belles actions par une fin honteuse, et qui fait voir par un exemple encore plus sensible que n'est celui de David son père, que l'homme ne doit jamais s'appuyer sur lui-même, et que plus il est élevé, plus il doit craindre sa propre foiblesse; car les femmes corrompirent ensuite un cœur qui avoit été durant tant d'années le Temple de Dieu. De l'amour de la sagesse il passa dans l'amour des femmes, et de l'amour des femmes dans l'idolâtrie. Il eut jusqu'à sept cents femmes, qui portoient toutes le nom de Reines, outre trois cents autres concubines, quoique la Loi de Dieu qui permettoit alors la pluralité des femmes, défendît de les multiplier en si grand nombre, et sur-tout de s'allier avec des femmes étrangères. Après avoir bâti un Temple au vrai Dieu, il en bâtit aux idoles; et la complaisance qu'il eut pour

ces femmes qu'il avoit prises de l'Egypte, du pays des Ammonites et des Moabites, le porta à bâtir des Temples à la déesse des Sydoniens, à l'idole des Ammonites, et à d'autres abominations semblables. Ce crime si énorme irrita Dieu étrangement contre Salomon. Il lui apparut, non plus comme il avoit fait déjà deux fois différentes, pour approuver sa conduite ou pour lui promettre des biens, mais pour lui témoigner sa juste indignation de ce qu'il avoit si mal gardé son alliance et si honteusement violé sa loi. Il lui prédit qu'il alloit diviser son Royaume, et qu'il le donneroit à son serviteur. Que néanmoins, en considération de David son père, il n'exécuteroit cet arrêt qu'après sa mort, et qu'il conserveroit une Tribu à son fils. Salomon ayant reconnu que ce serviteur qui devoit être héritier de son Royaume seroit Jéroboam qu'il avoit élevé tout jeune, et à qui le prophète Ahias venoit de promettre le Royaume sur dix Tribus, en coupant devant lui sa robe en douze parties, dont il lui en donna dix, fit ce qu'il put pour le perdre, et le contraignit de se retirer en Egypte. Salomon régna paisiblement durant quarante ans, et il mourut âgé de près de soixante ans, et fut enseveli dans la cité de David son père. * Si sa chute lui a été funeste, elle est très-utile pour ceux qui la considèrent avec les yeux de la foi. Il est étrange qu'ayant été si favorisé de Dieu, on ne sache pas encore si sa condition mérite plus d'être déplorée que d'être louée. Car son péché est très-certain, par l'Ecriture même, aussi bien que celui de David; mais il y a cette différence entre eux que la pénitence de David est aussi très-certaine, au lieu que celle de Salomon est très-incertaine, quoique plusieurs aient regardé le livre de l'Ecclésiaste comme le livre de sa pénitence. Cet exemple nous doit inspirer un effroyable mépris de toutes les grandeurs du monde, quand on les auroit reçues de Dieu même; et l'on voit quel tableau Salomon en fait lui-même dans le livre que je viens de citer. Ainsi il n'y a personne qui ne doive préférer le fumier de Job au trône de Salomon; puisque dans l'un on voit le modèle de cette parfaite patience qui couronne tous les Saints, et qu'on voit dans l'autre la chute d'un homme qui n'a pu se défendre contre ce ver de l'orgueil, inséparable des grandes richesses, et contre le venin de la prospérité, par la plus haute sagesse qui fût jamais.

Après la mort de Salomon, son peuple envoie des députés vers Roboam son fils, qui préférant le conseil des jeunes gens à celui des vieillards, perd le royaume d'Israël.

La même année 3029. Avant J. C. 975.

LORSQUE Salomon fut mort et que son fils Roboam se fut assis sur son trône, ses sujets, et Jéroboam à leur tête, vinrent le trouver pour le supplier très-humblement de les décharger d'une partie des impôts excessifs que Salomon son père levoit sur eux. Ce Prince demanda trois jours pour en délibérer, et consulta d'abord les vieillards dont son père suivoit les avis, qui lui conseillèrent tous de traiter doucement le peuple et de lui rendre une réponse favorable, afin de gagner les esprits dans le commencement de son règne, pour en être ensuite plus parfaitement maître. Mais ce jeune Prince quittant le conseil des vieillards, alla consulter des jeunes gens avec lesquels il avoit été nourri, qui lui conseillèrent de répondre durement à ces députés, et de les menacer de les traiter à l'avenir encore plus sévérement que son père n'avoit fait. L'Ecriture remarque que ce fut par une conduite particulière de Dieu que ce Prince se

laissa aveugler, jusqu'à suivre le conseil de ces jeunes gens sans expérience, en abandonnant celui des vieillards. C'est, dit-elle, par cette indiscrétion de Roboam que Dieu vouloit accomplir ce qu'il avoit prédit à Jéroboam, par son prophète Ahias. Car tout le peuple aussi-tôt après cette réponse du Roi, se révolta contre ce jeune Prince et protesta qu'il ne lui obéiroit jamais. Roboam, pour appaiser ce tumulte, envoya Aburan un de ses principaux Officiers, qui fut lapidé de tout le peuple, et le Roi lui-même chercha son salut dans la fuite. Tout Israël donc, c'est-à-dire dix Tribus se séparèrent de Roboam, et prièrent Jéroboam d'être leur Roi. Et comme Roboam se préparoit à le combattre avec une armée de cent quatre-vingt mille hommes choisis qu'il avoit levés de la seule Tribu de Juda, que Dieu tint toujours fidellement attachée à son service, en considération de David qu'il avoit aimé, un homme de Dieu, nommé Séméia, lui vint ordonner de la part du Seigneur de n'en rien faire, et de n'aller point combattre contre Jéroboam, parce que ce trouble étoit arrivé par son ordre et selon qu'il l'avoit prédit. Ce fut donc ici que commença cette longue division des Rois de Juda et d'Israël, qui fut une longue preuve dans tous les siècles suivans de l'imprudence d'un jeune Roi, qui perdit par son indiscrétion ce qu'il pouvoit conserver par sa sagesse. Mais Dieu fit voir en lui qu'il est le maître des Rois et qu'il leur donne un bon ou un mauvais sens, selon les desseins de colère ou de bonté qu'il a sur eux. Le plus sage de tous les Rois laissa son Royaume à un fils stupide et indiscret, et Dieu voulut visiblement punir le père dans le fils, et les déréglemens de la vieillesse de Salomon dans l'imprudente jeunesse de Roboam. Les Auteurs Ecclésiastiques ont remarqué que cette légéreté de Roboam qui préféra le conseil des jeunes gens à celui des vieillards, figuroit le malheur de ceux qui ne voulant point écouter la sagesse des Saints Pères, qui sont les véritables conseillers du Royaume de Jesus-Christ, ont recours à des conseillers indiscrets, qui préfèrent la nouveauté des opinions humaines à l'autorité inviolable de l'ancienne vérité.

Un Prophète ayant repris Jéroboam de ses impiétés, est tué par un lion, parce qu'il n'avoit pas obéi au Seigneur, qui lui avoit défendu de boire et de manger dans la ville de Béthel.

L'an du Monde 3030. Avant J. C. 974.

JÉROBOAM se voyant maître des dix Tribus d'Israël, fit voir d'abord que les Princes peu religieux préfèrent souvent les intérêts de l'Etat à ceux de la Religion ; car ce Roi impie se persuada que si ce peuple alloit à son ordinaire à Jérusalem pour y offrir ses sacrifices à Dieu, il rentreroit peu à peu dans l'obéissance de Roboam son Roi légitime. Ainsi après avoir bien pensé à cette affaire, il fit faire deux veaux d'or, dont il mit l'un à Béthel et l'autre à Dan, et dit ensuite au peuple que c'étoient-là les Dieux qui l'avoient tiré de l'Egypte, et qu'il les devoit adorer. Il leur dressa des autels avec une grande magnificence, et tâcha d'imiter dans le culte de ces idoles tout ce qui se faisoit à Jérusalem dans le culte du Dieu véritable. Mais lorsque Jéroboam étoit lui-même

à l'un de ces deux autels qui étoit à Béthel, Dieu lui envoya un Prophète qui adressa sa parole à cet autel, et qui prophétisa qu'il naîtroit un fils de la race de David qui se nommeroit Josias, qui égorgeroit sur cet autel tous les Prêtres qui y offriroient de l'encens, et que pour marquer que sa prophétie étoit vraie, l'autel s'alloit fendre en deux à l'heure même. Ce qui fut accompli par Josias deux cent cinquante ans après cette prédiction. Jéroboam ne put souffrir la liberté toute sainte de ce Prophète, et Jéroboam voyant qu'il parloit contre l'autel qu'il avoit dressé lui-même, il étendit la main pour ordonner à ses Officiers de le prendre; mais elle se sécha aussi-tôt et il ne la put retirer à lui. Ce Prince étant humilié par une punition si soudaine, pria le Prophète d'obtenir sa guérison de celui qui l'avoit envoyé vers lui; et l'usage de la main lui ayant été rendu, il le pria de manger en son logis. Le Prophète le refusa, et dit que Dieu lui avoit défendu de boire et de manger en ce lieu. Comme il s'en alloit, un faux Prophète qui demeuroit dans la même ville de Béthel, courut après cet homme de Dieu, qu'il trouva lorsqu'il se reposoit sous un arbre. Il le pria de venir manger chez lui; ce que l'autre ayant refusé, parce que Dieu le lui avoit défendu : Je suis un Prophète comme vous, lui répondit-il. Un Ange m'a commandé de courir après vous, pour vous remener chez moi, afin que nous mangions ensemble. Il le trompa par cet artifice, et il le fit venir avec lui. Mais comme ils étoient tous deux à table, ce faux Prophète inspiré de Dieu dit à l'autre qu'il avoit séduit : Parce que vous n'avez pas obéi à Dieu, et que vous avez mangé ici contre sa défense, vous ne serez point enseveli avec vos pères. Cela se trouva vrai bientôt après. Car lorsqu'il s'en retournoit sur son âne, un lion le vint étrangler, sans toucher davantage à son corps mort ni à son âne, qui se tenoient l'un et l'autre auprès du Prophète mort. St. Grégoire remarque que ce Prophète de Dieu avoit eu quelque secrète complaisance dans les grandes choses qu'il venoit de faire, en frappant ainsi et en guérissant ensuite le Roi, et lui parlant avec tant de liberté. Que cette gloire qui l'éleva, causa un obscurcissement dans son ame, puisqu'au lieu de demeurer ferme à ne point violer la loi de Dieu, ni à interpréter ses ordres, il se laissa séduire par un faux Prophète, qui le jeta dans la désobéissance, et par la désobéissance dans la mort. Dieu l'ayant puni ainsi d'une peine passagère dans le corps, afin de conserver éternellement son ame.

Zambri s'étant révolté contre Ela, quatrième roi d'Israël, est assiégé dans Thersa, où il se brûle lui-même avec toute sa famille dans son palais.

L'an du Monde 3075. Avant J. C. 929.

JÉROBOAM ayant commis les impiétés que nous avons vues, mourut enfin après avoir régné vingt-deux ans. Il eut toujours guerre avec Roboam, contre lequel il s'étoit révolté. Nadab son fils lui succéda, qui ne régna que deux ans, parce que Baasa lui ravit bientôt le royaume. Ce fut ce Baasa qui excita de cruelles guerres contre le pieux Asa roi de Juda, fils de l'impie Abias, qui avoit régné avant lui aussi-tôt après Roboam son père. Mais Dieu voulant récompenser Asa de la piété qu'il témoignoit envers lui, et du soin qu'il avoit d'exterminer les idoles de tout Juda pour y rétablir son culte, il le rendit victorieux de ses ennemis, et lui fit remporter plusieurs victoires sur Baasa roi d'Israël, qui lui faisoit toujours la guerre, et qui n'étoit pas moins impie que ses prédécesseurs Jéroboam et Nadab. Ainsi Jéhu, le Prophète du Seigneur,

vint l'avertir de tous les maux qui arriveroient à lui et à sa race après lui. Baasa mourut bientôt après ces menaces du Prophète, et laissa le Royaume à son fils Ela, qui commença par le meurtre de Jéhu, à cause des prédictions qu'il avoit faites à son père et à toute sa postérité. Mais il ne régna que deux ans; car Zambri, qui commandoit une partie de ses armées, se révolta contre lui et le tua lorsqu'il étoit à table. Zambri se fit aussi-tôt déclarer Roi, quoiqu'il ne jouît pas long-temps d'un Royaume qu'il avoit acquis par une si cruelle perfidie. Car Amri, qui commandoit l'autre partie des armées d'Ela, fut aussi élu Roi par tous ses soldats; et voulant porter plus avant par son courage ce qu'il croyoit que la fortune lui offroit sans qu'il y pensât, il se résolut d'aller attaquer Zambri dans la ville de Thersa où il s'étoit fortifié. Cet usurpateur se voyant pressé si vivement, ne fut pas moins cruel contre lui-même qu'il l'avoit été contre Ela son maître. Car il fit mettre le feu dans son palais, et s'y brûla lui-même avec toute sa famille. Il mourut, dit l'Ecriture, dans ses péchés, et dans toutes les impiétés qu'il avoit commises en suivant les traces de Jéroboam, qui avoit fait tomber Israël dans l'idolâtrie. Dieu fit voir par cet exemple combien les tyrans lui déplaisent. Lui qui pouvoit vivre heureux en se contentant du degré d'honneur où ses services l'avoient élevé, devint malheureux au moment même que son ambition le porta à ôter cruellement la couronne au Roi qu'il avoit servi. En sept jours il perdit avec la vie le Royaume qu'il avoit si injustement usurpé; et sa conscience lui reprochant sans cesse son crime, il se condamna lui-même à être brûlé, et à exterminer de la terre avec lui toute la race d'un père si impie envers Dieu et si infidelle envers son Prince.

Dieu frappant la terre d'une stérilité de trois ans, envoie le prophète Elie près d'un torrent, où deux corbeaux lui apportent à manger.

Environ l'an du Monde 3092. Avant J. C. 912.

AMRI étant devenu paisible roi d'Israël par la mort de Zambri qui s'étoit brûlé lui-même, régna pendant douze ans, et laissa le Royaume à son fils Achab, qui surpassa en impiété, dit l'Ecriture, tous les autres Rois ses prédécesseurs. Sa malice naturelle s'augmenta encore de beaucoup par l'alliance de Jézabel sa femme, qui étoit fille du roi des Sydoniens. Il porta si loin ses crimes énormes, que Dieu résolut de les punir par une sécheresse de trois ans, qu'il fit prédire à Achab par le prophète Elie. Ce fut alors que Dieu commença à signaler pour la première fois ce saint homme, qu'il eut soin de nourrir durant cette stérilité d'une manière miraculeuse. Car il l'envoya au torrent de Carith, où les corbeaux lui apportoient soir et matin du pain et de la viande. Mais la longue sécheresse ayant enfin fait tarir l'eau de ce torrent,

Dieu commanda à ce Prophète d'aller à Sarepta chez une veuve, à laquelle il avoit ordonné d'avoir soin de lui. Lorsqu'il approchoit de la ville, il vit près des portes une femme qui ramassoit quelques petits morceaux de bois. Il lui demanda à boire, et comme elle lui alloit chercher de l'eau, il la pria de lui apporter aussi un peu de pain. Mais cette femme lui répondit qu'elle n'avoit plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit reste d'huile, et qu'elle venoit ramasser deux ou trois petits bâtons pour en faire cuire un pain, le manger avec son enfant, et mourir ensuite. Ce saint homme, qui fit voir bien sensiblement ici, que quand Dieu envoie ses serviteurs dans quelque maison, c'est plutôt pour combler de bénédictions ceux qui les reçoivent, que pour en tirer quelque soulagement pour eux-mêmes, dit à cette femme qu'elle allât lui faire un petit pain de cette farine, et lui prédit que ni sa farine ni son huile ne diminueroient point jusqu'au jour que Dieu commenceroit à répandre la pluie sur la terre. Ce miracle transporta de joie cette bonne veuve, qui ayant bien voulu, quoique d'un pays idolâtre, rendre à ce saint Prophète un secours que les Juifs mêmes lui refusoient, marquoit la foi future des Gentils en Jesus-Christ et l'incrédulité des Juifs. Mais la mort d'un fils unique qu'elle avoit changea bientôt sa joie en tristesse. Et elle en témoigna tant de douleur à Elie, que ce saint Prophète étant touché de ses larmes, prit cet enfant, le mit à terre, et se coucha sur lui. Il se rétrécit sur le corps de cet enfant, et il se rendit petit pour se proportionner à ce petit corps, par un miracle qui représentoit admirablement le mystère de l'Incarnation, où J. C. s'est rendu petit avec nous pour nous redonner la vie. Et cette excellente figure apprend à tous les Pasteurs de l'Eglise, comme le remarquent les Saints Pères, à se proportionner à l'enfance de leurs peuples, pour condescendre à la foiblesse de leurs disciples et à se mesurer sur eux, selon la parole de l'Ecriture, afin de leur dispenser les vérités saintes, selon qu'ils sont capables de les écouter. Elie se rend petit pour se proportionner à cet enfant, mais il le ressuscite. Ainsi les Pasteurs peuvent tempérer la vérité avec les foibles, mais autant qu'il est nécessaire pour leur redonner la vie. Ils peuvent descendre jusqu'à eux, mais pour les relever et non pour se laisser tomber avec eux.

Elie ayant fait reconnoître le vrai Dieu par le miracle du feu qui descendit du Ciel sur son sacrifice, commanda au peuple de faire mourir les quatre cent cinquante Prêtres de l'idole de Baal.

L'an du Monde 3096. Avant J. C. 908. * *L'Ecriture se sert du mot* hydrie, *et l'hydrie contenoit près de 28 pintes de notre mesure.*

PENDANT que le prophète Elie étoit en sureté chez la veuve de Sarepta, Achab et Jézabel le cherchoient de toutes parts pour le faire mourir; et ne le pouvant trouver, ils faisoient retomber leur haine sur les prêtres du Seigneur. Quand la fin de cette sécheresse de trois ans fut arrivée, Dieu commanda à Elie de se faire voir à Achab. Elie avertit Abdia, qui étoit un homme d'une excellente piété, et l'intendant du palais d'Achab, d'aller dire au Roi qu'il iroit bientôt lui parler. Abdia en fit d'abord quelque difficulté, craignant qu'aussi-tôt après l'esprit du Seigneur n'emportât Elie, et que son maître ne le fît mourir. Mais Elie ayant rassuré cet homme qui avoit signalé depuis peu sa piété, en nourrissant cent Prophètes dans des cavernes, pour les sauver de la fureur de

Jézabel, Abdia alla dire à Achab qu'Elie le venoit trouver. Il parut aussi-tôt lui-même, et le Roi lui demanda avec aigreur : Est-ce vous qui troublez tout Israël ? Mais Elie répondit avec un esprit de feu à ce Prince impie, qui l'accusoit si injustement de sédition et de trouble : Ce n'est point-moi, lui dit-il, qui trouble Israël ; c'est vous, ô Prince, et c'est la maison de votre père, qui avez abandonné Dieu pour sacrifier à Baal. Mais faites assembler, lui dit-il, tout Israël et tous les prêtres de Baal. Ce qui étant fait, Elie dit à tout le peuple : Jusques à quand serez-vous partagés ? Si le Seigneur est le vrai Dieu, suivez-le ; et si c'est Baal, suivez-le de même. Je suis seul d'entre les prophètes de Dieu, et voilà quatre cent cinquante prêtres de Baal. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils en prennent un, et moi l'autre ; qu'ils le coupent en piéces et le mettent sur l'autel : j'en ferai autant de mon côté. Nous invoquerons chacun notre Dieu, et que le Dieu qui exaucera nos prières en faisant descendre le feu du Ciel sur le sacrifice, soit reconnu pour le vrai Dieu. On demeura d'accord de cette proposition. Les prêtres de Baal commencèrent les premiers, et après avoir mis le bœuf sur l'autel, ils invoquèrent leur Dieu depuis le matin jusqu'à midi ; mais personne ne leur répondoit. Ce qui donna lieu à Elie de leur dire avec une sainte raillerie : Criez, criez plus haut, peut-être que votre Dieu dort ou qu'il est à table. Mais ces Prêtres se faisant des incisions sur tout le corps et redoublant leurs cris, ne purent rien obtenir de leur dieu Baal. Alors Elie ayant fait dresser un autel de pierre, et l'ayant environné d'un fossé de toutes parts, il mit du bois dessus et le bœuf qu'il coupa en plusieurs parties. Il y fit verser quatre grandes cruches d'eau * qu'il fit remplir par trois différentes fois ; en sorte que l'eau découloit de tous côtés, et que le fossé en fut tout rempli ; et l'heure étant venue, il pria Dieu, et le feu du Ciel descendit aussi-tôt qui dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et jusqu'à l'eau même. Tout le peuple alors tomba le visage en terre, et confessa que le Seigneur étoit le vrai Dieu. Ce qu'Elie voyant, il leur dit : Prenez donc tous ces prêtres de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. Et tous les faux Prophètes ayant été tués, Elie promit de la pluie à Achab, ce qui fut fait avant presque qu'il eût le temps de retourner en sa maison. Cet exemple, disent les Saints Pères, fait voir quelle est la force de la vérité, et qu'elle soutient les hommes elle seule, lorsque toutes les considérations humaines sembleroient les devoir abattre. Elle fit demeurer le saint homme Elie ferme dans le culte du vrai Dieu, quoiqu'il se vît seul et persécuté des hommes. Et il vérifia dans sa personne ce que dit St. Jérôme, que la vérité est contente du petit nombre de ceux qui l'aiment, et qu'elle ne craint point la multitude de ceux qui l'attaquent.

Élie fuyant la colère de Jézabel qui se vouloit venger sur lui de la mort de ses faux Prophètes, est soutenu dans le désert par un Ange qui lui apporte à manger.

L'an du Monde 3097. Avant J. C. 907.

LA reine impie Jézabel ayant su ce qu'Elie avoit fait à ses faux Prophètes, lui envoya dire qu'avant qu'il se passât un jour elle le traiteroit comme il avoit traité les prophètes de Baal. Ce saint homme, effrayé de cette menace, s'enfuit aussi-tôt, et fit admirer, comme dit St. Grégoire, par cette vicissitude de courage et de timidité qui parut en lui, combien l'homme est sujet à l'inconstance dans cette vie, et que c'est souvent après ses actions les plus héroïques qu'il éprouve davantage combien il est foible. Il s'enfuit dans le désert, où étant accablé d'ennui et de fatigue, il pria Dieu de le faire mourir. Il s'endormit en cet état, et un Ange vint le réveiller et lui dit : Levez-vous et mangez. Il vit à son réveil un pain cuit sous la cendre avec un peu d'eau ;

il mangea et but, et se rendormit ensuite. L'Ange l'obligea une seconde fois de manger encore, parce qu'il lui restoit beaucoup de chemin. Il le fit, et après avoir mangé il marcha durant quarante jours et quarante nuits, étant fortifié par ce pain miraculeux qui a toujours été regardé comme la figure de l'Eucharistie, qui nous soutient par sa force divine durant tout le voyage de cette vie. Elie étant arrivé à la montagne d'Oreb, Dieu lui apparut et lui commanda d'aller à Damas afin d'y sacrer Hazaël pour roi de Syrie, et Jéhu pour roi d'Israël. Elie donc quittant cette montagne pour obéir aux ordres qu'il avoit reçus de Dieu, trouva en son chemin Elisée qui labouroit avec douze charrues, dont lui-même en conduisoit une. Il mit son manteau sur lui, et Elisée se sentant aussi-tôt transporté au-dedans de l'ame par un mouvement violent, quitta son travail et courut après Elie. Il le pria seulement de lui permettre d'aller un moment chez lui pour dire les derniers adieux à son père et à sa mère ; ce qu'il lui permit. Et après avoir offert à Dieu en sacrifice les bœufs avec lesquels il labouroit, il invita tout le peuple à un festin, et s'en alla ensuite après Elie pour ne le quitter jamais. Il quitta un père, dit St. Ambroise, et il trouva en Elie un autre père, qui ayant pour ce fils spirituel des entrailles de charité plus tendres que ne sont celles des pères de la chair, le combla de toutes sortes de richesses durant sa vie, et le laissa, en se séparant de lui, héritier de sa sainteté et de ses miracles, comme nous le verrons dans la suite. C'est ainsi que Dieu a fait voir dans le vieux Testament comme dans le nouveau, que les grands disciples naissent d'ordinaire de ces hommes admirables en sainteté, qui ont mérité par leurs excellentes actions d'avoir des imitateurs de leur vie et des héritiers de leur vertu. Mais il y a cette différence dans la Loi nouvelle, que nous ne sommes pas seulement les disciples des hommes de Dieu, mais de l'Homme-Dieu, qui a tempéré les actions admirables de sa vie, comme dit St. Augustin, afin que l'exemple de sa sainteté ne fût pas trop disproportionné à notre foiblesse. C'est pourquoi, comme remarque le même Père, quand Moyse et Elie ont paru en leurs temps dans une humilité qui a été la source de toutes leurs vertus, il ne s'est trouvé qu'un Josué et qu'un Elisée pour les imiter, parce que les hommes superbes dédaignoient alors d'imiter les hommes humbles ; mais maintenant il faut que l'orgueil, quelque grand qu'il soit, soit couvert de confusion, en voyant l'humilité non-seulement comme consacrée, mais comme déifiée en la vie et en la mort de Jesus-Christ, et dans la personne de Dieu même.

Josaphat très-pieux roi de Juda fait trembler tous les Princes qui l'environnent; et il témoigne en diverses manières sa piété envers Dieu, qui le rendoit victorieux de ses ennemis.

L'an du Monde 3105. Avant J. C. 899.

PENDANT que le roi Achab régnoit sur Israël, et que Jézabel sa femme s'accordoit avec lui pour commettre toutes sortes d'impiétés, le royaume de Juda étoit gouverné par Asa, qui avoit fait beaucoup d'actions de piété durant sa vie, mais qui la finit assez mal en faisant alliance avec le roi de Syrie, pour se soutenir contre les efforts du roi d'Israël. Dieu l'envoya reprendre de cette faute, et lui fit demander s'il le croyoit trop foible pour le rendre victorieux de ses ennemis, sans aller chercher un secours profane parmi des idolâtres qu'il avoit en abomination. Asa ne put souffrir les justes remontrances de ce Prophète. Il le fit prendre et mettre en prison. Son cœur se porta ensuite à la cruauté, et il fit mourir un grand nombre des principaux d'entre ses

sujets. L'Ecriture le reprend aussi de ce que dans une longue maladie il avoit plus mis sa confiance dans l'art des Médecins que dans le secours de Dieu. Ainsi, après avoir long-temps mérité de justes louanges par une conduite digne d'un grand Prince, il déshonora sa vie par un mélange d'actions ou injurieuses envers Dieu, ou cruelles envers les hommes. Josaphat son fils lui succéda et marcha sur les traces de David. Il se rendit très-agréable à Dieu ; il attira sa bénédiction sur son Royaume et sur ses armes, qui le rendirent redoutable au roi d'Israël et à tous les autres Princes ses voisins. Sa piété lui donna un renouvellement de courage, et il ne témoigna pas la même timidité que les autres Rois avant lui avoient témoignée pour abattre les bois sacriléges et les hauts lieux. Il envoya des Prêtres et des Lévites par toutes les terres de son Royaume, pour prêcher par-tout la loi de Dieu et pour en instruire les peuples. Son ardeur pour agrandir et pour fortifier son Royaume étoit admirable, et il fit ce que doivent faire les grands Rois, qui est de mettre leur principal soin à procurer la gloire de Dieu, et de faire ensuite tout ce qu'il faut pour soutenir la gloire de leur couronne. Achab roi d'Israël craignoit d'avoir pour ennemi un si puissant Prince, quoique le royaume de Juda ne contînt que la sixième partie de celui d'Israël, n'ayant que deux Tribus, et l'autre dix. Mais Dieu fit voir par l'exemple de ce Prince, qu'il prend plaisir à rendre redoutables aux hommes ceux qui ne craignent que lui seul, et il vérifia en la personne de Josaphat ce qu'il avoit dit à son prophète Samuel au sujet de Saül, qu'il comble de gloire ceux qui l'honorent, et qu'il rend méprisables ceux qui le méprisent.

Achab fait la guerre contre la Syrie, et est tué d'une flèche tirée au hasard.

L'an du Monde 3107. Avant J. C. 897.

Les péchés d'Achab et de Jézabel montoient de jour en jour jusqu'à leur comble. Mais ce qui acheva de les rendre insupportables aux yeux de Dieu, fut le meurtre de l'innocent Naboth. Cet homme possédoit paisiblement une vigne, qu'il cultivoit avec plaisir comme l'héritage de ses pères. Achab désira de l'avoir pour agrandir ses jardins. Mais Naboth, qui figuroit par sa fermeté le zèle saint que nous devons avoir de garder le dépôt de la vérité que nous avons reçu de nos pères, ne put consentir à quitter cette vigne. Achab, quoique méchant à l'excès, ne crut pas néanmoins avoir droit d'user de violence envers son sujet; mais ne pouvant vaincre la résolution de Naboth, ce refus lui causa un chagrin étrange qui le réduisit à ne pouvoir plus manger. Jézabel ayant appris de lui-même le sujet de sa tristesse, se railla de sa simplicité. Votre autorité, lui dit-elle, est grande, à ce que je vois, et vous avez bien du pouvoir dans votre Royaume! Elle écrivit sur l'heure aux premiers de la

ville d'où étoit Naboth. Elle leur dit qu'on trouvât deux faux témoins qui déposassent que Naboth avoit mal parlé du Roi, et que de suite on le fît venir pour le condamner à la mort et le lapider. La Reine est obéie aussi-tôt. On trouve deux faux témoins. Naboth est accusé, condamné et lapidé en un même jour. Jézabel en reçoit la nouvelle, qui la va porter à Achab comme en triomphe. Achab guéri de son chagrin, va voir cette vigne, où le prophète Elie le vint trouver, et lui dit ces mots: Vous avez tué Naboth, vous avez par sa mort possédé sa vigne; mais les chiens lécheront votre sang au lieu même où ils ont léché celui de Naboth, et ils mangeront Jézabel. La guerre qu'Achab entreprit aussi-tôt après contre la Syrie servit à exécuter cette prédiction. Ce Prince pria Josaphat roi de Juda de venir avec lui. Mais Josaphat étant bien aise que l'on consultât auparavant les Prophètes, Achab en fit venir quatre cents qui lui promirent tous la victoire. Josaphat demanda s'il n'y avoit point quelque prophète du Seigneur. Achab dit qu'il y en avoit un, mais qu'il le haïssoit parce qu'il ne lui prédisoit jamais que du mal. C'étoit le saint prophète Michée, qu'il fit venir néanmoins à la prière de Josaphat. Michée dit hardiment quel seroit le véritable succès de cette guerre, et assura, malgré toutes les promesses de ces faux Prophètes, qu'Achab y seroit tué. Achab irrité de cette prédiction, commanda qu'on le gardât en prison afin qu'il le fît mourir à son retour. A quoi Michée consentit de bon cœur, étant assuré qu'il ne reviendroit jamais. Achab donc étant parti, trouva le roi de Syrie si animé contre lui, qu'en mettant ses gens en bataille, il avoit donné ordre à tous ses soldats de ne combattre contre qui que ce soit, et de n'attaquer que le seul Achab. Ce commandement du roi de Syrie mit Josaphat en grand péril. Car paroissant lui seul dans l'armée avec l'équipage d'un Roi, parce qu'Achab s'étoit déguisé, le fort du combat tomba tout sur lui, parce qu'on le prenoit pour Achab; et s'il n'eût parlé pour faire connoître qui il étoit, il eût appris par une fâcheuse expérience quel malheur c'est à un bon Prince de se lier d'amitié avec les impies. Il arriva cependant qu'une flèche tirée au hasard alla percer Achab dans son chariot, et il mourut de cette blessure dès le soir même. Le sang qui sortit de sa plaie remplit tout le chariot. Et comme on le lavoit dans la piscine de Samarie, on remarqua que les chiens léchèrent son sang. Tant il est vrai qu'il est impossible, même aux plus puissans Princes, d'éviter l'arrêt qu'ils se sont attirés eux-mêmes par leurs excès; que le Ciel, comme dit St. Augustin, fait quand il lui plaît éclater la foudre sur ces têtes qui ont tonné sur les autres; et que, selon la parole de l'Ecriture, ceux qui paroissent des dieux sur la terre, ne sont que terre et que poussière devant Dieu.

Elie est emporté au Ciel dans un char de feu en présence de son disciple. Elisée reçoit de lui son esprit double : il divise l'eau du Jourdain avec le manteau d'Elie.

L'an du Monde 3108. Avant J. C. 896.

ACHAB étant mort, comme nous l'avons dit, laissa le Royaume à son fils Ochosias, qui marcha sur les traces de son père et de sa mère Jézabel. Mais il ne vécut pas long-temps; car ayant régné deux ans, il tomba d'une fenêtre. Et étant en danger de mourir, il envoya consulter Béelzebut le dieu d'Accaron, pour savoir ce qui lui arriveroit de sa chute. Dieu étant irrité qu'un roi d'Israël eût recours à cet oracle des démons, envoya Elie au-devant de ces Ambassadeurs pour leur ordonner qu'ils demandassent au Roi s'il n'y avoit point de Dieu dans Israël, et pour l'assurer qu'il ne releveroit point de cette maladie. Ochosias s'informa de ceux qui lui firent cette réponse, comment étoit fait l'homme qui leur avoit parlé; et ayant reconnu à leur rapport que c'étoit Elie, il envoya

un Capitaine avec cinquante hommes pour le prendre. Elie fit descendre le feu du Ciel sur ce Capitaine et sur tous ses gens : ce qu'ayant encore fait au second qu'Ochosias lui envoya, le troisième qui craignoit d'être brûlé comme les deux premiers, lui parla de loin avec tant d'humilité, qu'Elie se laissa fléchir, et alla avec lui trouver Ochosias auquel il prédit sa mort, qui arriva aussi-tôt après. Ce fut là la dernière action qu'Elie fit en public, et Dieu bientôt après le tira à lui. Elisée étoit averti du jour que son maître devoit être enlevé au Ciel, et il ne le voulut jamais quitter. Elie même le tenta par trois diverses fois : il lui commanda de le laisser aller seul en divers lieux où il feignoit d'avoir affaire. Mais Elisée protesta toujours qu'il ne le quitteroit point. Enfin ayant assez éprouvé la fidélité de son disciple, il lui dit qu'il lui demandât ce qu'il voudroit, et qu'il le lui donneroit. Elisée lui demanda son esprit double. Quoique Elie trouvât cela difficile à accorder, il lui dit néanmoins qu'il le feroit, pourvu qu'il le vît lorsqu'il monteroit au Ciel. Ce saint Prophète montant au Ciel, dit St. Chrysostome, ne laissa autre chose que son manteau à son disciple Elisée, comme s'il eût dit : J'ai combattu contre le diable étant couvert de ce manteau, vous combattrez aussi contre lui étant revêtu de ces mêmes armes. Elisée reçut ce manteau si vil et si pauvre comme une riche succession, parce que la pauvreté chrétienne est une forteresse imprenable et une tour inaccessible, et que les vrais disciples de Jesus-Christ considèrent la pauvreté intérieure et spirituelle comme la source de tous les biens, ainsi que les amateurs du monde mettent toute leur confiance dans leurs trésors.

Des enfans se moquant d'Elisée, sont déchirés par des ours.

La même année 3108.

APRÈS que le prophète Elie eut été enlevé de ce monde, il fit bien paroître dans son disciple Elisée que son esprit étoit passé dans lui, et qu'il y agissoit même avec plus d'efficace qu'il n'avoit fait en lui-même. Le premier effet qui en parut fut de traverser le Jourdain sans autre secours que celui du manteau qu'il venoit de lui laisser. Les eaux d'abord résistèrent à Elisée lorsqu'il les frappa; mais ce saint homme ayant l'esprit tout plein de son cher maître, dont il regardoit encore la vertu présente dans le manteau qu'il venoit de recevoir comme un gage de son amour, dit au Jourdain avec assurance: Où est donc le Dieu d'Elie? et les eaux aussi-tôt se divisèrent de part et d'autre, comme elles avoient fait un peu auparavant au commandement d'Elie. Elisée étant de là retourné à Jéricho, les habitans lui représentèrent que l'assiette de cette ville étoit admirable, mais que les eaux en étoient amères et qu'elles rendoient

le terroir fort stérile. Elisée, pour condescendre à leurs prières, se fit apporter un vase de terre où il mit un peu de sel qu'il jeta dans la source de ces eaux, assurant que par ce moyen Dieu guériroit leur qualité malfaisante, et qu'il n'y auroit plus de stérilité dans ce pays. L'effet suivit cette promesse. Ce saint Prophète, par la vertu de sa parole, agit, comme dit St. Ambroise, non-seulement sur ces eaux amères qui couloient sur la terre, mais il pénétra jusques dans leur source la plus profonde pour y changer leur nature, et étendit ce changement jusqu'à la fin de tous les siècles, comme l'Ecriture l'assure. En guérissant les eaux, il guérit tout un peuple que ces eaux amères faisoient mourir; et dans ce peuple présent qu'il conserva, il conserva tous les autres qui en naîtroient. C'étoit une admirable figure, dit ce St. Père, du renouvellement que Jesus-Christ, figuré par ce vase de terre que le Prophète remplit de sel, devoit faire un jour, non dans une ville, mais dans toute la terre, en répandant son sel, c'est-à-dire ses Apôtres dans les eaux amères, c'est-à-dire parmi les peuples corrompus par le péché, pour ôter ainsi la stérilité de la terre et la rendre féconde en vertus. Mais après un miracle si bienfaisant, Elisée en fit un autre qui fit bien voir que ce St. Prophète étoit plein du même zèle que l'avoit été son maître. Car lorsqu'il alloit en la ville de Béthel, il trouva en chemin des petits enfans qui étoient sortis de cette ville, et qui voyant ce St. Prophète, se railloient de lui de ce qu'il étoit chauve, et crioient tout haut : Montez, chauve, montez. Elisée les regardant, les maudit au nom du Seigneur, et aussi-tôt après cette malédiction, il sortit deux ours d'une forêt qui étoit proche, qui dévorèrent quarante-deux de ces enfans. On peut dire ici avec raison ce que Saint Augustin dit ailleurs, que cette colère d'Elisée étoit une colère prophétique, qui marquoit par avance le malheur de ceux qui portant le nom d'enfans de l'Eglise se raillent insolemment de Jesus-Christ et de sa croix. Car il a souffert des Juifs toutes sortes d'outrages sur le Calvaire, comme Elisée a été raillé de ces enfans, parce qu'il étoit chauve. Il y a bien de ces enfans, dit St. Augustin, et si les ours ne viennent pas les dévorer visiblement, ce n'est que pour l'être plus malheureusement dans l'ame par les démons, auxquels ils se livrent en proie, en insultant à Jesus-Christ, non par des paroles injurieuses, mais par les actions de leur vie toute déréglée et entiérement contraire à la sienne.

Une veuve tourmentée de ses créanciers ayant recours à la charité d'Elisée, ce Prophète lui commanda d'emprunter beaucoup de vases de ses voisins, qu'elle remplit d'huile d'un petit reste qu'elle avoit chez elle, et qui se multiplia jusqu'à ce qu'il ne se trouvât plus de vase.

L'an du Monde 3109. Avant J. C. 895.

APRÈS la mort d'Achab que nous avons vue, et de son fils Ochosias, Joram second fils d'Achab succéda à son aîné Ochosias, et il fut impie, dit l'Ecriture, mais non jusqu'à égaler Achab son père et Jézabel sa mère. Il régnoit en même temps que le pieux Josaphat régnoit sur Juda, et ces deux Rois gardèrent une grande union entre eux. Joram même ayant guerre contre les Moabites qui lui refusoient le tribut qu'ils payoient à Achab son père, pria Josaphat de le secourir. Josaphat y vint lui-même en personne avec son armée. Mais lorsqu'ils alloient contre Moab, ils firent sept jours de marche dans un désert fort sec où ils souffroient une grande soif. Josaphat dans cette extrémité demanda s'il

n'y avoit point quelque prophète du Seigneur qu'on pût consulter. On fit venir Elisée qui, en considération de Josaphat seul, comme il le témoigna librement à Joram, promit non-seulement de l'eau, mais encore la victoire sur Moab. Dès le lendemain matin on vit venir de grands ruisseaux d'eau qui donnèrent à boire à toute l'armée et aux bêtes. Cette eau qui fut le salut de l'armée de Juda et d'Israël, fut la perte de leurs ennemis. Car les Moabites la regardant aux premiers rayons du Soleil levant, crurent que c'étoit du sang, et que sans doute leurs ennemis qui venoient contre eux s'étoient égorgés l'un l'autre. S'étant fondés sur cette vaine croyance, ils marchèrent contre Joram et contre Josaphat avec une assurance de victorieux. Mais ils trouvèrent, contre leur attente, ces deux Rois pleins de vie et de courage, qui les poursuivirent si vivement qu'ils furent contraints de se retirer dans leur ville capitale. Elle fut assiégée aussi-tôt, et le roi des Moabites de désespoir fit un sacrifice de son fils aîné qu'il tua sur les murailles. Ce qui causa tant d'horreur aux Juifs, qu'ils s'en retournèrent. Cependant Elisée fut beaucoup importuné par les prières d'une pauvre veuve qui n'avoit que deux enfans et que ses créanciers vouloient lui enlever. Le Prophète lui ayant demandé ce qu'elle avoit chez elle, elle lui répondit qu'il ne lui restoit que très-peu d'huile dans un vase. Elisée lui commanda d'aller emprunter de ses voisins des vases vides autant qu'elle en pourroit avoir, de s'enfermer ensuite chez elle et d'emplir tous ces vases du peu d'huile qui lui restoit. Elle le fit sans que l'huile s'arrêtât jamais jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de vases. Elle vendit ensuite une partie de cette huile pour s'acquitter de ses dettes, et garda l'autre pour son usage et pour celui de ses enfans. Ce miracle, dit St. Grégoire marquoit l'abondance de la grace du St. Esprit, qui devoit un jour remplir l'Eglise figurée par cette veuve qui n'avoit que deux enfans et que les démons lui vouloient ravir. Nous devons désirer sans cesse, dit St. Bernard, cette huile sainte et miraculeuse; et afin que notre cœur en soit rempli, il faut le tenir vide des consolations humaines et sensuelles. Car l'onction du St. Esprit, figurée par cette huile, ne remplit que les vases vides. C'est en vain qu'on cherche d'allier ensemble Dieu et le monde, la chair et l'esprit. On ne peut goûter en même temps les plaisirs du Ciel et ceux de la terre.

Naaman, général de l'armée du roi de Syrie, vint trouver le prophète Elisée pour être guéri de sa lèpre.

Environ l'an du Monde 3110. Avant J. C. 894.

ELISÉE voulant récompenser le soin charitable qu'une femme Sunamite avoit eu de sa personne, la délivra de l'opprobre d'une longue stérilité et lui obtint la grace d'avoir un fils. Mais cet enfant étant mort fort jeune, la mère en vint avertir le Prophète. Il y envoya d'abord inutilement son serviteur Giézi avec son bâton, et il alla lui-même aussi-tôt après faire un miracle semblable à celui qu'avoit fait Elie, en ressuscitant cet enfant, après avoir mis son corps sur son petit corps, ses yeux sur ses yeux, et ses mains sur ses mains. Il ôta quelque temps après avec un peu de farine tout le venin d'une viande que l'on avoit servie aux enfans des Prophètes, où l'on avoit mêlé par méprise de mauvaises herbes. Il fit encore une admirable multiplication de pains, qu'il distribua à tout un peuple, malgré la résistance de Giézi, qui témoigna par-tout

n'avoir pas la même foi ni le même désintéressement que son maître. Mais une des actions les plus célèbres d'Elisée et que Jesus-Christ rapporte lui-même dans l'Evangile, est celle qui se passa à l'égard de Naaman, général de l'armée du roi de Syrie. Ce Seigneur avoit toute l'autorité auprès de son maître, mais il étoit lépreux. Et une fille Juive que des coureurs avoient enlevée de Judée, avoit dit souvent à sa femme dont elle étoit esclave, que s'il vouloit aller au royaume d'Israël, Elisée le guériroit de sa lèpre. Naaman écouta cet avis, et obtint du roi de Syrie son maître des lettres à Joram roi d'Israël, par lesquelles il le prioit de recevoir les présens qu'il lui envoyoit et de guérir Naaman le général de ses armées. Joram regarda cette ambassade comme un piége que le roi de Syrie lui vouloit dresser. Il déchira ses vêtemens, et demanda si on le croyoit un Dieu pour guérir ainsi de la lèpre ceux qui en étoient frappés. Mais Elisée fit dire promptement au Roi qu'il lui envoyât Naaman, et qu'il sût qu'il y avoit un Prophète dans Israël. Naaman vint donc à sa porte avec un grand équipage ; et Elisée, sans même lui aller parler, lui fit dire seulement par son serviteur, qu'il s'allât laver par sept fois dans le Jourdain. Ce Seigneur considéra ce traitement comme un mépris insupportable, et il s'en retournoit tout transporté de colère. Mais ses serviteurs lui ayant représenté que puisque ce qu'on désiroit de lui étoit très-facile, il devoit au moins le tenter : il les crut. Il alla se laver sept fois dans le Jourdain, et il fut guéri. Il en vint aussi-tôt rendre graces à Elisée et lui offrit de grands présens, dont il ne voulut rien recevoir. Mais Giézi son serviteur, bien loin d'admirer le désintéressement de son maître et de l'imiter, courut après ce Seigneur pour avoir de lui quelque argent dont il pût acheter des terres. Elisée reconnut par l'esprit de Dieu cette avarice de son disciple. Il la lui reprocha, et lui prédit aussi-tôt que la lèpre de Naaman passeroit dans lui et dans toute sa postérité ; ce qui arriva sur l'heure. La guérison de ce Seigneur est, dit St. Ambroise, une figure des Chrétiens purifiés de leur lèpre intérieure par les eaux sacrées du baptême. Ce Prophète ne voulut rien recevoir de cette guérison, pour apprendre dès-lors par son exemple aux Ministres de la Loi nouvelle, à donner gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement. Et la lèpre de Giézi marque ce qui se fait invisiblement dans l'ame de ces Ministres avares qui trafiquent des choses saintes. Il ne suffit pas aux Pasteurs, dit St. Ambroise, d'être eux-mêmes exempts d'avarice, ils doivent encore avoir soin que ceux qui les servent soient dans le même désintéressement. Et il est bon qu'ils témoignent de la sévérité, comme Elisée, lorsqu'ils en surprennent quelques-uns qui, à l'imitation de Giézi, tâchent de s'enrichir par un trafic sacrilége, en déshonorant la réputation de leur Evêque, et exposant au mépris et au scandale la sainteté de leur ministère.

Le roi de Syrie assiége la ville de Samarie, et la réduit à une épouvantable famine.

L'an du Monde 3116. Avant J. C. 888.

LE roi de Syrie ayant souvent dressé inutilement des embuscades pour surprendre Joram roi d'Israël, entra dans une étrange colère contre tous ses serviteurs, parce qu'il croyoit qu'ils le trahissoient. Mais l'un d'eux ayant dit que c'étoit le prophète Elisée qui traversoit tous ses desseins, et qui donnoit avis de tout au roi d'Israël, il résolut de le prendre, et il envoya beaucoup de troupes pour investir la ville où il demeuroit. Le serviteur d'Elisée s'étant levé dès le matin et voyant ce grand nombre de gens armés, se crut perdu avec son maître. Mais le Prophète pour le rassurer, pria Dieu de lui ouvrir les yeux afin qu'il vît un nombre incomparablement plus grand d'Anges qui l'environnoient pour le défendre. Il pria Dieu au contraire de frapper d'aveuglement tous ceux qui le venoient prendre, et il alla ensuite de lui-même au-devant d'eux.

Il leur dit qu'ils s'étoient égarés ; et feignant de les vouloir remettre dans leur chemin, il les mena au milieu de Samarie, où il pria Dieu une seconde fois de rouvrir leurs yeux, afin qu'ils comprissent le danger où ils se trouvoient. Le roi Joram pensa d'abord à faire passer tous ces hommes au fil de l'épée ; mais le Prophète le lui défendit, et il leur fit donner au contraire à boire et à manger, et les renvoya en paix. Cependant Bénadab roi de Syrie ne pouvant s'appaiser, ni contre le Prophète, ni contre le Roi, fit un dernier effort pour lever une grosse armée, et vint avec un très-grand nombre de soldats assiéger Samarie. Ce siége réduisit Samarie à une famine effroyable, jusqu'à vendre, comme dit l'Ecriture, la tête d'un âne quatre-vingt sicles, c'est-à-dire plus de cent vingt livres de notre monnoie. Ce fut alors qu'arriva cette histoire si tragique d'une femme qui vint se jeter aux pieds de Joram pour lui demander justice. Ce Prince lui demanda ce qu'elle désiroit de lui, et elle lui dit qu'elle s'étoit accordée avec une autre femme de manger leurs enfans, qu'elle avoit commencé à donner le sien et qu'elles l'avoient mangé ensemble ; mais que devant manger de même l'enfant de l'autre, la mère l'avoit caché et ne vouloit pas le lui donner. Ce Prince désespéré d'un accident si barbare et si inoui, déchira ses habits, et l'on vit le cilice dont il étoit revêtu sur sa chair. Mais il tourna sa fureur contre Elisée, comme l'accusant de pouvoir sauver la ville, s'il l'eût voulu, et de ne le pas faire ; et il envoya sur l'heure un homme pour le tuer. Elisée en fut averti par l'Esprit de Dieu, et fit fermer la porte à cet homme, parce qu'il savoit que le Roi aussi-tôt après enverroit un nouvel ordre contraire au premier. Il paroît par cette conduite du roi de Samarie, combien il est dangereux, lorsqu'on est dans l'affliction, de s'abandonner à l'orgueil et à l'impatience. Ce Prince souffre et se revêt même d'un habit de pénitence, mais il ne s'humilie point. Il perd la confiance en Dieu, il s'élève dans son désespoir, et il veut faire assassiner le Prophète qui détournoit seul par sa sainteté la ruine entière de cette ville. Les vrais serviteurs de Dieu au contraire envisagent les maux de cette vie par l'œil de la foi. Ils sont humbles dans leur affliction, parce qu'ils reconnoissent qu'ils souffrent beaucoup moins qu'ils ne méritent. Ils rendent alors à Dieu de très-sincères actions de graces, parce qu'ils ne le considèrent pas dans leurs maux comme un juge qui punit des criminels, mais comme un père qui veut guérir ses enfans ; qui les aime lors même qu'il les châtie, puisqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

Un Seigneur de Samarie ayant méprisé les paroles d'Elisée, est foulé aux pieds.

L'an du Monde 3119. Avant J. C. 885.

LORSQUE le roi Joram vint se plaindre à Elisée de l'extrémité où la famine avoit réduit Samarie, le St. Prophète consola le peuple tout abattu, et l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine et l'orge se donneroient presque pour rien. On eut peine à croire une prophétie si surprenante, et entre autres un des Seigneurs qui accompagnoient le Roi soutint que cela étoit impossible. Le Prophète lui répondit : Vous le verrez de vos yeux, mais vous n'en mangerez point. Cette prédiction se vérifia de cette sorte : Samarie étant de plus en plus pressée par les Syriens, quatre lépreux qui demeuroient à la porte de cette ville se dirent entre eux : Que faisons-nous ici ? Pourquoi nous laissons-nous mourir de faim ? Allons nous rendre aux Syriens. Ils se hasardèrent donc d'aller au camp des ennemis, mais ils furent bien surpris de n'y voir personne. Dieu les avoit tous frappés durant la nuit d'une épouvantable frayeur, et leur avoit

fait entendre la marche d'une grande armée qu'ils crurent que le roi d'Israël faisoit venir à son secours. Dans cette terreur toute l'armée s'étoit dissipée et avoit laissé dans le camp un riche butin. Ces lépreux s'en voyant ainsi les maîtres, commencèrent par manger ce qu'ils trouvèrent dans une tente. Ils prirent ensuite de l'or et de l'argent tout ce qu'ils en voulurent, et le cachèrent. Mais reconnoissant combien ils seroient coupables de ne point annoncer une si bonne nouvelle à la ville, ils allèrent dire à ceux qui gardoient les portes qu'ils venoient du camp des Syriens et qu'ils n'y avoient vu personne. Joram crut aussi-tôt que c'étoit un stratagème; et comme il restoit encore cinq chevaux dans Samarie, il en fit monter deux pour aller battre la campagne et découvrir où étoient les ennemis. On vit tout le chemin plein de vases et de meubles précieux que les Syriens effrayés avoient jetés de toutes parts lorsqu'ils se hâtoient de fuir. Les deux cavaliers ayant fait leur rapport à la ville, tout le peuple de Samarie alla en foule piller le camp des Syriens, et la farine et l'orge y furent données pour le prix même qu'Elisée l'avoit prédit le jour précédent. Mais il arriva ensuite, pour vérifier l'autre partie de cette prophétie, que le Roi ordonna à ce Seigneur qui avoit témoigné tant d'incrédulité aux paroles d'Elisée, de se tenir aux portes de Samarie pour y faire garder quelqu'ordre. Et ce fut ce commandement qui causa sa mort, et qui vérifia la parole d'Elisée. Car la foule du peuple qui entroit et qui sortoit fut si grande, que cet homme fut foulé aux pieds. Il est impossible, dit St. Ambroise, de ne pas adorer Dieu dans ses merveilles, lorsque l'on voit que tout l'avenir lui est présent, et qu'il le découvre si clairement à ses serviteurs. Il sauve ici Samarie d'une manière admirable, et il combat lui seul pour elle contre ses ennemis qu'il remplit de crainte. Elle étoit déjà délivrée et elle ne le savoit pas. Quatre lépreux que le Prophète, qui guérissoit les lépreux idolâtres, n'avoit pas guéris, furent divinement réservés pour annoncer à cette ville sa délivrance. Et lorsque tout le peuple étoit dans des transports de joie, il n'y a qu'un seul Grand du monde qui est foulé aux pieds du peuple, pour apprendre par une mort si funeste, combien il est dangereux d'estimer trop la puissance des hommes et trop peu celle de Dieu, et qu'on l'attaque lui-même, lorsqu'on ne révère pas la vérité de sa parole dans la bouche de ses serviteurs qu'il ne sépare point de lui-même, et qu'on ne méprise point sans le mépriser.

Jéhu fait jeter Jézabel par une fenêtre, et elle est mangée des chiens.

L'an du Monde 3120. Avant J. C. 884.

ELISÉE étant à Damas, Bénadad roi de Syrie, qui étoit alors dangereusement malade, lui envoya demander par Hazaël s'il guériroit. Elisée leur ayant dit d'abord : Dites au Roi qu'il guérira, il dit ensuite à Hazaël en particulier : Je sais que votre maître doit mourir ; et étant tout d'un coup saisi d'un grand frémissement, il répandit beaucoup de larmes. Hazaël lui en demanda la cause. Elisée lui répondit que c'étoit parce qu'il prévoyoit déjà les maux qu'il devoit faire à Israël lorsqu'il seroit roi de Syrie. Hazaël allant retrouver le Roi, l'assura qu'il guériroit de sa maladie, mais le lendemain il l'étrangla et se fit déclarer Roi. Ceci arriva lorsque Joram second fils d'Achab étoit roi dans Israël, et Josaphat dans Juda. Josaphat étant trop vieux, fit régner son fils Joram à sa place ; ainsi les deux Rois de ces deux royaumes avoient tous deux le même nom. Joram roi de Juda n'eut rien de la piété de Josaphat son père, mais il

fut semblable en impiété aux rois d'Israël, parce que, dit l'Ecriture, il avoit épousé la fille d'Achab. Ce Prince étant mort, Ochosias son fils lui succéda au royaume de Juda, pendant que Joram fils d'Achab étoit encore roi d'Israël. Ochosias aida Joram dans la guerre qu'il eut contre Hazaël roi de Syrie; et Joram ayant été blessé dans cette guerre, se fit mener dans Jezraël où Ochosias l'alla visiter. Mais lorsqu'il étoit malade, Jéhu n'attendit pas qu'il fût mort pour régner à sa place. Car ayant été sacré par un disciple d'Elisée pour être roi d'Israël et pour exterminer toute la maison d'Achab, il alla aussi-tôt après à Jezraël où Joram étoit malade, et où Ochosias roi de Juda l'étoit venu voir. La sentinelle avertit le Roi qu'un gros de gens armés paroissoient de loin. Le Roi envoya diverses personnes pour s'informer de ce que c'étoit. Et comme Jéhu les retenoit tous, Joram, quoique malade, y alla lui-même avec Ochosias. Jéhu les rencontra dans le champ de Naboth, et ayant percé Joram d'un coup de flèche, il fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, pour accomplir la prédiction d'Elie contre la race d'Achab. Et lorsque Ochosias s'enfuyoit, il le fit tuer aussi, et on porta son corps à Jérusalem. Jézabel alarmée de tout ce qui se passoit, eut recours aux artifices de son sexe. Elle se peignit le visage de blanc et de rouge, et elle se mit à la fenêtre pour y être vue de Jéhu. Mais Jéhu la regardant, bien loin d'être touché de sa beauté, commanda à trois ou quatre eunuques qui étoient avec elle de la jeter par la fenêtre; ce qu'ils firent. Et lorsqu'elle fut en bas, elle fut foulée aux pieds par les chevaux. Jéhu ayant voulu ensuite, par quelque sentiment de compassion, qu'on ensevelît son corps, à cause de sa dignité de Reine, on ne trouva plus que son crâne et l'extrémité de ses mains et de ses pieds, parce que les chiens avoient mangé le reste, selon la prédiction d'Elie. Telle fut la fin de cette malheureuse Princesse, qui fut un grand instrument de la justice de Dieu pour purifier ses serviteurs par ses violences. Elle connut la vérité, dit St. Ambroise, et elle la persécuta; et ayant voulu soutenir les intérêts de ses faux Prophètes qui la flattoient, elle fit la guerre aux véritables Prophètes du Seigneur. Sa présomption la porta, dit ce St. Père, à prendre trop de part aux affaires de Dieu et de la Religion; et son emportement ayant été jusqu'à tâcher qu'il ne restât aucune trace du culte du vrai Dieu, Dieu fit qu'il restât à peine aucune trace de son corps après sa mort. Ceci doit apprendre aux Grands du monde, selon les Saints Pères, que s'ils ajoutent foi à de faux témoins qui veulent perdre ceux qui s'attachent à la doctrine héréditaire de l'Eglise, comme Naboth à la vigne et à l'héritage de ses pères, ils doivent craindre que Dieu n'exerce sur eux la sévérité de ses jugemens, qui sont d'autant plus redoutables aujourd'hui, qu'ils ne sont plus visibles comme autrefois; et qu'étant renfermés dans les ténèbres du cœur, ils sont souvent inconnus à ceux mêmes qui les attirent sur eux.

Un mort ayant été jeté par hasard dans le tombeau d'Elisée, il ressuscita par l'attouchement de ses os.

La même année 3120. * L'an du Monde 3148. Avant J. C. 856. * L'an du Monde 3120. * L'an du Monde 3126. Avant J. C. 878.

JÉHU sachant qu'il avoit été établi Roi pour perdre la maison d'Achab, après avoir si bien commencé par Joram et Jézabel, fit mourir aussi-tôt après soixante-dix enfans d'Achab, que les Grands de Samarie tuèrent d'eux-mêmes, de peur d'avoir Jéhu pour ennemi. Pour exterminer ensuite plus aisément tous les prêtres de Baal que Jézabel avoit tant favorisés, il feignit vouloir infiniment plus honorer Baal qu'Achab n'avoit jamais fait. Il exhorta dans ce dessein tous les prêtres de cette idole à s'assembler sans qu'il en manquât un seul. Lorsqu'ils furent tous dans le Temple, il les fit tuer par ses soldats. Il brisa l'idole de Baal, et fit en la place où étoit cette statue un lieu que la pudeur ne permet pas de nommer. Dieu loua lui-même Jéhu du zèle qu'il témoigna pour sa gloire contre

ses ennemis. Mais il ne persévéra guères dans cette droiture. *Il tomba dans tous les désordres de Jéroboam; il attira la colère de Dieu sur lui et sur tout Israël, et mourut enfin, laissant pour successeur son fils Joachas. Pendant que ceci se passoit dans Israël, Ochosias roi de Juda ayant été tué par Jéhu, *Athalie sa mère, femme impérieuse, voulant régner, fit cruellement tuer tous les enfans du Roi mort. Mais la sœur d'Ochosias ayant pris son neveu Joas, fils du Prince son frère, qui étoit encore tout petit, elle le cacha et le fit nourrir en secret. *Lorsque Athalie eut régné ainsi durant sept ans, le grand-prêtre Joïada crut qu'il étoit temps de déclarer à tout Juda qu'il avoit un Roi légitime, à qui Athalie avoit enlevé la couronne par violence, après lui avoir voulu ôter la vie. Il fit donc amener le petit Joas dans le Temple, où il fut reconnu de tout le peuple pour le Prince légitime, avec de grands cris de réjouissance. Athalie voyant cette conjuration, comme elle l'appeloit, et voulant l'étouffer dès sa naissance, courut au Temple où étoit le jeune Roi, mais elle y fut tuée, et Joas régna en paix n'étant âgé alors que de sept ans. Ce fut vers ce temps que le prophète Elisée mourut. Lorsqu'il étoit malade, le roi d'Israël qui se nommoit aussi Joas et étoit fils de Joachas qui venoit de régner, ayant succédé à Jéhu son père, vint trouver ce saint Prophète pour lui témoigner la douleur qu'il avoit de sa maladie. Le Prophète le récompensa de ce bon office, en lui promettant autant de victoires contre la Syrie qui le poursuivoit vivement, qu'il avoit tiré de flèches par la fenêtre. Ce Prophète mourut aussi-tôt après; et il arriva à sa sépulture que des personnes qui ensevelissoient un mort ayant tout d'un coup apperçu des Moabites qui couroient tout le pays pour le piller, quittèrent le corps qu'ils ensevelissoient et le jetèrent dans le tombeau d'Elisée. Et ce mort, par l'attouchement des os de ce saint Prophète, ressuscita à l'heure même. Ce miracle est grand, dit St. Ambroise, mais ceux de la Loi nouvelle le sont infiniment davantage. Elisée mort ressuscite un mort. Jesus-Christ a ressuscité Lazare et plusieurs autres, et durant sa vie et après sa mort. Mais la résurrection des corps est peu considérable au prix de celle des ames. Les corps ressuscitent pour mourir de nouveau; et les ames ressuscitent en sortant de la mort, du péché et des démons, pour vivre à jamais de la vie des Anges et de Dieu même. Personne d'entre nous n'oseroit s'attendre à ressusciter comme Lazare; mais ceux mêmes qui soupirent sous l'esclavage de leurs passions, peuvent et doivent espérer la résurrection de leurs ames, s'ils s'abandonnent avec une foi vive et un repentir sincère à la vertu infinie du sang de Jesus-Christ et à la toute-puissance de sa grace.

Zacharie Grand-Prêtre est lapidé par le commandement de Joas roi de Juda, parce qu'il le reprenoit de ses désordres.

L'an du Monde 3126. Avant J. C. 878.

JOAS fils d'Ochosias étant élevé sur le trône des rois de Juda, par les soins de Joïada Grand-Prêtre, fut reconnoissant depuis de ce bon office, et respecta toujours celui de qui il tenoit son Royaume. L'amitié qu'il eut pour ce saint homme le rendit bon lui-même, et l'entretint dans la piété, qui lui fit procurer autant qu'il put la gloire de Dieu. Il vit avec horreur les désordres que l'impie Athalie sa mère avoit commis dans le Temple, duquel elle avoit enlevé toutes les richesses pour en orner le temple de l'idole de Baal, et il résolut de réparer ces outrages. Ne pouvant satisfaire lui seul à de si grandes dépenses, il fit avertir le peuple de son dessein, afin que ceux qui s'y sentiroient portés par leur piété, y contribuassent pour quelque chose. Mais parce que les Prêtres ne rendoient pas compte avec assez de soin de l'argent qu'ils recevoient, on trouva un

nouveau moyen de recueillir les aumônes du peuple, en couvrant un coffre par le haut, et en y faisant une petite ouverture par où chacun mettoit ce qu'il avoit résolu d'offrir à Dieu; et on vidoit tous les jours ce coffre en présence du Roi et du Grand-Prêtre. Après que le Temple eut été rétabli dans son premier état, et que tous ses vases eurent été réparés, il arriva malheureusement pour Joas, que le grand-prêtre Joïada mourut, étant âgé de cent trente ans. Joas l'honora même après sa mort et voulut qu'il fût enterré avec les rois de Juda. Mais son esprit changea bientôt après, et il fit bien voir que souvent les Princes sont tels que sont ceux qui les approchent. Car l'Ecriture marque qu'aussi-tôt après la mort de ce Grand-Prêtre qui conseilloit si sagement ce jeune Prince, les Grands du Royaume vinrent lui faire des adorations, et que le Roi prenant goût à leurs basses flatteries, les écouta depuis et les fit ses favoris. Ce fut dès ce moment que ce Prince abandonna Dieu; et au lieu de ce soin si religieux qu'il avoit témoigné jusques-là pour son Temple et pour son Autel, il adora les idoles, et fit des abominations qui attirèrent la colère de Dieu sur lui et sur tout le royaume de Juda. Zacharie grand-prêtre, fils de Joïada, qui avoit succédé à son père, ne put souffrir ces impiétés; et étant saisi de l'esprit de Dieu, il alla reprendre avec une liberté toute sainte, et le Roi et les premiers de sa Cour, de ce qu'ils abandonnoient Dieu pour adorer les idoles. Mais cette liberté lui coûta la vie. Car Joas ne respectant point, dit l'Ecriture, le père dans le fils, et oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de Joïada qui lui avoit mis la couronne sur la tête, fit lapider Zacharie à l'entrée du Temple même, et ce saint homme ne dit autre chose en mourant si injustement, que ces mots : Que Dieu voie ce que je souffre et qu'il me fasse justice. Il le vit en effet. Il punit un si grand crime, et rendit la suite de la vie de ce Prince aussi misérable que le commencement en avoit été heureux. Il suscita contre lui les Syriens qui, avec un très-petit nombre de gens, défirent toute son armée. Ils exercèrent sur sa personne même des choses honteuses que l'Ecriture n'ose marquer; et étant sorti d'entre leurs mains plein de cruelles maladies, il n'eut pas même le bonheur de mourir paisiblement, et deux de ses serviteurs le tuèrent dans son lit, sans qu'on lui fît l'honneur après sa mort de l'ensevelir dans le sépulcre des Rois. Dieu apprend aux Princes, par cet exemple terrible, à se défier de ceux qui leur donnent sans cesse de l'encens avec leurs louanges basses et intéressées, et à préférer la liberté de ceux qui respectent sincérement leur personne et qui aiment leur véritable honneur, à la complaisance de ces flatteurs, qui ne tendent qu'à corrompre leurs bonnes inclinations, et à les jeter dans des engagemens injustes qui leur attirent la haine de Dieu et celle des hommes.

L'impie Achas roi de Juda irrite Dieu, et est livré aux ennémis.

L'an du Monde 3165. Avant J. C. 839. * L'an 3194. * L'an 3144. * L'an 3261. * L'an 3233. * L'an 3263.

AMASIAS ayant succédé à Joas son père, eut diverses guerres contre Joas roi d'Israël, qui le prit captif. Mais Joas étant mort, et son fils Zacharie lui succédant, Amasias régna en assez grande paix dans Juda, jusqu'à ce que quelques-uns de ses serviteurs le poursuivirent jusqu'à Lachis, où il fut tué, laissant à sa place Ozias son fils, qui est aussi appelé Azarias dans l'Ecriture. Il eut assez de piété, et il consulta les Prophètes en toutes choses pour savoir d'eux la volonté du Seigneur. Il réussit dans tous ses combats, et rétablit les anciennes ruines de Jérusalem. Mais ses prospérités élevèrent enfin son cœur. Il négligea le culte de Dieu, et étant déjà vieux, il entra dans le Temple et voulut offrir l'encens lui-même sur l'autel des parfums. Le grand-prêtre Azarias surpris de cet attentat, alla avec les autres Prêtres lui remontrer qu'il entreprenoit

sur l'autorité du Sacerdoce. Mais ce Prince menaçant de les perdre, en tenant toujours l'encensoir, Dieu le couvrit de lèpre à la vue des Prêtres qui le chassèrent hors du Temple, d'où lui-même se hâta de se retirer lorsqu'il sentit cette plaie honteuse dont Dieu le frappoit. * Comme il demeura lépreux jusqu'à la fin de sa vie, il fut contraint de laisser gouverner le royaume de Juda par son fils Joathan, qui imita en toutes choses la première piété de son père. Ce Prince si excellent ayant régné seize ans, * laissa le Royaume à un fils impie nommé Achas, qui renouvela dans Jérusalem toutes les abominations de l'idolâtrie. Dieu irrité de ses crimes, le livra entre les mains du roi de Syrie et ensuite du roi d'Israël. * Ce Royaume étant venu de Joas à son fils Zacharias, tomba depuis à Sellum et à Manahé, qui laissa pour successeur Phacéyas son fils, contre qui Phacée fils de Romélie conspira, afin de régner à sa place. Ce fut ce Phacée qui fit une cruelle guerre à l'impie Achas et à tout Juda. Il tua de ce peuple cent vingt mille hommes en un seul jour, parce que, dit l'Ecriture, Achas et son peuple avoient abandonné Dieu. * Ils commirent tant de cruautés contre Juda, que lorsqu'ils revinrent triomphans à Samarie, un prophète du Seigneur nommé Ozée les reprit d'un si grand excès contre leurs frères, et les persuada au moins de renvoyer en Juda deux cent mille captifs qu'ils emmenoient. Ce qu'ils firent avec tous les témoignages possibles de compassion, en donnant des habits à ceux qui n'en avoient point, et mettant sur des chariots ceux qui étoient trop las pour s'en retourner à pied. Mais Achas n'étant point humilié de toutes ces plaies, s'aigrit de plus en plus contre Dieu. Il voulut s'allier avec les Assyriens et leur rendre son Royaume tributaire. Mais Téglatphalasar leur Roi prit tous les Israélites qui étoient au-delà du Jourdain et les transporta dans la Syrie, d'où ils ne sont jamais revenus, non plus que le reste des dix Tribus qui y fut transporté ensuite par son fils Salmanasar. Ainsi cette alliance fut pernicieuse à Achas au lieu de lui être utile, comme remarque l'Ecriture. Mais plus Dieu l'affligeoit, plus il le méprisa, et il attribua les avantages que ses ennemis eurent sur lui, non à la colère de Dieu qu'il s'étoit attirée, mais à la puissance de leurs idoles. Il ferma le Temple de Dieu, et dressa des autels aux idoles dans tous les coins des rues de Jérusalem, jusqu'à ce que Dieu termina enfin son impiété avec sa vie. Il fut un exemple funeste des Princes abandonnés de Dieu, qui s'irritent d'autant plus contre lui, qu'il leur fait sentir sa puissance, afin qu'ils la reconnoissent, et qui font voir enfin par leur malheureuse mort, que les Rois sont grands tant qu'ils demeurent dans le rang où Dieu les a mis; mais qu'ils retombent dans le néant de la créature lorsqu'ils déclarent la guerre à Dieu et qu'ils veulent s'égaler à lui.

Ezéchias roi de Juda s'applique au culte de Dieu, et fait briser les idoles que son peuple adoroit avant qu'il fût Roi.

L'an du Monde 3265. Avant J. C. 739. * L'an du Monde 3277. Avant J. C. 727.

PHACÉE étant devenu roi d'Israël par la conspiration qu'il fit contre Phacéïas qui l'avoit précédé, perdit le Royaume par la même voie par laquelle il y étoit entré, c'est-à-dire par la conspiration d'un de ses sujets nommé Ozée, qui régna à sa place. Salmanasar aussi-tôt lui vint faire la guerre, et se l'assujettit en rendant son Royaume tributaire. Mais comme Ozée voulut secouer le joug en s'appuyant des forces de l'Egypte, Salmanasar revint contre lui avec de nouvelles forces, mit le siége devant Samarie, et au bout de trois ans la prit. Il transporta les Israélites dans ses terres, c'est-à-dire dans la Médie et dans la Syrie, d'où ils se sont répandus dans toutes les parties septentrionales de l'Asie, sans être jamais revenus en leur pays. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël deux cent cinquante-cinq ans après qu'il se fut séparé de Juda. Pendant que le royaume d'Israël

étoit ainsi affligé de tant de méchans Rois, qui se succédoient les uns aux autres par une suite de meurtres et de violences, le royaume de Juda respira un peu de cette longue misère, sous laquelle il avoit gémi durant le règne de l'impie Achas. Car son fils Ezéchias qui lui succéda * changea toute la face de la Judée, et fit régner la piété et la vertu, au lieu de l'impiété qui dominoit avant lui dans tout le Royaume. L'Ecriture lui rend ce témoignage, que ni avant ni après lui, il n'y eut point dans Juda de Roi qui lui fût semblable. Il fut toujours attaché à la loi de Dieu, sans s'en éloigner jamais ni à droite ni à gauche. Il ouvrit les portes du Temple du Seigneur, que son père avoit fermées dans le dessein d'abolir le culte du vrai Dieu. Il ordonna aux Prêtres et aux Lévites de se sanctifier, pour purifier ce lieu saint qui avoit été profané. Il abattit tous les bois sacriléges, et il brisa le serpent d'airain que Moyse avoit fait autrefois par le commandement de Dieu, et qui étoit devenu une des idoles à qui ce peuple offroit de l'encens. Il prit plaisir à rétablir les Prêtres et les Lévites dans toutes les fonctions de leurs charges, et eut soin de ce qui regardoit leur subsistance, en faisant revivre la loi des décimes et des prémices. Dieu prit plaisir à bénir ce Prince dans tous ses desseins, et à récompenser sa piété par l'heureux succès de ses armes et de toutes ses entreprises. Il se révolta contre les Rois qui avoient rendu ses prédécesseurs tributaires, et il secoua le joug du roi d'Assyrie. il fit une cruelle guerre aux Philistins, prit leurs principales villes, et les réduisit à se tenir resserrés dans les bornes de leurs Etats. Ce fut sous ce Roi si pieux que vivoit le saint prophète Isaïe, qui étoit du sang royal, qui fut toujours avec lui en parfaite intelligence, et que Dieu lui envoya pour être son consolateur dans toutes ses peines. Isaïe l'encouragea à mettre toujours de plus en plus son espérance dans le Dieu qu'il adoroit; et comme il plut à Dieu d'éprouver la fidélité de ce Prince, en suscitant contre lui des ennemis très-puissans, ce saint Prophète le fortifia aussi et l'empêcha de s'effrayer de leurs menaces. On vit alors combien un Prince est heureux lorsqu'il écoute les hommes de Dieu, comme on peut dire aussi qu'Isaïe se tint très-heureux de vivre sous un Prince si religieux; et il parut par un si grand exemple, selon la remarque des Saints Pères, que lorsque les Rois craignent vraiment Dieu, ils s'accordent sans peine avec ses vrais serviteurs, et qu'ils tiennent à plus grand honneur de respecter sa parole dans ses Ministres, que d'être eux-mêmes honorés de tant de peuples.

Dieu, en faveur du roi Ezéchias, défait l'armée de Sennacherib, par un Ange qui tua en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes.

L'an du Monde 3291. Avant J. C. 713.

DIEU voulant éprouver la fidélité du saint roi Ezéchias, suscita contre lui Sennacherib roi des Assyriens, qui, étant irrité du refus qu'Ezéchias lui avoit fait de lui payer le tribut que ses prédécesseurs lui avoient payé, envoya Rabsacès lui faire de grandes menaces en présence de tout le peuple, afin de le soulever et de se moquer de cette confiance qu'ils avoient en Dieu, contre les forces d'un Prince à qui jusqu'alors nulle puissance n'avoit résisté. Ezéchias entendant ces cruelles insultes qui retomboient encore plus contre Dieu que contre lui, déchira ses vêtemens, se couvrit d'un sac, alla ainsi dans le Temple du Seigneur, et renvoya dire à Isaïe qu'il étoit accablé de douleur, et qu'il se trouvoit dans l'état d'une femme qui est en travail et qui ne peut enfanter. Isaïe lui fit dire qu'il ne craignît point ces menaces, et que Dieu combattroit pour lui. Il l'assura

que Sennacherib n'entreroit point dans la ville et qu'il ne l'assiégeroit pas; que Dieu se riroit de toutes ses forces et de la multitude de ses chariots de guerre, et qu'il le feroit retourner honteusement par le même chemin par lequel il étoit venu. Ezéchias reçut cette parole du Prophète lorsqu'il répandoit son cœur en prières dans le Temple du Seigneur. Il présenta devant Dieu les lettres qu'on lui avoit envoyées, et les tenant dans ses mains qu'il élevoit vers le Ciel: Seigneur Dieu d'Israël, dit-il, qui êtes assis sur les Chérubins, vous êtes seul le Dieu des Rois de toute la terre. Prêtez l'oreille et écoutez; ouvrez les yeux, Seigneur, et voyez; écoutez tout ce que dit Sennacherib. Il est vrai qu'il a détruit tous les autres peuples comme il s'en vante, et qu'il a jeté tous leurs dieux au feu; mais c'est parce qu'ils n'étoient point des dieux, et que ce n'étoit que l'ouvrage de la main des hommes. Tant de prières ne furent point sans effet. Car lorsque Sennacherib se promettoit de plus en plus de perdre Ezéchias et son Royaume, Dieu signala sa protection par un secours invisible qui se fit sentir néanmoins par des effets bien visibles. Il envoya un Ange pendant la nuit qui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennacherib. Ce Prince se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un si grand carnage de tous ses gens. Il ne pensa qu'à s'enfuir promptement, pour se retirer à Ninive, où il ne trouva pas même sa sûreté. Car lorsqu'il adoroit ses idoles il fut tué par deux de ses fils qui s'enfuirent ensuite dans l'Arménie. Telle fut la fin de Sennacherib. Ce Prince qui s'élevoit au-dessus de Dieu et qui le déshonoroit par ses blasphêmes, ne servit enfin qu'à faire éclater davantage sa toute-puissance. Dieu n'opposa à toutes les forces de ce Roi impie qu'un seul de ses Anges, qui, selon la remarque de St. Jérôme, ne voulut pas envelopper ce Prince avec ses sujets, comme l'avoit autrefois été Pharaon, afin qu'il n'échappât de la main d'un Ange que pour mourir par celle de ses enfans. Dieu a appris ainsi aux Rois de la terre, que lorsqu'ils se sont déclarés les ennemis de celui dont ils avoient reçu l'être et tout ce qui les rendoit grands devant les hommes, il a permis quelquefois qu'il se trouvât des monstres parmi leurs enfans, qui, renonçant aux sentimens les plus tendres de la nature, n'ont pas craint de commettre un détestable parricide pour ôter la vie et la couronne à ceux-mêmes à qui ils étoient redevables de l'une et de l'autre.

Le roi Ezéchias étant malade à la mort, reçoit la santé, et encore quinze ans de vie.

Avant J. C. 710 ans.

LE roi Ezéchias, en même temps qu'il étoit vivement pressé par l'armée de Sennacherib, tomba dans une maladie mortelle. Dieu vouloit sans doute l'éprouver en toutes sortes de manières, pour relever davantage sa foi et faire mieux voir les effets de sa puissance. Aussi Ezéchias ayant prié avec grande ardeur, Dieu lui fit dire par Isaïe qui lui étoit venu annoncer qu'il mourroit, qu'il rétractoit sa sentence, qu'il alloit guérir si promptement qu'en trois jours il iroit au Temple; qu'il lui donneroit encore quinze années de vie; qu'il le délivreroit des mains de Sennacherib et qu'il se rendroit le protecteur de la ville de Jérusalem. Pour marque de la vérité de ce qu'il lui disoit, il fit en sa présence ce miracle si fameux, de faire rétrograder l'ombre de dix lignes dans l'escalier, que St. Jérôme appelle l'horloge d'Achas. Tant de miracles

faits en faveur d'Ezéchias eurent des suites malheureuses; et il fit voir dans sa santé, qu'il est quelquefois avantageux aux bons de mourir lorsqu'ils sont malades. Dieu permit, pour faire paroître au-dehors l'élèvement secret qui se glissa ensuite dans le cœur de ce Prince, que les Ambassadeurs du roi de Babylone vinrent à lui avec de riches présens, pour se conjouir de sa santé, et pour s'informer plus particuliérement du prodige qui venoit de paroître à son sujet. Ezéchias eut de la complaisance de tout cet honneur que ce Roi lui rendoit. Il fit voir à ces Ambassadeurs toutes ses richesses et tout ce qu'il avoit de plus magnifique. Dieu qui voyoit cette plaie cachée dans le fond du cœur de ce Prince, lui envoya Isaïe pour lui demander quelles étoient ces personnes qui l'étoient venu visiter, et ce qu'il leur avoit dit. Il répondit au Prophète que c'étoient des Ambassadeurs du roi de Babylone, et qu'il leur avoit montré tous ses trésors sans leur rien cacher. Isaïe lui dit alors de la part de Dieu, que tous ses trésors qu'il avoit montrés aux Babyloniens passeroient en Babylone, et que ses propres enfans et ceux qui descendroient de lui, seroient eunuques dans le palais du roi des Babyloniens. Cette prédiction se vérifia dans les enfans de la race royale, qui furent enlevés par Nabuchodonosor. Manassés, qui n'avoit que douze ans lorsqu'il commença à régner, fut lui-même emmené captif à Babylone, et il devint plus méchant que tous les Rois qui l'avoient précédé. Il rebâtit tout ce que son père avoit détruit, et détruisit tout ce qu'il avoit bâti. Il fit même tuer le prophète Isaïe, sans être touché ni de sa sainteté, ni de sa qualité de Prince du sang, ni de son grand âge qui étoit alors de plus de cent ans. Il surpassa en abomination, comme Dieu le dit lui-même à ses Prophètes, tout ce que les Amorrhéens avoient fait dans cette terre. C'est pourquoi Dieu suscita contre lui le roi d'Assyrie, qui prit Manassés captif, le chargea de chaînes, et le mena à Babylone. Ce malheur le fit rentrer en lui-même. Il regarda Dieu qui le châtioit; il le pria de tout son cœur, et il témoigna qu'il étoit touché d'une sincère pénitence. Tant d'humiliations d'un Prince captif, et des prières si ardentes fléchirent Dieu. Il le fit incontinent revenir à Jérusalem, et le rétablit dans son Royaume, où il ne songea plus qu'à le servir, dit Joseph, et à lui rendre graces d'une si grande miséricorde. Manassés connut, dit l'Ecriture, que le Seigneur étoit véritablement Dieu. C'est aussi ce que doivent reconnoître ceux qui lisent ces grands événemens. Et on ne sait ce qu'on y doit plus admirer, ou la toute-puissance de Dieu qui régne si souverainement sur les hommes, ou sa justice qui éclate sur les Rois mêmes, ou sa bonté qui écoute les prières d'un si grand coupable, et qui rétablit sur le trône un Prince qui avoit abusé si long-temps de son autorité royale, pour violer toutes les lois de Dieu, et pour déshonorer son saint Temple.

Josias roi de Juda rétablit le culte de Dieu dans son Royaume, et surpasse en vertu tous les Rois ses prédécesseurs.

L'an du Monde 3361. Avant J. C. 643. * L'an 3363.

LE roi Manassés étant mort, son fils Amon régna en sa place, n'imitant son père que dans ses impiétés et non dans sa pénitence. C'est pourquoi Dieu l'abandonna, et ses propres serviteurs ayant conspiré contre lui il finit un misérable règne de deux ans par une mort violente. Le peuple ensuite ayant fait mourir les meurtriers de son Roi, éleva sur son trône son fils Josias, qui n'étoit encore âgé que de huit ans. * Ce Prince fut excellent et d'une piété rare, qu'il commença de faire voir dès sa tendre jeunesse, et dont il ne paroît point qu'il se soit jamais démenti. Il extermina toutes les idoles de Baal, réduisit en poudre toutes ses statues, et brûla tous les os de ses Prophètes sur les autels de cette idole, selon la prophétie que Dieu eu avoit fait faire à Jéroboam trois cent cinquante ans auparavant. Il purifia ainsi non-seulement Jérusalem et Juda, mais étendit même

son zèle sur une grande partie d'Israël, détruisant dans les principales villes de Manassés, d'Ephraïm, de Siméon et de Nephthali, tous les autels et les bois profanes qu'il y trouva. Ce fut dans ces emplois si dignes d'un Roi, et lorsqu'on faisoit rétablir le Temple que Manassés avoit presque tout ruiné et profané, qu'on trouva le Livre du Deutéronome que Moyse avoit écrit. Lorsqu'on l'eut offert à ce Prince, et qu'il y eut vu les menaces effroyables que Dieu y prononce contre ceux qui s'écarteroient de sa loi, il déchira ses vêtemens, en considérant les maux que l'impiété de leurs pères avoit attirés sur eux. Il envoya consulter sur ce sujet une Prophétesse nommée Olda, qui l'assura que toutes ces punitions arriveroient, mais que Dieu le laisseroit mourir en paix, parce que, lui dit-elle, vous avez ouï toutes les paroles de ce Livre, que votre cœur en a été touché et que vous vous êtes humilié en la présence de Dieu; que vous avez tremblé devant lui et répandu vos larmes devant ses yeux. Il vous a écouté, et il différera de faire éclater ses vengeances sur les profanateurs de sa loi jusqu'à ce que vous soyez enseveli dans le sépulcre que vous vous êtes préparé. Josias ayant reçu cette réponse, fit assembler tout le peuple dans le Temple, et lui-même leur lut tout ce qui étoit contenu dans ce Livre. Il protesta ensuite qu'il s'engageoit de tout son cœur à obéir à toutes les ordonnances qui y étoient écrites, et il conjura tous ceux qui étoient présens de les observer avec grand soin. Il obtint cela d'eux en effet, et ses puissantes exhortations, jointes à son exemple, firent que tout son peuple demeura fidelle à Dieu jusqu'à sa mort, qui lui arriva d'une blessure qu'il reçut en combattant contre Néchao roi d'Egypte. Dieu se hâtoit, dit St. Ambroise, de tirer promptement ce Prince de ce monde, pour lui épargner les maux qu'il alloit faire pleuvoir sur la terre, parce qu'il ne devoit pas survivre davantage à cette gloire qu'il s'acquit si justement par le zèle qu'il témoigna plus qu'aucun Roi qui l'eût précédé, à célébrer une Pâque très-solennelle, avec une très-sincère piété. L'exemple de ce Roi doit bien avertir les Princes de mettre leur principal soin à s'instruire de la loi de Dieu, puisque l'Ecriture elle-même attribue tout le bonheur de Josias à l'humble soumission avec laquelle il écouta tout ce que Dieu avoit commandé par Moyse dans le Deutéronome, qui fut trouvé miraculeusement au temps de ce Prince. Mais les Princes, en lisant l'Ecriture, la doivent lire comme Josias, c'est-à-dire dans le dessein de l'accomplir. Car ils doivent considérer, comme fit ce Roi si religieux, qu'il seroit peu juste et peu raisonnable, qu'en voulant que la moindre de leurs paroles soit si religieusement observée, ils n'eussent pas pour les ordonnances de Dieu le même respect qu'ils exigent pour les leurs de l'obéissance de leurs sujets.

Nabuchodonosor assiége Jérusalem et la prend, et transporte à Babylone toutes les richesses et tous les habitans de cette ville.

L'an du Monde 3394. Avant J. C. 610. * L'an du Monde 3398. Avant J. C. 606. * L'an du Monde 3400. * L'an du Monde 3416. Avant J. C. 588.

LE roi Josias étant mort et pleuré de tout le monde, Sellum autrement Joachas, le plus jeune de ses fils, fut mis par le peuple en sa place. Mais Néchao roi d'Egypte, au retour de la guerre qu'il avoit entreprise contre les Assyriens, étant entré dans Jérusalem, le déposa, et l'ayant chargé de chaînes, l'emmena avec lui en Egypte: et ayant imposé de grands tributs à la Judée, fit régner au lieu de lui son frère qui s'appeloit Eliakim, à qui il donna le nom de Joakim. Ce Prince régna douze ans. Il eut sous son règne quantité de grands Prophètes, et cependant il tomba dans toutes sortes de crimes. Lorsque la prophétie de Jérémie lui fut montrée, où il lui prédisoit les malheurs qui le menaçoient, il la déchira d'un canif et la jeta au feu. Mais Dieu commanda au Prophète de récrire ces mêmes menaces dans un autre volume et d'y en ajouter encore

plusieurs autres. * Ce fut la quatrième année de son règne que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem. Il prit ce malheureux Roi et le chargea de chaînes pour l'emmener à Babylone. Et c'est de là que l'on doit commencer à compter les 70 années de la captivité. Néanmoins il le relâcha depuis, se contentant de lui imposer un grand tribut. Mais s'étant révolté au bout de trois ans, il fut enfin pris par les Chaldéens, qui le tuèrent et le jetèrent sans sépulture. Son fils Joachim, autrement nommé Jéchonias, lui succéda, qui fut aussi méchant. * Nabuchodonosor le vint encore prendre et l'emmena à Babylone avec sa mère, ses femmes, ses enfans, les grands de sa Cour, et dix mille hommes de Jérusalem. Ce fut alors qu'il prit tous les trésors du Temple, et les vases sacrés que Salomon avoit fait faire. Il établit Roi, au lieu de Joachim, Sédécias son oncle. Sédécias, sans respecter Jérémie, comme remarque l'Ecriture, qui lui parloit de la part de Dieu, et qui ne se lassoit point de lui donner des avis très-utiles, continua toujours de vivre dans ses impiétés ordinaires. Son peuple suivit son exemple; et s'abandonnant à la licence, il commit toutes les abominations des Païens, sans vouloir écouter les avertissemens que Dieu leur faisoit donner tous les jours par ses serviteurs. Ils se railloient, dit l'Ecriture, de ceux qui leur parloient de la part de Dieu; ils méprisoient tout ce qu'ils disoient, et ils se jouoient insolemment des Prophètes. Cette conduite alluma contre eux la colère du Seigneur et il résolut de s'en venger sans faire aucune miséricorde. * Lors donc que Sédécias étoit sur la fin de la neuvième année de son règne, Dieu suscita contre lui Nabuchodonosor, qui ne pensant qu'à venger ses injures particulières, vengea en effet celles de Dieu. Le siége de Jérusalem qu'il tint si long-temps environnée de toutes ses troupes, la réduisit à une famine effroyable. Après deux ans de siége, on donna à la Ville un grand assaut et on y fit brèche. Ce fut alors que tous les Juifs parurent dans une grande consternation. Tout ce qu'il y avoit de gens de cœur s'enfuirent pendant les ténèbres de la nuit, et Sédécias lui-même se sauva par une porte secrète. Mais Nabuchodonosor l'ayant fait poursuivre, on l'attrapa près de Jéricho. On le mena devant le roi de Babylone, qui, par un ordre bien cruel, exécuta l'arrêt que Dieu avoit invisiblement prononcé contre ce Prince. Car il fit tuer en sa présence ses deux enfans; et après ce spectacle si funeste, il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes et le mena en cet état à Babylone. Nabuchodonosor envoya ensuite Nabuzardan à Jérusalem, pour achever d'en emmener tout le peuple, de piller toutes les richesses qui pouvoient y être restées, de brûler le Temple, le palais du Roi, et toutes les maisons, et d'abattre toutes les murailles, ne laissant que très-peu de gens pauvres dans le pays pour avoir soin de cultiver les champs et travailler aux vignes. Ce fut là l'état funeste ou fut réduite Jérusalem, pour les péchés de son Prince et de son peuple. Le prophète Jérémie le décrit d'une manière si vive dans ses Lamentations, qu'il faut être bien dur pour n'en être pas touché; et il fait bien voir que c'est s'attrister saintement et s'affliger heureusement, comme dit St. Augustin, que d'avoir une grande compassion des désordres et des châtimens des pécheurs, au même temps qu'on a une horreur et une extrême aversion du péché même.

Evilmérodach roi de Babylone, après la mort de Nabuchodonosor, traite favorablement Joachim, autrefois roi de Juda, et le tire des fers pour le faire asseoir sur le trône.

L'an du Monde 3417. Avant J. C. 587. *L'an du Monde 3442. Avant J. C. 562.

TOUT le royaume de Juda ayant été détruit par les Babyloniens, les Juifs demeurèrent dans cette dure captivité durant les soixante et dix ans qui avoient été prédits par les Prophètes. Dieu qui ne punit les hommes qu'à regret, avoit long-temps auparavant menacé son peuple de cette dure servitude, afin qu'il évitât d'y tomber. Jérémie en avoit souvent parlé, et avoit mieux aimé s'exposer aux persécutions des Grands, qui le regardoient comme leur ennemi, que de ne pas donner aux Juifs des avis qui leur pouvoient être si utiles. Il les avertit en même temps de prendre garde, lorsqu'ils seroient captifs dans Babylone, de ne pas imiter les mœurs de ses habitans, mais de demeurer fermes dans le culte du vrai Dieu qu'ils avoient appris de leurs pères, et il les consola dans cette

affliction, en leur promettant très-certainement que Dieu les en délivreroit au temps qu'il avoit marqué. Ce saint Prophète ayant trouvé grace auprès de Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, qui avoit donné des ordres très-particuliers pour sa conservation, et étant libre de choisir d'aller à Babylone pour y vivre en paix, aima mieux demeurer en Judée pour consoler le peu de gens qui y étoient restés. Il donna de bons avis à Godolias qui avoit été établi par Nabuchodonosor pour avoir autorité sur ce peuple qu'il laissoit dans la Judée. Mais Godolias ayant négligé tout ce qu'on lui avoit dit de la conspiration d'Ismaël, fut tué par ce séditieux en Masphat, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Le reste des Juifs qui étoient en Judée, craignant la fureur du roi de Babylone, lorsqu'il sauroit la mort de Godolias qu'il y avoit établi lui-même, voulut chercher sa sureté en fuyant dans l'Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et protesta toujours qu'il ne leur arriveroit point de mal s'ils demeuroient dans la Judée, au lieu qu'ils périroient misérablement s'ils s'en alloient en Egypte. Mais il ne fut point cru de ce peuple. Ils s'opiniâtrèrent à vouloir aller chez les Egyptiens. Alors Jérémie et Baruch son disciple, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les en détourner, aimèrent mieux les y accompagner que de les abandonner. Et y étant arrivés, ils prédirent que le roi de Babylone alloit perdre l'Egypte, comme il avoit détruit la Judée. Pendant que ce peuple autrefois si chéri de Dieu, souffroit tant de maux en trois royaumes différens, de Babylone, d'Egypte et de Judée, sans qu'il parût aucun effet de la miséricorde de Dieu sur lui, et sans autre consolation que celle que lui donnoit l'espérance de la fin de cette servitude au bout de soixante et dix ans, il arriva dans Babylone un événement qui les consola un peu. * Car Nabuchodonosor, dont Dieu s'étoit servi comme d'un fléau pour châtier les autres, étant enfin mort lui-même, son fils Evilmérodach lui succéda, et aussi-tôt tira de prison Joachim roi des Juifs, que Nabuchodonosor avoit autrefois emmené captif à Babylone avant Sédécias leur dernier Roi. Ainsi ce Prince, après trente-sept ans de prison, en sortit enfin par la clémence de ce Roi. Il remonta en quelque sorte sur le trône; il eut part au bonheur d'Evilmérodach, et il mangea à sa table tout le reste de sa vie. Il passa de l'extrémité de la misère dans un état de bonheur, qui lui fit souvenir qu'il avoit été Roi autrefois; ce qui donne lieu d'adorer la conduite de Dieu sur les Princes, qu'il abaisse et qu'il élève quand il lui plaît, et qui donne ou à leurs prospérités ou à leurs adversités les bornes qu'il a marquées ou par sa miséricorde ou par sa justice.

Cyrus roi de Perse et depuis de Babylone, ayant su qu'il avoit été prédit par les Prophètes que ce seroit lui qui feroit rebâtir le Temple de Jérusalem, donne pouvoir à tous les Juifs qui étoient en Babylone, de retourner dans leur pays sous la conduite de Zorobabel, et y envoie ensuite Esdras.

L'an du Monde 3468. Avant J. C. 536.

LA colère de Dieu sur le peuple Juif étant enfin satisfaite, et les soixante-dix années qu'il avoit marquées pour sa captivité étant écoulées, il voulut, pour rétablir la Judée par Cyrus, le rendre maître de tout l'Orient et le faire asseoir sur le trône des rois de Babylone. Ce Prince permit aux Juifs de s'en retourner en leur pays et de rebâtir leur Temple. Il tira du trésor des rois de Babylone tous les vases du Temple qu'on y avoit transportés; et les Juifs marchèrent au nombre de quarante-deux mille, sous la conduite de Zorobabel, sans compter leurs esclaves, qui faisoient encore plus de sept mille personnes. Ayant été quelque temps à s'établir, ils s'assemblèrent le septième mois à Jérusalem, où ils commencèrent à édifier un Autel et offrir des holocaustes au Seigneur, et l'année suivante ils jetèrent les fondemens du Temple. Chacun jetoit de grands cris, mais qui avoient des causes bien contraires; les uns se réjouissant, dit l'Ecriture, de voir bâtir un

nouveau Temple, et les anciens pleurant en se souvenant du premier. Le peuple de Samarie ne put souffrir cette joie; ils sollicitèrent fortement toutes les Puissances, et ils empêchèrent cet édifice, qui demeura interrompu durant seize ans, jusqu'à la seconde année du règne de Darius Histaspes. Alors Aggée et Zacharie, prophètes du Seigneur, ayant exhorté les Juifs à recommencer cet ouvrage, ils le firent sans craindre ceux qui s'y opposoient. Darius ordonna qu'on achevât le Temple, et fournit même tout ce qui étoit nécessaire à cette dépense. Quatre ans après il fut achevé, et les Juifs en firent la dédicace avec grande solennité. Mais quarante-huit ans après ceci, Xerxès fils de Darius permit à Esdras de venir à Jérusalem avec tous ceux d'entre les Juifs qui étoient restés, et qui le voudroient suivre; il ordonna à ses Gouverneurs et Officiers de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour les sacrifices et le culte du vrai Dieu. Il voulut aussi qu'Esdras choisit lui-même des Juges et des Ministres pour instruire et gouverner le peuple selon la loi du Seigneur; et ce saint homme ayant ordonné un grand jeûne à tous les Juifs qui étoient à Babylone pour offrir à Dieu ce voyage, vint à Jérusalem avec un grand nombre de peuple. Il y apprit avec douleur que les Juifs qui y étoient venus avec Zorobabel 70 ans auparavant, avoient contracté des mariages indifféremment avec les peuples idolâtres; et il leur fit voir dans une grande assemblée, combien cette action étoit contraire à la loi de Dieu. Il leur parla avec tant de force sur ce sujet, qu'ils résolurent tous d'un commun accord de renvoyer ces femmes étrangères, et de n'avoir plus aucun commerce avec les nations idolâtres. Cette alliance que les Juifs firent alors avec des femmes étrangères, marque très-bien, selon les Saints Pères, ce qui se passe aujourd'hui parmi les Chrétiens, qui ne vivent pas selon la qualité d'enfans de Dieu et de membres de Jesus-Christ, qu'ils ont reçue dans le Baptême. Car il s'en trouve plusieurs qui s'allient ensuite avec des femmes étrangères, c'est-à-dire avec les passions du siècle, qui sont les ennemies de Jesus-Christ, et qui s'emparent de notre cœur, pour se faire adorer au lieu de lui. Et comme il est marqué que les enfans de ces femmes étrangères que les Juifs avoient épousées, confondoient la langue Juive avec celle d'Azor et de Moab, et mettoient des mots tantôt de l'une et tantôt de l'autre, ainsi ces personnes veulent vivre tout ensemble de l'esprit de Jesus-Christ et de celui du monde. Ils veulent obéir à tous les deux, et parler le langage de l'un et de l'autre. Mais comme Esdras fit voir alors aux Juifs qu'ils ne pouvoient être le peuple de Dieu, sans rompre absolument ces alliances avec des femmes qui étoient ses ennemies; ainsi les Chrétiens doivent reconnoître cet oracle de l'Evangile, qu'il est impossible de servir deux maîtres; que Dieu ne souffre point de partage dans le cœur humain qu'il veut posséder entiérement, et que celui qui se donne à son ennemi en partie, et ne veut être à lui qu'à demi, n'y est point du tout.

Le roi Artaxerxes envoie Néhémias à Jérusalem, avec permission d'en rebâtir tous les murs.

APRÈS que Zorobabel et Esdras eurent commencé de rendre à Jérusalem quelque forme de ville, qu'ils eurent rebâti le Temple et réglé les mœurs des Juifs en rétablissant la sainteté des mariages, ils furent secondés dans ce zèle si louable pour les intérêts de Dieu et de son peuple, par Néhémias qui étoit Juif, mais encore captif, quoique très-considéré dans toute la maison du roi Artaxerxes. Ce saint homme s'informant très-particuliérement de l'état où étoit Jérusalem, et en demandant des nouvelles à tous ceux qui en revenoient, fut touché jusqu'au fond du cœur lorsqu'il apprit quelle étoit la ruine de cette ville et la destruction de ses murailles. Sa charité sentit de loin les maux qu'il ne voyoit pas, et la tristesse qu'il cachoit dans son cœur étoit peinte sur son visage. Le Roi la reconnut, lorsque Néhémias, selon l'obligation de sa charge d'échanson, lui donnoit à boire à table. Il lui en demanda la cause, et Néhémias

la lui avoua sincérement, et le conjura de lui permettre d'aller revoir encore une fois la ville où reposoient ses pères. Le Roi lui ayant accordé sa demande, Néhémias le supplia de lui permettre aussi de rebâtir les murs de cette ville et d'en rétablir les tours. Ce qui lui fut encore accordé par ce Prince qui donna pour cela tous les ordres nécessaires, et demeura d'accord avec Néhémias du temps après lequel il reviendroit le trouver. Lorsque Néhémias fut à Jérusalem, il garda un grand secret, et résolut de visiter les lieux lui-même tout seul et pendant la nuit, afin de ne faire aucun éclat. Et après avoir reconnu l'état des murs de la ville, il assembla les principaux de Jérusalem, et leur dit sa résolution et la permission que le Roi lui avoit donnée. On commença aussi-tôt cet édifice avec une ardeur étonnante. Mais les ennemis de ce peuple n'avoient garde de souffrir l'avancement de cet ouvrage sans s'y opposer, et Sanaballat, le principal d'entre eux, souleva les Samaritains et tous les autres peuples d'alentour, pour traverser cet édifice. Néhémias en fut percé jusqu'au fond du cœur, mais il ne perdit pas courage. Il opposa sa vigilance à leurs embûches, et la force à leurs violences ; et ce fut en cette rencontre qu'on vit pour la première fois des hommes tenir la truelle d'une main et l'épée de l'autre, pour être toujours prêts à combattre ceux qui viendroient troubler leurs travaux. Enfin il acheva son entreprise, et les murs de Jérusalem furent entiérement rétablis. Ce Saint a été une excellente image de la manière avec laquelle les Chrétiens doivent travailler à l'œuvre de Dieu. Il s'est trouvé dans l'état où St. Paul se représente lui-même, lorsqu'il dit qu'il ne voit que combats au-dehors et craintes au-dedans. Car il avoit à combattre au-dehors les ennemis du peuple de Dieu, et au-dedans des Prophètes intéressés qui s'étoient vendus à ces étrangers, comme il dit lui-même, pour lui remplir l'esprit de frayeurs, afin que succombant sous tant d'obstacles qui se présentoient à lui, il manquât de fidélité à Dieu, et qu'il abandonnât son ouvrage. Mais tous ces efforts et ces artifices ne le purent convaincre. Il repoussa la violence ouverte ; il découvrit les piéges cachés, et il allia parfaitement dans sa conduite la fermeté de courage avec une lumière de sagesse, qui sut s'éloigner autant d'une timidité indiscrète que d'une chaleur précipitée.

Le saint homme Tobie perd la vue, il souffre ce mal avec une extrême patience.

LE saint homme Tobie étoit Juif de la Tribu de Nephtali. L'Ecriture dit de lui qu'il fut sage dès son enfance, et qu'il ne témoigna jamais rien de puéril dans ses actions. Il ne suivit point la foule du peuple pour adorer avec lui les veaux d'or que Jéroboam avoit élevés ; mais il alloit à Jérusalem offrir à Dieu ses sacrifices. Tant de vertus n'empêchèrent pas qu'il ne fût emmené captif à Ninive par Salmanasar roi d'Assyrie, avec sa femme et son jeune fils Tobie. Mais sa captivité ne lui fit point abandonner la voie de Dieu, et il tâchoit de rendre à ceux de son peuple qui avoient été emmenés captifs avec lui, tous les devoirs de charité qu'il leur pouvoit rendre. Dieu qu'il servoit si fidellement, lui fit trouver grace devant le roi Salmanasar, qui lui donna la liberté d'aller par-tout où il lui plairoit dans son Royaume. Ce saint homme n'usa de cette liberté que pour aller consoler les autres captifs, entre lesquels ayant trouvé à Ragès, Gabélus qui étoit pauvre et de sa Tribu, il lui prêta, sous une simple promesse, dix talens de l'argent que Salmanasar

lui avoit donné avec une libéralité royale. Mais Salmanasar étant mort ; Sennacherib qui lui succéda et qui haïssoit étrangement tous les Juifs, fit que Tobie redoubla le soin qu'il avoit de les consoler sans les abandonner jamais durant leur vie, ni après leur mort même, puisqu'il les enterroit contre la défense expresse du Roi, qui, étant irrité de ce devoir de piété, envoya des gens pour tuer Tobie et pour confisquer tout son bien. Il évita la colère de ce Prince en se cachant, ce qui lui fut facile parce qu'il avoit beaucoup d'amis ; et la prompte mort de Sennacherib qui arriva six semaines après, lui rassura sa liberté, ses biens et sa vie. Le danger dont il venoit de sortir ne le rendit pas plus timide ; et lorsqu'au milieu d'un festin qu'une grande fête lui avoit permis de faire et où il avoit invité quelques personnes qui craignoient Dieu comme lui, on lui vint dire qu'un Juif venoit d'être tué, il sortit de table, alla enlever ce corps mort, et le cacha jusqu'à la nuit pour l'ensevelir sûrement. Tous ses amis blamoient sa conduite. A peine, disoient-ils, êtes-vous sorti du péril de la mort, et vous vous y rejetez. Mais Tobie craignant plus Dieu que le Roi, ne laissoit aucun mort sans l'enterrer, jusqu'à ce qu'étant un jour fatigué de ce travail si saint, et se reposant au pied d'une muraille, il perdit la vue en dormant, par quelques ordures qui lui tombèrent sur les yeux d'un nid d'hirondelle. Il ne fut point troublé de cet accident, mais il demeura ferme dans la crainte du Seigneur, malgré les insultes de ses proches et de sa femme même, qui lui fit bien de la peine dans cet état. Car Tobie ayant entendu chez lui un chevreau que sa femme avoit gagné par le travail de ses mains, il lui dit qu'elle prît bien garde que ce chevreau n'eût été dérobé à quelqu'un ; ce qui mit cette femme dans une telle colère qu'elle lui dit avec aigreur, qu'on voyoit bien que toutes ses espérances avoient été vaines, et combien ses aumônes étoient inutiles. Mais ni la pauvreté où il étoit réduit, ni l'aveuglement qu'il souffroit, ni les insultes de ses proches, ne purent ébranler tant soit peu la fermeté de sa foi, qui le rendit immobile dans tous ses maux. Il offroit sans cesse à Dieu ses prières et ses actions de graces. Il s'humilia sous sa main puissante. Il adora sa justice qui le châtioit pour n'avoir pas marché devant lui dans toute la sincérité et la droiture qu'il demandoit ; et il devint, selon la parole de l'Ecriture, un modèle de patience comme le bienheureux Job ; et, selon la remarque des Saints Pères, un grand sujet de honte aux Chrétiens qui ne peuvent faire, après les exemples de l'humilité de J. C. et des Saints, ce qu'a fait ce saint homme au milieu des idolâtres, parmi un peuple si grossier, et avant la lumière de la loi nouvelle.

L'Ange Raphaël vient, par un ordre de Dieu, servir de guide au jeune Tobie dans un voyage qu'il avoit à faire.

LE saint homme Tobie ayant été éprouvé en la manière que nous avons dit, pria Dieu, en reconnoissant humblement la justice de ses traitemens, de le tirer de cette vie et de finir tous ses maux. Comme il espéroit que Dieu écouteroit sa prière, il appela le jeune Tobie son fils pour lui donner avant sa mort les derniers avis, qui seront toujours la règle et l'abrégé de ce qu'un sage père peut recommander à ses enfans, durant sa vie et à sa mort. Après donc lui avoir ordonné d'honorer sa mère quoique pauvre, de craindre Dieu et de ne consentir jamais au péché, de faire toujours l'aumône selon le bien qu'il auroit, de n'avoir point de sentimens trop élevés de lui-même, de ne faire jamais rien qu'avec le conseil d'une personne sage, et d'avoir toujours recours à la prière; il lui déclara que Gabélus lui devoit dix talens qu'il lui avoit autrefois prêtés. Ce saint homme, qui étoit réduit à une extrême pauvreté, n'avoit point usé de violence pour se faire payer de cette dette, quoiqu'elle fût si juste. Il n'en

parle à son fils que lorsqu'il se croit prêt de mourir, parce qu'il ne crut pas le pouvoir frustrer de cette partie de sa succession ; et lors même qu'il lui en parle, il ne lui dit point, comme remarquent les Saints Pères, qu'il se fît payer les intérêts de cette somme qui étoit considérable en elle-même, et que l'on devoit depuis long-temps. Le jeune Tobie écouta avec respect tous ces avis d'un père qui n'étoit aveugle que dans le corps et qui étoit si éclairé dans l'ame. Il n'y eut que le payement de cette dette qui l'embarrassa, parce qu'il ne connoissoit point Gabélus, et ne savoit pas même où étoit la ville de Ragès où il demeuroit. Sur quoi son père lui ayant dit qu'il devoit chercher un guide pour le conduire, dès qu'il fut sorti de son logis il trouva un jeune homme parfaitement beau, qui paroissoit prêt à faire voyage. Le jeune Tobie ignorant que ce fût l'Ange Raphaël que Dieu lui avoit envoyé, lui demanda qui il étoit et où il alloit. Et ayant su de lui qu'il connoissoit Gabélus, il le fit parler à son père, qui l'engagea d'y mener son fils, et lui promit de lui en donner une bonne récompense. L'Ange, voilé sous l'apparence d'un homme, mena donc Tobie avec un soin qui a toujours été regardé depuis comme la figure du soin visible que nos Anges gardiens prennent de nous. Comme le jeune Tobie, après le premier jour de chemin, se lavoit les pieds dans le Tigre, il apperçut un poisson monstrueux qui le venoit dévorer. Il s'écria aussi-tôt, et l'Ange lui dit de le prendre par les nageoires et de le tirer sur le sable, où il mourut. L'Ange lui en fit mettre à part le cœur, le fiel et le foie, et en ayant fait rôtir la chair, elle leur servit pendant le voyage. Quelques jours après approchant de Ragès, l'Ange dit à Tobie qu'il devoit aller loger chez Raguel son parent, qui avoit une fille unique qui lui étoit due en mariage. Le jeune Tobie trembla à cette parole, parce qu'il savoit que les sept maris qu'avoit déjà eu cette fille avoient été tués par un démon, et qu'étant unique comme il l'étoit, son père seroit étrangement affligé si le même accident lui arrivoit. Mais l'Ange l'ayant rassuré, et lui ayant dit que le démon n'avoit eu ce pouvoir sur ces personnes que parce qu'ils usoient brutalement du mariage, il lui dit au contraire la manière toute sainte dont il en devoit user, et lui donna des avis que les personnes que Dieu engage dans cet état doivent considérer avec un extrême soin, comme ayant été donnés aux hommes par un Ange même.

Le jeune Tobie rend la vue à son père. L'Ange Raphaël se fait connoître à eux, et disparoît ensuite.

LE jeune Tobie étant entré avec l'Ange chez Raguel, il le reçut avec joie, quoiqu'il ne le connût pas d'abord. Mais sachant après que c'étoit le fils de Tobie, le souvenir du père lui fit répandre des larmes dans la vue du fils, et il lui prépara un grand festin. Tobie lui protesta qu'il ne se mettroit point à table, s'il ne lui accordoit auparavant Sara sa fille unique. Raguel fut saisi de crainte à cette parole. Quoique ce parti fût si avantageux à sa fille, il appréhenda le malheur qui en pourroit arriver. Mais l'Ange l'assura que c'étoit à Tobie que Dieu réservoit cette fille, et que les autres n'étoient morts que parce qu'ils n'étoient pas dignes d'elle. On fit donc venir Sara qui avoit long-temps gémi devant Dieu de son opprobre, qui la rendoit la fable du monde et de ses propres servantes; et on les maria sur l'heure, en leur souhaitant toutes sortes de bénédictions. Après le festin des noces, s'étant retirés dans leur chambre, Tobie se souvint des avis de l'Ange, qui étoient de brûler le foie du poisson qu'il avoit pris pour

chasser le Démon, et de passer les trois premières nuits de son mariage en prières et en continence avec sa nouvelle épouse. Ce fut une heureuse nouvelle le lendemain pour Raguel, lorsqu'on l'assura que l'un et l'autre étoient pleins de vie, et il referma la fosse qu'il avoit déjà préparée. Mais quelque satisfaction que le jeune Tobie trouvât dans cette maison, il ne perdoit point de vue celle de son père; et l'Ange pour contribuer à l'y faire retourner plutôt, voulut bien se charger du soin d'aller chez Gabélus pour lui redemander les dix talens qu'il devoit à Tobie, et l'emmener au festin des noces de son fils. Enfin après avoir conjuré long-temps Raguel de lui permettre de s'en aller, il le lui permit, en lui donnant la moitié de tout son bien et Sara sa fille, qu'il avertit dans les derniers adieux d'honorer son beau-pére et sa belle-mère, d'aimer son mari, de régler ses domestiques, de gouverner sa maison, et de se conserver irrépréhensible dans toute la conduite de sa vie. Cependant la mère du jeune Tobie ne pouvoit autrement soulager la tristesse qu'elle sentoit de l'absence de son fils, qu'en allant sur les avenues pour voir si elle ne le découvriroit point de loin. Elle l'apperçut enfin lorsqu'il revenoit, et elle vint en grande hâte en avertir son mari. Le jeune Tobie étant entré dans la maison, adora Dieu d'abord, selon l'avis de l'Ange, alla saluer son père, et ayant frotté ses yeux avec le fiel du poisson qu'il avoit pris, il recouvra aussi-tôt la vue. Il lui dit tout ce qui lui étoit arrivé, et en étant comblé de joie, il pensa à reconnoître d'abord les bons offices de ce guide si fidelle, en lui donnant la moitié de tout ce qu'on avoit apporté de chez Raguel. Le saint Ange Raphaël crut alors que c'étoit le temps de leur découvrir qui il étoit; et après leur avoir dit qu'il étoit l'un des sept Anges qui sont sans cesse présens devant Dieu, et les avoir rassurés de la frayeur qu'ils en eurent, il disparut à leurs yeux, les laissant prosternés par terre durant trois heures. Tobie chanta ensuite un admirable Cantique, où il rend à Dieu ses actions de graces, et prédit les merveilles qu'il devoit accomplir dans son Eglise. Ce saint homme fut aveugle durant quatre ans, et il vécut depuis quarante-deux ans dans une très-heureuse vieillesse, après lesquels il mourut, laissant pour imitateur de sa piété le jeune Tobie, qui sera à tous les siècles une image parfaite du respect et de l'obeissance que les enfans doivent à leurs pères, et de la sainteté avec laquelle ils doivent vivre dans le mariage en élevant leurs enfans avec tant de vigilance et de piété, qu'ils deviennent les imitateurs de la vertu de leurs pères.

Holopherne, général de l'armée de Nabuchodonosor, approche de la Judée. Achior roi des Ammonites, qui s'étoit venu rendre à lui, relève devant Holopherne la puïssance du Dieu des Juifs.

Environ l'an du Monde 3348. Avant J. C. 636.

Les rois des Assyriens étant nés pour être les fléaux de la terre, celui-ci, que l'Ecriture appelle Nabuchodonosor, quoiqu'il diffère du grand Nabuchodonosor qui prit Jérusalem, comme on a vu ci-dessus, qui entreprit de l'assujettir toute à son Empire, et de se rendre le maître du monde. Il choisit Holopherne pour commander ses armées, qui, s'appuyant sur le nom et sur les forces de son Prince, crut que rien ne lui étoit impossible, et que tous les peuples devoient se hâter de le prévenir, afin d'éprouver plutôt sa bonté que sa puissance. Il passa comme un feu dans les provinces, couvrit la terre de ses soldats et de de ses chariots, jeta l'épouvante dans toutes les villes, pilla même celles qui se rendoient, et fit passer au fil de l'épée les habitans de celles qui lui faisoient quelque résistance. Plus il avançoit sa marche, plus sa présence intimidoit tout le monde, et on se hâtoit de toutes

parts de lui envoyer des ambassadeurs pour s'assujettir à toutes les conditions qu'il demandoit et le prier seulement d'épargner la vie. On le recevoit par-tout avec une profonde soumission. Mais quelque honneur qu'on lui rendît, on avoit bien de la peine à adoucir sa fierté et à se défendre des emportemens de sa colère. Les Juifs à ces nouvelles craignirent pour eux et pour le Temple, et l'exemple de tant d'autres leur fit juger combien étoit grand le péril qui les menaçoit. Quelques préparatifs qu'ils eussent faits, ils en reconnurent l'inutilité, et leur refuge fut la prière, le jeûne et les larmes. Lorsque Holopherne eut appris que les Juifs ne pensoient point à se rendre et qu'ils sembloient même se disposer à la guerre, il entra dans une colère étrange. Il voulut savoir quel étoit ce peuple qui étoit assez hardi pour se préparer à se défendre ; et alors Achior, général des Ammonites, qui s'étoit venu rendre à lui, fit un excellent discours pour lui exagérer la grandeur du Dieu des Juifs, et les merveilles par lesquelles il avoit fait paroître sa puissance dans tous les siècles. Il l'assura que tant que ce peuple servoit fidellement son Dieu, il étoit toujours invincible, et qu'à moins qu'il ne l'eût irrité par quelque offense, il tenteroit inutilement de le forcer. Holopherne se crut outragé par cette harangue. Il ne put retenir davantage sa fureur; et admirant qu'il y eût un homme assez insolent pour croire que personne pût résister au Roi son maître, il commanda qu'on envoyât Achior lié dans Béthulie, afin que lorsqu'il l'auroit prise, il fût puni avec tous les Juifs de la témérité avec laquelle il avoit osé préférer la puissance du Dieu des Juifs à celle de Nabuchodonosor. Achior vint apporter aux Juifs ces nouvelles effrayantes ; mais ils le consolèrent, en lui disant qu'au lieu qu'Holopherne l'avoit menacé de le faire mourir si cruellement après avoir pris leur ville, ils espéroient, au contraire, que Dieu lui feroit voir la protection qu'il donneroit à son peuple, et la ruine d'Holopherne.

Judith se présente devant Holopherne.

La même année 3348.

LA consternation où le peuple fut réduit aux paroles d'Achior, fut encore bien plus grande lorsqu'ils virent Holopherne s'approcher de plus en plus avec une armée de cent-vingt mille hommes de pied, et vingt-deux mille chevaux. Ils se jetèrent tous par terre et reconnurent que leur secours en cette extrémité ne leur pouvoit venir que du Ciel. Holopherne ayant investi Béthulie et considéré tous ses dehors, vit qu'elle n'avoit de l'eau que par un aqueduc qu'il fit couper, afin de les obliger par la soif à se venir rendre. L'eau manqua en peu de jours dans toute la ville, et ses habitans pensoient déjà à finir le tourment d'une longue soif en se rendant à Holopherne, lorsque Judith se présenta à eux pour les consoler et pour relever leur courage. C'étoit une veuve d'une excellente vertu, qui avoit passé les années de son veuvage dans le secret de sa maison, toujours dans le jeûne et dans le cilice. Et s'étant depuis long-temps fortifiée par ces saints exercices, elle se sentit, dans cette extrémité de son peuple, poussée d'un dessein qui ne pouvoit venir que de Dieu. Elle fit appeler les Prêtres,

elle les fit venir chez elle, et après leur avoir reproché leur peu de confiance en Dieu, elle leur déclara qu'elle avoit un dessein, mais qu'elle ne le leur diroit pas, et qu'elle leur recommandoit seulement de prier pour elle pendant qu'elle seroit hors de la ville. Lorsque ces Prêtres se furent retirés, elle entra dans son oratoire, et soupira long-temps devant Dieu prosternée en terre; et s'étant relevée ensuite, elle se para de tous ses ornemens, qui ajoutèrent à sa beauté naturelle un nouvel éclat, que Dieu même voulut encore augmenter à cause de l'usage saint qu'elle en vouloit faire. Elle sortit ainsi de Béthulie, tout le monde la regardant avec admiration, mais ne lui osant parler. Lorsqu'elle fut hors des portes de la ville, les soldats d'Holopherne voyant une femme d'une si grande beauté, la menèrent à leur Général. Holopherne fut surpris en voyant Judith; et pendant qu'il admiroit la grace de son visage, elle le trompa par la sagesse de ses paroles, et lui dit qu'elle avoit fui de sa ville, parce qu'elle savoit combien Dieu étoit offensé contre son peuple, et qu'il l'avoit abandonné à la puissance de ses ennemis. Holopherne enivré de sa passion, crut aveuglément tout ce que cette femme lui disoit, et donna charge qu'on la traitât parfaitement bien. Mais Judith lui déclara qu'elle ne pouvoit toucher à toutes les viandes impures, et qu'elle s'étoit fait apporter par sa servante celles dont elle pouvoit manger. Et elle observa ainsi exactement la loi de Dieu, lors même qu'elle étoit seule au milieu de ses ennemis.

Judith coupe la tête à Holopherne, et délivre Béthulie.

La même année 3348.

LA passion qu'Holopherne avoit pour Judith s'augmentant toujours, il voulut qu'elle vînt souper avec lui et qu'ensuite on les laissât seuls. Judith qui avoit son dessein dans le cœur et une ferme confiance en Dieu, alla sans rien craindre trouver Holopherne, qui crut lui rendre un grand honneur en s'enivrant devant elle. Tous les officiers s'étant retirés, et Judith se voyant seule avec cet homme ivre, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Elle se tint debout quelque temps, et pria Dieu en silence. Elle le conjura d'armer son bras de force en cette rencontre, et étant pleine d'un zèle divin, elle s'approcha de la colonne du lit où pendoit le sabre d'Holopherne, le tira du fourreau, et jetant les yeux au Ciel d'où elle attendoit sa force, elle prit Holopherne par les cheveux et de deux coups lui coupa la tête, la prit, l'enveloppa dans son pavillon enrichi de diamans qu'elle arracha des colonnes qui le soutenoient, et la donna à sa

servante qu'elle avoit mise en sentinelle à la porte. Elles s'en allèrent ensuite toutes deux au travers des gardes pour prier, selon leur coutume, dans la campagne qui environnoit la ville. Judith étant près des portes, cria qu'on les lui ouvrît. On la reçut aux flambeaux, et toute la ville étant venue au-devant d'elle, elle fit faire un grand silence, les exhorta de rendre graces à Dieu, et leur montra cette tête qu'elle portoit. Les yeux et les esprits furent surpris de cette tête. Ils jetèrent tous de grands cris de joie, pour bénir Dieu d'une victoire si inespérée et pour relever la gloire de celle qui s'étoit si visiblement exposée pour leur salut. Judith fit venir Achior et lui montra la tête de celui qui avoit si fiérement juré sa perte. Il tomba par terre à cette vue, et étant revenu à lui, il se jeta aux pieds du Judith, crut au Dieu qu'elle adoroit, et se fit circoncire pour se rendre Juif. Dès que le jour fut venu et que l'armée d'Holopherne eut su ce qui s'étoit passé, elle fut saisie d'une extrême peur, et les Juifs sortirent en même temps de Béthulie, les poursuivirent vivement, et après en avoir tué un grand nombre, ils partagèrent les riches dépouilles des Assyriens. Tous les habitans de Jérusalem vinrent aussi voir celle dont Dieu s'étoit servi pour les délivrer de leurs ennemis. Ils honorèrent cette victoire par une réjouissance publique, qui dura trois mois, et la consacrèrent par une fête éternelle. Judith depuis ce jour devint grande dans Israël. Mais ayant offert à Dieu les dépouilles d'Holopherne, elle se renferma dans son silence et dans son secret ordinaire, et ne parut plus qu'aux jours de fêtes. Cette histoire est admirable dans toutes ses circonstances. Elles nous fait voir, par un prodige qui surpasse tout ce que les hommes ont jamais inventé dans leurs fables, que Dieu est le protecteur de ceux qui le craignent, et que lorsqu'on a une véritable confiance en lui, on est invincible. Une femme seule coupe la tête du Général de la plus redoutable armée qui fût dans le monde; elle sauve seule sa ville assiégée, et toute la Judée qui étoit menacée du même péril. Elle surprend ce Prince par sa beauté, le trompe par sa sagesse, et lui ôte la vie par son courage. Elle est, dans l'exécution de ces merveilles, le bras de Dieu, et elle devient son organe pour les publier dans un excellent Cantique qu'elle prononça, comme étant la langue du Saint-Esprit. Mais on peut dire que ce qui a rendu Judith plus admirable, n'est pas d'avoir vaincu Holopherne, c'est plutôt de ne s'être point oubliée elle-même, après des actions qui auroient pu faire douter si elle étoit un Ange ou une femme, et d'avoir foulé aux pieds cette gloire que tant de prodiges lui avoient acquise, et ces louanges si justes dont elle a été comblée toute sa vie.

Esther va se présenter devant le roi Assuérus, dans le dessein de sauver son peuple de la mort qui le menaçoit.

Environ l'an du Monde 3495. Avant J. C. 509.

ASSUÉRUS roi de Perse, ayant élevé Aman son favori au plus haut comble de la gloire, et jusqu'à commander que tous ses sujets fléchîssent le genou devant lui pour l'adorer, le seul Mardochée qui étoit Juif et l'un de ceux qui avoient été transportés de Judée en Babylone par le roi Nabuchodonosor, plus de quatre-vingt-dix ans auparavant, la première fois que son armée vint investir Jérusalem, ne voulut point rendre à un homme un honneur qu'il croyoit ne devoir qu'à Dieu seul. Ce refus qui n'étoit pas un refus d'orgueil, comme le crut Aman, mais un effet de la piété de Mardochée, attira non-seulement sur lui, mais encore sur tous les Juifs, un cruel arrêt de mort. Car ce Ministre irrité ne se contentant pas de sacrifier à sa colère le seul Mardochée dont il se croyoit offensé, mais la faisant passer sur tout le peuple de Dieu, il le

décria auprès du Roi comme un peuple séditieux, qui, usant d'une Religion particulière, brouilloit tout l'Etat. Ce Prince crédule, sans rien examiner davantage, crut cet imposteur et lui permit sur ce rapport de dresser une déclaration telle qu'il lui plairoit, et d'ordonner qu'en tout son Royaume, en un jour qu'il marqua, tous les Juifs fussent tués, hommes et femmes, vieillards et enfans, sans qu'on en épargnât un seul. Esther nièce de Mardochée, qui, par une conduite toute particulière de Dieu, étoit devenue femme d'Assuérus, à la place de Vasti qu'il répudia, sentit vivement le malheur de tout son peuple, quoiqu'elle n'y fût pas comprise, parce que Mardochée dont elle suivoit les sages avis en toutes choses, lui avoit toujours conseillé de céler qu'elle fût Juive. Comme donc elle cherchoit quelque remède à un si grand mal, Mardochée lui conseilla de s'aller présenter devant le Roi pour lui remontrer l'injustice de cette déclaration. Esther représenta d'abord à Mardochée, que c'étoit s'exposer visiblement à la mort, qui étoit inévitable à ceux qui entroient chez le Roi sans y avoir été appelés. Mais Mardochée lui répondit, qu'elle ne crût pas que dans cette perte commune des Juifs elle seule pût sauver sa vie, parce qu'elle étoit dans le palais d'Assuérus. Que si la crainte la tenoit dans le silence, Dieu trouveroit bien un autre moyen de délivrer son peuple, et qu'elle et la maison de son père périroient, et que ce n'étoit peut-être que pour cette occasion unique que Dieu l'avoit fait monter sur le trône. Cette sainte femme après cet avis n'hésita plus, et résolut au moment même de se sacrifier pour tout son peuple. Et s'étant préparée par les larmes, par les prières et par les jeûnes, elle alla jusques dans la chambre du Roi, et parut en sa présence. L'éclat qui environnoit son trône, la magnificence de ses ornemens, mais plus que tout cela, la fureur qui paroissoit déjà dans les yeux de ce Roi, fit que Esther tomba en défaillance. Et Dieu ayant changé en même temps le cœur du Roi, il alla lui-même la relever. Et comme il la rassuroit avec tous ses Ministres, dès que la parole lui fut revenue, elle dit au Roi : J'ai cru, Seigneur, en vous voyant, voir un Ange, et l'éclat qui vous environne a troublé mon cœur et m'a fait sécher de crainte. Et étant encore une fois tombée comme morte, le Roi, tout hors de lui de voir Esther en cet état, la rassura et lui demanda ce qu'elle désiroit de lui, et lui dit qu'il étoit prêt de lui donner jusqu'à la moitié de son Royaume. Esther lui demanda seulement qu'il lui fît la grace de venir le lendemain dîner chez elle avec Aman. Et le Roi le lui promit.

Aman est contraint par le Roi de publier le triomphe de Mardochée son ennemi, dans toute la ville de Susan.

La même année 3495.

Assuérus, après la visite d'Esther, se trouvant la nuit dans une insomnie qui lui arriva par un ordre exprès de Dieu, comme la suite le fait assez voir, employa ces heures de repos et de silence à une occupation très-digne d'un Roi, et se fit lire les Mémoires de son Royaume. On tomba sur l'endroit qui marquoit une conspiration que firent autrefois contre lui deux de ses Officiers, et que Mardochée avoit découverte. Le Roi demanda à celui qui lisoit, quelle récompense avoit reçu Mardochée pour ce service. Il lui répondit qu'il n'en avoit reçu aucune. Assuérus demanda s'il y avoit quelqu'un dans son antichambre. Aman y étoit venu dès le grand matin, pour prier le Roi de lui permettre de faire pendre Mardochée à une potence haute de cinquante coudées. Etant donc entré dans la chambre d'Assuérus, ce Prince lui demanda ce qu'on pourroit faire à un homme que le Roi désiroit honorer beaucoup. Aman s'imaginant

qu'il étoit celui que le Roi pensoit à honorer de la sorte, lui dit qu'il falloit que cet homme fût revêtu de la pourpre royale, qu'il montât sur le cheval du Roi même, qu'il eût son diadême sur la tête, et qu'il fût conduit en cet état par toute la ville par le plus grand du Royaume qui tiendroit les rênes de son cheval, et qui crieroit : Que c'étoit ainsi que seroit honoré celui que le Roi voudroit honorer. Le Roi lui ordonna de faire ponctuellement tout ce qu'il venoit de dire, et de conduire ainsi Mardochée par toute la ville. Il parut donc alors dans la ville de Susan cet étrange renversement dans l'état de ces deux personnes. On vit l'humble Mardochée recevoir le plus haut comble de gloire, par le conseil même et par le ministère d'Aman son plus grand ennemi ; et on vit le superbe Aman forcé par sa propre bouche de plier devant celui qu'il fouloit aux pieds dans son cœur. Lorsque Aman fut rentré chez lui, il plaignit son malheur devant sa femme et les personnes de son Conseil, et ils en tirèrent un triste augure, qui redoubla encore son affliction et sa frayeur. Ils lui dirent que si Mardochée étoit de la race des Juifs, ce qui étoit arrivé jusqu'ici ne seroit que le commencement de sa chute; qu'il ne pourroit lui résister, et qu'il succomberoit enfin sous un si puissant ennemi. La suite fera voir combien cette prédiction étoit véritable, et que si Dieu permet quelquefois que l'injustice armée de la violence soit prête d'accabler ceux qui ne craignent que lui, comme Mardochée, il sait néanmoins leur faire sentir sa protection, lorsque l'heure est venue de les tirer du péril, où ils ne se sont engagés que pour avoir voulu lui être fidelles.

Assuérus fait pendre Aman à la potence qu'il avoit préparée pour Mardochée, et rétracte l'édit de mort qu'il avoit publié dans tout son royaume contre les Juifs.

La même année 3495.

ASSUERUS étant allé dîner chez la reine Esther avec Aman, pressa Esther de lui déclarer ce qu'elle désiroit de lui. Mais Esther changea aussi-tôt la joie d'un festin dans la douleur que la vue des maux à venir lui avoit rendue continuelle; et prenant un visage et un langage de suppliante, elle ne demanda au Roi pour toute grace que sa vie et la vie de son peuple. Elle lui déclara la malignité d'Aman, et par quelles impostures il avoit surpris sa facilité, et comme, abusant insolemment du nom et de l'autorité du Roi, il avoit proscrit tous les Juifs. Ce Prince, qui avoit naturellement de la bonté et de la justice, fut surpris quand on lui représenta jusqu'où sa crédulité et la cruauté de son Ministre avoient pu aller. Et le regret qu'il en eut fit qu'il quitta le festin et se retira dans un petit bois qui étoit proche. Pendant ce temps, Aman voyant

l'extrême péril qui le menaçoit, se jeta sur le lit de la Reine et la prioit de le secourir. Le Roi entra dans la chambre et le vit en cet état. Et entrant en une furieuse colère de ce qu'en sa présence même il vouloit faire violence à Esther, il ordonna sur l'heure qu'on le fît mourir. Mais comme la sagesse de Dieu confondant la vanité des hommes, garde toujours une grande proportion entre les crimes et les supplices, un des officiers qui étoit présens, dit au Roi qu'Aman avoit préparé une potence haute de cinquante coudées pour y pendre Mardochée. Le Roi commanda aussi-tôt qu'on l'y attachât lui-même. Quoique l'on eût si fort commis l'autorité de ce Prince contre les Juifs, dit St. Ambroise, il ne tint point néanmoins à déshonneur de reconnoître publiquement qu'un Ministre ambitieux l'avoit trompé; et au lieu de pousser jusqu'au bout une violence, parce qu'il s'y étoit déjà engagé, il la fit cesser au contraire aussi-tôt qu'il en connut l'injustice. Il tourna sa juste indignation contre ceux qui abusoient si cruellement de sa puissance, et qui ne se servoient de l'accès qu'il leur donnoit auprès de sa personne, que pour perdre comme leurs ennemis ceux que le seul zèle de la loi de Dieu retenoit dans leur devoir, et ne leur permettoit pas de rendre aux hommes un respect qui n'est dû qu'à Dieu. Le Roi, par une déclaration toute contraire à la première, témoigna publiquement l'estime qu'il faisoit des Juifs, qu'on lui avoit représentés comme des gens rebelles et factieux; et la paix revint en un moment dans tout l'état, par la mort d'un seul homme qui y avoit excité un si grand trouble. Dieu fait voir clairement dans cette histoire, qu'il tient dans sa main le cœur des Rois, et il leur donne une admirable instruction par ce livre divin, afin que se souvenant qu'ils sont établis du Ciel pour régner, ils tâchent de porter eux-mêmes le poids de leur couronne, et de voir tout de leurs propres yeux, de peur que s'ils abandonnent toute leur autorité entre les mains de ceux qu'ils honorent de leur confiance, il ne s'en trouve qui en abusent, comme Aman, pour satisfaire leurs passions et leurs intérêts aux dépens de la justice et de la réputation du Prince.

Le saint homme Job est tenté par le démon qui lui ôte tout son bien et tous ses enfans, le frappe d'une plaie épouvantable, et ne lui laisse que sa femme pour le porter à l'impatience.

L'on ne sait pas positivement en quel temps s'est passée cette histoire : néanmoins il y a apparence que ç'a été pendant que les Israélites étoient dans le désert.

LE saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avoit durant toute sa vie allié deux choses bien difficiles, une grande vertu avec de grandes richesses. Il étoit, dit l'Ecriture, juste, simple, craignant Dieu, et il ne se contentoit pas de se retirer du mal lui-même, mais se souvenant qu'il étoit père, il ne se lassoit point d'instruire aussi ses enfans dans la crainte de Dieu, et lui offroit souvent des sacrifices pour les fautes secrètes qu'ils auroient pu commettre contre lui. Le démon ne put souffrir une si grande vertu sans lui donner quelque atteinte. Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même, et ne trouvant rien dans la vie de Job qu'il pût blâmer, il accusa ses intentions cachées, soutenant devant Dieu qu'il ne le servoit qu'à cause des avantages

temporels qu'il en recevoit. Dieu, pour confondre ce calomniateur, et pour le convaincre davantage de son imposture, lui donna la puissance de lui ravir tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa malignité; et pour mieux accabler ce saint homme par un grand nombre de maux, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourir tous ses enfans sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étoient à table. Job reçut en même temps ces tristes nouvelles, sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu, et il dit ces paroles, qui depuis sont devenues si célèbres: Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté; ce qui a plu au Seigneur a été fait, que son saint nom soit béni! L'innocence que ce saint homme conserva en cette rencontre, qui ne servit qu'à rendre sa vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, désespéra cet esprit de malice, qui se voyoit confus par celui qu'il avoit voulu confondre. C'est pourquoi il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair, parce qu'il ne peut rien contre les Saints qu'autant que Dieu le lui permet. Dieu lui accorda sa demande pour confondre encore plus sa malignité, et pour faire voir qu'il n'y avoit rien que de très-sincère dans la vertu de son serviteur. Le démon alors frappa Job d'un ulcere épouvantable, qui lui couvroit tout le corps. Il fut réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec le têt d'un pot de terre la pourriture qui sortoit de ses plaies et les vers qui s'y formoient. Il ne lui restoit alors de tout ce qu'il possédoit autrefois dans le monde, que sa femme seulement, que le Démon lui avoit laissée, pour être, non la consolatrice, mais la tentatrice de son mari, et pour le porter à l'impatience. Car cette femme jugeant par ces malheurs que la piété de ce saint homme étoit vaine, tâcha de le jeter dans des paroles de blasphême et de désespoir. Mais Job résista aux traits de sa langue envénimée, et se contenta pour la faire taire de lui dire ces paroles: Vous avez parlé comme une femme insensée; puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? Il vit d'un œil éclairé ce que l'on doit craindre des personnes qui nous sont les plus unies. Et St. Augustin, admirant sa fermeté en cette rencontre, dit que Job n'ayant point succombé à cette Eve, est devenu incomparablement plus glorieux sur son fumier, qu'Adam ne le fut autrefois dans toutes les délices du Paradis.

Job au lieu d'être consolé par trois Princes ses amis qui le viennent voir, n'en reçoit que de l'affliction, parce qu'ils le vouloient faire passer pour coupable.

JOB étant réduit dans l'état qui a été marqué auparavant, paroissoit être dans le comble de l'affliction, s'il ne lui en fût encore survenu une nouvelle, qui blessoit autant son cœur que ses autres maux lui étoient sensibles dans le corps. Trois de ses amis, à qui l'Ecriture donne le nom de Rois, vinrent le visiter pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à son malheur. Mais au lieu de recevoir d'eux quelque consolation solide, il eut besoin de se défendre contre la fausseté de leurs raisons et l'injustice de leurs pensées. Tout ce qui restoit à ce bienheureux homme dans une si rude épreuve, étoit le témoignage de sa conscience et l'innocence de sa vie passée. Et c'est ce que ces amis indiscrets vouloient lui ôter, en soutenant qu'il falloit qu'il eût commis de grands crimes, puisque Dieu le châtioit si sévérement. Ils jugeoient de la conduite de Dieu sur ce saint homme avec un sens tout humain, et ils ne mêloient de graves discours dans ce qu'ils disoient contre lui que pour donner plus d'autorité à leurs médisances. Ce saint homme souffrit ce dernier mal avec plus de peine qu'il n'avoit souffert tous les autres; et quelque effort qu'il fît pour les faire entrer dans des sentimens de

raison et d'équité, ils montrèrent par leur exemple combien il est dangereux aux hommes de se laisser prévenir de mauvaises impressions, et de concevoir d'abord des pensées peu favorables à l'innocence des Saints. Car se laissant aller aux apparences qui sembloient favoriser les préventions de leur esprit, ils crurent toujours que Job étoit coupable, parce qu'il étoit traité en coupable. Mais Dieu vengea enfin son serviteur de cette injure. Il se mit en colère contre des amis si injustes. Il traita leurs sentimens de folie, et déclara qu'il ne leur pardonneroit leur faute que par les prières de celui-là même qu'ils vouloient faire passer pour un criminel. Cet exemple, disent les Pères, doit apprendre à ne juger jamais mal des Saints et des Justes dans ce monde, quelques maux qu'ils y souffrent, et à n'estimer pas aussi ceux qui étant plus corrompus dans l'ame, que Job ne l'étoit sur son fumier dans le corps, sont dans l'abondance de toutes sortes de biens. Car la foi prend d'ordinaire tout le contraire des sens. Ceux qui paroissent puissans et justes sont souvent pauvres et criminels aux yeux de Dieu; et ceux qui sont méprisés comme pauvres et déshonorés comme coupables, en sont souvent d'autant plus riches en graces et en vertus, au jugement de celui qui pénètre le fond des cœurs. Dieu justifia Job alors d'une manière publique et éclatante, en lui rendant encore plus de richesses que le démon ne lui en avoit ôté. Mais maintenant Dieu permet souvent que ses plus fidelles serviteurs demeurent accablés et déshonorés jusqu'à la fin de leur vie, parce qu'après l'exemple de JESUS-CHRIST et des Saints, ceux qui en veulent être les disciples et les imitateurs, ne doivent craindre de maux que ceux qui souillent et qui blessent l'ame, ni estimer de récompenses que celles qui sont invisibles et éternelles.

Du saint prophète Isaïe.

Isaïe commença à prophétiser l'an du Monde 3219. Avant J. C. 785. Et il prophétisa durant plus de 100 ans.

LE prophète Isaïe, qui est le premier dans l'ordre des Prophètes, se peut aussi appeler en toutes manières le premier de tous. Sa naissance royale, son excellente piété, son éloquence inimitable et toute divine, et sa pénétration dans l'avenir, l'ont rendu un homme tout-à-fait extraordinaire. Il parle si clairement de J. C. et de l'Eglise, qu'il a toujours très-justement passé plutôt pour un Evangéliste que pour un Prophète, et pour un Historien qui rapportoit ce qui étoit déjà arrivé, que pour un homme qui prédisoit ce qui ne devoit s'accomplir qu'après tant de siècles. Entre les autres visions qu'il eut, celle-ci fut une des plus considérables. Dieu lui parut dans sa Majesté; et pour user du terme de St. Jean l'Evangéliste, il vit la gloire de Dieu qui étoit assis sur un trône élevé, environné de Chérubins, qui, par des cris redoublés, chantoient ce divin Cantique que l'Eglise encore aujourd'hui chante à Dieu

dans la célébration de ses mystères. Isaïe, dans une vue si claire de la sainteté de Dieu, entra dans une humiliation profonde, et témoigna qu'il avoit des lèvres trop impures pour annoncer aux hommes de si grandes choses. Lorsqu'il se plaignoit lui-même dans cette pensée, un des Chérubins qui environnoient le trône de Dieu, prit avec les pincettes un charbon ardent du feu qui étoit sur l'Autel, et en vint toucher les lèvres de ce saint Prophète pour le purifier de toutes ses taches. Après l'effet de ce feu divin et l'assurance que l'Ange lui donna que ses lèvres étoient pures, il s'offrit sans peine pour aller prêcher au peuple ce que Dieu lui ordonneroit de lui dire. Ce saint Prophète, comme disent les Saints Pères, apprit aux Prédicateurs de l'Evangile quelle pureté ils doivent avoir avant que de s'engager dans un si saint ministère, et combien ils doivent prier Dieu, comme ils le font tous les jours à la Messe avant que de dire l'Evangile, qu'il envoie du Ciel non-seulement un charbon de feu, comme à ce saint Prophète, mais, comme dit St. Bernard, un brasier tout entier, pour les rendre aussi purs qu'ils le doivent être. Isaïe, selon la tradition des Juifs et des Saints Pères, mourut enfin dans la persécution, le roi Manassés l'ayant fait scier avec une scie de bois, pour lui ôter la vie avec une douleur encore plus violente. Sa mort précieuse devant Dieu a été marquée expressément dans l'Epître aux Hébreux, où l'Apôtre parle en ces termes des vertus et des souffrances des Saints Prophètes : Ils ont été tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Ils ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés; ils ont été sciés; ils ont été éprouvés en toute manière. Ils sont morts par le tranchant de l'épée. Ils ont été vagabonds, abandonnés, affligés et persécutés, eux dont le monde n'étoit pas digne. L'Ecclésiastique, avant St. Paul, rapporte encore l'éloge de ce saint Prophète, en ces termes : Ezéchias fit ce qui étoit agréable à Dieu. Il marcha courageusement dans la voie de David son père que lui avoit recommandé Isaïe, qui fut un grand Prophète et fidelle aux yeux du Seigneur. Le Soleil pendant sept jours se retourna en arrière, et il ajouta plusieurs années à la vie du Roi. Il vit la fin des temps par un grand don de l'esprit, et il consola ceux qui pleuroient dans Sion. Il prédit ce qui devoit arriver jusqu'à la fin des temps; et il découvrit les choses secrètes avant qu'elles arrivassent. On ne peut rien ajouter aux louanges de ces saints Prophètes dont Isaïe a été le chef, puisque c'est le Saint-Esprit même qui a fait leur éloge, et qu'il s'est servi pour les louer de la langue de l'Auteur de l'Ecclésiastique et de St. Paul.

Du saint prophète Jérémie.

Jérémie a commencé à prophétiser l'an du Monde 3375. Avant J. C. 629. Et il a prophétisé pendant près de 45 ans.

LE prophète Jérémie étoit un homme d'une vertu admirable. Il fut sanctifié dès le ventre de sa mère, et il commença à prêcher dès l'âge de quinze ans. Il eut plusieurs révélations sur le sujet des malheurs qui devoient arriver aux Juifs; et il est celui de tous les Prophètes qui les a ressentis et qui les a exprimés, selon qu'il paroît dans ses Lamentations, en des termes plus pathétiques. Comme il en étoit si vivement touché lui-même, il les prédisoit aussi aux autres avec une force extraordinaire, et il ne se lassoit point de faire retentir par-tout les paroles menaçantes que Dieu l'obligeoit de dire à son peuple. Une liberté si généreuse lui attira bientôt la haine des hommes. Ils ne le regardèrent plus que comme l'objet de leur aversion, et ils lui suscitèrent des persécutions toujours nouvelles. Ce saint homme souffrit avec un courage héroïque les outrages de

ses ennemis. Il vit sans s'étonner leurs mauvais desseins contre lui, leurs menaces et les supplices qu'ils lui préparoient; et bien loin d'en être plus timide dans ses prédications, il y fit au contraire paroître plus de feu qu'auparavant. Enfin, les Princes ayant conjuré sa mort entre eux, s'adressèrent au roi Sédécias qui aimoit ce Prophète, et lui demandèrent le pouvoir de le jeter dans une citerne sans eau, qui étoit pleine de boue. Ce Roi foible ne put résister à leurs demandes. Il abandonna un si saint homme à la fureur de ses ennemis, qui le descendirent au moment même dans cette fosse, où il ne pouvoit vivre long-temps. Mais un Officier du Roi lui ayant représenté avec beaucoup de zèle l'injustice que l'on faisoit à Jérémie, Sédécias l'envoya retirer de cette basse fosse, et il le protégea toujours depuis contre la malignité de ses calomniateurs. St. Jérôme admire qu'un homme seul et abandonné, comme étoit Jérémie, ait pu résister à un Prince, à tous les grands de sa Cour, et à tout un peuple. Et il reconnoît en même temps qu'on ne doit pas attribuer un si grand miracle à la foiblesse de l'homme, mais à la toute-puissance de Dieu. Car nous voyons, dès l'entrée du livre de ce Prophète, que Dieu lui promet de le rendre comme une colonne de fer et un mur d'airain; et que quelques efforts que tous les hommes ensemble pussent faire contre lui, il demeureroit toujours ferme et inébranlable, parce que Dieu étoit avec lui pour le soutenir. C'est là la source de ce courage si extraordinaire qui a paru dans les Saints. Ils n'ont point cédé à la violence, parce que leur force venoit d'en haut. Et c'est en ce sens que St. Cyprien a dit: Qu'un homme de Dieu, qui a Dieu dans le cœur, sa crainte devant les yeux, et sa vérité dans la bouche, peut être tué, mais qu'il ne peut être vaincu.

Du saint prophète Baruch.

Avant J. C. 600 ans.

QUELQUE considérable que le prophète Baruch fût par sa naissance, il le fut encore plus par sa piété, qui lui fit mépriser tous les avantages du monde pour se rendre le disciple du saint prophète Jérémie, pour lui servir de secrétaire, et pour être le compagnon de ses peines et de ses travaux. Il fut le fidelle interprète de toutes les volontés de ce Prophète, qu'il avoit choisi pour son maître ; et lorsqu'il étoit en prison, il porta sans rien craindre ses paroles les plus menaçantes devant les Princes et les grands Seigneurs, sans qu'il paroisse qu'il ait jamais pensé à affoiblir en rien cette fermeté admirable qui se voit dans toute la conduite et dans tous les écrits de Jérémie. Il lui rendit toutes les assistances possibles, dans toutes les traverses qui lui arrivèrent et dans les rencontres différentes où il fut obligé de se cacher pour éviter la fureur de la persécution. Il est vrai que parmi tant de peines qui étoient dans l'ancienne Loi l'image de celles que devoient souffrir un jour les Ministres de la Loi

nouvelle, la foiblesse humaine fut prête à succomber, et que le saint homme Baruch se laissant trop abattre par les maux qu'il souffroit, dit ces paroles de découragement, comme le rapporte Jérémie : Hélas ! malheureux que je suis, pourquoi Dieu m'envoie-t-il ainsi douleur sur douleur? Je passe toutes les années de ma vie dans les gémissemens, et je n'ai jamais trouvé de repos. Mais Dieu releva son courage par Jérémie même, dont la compagnie lui attiroit ces persécutions, et il lui dit dans l'esprit de Dieu, qu'il ne devoit pas se plaindre ainsi de ses maux, puisqu'il voyoit l'état où tout le peuple étoit réduit ; qu'il n'étoit pas juste de chercher du repos, pendant que toute sa nation étoit accablée de misère ; et qu'en quelque lieu qu'il se trouveroit, Dieu seroit toujours sa protection et son salut. Après s'être tenu inviolablement attaché à Jérémie jusqu'à la mort de ce bienheureux Prophète, il encouragea après lui le peuple par ses instructions, qui sont non-seulement pleines d'un zèle divin, comme celles de Jérémie, mais encore d'une humilité profonde. Car voici la manière dont il parle à Dieu : Seigneur, exaucez nos prières, et tirez-nous de captivité pour vous-même, afin que toute la terre sache que vous êtes le Seigneur notre Dieu. Seigneur, jetez les yeux sur nous du haut de votre maison sainte ; daignez nous entendre et exaucez-nous. Ouvrez vos yeux et considérez, parce que les morts qui sont dans le sépulcre, dont l'ame a été arrachée des entrailles de leurs corps, ne rendront point l'honneur et la gloire au Seigneur ; mais ce sera l'ame qui s'attriste de la grandeur des maux qu'elle a faits, qui va toute courbée et accablée de langueur. Ce sont les yeux languissans et ce sera l'ame pressée de la faim qui vous rendra gloire, ô Seigneur, et qui révérera votre justice ! Ce saint Prophète, après avoir représenté les diverses plaies dont Dieu avoit frappé son peuple, ajoute aussi-tôt : La justice est au Seigneur notre Dieu, et pour nous il ne nous reste que la confusion sur notre visage. Il apprend ainsi aux Chrétiens, qui sont les Disciples non-seulement des Prophètes, mais d'un Dieu crucifié, que ce n'est rien de souffrir constamment, si on ne souffre humblement ; et que si la patience est la perfection de la charité, l'humilité est la sanctification de la patience, et rend invincible cette vertu qui est le soutien de toutes les autres.

Du saint prophète Ezéchiel.

LE prophète Ezéchiel a prophétisé durant vingt-deux années, dont les onze premières concoururent avec les onze dernières de Jérémie. Il étoit de la race Sacerdotale, aussi bien que Jérémie, du temps duquel il vivoit. Il fut des premiers qui furent transportés à Babylone avec Jéchonias roi de Juda, et il prêcha dans cette terre étrangère aux Juifs avec lesquels il avoit été emmené. Il a eu des visions très-mystérieuses, mais qui ont toujours paru si difficiles à développer, que parmi les Juifs autrefois il étoit défendu à tout le monde de lire le commencement et la fin de ce Prophète, avant l'âge de trente ans. Les Saints Pères disent que la raison de ces obscurités étoit peut-être que ce Prophète étoit parmi un peuple idolâtre, et qu'il n'étoit pas juste que les Babyloniens comprissent les secrets de Dieu qui les révéloit à son Prophète d'une manière si obscure, qu'ils ne pouvoient être compris que par une grace particulière de Dieu. Cette première vision de ce Prophète, des animaux et des roues, est si pleine de merveilles, que St. Grégoire qui l'explique fait

voir par les choses qu'il en dit, combien il y en auroit encore à dire. Il suffira de marquer ici, en un mot, que ce mélange d'animaux qui n'en forme qu'un, figuroit, selon St. Grégoire, le mélange de plusieurs membres de l'Eglise, qui ne formeroient qu'un seul corps; et l'union que tous les Chrétiens auroient entre eux par la foi parmi tant de contrariétés apparentes qui se trouveroient entre eux, qui est aussi admirable en soi que ce mélange d'animaux paroît surprenant lorsqu'il se présente à nos yeux. Les uns, dit ce St. Père, excellent en esprit et en intelligence, et sont au-dessus des autres ce qu'est l'homme au-dessus des animaux. Les autres ont le courage du lion pour souffrir constamment toutes les persécutions. Les autres, par leurs mortifications et intérieures et extérieures, s'offrent à Dieu comme des victimes; ce qui est représenté par le jeune bœuf. Les autres s'élèvent dans une haute contemplation, et ils sont semblables à l'aigle : mais tous néanmoins ne forment ensemble qu'un même corps, et ils sont liés entre eux par la même foi et la même charité. Le même Pape dit que ces animaux mystérieux figurent encore les grands justes, et que les roues enlassées les unes dans les autres représentent les simples fidelles. Ces roues s'élèvent de la terre à mesure que les animaux s'élèvent, parce que les fidelles s'avancent vers le Ciel à proportion que les Pasteurs y montent eux-mêmes. Car ils sont comme les aigles qui portent leurs petits sur leurs ailes, et qui volent au-dessus d'eux pour leur apprendre à voler.

Vision que le prophète Ezéchiel eut de plusieurs os tous desséchés qui reprirent une forme humaine.

Environ l'an du Monde 3420. Avant J. C. 584.

ENTRE toutes les visions du prophète Ezéchiel, celle qui est représentée dans cette figure est très-fameuse et a toujours été très-considérée dans l'Eglise. L'esprit de Dieu l'emporta dans une grande campagne pleine d'un nombre innombrable d'os de mort desséchés depuis fort long-temps. Il lui fit faire le tour de cette campagne, et lui ordonna ensuite de commander à ces os de s'approcher l'un de l'autre et de rentrer dans leur place naturelle. Dès qu'il eut fait ce commandement de la part de Dieu, à qui toutes choses sont vivantes et au pouvoir duquel rien ne résiste, le Prophète en vit aussi-tôt l'exécution avec un effroyable bruit. Tous ces os se réunirent; les nerfs, les muscles, la chair et la peau les couvrirent ensuite, et il se forma des corps parfaits, auxquels il ne manquoit plus que la vie. Le Prophète, par un nouvel ordre de Dieu,

ayant attiré des quatre parties du monde sur ces corps entiers, mais inanimés, le même esprit qui inspira autrefois la vie au premier homme après l'avoir formé de terre, ces corps se levèrent tout d'un coup et parurent pleins de vie. Dieu voulut tracer ainsi devant ce Prophète un crayon de ce qui se fera un jour en la résurrection de nos corps, et, comme dit Saint Ambroise, il nous en a assuré nous-mêmes en la personne de son serviteur. Nous avons vu par les yeux de ce saint Prophète ce que nous verrons un jour nous-mêmes. Dieu voulut aussi nous faire comprendre par cette vision, que quelque désespérée que soit une ame qui a vieilli long-temps dans le péché, qui est semblable alors non-seulement à un corps mort, mais à des os desséchés, il peut néanmoins, quand il lui plaît, la ressusciter et la tirer comme du tombeau pour lui donner une nouvelle vie. Comme Dieu a tiré d'abord l'ame du néant de l'être, il l'a tirée ensuite du néant du péché. Et cette seconde création est encore plus admirable que la première. Car la première création n'a coûté à Dieu qu'une parole, au lieu que la seconde est le fruit de la mort et le prix du Sang d'un Dieu incarné.

Le prophète Daniel révèle au roi Nabuchodonosor un songe qu'il avoit eu, et lui explique ce qu'il vouloit dire.

L'an du Monde 3398. Avant J. C. 606. * L'an du Monde 3301. Daniel n'ayant que 14 ans.

LE prophète Daniel étoit de la race royale des princes de Juda, et fut emmené tout jeune à Babylone par le roi Nabuchodonosor, lorsqu'il vint la première fois assiéger Jérusalem, et prit le roi Joakim qui étoit dans la quatrième année de son règne, d'où l'on doit commencer à compter les soixante-dix années de la captivité marquée par les Prophètes. Daniel fut durant cette captivité même très-exact à observer la loi de Dieu, et il ne voulut point manger des viandes que le Roi lui faisoit servir de sa table. Malasar qui avoit soin de lui, d'Ananie, de Mizaël et d'Azarie, eut peur que s'il ne leur donnoit que des légumes, comme ils l'en supplioient, ils ne devinssent plus maigres que les autres jeunes captifs, et qu'il n'irritât ainsi le Roi contre lui. Mais en ayant fait l'essai durant

dix jours, à la prière de Daniel, leurs visages se trouvèrent plus beaux et plus gras que ceux des autres qui se nourrissoient des viandes les plus délicates. Dieu fit voir ainsi combien il aime l'abstinence qui vient de son ordre, et que ce ne sont pas proprement les viandes qui nourrissent, mais la bénédiction qu'il y donne. Dieu, pour élever davantage ce saint Prophète en gloire, voulut le signaler, comme il fit autrefois Joseph, par l'interprétation d'un songe qui avoit épouvanté le Roi. * Mais il fit plus que Joseph, en ce qu'il lui découvrit non-seulement l'interprétation du songe, mais le songe même. Nabuchodonosor avoit inutilement consulté tous les Sages de son Royaume. Ils lui avoient tous déclaré qu'il étoit impossible aux hommes de deviner ce qu'un autre homme avoit songé, et que tout ce qui se pouvoit faire étoit d'expliquer ce que les songes signifioient. C'est pourquoi ce Prince les condamna tous à la mort. Daniel ayant su ce cruel arrêt, qui le comprenoit aussi lui et ses compagnons avec les autres Sages, pria qu'on le suspendît; et après avoir invoqué Dieu durant quelque temps avec Ananie, Mizaël et Azarie, il vint se présenter devant le Roi pour lui déclarer quel avoit été son songe. Il lui dit qu'il avoit vu une statue extraordinairement grande, dont la tête étoit d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds partie de fer et partie de terre; mais qu'une pierre arrachée d'une montagne sans que la main d'aucun homme y eût de part, frappant la statue par les pieds, la brisa et la réduisit en poudre. Il lui dit encore que la tête d'or de cette statue marquoit son Royaume, qu'après son Royaume il en viendroit un autre d'argent qui seroit moindre que le sien, et qu'après ce second il en viendroit un troisième qui seroit d'airain et qui seroit suivi d'un autre de fer qui briseroit tout. Nabuchodonosor admira Daniel jusqu'à le vouloir adorer, lui offrir de l'encens et lui immoler des victimes; mais cet humble Prophète lui avoit déclaré d'abord que ce n'étoit que du Ciel qu'il avoit reçu cette lumière. Ainsi ce Prince reconnoissant que le Dieu de Daniel étoit le Dieu des Dieux, il éleva son Prophète en grand honneur et le fit Gouverneur de la province de Babylone, et maître de tous les Sages de ce pays-là. Daniel remercia le Roi, et lui ayant fait trouver bon qu'il demeurât auprès de lui dans son Palais, il le pria d'honorer des marques de sa bienveillance Ananie, Mizaël et Azarie ses compagnons, afin que, comme ils avoient été si près d'être tués avec tous les Sages de Babylone, et qu'ils l'avoient aidé à détourner ce malheur par leurs prières, ils eussent part aussi à la gloire où ce Prince vouloit l'élever.

Le roi Nabuchodonosor fait jeter dans une fournaise ardente trois jeunes Hébreux, d'où ils sont miraculeusement délivrés.

L'an du Monde 3417. Avant J. C. 587. Ces jeunes hommes ayant environ 36 ans.

QUELQUE temps après, le roi Nabuchodonosor ayant fait faire une grande statue d'or, haute de soixante coudées et large de six, commanda à tous ses sujets de l'adorer. Quelques esprits malicieux ayant pris occasion de cet édit du Roi, d'observer les trois jeunes hommes Hébreux, Ananie, Mizaël et Azarie, dont la grande élévation leur déplaisoit, les accusèrent devant le Roi de ce qu'ils n'adoroient pas sa statue comme tous ses autres sujets. Ce Prince fut fort irrité de ce rapport. Mais sa colère n'étonna point ces jeunes hommes, qui représentèrent humblement au Roi, que le Dieu qu'ils adoroient pourroit bien, s'il le vouloit, les tirer d'entre ses mains; mais que quand il ne lui plairoit pas de le faire, ils n'adoreroient pas néanmoins sa statue ni ses autres Dieux. Nabuchodonosor ne put souffrir cette fermeté si sainte; et se croyant méprisé par ces jeunes

hommes qui ne lui préféroient que Dieu seul, il les fit jeter dans une fournaise ardente. Mais dieu vérifia alors à la lettre ce qu'il avoit dit par son serviteur David, qu'il se trouveroit avec ceux qui seroient dans l'affliction. L'Ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes, et il arrêta la violence du feu, qui épargna même leurs habits et ne consuma que leurs liens. Ils trouvèrent une douce rosée au milieu des flammes, et brûlant dans le cœur d'un feu plus ardent que n'étoit celui qui les environnoit au-dehors, ils rendirent grace à Dieu d'une protection si visible, et invitèrent toutes les créatures à le bénir avec eux. Le Roi, surpris de ce miracle, les fit sortir de cette fournaise, et il commanda à tous ses peuples d'adorer le Dieu que ces jeunes hommes servoient, par un édit solennel conçu en termes : Le Dieu Très-Haut a fait en mon Royaume des merveilles et des prodiges, c'est pourquoi nous avons résolu de publier ses merveilles parce qu'elles sont étonnantes, et ses prodiges parce qu'ils sont grands. Son Royaume est un Royaume éternel, et sa puissance s'étend dans la succession de tous les siècles. Les Saints Pères remarquent que ces jeunes hommes dans la fournaise sont l'image des Saints dans l'affliction. Le feu ne brûle que leurs liens, l'affliction de même ne consume que ce qu'il y a de foible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu. Un Ange descend avec eux dans la fournaise, Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu de la fournaise devient une rosée pour ces Saints et ne consume que ceux qui les y avoient jetés, ainsi les maux des Justes les consolent et les sanctifient, et ne retombent que sur ceux qui les font souffrir. Mais ces punitions autrefois étoient extérieures et visibles, au lieu que maintenant elles sont toutes intérieures et invisibles.

Le roi Nabuchodonosor, par une juste punition de son orgueil, est changé en bête.

L'an du Monde 3434. Avant J. C. 570. Daniel ayant environ 79 ans.

LE roi Nabuchodonosor étant de retour à Babylone, après la conquête de l'Egypte et la victoire remportée sur tous ses ennemis, s'oubliant dans les prospérités de son Royaume, et faisant de jour en jour monter son orgueil jusqu'à son comble, Dieu voulut en faire un exemple, pour apprendre en lui non-seulement à tous les Princes, mais encore à tous les hommes à ne se pas élever, et à se souvenir toujours qu'ils sont hommes. Dieu lui voulut faire voir en songe le jugement qu'il vouloit exercer sur lui; et après l'avoir rapporté à Daniel, ce Saint le lui expliqua en cette manière : Vous avez vu, ô Roi, un grand arbre qui touchoit le Ciel de sa cime et qui couvroit la terre de ses branches. Son bois étoit d'une beauté admirable; il étoit chargé de toutes sortes de fruits; les bêtes de la terre se nourrissoient sous son ombre, et les oiseaux du Ciel faisoient leur nid dans ses branches. Ce grand arbre que vous avez vu, ô Roi, c'est vous-même, dont la grandeur s'est élevée jusqu'au Ciel et s'est

étendue sur toute la terre. Cet esprit toujours veillant que vous avez vu descendre du Ciel, et qui a dit : Coupez cet arbre et l'abattez ; gardez-en néanmoins la racine, et liez-la avec le fer ; qu'elle soit trempée de la rosée, et qu'elle se nourrisse avec les bêtes jusqu'à ce que sept ans soient passés sur elle. C'est l'arrêt que le Très-Haut a prononcé contre le seigneur mon Roi, qui s'exécutera en cette sorte : Vous serez chassé d'entre les hommes ; vous habiterez avec les bêtes farouches ; vous mangerez du foin comme un bœuf, et vous serez trempé de la rosée du Ciel, jusqu'à ce que vous sachiez que le Très-Haut est maître de tous les Royaumes et qu'il les donne à qui il lui plaît. Cette prédiction s'accomplit ainsi. Lorsque ce Roi admiroit les merveilleux ouvrages qu'il avoit fait faire, et la grandeur de la ville de Babylone qu'il avoit bâtie pour être la capitale de son Royaume, il se sentit frappé tout d'un coup de la main de Dieu, qui accomplit en un moment cette prédiction qu'il lui avoit fait faire un an auparavant par Daniel. Il fut chassé de la société des hommes, et il demeura avec les bêtes farouches. Il y fut durant sept ans. Ses cheveux devinrent grands comme le plumage d'un aigle, et ses ongles comme les griffes des oiseaux de proie. Dieu fit voir par cet exemple si sensible combien il punit la vanité secrète du cœur, et qu'il sait rabaisser jusques dans l'état des bêtes ceux qui veulent s'élever au-dessus des hommes. Nabuchodonosor, dit St. Bernard, est l'image de l'homme pécheur. En s'élevant d'orgueil, il perdit tous ses Etats, et devint semblable aux animaux, comme l'homme en péchant a perdu la grace et est devenu semblable aux bêtes et aux démons. Mais comme ce Prince enfin, dans un état si funeste, éleva ses yeux vers Dieu qui le rétablit non-seulement dans la forme d'homme, mais encore dans son Royaume ; ainsi lorsque le pécheur soupire vers Dieu dans sa misère, non-seulement il sort de l'état de bête où il étoit, mais il rentre même dans la vie des Anges et dans la possession des graces du Ciel. Car, comme dit un Père de l'Eglise, si l'orgueil a changé autrefois les Anges et change encore aujourd'hui les hommes en démons, l'humilité aussi rétablit dans la vie des Anges ceux qui avoient vécu selon le corps comme des bêtes, et selon l'esprit comme des démons.

Le roi Balthasar étant à table, voit une main qui en trois mots écrit l'arrêt de sa condamnation.

BALTHASAR roi de Babylone, et fils de Nabuchodonosor ou plutôt, selon St. Jérôme, son petit-fils, ayant fait un magnifique festin à tous les Grands de son Royaume, voulut joindre à son luxe l'impiété et la profanation des choses saintes. Car il commanda qu'on apportât les vases sacrés que Nabuchodonosor avoit emportés de Jérusalem, et il s'en servit non-seulement pour lui-même, mais y fit boire encore ses officiers et toutes ses femmes. Dieu fut irrité du mépris que ce Prince faisoit de son saint culte ; et lorsqu'il lui insultoit de la sorte, il lui fit paroître au milieu de ce festin sacrilége une main qui écrivoit trois mots sur la muraille, qui étoient sans qu'il le sût l'arrêt de sa condamnation. Il fit aussi-tôt assembler tous les Sages de Babylone pour expliquer ces mots et pour le tirer du trouble étrange dont il étoit saisi. Mais n'ayant pu même lire cette écriture, la Reine se souvint de ce que Daniel avoit fait autrefois dans une semblable rencontre, et parla de lui au Roi, qui le fit

venir. Ce saint Prophète rejeta d'abord les présens que le Prince lui offrit s'il pouvoit lui expliquer ce mystère, et avec une liberté toute sainte il lui dit, que n'étant point devenu humble par l'exemple de son père Nabuchodonosor, dont l'orgueil avoit été si sévérement puni par son changement en bête, Dieu irrité contre ses excès avoit enfin écrit sa condamnation en trois mots : *Mane*, *Thecel*, *Phares*. Que le premier mot *Mane*, marquoit que Dieu avoit compté les jours de son règne, et qu'ils étoient enfin accomplis. Que par le mot de *Thecel*, Dieu marquoit qu'il l'avoit pesé dans sa juste balance, et qu'il l'avoit trouvé de beaucoup trop léger. Et qu'enfin le mot de *Phares* signifioit que son Royaume étoit divisé et partagé entre les Mèdes et les Perses. Ce Prince ne laissa pas d'honorer Daniel, quoiqu'il ne lui eût prédit que des choses si funestes, et elles furent accomplies dès la nuit suivante, où il fut tué, laissant un exemple terrible, dit St. Jérôme, à tous ceux qui abusent des choses infiniment plus saintes que n'étoient ces vases sacrés ; et qui doivent croire que s'ils n'en font une véritable pénitence, leur condamnation est très-assurée, quoiqu'elle ne soit pas écrite visiblement devant leurs yeux comme celle de ce Prince.

Daniel est jeté dans la fosse aux Lions, et en est miraculeusement délivré.

DARIUS étant devenu maître de tous les États de Balthasar, honora le prophète Daniel et le regarda toujours comme un homme rempli de l'esprit de Dieu, parce qu'il savoit ce qu'il avoit autrefois prédit à Nabuchodonosor et à Balthasar son fils. Mais s'il put l'élever en honneur, il ne put le délivrer de l'envie que les autres Seigneurs de sa Cour conçurent de son élévation. Comme sa vie étoit irréprochable, et qu'ils vouloient néanmoins le faire périr par les formes de la justice, ils tâchèrent de le surprendre en un point où la loi de son Dieu l'empêcheroit de se soumettre. Ils persuadèrent donc au Roi de faire publier une déclaration, par laquelle il punissoit de mort tous ceux qui durant trente jours feroient quelque prière à tout autre qu'à lui seul. Quoique cette loi fût impie en elle-même, et qu'elle n'eût été faite que contre le seul Daniel, il n'y eut néanmoins que Daniel seul qui crut n'y pouvoir obéir. Car préférant la loi de Dieu à celle des hommes, il parut à son ordinaire ouvrir

trois fois le jour les fenêtres de sa chambre pour se tourner vers Jérusalem et adorer Dieu. Ses ennemis qui l'observoient, le déférèrent au Roi comme un rebelle. Ce Prince qui aimoit Daniel tâcha de le délivrer de leurs mains. Mais ils insistèrent fortement, et lui représentèrent que dès que le Roi avoit une fois fait un arrêt, il ne pouvoit plus le rétracter. Qu'il falloit donc que selon sa déclaration Daniel fût jeté dans la fosse aux lions pour y être dévoré. La foiblesse de ce Prince fut plus grande que le désir qu'il avoit de conserver Daniel, et il fit malgré lui descendre ce saint Prophète dans la fosse, avec cette précaution, qu'après qu'il fut descendu, il voulut sceller la pierre qui en fermoit l'entrée, parce qu'il craignoit plus la cruauté des hommes que celle des lions mêmes, dont il espéroit que Dieu délivreroit ce Prophète. Il ne fut pas trompé dans son attente; car le lendemain, dès le point du jour, courant sur le bord de la fosse, il trouva Daniel plein de vie. Ce miracle le surprit de telle sorte, qu'il fit jeter en sa place tous ceux qui par leur malignité avoient procuré la mort de ce saint homme, et ils furent dévorés par les lions presque avant que d'être descendus en bas. Daniel sortant de cette fosse, bénit Dieu qui avoit fermé la gueule des lions pour les empêcher de le dévorer; et il apprit, comme dit St. Jérôme, à ceux que Dieu a délivrés d'une autre sorte de lions qui sont encore plus à craindre que ne l'étoient ceux de ce Prophète, à louer Dieu d'une protection si particulière, sans laquelle ils auroient succombé à la violence de leurs ennemis. Le péché a des dents de lion, comme dit l'Ecriture, et il imprime ses morsures non sur le corps, mais sur l'ame même. Ainsi ceux que Dieu soutient dans l'affliction, et qu'il empêche de succomber au péché, sont délivrés encore plus que Daniel de la fureur des lions.

Vision de Daniel touchant les quatre Monarchies, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains.

DANIEL est l'un des Prophètes à qui Dieu ait plus marqué l'avenir par des visions mystérieuses, qui représentoient toute la suite des temps; celle qui est figurée ici, et que Daniel dit avoir eue la première année du règne de Balthasar, est de cette sorte: Ce saint Prophète étant dans son lit, vit sortir d'une mer agitée par les quatre vents, quatre grandes bêtes toutes fort différentes l'une de l'autre. La première étoit comme une lionne qui avoit des ailes d'aigle. La seconde ressembloit à un ours qui avoit trois rangs de dents dans la gueule. La troisième étoit comme un léopard, qui avoit quatre têtes et quatre ailes comme les ailes d'un oiseau. La quatrième étoit plus terrible que toutes les autres. Elle étoit extraordinairement forte; elle avoit de grandes dents de fer; elle dévoroit et mettoit tout en piéces, et avoit dix cornes, du milieu desquelles il en sortoit une qui avoit des yeux comme des yeux d'un homme, et une

bouche qui disoit de grandes choses. Le Prophète surpris de cette vision, vit ensuite Dieu dans sa gloire, accompagné d'une multitude innombrable d'Esprits, à l'un desquels il demanda ce que marquoient ces quatre bêtes. Il lui répondit qu'elles signifioient les quatre Royaumes qui devoient s'élever de la terre. Mais le Prophète faisant une instance particulière pour savoir ce que c'étoit que cette quatrième bête, qui étoit effroyable au-delà de tout ce qu'on peut dire, on lui répondit: La quatrième bête est le quatrième Royaume qui dominera le monde, et qui sera plus grand que tous les autres Royaumes. Il dévorera la terre, il la foulera aux pieds et la réduira en poudre. Les dix cornes de ce Royaume sont les dix Rois qui y régneront. Il s'élevera un autre Roi après eux plus puissant que tous les autres. Il parlera insolemment contre le Très-Haut. Il foulera aux pieds les Saints du Seigneur. Il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois; et les justes seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, et des temps, et la moitié d'un temps. Plusieurs entendent par ces quatre Royaumes, les quatre Monarchies, des Assyriens, des Perses, des Grecs, et des Romains; mais tous s'accordent que ce dernier Roi marque visiblement le Royaume de l'Antechrist.

Deux vieillards Juges du peuple tâchent de corrompre la chaste Susanne, lorsqu'elle étoit seule dans son jardin.

LA chaste Susanne étoit fille d'Elcias et femme de Joachim. Elle avoit été parfaitement bien élevée dans son enfance par ses parens, non selon la vanité du monde, mais selon la vérité de la loi de Dieu. Et c'est à cette éducation que les Saints Pères attribuent toute la vertu qu'elle fit paroître ensuite. Lorsqu'elle vivoit dans la réputation que sa chasteté lui avoit acquise, deux vieillards, qui auroient dû le plus contribuer à la conserver, furent les seuls qui eurent assez d'impudence pour entreprendre de la corrompre. L'Ecriture marque qu'ils alloient souvent chez Joachim son mari, où ils la voyoient; et cette femme ayant une chasteté égale à sa beauté, ils furent plus touchés de sa beauté pour tâcher de la corrompre, que de sa chasteté pour l'imiter. La pudeur étouffa assez long-temps leur passion criminelle. Ils étoient tous deux blessés, et ils rougissoient de s'entre-avouer la plaie honteuse qu'ils nourrissoient dans leur

cœur. Mais enfin ils se découvrirent l'un à l'autre leur pensée secrète, et ils firent un détestable dessein entre eux pour surprendre Susanne lorsqu'elle se baigneroit seule dans son jardin. Car s'y étant renfermés en secret, ils saisirent l'occasion que ses suivantes étoient allées chercher les choses dont elle devoit se servir dans le bain, et ils coururent à elle dans cet entre-temps. Ils lui découvrirent leur infame passion, et la menacèrent si elle résistoit, de déposer publiquement qu'ils avoient trouvé avec elle un jeune homme pour la corrompre. Susanne ayant les larmes aux yeux et Dieu dans le cœur, leur répondit en ces termes : Je ne vois que maux de toutes parts ; car si je fais ce que vous désirez, je suis morte ; et si je ne le fais pas, je n'échapperai point de vos mains. Mais j'aime mieux tomber entre vos mains étant innocente, que de commettre un péché devant Dieu qui me voit. La honte et le dépit d'être méprisés succéda à la passion de ces vieillards. Ils s'écrièrent aussi-tôt ; ils ouvrirent les portes du jardin, et dirent à tous ceux qui survinrent, qu'ils avoient surpris Susanne dans l'adultère ; qu'ils avoient trouvé un jeune homme avec elle ; qu'ils s'étoient efforcés de le retenir, mais qu'étant plus fort qu'eux il s'étoit sauvé : et ils commandèrent que le lendemain on fît paroître Susanne devant eux pour être jugée.

Dieu se sert du jeune Daniel pour délivrer Susanne de la mort, à laquelle elle avoit été injustement condamnée.

TOUTE la famille de Susanne étoit dans les pleurs la voyant accuser d'un si grand crime. La réputation de sa pureté étoit grande, mais l'innocence de sa vie étoit accablée par l'autorité de ses juges. Ces deux vieillards la voyant devant eux lui firent ôter son voile de dessus le visage, pour satisfaire au moins en cette manière leur passion infame et cruelle, qui alloit se venger de sa chasteté en lui faisant perdre la vie. Susanne cependant levoit les yeux vers le Ciel et espéroit en Dieu contre l'espérance même. Elle le prit publiquement à témoin de son innocence et de la malignité de ses accusateurs, et elle protesta qu'elle mourroit sans être coupable du crime dont on l'accusoit. Lorsqu'on la menoit au supplice pour être lapidée, Dieu suscita le jeune Daniel âgé seulement alors de douze ans, selon les Pères, qui s'écria au milieu du peuple, qu'il n'étoit point coupable du sang de cette innocente qu'on alloit verser. Quoiqu'il se vît

seul dans un si grand nombre, dit St. Bernard, il ne rougit point de s'opposer à cette fausse accusation des vieillards, dont l'autorité avoit emporté tout le peuple; et il aima mieux être accusé devant les hommes de témérité et de présomption, que de se rendre coupable devant Dieu d'avoir trahi la vérité par son silence, et d'avoir consenti à l'oppression de cette innocente calomniée. Dieu qui lui donna cette force la couronna d'un heureux succès. La fermeté et la résistance d'un seul fit revenir tout le peuple. L'affaire fut examinée de nouveau. Celle qui avoit été condamnée fut trouvée très-innocente, et ses juges ayant été convaincus de leur impudicité et de leurs calomnies, souffrirent très-justement la même peine qu'ils vouloient lui faire souffrir. Susanne loua Dieu, dit St. Jérôme, non pour lui avoir sauvé la vie qu'elle eût perdue heureusement étant innocente, mais de ce qu'il lui avoit donné assez de force pour ne point succomber à une si grande tentation, et de ce qu'il avoit signalé sa gloire dans une si miraculeuse protection de son innocence. Les Saints Pères ont admiré avec raison la fermeté de cette femme. Elle est la gloire de son sexe, comme ces détestables vieillards se peuvent appeler la honte des hommes. Ils étoient juges. Ils commandoient au peuple avec une grande autorité, et ils profitoient de cette autorité et de la considération de leur âge pour donner du poids à leurs persuasions infames, et pour faire tomber cette ame si pure dans le même abyme où ils s'étoient jetés volontairement. Cependant Susanne ne s'étonna point dans un péril si extrême. Elle voyoit les hommes d'un côté et Dieu de l'autre. Du côté des hommes, il sembloit qu'elle mettoit sa vie et son honneur à couvert, en se rendant par force à cette sollicitation cruelle, qui, à moins qu'elle ne cédât à la violence, la menaçoit de la faire périr honteusement par une accusation qui paroîtroit convaincante, quoiqu'elle fût fausse. Il lui pouvoit même venir dans l'esprit que son crime seroit en quelque sorte excusable, puisque la seule nécessité l'arrachoit à cet amour incorruptible qu'elle conservoit dans son ame pour la chasteté. Mais lorsqu'elle considéra que Dieu étoit le témoin et le juge de son action, toutes ses fausses lueurs s'évanouirent. Elle résolut de sauver son honneur, non en apparence, mais en vérité, et d'assurer sa vie, non celle qui est si courte, mais celle qui doit durer éternellement. Ainsi Dieu lui imprima dès-lors dans le cœur cette disposition, qui a fait dire depuis aux premiers Chrétiens dans la naissance et la persécution de l'Eglise: Il n'y a point de nécessité de pécher pour ceux qui ne reconnoissent qu'une seule nécessité, qui est de ne point pécher.

Daniel fait détruire l'idole de Bel, et fait mourir un Dragon que les Babyloniens adoroient.

CETTE histoire est tirée des fragmens de Daniel, et le Roi dont il est parlé ici n'est pas Cyrus, qui n'adoroit point des dragons et qui n'auroit pas été si facile à tromper, mais Evilmérodach fils de Nabuchodonosor, et nous la pouvons mettre environ l'an du monde 3442, Daniel ayant alors environ cinquante-six ans. Bel étoit l'idole des Babyloniens, qui lui dressèrent un temple magnifique. Ils lui offroient tous les jours un grand nombre de mesures de la plus pure farine, quarante brebis, et beaucoup de vin. Les Prêtres de cette idole entroient la nuit secrétement dans le temple par des portes qu'ils avoient faites sous terre, et prenant toutes ces viandes ils faisoient croire au peuple le jour suivant que Bel les avoit mangées. On croyoit une si grossière imposture, et le Roi même s'y laissa surprendre; et lorsqu'il exhortoit Daniel à adorer son dieu Bel, Daniel lui répondit qu'il n'adoroit que le Dieu vivant. Le Roi s'étonna

que Bel ne lui parût pas un Dieu vivant, puisqu'il mangeoit tous les jours tant de viandes et qu'il buvoit tant de vin. Mais Daniel le voulant enfin désabuser de son erreur, le pria qu'on fît apporter toutes ces viandes dans le temple, et y ayant fait répandre en secret de la cendre en présence du Roi même, il en ferma les portes et les scella. Le lendemain le Roi y étant revenu avec Daniel, et ne voyant point sur l'autel les viandes qu'il y avoit laissées le jour précédent, s'écria d'abord que Bel étoit un véritable Dieu. Mais Daniel le pria de s'arrêter avant que d'entrer, et de considérer quelles étoient les traces qu'il voyoit empreintes sur cette cendre. Le Roi alors ouvrit les yeux, remarqua des pieds d'hommes, de femmes et d'enfans; et ayant reconnu les tromperies de ces faux Prêtres, il les fit tous mourir, et commanda qu'on détruisît Bel et son temple. Mais après la ruine de cette erreur, il s'en éleva une autre qui ne fut pas moins dangereuse. Car s'étant trouvé en ce lieu un épouvantable dragon, les Babyloniens en firent leur Dieu au lieu de Bel. Le Roi voulut contraindre Daniel d'adorer ce dragon, puisque ce Dieu étoit véritablement vivant. Mais Daniel lui répondit que s'il le lui vouloit permettre, il le feroit mourir devant ses yeux sans user d'aucune violence. Ce qu'ayant obtenu, il fit des masses avec de la poix, de la graisse et du poil qu'il mêla ensemble, et qu'il donna ensuite à ce dragon qui creva sur l'heure. Ce Prophète, après avoir détrompé ainsi le Roi et le peuple de son erreur, en reçut la récompense des Saints, qui est la persécution et la souffrance. Il s'attira la haine des hommes pour leur avoir dit la vérité, et les Babyloniens conspirèrent ensemble de l'accuser comme un ennemi de leurs Dieux, et de lui faire perdre la vie.

Daniel jeté dans la fosse aux lions, en est miraculeusement délivré.

C'est ici la première fois que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, quoiqu'il n'en soit fait mention que dans les fragmens qui sont joints à ses prophéties, et il pouvoit avoir alors environ cinquante-sept ans, au lieu qu'à la seconde il en avoit bien quatre-vingt-deux. Les Grands de Babylone ayant résolu de faire mourir Daniel, vinrent trouver le Roi, et le prièrent de le leur abandonner. Ils joignirent les menaces aux prières, et pour le forcer de leur accorder ce qu'ils désiroient de lui, ils lui reprochèrent qu'il étoit devenu Juif. Ce Roi foible fut assez lâche pour abandonner Daniel, afin qu'il fût jeté dans la fosse aux lions. Ses accusateurs voulurent qu'il y demeurât sept jours, afin qu'une si longue faim forçât les lions à le dévorer. Mais toute la malice des hommes est inutile pour perdre ceux que Dieu a résolu de sauver. Il y avoit sept grands lions dans cette fosse, à qui l'on donnoit tous les jours deux hommes et deux brebis, et alors on ne leur en donna point, afin qu'ils se jetassent sur Daniel avec plus de furie. Mais ces animaux souffrirent plutôt les extrémités

de la faim, que de toucher à une proie que Dieu ne leur avoit pas abandonnée; et ils respectèrent un Prophète destiné par les hommes à servir de pâture aux bêtes. Mais Dieu ne défendit pas seulement Daniel dans cette fosse contre les lions, il voulut encore le défendre contre la faim. Il avertit le prophète Habacuc qui étoit dans la Judée, d'aller à Babylone porter à manger à Daniel dans cette fosse. Ce Prophète répondit qu'il ne savoit où étoit Babylone. Et alors un Ange le prit par les cheveux et le transporta dans un moment au-dessus de cette fosse où étoit Daniel, à qui il donna le dîné qu'il avoit préparé pour ses moissonneurs. Daniel en rendit graces à Dieu avec une profonde reconnoissance, le bénit de ce qu'il se souvient toujours de ses serviteurs, et qu'il est fidelle à ceux qui l'aiment et qui le craignent. L'Ange remit aussi-tôt Habacuc au même lieu où il l'avoit pris, et le septième jour étant enfin arrivé, le Roi vint plutôt pour pleurer Daniel que pour le retirer de la fosse. Mais l'ayant trouvé plein de vie, il admira la puissance de Dieu, et il fit jeter dans la même fosse ceux qui l'avoient porté à cet homicide. Les Auteurs Ecclésiastiques ont remarqué que si, à l'imitation de ce Prince, on condamnoit ceux qui accusent faussement les autres, aux mêmes supplices qu'ils leur ont voulu faire souffrir, comme l'ordonnent même les loix civiles et canoniques, on purgeroit bientôt le monde du venin de l'imposture, et on ne verroit plus si souvent l'innocence punie et la calomnie récompensée. Mais, comme St. Grégoire dit excellemment, Dieu permet ces maux pour en tirer de grands biens; et Abel a besoin de Caïn, Jacob d'Esaü, et David de Saül, afin que les persécutions qu'ils souffrent deviennent l'exercice et le couronnement de leur vertu.

Les autres douze Prophètes, qu'on appelle d'ordinaire les petits Prophètes, parce qu'ils ont laissé peu d'écrits.

OUTRE les quatre grands Prophètes, c'est-à-dire Isaïe, Jérémie avec lequel on joint Baruch, Ezéchiel et Daniel, Dieu en a encore donné douze à son Eglise, dont il nous a conservé les écrits, mais que l'on appelle Petits, parce que ce qui nous reste d'eux est peu en comparaison de ce que nous avons des autres. Le temps qu'ont duré tous les Prophètes est de 400 ans, et plusieurs d'entre eux ont vécu un siècle entier dans l'exercice de leur ministère. Voici les noms des petits Prophètes, selon l'ordre de la Bible, et non selon le temps où ils ont vécu.

OSÉE a prophétisé sous Jéroboam II, roi d'Israël. Il a prêché près d'un siècle entier ayant commencé 825 ans avant Jesus-Christ.

JOEL, quoiqu'il ne marque point sous quels Rois il a prêché, semble néanmoins avoir été du même temps qu'Osée, c'est-à-dire à peu près 800 ans avant Jesus-Christ.

AMOS a prophétisé sous Ozias roi de Juda, environ 780 ans avant Jesus-Christ.

ABDIAS n'ayant point spécifié son temps, semble néanmoins avoir suivi de près les trois Prophètes précédens, c'est-à-dire environ 780 ans avant Jesus-Christ.

JONAS a commencé fort jeune à prophétiser. Car sous Joas roi d'Israël, lorsque le Royaume gémissoit sous l'oppression des Syriens, il prédit que son fils Jéroboam II. le délivreroit, plus de 825 ans avant Jesus-Christ; mais sa mission à Ninive est arrivée plus tard. On en verra dans la suite l'histoire en particulier.

MICHÉE prophétisa sous Joathan, 758 ans avant Jesus-Christ. C'est celui qui a marqué clairement la naissance du Sauveur dans Bethléem.

NAHUM fut 740 ans avant Jesus-Christ, sous le roi Achas.

HABACUC vécut du temps de Jérémie et du prophète Daniel, 600 ans avant Jesus-Christ.

SOPHONIE étoit aussi du même temps.

AGGÉE prophétisa 520 ans avant Jesus-Christ. Ce fut lui particuliérement qui encouragea les Juifs à rebâtir le Temple.

ZACHARIE fut du même temps qu'Aggée. Il parle très-clairement de Jesus-Christ qu'il précéda de 500 ans.

MALACHIE fut le dernier des Prophètes, et depuis lui il n'y en eut plus jusqu'à St. Jean-Baptiste, qu'il avoit marqué clairement dans ses prophéties.

Tous ces saints Prophètes ont fait voir par les Ouvrages qu'ils nous ont laissés, qu'ils ont tous été animés d'un même esprit pour reprendre avec la même vigueur les péchés des hommes, et pour leur promettre avec la même certitude le Sauveur qu'ils attendoient, qui s'est fait annoncer par leur bouche, afin que les hommes reconnussent qu'il étoit avant que de naître, et qu'il a paru sur la terre quand il lui a plu. Car la prophétie est une des plus grandes preuves de la Divinité, selon l'Écriture même, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de renfermer dans son éternité la suite de tous les siècles, et d'avoir l'avenir aussi présent que le passé. C'est pourquoi l'un des Prophètes dit avec raison, en insultant aux idoles : Annoncez-nous les choses futures, et nous dirons que vous êtes Dieux.

Le prophète Jonas demeure trois jours dans une baleine, et en sort en vie.

L'an du Monde 3197. Avant J. C. 807.

DIEU ayant commandé au saint prophète Jonas d'aller à Ninive, pour prédire à cette grande ville que Dieu l'alloit détruire à cause des crimes de ses habitans, le Prophète, au lieu de le faire s'enfuit et s'embarqua pour aller à Tharse. Mais Dieu voulant montrer que rien de tout ce qui est contre ses ordres ne peut subsister, et qu'il accomplit ses desseins par la résistance même que les hommes y apportent, excita une grande tempête sur la mer, qui contraignit les mariniers de jeter tout ce qui étoit dans le vaisseau. Jonas alors reconnut la main de Dieu, et dans sa douleur il alla au fond du vaisseau, où il se laissa saisir par un sommeil profond, qui étoit plus un effet de sa tristesse que de son assurance au milieu d'un si grand péril. On le réveilla ; et lorsqu'on eut tiré au sort pour savoir qui étoit celui d'entre eux que la colère du Ciel sembloit persécuter par cette tempête, le sort tomba sur Jonas. Il leur avoua librement

que c'étoit lui qui étoit cause de ce malheur, et leur dit sans rien craindre qu'ils le prissent et le jetassent dans la mer, afin que sa mort fût le salut de tous les autres. Le danger si présent et les instances si pressantes du Prophète persuadèrent les mariniers de le jeter, quoique à regret, dans la mer. Et lorsqu'elle eut celui qu'elle sembloit demander, elle reprit aussi-tôt son calme. Dieu en même temps commanda à une baleine de recevoir ce saint Prophète dans ses entrailles. Et Jonas reconnoissant que Dieu, par une miséricorde inouie, le conservoit en sureté au milieu d'un si grand péril, lui chanta un cantique d'action de graces. Il y demeura ainsi trois jours et trois nuits, après lesquels cette baleine revomit sur la terre le Prophète qu'elle tenoit renfermé dans elle. C'est ainsi que la vie sortit victorieuse des entrailles de la mort, pour marquer, huit cents ans auparavant, cette autre victoire ineffable que Jesus-Christ devoit remporter sur la mort et sur le démon, lorsqu'après s'être offert comme Jonas à être jeté dans la mer, pour le salut de tout le monde, après être demeure trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre et dans le sein du tombeau, comme Jonas dans le sein de la baleine, il en sortit plein de vie par sa résurrection glorieuse. Nous devons dire sur ce sujet, après les Saints Pères, combien sont miraculeuses les vérités dont les figures mêmes ont été de si grands miracles!

Les Ninivites font tous pénitence à la prédication du saint prophète Jonas.

La même année 3197.

DIEU fit un second commandement à Jonas d'aller prêcher à Ninive. Ce saint Prophète fit voir alors par sa prompte obéissance que l'affliction que Dieu lui avoit envoyée lui avoit été utile, et qu'il avoit appris à ne plus résister aux ordres de Dieu, quelque pénibles qu'ils lui pussent être. Il alla donc, contre la coutume de tous les autres Prophètes, prêcher la parole de Dieu à des Païens, pour être encore en cela la figure de J. C. qui devoit venir pour convertir les Gentils. Ninive étoit une fort grande ville, et, selon l'Ecriture, il falloit trois jours de chemin pour aller d'un bout à l'autre. Quand Jonas y eut marché durant un jour, il éleva sa voix et prédit que dans quarante jours Ninive seroit détruite. Les Ninivites étonnés de cette menace, crurent à la parole du Seigneur et de son Prophète, et par une humble foi qui, selon Jesus-Christ, sera la condamnation de tous les incrédules qui ne font pas pénitence, ils

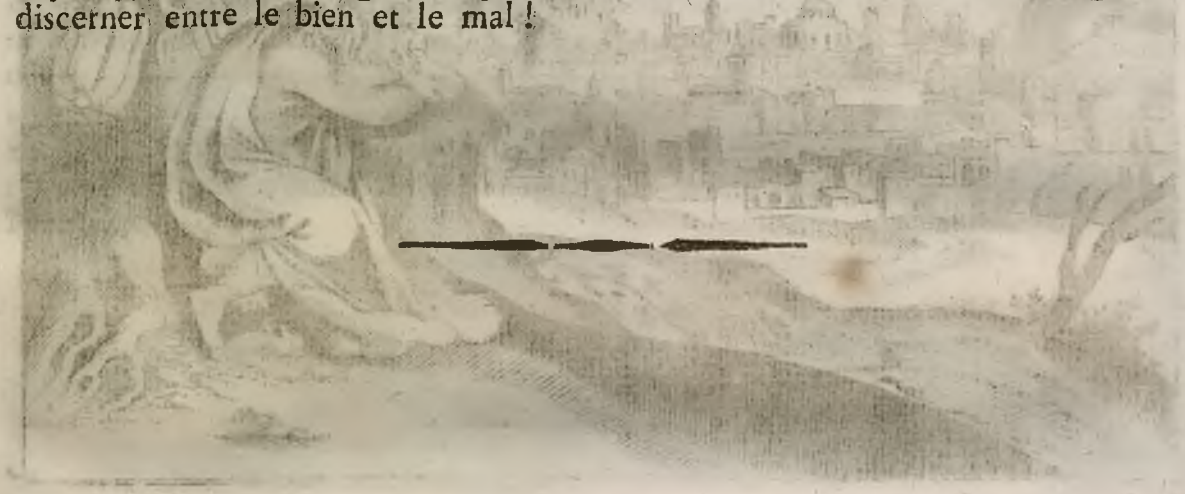
résolurent que tout le monde jeunât et se revêtit de cilices, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, afin que, comme la corruption étoit générale, la satisfaction le fût aussi, et que comme il n'y avoit point d'âge qui fût exempt de péché, il n'y en eût point aussi qui fût excepté de la pénitence. Le Roi même soumit son cœur à la parole du Prophète. Il descendit de son trône, et il quitta tous les ornemens de sa dignité royale pour se revêtir d'un sac et se coucher sur la cendre. Il ne se contenta pas d'exciter ses sujets à la pénitence par son exemple, il le fit encore par ses arrêts. Il ordonna que ni homme ni bête ne bût ni ne mangeât, et que tous ses sujets implorassent ensemble la miséricorde de Dieu. Qui sait, disoit-il, si Dieu n'aura point pitié de nous et s'il ne nous pardonnera pas ? Ils n'espérèrent pas en vain. Toute une ville et une ville si grande humiliée devant les yeux de Dieu, toucha sa miséricorde ; et voyant ce peuple changé, il changea aussi la sentence de mort qu'il ne leur avoit fait prononcer qu'afin de les porter à prévenir par leur pénitence la peine dont sa justice les menaçoit. Jesus-Christ dit lui-même que cet exemple confondra tous ceux qui ne font pas pénitence, puisque les menaces qu'il fait dans son Evangile contre les impénitens nous doivent être sans comparaison plus redoutables que n'étoient celles de Jonas à des Païens, comme étoient les Ninivites.

Dieu fait voir par un exemple sensible à son prophète Jonas combien il aime les hommes, et quelle peine il souffre lorsqu'il est obligé de les punir.

La même année 3197.

JONAS sachant que Dieu avoit rétracté sa sentence, touchant la destruction de Ninive, conçut un vif ressentiment dans la crainte qu'il avoit de passer pour un faux Prophète ; mais il ne le fut nullement : et en disant que dans quarante jours Ninive seroit détruite, il ne dit en effet que la vérité, puisque, comme dit St. Augustin, cette ville subsista bien encore dans ses maisons et dans ses murailles, mais elle fut heureusement détruite par la conversion de ses citoyens. Lors donc que ce saint Prophète étant sorti de Ninive se tenoit dans un lieu proche de la ville sous un couvert de verdure qu'il s'étoit fait, pour voir ce qui arriveroit, Dieu, pour le défendre davantage contre l'ardeur du soleil, fit croître dans l'espace d'une seule nuit un lierre qui lui fit un grand ombrage. Il eut une grande joie d'avoir trouvé ce couvert, mais elle fut

courte. Car Dieu fit la nuit suivante qu'un ver piqua la racine de ce lierre, qui se sécha aussi-tôt et laissa Jonas exposé comme auparavant à la violence du soleil. Cet événement fut fort sensible à Jonas. Dans l'excès de sa douleur il souhaita de mourir. Et Dieu prit occasion de la tristesse de ce Prophète pour lui faire comprendre quelle violence il souffroit lui-même lorsqu'il se voyoit contraint de punir les crimes, et quelle douleur la perte de Ninive lui auroit causée. Vous vous affligez, lui dit-il, de ce que ce lierre est mort, quoique vous n'ayiez rien contribué par vos travaux ni par vos soins à le faire croître, et qu'il est venu comme il est mort en un même jour. Et moi, comment n'aurois-je pas été touché de la destruction de Ninive, ou comment ne me laisserois-je pas fléchir pour pardonner à une si grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne sont pas encore dans l'âge de discerner entre le bien et le mal!



Héliodore envoyé par Séléucus pour piller le temple de Jérusalem, est battu de verges par des Anges.

Avant J. C. 176 ans.

POUR commencer d'ordre l'histoire des Machabées, il faut comme l'Ecriture, remonter jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, qui arriva trois cent trente ans avant J. C. Son Royaume s'étant partagé entre plusieurs Rois, l'Asie tomba à Séléucus IV de ce nom, environ deux cents ans avant Notre-Seigneur. La Judée durant ce temps-là étoit très-paisible, et ce Prince même quoique idolâtre, respectoit extraordinairement la piété du Grand-Prêtre des Juifs nommé Onias, et fournissoit même l'argent pour les sacrifices qui s'offroient tous les jours à Dieu dans son Temple. Mais la malice d'un des ministres du Temple même, nommé Simon, troubla cette paix. Car trouvant Onias opposé à quelques desseins de brouilleries qu'il avoit envie d'exciter dans Jérusalem, le dépit qu'il eut de sa fermeté le fit résoudre à aller trouver Apollonius, qui étoit un des

Généraux de l'armée de Séléucus. Il lui dit que le Temple étoit plein d'un nombre innombrable de richesses qui n'étoient point destinées aux sacrifices, et que le Roi pouvoit aisément s'en rendre maître. Séléucus en étant averti, y envoya Héliodore, qui se rendit à Jérusalem, salua le Grand-Prêtre, et lui dit qu'il étoit venu par ordre du Roi pour lui demander les trésors du Temple. Onias surpris de cette demande, lui répondit qu'il ne les pouvoit donner, parce que pour la plupart c'étoient des dépôts sacrés dont il étoit le dépositaire. Héliodore insista fort en disant qu'il falloit obéir aux ordres du Roi sans se mettre en peine du reste. Le Grand-Prêtre et tous les habitans de la ville furent dans une grande consternation, et conjurèrent Dieu par leurs prières et par leurs larmes de ne pas permettre qu'on trompât ainsi ceux qui avoient cru que son saint Temple seroit un asile assuré pour y conserver leur bien. Dieu fut touché de tant de larmes; et lorsque Héliodore entra dans le Temple pour exécuter les ordres du Roi, une vertu invisible se fit sentir à tous les soldats qui l'accompagnoient, lesquels tombèrent saisis de crainte. Il parut en même temps dans le Temple un homme à cheval, qui renversa Héliodore et le foula aux pieds, et deux jeunes hommes parfaitement beaux l'environnèrent aussi-tôt, le frappèrent de verges sans relâche et le chassèrent enfin du Temple. On eut recours alors à la piété du Grand-Prêtre pour le prier d'avoir pitié d'Héliodore. Et Onias craignant que le Roi qui l'avoit envoyé n'attribuât ce traitement de Dieu à la révolte des Juifs, pria pour lui et le délivra du danger de mort qui le menaçoit. Héliodore ne céla point au roi Séléucus cette histoire, lorsqu'il lui rendit compte de son voyage. Et le Roi persistant toujours dans le désir de cet argent, et dans la pensée de prendre quelqu'un pour y envoyer, Héliodore lui dit que s'il avoit quelque ennemi, il pouvoit l'y envoyer, et qu'il devoit s'assurer qu'il y seroit au moins déchiré de coups, s'il étoit assez heureux pour sauver sa vie, parce que la vertu de Dieu habitoit dans ce Temple pour perdre tous ceux qui le voudroient profaner.

Dieu

Dieu fait paroître sur Jérusalem des armées en l'air, pour lui présager les maux qui alloient fondre sur elle.

L'an du Monde 3834. Avant J. C. 170.

LES ennemis du grand-prêtre Onias ayant pris sujet du traitement que reçut Héliodore dans le Temple, de l'accuser auprès de Séléucus, il fut obligé de l'aller trouver lui-même pour se justifier des crimes qu'on lui imputoit. Mais ceux qui brûloient d'ambition pour sa dignité de Pontife, entre lesquels étoient ses propres frères, lui suscitèrent tant de persécutions qu'à la fin ils le firent assassiner. Le roi Antiochus surnommé Epiphanes, c'est-à-dire l'Illustre, l'un des plus cruels ennemis de la Religion et du peuple Juif, ayant succédé à son frère Séléucus qu'Héliodore avoit empoisonné, signala le commencement de son règne par la déposition de ce saint Pontife, à la prière de son frère Jason, qui lui promettoit de mettre près d'un million d'or dans son épargne. Ensuite Ménélaüs son frère l'emporta encore sur lui, en offrant plus d'argent à Antiochus,

et puis il en fut aussi déposé, et son frère Lysimaque mis à sa place, lequel ayant aussi été déposé, Ménélaüs remonta sur le siége à force d'argent. Mais ayant ensuite dérobé lui-même les vases sacrés, et voyant qu'Onias ne cessoit de crier contre de si grands sacriléges, il le fit tuer. La vertu de ce saint Pontife étoit si universellement reconnue, que non-seulement les Juifs, mais les étrangers en eurent de l'indignation; et Antiochus ayant reçu les plaintes qu'on lui en fit à son retour de Cilicie, le pleura parce qu'il en connoissoit la vertu, et fit mourir Andronique qui l'avoit tué, dans le lieu même où il avoit commis ce parricide. Cependant les factions étant grandes dans Jérusalem, et plusieurs voulant posséder la souveraine Sacrificature, la malice de ses citoyens y alluma un feu qui causa la ruine entière de la ville. Dieu, pour marquer les malheurs dont elle étoit menacée, fit paroître de grands signes. On vit de toute la ville pendant 40 jours des armées se battre dans l'air, des cavaliers armés de haches et couverts d'or courir les uns contre les autres. On voyoit distinctement la course de leurs chevaux, les attaques de loin et de près, les traits lancés par les uns et repoussés par les autres de leurs boucliers. On entendoit le bruit de leurs armes; on voyoit étinceler leurs épées nues, et leurs boucliers d'or jeter un éclat qui frappoit les yeux. Tant de signes si nouveaux jetèrent l'épouvante dans tous les cœurs, et tous étoient occupés à prier Dieu de détourner de dessus eux les malheurs dont ils étoient menacés. Cependant l'impie Jason forma le dessein de se rendre maître de la ville, et fit contre ses propres citoyens tout ce que le plus cruel ennemi auroit pu faire. Mais ce n'étoit encore que le commencement de leurs maux. Car Antiochus étant passé en Egypte avec une grande armée, et l'ayant ravagée, apprit que Jason, sur le faux bruit qui avoit couru de sa mort, étoit venu avec des troupes à Jérusalem, pour se faire rétablir, et qu'il faisoit passer tout au fil de l'épée. Ainsi craignant que ce désordre n'allât plus loin, il s'y rendit en diligence, et trouva moyen, par les différentes factions qui régnoient dans la ville, d'y entrer et de s'en rendre maître. Ce fut alors qu'il n'épargna rien, non pas même ce qu'il y avoit de plus saint. Il prenoit plaisir à toucher de ses mains profanes ce qu'il y avoit de plus sacré dans le Temple; et étant enivré de ses prospérités, il insulta au Dieu des Juifs, ne se souvenant pas, comme dit l'Ecriture, que Dieu pouvoit le traiter comme il avoit traité Héliodore. Mais alors Dieu avoit abandonné son peuple, sa ville et son temple, à cause de leurs péchés, et il fit voir qu'il ne conserve pas les personnes à cause de la sainteté des lieux, mais qu'il conserve les lieux à cause de la sainteté de ceux qui les habitent, et qu'il n'est jamais plus en colère contre les déréglemens des hommes, que lorsque pour les punir il permet qu'on lui insulte à lui-même, et qu'on porte l'insolence et l'impiété jusques sur l'Autel.

Le saint vieillard Eléazar est tué, parce qu'il ne voulut pas faire semblant de manger des viandes défendues.

L'an du Monde 3837. Avant J. C. 167.

LORSQUE Antiochus se fut rendu maître de Jérusalem, il y exerça des cruautés inouies. S'il n'eût étendu ses violences que sur les biens et sur les corps, elles auroient été plus supportables ; mais il voulut passer jusqu'aux consciences et forcer tout le monde de renoncer à la loi de Dieu, et de violer ses cérémonies saintes pour embrasser le culte des faux Dieux. Il entreprit ce dessein impie avec tant de fureur, que des femmes qui craignoient Dieu, ayant circoncis leurs enfans, on pendit leurs petits à leur cou, et on les précipita ainsi du haut des murailles. Le Temple n'étoit plus rempli que d'abominations qui régnoient jusques sur l'Autel, et il n'y avoit presque plus de Juif qui osât confesser qu'il étoit Juif, tant la cruauté des supplices épouvantoit tous les cœurs. Dans cet affoiblissement général Dieu fit voir un exemple de courage

qui confondit la timidité des autres. Eléazar, l'un des premiers de Jérusalem, qui étoit un vieillard très-vénérable, fut sollicité de manger, contre la loi, de la chair de pourceau qu'on lui présentoit. Mais préférant, dit l'Ecriture, une mort glorieuse à une vie infame, il alla de lui-même au supplice qui lui étoit préparé. Ceux qui étoient auprès de lui furent touchés de l'extrémité où ils le voyoient ; et l'aimant d'une amitié toute humaine, ils le prièrent de s'aider lui-même en cette rencontre et d'agréer qu'on fît venir de la chair qu'il pouvoit manger, afin qu'on crût qu'il avoit satisfait aux ordres du Roi et que cette feinte lui sauvât la vie. Mais Eléazar se souvenant de sa vieillesse, et de l'intégrité de toute sa vie depuis son enfance, répondit ainsi à ces amis lâches : J'aime mieux mourir que de faire ce que vous me conseillez. Tout déguisement est indigne de mon âge. A Dieu ne plaise que je donne aux jeunes gens, par cette feinte, un sujet de croire qu'Eléazar, âgé de près de cent ans, eût embrassé les cérémonies païennes, et qu'ils se trouvassent ainsi malheureusement trompés par cet artifice dont j'aurois tâché de me couvrir. Je n'ai point tant d'amour pour le peu qui me reste de cette misérable vie, et je n'ai garde de déshonorer ma vieillesse par une tache si honteuse. Quand je me sauverois par cette dissimulation de la main des hommes, je ne pourrois me soustraire à celle de Dieu. J'aime donc mieux mourir courageusement, sans rien faire qui puisse ternir la gloire de ma vieillesse, et laisser ainsi aux jeunes gens un exemple de fermeté, qui leur apprenne à préférer la loi de Dieu à leur propre vie. Cette réponse si sainte irrita la fausse miséricorde de ceux qui lui avoient donné ce mauvais conseil ; et attribuant son amour pour la sincérité et sa constance à un orgueil opiniâtre, ils l'assommèrent de coups. Ce saint homme est devenu un exemple illustre, que les Martyrs ont depuis imité, et qui nous apprend jusqu'où l'on doit éviter, comme dit St. Paul, tout ce qui peut scandaliser les foibles, et de quelle manière on doit rendre gloire à Dieu par une confession sincère de la vérité, aux dépens même de sa réputation et de sa vie.

Martyre des sept Machabées. Constance admirable de leur mère.

La même année 3837. Avant J. C. 167.

L'EXEMPLE du saint vieillard Eléazar eut la suite qu'il s'étoit proposée en se livrant à la mort ; et on vit en même temps le même courage en des jeunes hommes, mais qui furent éprouvés par des supplices encore plus grands. Ce sont ces sept frères fameux, qu'on nomme ordinairement Machabées. Antiochus irrité de voir dans un âge si tendre tant de fermeté, et espérant que la rigueur des supplices l'affoibliroit, les fit tourmenter tous l'un après l'autre en présence de leur mère. On leur coupa la langue et les extrémités des mains et des pieds. On leur arracha la peau de dessus la tête, et lorsqu'ils n'étoient plus qu'un tronc informe et horrible à voir, on les faisoit rôtir dans une chaudière, où ils consumoient dans les feux ce qui leur restoit de vie. Ils adorèrent la main de Dieu dans ces châtimens ; et reconnoissant humblement qu'il les traitoit comme leurs péchés le méritoient, ils rendirent à Dieu une vie qu'ils ne tenoient

que de lui, espérant fermement qu'il la leur rendroit un jour. Ils parlèrent au Roi avec une liberté toute sainte, lors même qu'ils étoient entre ses mains. Ils lui représentèrent les excès de sa cruauté. Ils lui dirent hardiment qu'il sauroit un jour ce que c'est que de combattre contre Dieu, et qu'après avoir été ici l'instrument de sa justice contre son peuple, il seroit ensuite la victime de son éternelle vengeance. Le Roi encore plus aigri de leur fermeté au milieu des supplices, que de leurs justes remontrances, voulut attirer au moins par des caresses le dernier de tous. C'est pourquoi il le mit entre les mains de sa mère afin qu'elle lui persuadât d'obéir au Roi. Cette femme incomparable, qui sera à jamais la gloire de son sexe et l'exemple de toutes les mères, prit son fils à part, et bien loin de l'exhorter à sauver sa vie, elle lui fit voir si vivement le néant de tous les hommes, et la grandeur de Dieu qui seul méritoit qu'on le craignît, que ce jeune homme quittant sa mère dit tout haut : Qu'il n'obéiroit point au Roi, mais à la loi de Moyse. Il menaça ce Prince de la punition terrible qui lui étoit réservée, et il prédit que la colère de Dieu contre le peuple Juif seroit appaisée par son sang et par celui de ses frères. Les bourreaux épuisèrent sur ses membres tendres tout ce que la cruauté la plus ingénieuse pouvoit inventer. Sa mort cruelle rassasia la fureur du Roi, et combla la consolation de sa mère, qui suivit le même jour ceux qu'elle avoit envoyés à Dieu avant elle, et mêla son sang avec le sang de ses enfans dont elle avoit été doublement la mère. Cette sainte femme a été louée de tous les Pères, comme une femme extraordinaire, et regardée comme la première cause, après Dieu, de la piété de ses enfans. Elle vit sans s'ébranler leurs supplices effroyables, et elle se servit pour les porter à la mort de toutes ces marques de tendresse dont les autres mères se servent pour affoiblir leurs enfans. Elle étouffa par sa grande foi tous les sentimens de la nature ; et sa seule crainte, dans ce spectacle d'horreur, fut de voir quelqu'un de ses enfans qui dégénérât de la piété des autres. Elle apprit excellemment aux mères Chrétiennes que leur principale gloire est de rendre à Dieu ceux qu'elles ont reçus de lui, et d'élever leurs enfans d'une manière si sainte, qu'ils n'aiment la vie que pour la consacrer à Dieu, et qu'ils ne craignent point la mort lorsqu'ils ne peuvent lui être fidelles qu'en perdant la vie.

Mathathias père des Machabées tue, par un saint zèle de la loi de Dieu, un Juif qui sacrifioit aux idoles.

La même année 3837. Avant J. C. 167.

LORSQUE toutes les villes de Judée et des pays circonvoisins couloient du sang de tant de justes qu'Antiochus y faisoit mourir, le grand Mathathias qui étoit de la race des Prêtres, blessé jusqu'au fond du cœur de l'état misérable de cette ville, se retira avec ses enfans en la ville de Modin. C'est là qu'il s'abandonna aux regrets, lorsqu'il rappela en sa mémoire tous les maux de son peuple, la sainte ville de Jérusalem livrée en proie à ses ennemis, ce qu'elle avoit de plus sacré entre les mains des impies, son Temple profané par toutes sortes d'abominations, ses vases saints emportés en des royaumes étrangers, et ses richesses devenues les dépouilles de tous les peuples du monde. Ce saint homme, préférant la mort à un état si funeste, déchira ses vêtemens, se

couvrit d'un sac et répandit des ruisseaux de larmes. Lorsqu'il déploroit ainsi son malheur, Antiochus envoya un de ses Officiers pour contraindre les habitans de Modin d'obéir à ses édits et de sacrifier aux idoles. Un grand nombre de Juifs se rendit à cette ordonnance ; Mathathias néanmoins demeura ferme avec ses enfans. Les officiers du Roi le pressèrent d'obéir ; ils tâchèrent même de le gagner par de grandes promesses ; mais il leur répondit courageusement : Quand tous obéiroient à Antiochus, nous n'obéirons, ni moi, ni mes enfans, ni mes frères, qu'à la loi de Dieu. Lorsqu'il parloit de la sorte, il vit un Juif qui vint sacrifier aux idoles devant tout le monde. Ce saint homme à cette vue fut percé de douleur, et cet outrage de Dieu irritant son zèle, il tua sur l'heure le Juif idolâtre et l'officier d'Antiochus qui contraignoit de sacrifier. Après cette action il sortit de la ville, en criant tout haut, que tous ceux qui avoient quelque zèle de la loi de Dieu le suivissent dans le désert. Il se retira d'abord en des lieux écartés avec ses cinq enfans, Jean, Simon, Judas, Eléazar et Jonathas. Et tous les Juifs les plus courageux et les plus attachés à la loi de Dieu s'étant joints à lui, ils firent un corps d'armée ; ils battirent et chassèrent les idolâtres ; ils détruisirent les autels profanes ; ils circoncirent les enfans incirconcis, et Dieu favorisa leurs armes d'un heureux succès. Mathathias tomba malade quelque temps après ; et sentant que sa mort approchoit, il dit à ses enfans : Voici le temps de la domination des superbes, de la colère du Seigneur, du châtiment et de la destruction de son peuple. Vous donc, mes enfans, armez-vous de zèle pour la loi, et soyez toujours prêts de mourir pour la défendre. Jetez les yeux sur les grandes actions de nos Pères, et vous vous acquerrez comme eux un nom éternel. Abraham notre père n'a-t-il pas été éprouvé ? N'est-ce pas par-là que Dieu a reconnu qu'il étoit fidelle ? Joseph, de même, malgré l'envie de ses frères, est devenu le maître de l'Egypte ; David a été délivré des persécutions de Saül ; Ananie, Azarie et Mizaël de la violence des flammes, et Daniel de la rage des lions. Ainsi Dieu fait voir dans tous les siècles qu'il n'abandonne jamais ceux qui n'espèrent qu'en lui. C'est pourquoi ne craignez point la violence d'un homme injuste ; car, dans toute sa gloire, ce n'est que de la boue et qu'un ver de terre. Il s'élève aujourd'hui et demain il ne sera plus, parce qu'il sera rentré dans la poussière d'où il avoit été pris, et que toutes ses pensées se seront évanouies avec lui. Ce saint homme mourut de la sorte, laissant ses enfans héritiers de son zèle et imitateurs de sa vertu.

Judas

Judas Machabée succède à son père Mathathias dans la conduite de l'armée, et soutient tout le peuple Juif.

L'an du Monde 3838. Avant J. C. 166.

APRÈS la mort de Mathathias, ses enfans ne pensèrent qu'à continuer l'ouvrage qu'il avoit si glorieusement commencé. Judas Machabée tâcha de répondre par sa magnanimité à l'attente que son père avoit eue de lui, l'ayant nommé Général de l'armée en mourant, et ayant assuré ses frères qu'il rempliroit dignement sa place. Il se revêtit, dit l'Ecriture, de ses armes comme un géant, et son épée mettoit à couvert toutes ses troupes. Il parut dans les combats comme un lion qui court à sa proie, et il répandit par-tout la terreur de son nom et de ses armes. Il eut soin de ramasser tous ceux qui étoient en quelque danger de se perdre, et on le regarda comme un homme entre les mains duquel étoit tout le salut du peuple Juif. Il grossit d'abord son armée le plus qu'il put, et il chercha par-tout des soldats qui ne se fussent point souillés par

des sacrifices abominables. Car il ne fondoit toute son espérance que sur la miséricorde de Dieu, et il craignoit que le déréglement de ses gens n'attirât plutôt sur lui son indignation que ses graces. Après donc avoir ramassé de toutes parts des hommes purs et sans tache, et les avoir ralliés des retraites où la violence de la persécution les avoit fait fuir, il en composa une armée de six mille hommes, avec laquelle il résolut de combattre ses ennemis et de repousser tous leurs efforts. Il tâcha d'inspirer à tous ses soldats la même confiance en Dieu, dont il étoit plein lui-même, leur représentant qu'il étoit lui seul le Dieu des armées, et que leur principal soin devoit être de se le rendre favorable par les jeûnes, par les prières et par les larmes; qu'après cela ils ne devoient plus craindre les armées si nombreuses de leurs ennemis, parce que Dieu est le maître de la victoire, et qu'il la donne à qui il lui plaît, soit qu'on ait peu ou beaucoup de monde. Qu'il espéroit que Dieu regarderoit du Ciel l'insolence de leurs ennemis; qu'il ne souffriroit pas plus long-temps la profanation de son Temple, et qu'il écouteroit la voix du sang innocent si cruellement répandu. Enfin ayant prié toutes les personnes timides, et ceux qui dans la désolation de Jérusalem pouvoient encore penser à se marier, ou à planter, ou à bâtir, de se retirer de son armée, il alla avec ces troupes choisies par-tout où la nécessité des affaires l'appela. St. Ambroise a considéré le courage de ce grand homme comme le modèle de celui que les Pasteurs de l'Eglise doivent témoigner dans la conduite du peuple de Dieu. Car c'est d'un saint Evêque qu'on doit dire proprement ce qui a été dit de Judas Machabée, qu'il se couvre de ses armes comme un géant, parce qu'il est revêtu de ces armes, que St. Paul appelle les armes de Dieu, comme étant rempli de sa vertu et de son esprit. Il est semblable à un lion, comme ce Général du peuple Juif, parce qu'il est intrépide dans les périls, et qu'il ne craint que celui qui rend invincibles ceux qui le craignent : et il est dit encore de lui, comme il est dit du même Judas, qu'il protége tout son camp par son épée, qui est cette épée spirituelle de la parole de Dieu, selon St. Paul, parce qu'il est le soutien des foibles, la force des forts, et qu'il combat sans cesse, soit pour la foi de l'Eglise contre ses ennemis déclarés, soit pour la discipline contre le relâchement de ses mœurs et le désordre de ses enfans.

Judas Machabée défait en divers combats Apollonius, Seron, Ptolemée, Gorgias, Nicanor et Lysias.

La même année 3838. Avant J. C. 166.

JUDAS s'étant préparé à la guerre, de la manière qui a été rapportée auparavant, attaqua d'abord l'armée d'Apollonius, la battit, et le tua de sa main, et prit son épée, dont il se servit depuis dans tous les combats. Seron, général des troupes de Syrie, marcha ensuite contre Judas, dont il voyoit la réputation répandue dans tout le monde; mais au lieu de se signaler lui-même par la victoire d'un si grand ennemi, comme il l'espéroit, il ne servit qu'à augmenter encore sa gloire par sa défaite. Le bruit de ces deux victoires étant venu jusqu'à Antiochus, le dépit qu'il en eut le fit résoudre d'épuiser ses coffres d'argent et son Royaume d'hommes pour opposer à Judas une armée qu'il ne pût vaincre. Il chargea Lysias et Philippe de ces soins, qui envoyèrent aussi-tôt en Judée Ptolemée, Nicanor et Gorgias, qui étoient les généraux les

plus estimés de tout le royaume. L'armée prodigieuse qu'ils firent marcher en Judée épouvanta d'abord ceux qui accompagnoient Judas ; elle montoit à quarante mille fantassins et sept mille chevaux, et l'on étoit tellement persuadé de leur victoire, que les Marchands venoient de toutes parts pour acheter les Juifs qu'ils regardoient déjà comme esclaves. Mais la magnanimité de Judas ranima celle des siens, qui avoient déjà tâché de fléchir la colère de Dieu par le jeûne, la cendre et le cilice. Montrez, leur dit-il, que vous avez du cœur, puisqu'il nous est plus avantageux de mourir dans la bataille, que de voir la ruine du Temple et de notre Nation ; mais soyons soumis à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous. Judas n'avoit alors que trois mille hommes avec lui, et l'armée des ennemis paroissoit innombrable. Ne craignez point, leur dit-il, cette multitude, souvenez-vous seulement comment nos pères ont été sauvés dans la Mer rouge, et Pharaon submergé avec une si puissante armée. Là-dessus la bataille se donne, et Judas demeure victorieux, qui aussi-tôt commence à en rendre graces à Dieu par des cantiques de louanges. Lysias désespéré de ce que les ordres d'Antiochus étoient si mal exécutés dans la Judée, résolut l'année suivante d'y aller lui-même en personne ; et, pendant qu'il préparoit son armée, Judas prit cet intervalle pour rétablir du mieux qu'il put Jérusalem, dont la désolation lui toucha sensiblement le cœur. Il donna ses premiers soins au rétablissement du Temple. Il commença par choisir des Prêtres sans tache ; et ayant détruit l'autel que les idolâtres avoient profané par leurs abominations, afin qu'il ne fût pas une marque éternelle de leur honte, il refit des vases nouveaux, le chandelier, la table, et tout le reste qui servoit au culte du Temple. Tout cet appareil étant prêt, il fit ordonner une fête solennelle pour le consacrer à Dieu. Et après avoir ainsi réparé les ruines de Jérusalem, il marcha contre ses ennemis. Il les défit tous en plusieurs combats ; car il avoit Dieu même pour conducteur, et il parut dans une bataille cinq cavaliers d'une mine et d'une force extraordinaire qui vinrent au secours des Juifs, dont deux se tenoient aux côtés de Judas pour le protéger, les trois autres lançoient des traits sur les ennemis qu'ils frappoient d'aveuglement et d'épouvante. Dieu nous a fait voir par cet exemple sensible, selon les saints Pères, que c'est lui qui soutient invisiblement ses serviteurs dans les combats où il les engage, et que s'il nous avoit ouvert les yeux, comme il fit autrefois au serviteur de son Prophète, nous verrions que toute notre force vient du Ciel, et qu'il y a plus d'Anges pour nous que d'hommes ou de démons contre nous.

La mort effroyable du roi impie Antiochus.

L'an du Monde 3841. Avant J. C. 163.

JUDAS Machabée ayant si glorieusement défait Lysias, Nicanor, Timothée et Gorgias, on en vint apporter la nouvelle à Antiochus lorsqu'il étoit encore dans la Perse. Il manqua alors l'exécution qu'il avoit entreprise sur Elimaïs, d'où il avoit été repoussé par la résistance de ses habitans; et ayant appris en même temps la défaite de ses Généraux par les Juifs, il résolut de marcher contre eux avec toute son armée, pour se venger sur eux de la honte qu'il venoit de recevoir. Il jura qu'il alloit faire de Jérusalem un monceau de pierres et le tombeau de tous les Juifs. Mais comme il faisoit ce voyage avec une promptitude extraordinaire, et que son chariot couroit avec précipitation, il tomba d'une chute violente qui lui meurtrit tout le corps. Ce Prince orgueilleux, dit l'Ecriture, qui croyoit commander aux flots mêmes de la mer et avoir déjà la tête dans le Ciel, sentit la main de Dieu qui l'humilia et le brisa contre terre.

La pourriture entra dans sa chair, ses entrailles furent déchirées par des tortures cruelles ; parce que, dit l'Ecriture, il avoit tourmenté les entrailles des autres par des tourmens inouis. Les vers sortoient de toutes les parties de son corps dont les membres s'en alloient en piéces et jetoient une odeur insupportable à lui-même, à ses domestiques et à toute son armée. Tant de maux joints ensemble et qui s'augmentoient à chaque moment, firent enfin rentrer ce Prince impie en lui-même. Cette plaie étrange l'avertit qu'il étoit homme ; et l'état horrible où il se voyoit arracha cette confession de sa bouche : Qu'il est juste de s'assujettir à Dieu, et qu'un homme mortel ne doit pas s'égaler à celui qui est immortel. Le souvenir des excès qu'il avoit commis dans Jérusalem vint joindre aux douleurs de son corps les remords de sa conscience, et il reconnut que c'étoit pour le punir de ces traitemens barbares que Dieu le frappoit d'une plaie si violente dans une terre étrangère. Il fit des résolutions de mieux traiter la Judée à l'avenir. Etant parti pour aller perdre Jérusalem, il promit au contraire de la rendre libre, d'égaler ses citoyens à ses sujets, et de fournir lui-même au Temple l'argent qu'il faudroit pour les sacrifices. Il promit même de se rendre Juif, et écrivit à ce peuple une lettre pleine d'estime et d'affection. Mais la main de Dieu étoit sur lui, dit l'Ecriture ; et ayant, dans son juste jugement prononcé l'arrêt contre cet impie, il prioit, étant près de mourir, et invoquoit Dieu dont il ne devoit recevoir aucune miséricorde. Ce Prince finit ainsi sa malheureuse vie, laissant aux hommes un exemple redoutable, afin qu'ils n'attendent pas à l'extrémité à demander pardon à Dieu de tous leurs excès, et qu'ils vivent d'une telle sorte que le réglement de leurs actions leur obtienne la grace de bien mourir. Car cette parole de St. Augustin est bien remarquable : Voulez-vous bien mourir ? vivez bien. Celui qui vit bien ne peut mourir mal. La bonne mort est la récompense de la bonne vie.

Antiochus Eupator fils de l'impie Antiochus Epiphanes, combat, après la mort de son père, contre Judas Machabée. Action extraordinaire d'Eléazar frère de Judas Machabée.

La même année 3841.

LA mort du roi impie Antiochus Epiphanes, dont on a parlé dans la Figure précédente, ne termina pas les maux des Juifs ni les combats de Judas Machabée. Le fils de ce Roi, nommé Antiochus Eupator, devint en même temps héritier de la couronne de son père et de sa haine contre les Juifs, sans que la malheureuse fin de ce Prince, ni les regrets qu'il témoigna en mourant d'avoir si maltraité le peuple de Dieu, pussent retenir sa violence. Voici l'occasion de la guerre qu'il entreprit de leur faire. Quelques-uns d'entre les Juifs portant envie à la réputation de Judas, allèrent trouver ce Prince pour le prier d'avoir pitié de la Judée. Ils lui représentèrent qu'elle étoit cruellement tyrannisée par Judas ; que la plupart du peuple souhaitoit avec passion de se rendre au Roi, mais que Judas seul le retenoit ; qu'il assiégeoit les soldats que son père Antiochus

avoit laissés en garnison dans la forteresse de Jérusalem, et qu'il se fortifioit d'une telle sorte, que si on ne le prévenoit, il seroit impossible de le détruire. Le rapport malicieux de ces faux frères irrita Antiochus contre Judas, et il marcha contre lui avec une armée de cent mille hommes de pied et de vingt mille chevaux. Mais ce qui le rendoit encore plus terrible, étoit trente-deux éléphans instruits pour la guerre, qui faisoient d'étranges ravages, dont chacun avoit sur le dos une forte tour, dans laquelle il y avoit trente-deux hommes. Cette armée, terrible par son nombre, par ses armes, par son ordre, par sa marche épouvantable, et par tant de circonstances extraordinaires, n'ébranla point le courage de Judas. Il s'approcha comme un lion de ses ennemis, et en défit d'abord un grand nombre. Mais Eléazard son jeune frère se signala particuliérement dans ce combat, car ayant vu un éléphant couvert des armes du Roi, et ayant cru qu'Antiochus y pouvoit être, il se sacrifia de bon cœur pour délivrer son peuple par la mort de son plus grand ennemi. Il courut comme un lion à cet éléphant, passa au travers d'une légion entière qui l'environnoit, tua à droite et à gauche ceux qui lui faisoient résistance, s'ouvrit ainsi un passage jusqu'à cette bête, et s'étant mis sous ses pieds, il lui enfonça l'épée dans le ventre : l'éléphant tombant mort, l'étouffa sous son grand poids, et il fut ainsi enseveli dans son triomphe. L'exemple de ce courage héroïque surprit tous les ennemis, qui crurent bientôt après que le meilleur pour eux étoit de faire la paix, et de jurer une alliance éternelle avec Judas et le peuple Juif, après laquelle ils s'en retournèrent. Ainsi le courage d'un seul homme épouvanta toute une armée, et sa mort acquit la victoire aux siens et la paix à tout son peuple.

Défaite de Démétrius et de Nicanor. Mort de Judas Machabée.

L'an du Monde 3842. Avant J. C. 161.

ANTIOCHUS surnommé le Grand, ayant été défait par l'armée Romaine et obligé d'envoyer des ôtages à Rome, y envoya premiérement son jeune fils Antiochus qui depuis fut surnommé Epiphanes, et déclara pour son successeur Séléucus Philopator son fils aîné, dont nous avons déjà parlé. Et parce que ces ôtages devoient être changés tous les trois ans, après qu'Antiochus eut fait son temps on le retira et on envoya à sa place Démétrius, qui fut depuis surnommé Soter, fils de Séléucus. Antiochus à son retour trouvant qu'Héliodore avoit empoisonné son frère Séléucus, et que l'Etat étoit tout plein de troubles et de partialités, s'empara lui-même du Royaume en l'absence de Démétrius son neveu. Et après avoir beaucoup tourmenté les Juifs, mourut malheureusement, comme nous avons vu ci-dessus, laissant son fils Eupator pour successeur. Mais Démétrius, à qui l'on n'envoyoit point de successeur à Rome, s'échappa enfin, et abordant à Tripoli ville de Phénicie, mit des troupes sur pied et se rendit

maître d'Antioche où il fit mourir Eupator son cousin et Lysias qui avoit usurpé son Etat. Les calomniateurs de Judas Machabée ne manquèrent pas aussi-tôt de le prévenir, et il envoya contre lui Bacchide et Alcime, dont Judas surmonta les artifices par sa sagesse et les attaques par son grand courage. Démétrius, irrité de la défaite de ses deux Généraux, envoya en leur place Nicanor, qui voulut aussi tenter d'abord les ruses avant de venir à la force ouverte. Mais comme il vit que la sage conduite de Judas le rendoit hors de prise à ses finesses, il découvrit la haine qu'il cachoit dans son cœur contre ce chef de l'armée des Juifs. Car étant à Jérusalem, et les Prêtres lui témoignant toute sorte de respect, il méprisa les sacrifices qu'ils faisoient tous les jours pour le salut de Démétrius, et jura, que s'ils ne lui mettoient Judas entre les mains, il ruineroit leur ville et leur Temple. Il marcha ensuite contre Judas Machabée avec une armée épouvantable. Mais Dieu fortifia Judas par une vision de nuit, dans laquelle il lui fit voir le saint pontife Onias qui lui montra Jérémie, et qui l'assura que ce saint Prophète ne cessoit d'offrir à Dieu ses prières pour tout le peuple et la ville sainte. Ayant encouragé ses soldats par le récit de cette vision, il marcha contre Nicanor. La bataille se donna, et Nicanor fut tué tout le premier. Toute son armée fut rompue aussi-tôt et mise en fuite ; et les Juifs ayant emporté le corps de Nicanor, lui coupèrent la tête et la main droite qu'il avoit levée insolemment contre le Temple, et l'attachèrent à la muraille. Ils coupèrent aussi en petits morceaux sa langue qui avoit proféré tant de blasphèmes contre Dieu, et la donnèrent à manger aux oiseaux du Ciel. Mais cette victoire de Judas, qui fut honorée depuis parmi les Juifs d'une fête solennelle, fut la dernière qu'il remporta. Car Démétrius irrité de la mort de Nicanor, envoya encore l'année suivante Bacchide et Alcime avec une très-puissante armée. La terreur en même temps se jeta parmi les soldats de Judas, voyant qu'ils n'étoient que trois mille, et que les ennemis avoient vingt mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux. Plusieurs se débandèrent, et ceux qui étoient demeurés fermes conseillèrent à Judas de se retirer plutôt que d'aller avec si peu de gens contre une si grande armée, et de se réserver pour une meilleure occasion. Dieu me garde, répondit Judas, de fuir jamais de devant les ennemis ; et si notre heure est venue, mourons courageusement pour la défense de nos frères, et ne ternissons point notre gloire par un crime si honteux. Après cela il combattit tout un jour avec huit cents hommes contre une si puissante armée. Il rompit l'aile droite qui étoit la plus forte, et ayant été poursuivi par derrière, il finit enfin ses travaux par une mort encore plus glorieuse que sa vie. C'est le but où St. Ambroise dit que doivent tendre tous les Pasteurs de l'Eglise. Le souvenir de leurs actions passées et des combats qu'ils ont soutenus pour la cause de Dieu, les doit toujours exciter à une nouvelle ardeur. La mort doit paroître la fin de leurs peines et le couronnement de leurs travaux. Et tout ce qu'ils doivent craindre est de craindre quelque chose plus que celui qui est leur protecteur sur la terre et leur récompense dans le Ciel.

Jonathas succède à son frère Judas Machabée. Il remporte plusieurs victoires. Triphon le surprend enfin par trahison et le fait mourir.

L'an du Monde 3843. Avant J. C. 161. * L'an du Monde 3852. Avant J. C. 152. * L'an du Monde 3861.

AUSSI-TÔT que Judas Machabée fut mort, les Juifs, et particuliérement ceux qui étoient amis de Judas choisirent Jonathas pour commander en sa place. Simon, quoique son aîné et très-digne de cette charge, la céda néanmoins de tout son cœur à son frère plus jeune que lui. Si-tôt que Bacchide eut appris cela, il chercha les occasions de le surprendre et de le tuer. Janathas se retira dans le désert où il campa avec ses troupes. Bacchide voyant qu'il demeuroit en repos et qu'il ne pensoit qu'à se fortifier, le vint attaquer au bout de deux ans, et il fut repoussé généreusement et obligé d'entendre aux propositions de paix, ayant vu que l'on ne devoit pas moins attendre de Jonathas que de Judas Machabée son frère. Mais l'envie des Juifs lui fit plus de peine que la résistance de ses ennemis, et il n'avoit pas moins à se défendre des piéges secrets des uns que de la violence ouverte des autres. Il se mit néanmoins en peu de temps au-dessus de tous ces obstacles, et

le bruit de ses grandes actions s'étant répandu de toutes parts, les Rois voisins ; et principalement Alexandre, Balas et Démétrius Soter, qui se faisoient la guerre, tâchèrent de se prévenir l'un l'autre pour faire alliance avec Jonathas, dont le secours devoit donner un grand branle à la victoire du parti qu'il embrasseroit. Jonathas traita bien de paroles ces deux Princes ; mais il se défia davantage des grandes offres de Démétrius dont il n'avoit pas encore oublié les cruautés ni la perfidie, et il eut plus de penchant pour Alexandre qui se disoit fils d'Antiochus Epiphanes. * Ce Prince l'établit dans la souveraine Sacrificature, qui avoit été vacante pendant 7 ans depuis la mort d'Alcime ; et ayant remporté une très-grande victoire sur Démétrius, qui fut tué dans la bataille, il voulut voir Jonathas et le pria de le venir trouver à Ptolémaïde où il s'étoit rendu pour épouser Cléopatre fille de Ptolemée Philométor roi d'Egypte. Jonathas y vint, et fit voir à ces deux Rois qu'il n'étoit pas moins magnifique que généreux, par les présens qu'il leur fit. Alexandre agréa ses présens, et il ne voulut point écouter ses ennemis ; il le fit habiller de pourpre, et il l'éleva dans une telle gloire qu'il couvrit de confusion tous ceux qui étoient venus pour l'accuser. Après que Jonathas fut retourné en Judée, Démétrius fils aîné de Démétrius Soter qui avoit été tué dans la dernière bataille, irrité de ce que Jonathas avoit abandonné son alliance pour se joindre avec Alexandre, envoya contre lui Apollonius, qui le traita par ses lettres avec tant de mépris, et témoigna être si assuré de le défaire, que Jonathas aigri de ses insultes, marcha au-devant de lui avec une impétuosité qui fit fuir toute l'armée d'Apollonius. Il remporta ensuite durant quelques années plusieurs grandes victoires, étant aidé de Simon son frère et de la protection de Dieu, dans lequel il mettoit, comme son père et comme son frère Judas, son unique confiance. Enfin, n'ayant pu céder à la violence, il succomba à la trahison. Alexandre avoit été tué par les siens lorsqu'il faisoit la guerre contre Ptolemée, qui, ayant rompu avec lui, s'étoit joint à Démétrius. * Et Diodotus, l'un des généraux de l'armée d'Alexandre, qui depuis fut surnommé Triphon, avoit résolu d'enlever la couronne du petit Antiochus fils d'Alexandre. Sachant donc combien il lui étoit important pour cela de se défaire de Jonathas, il lui donna à l'extérieur toutes les marques d'une amitié sincère. Il lui persuada de venir à Ptolémaïde ; et étant convenus ensemble de renvoyer leurs troupes, dès qu'il fut entré dans la ville il en fit fermer les portes, le prit, et tua tous ceux qui l'y avoient accompagné, par une perfidie détestable, et qui apprendra toujours aux serviteurs de Dieu à ne se fier jamais aux caresses et aux promesses artificieuses de leurs ennemis. Car, comme a dit très-bien St. Jérôme, il est aussi indigne d'un Chrétien et encore plus d'un conducteur du peuple de Dieu, tel qu'étoit Jonathas, de se laisser tromper que de tromper, parce que J. C. demandant tout ensemble à ses Ministres la fidélité et la prudence, comme fidelles ils doivent être infiniment éloignés de tromper les autres, et comme prudens ils doivent être incapables d'être trompés.

Simon succède à son frère Jonathas, élève un magnifique tombeau à son père et à ses frères, et est tué en trahison.

La même année 3861. Avant J. C. 143. * Près de quatre cent soixante-trois mille livres.
* L'an du Monde 3869. Avant J. C. 133.

SIMON étant le seul de ces cinq frères admirables qui pût, après la prise de Jonathas, secourir encore la Judée, ne crut point que la perte de tous ses frères ni le péril visible où il s'exposoit, lui pussent être un juste sujet de penser à se retirer. Vous savez, dit-il à tout le peuple, ce que nous avons souffert mes frères et moi pour la défense de nos saintes lois. Tous mes frères sont morts au service d'Israël, et je suis maintenant le seul qui reste. Mais à Dieu ne plaise que je pense jamais à épargner ma vie en quelque péril qu'elle puisse être; car je ne suis pas meilleur que mes frères. Son premier soin fut donc de racheter Jonathas son frère d'entre les mains de Tryphon. Et quoiqu'il sût que ce perfide ne lui avoit demandé la rançon et les enfans de Jonathas que dans un dessein noir de perdre les enfans avec le père après qu'il auroit reçu l'argent, il ne laissa pas de le faire, de peur, dit l'Ecriture, de se rendre odieux aux Juifs, et de leur donner lieu de

croire qu'il n'eût tenu qu'à lui de racheter Jonathas. Mais l'événement fit voir qu'il avoit bien jugé des choses. Car Tryphon ayant reçu cent talens * et les deux enfans de Jonathas, les tua avec leur père : Simon n'ayant pu l'avoir en vie, voulut au moins l'avoir mort, et ayant rassemblé les os de son père et de ses frères, il voulut, non par une vanité humaine, qui ne cherche d'ordinaire dans l'honneur des morts qu'à satisfaire l'orgueil des vivans, mais par une juste récompense qui étoit due à ces grands chefs du peuple de Dieu, leur élever un sépulcre magnifique qu'il fit enrichir de tous les ornemens que sa piété plutôt que son ambition pût inventer. Ce sage conducteur du peuple de Dieu ayant été dès sa jeunesse dans les travaux, et ayant depuis joui d'une assez longue paix, finit sa vie * par la lâche trahison de Ptolemée son propre gendre, qui, voulant usurper sa dignité, le tua dans un festin. On le pleura très-sensiblement, et il fut enseveli avec ses autres frères dans un tombeau qu'il leur avoit fait bâtir. Simon eut pour successeur dans la Sacrificature et dans le gouvernement du peuple, son fils Jean surnommé Hyrcanus par la victoire qu'il remporta sur les Hyrcaniens. Joseph dit que de son temps cessa le miracle qui avoit continué jusqu'alors, de connoître sensiblement la volonté de Dieu dans l'éphod du Grand-Prêtre, par la lumière que rendoient les pierres précieuses qui le composoient. Sa postérité a toujours régné depuis jusqu'à Mariamne femme d'Hérode, et au jeune Aristobule que ce tyran fit noyer dans le temps qu'il se baignoit, pour s'assurer la couronne qu'il avoit usurpée. Telle fut la fin de ceux qui composent proprement l'histoire des Machabées. Ces cinq frères, tous d'un même sentiment, d'un même cœur et d'un même zèle, toujours environnés de périls dont Dieu seul les pouvoit délivrer, sont une excellente image des enfans de la Loi nouvelle, qui les ont suivis peu de temps après. Ils doivent toujours être, comme ces Saints, unis d'amitié entre eux, sans ambition, sans intérêt, sans envie, dégagés du siècle et attachés à Dieu seul. Ils doivent être persuadés, comme eux, que Dieu est le dominateur du monde, et qu'il ne s'exécute rien sur la terre sans avoir été ordonné dans le Ciel. Ils doivent mettre leur confiance non dans leur force, mais dans leurs prières et dans la miséricorde infinie de Dieu. C'est pourquoi, après que sa grace leur a fait vaincre des ennemis invisibles, qui sont sans comparaison plus redoutables que n'étoient ceux des Machabées, ils doivent dire à Dieu, comme ces anciens Chefs de son peuple : C'est votre main, Seigneur, et non la nôtre, qui a fait cette merveille. Votre toute-puissance a soutenu notre foiblesse ; et si après nous avoir donné la victoire, vous ne nous en donniez encore la reconnoissance, notre ingratitude seule nous assujettiroit à ceux-là mêmes que votre grace nous auroit fait vaincre.

Fin de l'Histoire de l'Ancien Testament.

L'HISTOIRE
DU NOUVEAU
TESTAMENT,

REPRÉSENTÉE avec des Figures et des Explications édifiantes, tirées des Saints Pères, pour régler les mœurs dans toutes sortes de conditions.

A LYON,

Chez BRUYSET AINÉ ET COMP.E Imprimeurs - Libraires, rue Saint - Dominique, N.° 74.

1798.

LE TESTAMENT.

De l'Évangéliste St. Matthieu.

Saint Matthieu a écrit l'an de l'Ère commune de J. C. 39 ans. Après sa Passion 6.

SAINT Matthieu, qui de Publicain devint Apôtre, fut le premier des Evangélistes que Dieu a choisi pour écrire l'Evangile et l'Histoire de J. C. d'une manière toute divine, n'ayant été dans cet ouvrage que les organes du Saint-Esprit, qui a conduit toutes leurs pensées, et qui a formé toutes leurs paroles. Il écrivit son Evangile dans Jérusalem, selon St. Jérôme, en ayant été prié par les Juifs qui avoient embrassé la Foi de JESUS-CHRIST, ou en ayant reçu un ordre particulier des Apôtres, selon St Epiphane. Il l'a écrit, non en Grec, mais en Hébreu ou en Syriaque, comme l'assure Eusèbe dans son Histoire, & plusieurs autres Sts. Pères. St. Jérôme, qui déclare la même chose en beaucoup d'endroits, ajoute encore, après Eusèbe, que Pantenus étant allé prêcher la Foi dans les Indes, y trouva un Evangile de

St. Matthieu, écrit en Hébreu, qu'il rapporta à Alexandrie, et qui avoit été conservé jusqu'à son temps dans la Bibliothèque de Césarée. Cet original Hébreu s'est perdu depuis; et la traduction Grecque nous en est demeurée, dont on ne sait point qui est l'Auteur, quoique quelques Pères l'attribuent ou à l'Apôtre St. Jacques ou à St. Jean. St. Matthieu, selon la remarque de St. Augustin, a entrepris principalement dans son Evangile de rapporter la race royale de JESUS-CHRIST, et de le représenter selon la vie humaine qu'il a menée parmi les hommes. C'est pourquoi, comme il n'est pas si élevé que St. Jean, qui entre souvent dans les mystères de la Trinité et de la divinité de JESUS-CHRIST, il semble aussi qu'il est plus propre généralement pour tous les Fidelles, parce qu'il s'est particuliérement arrêté à rapporter les actions et les instructions dans lesquelles JESUS-CHRIST a tempéré, en quelque sorte, sa Sagesse et sa Majesté divine, pour rendre l'exemple de sa vie plus imitable et plus proportionnée à notre foiblesse. Il est vrai sans doute que Dieu a eu des raisons très-importantes de faire écrire les quatre Evangiles; mais on peut dire néanmoins que la première intention de JESUS-CHRIST a toujours été d'écrire sa sainte Loi dans le cœur et dans la vie intérieure des Chrétiens, afin que leurs actions extérieures fussent comme des caractères visibles de la charité invisible qu'il imprime au fond de leur cœur. Car le premier dessein de JESUS-CHRIST n'a pas été de nous instruire par des paroles écrites, mais par l'exemple de sa vie, qu'il devoit retracer sans cesse dans ses Disciples par l'effusion de son St. Esprit, afin que sa vertu, aussi bien que sa vérité, fût représentée de siècle en siècle par des actions vivantes et non par des paroles mortes. C'est pourquoi, encore qu'il soit très-utile de lire sans cesse le Saint Evangile, on peut dire néanmoins que, quand on sauroit toutes les vérités qui y sont comprises, on ne seroit pas pour cela seul Disciple de JESUS-CHRIST, si on ne tâchoit en même temps de les faire reluire dans ses actions et dans le réglement de toute sa vie, où nous devons faire paroître l'image de la vie de JESUS-CHRIST, comme JESUS-CHRIST a toujours paru être l'image de son Père. Il n'est pas certain en quelle année St. Matthieu a écrit son Evangile. On croit néanmoins que ç'a été vers l'année 39 de l'Ere commune de J. C. et six ans après sa mort.

De l'Évangéliste St. Marc.

Saint Marc a écrit l'an 43 de l'Ère commune de J. C. 10 ans après sa Passion.

IL est souvent parlé de Marc dans les Actes des Apôtres et dans les Epîtres de St. Paul. Mais il ne paroît pas néanmoins que ç'ait été celui-là qui ait écrit l'Evangile, quoique St. Jérôme semble l'avoir cru, mais plutôt celui dont parle St. Pierre à la fin de sa première Epître, et qu'il appelle son fils. C'est ce Marc qui a fondé l'Eglise d'Alexandrie, qui a été le second Siége du monde. L'opinion la plus commune des Sts. Pères est qu'il a écrit son Evangile à Rome, à la prière des Chrétiens de cette Eglise, selon ce qu'il avoit appris de St. Pierre, comme Eusèbe le rapporte. Car, après avoir dit dans son histoire que St. Pierre étant arrivé à Rome prêchoit aux Romains avec un admirable succès l'Evangile de JESUS-CHRIST, il ajoute que ceux qui l'avoient entendu furent tellement embrâsés de l'amour de la vérité, que ne se contentant pas

de lui avoir entendu prêcher l'Evangile, ils souhaitèrent encore avec ardeur de le voir écrit. C'est pourquoi ils prièrent St. Marc, qui étoit le Disciple de St. Pierre, de leur laisser par écrit l'Histoire Evangélique, afin qu'ils pussent l'avoir comme un monument stable et perpétuel de la doctrine sainte qui leur avoit été annoncée, et ils ne cessèrent point de renouveler leurs instances jusqu'à ce qu'ils eussent obligé St. Marc à écrire l'Evangile qui porte aujourd'hui le nom de ce Saint. St. Chrysostome demande pourquoi JESUS-CHRIST ayant eu douze Apôtres, il n'y en a eu que deux qui aient entrepris d'écrire l'Evangile de JESUS-CHRIST, et que St. Marc l'a écrit aussi bien que St. Luc, quoiqu'ils ne fussent que Disciples des Apôtres. A quoi il répond que c'est parce que ces hommes si saints ne faisoient rien par un désir de gloire, mais qu'ils se conduisoient en toutes choses par un mouvement de Dieu, et par la vue du bien de l'Eglise. St. Jérôme et St. Augustin, comme la plupart de tous les anciens Pères, ont cru que St. Marc avoit écrit en Grec aussi bien que St. Luc et St. Jean. Ce saint Evangéliste a suivi St. Matthieu en beaucoup de choses, et souvent il n'a fait que l'abréger. Néanmoins il y a des histoires qu'il rapporte plus au long, et dont il marque des circonstances essentielles. St. Marc a écrit son Evangile comme il l'avoit ouï de St. Pierre; de même que St. Luc a écrit l'Evangile comme il l'a ouï principalement de St. Paul qui l'avoit appris du Ciel. Car il est remarquable que quelque soin que JESUS-CHRIST ait pris d'instruire ses Apôtres durant sa vie, en les rendant spectateurs non-seulement de ses actions publiques, mais encore de sa vie secrète et cachée, et en leur découvrant les mystères et les paraboles qu'il disoit en public, ils n'ont rien dit néanmoins de JESUS-CHRIST et de ses vérités saintes, dont ils étoient si parfaitement informés, qu'après avoir été renouvelés par le St. Esprit, et être devenus en quelque sorte des hommes divins, comme les appelle St. Chrysostome, pour tenir sur la terre la place de JESUS-CHRIST; ce qui nous découvre une grande instruction, qui est que rien ne devroit être dit ni écrit de la vérité Evangélique, que par des hommes qui eussent été remplis de l'Esprit de Dieu. St. Marc a écrit son Evangile la troisième année de Claude, c'est-à-dire, la 43.e de JESUS-CHRIST, et dix ans après sa mort.

De l'Évangéliste St. Luc.

Saint Luc a écrit l'an 56 de l'Ère commune de J. C. 25 ans après sa Passion.

SAINT Luc étoit d'Antioche, qui est la Métropole de Syrie. St. Paul nous apprend qu'il a été Médecin, selon qu'il l'appelle lui-même. Il n'a point été du nombre des douze Apôtres, non plus que St. Marc, mais l'un de leurs Disciples. Ainsi il n'a pas écrit ce qu'il avoit vu lui-même, comme St. Matthieu et St. Jean, mais ce qu'il avoit appris de ceux qui l'avoient vu, selon qu'il le témoigne à l'entrée de son Evangile. Car c'est par un conseil de la sagesse de Dieu, dit St. Augustin, et par un ordre du St. Esprit, que des quatre Evangélistes deux ayant été Apôtres, les deux autres ne l'ont pas été, afin qu'on ne crût pas que pour écrire l'Evangile, il y eût quelque différence entre ceux qui ont vu les actions de JESUS-CHRIST de leurs propres yeux, & ceux qui les ont écrites sur le rapport fidelle de ceux qui les avoient vues. Dieu nous a voulu ainsi

faire voir que la certitude de l'histoire Evangélique ne vient pas seulement de ce que ceux qui l'ont faite, rapportent les choses qu'ils ont vues eux-mêmes, ce qui se trouve dans beaucoup d'histoires dont la certitude n'est qu'humaine et morale, mais qu'elle est fondée sur l'assistance particulière du St. Esprit, qui a formé toutes les paroles des Evangélistes; ce qui se trouve également ou dans St. Matthieu et St. Jean qui ont été Apôtres, ou dans St. Marc et St. Luc qui ont été les Disciples des Apôtres. Car comme St. Marc a été Disciple de Saint Pierre, St. Luc l'a été aussi de St. Paul. C'est ce qui a fait dire à Tertullien que l'Evangile de St. Luc s'attribue d'ordinaire à Saint Paul; et St. Paul rend à St. Luc un admirable témoignage, selon la remarque de plusieurs Pères, et particuliérement de St. Ambroise, lorsqu'il dit de lui: Qu'il est loué pour son Evangile dans toutes les Eglises. A quoi St. Ambroise ajoute: Quelles louanges ne mérite point celui qui en a reçu une si grande par la bouche du Docteur de toutes les Nations? St. Luc, dit Eusèbe, rapporte lui-même au commencement de son Evangile, le sujet qu'il a eu de l'écrire, en disant que plusieurs ayant entrepris témérairement d'écrire l'histoire Evangélique, il avoit cru le devoir faire après en avoir été informé très-exactement par ceux qui en avoient été eux-mêmes les dispensateurs et les ministres, c'est-à-dire par les Apôtres et par St. Paul, auquel Dieu l'avoit uni très-particuliérement, pour empêcher que la parole de l'Evangile ne fût altérée par le mélange de l'erreur et du mensonge. L'Evangile de St. Luc est écrit plus purement que celui de St. Marc et de St. Jean, parce qu'il savoit bien la langue Grecque, comme remarque St. Jérôme, ce qui paroît aussi dans le style du livre des Actes des Apôtres. Il a écrit son Evangile environ l'an de JESUS-CHRIST 56, vingt-cinq ans après son Ascension. Le même Père témoigne que St. Luc est toujours demeuré dans le célibat, et qu'il a vécu jusqu'à quatre-vingt-quatre ans; et l'Eglise dit de lui qu'il a sans cesse porté sur son corps la mortification de la Croix. C'est pourquoi, si sa mort n'a pas été honorée par le martyre, ce qui paroît avoir été douteux parmi les Sts. Pères, on peut dire néanmoins, selon l'expression de St. Jérôme, que sa vie a été un long martyre.

De l'Évangéliste St. Jean.

Saint Jean a écrit l'an 96 de l'Ère commune de J. C. 65 ans après sa Passion.

SAINT Jean étoit de la ville de Bethsaïde, fils de Zebedée, et frère de St. Jacques, appelé le Majeur. Il fut appelé fort jeune et vierge à l'Apostolat, dit St. Jérôme, et il demeura toujours dans cet état saint. C'est pour cette raison, ajoute le même Père, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur; que dans la Cène il reposa sur son sein, et que JESUS-CHRIST étant à la Croix, le traita comme un autre lui-même, en voulant qu'il fût le fils de Marie, et recommandant sa Mère vierge au Disciple vierge. Après la descente du St. Esprit, il prêcha la foi dans l'Asie, dont il fonda, dit le même St. Jérôme, et conduisit les Eglises, et fut Evêque, de celle d'Ephèse. Il fut condamné à Rome par l'Empereur Domitien à être jeté dans l'huile bouillante; mais en étant sorti, dit Tertullien, plus saint et plus fort qu'il n'y étoit entré, il fut relégué en l'isle de Pathmos où il écrivit son Apocalypse. Après la mort de Domitien, il revint

à Ephèse, où il fut obligé d'écrire son Evangile, environ l'an de JESUS-CHRIST quatre-vingt-seize, soixante-cinq ans après sa Passion. St. Jérôme rapporte la manière en laquelle il y fut engagé. Car Cerinthe et Ebion publiant leur hérésie, par laquelle ils soutenoient que JESUS-CHRIST n'étoit qu'un homme, et qu'il n'étoit point avant Marie, presque tous les Evêques d'Asie et plusieurs autres qui avoient été députés par les Eglises, obligèrent St. Jean de parler plus hautement de JESUS-CHRIST que n'avoient fait les trois autres Evangélistes, et d'établir particuliérement sa divinité. St. Jean ne pouvant résister aux prières instantes de tant d'Evêques, répondit qu'il se rendroit à ce qu'ils demandoient de lui, pourvu qu'on implorât le secours du Ciel par un jeûne et par des prières publiques. Après cela étant plein de Dieu, il établit la divinité du Verbe par les premières paroles de son Evangile. St. Augustin fait des remarques bien édifiantes sur l'Evangile de St. Jean. Il dit que St. Jean a été choisi particuliérement pour représenter la divinité de JESUS-CHRIST. C'est pourquoi les trois autres Evangélistes marchant en quelque sorte sur la terre avec JESUS-CHRIST homme, et rapportant les actions de sa vie mortelle, St. Jean au contraire s'élève comme un Aigle au-dessus des nues de l'infirmité humaine, et va découvrir, jusques dans le sein du Père, le Verbe-Dieu égal à Dieu, sans que ses yeux soient éblouis par l'éclat de cette gloire. Il s'applique plus que les autres à décrire les instructions du Fils de Dieu, et particuliérement celles qui sont les plus élevées. Et au lieu que les autres Evangélistes s'arrêtent davantage aux actions de JESUS-CHRIST, dans lesquelles il nous donne un modèle pour le réglement de nos mœurs, et pour la conduite de notre vie, St. Jean au contraire ayant voulu suppléer à ce qui manquoit aux autres, s'applique davantage à rapporter les vérités plus spirituelles qui marquent le mystère de la Trinité, l'égalité des Personnes, et la gloire de la vie future. Et il est bien remarquable, comme ajoute St. Augustin, que cet Evangéliste, qui parle des vérités plus hautement que les trois autres, est celui qui nous recommande aussi plus fortement l'amour de nos frères, et que représentant principalement JESUS-CHRIST comme Dieu, il est le seul aussi qui nous le représente dans une humilité profonde en lavant les pieds à ses Disciples, pour nous apprendre qu'on doit croître d'autant plus en humilité qu'on s'élève davantage dans les connoissances les plus sublimes.

De l'Annonciation de la Ste. Vierge.

L'an du Monde 3999. Avant l'Ère commune de J. C. 5.

Les oracles des Prophètes étant accomplis, et le temps que Dieu avoit marqué pour répandre sa miséricorde sur les hommes et pour donner un Sauveur au monde, étant arrivé, l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu premiérement vers Zacharie, lorsqu'il offroit les encensemens dans le Temple, pour lui annoncer qu'il auroit un fils qui s'appeleroit Jean, dont la naissance seroit la joie et la bénédiction de tout Israël. Six mois après, Dieu envoya le même Ange vers la Ste. Vierge Marie en Nazareth, où elle demeuroit d'ordinaire. Elle étoit mariée à St. Joseph, que Dieu lui avoit donné pour être le gardien et le protecteur de sa pureté; s'étant mariés tous deux, comme dit St. Augustin, dans un dessein réciproque de n'être jamais unis ensemble que par l'esprit. Dieu qui agissoit invisiblement dans leurs ames, les porta, par une loi secrète et intérieure, à embrasser cette vertu de la virginité, dont il n'y avoit encore

eu aucun exemple sur la terre, et à vouloir bien en s'épousant l'un l'autre épouser en même temps l'opprobre de la stérilité. Mais Dieu honora ce mariage angélique du fruit le plus divin qui pouvoit jamais paroître sur la terre ; et ce fut dans ce dessein qu'il envoya l'Ange Gabriel vers la Sainte Vierge. Il la trouva seule, comme remarque St. Ambroise. Il la salua, l'appelant pleine de grace, en ayant été remplie dès le ventre de sa mère, et cette plénitude s'étant toujours augmentée en elle sans aucune interruption dans toute la suite de sa vie. Les louanges que lui donna l'Ange en la saluant, la troublèrent d'abord, comme marque l'Evangile. Elle appréhendoit ces Anges de ténèbres qui se transforment en Anges de lumière ; elle pensoit en elle-même à ce qu'elle voyoit et à ce qu'elle entendoit, et elle apprit ainsi aux ames saintes à ne rien précipiter, et à prendre du temps pour bien discerner toutes choses. L'Ange reconnut son trouble, et pour l'appaiser, il lui dit : Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grace devant Dieu. Et il lui déclara ensuite le sujet de son ambassade. Elle entendit sans se troubler qu'elle enfanteroit un fils qu'elle nommeroit JÉSUS, qui seroit grand, qui régneroit dans la maison de Jacob, qui seroit assis sur le trône de David son père, et dont le Royaume n'auroit point de fin. Elle demanda seulement à l'Ange comment ce qu'il lui disoit pourroit s'accomplir, parce qu'elle ne connoissoit point d'homme. Elle lui fit cette demande sans hésiter dans la foi, et sans curiosité, afin de s'assujettir à la volonté de Dieu, et de suivre ponctuellement ses ordres. L'Ange l'assura que les hommes n'auroient point de part à cet ouvrage, mais que le St. Esprit formeroit lui-même en son sein l'Enfant dont elle seroit la mère. Il lui découvrit en même temps ce qui étoit arrivé à Ste. Elisabeth, et l'assura que cette sainte femme, qui passoit pour stérile dans le monde, étoit déjà grosse de six mois, par un effet de la vertu toute puissante de Dieu à qui rien n'étoit impossible. Lorsque la Ste. Vierge eut reçu de l'Ange l'éclaircissement qu'elle lui avoit demandé, et qu'elle eut su la manière en laquelle Dieu avoit résolu d'opérer en elle un si grand mystère, elle ne se crut plus obligée à autre chose qu'à témoigner à Dieu son parfait assujettissement. Ce qu'elle fit par ces paroles si humbles, et qui marquoient si admirablement la disposition continuelle de son cœur : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. L'Ange aussi-tôt se sépara d'elle, la laissant dans la même humilité au-dedans, sans que ces grandes nouvelles l'eussent élevée, comme il la laissoit au-dehors dans la même pauvreté. Ce fut en ce moment que le Fils de Dieu s'incarna dans son chaste sein, et ce moment est un des momens que l'Eglise a sujet d'honorer dans toute la suite des siècles, pour n'oublier jamais qu'il a été pour elle la source de toutes les graces et le principe de tous les mystères.

La Ste. Vierge va visiter sa cousine Élisabeth.

La même année.

Après que la Ste. Vierge se fut humiliée devant Dieu de la grace singulière qu'elle venoit d'en recevoir par l'incarnation de son Fils, elle apprit en s'humiliant ensuite devant les hommes, que ceux que Dieu favorise davantage sont plus obligés à être humbles, et que toute faveur nouvelle de Dieu porte avec soi une nouvelle tentation d'orgueil, à moins qu'on ne s'y oppose d'abord par un abaissement du fond du cœur. Car sans s'arrêter à considérer cette haute qualité où elle venoit d'être élevée, elle entreprit au contraire un voyage assez pénible pour aller visiter sa cousine Elisabeth, et lui témoigner sa joie de ce que Dieu l'avoit enfin favorablement regardée en la délivrant de l'opprobre d'une longue stérilité. Jesus-Christ qu'elle voyoit déjà humilié dans ses entrailles, sembloit lui apprendre à dire dès-lors ce qu'il a dit depuis lui-même : Qu'il falloit qu'elle accomplît toute justice, et qu'elle se soumît à tous les devoirs de l'humilité. Mais lorsqu'elle ne pensoit qu'à s'abaisser profondément

sans rien découvrir à sa cousine de la grande grace qu'elle avoit reçue, Dieu fit lui-même ce que sa modestie et son amour pour le silence n'avoit pas voulu faire. La présence de JESUS-CHRIST qu'elle portoit dans son sein, agit si puissamment sur St. Jean, qu'il témoigna qu'avant que de naître, il étoit déjà capable non-seulement de raison, mais même d'adoration. Car étant devenu le premier adorateur de JESUS-CHRIST, il lui rendit ce culte intérieur avec un tressaillement d'allégresse, qui ayant produit la même impression dans sa mère, le fit entrer dès-lors dans l'exercice de sa charge de Précurseur du Sauveur du monde. Ste. Elisabeth s'écria de joie; et se sentant confuse de voir venir à elle celle qu'elle commençoit à regarder comme la mère de son Seigneur, elle lui donna de grandes louanges, et elle admira la fermeté de sa foi. Mais la Vierge, qui ne s'étoit pas élevée de ce que l'Ange lui avoit dit, ne s'éleva pas non plus de ce que lui dit sa cousine : elle regarda Dieu comme l'auteur de ses biens, et son humilité comme le canal qui les avoit attirés, et elle prononça cet excellent Cantique, qu'on peut appeler la gloire des humbles et la confusion des superbes. La Ste. Vierge étant ainsi devenue la mère de Saint Jean-Baptiste, plus qu'elle ne le fut ensuite de Saint Jean l'Evangéliste, et l'ayant sanctifié et comme engendré spirituellement dans le ventre de sa mère, par sa parole animée du Verbe qu'elle portoit en son sein, elle demeura trois mois entiers avec Ste. Elisabeth, pour donner lieu aux opérations de JESUS CHRIST dans St. Jean, et pour faire croître en lui de plus en plus cette première infusion de la grace, qui le disposât peu à peu à cette vie si divine qu'il mena depuis dans le désert, et à cette fidélité avec laquelle après avoir adoré JESUS-CHRIST en secret dans le ventre de sa mère, il l'adora ensuite devant les hommes, et mit toute sa joie à s'humilier en sa présence. Ces trois mois étant accomplis, et la naissance de St. Jean étant proche, la Ste. Vierge se retira, lorsqu'il sembloit qu'elle eût dû venir, si elle eût été absente, afin de participer à cette grande joie que cette naissance causa dans le monde, et dont l'Eglise encore aujourd'hui conserve de si grandes marques. Mais la Ste. Vierge fit voir alors qu'elle suivoit en toutes choses les mouvemens de l'Esprit de Dieu; et comme elle étoit venue chez Sainte Elisabeth dans le moment qu'il avoit marqué, elle s'en retourna de même lorsqu'il le voulut, sans prendre garde aux coutumes des hommes, dont les lois sont souvent opposées à celles de Dieu. Elle nous apprit encore par cette conduite, à nous retirer et à nous cacher après les grandes œuvres de charité que nous avons faites en faveur de notre prochain, et à désirer de paroître n'y avoir eu aucune part, afin de rendre à Dieu tout ce qui est à lui, et de ne prendre pour nous que l'humiliation et la confusion de n'avoir pas été un canal de ses graces, qui fût assez pur pour n'y rien mêler d'étranger, lorsqu'après être descendues de lui dans nous, elles ont passé de nous dans les autres.

Jesus-Christ naît de la Ste. Vierge Marie dans Bethléem.

L'an du Monde 4000. Avant l'Ère commune 5. De la naissance de J. C. 1.

LA Ste. Vierge étant retournée chez elle de la maison de sa cousine Sainte Elisabeth, apprit bientôt que les grandes graces que Dieu fait ici aux Saints, sont souvent jointes à de grandes afflictions; car sa grossesse commençant à paroître, St. Joseph fut forcé en quelque sorte, contre tant de témoignages qu'il avoit de la pureté de Marie, d'attribuer à l'ouvrage du péché ce qui n'étoit que l'ouvrage du St. Esprit. La Ste. Vierge, qui ne pouvoit ignorer ce qui se passoit, demeura ferme néanmoins dans son silence, et fit voir dès lors combien il est important de garder le secret dans les ouvrages de Dieu. Elle aima mieux passer dans l'esprit de son mari pour une femme adultère, que de manquer en ce point de fidélité à Dieu, à qui elle abandonna le soin de sa réputation et de sa vie. Mais St. Joseph qui étoit juste, ne voulut pas rendre publique la faute qu'il soupçonnoit en sa femme, et donna un grand exemple aux hommes, de tenir cachés les défauts de ceux à qui nous devons du respect

et de l'amitié. Il résolut seulement de la quitter, pour témoigner au moins en cette manière, qu'il ne consentoit pas au mal qu'il appréhendoit dans une personne qui lui étoit chère ; mais lorsqu'il étoit prêt de le faire, Dieu l'arrêta, et l'avertit durant la nuit par un Ange, qu'il ne craignît point de prendre avec lui Marie sa femme. Il lui découvrit le secret de cet Enfant divin, et lui ordonna de lui donner à sa naissance le nom de JÉSUS. Saint Joseph fortifié par les paroles de l'Ange, apprit combien l'homme devoit être réservé dans ses jugemens, et combien il étoit obligé de juger toujours favorablement des personnes de piété, malgré toutes les apparences qui leur seroient peu favorables. Il crut ce que l'Ange lui avoit dit, et il mérita d'être appelé le père de JESUS-CHRIST, en imitant cette grande foi par laquelle la Ste. Vierge étoit devenue sa mère. Lorsque le temps de l'accouchement fut proche, Dieu, pour tirer la Ste. Vierge de Nazareth qui étoit le lieu de sa demeure ordinaire, et la faire venir en Bethléem où les Prophètes avoient prédit que le Messie devoit naître, permit que l'Edit de l'Empereur Auguste, qui vouloit satisfaire sa vanité ou son avarice dans le dénombrement des familles de son Empire, remuât en quelque sorte tout le monde pour faire venir la Ste. Vierge à Bethléem avec son mari, qui étoit de cette ville et de la famille de David. Elle ne considéra point les incommodités d'un si long voyage, dans un temps fâcheux et dans une grossesse si avancée ; mais obéissant à cet ordre de l'Empereur avec le même respect que si un Ange ou Dieu même lui eût commandé ce voyage, elle apprit aux hommes à regarder Dieu uniquement dans les hommes qui ne sont que ses instrumens et sous lesquels il se cache. Lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem, tout le monde refusa de les loger, parce que les hôtelleries étoient pleines. Et ce fut ainsi que JESUS-CHRIST voulant comme se hâter de nous donner dès sa naissance un exemple d'humilité, en souffrant les rebuts des hommes, ne dédaigna pas de naître dans une étable, pour nous apprendre à mépriser toute la magnificence du monde, par l'aversion qu'il en a eu lui-même. C'est la disposition qu'il inspira à la Ste. Vierge, qui reçut les rebuts de ceux de Bethléem, comme elle avoit reçu les ordres d'Auguste, et qui n'eut dans les uns et dans les autres que la vue de Dieu, à qui elle obéissoit dans la personne d'un hôtelier, comme elle avoit fait dans celle d'un Empereur. Elle demeura très-satisfaite d'accoucher de JESUS-CHRIST dans une étable. Elle comprit qu'il falloit que cette pauvreté le cachât aux hommes et aux démons, et que la dureté de ce peuple de Bethléem étoit nécessaire aux desseins de Dieu. Les Sts. Pères nous enseignent qu'il n'y a rien de si instruisant que cet anéantissement du Fils de Dieu, et que toute la beauté des créatures ne doit pas tant nous porter à l'adorer, que ce divin rabaissement. Nous devons apprendre principalement de cette enfance de JESUS-CHRIST que nous n'avons pas moins besoin à tout moment du secours de Dieu, qu'un enfant nouvellement né a besoin du secours des hommes.

Un Ange annonce la naissance de J. C. aux Pasteurs.

La même année de la naissance de J. C. Avant l'Ère commune 4.

JESUS-CHRIST ayant sanctifié le monde par sa naissance, fit voir, par le choix des premières personnes à qui il la voulut faire savoir, qu'il cachoit dès-lors ses Mystères aux grands et aux sages, et qu'il ne les révéloit qu'aux petits. Dans la nuit même où la Ste. Vierge l'enfanta, il y avoit assez près de là des Pasteurs, qui, veillant à la garde de leurs troupeaux, marquoient, selon St. Grégoire, le devoir des vrais Pasteurs de l'Eglise, & ce que produiroit un jour dans ces personnes l'exemple de JESUS-CHRIST le vrai Pasteur. Ce fut à ces personnes qu'un Ange apparut tout d'un coup environné d'une grande clarté, qui marquoit cette grande lumière divine qui venoit de naître au monde. Il leur dit qu'il leur annonçoit une nouvelle qui combleroit de joie tout le peuple, et leur déclara que le Messie attendu depuis tant de temps, venoit de naître. Pour leur donner des marques certaines de la vérité qu'il leur disoit, il les envoya en Bethléem, que les Prophètes avoient prédit devoir

être le lieu de la naissance du Sauveur ; et cet esprit humble ne rougissant point de l'humilité de son Maître et de son Dieu, dit hardiment à ces hommes grossiers et charnels, qu'ils trouveroient dans une Crèche un Enfant enveloppé de langes et de bandelettes ; que c'étoit celui-là qu'il leur annonçoit, et qui étoit toute l'attente d'Israël. Lorsque l'Ange eut cessé de leur parler, il se joignit à lui une troupe innombrable d'Anges, qui par leurs Cantiques rendoient gloire à Dieu, et annonçoient la paix aux hommes. Ces pasteurs dissipant peu à peu la crainte dont ils avoient été frappés, à la vue et aux paroles de l'Ange, résolurent de passer jusqu'à Bethléem, pour y voir cette merveille que Dieu y venoit de faire. Et se hâtant dans ce voyage, pour apprendre par leur promptitude, qu'on ne doit point chercher JESUS-CHRIST avec froideur, ils trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant enveloppé de drapeaux, dans une Crèche, selon la parole de l'Ange. Cette bassesse extérieure ne les surprit point, et il est marqué au contraire, qu'ils furent remplis eux-mêmes d'admiration, et qu'ils en remplirent tous ceux à qui ils dirent ce qu'ils avoient entendu de l'Ange. La Ste. Vierge, dans cette humilité profonde que J. C. même humilié de la sorte devant ses yeux, lui faisoit encore aimer davantage, ne s'attendoit point à toutes ces merveilles, et se contentoit de cet état de bassesse où l'ordre de Dieu l'avoit réduite : elle reçut cette consolation qu'il lui envoyoit avec la même soumission qu'elle avoit reçu les rebuts de Bethléem ; et écoutant très-attentivement tout ce que les Pasteurs lui disoient, elle ne dédaigna pas d'apprendre d'eux ce qu'elle ne savoit pas, et fit en cela rougir ces esprits superbes, qui dédaignent souvent d'apprendre des Ministres de Dieu ce qu'ils ignorent. Elle nous apprend aussi, par le soin qu'il est marqué qu'elle eut de conserver toutes les paroles des Pasteurs, le sage ménagement que nous devons faire de toutes les paroles de Dieu, comme d'une chose infiniment précieuse ; mais particuliérement les Vierges Chrétiennes doivent apprendre ici qu'après avoir renoncé à tout le monde pour JESUS CHRIST, elles doivent faire leur trésor de sa parole, et s'en remplir le cœur avec une solidité qui ait du rapport à celle de la Ste. Vierge. C'est principalement par cet exercice saint qu'elles imitent sur la terre la vie des Anges, et qu'elles approchent de plus près de la vie intérieure de celle qu'elles doivent honorer comme le modèle de toutes les Vierges.

La Circoncision de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

HUIT jours après la naissance de JESUS-CHRIST, la Vierge et St. Joseph pensèrent à le circoncire, et nous donnèrent en ce point l'exemple d'une simplicité vraiment chrétienne, qui ne raisonne point sur la Loi de Dieu, et qui met toute sa piété à accomplir ponctuellement ce qu'elle ordonne; car, quoiqu'ils sussent très-certainement que cet Enfant divin n'avoit rien qui méritât d'être circoncis, ils n'attendirent pas néanmoins un commandement particulier de Dieu pour se soumettre à cet ordre. Ils étoient si humbles que l'ordre commun des Juifs leur suffisoit pour faire en conscience devant Dieu la circoncision de son fils, nous apprenant par ce grand exemple combien nous devons éviter les interprétations dans la Loi de Dieu, et suivre sans raisonnement ce qu'elle commande. Mais si la Ste. Vierge et St. Joseph sont si admirables en se soumettant ainsi à la Loi, il est bien plus admirable que JESUS-CHRIT s'y soit voulu soumettre lui-même. Car outre la douleur

qu'il y a soufferte dans toute l'étendue qu'il lui a plu et d'une manière bien différente du commum des enfans, qui néanmoins mouroient souvent de douleur; il a bien voulu encore, après avoir pris la ressemblance de la chair du péché, prendre dans cette chair la marque même du péché, pour l'effacement duquel la Circoncision avoit été ordonnée. L'innocent voulut bien alors paroître pécheur, afin d'apprendre aux pécheurs à ne désirer pas de passer pour innocens, et à trouver sujet dans ce prodigieux abaissement de JESUS-CHRIST de s'humilier devant Dieu et devant les hommes, en ménageant toutes les occasions de s'anéantir, et en souffrant de bon cœur toutes les injures. Dieu commença à faire paroître en cette rencontre ce qui s'est fait dans la suite de la vie de JESUS-CHRIST qu'il a entremêlée d'humiliation et de gloire. Et après avoir abaissé JESUS-CHRIST par une Circoncision si pénible et si humiliante, il l'a relevé en lui donnant en même temps le nom adorable de JÉSUS, étant vrai ici à la lettre ce que dit l'Apôtre St. Paul : Que Dieu a élevé son fils à une souveraine grandeur, et que pour récompenser son humilité profonde, il lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au seul nom de JÉSUS tout génou fléchisse dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers; et que toute langue confesse que JÉSUS est le Seigneur. La dévotion à ce saint Nom a commencé dès l'origine de l'Eglise, et les Pères de race en race ont appris à leurs enfans à mettre leur confiance dans ce saint Nom, et à l'invoquer avec une foi pleine d'amour, et en cette manière en laquelle, selon St. Paul, tout homme qui l'invoque sera sauvé. Car en invoquant JÉSUS comme notre unique Sauveur, nous reconnoissons, comme marquent les Sts. Pères, que c'est lui seul qui nous sauve, et que nous ne nous sauvons pas nous-mêmes. JESUS-CHRIST n'a eu ce Nom que parce que son Père le lui a donné, avant même qu'il fût conçu dans le ventre de sa Mère, comme le marque l'Evangile. Il ne l'a point usurpé lui-même, et il ne se l'est point attribué. Nous ne devons donc pas lui ravir ce que son Père lui a donné, comme sa plus grande gloire, et nous devons plutôt reconnoître avec une humilité profonde que nous ne lui apportons que nos plaies, et que c'est lui seul qui les guérit par le mérite de sa vie et de sa mort.

De l'Adoration des Mages.

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

JESUS-CHRIST étant né dans la Judée, fit aussi voir qu'il ne venoit pas au monde seulement pour le peuple Juif, mais que sa grace se répandroit aussi sur les Gentils, selon les promesses des Prophètes. Pour tirer ces peuples de l'idolâtrie et du culte des démons qu'ils adoroient, pendant que la seule Judée n'adoroit que le vrai Dieu, il leur fit luire en naissant une étoile qui représentoit au dehors la grace qu'il répandoit intérieurement dans leurs cœurs. Les Mages ayant apperçu cette étoile dans l'Orient, et reconnoissant qu'elle marquoit la naissance du souverain Roi des Juifs, vinrent avec des présens dans la Judée pour lui rendre leurs hommages. Le Roi Hérode qui avoit usurpé la domination sur ce peuple, fut troublé lorsqu'il entendit parler d'un nouveau Roi des Juifs, et toute la ville de Jérusalem qui mettoit sa dévotion à attendre

le Messie, ne put apprendre la nouvelle de sa naissance sans être aussi dans le trouble. Ce Prince assembla aussi-tôt tous les Prêtres et les Anciens du Peuple, et il leur demanda en quel lieu le CHRIST devoit naître. Ces personnes intéressées, à qui la science ne servoit qu'à les rendre plus criminels, montrèrent, par le peu de soin qu'ils eurent ensuite d'aller chercher JESUS CHRIST, que ce n'étoit que pour le vendre à Hérode qu'ils lui découvrirent que Bethléem étoit le lieu où il devoit naître ; et lui citant le passage d'un Prophète, ils en supprimèrent malicieusement la fin, qui eût fait voir visiblement à Hérode que cet Enfant étoit Dieu, et qui lui eût peut-être fait perdre l'envie de le persécuter. Hérode ayant su cela des Prêtres, appela en secret les Mages, et s'informa d'eux de cette étoile qui leur étoit apparue. Ils lui répondirent à tout sans rien craindre. Ils furent sans aucun trouble au milieu d'une ville toute émue et dans un péril si grand de la mort, parce que Dieu qu'ils avoient suivi dans ce voyage les soutenoit dans une entreprise qui venoit toute de lui. Mais ce Prince hypocrite couvrant le dessein qu'il avoit conçu de tuer cet Enfant, qu'il étoit forcé de reconnoître pour un Dieu, cacha ce déicide qu'il méditoit sous les paroles d'une adoration feinte, et dit aux Mages qu'ils cherchassent cet Enfant, afin qu'ensuite ils lui en vinssent dire des nouvelles et qu'il allât aussi l'adorer. Les Mages sortirent de Jérusalem sans pénétrer les noirs desseins de ce Tyran, et revoyant leur étoile, ils furent remplis de joie, et allèrent dans la maison où elle les conduisoit. Y étant entrés, ils trouvèrent l'Enfant avec sa Mère ; ils se prosternèrent pour l'adorer, sans s'arrêter à cette pauvreté extérieure qu'ils voyoient, et ils lui offrirent des présens mystérieux, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Dieu ne voulut pas ensuite qu'ils retournassent à Hérode, comme ils le lui avoient promis, parce qu'ils ne connoissoient pas ses artifices : mais il se joua de la fausse sagesse de ce Tyran, et avertit les Mages dans un songe, qu'ils prissent un autre chemin pour s'en retourner en leur pays. Ce fut ainsi, comme remarque St. Augustin, que la lumière des Gentils fit voir quel étoit l'aveuglement des Juifs mêmes. Des étrangers viennent chercher JESUS-CHRIST dans un pays éloigné et l'adorent encore enfant ; et les Juifs, qui étoient son peuple, le traitent avec outrage dès qu'ils savent sa naissance. Ainsi JESUS-CHRIST se cache plus en cette rencontre qu'il ne se découvre, et nous devons bien prendre garde que, comme il suit cette même conduite dans tous les siècles, il ne se cache à nous pendant qu'il se découvre aux autres. Cette étoile a passé, dit ce St. Père. Elle a montré celui qu'elle marquoit, et on ne l'a plus vue ensuite : mais la lumière de l'Evangile lui a succédé. Ceux qui seront fidelles à la suivre trouveront JESUS-CHRIST humble. Ils l'adoreront au milieu d'un peuple qui le possède sans le connoître, et après avoir évité la colère des ennemis que leur foi pourra leur attirer, ils goûteront en paix, comme les Mages, le souvenir de la grace que Dieu leur a faite, en les choisissant d'entre tant d'autres, pour les faire passer des ténèbres à la lumière, et pour les rendre les vrais adorateurs du Sauveur.

La Sainte Vierge offre JESUS-CHRIST *au Temple.*

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

QUARANTE jours après la naissance du Fils de Dieu, la Ste. Vierge étant trop humble pour se dispenser de la Loi, qui ordonnoit au commun des femmes de se purifier, voulut bien se soumettre à une Loi dont elle n'avoit aucun besoin, comme JESUS-CHRIST son fils s'étoit soumis à celle de la Circonciſion, lui qui étoit la sainteté même. Après un enfantement si divin, qui ne l'avoit rendue que plus pure et plus vierge, elle alla au Temple avec son Fils, prenant plaisir à se confondre avec le commun des femmes, pour apprendre à tous ceux qui voudroient l'imiter, à suivre en toutes choses l'ordre qui a été établi, sans en chercher de dispense. Comme la Loi obligeoit d'offrir à Dieu tous les premiers nés et de les racheter par l'offrande de quelques animaux, ce fut alors que JESUS-CHRIST étant offert par sa Mère, s'offrit intérieurement à son Père, et lui présenta pour la première fois dans

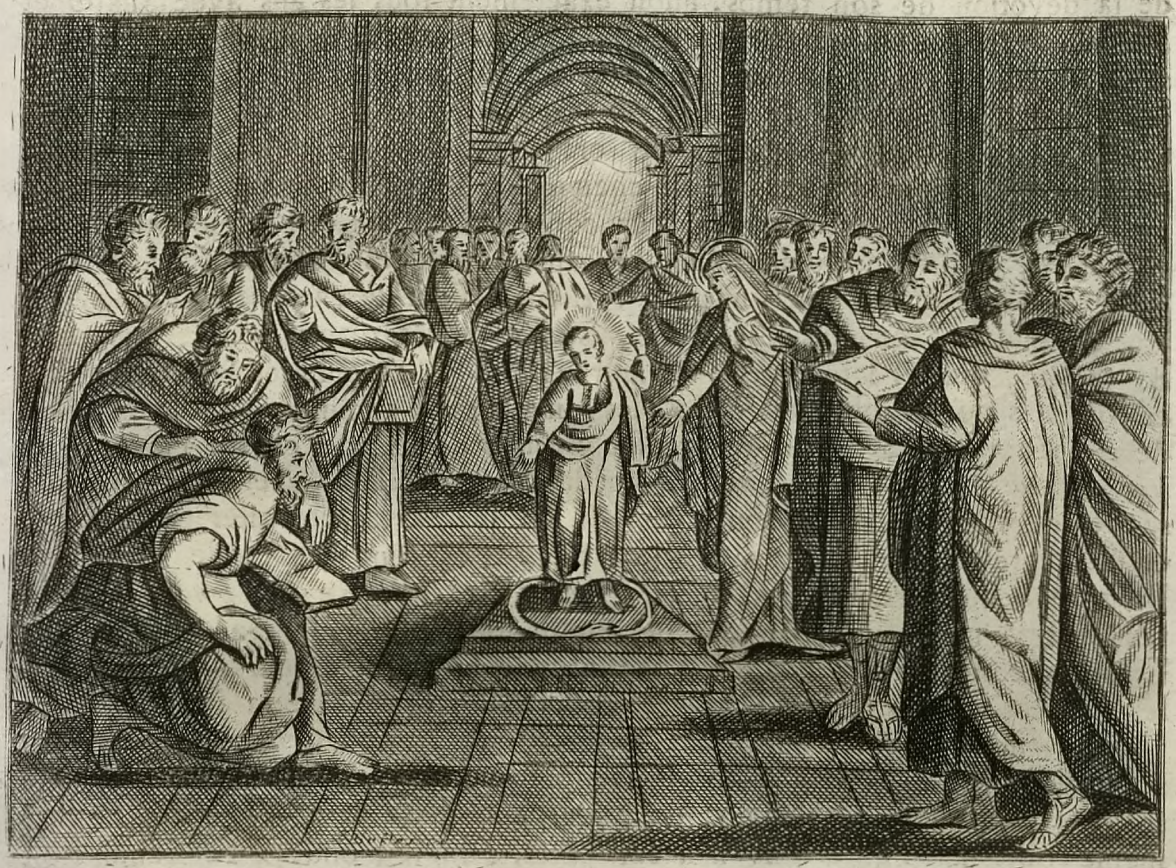
son Saint Temple une hostie digne de lui. Dieu ne permit pas qu'une action si divine demeurât cachée. Il y avoit dans Jérusalem un très-saint vieillard, nommé Siméon, qui étoit juste et rempli du St. Esprit, et à qui l'Evangile rend ce témoignage, qu'il attendoit la consolation d'Israël. Ce saint homme ayant été poussé de venir au Temple, par un mouvement de l'Esprit qui étoit en lui, reconnut JESUS-CHRIST lorsque ses parens l'offroient à Dieu selon la Loi, et vit ainsi accomplie la promesse que Dieu lui avoit faite qu'il ne mourroit point avant que de voir le Sauveur que Dieu devoit envoyer au monde. Aussi-tôt que la lumière de sa foi lui eut découvert ce Dieu caché sous la foiblesse d'un si petit corps, il le prit entre ses bras, et étant transporté d'une sainte joie, il rendit graces à Dieu de ce qu'il voyoit, par un excellent Cantique, où il proteste qu'il mourra en paix à l'avenir, parce que ses yeux avoient vu le Sauveur du monde, et cette lumière qui s'alloit répandre non-seulement sur les Juifs, mais encore sur toutes les Nations de la terre. Lorsque la Ste. Vierge et St. Joseph admiroient ce que ce saint vieillard leur disoit, et qu'il les entretenoit de ce qui devoit arriver au Fils de Dieu dans la suite des temps, et de la douleur qui transperceroit le cœur de Marie, une sainte veuve survint encore au Temple, et joignit une louange publique qu'elle rendit au Seigneur, à celle que Siméon lui avoit déjà rendue. Sa vie exemplaire donnoit de l'autorité à ses paroles. Car s'étant rendue comme le modèle de toutes les veuves, après sept années de mariage, elle avoit passé le reste de sa vie jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, toujours dans les jeûnes et dans les prières, sans sortir du Temple. Et étant si sainte dans un siècle aussi corrompu qu'étoit alors celui des Juifs, elle nous a appris que pour servir Dieu dans un temps où il y en a peu qui le connoissent, il faut le servir parfaitement, afin d'être assez forts pour ne se pas laisser emporter au torrent du monde. Ce fut ainsi que se termina la Purification de la Ste. Vierge, et la Présentation de son fils au Temple, dans laquelle elle a donné à tous les parens Chrétiens une instruction qui doit être le fondement de toute leur piété. Car comme ils n'ont rien de plus précieux que leurs enfans, ils doivent, s'ils les aiment véritablement, les offrir à Dieu, et principalement ceux d'entre eux qui sont les plus accomplis et qu'ils aiment avec plus de tendresse. Ils doivent craindre que tout autre amour qu'ils auront pour eux, ne soit la perte de ceux qu'ils aiment. Et ils ne peuvent bien conserver ce dépôt que Dieu leur a mis entre les mains et dont il leur demandera un si grand compte, s'ils ne travaillent à le lui offrir sans cesse, et à lui témoigner qu'ils regardent leurs enfans comme étant plus à Dieu qu'à eux-mêmes.

Fuite de JESUS-CHRIST *en Égypte. Meurtre des Enfans.*

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

LE Roi Hérode attendant toujours les Mages pour savoir d'eux ce qu'ils auroient pu découvrir, crut, lorsqu'ils ne revenoient point, qu'ils s'étoient joués de lui, et il attribua à un mépris de sa personne, ce qu'ils n'avoient fait que par l'ordre de Dieu même. C'est pourquoi il entra dans une étrange colère ; et lorsqu'il entendit parler des merveilles que l'on avoit dites de cet Enfant, qui avoit été offert au Temple, il fit paroître ouvertement le dessein de tuer JESUS-CHRIST, qu'il avoit dissimulé jusqu'alors. Il résolut de perdre cet Enfant à qui on donnoit déjà le nom de Roi, de peur que les Juifs le reconnoissant pour leur Maître, ne lui ôtassent la couronne que son ambition avoit usurpée. Dieu qui prévoyoit les emportemens de ce Prince, ne les voulut pas arrêter, et il aima mieux confondre sa vaine sagesse en rendant tous ses desseins inutiles. Il envoya un Ange dire pendant la nuit à saint Joseph, lorsqu'il ne pensoit qu'à s'en retourner de Jérusalem à Nazareth pour y demeurer, qu'il prît promptement l'Enfant et sa Mère, parce qu'Hérode l'alloit faire

chercher de toutes parts pour le perdre. Saint Joseph nous donna en cette rencontre le modèle d'une admirable obéissance. Car sans raisonner sur ce que l'Ange lui disoit, il prit au moment même JÉSUS et la Sainte Vierge, qui ne s'excusa point sur un temps aussi peu propre qu'étoit le milieu de la nuit, ni sur la difficulté de ce voyage pénible dans toutes ses circonstances, pour aller dans une terre inconnue et abandonnée à l'idolâtrie, sans que l'Ange se fût adressé à elle-même pour lui en apporter l'ordre. Ils ne pensèrent l'un et l'autre qu'à sauver JESUS-CHRIST de la fureur d'Hérode, et l'amour qu'ils avoient pour lui, leur fit embrasser avec joie tout ce qui le pourroit tirer d'un si grand péril. Ils allèrent donc dans cette terre ennemie de Dieu pour y trouver la sureté qu'ils ne trouvoient pas parmi un peuple qui en avoit été délivré par tant de miracles. Dieu permit alors cette fuite pour consoler ceux qui seroient à lui, que la peur pourroit obliger de fuir dans des occasions semblables; et il apprit ainsi à l'Eglise que lorsque les persécutions des Grands sont violentes, on peut, à l'exemple de JESUS-CHRIST même, se dérober à leur fureur, en se cachant et en se retirant dans quelque terre étrangère. JÉSUS donc étant en sureté, Dieu laissa ensuite agir Hérode dans toute l'étendue de sa fureur. Et ce Prince, par une cruauté dont les peuples les plus barbares auroient eu horreur, fit mourir tous les petits enfans de Bethléem et des lieux voisins, qui étoient au-dessous de deux ans, afin d'envelopper dans cette ruine commune celui qui, sans qu'il le connût, lui donnoit déjà tant de frayeur. C'est à quoi se réduisit la malheureuse politique de ce Prince, qui passoit alors pour le plus grand esprit de son temps. Un enfant pauvre le fit trembler, et il employa inutilement pour le perdre toute son adresse et toute sa violence. L'entreprise qu'il fit contre cet enfant, le rendit vraiment déicide, et il devint l'image de ceux qui veulent étouffer JESUS-CHRIST dans les ames, pour se conserver une vaine gloire parmi les hommes. Mais c'est dans ces grandes passions que Dieu d'ordinaire exerce ses grands jugemens, et qu'il punit divinement ceux qui les combattent, et qui se déclarent si ouvertement contre lui. C'est ainsi qu'il se rit en cette rencontre de la cruauté d'Hérode. Il s'en sert pour rendre éternellement heureux ceux que ce Tyran vouloit perdre; et parmi ce meurtre de tant d'enfans, celui qu'on cherchoit seul dans ce grand carnage se sauve tout seul. On ne vit jamais mieux que les méchans ne font du mal aux bons qu'autant qu'il plaît à Dieu de leur en donner le pouvoir. Et les Chrétiens doivent apprendre de ces exemples à ne regarder que Dieu dans les hommes, et à considérer leur haine ou leur amour comme des moyens dont il se sert pour l'exécution de ses ordres. Tout le monde ensemble ne peut rien contre ce qu'il a résolu de faire. Quand on est assez heureux pour connoître sa volonté, on n'a qu'à la suivre sans rien craindre; et s'il permet qu'il en arrive du mal, ce mal deviendra notre plus grand bien, comme la cruauté d'Hérode est devenue si avantageuse pour ces petits innocens, puisqu'en tuant leurs corps, il a sanctifié leurs ames, et a consacré leur mémoire dans la suite de tous les âges.



La Sainte Vierge perd JESUS-CHRIST, *et le cherchant avec beaucoup de douleur, elle le retrouve dans le Temple.*

L'an de la naissance de J. C. 2. Avant l'Ère commune 3. * L'an de l'Ère commune 8.

APRÈS la mort d'Hérode qui avoit voulu perdre le Sauveur dès sa naissance, Dieu qui avoit fait aller St. Joseph en Egypte pour éviter cette persécution, lui envoya un Ange pour lui commander de retourner dans la terre d'Israël; de sorte que JESUS CHRIST n'a pas été un an entier en Egypte. St. Joseph obéit à ce nouvel ordre, avec la même promptitude qu'il avoit exécuté le premier, et vint demeurer dans la ville de Nazareth, pour éviter la fureur d'Archelaüs, fils d'Hérode, qui régnoit en Judée, et pour accomplir les Prophéties, qui avoient prédit que JESUS-CHRIST seroit appelé Nazaréen. L'Evangile ne marque rien de ce qui se passa depuis l'enfance du Sauveur jusqu'à son baptême, qu'une seule action qu'il fit, étant âgé de douze ans. * La Sainte Vierge, qui, dans le culte intérieur et invisible qu'elle rendoit à Dieu, et dont les hommes ne pouvoient être témoins, n'omettoit aucune de toutes les pratiques solides

de la dévotion de son temps, alloit exactement tous les ans avec JÉSUS et Joseph, de Nazareth où elle demeuroit, à Jerusalem, à la fête de Pâque, selon l'ordonnance de la Loi. Lors donc que JESUS-CHRIST étoit âgé de douze ans, après que l'Octave de la fête fut accomplie, ses parens s'en retournèrent à Nazareth, et JESUS-CHRIST qu'ils croyoient être avec eux, demeura à Jérusalem. Ils firent une journée de chemin, et ils le cherchèrent le soir parmi leurs parens et les personnes de leur connoissance qui s'en retournoient avec eux. Mais ne l'ayant point trouvé, ils furent touchés d'une sensible douleur et ils retournèrent le jour suivant à Jérusalem pour le chercher. Le troisième jour enfin étant allés dans le Temple, ils l'y trouvèrent au milieu des Docteurs de la Loi, qui les interrogeoit et leur répondoit, et qui, les instruisant plus eux-mêmes qu'il n'apprenoit d'eux, les remplissoit d'admiration par la modestie de ses réponses. La Sainte Vierge fut surprise de le voir en cet état; et la joie qu'elle eut de le retrouver, succédant à la douleur qu'elle avoit eue de sa perte, elle se plaignit doucement de ce qu'il les avoit traités de la sorte, et lui représenta la peine et la tristesse qu'ils avoient eue en le cherchant. Pourquoi me cherchiez-vous, leur dit JESUS-CHRIST? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je me trouve par-tout où les intérêts de mon Père m'appellent? Et après cette parole, qui est d'une grande instruction pour les enfans que leurs parens veulent retirer du service de Dieu où ils se sentent intérieurement appelés, il est marqué dans l'Evangile qu'il retourna aussi-tôt avec ses parens à Nazareth et qu'il leur obéissoit en toutes choses. St. Augustin représente souvent ce modèle aux enfans, pour leur apprendre et pour leur faire aimer même l'obéissance qu'ils doivent à leurs pères. Tout le monde, dit ce Saint, étoit soumis à JESUS-CHRIST, et J. C. à qui tout obéissoit, obéit lui-même à ses parens. Celui qui avoit en lui une liberté divine, ne s'en sert que pour être plus soumis. Mais les parens aussi n'ont pas moins à s'instruire dans cette histoire; et cette douleur avec laquelle la Sainte Vierge cherche son Fils qu'elle avoit perdu, leur fait voir ce qu'ils doivent faire lorsque leurs enfans se séparent d'eux, non pour aller dans le Temple comme JESUS-CHRIST, mais pour se perdre dans le monde; et avec combien de larmes ils doivent tâcher alors de retrouver ce dépôt qu'ils ont reçu de Dieu même. Ils sont à plaindre s'ils s'affligent de toute autre chose, et ils doivent tout quitter comme la Sainte Vierge, pour demander à JESUS-CHRIST qu'il cherche lui-même avec eux leurs enfans, s'ils sont égarés, et qu'il les ressuscite s'ils sont déjà morts.

JESUS-CHRIST vient trouver St. Jean, et reçoit de lui le baptême.

L'an de l'Ère commune 28. * L'an de l'Ère commune 30.

TRENTE-DEUX ans s'étant passés depuis la naissance de JESUS-CHRIST, et Dieu voulant le tirer enfin de sa vie obscure et cachée pour le manifester au monde, il commença par tirer du désert St. Jean qu'il avoit destiné pour être son Précurseur. Ce Saint donc sortant tout d'un coup du fond de la solitude où il avoit vécu comme un Ange couvert d'un corps, parut sur le bord du Jourdain, où il prêcha la pénitence et baptisa tous ceux qui venoient à lui. L'éclat de sa vertu et sa vie si austère n'eut besoin d'aucun miracle pour le faire croire; et tout le monde regardant ce Saint comme étant quelque chose de plus qu'un homme, on commençoit à croire que c'étoit peut-être le Messie, et à témoigner par cette pensée qu'on le préféroit à tous les autres Prophètes qui avoient paru avant lui, dont on n'avoit jamais porté un jugement si avantageux. Lors donc que tout Jérusalem alloit fondre dans le désert pour écouter ce

saint Précurseur et se faire baptiser, JESUS-CHRIST y alla aussi lui-même * et se cacha parmi la foule des autres, par une humilité dont nous devrions rougir, puisque nous cherchons tant de détours et tant d'adresses ingénieuses pour nous distinguer du reste des hommes, et pour affecter des singularités superbes. Mais lorsque JESUS-CHRIST se rabaissoit de la sorte, Dieu le releva, et il sut bien le discerner du milieu de ceux parmi lesquels il se confondoit. Car St. Jean étant frappé d'un profond respect, ne put presque se résoudre à verser de l'eau sur le Sauveur pour le baptiser. Lui qui faisoit trembler les premiers d'entre les Docteurs de la Loi et qui les bannissoit même de son baptême, dit au contraire à JESUS-CHRIST que c'étoit lui qui le devoit baptiser, et qu'il le couvroit de confusion en voulant qu'il le baptisât. JESUS CHRIST ne lui répondit autre chose, sinon qu'il falloit qu'il s'humiliât jusques là, et qu'en l'état où il étoit il devoit accomplir tous les devoirs de la justice. Aussi-tôt qu'il fut baptisé le Ciel s'ouvrit, et Dieu fit descendre le Saint-Esprit sur JESUS-CHRIST d'une manière visible et en forme d'une colombe qui se reposa sur sa tête. En même temps on entendit une voix du Ciel qui rendit ce témoignage : C'est là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve toutes mes délices. JESUS CHRIST se retira aussi-tôt après pour se cacher; mais St. Jean continua de parler de lui à tout le monde. Toute sa passion fut de bien persuader aux hommes que JESUS-CHRIST étoit le Messie, tant de fois promis et tant désiré, et que pour lui il n'étoit rien : il dit clairement qu'il falloit qu'il diminuât et que JESUS-CHRIST crût toujours de plus en plus. La gloire de J. C. comme marquent les Saints Pères, a eu pour principe cette humilité prodigieuse qu'il fait paroître ici dans son baptême. Un Dieu se rabaisse sous un homme pour réparer en quelque sorte l'outrage que l'homme avoit fait à Dieu, lorsqu'il voulut s'égaler à lui. JESUS-CHRIST étant le plus grand de tous s'humilie plus que tous. Il est l'innocence même, et il veut bien recevoir un baptême qui le déclare pécheur. Il apprend ainsi aux hommes à n'affecter point de paroître innocens lorsqu'ils sont coupables, et à souffrir de passer pour ce qu'ils sont, afin que cet humble aveu de leurs fautes devienne la guerison de leurs plaies.

JESUS-CHRIST est conduit dans le désert. Il jeûne quarante jours et quarante nuits. Il est tenté par le démon.

La même année de l'Ère commune 30.

AUSSI-TÔT que JESUS-CHRIST fut baptisé, il apprit en sa personne à tous les fidelles quelle devoit être leur vie après le baptême, et qu'ils devoient se préparer ensuite à la tentation et à la souffrance. Il se retira dans le désert, ou plutôt il y fut emporté par le Saint Esprit. Etant dans cette solitude qu'il accompagna d'un jeûne de quarante jours et de quarante nuits, il y fut tenté par le démon. Cet esprit superbe ne pouvant croire qu'un Dieu fût caché sous cette bassesse extérieure, après avoir épuisé en vain toutes ses tentations secrètes pour l'éprouver, résolut enfin de faire un dernier effort et de l'attaquer sous une forme visible. Il s'approcha de lui avec d'autant plus d'adresse qu'il paroissoit agir simplement; et sans découvrir le dessein qu'il cachoit en

lui-même, il dit à JESUS-CHRIST : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. JESUS-CHRIST à cette parole se tint aussi caché que le démon tâchoit de l'être. Il se contenta de lui répondre par ce passage de l'Ecriture : Que l'homme ne vivoit pas de pain seul, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Et il apprit ainsi à tous les Chrétiens qu'ils ne doivent craindre ni la faim ni la mort même, et que s'ils ne se nourrissent dans l'ame de la parole de Dieu, ils sont morts ou en grand danger de mourir, quoiqu'ils paroissent vivans aux yeux des hommes. Le démon ne se rebuta pas ; et voyant que le désert étoit un lieu peu favorable pour vaincre le Sauveur, il l'en retira. Et ce qui est seulement horrible à penser, il le transporta au haut du Temple, et lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous en bas. Et abusant malicieusement de l'Ecriture, il ajouta ; car il est écrit : Dieu a ordonné à ses Anges d'avoir soin de vous et de vous recevoir entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre la pierre. Le Fils de Dieu qui nous fait voir qu'ayant été victorieux dans la première tentation, on devoit espérer de l'être aussi dans les autres, répondit au démon avec la même simplicité que la première fois, par un passage de l'Ecriture ; il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Cette réponse si sage confondit l'orgueil du démon et irrita sa colère. Il ne garda plus ce respect extérieur qu'il avoit témoigné d'abord ; et au lieu qu'il avoit traité au commencement JESUS-CHRIST comme Fils de Dieu, il voulut qu'il l'adorât lui-même comme Dieu, et lui promit pour cela de lui donner tous les Royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat et la gloire. Jamais l'insolence du démon ne monta plus haut. Il en avoit moins témoigné envers les plus grands Saints. Il se contentoit de leur nuire, comme à Job ; mais il n'exigeoit pas d'eux qu'ils l'adorassent, comme il l'exigea de JESUS-CHRIST dont il connoissoit l'excellence, par sa résistance même. Mais cette impudence extrême fut aussi repoussée de JESUS-CHRIST par la fermeté de ces paroles : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Cette réponse si forte de JESUS-CHRIST mit le démon en fuite, et les Anges s'approchèrent de lui, et le servirent. Cette tentation de JESUS-CHRIST a toujours été l'instruction et la consolation de tous les Saints. Aimons, disent-ils, la retraite, le jeûne et la prière, et le démon ne nous pourra nuire. Méditons avec une foi vive la parole de Dieu, et elle sera pour nous ce bouclier divin qui repousse toutes les flèches brûlantes de notre ennemi. Mettons notre confiance en JESUS-CHRIST tenté et victorieux du tentateur, et toutes ses tentations ne serviront qu'à fortifier notre vertu et à multiplier nos couronnes.

Premier miracle de JESUS-CHRIST *qui change l'eau en vin aux noces de Cana.*

La même année de l'Ère commune 30. Première de la prédication de J. C.

JESUS-CHRIST ayant rempli de confusion le démon qui l'avoit tenté dans la solitude, sortit de ce désert par le mouvement du même Esprit qui l'y avoit fait aller, et commença à se manifester aux hommes. Il vint d'abord vers le Jourdain où demeuroit St. Jean, qui après avoir vu depuis peu ce qui s'étoit passé à son baptême, s'écria devant ses Disciples : Que c'étoit là celui qui étoit l'Agneau de Dieu, qui ôtoit les péchés du monde. Deux de ses Disciples, dont l'un étoit St. André, entendant leur Maître rendre un témoignage si avantageux au Sauveur, vinrent trouver J. C. Ils lui demandèrent où il demeuroit. Il les fit entrer chez lui. St. André étant sorti de ce logis, rencontra Simon son frère, et lui dit tout transporté de joie, qu'ils avoient trouvé le Messie, et le mena à JESUS-CHRIST qui le regarda et lui prédit qu'il seroit appelé Pierre. Peu à peu le nombre de ceux qui écoutoient le Sauveur

s'augmentant, sa réputation commença à croître, quoiqu'il n'eût encore fait aucun miracle. Mais une rencontre particulière et le besoin de quelques personnes, donnèrent lieu à celui-ci. Des noces s'étant faites à Cana, ville de Galilée où étoit la Sainte Vierge, Jésus y fut appelé avec ses Disciples. Mais le vin manquant, ce besoin montra quelle étoit la tendresse de la Sainte Vierge. Car étant persuadée de la toute-puissance de son Fils, aussi bien que de sa charité, elle crut qu'il suffiroit de l'avertir de la nécessité où ces personnes se trouvoient, pour lui donner lieu de les soulager. Elle ne fut pas trompée dans son espérance; et quoique J. C. semblât lui répondre d'une manière assez dure en apparence, il ne laissa pas de faire ce qu'elle désiroit. Il commanda qu'on remplît d'eau six grands vases qui étoient là, et ayant changé invisiblement l'eau en vin, il commanda qu'on en puisât, et qu'on en portât au Maître-d'Hôtel. Cet homme, surpris de l'excellence de ce vin miraculeux, appela le nouveau marié, et lui dit qu'il avoit fait le contraire de ce que font ordinairement tous les hommes, qui servent d'abord le vin le plus délicieux, et ensuite le mauvais. Ce fut ainsi, comme marque l'Evangile, que J. C. manifesta sa gloire, et que ses Disciples commencèrent à croire en lui. On vit alors la charité de la Sainte Vierge, à qui on peut dire qu'on étoit redevable de cette merveille. J. C. voulut déclarer d'abord par le premier de ses miracles, et au commencement de sa prédication, que la grace figurée par le vin, seroit donnée à tous les élus par les prières de sa Mère, dans tout le cours de l'Eglise, comme il avoit déclaré aussi-tôt après qu'il fut conçu dans elle, que ce seroit par son entremise qu'il sanctifieroit ses élus, en sanctifiant par elle Saint Jean-Baptiste. Il lui donna depuis, étant sur la Croix, son Disciple bien-aimé pour être son fils, afin que tous les élus reconnoissent en la personne de Saint Jean qu'ils la doivent considérer comme leur Mère. Ainsi, pour obtenir de J. C. ses graces toujours nouvelles qui nous sont si nécessaires et qui étoient figurées par ce vin, il faut avoir recours à la Ste. Vierge, qui est la vraie mediatrice entre J. C. et nous, comme J. C. l'est entre Dieu et elle. Les deux vins dont il est parlé ici, sont le vin du monde et le vin de la grace. Le diable présente le premier, qui est le meilleur au goût des hommes charnels, qui s'enivrent de la douceur des plaisirs du monde, qui leur paroissent agréables d'abord, mais qui ne leur laissent ensuite que de l'amertume. Ce second vin au contraire est le vin du Ciel, et le vin nouveau de l'homme nouveau, qui enivre heureusement l'ame, et qui assoupit en elle les sens et la raison humaine, en changeant l'homme dans le cœur, par une conversion véritable, afin qu'étant comme mort à lui-même, il ne vive plus que pour Dieu, et ne goûte plus que les biens du Ciel.

Nicodême

Nicodème vient trouver JESUS-CHRIST *pendant la nuit.*

La même année de l'Ère commune 30.

LE premier miracle de JESUS-CHRIST en Cana de Galilée, ayant été suivi de beaucoup d'autres, la réputation du Sauveur commença peu à peu à se répandre dans le monde et à passer même du peuple aux Grands. Un des plus considérables d'entre les Juifs, nommé Nicodème, étant touché de tout ce qu'il apprenoit de JÉSUS, résolut de s'éclaircir de la vérité par lui-même et non sur le rapport des autres. Mais prévoyant par sa sagesse naturelle que ce nouveau Prophète auroit de grands ennemis, comme en avoient toujours eu tous les autres, il crut ne se devoir pas trop déclarer, et jugea qu'il seroit plus sûr de ne l'aller trouver que pendant la nuit. Il témoigna à J. C. qu'il croyoit très-certainement qu'il étoit un Maître envoyé de Dieu, et qu'on n'en pouvoit pas douter, après ce grand nombre de miracles qu'il faisoit sans cesse. Mais le Sauveur apprit en cette rencontre

à ses serviteurs à ne se pas laisser éblouir par les louanges des hommes. Car, après en avoir reçu de si grandes de Nicodème, il ne perdit rien de sa liberté ordinaire. Et quoique Nicodème passât pour très-habile dans la Loi, il ne lui parla néanmoins que de l'humilité et de la simplicité Chrétienne, en lui déclarant que si on ne renaissoit de nouveau, on ne pourroit avoir part à son Royaume. Ce Prince des Juifs ne put comprendre cette vérité, et fit voir alors que rien n'est si contraire à la foi que les grands raisonnemens. Il s'informa de J. C. comment un homme pouvoit rentrer encore une fois dans le ventre de sa mère. Mais J. C. lui demanda, comment lui qui étoit maître dans Israël pouvoit ignorer ces choses ; il lui fit voir bien sensiblement qu'il n'étoit, comme dit St. Augustin, que le Docteur d'une lettre morte. Il lui parla des effets merveilleux du Saint-Esprit, dont on ne peut savoir ni d'où il vient, ni où il va, et qui souffle par-tout où il lui plaît. Il lui dit ensuite plusieurs autres choses semblables, qui firent comprendre à ce Prince de la Loi, par la difficulté où il se trouvoit de les concevoir et de les croire, qu'il faut que Dieu, pour nous rendre ses Disciples, ruine dans nous la folie de notre raison, qui ne peut rien croire si elle ne le voit. J. C. finit cet entretien en lui représentant le grand amour de Dieu pour les hommes, qui leur avoit donné son propre Fils pour les rendre éternellement heureux. Il lui fit voir que la principale cause du malheur des hommes étoit qu'ils fuyoient la lumière de la vérité, parce qu'elle les condamne, et qu'ils aiment leurs propres ténèbres, jusqu'à ce que Dieu leur donne de nouveaux yeux, qui leur fassent haïr l'aveuglement de leurs passions, et aimer cette lumière qui vient de Dieu et qui les conduit à Dieu. Ce fut ainsi que le Sauveur renvoya ce Prince des Juifs, qui fit bien voir dans la suite que cet entretien ne lui avoit pas été inutile, et que la force de la parole de Dieu avoit fait impression dans son cœur. Car ayant fait paroître d'abord une sagesse un peu timide, en n'osant venir trouver J. C. que pendant la nuit, il eut assez de courage après pour soutenir publiquement son innocence en plein Conseil, et pour déclarer même à sa mort et après sa mort, qu'il ne prenoit aucune part à l'injustice qu'on avoit commise en sa personne, en le faisant mourir par un supplice si cruel et si honteux. Et bien loin de refroidir alors sa charité envers J. C. au contraire il la redoubla, en apportant publiquement des parfums pour embaumer et ensevelir son corps. Il apprit ainsi, comme remarquent les saints Pères, qu'il ne faut pas désespérer de la timidité de ceux qui n'osent encore se déclarer pour la vérité. Ces personnes foibles peuvent se cacher et se réserver quelque temps pour se nourrir en secret des vérités de Dieu et se fortifier dans le silence, afin de paroître ensuite lorsque Dieu leur en fera naître l'occasion.

JESUS-CHRIST convertit une femme Samaritaine.

La même année de l'Ère commune 30.

LORSQUE Jesus-Christ commençoit déjà à être suivi, et que les miracles qu'il faisoit, joints aux témoignages que lui rendoit St. Jean, lui attiroient un plus grand nombre de Disciples que ce saint Précurseur n'en avoit eu, l'emprisonnement de ce saint homme survint tout d'un coup, qui obligea J. C. de s'éloigner. Comme il sembloit n'avoir plus rien à faire au monde, après y avoir découvert Jesus-Christ, Dieu pour l'en retirer promptement, le fit sortir de sa solitude, et venir à la Cour d'Hérode. Ce Prince qui avoit ouï parler de la vie si divine dans le désert, et qui le regardoit comme un Prophète, l'aimoit selon que le marque l'Evangile, et son amour même ne se refroidissoit point, par la liberté avec laquelle ce saint homme le reprenoit de son inceste. Mais le démon qui ne pouvoit souffrir le bien que ce saint Précurseur du Sauveur pouvoit faire dans la Cour de ce Prince, eut recours à ses artifices

ordinaires, et envenima contre lui l'esprit d'une femme qui le fit mettre d'abord en prison, en attendant qu'elle poussât ses violences plus loin, et qu'elle couronnât la vie de St. Jean par la gloire du martyre. J. C. voulant céder d'abord à l'envie des Pharisiens qui avoient conseillé à Hérode de faire arrêter St. Jean, se retira alors de la Judée où il étoit venu, pour s'en retourner dans la Galilée. Il devoit passer par la Samarie, et y convertissant une femme Samaritaine, il fit voir que c'est souvent en fuyant la colère du monde qu'on gagne plus d'hommes à Dieu, et que c'est par les persécutions mêmes que l'Eglise se multiplie; car cette femme étant venue à son ordinaire puiser de l'eau à une fontaine, elle y trouva J. C. assis, qui lui demanda à boire, pour le soulager dans la soif que la fatigue du chemin lui avoit causée, quoique cette soif fût plus mystérieuse que naturelle. Cette femme lui témoigna qu'elle s'étonnoit qu'un Juif s'adressât à une femme de Samarie, qui étoit un peuple que les Juifs avoient en horreur. Mais J. C. lui répondit que si elle connoissoit le don de Dieu, qui étoit celui qui lui demandoit à boire, elle lui en auroit demandé elle-même, et qu'il lui auroit donné une eau vive qui n'étoit point comme les eaux de la terre, qui n'empêchent pas que ceux qui en boivent n'aient encore soif, mais qui deviendroit en elle une source d'une eau vivante, qui rejailliroit jusqu'à la vie éternelle. Cette femme se rendit peu à peu attentive à ces paroles; et étant surprise de ce que J. C. lui découvroit sa vie passée, elle reconnut qu'il étoit un Prophète. Il continua à lui parler. Il lui découvrit tout le secret de la Loi nouvelle, qui est un culte spirituel, et l'adoration de Dieu en esprit et en vérité. Ce que cette femme ayant ouï, elle dit à J. C. que le Messie devoit venir, qui apprendroit toutes choses. A quoi J. C. répondit que c'étoit lui-même qui l'étoit. Cette femme alla aussi-tôt annoncer dans la ville ce qu'elle venoit d'apprendre, et excita, dans tous les habitans de Samarie, le désir de venir trouver J. C. Ils le prièrent de venir dans leur ville, où il demeura pendant deux jours. Les Saints Pères ne peuvent assez admirer la conduite que le Fils de Dieu tint envers cette femme, à laquelle il découvre tout d'un coup les plus grands mystères de la Loi nouvelle. Il retranche de sa dévotion le Temple et la Montagne sainte, quoique les Juifs et les Samaritains missent toute leur dévotion dans l'un et l'autre de ces deux lieux. Il lui apprend que ses principales Eglises ne sont pas les Temples bâtis de pierres, mais les ames de ceux qui le servent, dont il fait non seulement des Temples, mais des Cieux et des Royaumes vivans, afin que les Chrétiens ne se contentent pas de révérer les Temples qui sont saints, ni de recevoir le Saint des Saints, qui est aussi présent sur nos Autels que dans le Ciel, mais qu'ils tâchent d'attirer dans eux le don de sa grace et de son esprit, de lui rendre un culte sincère et intérieur, et de l'adorer en esprit et en vérité.

Les Apôtres étant surpris d'une tempête, réveillent JESUS-CHRIST *qui dormoit dans leur vaisseau ; et il calme aussi-tôt la mer.*

La même année de l'Ère commune 30.

JESUS-CHRIST étant retourné dans la Galilée à cause de l'emprisonnement de St. Jean, commença d'y prêcher publiquement, et d'exhorter, comme avoit fait St. Jean, les hommes à la pénitence, parce que le Royaume de Dieu étoit proche. Il alla dans la ville de Capharnaüm, et fit voir à ce peuple enseveli dans les ténèbres une lumière divine, mais qui ne servit, comme on le vit dans la suite, qu'à le rendre plus malheureux. Il accompagna ses Prédications d'une gravité et d'une autorité qui le distinguoit de tous les Docteurs de la Loi. Il joignit les actions aux paroles, et ses miracles rendirent chaque jour de nouveaux témoignages à la vérité qu'il annonçoit. Il guérit dans Cana le fils d'un Prince qui se mouroit. Il délivra à Capharnaüm un homme possédé

du démon ; et passant de la Synagogue où il avoit fait ce miracle, il alla dans la maison de St. Pierre où il en fit un autre dans la personne de sa belle-mère qu'il guérit d'une grande fièvre. Ce miracle n'engagea pas moins ce Prince des Apôtres à la suite du Sauveur qu'avoit fait celui de la pêche, dont J. C. s'étoit servi pour l'attirer, et qui avoit rempli ce Disciple d'une telle crainte qu'il se jeta aux pieds de J. C. et le pria de se retirer de lui, parce qu'il étoit pécheur. Tant de signes et de guérisons miraculeuses attirèrent de toutes parts les malades qui venoient chercher dans le Sauveur le soulagement de leurs maux, et les peuples s'assembloient en foule pour avoir la double joie d'entendre ses prédications et d'être témoins de ses miracles. Mais ses Disciples ne trouvant encore que de la gloire à le suivre, J. C. voulut les accoutumer peu à peu à ne point attendre de lui un bonheur temporel ni cette paix que recherchent les amis du monde. C'est pourquoi, pour leur figurer leur état futur, il les engagea à passer avec lui un bras de mer, et il permit qu'une tempête s'élevant lorsqu'il dormoit, leur fut comme une image de ce qui arriveroit à son Eglise dans la suite de tous les siècles. Car le soulévement des flots et la violence des vents remplissant de crainte les Disciples, ils crièrent enfin et réveillèrent J. C. qui, pour montrer son assurance dans les plus grands périls, dormoit paisiblement au milieu de la tempête. Il les reprit de leur timidité et leur montra qu'ils n'avoient rien à craindre pendant qu'il seroit avec eux. Puis se levant aussi-tôt il commanda aux vents de se taire, et à la mer de s'appaiser. Le calme revint au même moment, et la crainte des Disciples se changea en une admiration d'une si grande puissance. Ce vaisseau, dit St. Augustin, marquoit l'Eglise qui est dans ce monde, comme sur une mer toujours agitée. Dieu permet ces tempêtes, de peur que notre foi ne s'endorme, et que la paix que nous trouverions dans le monde, ne nous fasse oublier le Ciel. Nous pouvons bien être saisis de crainte pendant la tempête, mais nous ne devons pas nous défier du secours de J. C. Comme sa bonté nous a préparé ce vaisseau pour passer cette mer agitée, il saura bien aussi le conduire au port. Ces vents, au lieu de nous troubler, doivent au contraire relever notre confiance, puisqu'ils nous ont été prédits, et qu'ils rendent témoignage à la vérité de la parole du Sauveur. Dieu qui est toujours tranquille, met dans le repos, au milieu même de l'orage, ceux qui ont recours à lui, et il ne nous reste enfin que la confusion d'avoir eu peur, lorsque nous avions J. C. avec nous, et de l'avoir laissé endormir, comme firent ses Disciples, puisque ce sommeil marquoit l'assoupissement de notre foi et la tiédeur de notre prière.

JESUS-CHRIST guérit un possédé que le Démon rendoit furieux.

La même année 30.

APRÈS que J. C. eut fait voir à ses disciples la puissance qu'il avoit sur les élémens, en calmant la mer par une parole, il leur fit voir encore l'autorité qu'il avoit sur les esprits malins, en délivrant plusieurs personnes qui en étoient possédées ; mais de tous ceux qu'il guérit, il n'y en eut point de plus considérable qu'un, dont l'Evangile s'applique plus à rapporter toute l'histoire, pour nous faire voir avec plus d'horreur l'empire que les démons exerçoient même visiblement sur les hommes, et avec quelle fureur, lorsqu'ils tourmentoient intérieurement leurs ames, ils déchiroient encore leurs corps. C'étoit un homme qui ne demeuroit plus depuis long-temps dans les maisons, et qui ne se retiroit que dans les sépulcres. Il étoit nu et ne souffroit jamais d'habits. Lorsqu'on le vouloit lier, il brisoit toutes ses chaînes. Personne ne pouvoit le dompter. Il étoit jour et nuit sur les montagnes ou dans les

sépulcres, où il jetoit des hurlemens effroyables, et se défiguroit tout le corps avec des pierres dont il se frappoit. Enfin, le lieu où il habitoit étoit devenu inaccessible à tout le monde, et personne n'osoit y passer. Mais dès qu'il vit J. C. de loin, il courut à lui, et changeant cette fierté si brutale en une adoration pleine de respect, il se prosterna en terre, et lui dit en haussant la voix : JÉSUS, fils du Dieu Très-haut, pourquoi me venez-vous tourmenter avant le temps? je vous conjure de me laisser en repos. J. C. lui demanda quel étoit son nom, non qu'il l'ignorât, disent les saints Pères, mais pour remplir les hommes de crainte, en voyant de combien de démons un seul homme pouvoit être possédé. Car ce démon lui répondit qu'il s'appeloit Légion, parce qu'ils étoient plusieurs; et il pria J. C. que s'il les vouloit chasser de cet homme, il lui permît d'entrer dans un grand nombre de pourceaux qui n'étoient pas loin de là, ce qu'il fit; et ces pourceaux aussi-tôt allèrent, au nombre de deux mille, se précipiter avec impétuosité dans la mer. Ce démoniaque fut dès-lors parfaitement guéri; et toute une ville étant accourue à ce miracle, vit cet homme auparavant si furieux, doux comme un agneau aux pieds de JÉSUS, qu'il désiroit suivre par-tout comme son libérateur. Mais J. C. le renvoya en sa maison, afin d'annoncer les graces que Dieu lui avoit faites, nous apprenant ainsi la reconnoissance que nous devons témoigner devant Dieu et devant les hommes, des dons que nous avons reçus de sa miséricorde. Les Saints Pères ont dit que ce démoniaque marquoit les hommes qui avant la naissance de J. C. étoient plongés dans toutes sortes de crimes, et qui gémissoient sous la tyrannie des démons. Cet homme étoit sans vêtement, pour figurer que nous avions perdu la foi et la justice originale, qui étoit comme un vêtement de lumière qui nous couvroit dans notre état d'innocence. Les hommes alors ne demeuroient plus dans des maisons, non plus que ce possédé, c'est-à-dire qu'ils ne rentroient plus dans eux-mêmes, et qu'ils ne trouvoient plus de repos au fond de leur cœur; ils ne demeuroient que dans des sépulcres, c'est-à-dire dans des œuvres mortes. Ils brisoient toutes leurs chaînes, c'est-à-dire toutes les lois divines et humaines par lesquelles on les vouloit réduire. Ces pourceaux où les démons entrent, marquent les hommes plongés comme dans la boue des plaisirs du monde, sur qui ces esprits impurs exercent particuliérement leur empire; et les abymes où ils se précipitent, marquent les abymes et la profondeur du cœur des incrédules où se retirent maintenant les démons, depuis que J. C. les a chassés de ses fidelles, qui vivent depuis cette guerre dans une paix et dans une liberté qui leur étoit auparavant inconnue.

JESUS-CHRIST appelle St. Matthieu, et guérit un paralytique.

La même année 30.

LA doctrine et les miracles de J. C. augmentant peu à peu le nombre de ses Disciples, St. Matthieu en un moment sortit du rang des Publicains, pour entrer dans celui des Apôtres du Sauveur. J. C. vint à lui lorsqu'il passoit près du lieu où il étoit ; et de tant de personnes qui vivoient dans Capharnaüm, il ne choisit que ce seul homme, laissant les autres dans leur incrédulité, qui les rendit plus coupables, comme J. C. l'assure lui-même, que ne l'ont été les peuples de Sodome et de Gomorrhe. Il étouffa en un moment dans ce bienheureux Disciple toute cette attache au bien qui est ordinaire aux personnes qui sont dans cet engagement, et il lui fit trouver de la joie à suivre un homme pauvre, méprisé et persécuté par les Grands du monde. Il fut le seul de tous les Apôtres qui, ayant été appelé de J. C. lui témoigna au-dehors la joie qu'il avoit de le suivre, par un festin où il l'invita, par lequel il nous

fit voir qu'il n'y a point de joie pareille à celle d'une véritable conversion. Ce nouveau converti invita aussi à ce festin plusieurs autres Publicains, comme s'il eût voulu étendre la grace qu'il avoit reçue, jusques sur ceux avec lesquels il avoit été uni dans sa première vie. Les Pharisiens, qui étoient orgueilleux, se scandalisèrent de voir ainsi J. C. et ses Apôtres manger publiquement avec des hommes qui étoient en horreur aux Juifs. Mais le Sauveur les confondit, en disant qu'il étoit le Médecin des hommes, et qu'il n'étoit venu guérir que ceux qui se reconnoissoient devant lui pécheurs et malades. Ce fut encore dans Capharnaüm qu'il fit cette guérison si fameuse d'un paralytique. La maison où J. C. étoit entré étant si pleine de monde, que ceux qui portoient ce paralytique ne savoient comment le lui présenter ; ils prirent enfin un conseil qui étoit une marque de leur grande foi. Ils montèrent sur le toit de ce logis, ils en découvrirent les tuiles, et descendirent ensuite leur malade devant J. C. qui, admirant leur foi, dit au paralytique qu'il eût confiance, et que ses péchés lui étoient remis. Les Scribes et les Pharisiens prirent aussi-tôt ces paroles pour des paroles de blasphême, en disant en eux-mêmes qu'il n'y avoit que Dieu seul qui pût remettre les péchés. Mais J. C. pour les convaincre par eux-mêmes qu'il étoit Dieu, les assura de la guérison intérieure de cet homme par la guérison extérieure qu'il lui rendit, et leur fit voir qu'il lui avoit effectivement remis ses péchés, en le délivrant de sa paralysie. Tout le peuple admira ce double effet de la puissance du Sauveur, et rendit graces à Dieu de ce qu'il avoit donné une si grande puissance aux hommes. C'est encore aujourd'hui l'étonnement où sont continuellement les Chrétiens, qui ne peuvent se lasser de considérer la bonté de Dieu, qui a donné aux hommes la puissance de remettre les péchés. Il semble qu'il les ait élevés par ce pouvoir au-dessus du rang des autres hommes, pour les placer en quelque sorte par avance dans les Cieux, lorsqu'ils sont encore sur la terre, en leur faisant exercer un ministère qui n'a jamais été donné aux Anges : de sorte que, comme J. C. a reçu de son Père le pouvoir de juger, il le leur communique aussi, et les rend les juges et les médecins des ames. Après cela, disent les Sts. Pères, c'est à eux d'en user selon les règles de celui dont ils l'ont reçu, et à guérir véritablement les ames lorsqu'ils leur remettent leurs péchés. J. C. voulut que la guérison de ce malade fût la preuve qu'il avoit véritablement remis ses péchés ; il faut de même que la guérison des maladies spirituelles des ames soit la preuve que leurs péchés leur ont été remis, selon les règles du Sauveur. Car la parole de Saint Cyprien est redoutable : Ce n'est pas (dit-il) être Médecin, c'eſt être ennemi des ames, que de couvrir leurs blessures au lieu de les guérir, et leur ravir les remèdes d'une vraie pénitence, par l'assurance trompeuse d'une réconciliation précipitée. Cette paix qu'on leur promet n'est point une paix. Elle est dangereuse pour celui qui la donne, et inutile pour celui qui la reçoit.

JESUS-CHRIST choisit douze Apôtres du nombre de ses Disciples, et fait devant eux et devant un grand peuple le Sermon, qu'on appelle d'ordinaire le Sermon sur la montagne.

L'an de l'Ère commune 31, second de la Prédication de J. C.

C'ÉTOIT peu que J. C. se fût attiré des Disciples, si le soin qu'il avoit de son Eglise future ne lui eût fait encore séparer de ce nombre douze personnes, qu'il destinoit pour être ses fondemens, et que pour ce sujet il honora du nom particulier d'Apôtres, comme les devant envoyer dans toute la terre prêcher son nom et son Evangile. Après les avoir donc tirés déjà une fois du commun des hommes, il les tira du commun des autres Disciples, pour leur faire connoître, par cette double séparation, qu'ils devoient avoir une double perfection de vertu, et être au-dessus des Disciples, ce que ses Disciples étoient au-dessus du commun des Juifs. Ils eurent depuis cet avantage sur les Disciples du Sauveur, qu'ils étoient comme les domestiques de J. C.

et qu'ils vivoient avec lui dans une même maison, comme on voit qu'à la fête de Pâque il mangeoit l'Agneau avec eux seuls, et qu'ainsi ils étoient témoins non seulement de ses actions et de ses prédications publiques, mais encore de sa vie cachée, et des secrets qu'il leur découvroit en particulier après avoir prêché aux autres en parabole. J. C. prévint le choix qu'il fit de ces douze par beaucoup de prières, dans lesquelles il passa même la nuit, pour apprendre à son Eglise ce qu'elle devoit faire à l'avenir dans l'élection de ses Ministres, si elle vouloit bien connoître ceux que Dieu avoit choisis. Aussi-tôt qu'il eut fait ce choix, il les mena sur une montagne, étant suivi d'une grande foule de peuple; et ce fut alors qu'il leur fit ce grand Sermon, qu'on appelle d'ordinaire le Sermon sur la Montagne, qui contient tout l'Evangile et toutes les règles de la conduite tant des Pasteurs que du commun des fidelles. Après avoir dès le commencement de ce discours renversé tous les jugemens des hommes et toutes les lumières de la raison naturelle, en appelant heureux ceux que les hommes estiment malheureux, il fit voir ensuite combien les ordonnances de la Loi des Juifs étoient peu de chose en comparaison de ce qu'il demandoit de ceux qui seroient à lui, disant clairement qu'il exigeoit d'eux une abondance de justice qui n'avoit point été dans les Scribes et dans les Pharisiens, sans laquelle il déclara qu'on n'entreroit point dans le Royaume des Cieux. Il nous apprit par ces paroles qu'il ne se contente pas que nous nous abstenions des choses extérieurement mauvaises, et qu'il ne nous suffit pas d'avoir l'apparence des bonnes œuvres ou la science de la vertu qui éclate parmi les hommes, comme l'avoient alors les Pharisiens et les Scribes. C'est pourquoi il ordonne, dans la suite de ce Sermon, que nous n'amassions des trésors que dans le Ciel, afin que notre cœur y soit toujours ainsi que notre trésor. Que l'œil de notre intention soit pur et simple, afin qu'il sanctifie tout le corps de nos actions; que nous n'ayions qu'un seul maître, pour ne nous point partager entre J. C. et le monde, et que nous ne cherchions que le Royaume et la justice de Dieu, afin que tout le reste nous soit donné comme par surcroît. Ce qui nous fait voir clairement que la fin de la Loi nouvelle est de donner un cœur nouveau à l'homme nouveau, parce que le dehors se doit régler selon Dieu par le dedans, et que le ruisseau ne peut être pur qu'à proportion que la source est pure.

Lorsqu'on a une poutre dans l'œil, il ne faut pas se mettre en peine de tirer une paille de l'œil de son frère.

La même année 31.

Après les maximes générales que J. C. établit d'abord sur la montagne où il instruisoit le peuple, il descendit aux avis particuliers, et il témoigna que pour satisfaire à cette abondance de justice qu'il exigeoit de ses Disciples, il ne se contentoit pas qu'ils observassent le Décalogue qui défend les grands crimes, mais qu'il vouloit qu'ils évitassent jusqu'aux premiers commencemens du péché. Il fit voir que son dessein étoit de régler principalement le dedans, et de le mettre en tel état, que le moindre péché intérieur fût aussi éloigné de nous que les plus grands crimes. C'est pourquoi, après avoir défendu les plus petits mouvemens de colère dans le cœur, il défendit ensuite les moindres paroles injurieuses, parce que la douceur du cœur et la retenue de la langue, sont les principales marques de la justice intérieure du Chrétien.

Les Juifs ne pensoient qu'à satisfaire les yeux des hommes, mais les Chrétiens pensent à plaire aux yeux de Dieu qui ne regardent que le cœur. Ainsi J. C. supposant le Décalogue, qu'il semble appeler du nom de petits commandemens, il donne le nom de grands commandemens à cette retenue du cœur et de la langue qui étouffe tous les mouvemens de colère et toutes les paroles de mépris. J. C. sous la défense de deux choses si petites cache toute la grandeur du Christianisme. Il semble qu'il estime peu de ne point tuer, parce que cela se peut faire sans aucune vertu intérieure, et que des raisons toutes humaines l'empêchent assez. Mais que ce qu'il estimoit étoit de ne point murmurer dans son cœur contre son frère, parce que cela ne se peut sans une grande vertu. Aussi le commencement des grands péchés vient de ces petits commencemens qu'on néglige, étant certain que celui qui craint de blesser un homme par la moindre parole injurieuse, est incapable de tomber dans l'homicide. C'est pourquoi J. C. recommande tant dans la suite l'amour de ses ennemis, par lequel il dit que nous devenons semblables à son Père, qui fait lever son Soleil sur les méchans comme sur les bons, et répand ses faveurs sur les plus ingrats. Mais un des commandemens sur lequel J. C. s'arrête le plus dans ce Sermon, où tout est considérable, est la défense qu'il fait de juger de notre frère. Comme il voyoit dans le fond du cœur de l'homme une inclination naturelle à juger des autres, il arrête cette liberté, en disant que par les jugemens téméraires nous sommes semblables à un homme qui ayant une poutre dans son œil, voudroit arracher une paille de l'œil de son frère. Le monde est plein de scandales en ce point, disent les Saints Pères; mais le plus grand remède qu'ils y ont trouvé est d'être bien humbles, parce que cette humilité nous empêchera d'avoir de mauvais sentimens des autres. Ainsi il faut ou que la charité ou que l'humilité supprime dans nous tous ces jugemens téméraires, ou que si ni l'une ni l'autre ne le peut faire, la crainte au moins les étouffe, lorsqu'on pense au jour auquel J. C. viendra juger les moindres défauts qui se trouveront dans nos meilleures œuvres, et dans cette justice apparente, qui trompe souvent notre ignorance et celle des autres. Il nous assure lui-même qu'il gardera alors envers nous le même poids et la même mesure dont nous aurons usé envers les autres. Celui qui pense sérieusement à ce Jugement, disent les Saints Pères, ne pense guères à juger son frère et encore moins à s'entretenir de ses défauts. La charité fait qu'il interprète tout en bonne part, et qu'il prend plaisir à pratiquer la parole d'un saint Evêque, qui dit que si une action avoit cent visages, il faudroit toujours la regarder par celui qui est le plus beau.

Un Lépreux prie JESUS-CHRIST *de le guérir de sa lèpre ; et un Centenier l'envoie prier de guérir son serviteur malade.*

La même année 31.

JESUS-CHRIST étant descendu de cette montagne où il avoit établi les règles de toute la Morale Chrétienne, fit deux miracles que l'Evangile rapporte. Le premier fut la guérison d'un Lépreux, qui, dans la manière dont il s'approcha de J. C. nous donne un parfait modèle de la prière ; car aussi-tôt qu'il l'eût apperçu il le reconnut pour son Sauveur, et dans cette ferme foi il lui dit avec une humilité intérieure, qu'il témoigna au dehors par ses prosternemens : Seigneur, vous pouvez me guérir, si vous le voulez ; montrant d'un côté quelle étoit sa foi, et de l'autre quelle étoit sa soumission à la volonté de Dieu. J. C. eut pitié de lui, et étendant sa main pour le toucher, il lui dit : Je le veux, soyez guéri, comme pour approuver ce que cet homme avoit déclaré, et pour nous apprendre que sa volonté seule est la source des graces que

reçoivent ceux qu'il a aimés d'un amour éternel, lorsqu'il ne voyoit encore dans eux que des crimes. Mais après qu'il eut guéri cet homme, et qu'il lui eut défendu de rien dire d'une guérison si miraculeuse (ce qui nous apprend à cacher les graces secrètes qu'il nous fait); dès qu'il fut entré dans Capharnaüm, un Centenier qui étoit extrêmement affligé de la maladie d'un serviteur qu'il avoit, et qui étoit près de mourir, envoya quelques-uns des Juifs le prier de venir guérir ce serviteur malade. Les Juifs vinrent faire cette prière au Sauveur, et le pressèrent même en louant la bonté de ce Centenier, qui leur avoit bâti une Synagogue. J. C. se rendit à leur demande, et il alloit avec eux au logis où étoit ce malade. Mais lorsqu'il étoit proche, ce Centenier, qui avoit une foi bien plus vive et bien plus respectueuse que tous les Juifs, envoya ses amis plus intimes au Sauveur, pour le prier de ne se pas donner la peine de venir en son logis, parce qu'il n'en étoit pas digne. Il lui dit que c'étoit pour cela même qu'il n'avoit osé l'aller trouver, et qu'il savoit qu'il lui suffisoit de dire une seule parole, et que son serviteur seroit aussi-tôt guéri. J. C. admira la foi de ce Centenier; et l'Eglise, à son exemple, l'a tellement admirée, qu'elle la propose tous les jours comme pour modèle à tous ses enfans, et qu'elle met les paroles de ce saint homme dans la bouche de ses Ministres et de ses fidelles, lorsqu'ils sont prêts de recevoir le même Seigneur, à qui ce saint homme les dit autrefois. C'est pourquoi, pour tirer l'instruction que J. C. et son Epouse sainte veulent que nous tirions d'un si grand exemple, nous devons avoir, à l'imitation de ce Centenier, une profonde humilité de cœur, et nous croire indignes d'adresser nos prières à J. C. prenant pour entremetteurs les Saints du Ciel et ceux de la terre que nous croyons lui être les plus agréables, comme cet homme prend pour ses médiateurs auprès de J. C. les Juifs qu'il croyoit avoir plus de piété que lui. Nous devons croire aussi, comme disent les Saints Pères, que la moindre parole de J. C. peut opérer, s'il lui plaît, d'aussi grands effets dans nos ames que son divin Corps; car ce Centenier reçut en effet, par la seule parole du Sauveur, la même grace qu'il auroit reçue par sa présence. J. C. voulut se rendre à son humilité, et lui obéir en quelque sorte. Ce ne fut que pour ne pas le confondre qu'il s'abstint d'aller chez lui. Mais en n'entrant pas dans sa maison lui-même, dit St. Augustin, il y fit entrer une vertu invisible, qui guérit la maladie de son serviteur; et s'il ne le visita pas en personne, ce fut pour le visiter plus heureusement par ses graces et par ses miséricordes. Les Saints Pères ont pris occasion de la charité de ce Centenier pour son serviteur, de recommander à toutes les personnes du monde le soin qu'ils doivent avoir de leurs domestiques, principalement lorsqu'ils sont malades. C'est dans cette rencontre qu'ils doivent témoigner à Dieu qu'ils savent que devant lui le pauvre et le riche sont égaux, et que s'ils veulent qu'étant les serviteurs de Dieu il ait pitié d'eux, ils doivent avoir pitié eux-mêmes de ceux qui les servent.

JESUS-CHRIST ressuscite le fils d'une Veuve de la ville de Naïm.

La même année 31.

APRÈS la guérison de tant de sortes de maladies, J. C. fit quelque chose encore de plus surprenant, qui est le miracle de la résurrection des morts. Le premier que l'Evangile marque que J. C. ait ressuscité est une jeune fille âgée de douze ans, qui étoit fille d'un Prince de la Synagogue, nommé Jaïrus. Il ne parut rien de fort extraordinaire dans ce miracle, ni dans la foi du père, qui étant en ce point bien éloigné du Centenier, obligea J. C. de venir jusques chez lui, ni dans la foi de cette fille ressuscitée dont l'Evangile ne marque aucune reconnoissance, ni dans celle de ceux qui étoient présens, puisqu'ils se moquoient au contraire de J. C. parce qu'il avoit dit que cette jeune fille dormoit et qu'elle n'étoit pas morte. La seconde résurrection que l'Evangile marque, a quelque chose de plus particulier; et voici ce qu'en disent les Evangélistes. Lorsque J. C. alloit dans la ville de Naïm, accompagné de ses Disciples et d'une grande foule de peuple, il rencontra aux portes de cette

ville un mort qu'on portoit en terre, qui étoit fils d'une veuve qui pleuroit beaucoup en suivant le corps de son fils. J. C. fut touché en voyant cette femme qui fondoit en larmes ; et quoiqu'elle ne lui fît aucune demande, ses larmes seules furent une voix puissante dont sa miséricorde se laissa fléchir. Il s'approcha d'elle et lui dit qu'elle cessât de pleurer : il fit arrêter ensuite ceux qui portoient ce mort. Il toucha le cercueil où il étoit, et par une voix toute-puissante, il dit à ce jeune homme qu'il lui commandoit de se lever ; ce qu'il fit sur l'heure, et il le rendit aussi-tôt à sa mère. Ce miracle renferme de grandes instructions que les Saints ont remarquées. Nous y apprenons qu'il ne se fait rien dans le monde au hasard, et que tout ce qui paroît aux hommes une rencontre inopinée est un véritable dessein dans Dieu, comme J. C. qui ne paroissoit se trouver là que par hasard, n'y étoit venu en effet que pour ressusciter ce mort. Nous y voyons la tendresse que l'Eglise a pour ses enfans ; elle regarde chacun d'eux comme un fils unique, et elle n'a point d'autre consolation sur la terre, dans le temps de son veuvage, étant séparée de Jesus-Christ, que dans l'amour qu'elle sent, et pour son époux qui est dans le Ciel, et pour les enfans qu'elle lui enfante par ses prières et par ses gémissemens. Nous y remarquons encore que ces porteurs que J. C. arrête, sont les démons qui portent l'ame morte en enfer, qui est son dernier tombeau et le sépulcre du pécheur. Ces porteurs sont vraiment horribles, et ils nous donnent lieu de juger que l'ame d'un pécheur est véritablement comme un corps mort, qui est presque incapable de se remuer, si les démons ne la portent et ne la remuent, comme on dit qu'ils remuent quelquefois des cadavres pour paroître visiblement à nos yeux. C'est pourquoi cette circonstance de l'Evangile s'accorde avec ce qui est dit ailleurs, qu'il faut que J. C. lie le fort pour lui ôter ses vases, c'est-à-dire les ames dans lesquelles il habite comme dans sa maison. Et en effet, lorsque l'on considère la difficulté de convertir une ame esclave de la concupiscence et des démons, on voit que cela ne se peut faire si J. C. ne lie les démons, pour faire aimer à cette ame ce dont elle n'avoit que de l'horreur auparavant. Après que J. C. eut ressuscité ce jeune homme, il le donna à sa mère à qui il appartenoit, tant parce qu'elle l'avoit mis au monde, que parce qu'elle l'y avoit remis en le ressuscitant par ses prières ; ce qui nous fait voir que nous avons une extrême obligation à l'Eglise, et que nous ne pouvons assez reconnoître le grand amour qu'elle a eu pour nous. C'est pourquoi les Saints Pères ont dit que ces morts étant ainsi ressuscités par les prières de l'Eglise, doivent après leur conversion être en deuil avec cette divine Mère, pour obtenir tous ensemble la résurrection de leurs frères dont elle pleure encore la mort.

La Magdelène va pleurer aux pieds de JESUS-CHRIST *chez Simon le Pharisien, et obtient le pardon de ses péchés.*

La même année 31.

LE bruit de la résurrection de ce jeune homme de Naïm et de tant d'autres miracles de J. C. se répandant de toutes parts, les Disciples de Saint Jean l'en entretinrent dans la prison où Hérode l'avoit fait mettre. Ce saint homme ne pensant qu'à porter tout le monde à connoître J. C. et ne se croyant que pour cela sur la terre, continua encore alors de faire en quelque sorte son ouvrage, au moins autant qu'il le pouvoit, et voulut comme obliger J. C. de dire lui-même qu'il étoit le Messie devant quelques-uns de ses Disciples qu'il lui envoya, non pour le prier de le délivrer de la prison, mais pour lui demander si c'étoit lui que tout le monde attendoit, depuis tant de siècles, comme son Sauveur. J. C. qui savoit que les Disciples de St. Jean avoient quelque jalousie contre lui, évita de rien dire de lui-même qui pût paroître trop avantageux.

Il se contenta de faire beaucoup de miracles en leur présence, et de leur ordonner de dire à Saint Jean ce qu'ils avoient vu. Lorsqu'ils furent partis J. C. prit occasion de cette députation de parler de St. Jean devant le peuple, et de louer cette stabilité et cette fermeté qui ne l'avoit pas rendu semblable aux roseaux. Et comme la vie de ce saint homme avoit été extrêmement pénitente, J. C. déclara que c'étoit par la pénitence que les hommes à l'avenir devoient penser à se sauver, et dit cette grande parabole : Que le Royaume de Dieu n'étoit que pour ceux qui le raviroient par une sainte violence. Il maudit même quelque villes où il avoit fait beaucoup de miracles, et qui avoient témoigné écouter avec joie sa sainte doctrine, seulement parce qu'elles n'avoient pas fait pénitence, et dit que Sodome et que Gomorrhe seroient moins punies un jour. Mais comme les hommes étoient étrangement endurcis, et que les paroles étoient trop foibles pour les exciter à la pénitence, le Sauveur voulut les y porter par un exemple célèbre, qui fut celui de la bienheureuse Magdelène. Cette sainte Pécheresse étant touchée d'un mouvement violent, vient courir vers J. C. qu'elle regardoit comme le médecin de ses plaies. C'est pourquoi ayant su qu'il étoit entré dans le logis de Simon le Pharisien pour y manger, elle s'y en alla avec une sainte impudence; et sans rougir de tant de témoins, elle se jeta à ses pieds, les embrassa, les baisa, les arrosa de ses larmes, les parfuma de ses parfums et les essuya de ses cheveux. Le Pharisien qui connoissoit cette femme, parce que le déréglement de sa vie l'avoit rendue célèbre dans toute la ville, commença à douter que J. C. fût Prophète, puisqu'il ne connoissoit pas quelle étoit celle qui avoit osé le toucher, ne doutant pas que s'il l'eût connue, il ne l'eût rejetée de lui. Mais J. C. confondant les vaines imaginations de ce Docteur de la Loi, lui apprit combien il préféroit l'amour ardent de cette Pécheresse à la tiédeur de ceux qui n'avoient pas fait de si grands péchés. Et lui ayant dit que beaucoup de péchés lui avoient été remis, parce quelle avoit beaucoup aimé, il la renvoya en paix après une action si sainte. Cette femme, comme remarquent les Saints Pères, a donné en sa personne un modèle accompli de la pénitence, auquel il ne manque que des paroles; pour montrer que Dieu ne les compte guères dans la pénitence, dont elles ne sont que les feuilles. Elle emploie pour la vertu tout ce dont elle avoit abusé pour le désordre. Elle fait à J. C. autant d'holocaustes qu'elle en avoit faits auparavant au démon, et sacrifie à la pénitence tout ce qu'elle avoit jusques là donné à son luxe. Cette conversion si admirable se peut appeler la gloire de la pénitence, et elle nous fait voir que la pécheresse la plus abandonnée devient pure devant Dieu, lorsque l'humilité sanctifie sa pénitence; et qu'au contraire la vierge la plus chaste est très-impure à ses yeux, lorsque ce don du Ciel qui l'auroit dû rendre plus humble, la rend plus superbe.

De la Parabole de la semence.

La même année 31.

JESUS-CHRIST s'étant trouvé un jour environné de beaucoup de monde entra dans une barque, et s'éloignant un peu du bord, il s'y assit et enseigna de là tout le peuple, l'instruisant par un grand nombre de Paraboles. Il dit dans celle du semeur, que le laboureur semant son bled, une partie de cette semence tomba hors du champ dans le chemin, et qu'ainsi elle fut foulée aux pieds ou mangée par les oiseaux. Et en expliquant ensuite en secret cette parabole à ses Disciples, il leur dit que ces personnes sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et à qui le démon vient en même temps l'ôter du cœur, de peur qu'ils ne croient et qu'ils ne se sauvent. Car cet esprit de ténèbres qui mêle souvent son ivroie avec le bon grain, comme J. C. le dit dans la parabole suivante, tâche toujours au même instant que Dieu sème le bon grain dans les ames pour y produire leur conversion, de l'enlever, ou par lui-même, ou par des hommes qui sont à lui, et d'empêcher que cette parole sainte ne germe

au fond de leurs cœurs. La seconde partie de la semence est celle qui tombe sur la pierre, qui ne trouvant pas une profondeur de terre lève bientôt et se sèche dès que le Soleil commence à devenir plus ardent. Et ce sont ceux, dit J. C. qui écoutent sa parole avec beaucoup de joie, mais qui, n'ayant pas de fortes racines se troublent aux moindres scandales qui arrivent, et cèdent aux persécutions. Il est aisé à ces personnes de se tromper, et d'ignorer que nonobstant cette complaisance qu'elles avoient eue pour la parole de Dieu, leur cœur est dur comme la pierre, et qu'ils ont besoin de l'amollir par les exercices de la piété et de la pénitence. La troisième partie de la semence tombe parmi les épines, qui croissent avec le bon grain et l'étouffent. Et ces personnes, dit Notre-Seigneur, sont ceux qui écoutent sa parole; mais les soins, les peines et les inquiétudes de ce monde, l'illusion et la tromperie des richesses et une infinité de désirs inquiets, étouffent cette parole et font qu'elle ne porte point de fruit. Car les soins du siècle font que nous nous appliquons moins à la parole que Dieu nous dit ou qu'il nous fait dire par ses Ministres. On ne sauroit trop gémir devant Dieu de ce que les embarras du siècle étouffent si souvent cette précieuse semence, après même que divers exercices de piété l'avoient fait croître. Et tous les maux qui ne regardent que le corps, comme les fléaux visibles de la peste et de la guerre, ne sont pas des sujets si dignes de nos larmes que la perte de cette divine semence. Enfin la quatrième partie de ce bon grain tombe sur la bonne terre, qui y germe ensuite et porte son fruit, quoique fort inégalement, quelques grains rendant cent pour un, les autres soixante, et les autres trente. Ces personnes, dit Jesus-Christ, sont ceux qui ont le cœur non seulement bon, mais très-bon. Si le cœur est simplement bon, il est exposé à deux grands maux; l'un qui ne porte guère de fruit, et l'autre qu'il devient aisément mauvais. C'est pourquoi il faut tâcher que de bon qu'il est nous le rendions toujours meilleur, ce qui se fait en croissant en charité. Mais J. C. marque lui-même que ce n'est que par la patience que l'on porte beaucoup de fruit, c'est-à-dire en souffrant beaucoup de maux, qui cultivent en quelque sorte notre terre, et qui rendent notre charité plus vigoureuse. Car c'est elle qui est la racine de tout le bon fruit; et plus cette racine est forte, plus le fruit qui en sort est excellent et proportionné à l'état et au rang de chaque fidelle. Ainsi les maux abattent les foibles, comme il est marqué dans la seconde semence, et ils deviennent au contraire l'exercice et le couronnement des forts.

La mort de St. Jean-Baptiste.

La même année 31.

LORSQUE la réputation de J. C. se répandoit de toutes parts, Nazareth, qui étoit le pays où il avoit toujours demeuré, témoigna plus d'incrédulité que le reste de la Judée. Ils ne pouvoient accorder ce qu'on disoit de ses grands miracles avec ce qu'ils avoient toujours vu de sa personne. Ils envisageoient d'un côté sa pauvreté, la bassesse apparente de sa mère et de ses parens ; et de l'autre, les grandes merveilles qu'on publioit de lui et l'applaudissement des Peuples. Enfin leur orgueil se sentant blessé par cet éclat extraordinaire du Sauveur dont ils étoient jaloux, ils s'efforcèrent de le précipiter du haut de la montagne où leur ville étoit bâtie. Mais l'heure de J. C. n'étoit pas encore venue, et nul homme ne la pouvoit avancer. Et ainsi il passa au milieu d'eux et rendit impuissante leur mauvaise volonté. J. C. qui connoissoit cette aversion qu'ils avoient de lui, n'avoit pas voulu prêcher d'abord en Nazareth, mais à Capharnaüm et dans les autres Villes, tant pour s'humilier lui-même et pour

nous apprendre à éviter de paroître au lieu où nous avons été dans un état humble, que pour disposer peu à peu ceux de Nazareth, par son éloignement, à croire en lui comme les autres, et à regarder à l'avenir d'une autre manière celui qu'ils avoient méprisé. Mais leur endurcissement étant invincible; J. C. se contenta de faire parmi eux quelques miracles, pour leur témoigner qu'il ne les méprisoit pas, et il n'en fit pas davantage afin de ne les pas rendre plus criminels. Il s'en alla donc de là, et lorsqu'il quittoit Nazareth, on vint lui donner avis de la mort de St. Jean-Baptiste, qui arriva de cette sorte : Le démon ayant déjà porté Hérode à le faire mettre en prison, parce qu'il lui représentoit l'inceste scandaleux dans lequel il vivoit avec Hérodias femme de son frère, ne se contenta pas de cette première violence, mais il porta ce Prince jusqu'à le faire mourir. Il fit rencontrer adroitement tout ce qui étoit nécessaire à ce dessein, et montra qu'il sait très-bien ménager les occasions et disposer toutes les circonstances nécessaires pour l'exécution de quelque méchanceté, qu'il médite pour la ruine d'un homme de bien. Le jour natal du Roi Hérode étant arrivé, ce Prince fit un grand festin à tous les Seigneurs de sa Cour, et la fille de l'incestueuse Hérodias étant venue danser au milieu de cette assemblée, elle plut de telle sorte à Hérode, qu'il lui commanda sur l'heure de lui demander ce qu'il lui plairoit, et lui promit de le lui donner, quand ce seroit la moitié de son Royaume. Cette fille alla aussi-tôt trouver sa mère, pour s'instruire de ce qu'elle devoit demander. Et cette femme préférant à tout ce que son avarice ou son ambition eussent pu désirer en cette rencontre, la satisfaction de la haine qu'elle avoit conçue contre St. Jean, dit à sa fille qu'elle ne demandoit autre chose au Roi que la tête de Jean-Baptiste. Ce Prince fut fâché de cette demande, parce qu'il estimoit St. Jean; mais le démon étouffant l'estime qu'il avoit pour ce Saint, et augmentant la complaisance qu'il avoit pour cette femme, fit qu'enfin il se rendit, pour ne pas violer le serment qu'il avoit fait. On coupa la tête à St. Jean dans la prison, et on la donna dans un bassin à cette fille qui la porta à sa mère. C'est ainsi que mourut le plus grand des hommes; et c'est à quoi se réduisit la haute opinion qu'Hérode en avoit conçue, qui, après avoir été l'admirateur de ce Saint, en devint enfin l'homicide. Ses premiers excès lui servirent comme d'un passage à un crime si énorme, et une cruauté si barbare fut la punition de son inceste. Il semble bien étrange, dit St. Grégoire, que des personnes infames aient eu un si grand pouvoir sur un homme aussi admirable qu'étoit St. Jean; mais si la vie de St. Jean étoit précieuse aux yeux de Dieu, elle n'étoit rien aux siens propres; et on peut dire que Dieu secondant son humilité, et ayant égard au peu d'état qu'il en faisoit, la donna pour une danse. Ainsi, ajoute ce St. Père, les serviteurs de Dieu doivent apprendre à mépriser leur vie, et ils doivent souffrir de bon cœur qu'elle dépende ou des soupçons ou de la haine ou de la médisance des méchans, parce que la sacrifiant à Dieu, pour lequel seul ils vivent et non pour eux-mêmes, leur mort, comme celle de St. Jean, sera toujours d'autant plus glorieuse devant Dieu et devant les Anges, qu'elle paroîtra plus honteuse aux yeux des hommes.

Jesus-

JESUS-CHRIST multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes.

L'an de l'Ère commune 32. Troisième de la Prédication de J. C.

JESUS-CHRIST ayant appris la mort de St. Jean, alla aussi-tôt dans le désert, et y mena avec lui ses Disciples, pour apprendre à son Eglise à chercher les retraites dans de semblables rencontres. Cela fut d'autant plus nécessaire, que les grands miracles de J. C. commençoient déjà à faire du bruit à la Cour, et qu'Hérode Antipas, fils de celui qui avoit fait mourir les Innocens, étoit en peine qui pouvoit être un homme si puissant en œuvres et en paroles, jusqu'à croire que c'étoit peut-être St. Jean-Baptiste qu'il avoit fait mourir, qui étoit ressuscité, et qui faisoit toutes ces merveilles. Ce Prince s'abandonnoit ainsi à ces vaines imaginations, et J. C. cependant étoit retiré. Il ne put empêcher néanmoins que le peuple ne le suivît, et jusqu'à cinq mille hommes allèrent avec lui, étant continuellement attentifs à sa parole et à ses miracles. Ils

perdirent même toute la pensée du boire et du manger, tant ils étoient appliqués à ce qu'ils entendoient et à ce qu'ils voyoient. Et trois jours s'étant déjà passés depuis qu'ils avoient quitté les villes, pour suivre J. C. dans la solitude, le Sauveur fut touché de compassion en voyant ces personnes, et il parla à ses Disciples pour voir avec eux comment il leur donneroit à manger. Ils lui répondirent que le lieu où ils étoient étoit désert, éloigné des villes, et qu'ils n'avoient point d'autre provision avec eux que cinq pains d'orge et quelques petits poissons. J. C. leur ordonna de faire asseoir ce peuple par diverses bandes, et lorsque cela fut fait, il leva les yeux au Ciel et bénit ces pains qu'il donna ensuite aux Disciples, afin de les présenter au peuple. Ces pains se multiplièrent entre les mains du Sauveur. Tout le monde mangea et fut rassasié, et J. C. commanda à ses Apôtres de ramasser tous les restes avec un grand soin, dont on remplit douze corbeilles. Les Saints Pères ont toujours regardé ces cinq mille hommes qui suivirent alors J. C. comme la figure des Chrétiens qui quittent le monde, au moins de cœur, pour suivre J. C. dans le désert de cette vie. On voit dans toute leur conduite une excellente image de l'Eglise. Ils sont attentifs à la parole du Sauveur, et n'attendent aucun soulagement sur la terre que de sa seule bonté; ils ne paroissent tous que comme un seul homme; ils n'ont tous que les mêmes affections, les mêmes désirs et la même fin, où ils tendent par les mêmes moyens. Ils persévèrent dans ce désert, et ne s'ennuient point avec le Sauveur; ils y persistent jusqu'à la défaillance, et sans demander de la nourriture. Aussi J. C. voyant leur grande foi, attend jusqu'au troisième jour à les nourrir; et quoique sa charité fût si grande, il ne voulut pas néanmoins le faire dès le premier. Il fit voir alors ce combat de piété, qui se trouve souvent entre Dieu et ses Elus, lorsque d'un côté Dieu ne veut pas encore les secourir dans leurs maux, parce que ses momens ne sont pas encore venus, et que de l'autre ses Elus trouvant leur repos et leur joie dans l'accomplissement de sa volonté, s'y tiennent fermes sans désirer d'en sortir. L'oraison, dans toutes les autres rencontres est l'effet de la foi; mais c'est l'effet d'une foi encore petite, lorsqu'elle se hâte avec trop d'empressement de demander à Dieu qu'il la délivre des maux. Il suffit que Dieu compte lui-même les jours et tous les momens, lui qui nous assure qu'il a compté jusqu'au moindre cheveu de notre tête. On le doit laisser agir; et le meilleur moyen alors d'obtenir sa miséricorde, est de s'abandonner entiérement à lui, et de demeurer en paix en l'état où il nous a mis, sans en vouloir sortir que dans le moment qu'il a marqué.

JESUS-CHRIST marche sur la mer, et y fait marcher Saint Pierre.

La même année 32.

APRÈS que J. C. eut fait le grand miracle de la multiplication des pains, le peuple voulut prendre le Sauveur et le faire Roi. Mais J. C. qui se présenta depuis lui-même si volontairement à la mort, s'enfuit lorsqu'on lui voulut offrir cette dignité, pour apprendre à ses Disciples à fuir la royale puissance de l'Eglise, quand les hommes la leur présenteroient, afin de ne la recevoir que de Dieu seul, comme J. C. ne la voulut recevoir que de son Père et non pas des hommes. Lorsque la nuit fut arrivée, il vint retrouver ses Disciples au lieu où cette multiplication s'étoit faite; et pour leur faire perdre l'idée de ce miracle qui pouvoit les avoir élevés, il les fit monter dans un vaisseau et passer la mer, afin que la tempête qui s'éleva aussi-tôt par son ordre, les fît rentrer dans le sentiment de l'impuissance où ils se trouvoient en l'absence

de leur Maître, et que la connoissance de leur propre foiblesse les conservât dans l'humilité, qui étoit comme le fondement sur lequel il vouloit élever cette vertu solide, qui les devoit rendre les colonnes de l'Eglise. Il les laissa donc pendant quelque temps au milieu des flots, et ils demeurèrent toute la nuit battus de la tempête, sans qu'il se hâtât de les aller secourir. Mais lorsque le jour approchoit, il alla vers eux, en marchant dessus les eaux, et vint assez près du vaisseau où ils étoient. Lorsqu'ils le virent marcher ainsi sur la mer comme sur la terre ferme, ils crurent voir un fantôme, et la crainte dont ils furent saisis leur fit jeter un grand cri. Mais J. C. leur parla pour les rassurer, et leur dit seulement ces paroles : Ne craignez point, c'est moi. Saint Pierre fut le premier de tous qui sentit l'efficace de cette parole divine, et ayant le cœur plein d'une confiance qui le mettoit au-dessus de de la crainte du péril, il dit à JESUS-CHRIST : Si c'est vous, Seigneur, commandez que j'aille à vous en marchant sur l'eau. J. C. lui dit qu'il vînt le trouver. St. Pierre se jeta aussi-tôt dans la mer et marcha sur l'eau avec une hardiesse qu'on ne peut assez admirer, et qui marquoit dès-lors que Dieu rendroit à l'avenir son Eglise victorieuse de tout le monde, et qu'elle fouleroit aux pieds tout ce qui s'éleveroit contre elle. Mais lorsqu'il alloit ainsi pour se joindre à J. C. un grand vent qui survint l'étonna. La crainte le saisit, et sa foi s'affoiblissant, il commençoit à enfoncer. Alors il eut recours à celui qui lui avoit déjà donné ce pouvoir : Sauvez-moi, Seigneur, lui dit-il. Et J. C. étendant la main, le prit et lui dit, en le soutenant : Homme de petite foi, pourquoi avez-vous douté ? Et lorsqu'ils furent entrés dans le vaisseau, le vent cessa tout d'un coup, et ils se trouvèrent au bord. Les Saints Pères, qui ont toujours regardé les actions et les paroles du Sauveur comme toutes pleines de mystères, ont admiré comment il permit que St. Pierre fût en danger d'être submergé, après même qu'il lui avoit commandé de sa propre bouche de marcher sur l'eau. Il voulut, disent-ils, convaincre ce saint Disciple par sa propre expérience que c'est lui seul qui sauve, de peur que sa hardiesse naturelle ne lui donnât de la vanité. Les craintes dans le service de Dieu sont bonnes lorsqu'elles sont modérées. Elles nous avertissent de notre foiblesse, et elles nous persuadent que si nous réussissons, c'est Dieu seul qui fait tout en nous. Il n'y a guères de fidelles dans l'Eglise pour qui Dieu ne fasse plus qu'il ne fit ici pour St. Pierre. Il y a d'autres abymes et d'autres tempêtes dont il les a tirés, et d'où il les tire encore à toute heure par sa seule grace, et ils ne peuvent manquer à la reconnoissance qu'ils doivent avoir d'une si sensible protection, sans tomber dans un orgueil ingrat et insupportable.

JESUS-CHRIST loue la foi de la Chananéenne, et guérit sa fille.

La même année 32.

JESUS-CHRIST s'étant retiré du lieu où il avoit nourri miraculeusement une si grande multitude de personnes, le peuple fut bien en peine le lendemain, pour savoir ce qu'il étoit devenu. Ils savoient qu'il n'y avoit eu en ce lieu qu'une seule barque, et ils avoient vu que J. C. n'y étoit point entré avec ses Disciples; c'est pourquoi ne le trouvant plus sur ce bord, et ayant repassé l'eau pour aller à Capharnaüm, ils lui demandèrent lorsqu'ils l'y eurent retrouvé, quand et comment il y étoit venu. Mais J. C. sans répondre à leur demande curieuse, et leur célant la manière si divine dont il avoit marché sur les eaux, se contenta d'avertir ces personnes, qui témoignoient tant de zèle pour le trouver, que leur recherche étoit intéressée, puisqu'ils ne le recherchoient que parce qu'ils avoient mangé de ce pain miraculeusement multiplié dans le désert. Il prit de là occasion de les exhorter à chercher un autre pain, et il leur fit un admirable discours de la Sainte Eucharistie, qui en scandalisa beaucoup,

et même d'entre ses Disciples. Lorsqu'ils s'en alloient, J. C. sans s'étonner de se voir abandonné de ses Disciples, s'adressa aux douze Apôtres, et leur demanda s'ils vouloient s'en aller aussi. Saint Pierre lui répondit avec son zèle ordinaire : Seigneur, à qui irions-nous? c'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. Et J. C. montra bien qu'il ne falloit pas s'étonner que plusieurs des Disciples l'eussent abandonné, puisque des douze même qu'il avoit choisis pour Apôtres, il y en avoit un qu'il leur assura être un démon. Il quitta donc alors la Judée pour fuir la haine de ses ennemis qui commençoient à se déclarer ouvertement contre lui, et il alla du côté de Tyr et de Sydon, où il fit plus qu'il n'avoit fait dans la Judée. Car une femme Chananéenne étant sortie de ces lieux-là, où J. C. ne vouloit pas aller lui-même, afin de ne pas scandaliser les Juifs, elle vint par un secret instinct de JESUS-CHRIST qui l'appeloit à lui, sans qu'elle le sût, et lui représenta avec de grands cris que sa fille étoit tourmentée du démon, et le pria d'avoir pitié d'elle. J. C. qui étoit si sensible aux plaintes des affligés, n'eut d'abord que des rebuts pour cette femme, afin de nous donner en sa personne un excellent modèle de la prière, et de nous apprendre par son exemple avec quelle humilité nous y devons persévérer, lorsqu'il semble que Dieu n'ait que des rebuts pour nous et qu'il rejette toutes nos demandes. Cette femme humble ne pouvant rien obtenir de J. C. s'adressa aux Apôtres, qui intercédèrent pour elle vers le Sauveur. Mais il leur répondit qu'il n'étoit envoyé que pour les brebis de la maison d'Israël, et non pas pour les Gentils. Et comme ils faisoient de l'instance, parce que la Chananéenne les importunoit de ses cris, J. C. voulant faire voir la solidité de la foi de cette femme, ne se rendit pas encore. Elle-même enfin vint se jeter aux pieds du Sauveur, elle l'adora et lui dit en soupirant : Seigneur, aidez-moi. J. C. lui résista encore, et la traitant comme une chienne, il lui dit qu'il n'étoit pas juste de prendre le pain des enfans et de le donner aux chiens. Ce traitement qui auroit offensé une ame superbe ne fit qu'accroître la confiance de celle-ci. Elle avoua qu'elle n'étoit qu'une chienne. Mais comme pour prendre J. C. par sa propre bouche, elle lui représenta que les petits chiens mangeoient au moins les miettes qui tomboient de la table de leurs maîtres, et qu'elle n'en demandoit pas davantage; elle se mit elle-même au rang des chiens et considéra les Juifs comme ses maîtres et les enfans du vrai Dieu. Cet humble aveu dans un traitement si rude en apparence, fit que tout d'un coup J. C. s'écria : O femme, votre foi est grande ! Et changeant ses rebuts en une admiration de sa fermeté, il lui accorda au moment ce qu'elle lui avoit demandé. Les Saints Pères ont tremblé en considérant cette foi dans une femme payenne. Et St. Grégoire le Grand dit que comme cette femme idolâtre confondoit l'incrédulité des Juifs, il peut de même arriver souvent dans l'Eglise, que des personnes engagées dans le monde feront rougir ceux qui sont dans une profession plus sainte, et que la simplicité de leur foi jointe à l'innocence de leur vie, confondra un jour la tiédeur et le peu de foi des autres, dont la vie ne répond pas à l'excellence de leur état, ni aux grandes graces que Dieu leur a faites.

JESUS-CHRIST se transfigure sur une montagne devant trois de ses Apôtres.

La même année 32.

JESUS-CHRIST se trouvant seul avec ses Disciples, et parcourant avec eux les villes de Césarée, demanda à ses Disciples ce que le monde disoit de lui. Ils lui répondirent que les uns croyoient qu'il étoit Jean-Baptiste, les autres qu'il étoit Elie, d'autres qu'il étoit Jérémie ou l'un des anciens Prophètes. Et vous, leur dit JESUS-CHRIST, qui dites-vous que je suis? St. Pierre alors sans hésiter lui répondit: Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. JESUS-CHRIST l'appela heureux de ce que son Père lui avoit révélé cette vérité, et il l'assura qu'il établiroit si fermement sur lui son Eglise sainte, que les portes de l'enfer ne prévaudroient jamais contre elle. Mais après cette grande gloire qui promettoit à St. Pierre d'être le chef de l'Eglise, et d'être assis un jour sur la chaire de la Capitale du monde, sans que sa faute et son renoncement qui survint ensuite portât J. C. à rétracter sa promesse, le Sauveur l'humilia

d'une manière terrible, lui donnant le nom de Satan, parce qu'il vouloit le détourner de souffrir la mort sur une croix, et il fit voir qu'il n'élève guères ses Saints qu'il ne les abaisse aussi-tôt ensuite; parce que la foiblesse de l'homme est si grande, que si Dieu n'usoit envers lui de cette conduite, la prospérité ou temporelle ou spirituelle l'éleveroit et lui deviendroit un sujet de chute. Huit jours après que cela se fut passé, J. C. prit trois de ses Disciples, St. Pierre, St. Jacques et St. Jean, qui paroissoient toujours les plus favorisés d'entre les autres, et auxquels il témoignoit plus de tendresse. Il les mena sur une haute montagne à l'écart, et lorsqu'il y prioit, il fut tout d'un coup transfiguré. Son visage devint éclatant comme le soleil, et ses habits plus blancs que la neige. Moyse en même temps et Elie apparurent, qui s'entretenoient avec J. C. de ce qui lui devoit arriver à Jérusalem. Les trois Disciples qui dormoient se réveillèrent tout d'un coup de leur sommeil, et furent surpris de cette gloire du Sauveur et de la présence des deux Prophètes qui lui parloient. Saint Pierre étant transporté de joie, dit à JESUS-CHRIST : Seigneur, il nous est bon d'être en ce lieu; nous y ferons, si vous voulez, trois tentes, une pour vous, une pour Moyse, et une pour Elie. Mais lorsqu'il parloit encore, une nuée éclatante les enveloppa, et il en sortit une voix qui dit : C'est là mon fils bien-aimé, écoutez-le. Les Disciples tombèrent aussi tôt par terre; et lorsqu'ils étoient saisis de crainte, J. C. s'approcha d'eux et les toucha, en leur disant : Levez-vous et ne craignez rien. Ils se levèrent et ne virent plus que J. C. qui leur défendit en descendant avec eux de la montagne, de rien dire de ce qu'ils avoient vu. Cette transfiguration toute pleine de mystères fut un des moyens dont J. C. se servit pour fortifier la foi de ses Disciples et pour les assurer plus sensiblement qu'il étoit Dieu. Il voulut, par cette anticipation de sa gloire, leur faire voir ce qu'ils seroient un jour eux-mêmes à la résurrection des morts, et que malgré les travaux et les souffrances de cette vie ils ne laisseroient pas de jouir de la gloire dont ils avoient été témoins sur cette montagne. Cette vue aussi les a rendus forts ensuite dans leurs plus grandes douleurs. Quand le Saint-Esprit est survenu en eux, il leur a rendu cette vision plus utile qu'elle ne le parut à ce moment, et ils comprirent par sa lumière que cette gloire ineffable de J. C. qu'ils avoient vue de leurs propres yeux, seroit communiquée à leur propre corps. Ainsi l'on peut dire que le dessein de J. C. dans cette Transfiguration n'étoit pas seulement de rendre ses Apôtres forts au jour de sa passion, et de les faire souvenir de sa gloire dans le temps de son humiliation, mais encore de les rendre forts eux-mêmes dans le temps de leurs souffrances, et de les encourager dans leurs afflictions par la vue de la gloire dont elles devoient être suivies.

JESUS-CHRIST propose à ses Disciples un enfant pour modèle de l'humilité chrétienne.

La même année 32.

JESUS-CHRIST étant descendu avec ses trois Apôtres de la montagne de Thabor, vint retrouver les autres Disciples qui étoient environnés d'une grande foule de monde. Un homme dont le fils étoit tourmenté du démon, les étoit venu prier de le guérir en l'absence de leur maître. Mais quoique J. C. leur eût donné pouvoir sur ces esprits, ils ne purent néanmoins chasser celui-là. Et après que J. C. l'eut fait et qu'il eut rendu ce fils à son père, ses Disciples lui demandèrent en particulier pourquoi ils ne l'avoient pu guérir eux-mêmes. Il leur répondit que c'étoit à cause de leur peu de foi, et il ajouta que s'ils avoient la foi, ils pourroient transporter les montagnes de leur place et les faire aller dans la mer. Il leur dit ensuite que cette sorte de démon ne se

guérissoit que par la prière et par le jeûne. Et il leur apprit ainsi qu'ils se trompoient, s'ils prétendoient exercer une autorité absolue sur les démons, et que pour bien user de leur pouvoir, il falloit se rabaisser aux moyens ordinaires que Dieu avoit établis, comme étoient la prière et le jeûne, pour chasser les esprits impurs. J. C. alla ensuite à Capharnaüm, où ceux qui levoient les impôts demandèrent à St. Pierre si son Maître ne payoit point le tribut. Cet Apôtre leur répondit qu'il le payoit. Et étant entré au logis, J. C. prévint St. Pierre, et lui dit : De qui les Princes de la terre exigent-ils le tribut ? Eſt-ce de leurs enfans ou des étrangers ? Mais, pour ne les point scandaliser, ajouta-t-il, allez à la mer, et ouvrez la bouche du premier poisson que vous y prendrez, vous y trouverez une piéce de monnoie que vous donnerez pour moi et pour vous. Le Sauveur a appris ainsi aux Chrétiens de vivre dans la vie commune, sans troubler l'ordre que Dieu y a établi, et sans se troubler eux-mêmes des événemens du monde. Comme J. C. étoit dans ce logis avec tous ses Disciples, il leur demanda de quoi ils s'entretenoient lorsqu'ils étoient en chemin, parce qu'il savoit qu'ils avoient disputé qui étoit le premier d'entre eux. Et voulant ruiner de bonne heure dans leur esprit tous ces sentimens d'orgueil et toutes ces pensées de prééminence, il leur dit que celui qui voudroit être le premier de tous devînt le dernier de tous. Et pour leur donner encore une image plus sensible de cette disposition du cœur dans laquelle il vouloit qu'ils fussent, il prit un petit enfant qu'il embrassa, et le mettant au milieu d'eux, il leur dit : Que s'ils ne travailloient à se rendre semblables à ce petit enfant, ils n'entreroient point dans le Royaume des Cieux. Les Saints Pères ont été frappés de cette sentence du Sauveur ; et voyant combien cela étoit difficile à l'orgueil humain, ils n'ont point eu d'autre espérance que dans la grace de celui-là même qui leur faisoit ce commandement. Ils ont appris de là combien il étoit important d'étouffer tous ces désirs ambitieux, de vouloir paroître plus que les autres ; et ils ont reconnu que le soin du véritable Chrétien étoit de se cacher toujours, et d'être bien aise que tous les autres paroissent. Un homme n'est plus grand qu'un autre homme qu'à proportion qu'il a plus de charité que lui, et tout le reste est vain devant Dieu. Que si on vouloit s'élever au-dessus des hommes, parce qu'on a plus de vertu qu'eux, on deviendroit par cet orgueil le dernier de tous. J. C. étouffe l'orgueil et il le retranche jusqu'à la racine, en réduisant ses Disciples à l'état d'un petit enfant. Et si l'on veut juger si l'on sera du nombre des bienheureux dans l'autre monde, on n'a qu'à voir si l'on est du nombre des enfans et des humbles en celui-ci, et si l'on travaille par la simplicité, par l'humilité, par l'obéissance, et par les autres vertus, à être aussi petits dans l'ame que les enfans le sont dans le corps.

JESUS-CHRIST guérit dix Lépreux.

La même année 32.

JESUS-CHRIST ayant pris occasion de la dispute de ses Disciples touchant la primauté, de leur recommander l'humilité chrétienne et de leur donner du respect pour les enfans et pour les foibles, qu'il assura être très-dangereux de scandaliser, il quitta la Galilée ; et la fête des Tabernacles s'approchant, ses parens et ses frères l'exhortèrent à aller en Judée, d'où il s'étoit retiré à cause de la mort de St. Jean. Ils lui dirent qu'il n'avoit rien à craindre, et lui parlant comme à un homme qui affectoit de s'acquérir de l'estime des hommes par ses grands miracles, ils témoignèrent, comme dit l'Evangile, qu'ils ne croyoient point en lui. J. C. ne s'arrête point à réfuter leurs vaines imaginations: il se contenta de leur dire que leur temps étoit toujours prêt, mais que le sien n'étoit pas encore venu; que pour lui il n'iroit pas encore en Judée. Ses

parens assistèrent à la fête avant lui. Et après qu'il eut demeuré quelques jours en Galilée, il alla dans la Judée, non publiquement et avec éclat comme à son ordinaire, mais en se cachant. Lorsqu'il passoit par le milieu de Samarie, il trouva à l'entrée d'un bourg dix lépreux, qui se tenant loin de lui par respect, élevèrent leur voix et le prièrent d'avoir pitié d'eux. J. C. les voyant leur dit qu'ils s'allassent montrer aux Prêtres, afin d'obéir ainsi aux ordonnances de la Loi. Il a appris par-là à ceux qui croiroient en lui jusqu'où devoit aller leur condescendance, pour s'accommoder aux coutumes et aux pratiques de l'Eglise, et quelle devoit être leur déférence pour les Puissances qui y sont établies. Mais il arriva que, lorsque ces dix hommes alloient se montrer aux Prêtres, ils se trouvèrent guéris de leur lèpre. Ce que voyant un d'entr'eux, il retourna aussi-tôt sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix d'une guérison si miraculeuse. Il alla trouver Jesus-Christ, il se jeta à ses pieds, se prosterna le visage en terre, et lui rendit graces de la miséricorde qu'il venoit de recevoir. J. C. lui demanda s'ils n'avoient pas été tous guéris, et où étoient les neuf autres. Il ne se trouva personne d'entre ces dix lépreux, dit l'Evangile, qui retournât à J. C. pour lui rendre ses actions de graces, que cet étranger qui étoit Samaritain. J. C. le renvoya, en lui disant que sa foi l'avoit sauvé, et témoignant assez combien l'ingratitude des autres lui étoit désagréable. Les Saints Pères, considérant cet exemple, en ont toujours pris sujet d'exhorter les hommes à fuir l'ingratitude, et à ne recevoir aucune grace de Dieu sans lui témoigner, par toutes les marques qu'ils peuvent, combien ils en sont touchés, pour rendre leur reconnoissance égale à la grandeur des dons qu'ils reçoivent. Ce n'est pas assez de ressentir quelque joie de la guérison intérieure de nos ames, puisqu'on ne doit pas douter que ces neuf lépreux ne s'en retournassent avec grande joie. *Ils avoient sans* doute un grand ressentiment de leur guérison, et ils admiroient même au fond de leur cœur celui qui en étoit l'auteur. Mais ce n'étoit pas assez. Ils devoient retourner sur leurs pas et se prosterner devant lui pour lui rendre graces d'une manière digne de lui. Ils sont devenus par leur ingratitude lépreux dans l'ame, en cessant de l'être dans le corps, et ils ont été en ce point l'image de ceux qui, cessant quelquefois de commettre des péchés grossiers à la vue des hommes, augmentent par leur ingratitude leurs péchés intérieurs devant Dieu. Heureux celui, dit St. Bernard, qui se tient toujours prosterné devant le Sauveur, qui lui rend graces sans cesse pour les moindres dons, et qui se considérant comme un étranger, à l'imitation de ce Samaritain, croit que toutes les faveurs qu'on lui peut faire sont d'autant plus gratuites, qu'il ne mérite par lui-même que le mépris et le châtiment.

JESUS-CHRIST se délivre divinement des piéges que lui tendoient les Juifs, en lui demandant ce qu'on devoit faire d'une femme surprise en adultère.

La même année 32.

JESUS-CHRIST ayant fait en chemin cette guérison de dix lépreux, trouva lorsqu'il fut arrivé en Judée, toute Jérusalem en trouble de ce qu'il n'étoit pas venu à la fête, et tout le peuple partagé dans les jugemens que l'on faisoit de lui ; les uns disant qu'il étoit bon, les autres soutenant qu'il étoit un séducteur. Et lorsque l'octave de la fête s'avançoit, J. C. parut dans le Temple et y enseigna le peuple avec une sagesse qui donnoit de l'étonnement à tous ceux qui savoient qu'il n'avoit point été instruit dans les sciences humaines ni dans l'étude de la Loi. Lors donc qu'il parloit publiquement et avec une entière liberté, ceux qui l'écoutoient admiroient comment ses ennemis qui le vouloient perdre le laissoient ainsi en repos, et ils crurent que peut-être ils avoient reconnu que c'étoit le CHRIST. Mais on ne fut pas long temps sans former des desseins sur sa personne, qui furent néanmoins tous inutiles, parce que son heure n'étoit pas venue. Car les Pharisiens voyant

que le peuple parloit de lui et de ses miracles avec admiration, et qu'on disoit tout haut que quand le CHRIST viendroit, il ne pourroit pas faire de plus grandes choses, ils ne purent souffrir ce témoignage qu'il rendoit au Sauveur, et ils envoyèrent des Archers pour se saisir de sa personne. Mais au lieu que jusques-là il s'étoit si souvent caché, il ne le fit pas alors, pour donner un exemple des mouvemens différens que produiroit le St. Esprit en ceux qui seroient persécutés dans la suite de tous les siècles. Ceux donc qui étoient venus pour le prendre furent arrêtés par un secret instinct de Dieu. Au lieu de se saisir de lui, ils l'écoutèrent avec admiration; et lorsque les Pharisiens qui les avoient envoyés leur firent des reproches de ce qu'ils ne l'amenoient pas, ils leur répondirent : Que jamais homme n'avoit parlé comme celui-là. J. C. s'étant retiré ensuite sur la montagne des Olives pour y prier, il se trouva le lendemain de grand matin dans le Temple où le peuple l'environna. Mais lorsqu'on l'écoutoit, les Pharisiens lui tendirent un piége en lui faisant présenter une femme surprise en adultère, afin que s'il la condamnoit à la mort, il fût décrié parmi le peuple comme un homme d'une extrême rigueur, et que s'il ne la condamnoit pas, il fût décrié encore comme un violateur de la loi de Dieu. J. C. connoissant leur malice, se baissa et écrivit de son doigt sur la terre. Et lorsqu'ils persistoient à lui demander son avis, il se leva et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre contre cette femme. Il commença encore à écrire en terre, et cependant les Pharisiens s'en allèrent tous les uns après les autres, et il ne resta que J. C. avec cette femme, à qui le Sauveur dit que parce que personne ne l'avoit condamnée, il ne la condamneroit point aussi, et il la renvoya en paix, en lui recommandant de ne plus pécher à l'avenir. J. C. fit voir alors qu'il vouloit que les hommes pensassent plus à se juger eux-mêmes qu'à accuser les autres, et à examiner leur vie qu'à censurer celle de leurs frères. Ils ont souvent horreur des péchés grossiers parce qu'ils blessent leurs sens, et ils n'ont pas horreur des péchés spirituels qui blessent infiniment plus Dieu qui est tout esprit. Le péché de l'Ange dans le Ciel et celui du premier homme sur la terre ont plus offensé Dieu que le crime de cette adultère qu'on lui présentoit alors. C'est ce qui nous doit tenir toujours humiliés devant Dieu, et nous rendre doux et modérés à l'égard de ceux qui tombent dans ces excès. Cette modération qu'on leur témoigne est un excellent moyen pour les retirer de leurs désordres. L'indulgence dont J. C. usa envers cette femme eut peut-être plus d'effet sur elle pour la retirer de son crime, que n'auroient eu toutes les sévérités dont la loi vouloit qu'on usât. Rien ne touche tant une ame bien née, qu'une douceur qu'elle ne devoit pas espérer. L'Eglise a appris de cet exemple de Jesus-Christ à ne pas rebuter les plus grands pécheurs; et quoiqu'elle travaille à leur véritable conversion, elle a eu néanmoins beaucoup de compassion de leur état. Elle a trouvé qu'il étoit bien juste que ces paroles de J. C. *Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre*, fissent au moins autant d'effet dans le cœur des Chrétiens, qu'elles en firent alors dans l'esprit des Juifs; et que la piété de ceux-ci cédât à des paroles auxquelles la dureté des autres fut obligée de céder.

Guérison miraculeuse de l'aveugle né.

La même année 32.

Après que J. C. eut délivré par sa bonté la femme adultère, et qu'il se fut tiré par sa sagesse de ce piége que ses ennemis lui avoient dressé, il continua de prêcher au peuple dans le Temple plusieurs vérités importantes, et de reprocher aux Pharisiens le dessein qu'ils avoient formé de le perdre. Il leur fit voir qu'en cela ils étoient les ministres du Démon, qui avoit aimé le sang dès le commencement du monde, et qui avoit fait tuer les Prophètes. Il leur demanda publiquement qui d'entre eux pouvoit le convaincre d'aucun péché, et pourquoi ils ne le croyoient pas, puisqu'il ne leur prêchoit que la vérité? Les Juifs opposèrent à des reproches si justes non des raisons, mais des injures, et ils l'appelèrent Samaritain et démoniaque. J. C. répondit à ces blasphêmes avec une grande douceur; mais voyant qu'ils prenoient des pierres pour le lapider, il se cacha et sortit du Temple. Lorsqu'il se

retiroit, il vit un homme qui étoit aveugle dès sa naissance. Ses Disciples lui demandèrent si cet homme avoit péché ou ses pères, pour naître ainsi dans l'aveuglement ? Mais J. C. leur répondit que cet aveuglement n'étoit que pour manifester sa gloire. Il fit ensuite de la boue avec de la salive, il la mit sur les yeux de cet aveugle, et l'envoya à la piscine de Siloé pour s'y laver. Il alla à la piscine, il s'y lava et y recouvra la vue. Tous ceux qui l'avoient vu aveugle auparavant furent étrangement surpris lorsqu'ils le virent guéri. Et comme on lui demandoit de quelle manière s'étoit fait un si grand miracle, il dit qu'un homme appelé JÉSUS, avoit fait de la boue, qu'il l'avoit mise sur ses yeux, qu'il l'avoit envoyé à la piscine pour s'y laver, qu'il y avoit été et qu'il y avoit recouvré la vue. On l'amena aussi-tôt aux Pharisiens, qui lui firent la même demande, et auxquels il répondit la même chose. Aussi-tôt quelques-uns d'entre eux dirent qu'un homme qui avoit fait de la boue le jour du Sabbat ne pouvoit être un homme de Dieu. Les autres étant accablés par la grandeur de ce miracle dirent qu'un méchant homme ne pouvoit guérir un aveugle né. Et lorsqu'ils étoient divisés les uns contre les autres, ils firent encore parler l'aveugle, et lui demandèrent ce qu'il disoit de cet homme : à quoi il répondit hautement que c'étoit sans doute un Prophète. Etant irrités de cette réponse, ils ne purent croire qu'il eût été aveugle. Ils firent venir ses parens, qui craignant des gens si passionnés se ménagèrent avec adresse, en n'assurant rien autre chose, sinon que c'étoit-là leur fils, et qu'il étoit né aveugle, mais pour le reste ils dirent que leur fils étoit en âge de répondre et de parler lui-même. Ayant fait venir encore cet aveugle, ils lui parlèrent avec plus de force. Ils lui dirent qu'il rendît gloire à Dieu, et qu'ils savoient que J. C. étoit un méchant. Je ne sais, leur dit-il, s'il est un méchant, mais je sais bien, qu'étant aveugle auparavant, je vois maintenant fort clair. Les Juifs lui répondirent : Que pour eux ils étoient Disciples de Moyse, et qu'ils ne savoient qui étoit cet homme. C'est ce que j'admire, ajouta-t-il, que vous ne sachiez qui il est, et cependant il m'a ouvert les yeux. Les Pharisiens le chassèrent ensuite de la Synagogue, et J. C. l'ayant trouvé, lui demanda s'il croyoit au Fils de Dieu, et ajouta que c'étoit lui-même qui lui parloit. Cet homme se prosterna en terre et l'adora. Heureux aveugle, disent les Saints Pères, qui a découvert la vraie lumière. Il n'a pas été seulement l'adorateur de J. C. il en a été le défenseur. Il a confondu les Docteurs de la Loi, et il a fait voir qu'une simple foi qui est humble, est plus éclairée que la science qui est superbe. Les Juifs l'ont chassé de leur Synagogue, mais J. C. l'a reçu dans la communion de son esprit, et a fait de son cœur un Temple vivant.

La Parabole du Samaritain.

La même année 32.

APRÈS la guérison de l'aveugle né, l'Evangile rapporte ce que J. C. dit aux Juifs de la charité que les Pasteurs doivent avoir pour le troupeau qui leur a été confié, en imitant celle du souverain Pasteur de nos ames, qui est mort volontairement lui-même pour le salut de ses brebis. Il donna, dans le peu de paroles qu'il dit sur ce sujet, toutes les marques qu'on peut désirer, pour savoir si on est du nombre des Pasteurs véritables de ce troupeau divin, puisqu'on n'a qu'à voir si on est prêt de lui donner non-seulement son bien, son repos et son établissement, mais sa vie même, en la perdant ou tout d'un coup, ou par une longue suite de souffrances. Il montra combien est opposé en ce point au vrai Pasteur celui qui n'est que mercenaire et qui s'enfuit lorsqu'il voit venir le loup, c'est-à-dire qui se tient dans un lâche

silence, lorsqu'il devroit s'opposer avec force à ceux qui veulent perdre le troupeau de J. C. Mais après avoir instruit les Pasteurs dans ce discours de la charité qu'ils doivent à leurs peuples, il instruisit ensuite tous les hommes de celle qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. Car un Docteur venant lui demander en le tentant, quel étoit le plus grand Commandement de la Loi, Jesus-Christ lui répondit en un mot : Que c'étoit d'aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. Ce Docteur pressa J. C. et lui demanda qui étoit ce prochain qu'on devoit aimer. Le Sauveur le lui apprit par cette parabole : Un homme, dit-il, faisant voyage, tomba entre les mains des voleurs, qui l'ayant dépouillé le blessèrent de beaucoup de plaies, et le laissèrent demi-mort. Lorsqu'il étoit en cet état, un Prêtre se trouva auprès de ce lieu, vit cet homme, et sans s'arrêter pour le soulager il passa outre. Un Lévite fit encore la même chose, montrant l'un et l'autre que les grandes vertus ne sont pas attachées aux ministères les plus relevés, et qu'on peut bien avoir les dignités de l'Eglise sans avoir la charité qui devroit toujours les accompagner. Enfin un Samaritain, c'est-à-dire un païen et un idolâtre, passant auprès de ce lieu, vit cet homme, et étant touché de compassion il s'approcha de lui, versa dans ses plaies du vin et de l'huile, et les ayant bandées le mit sur son cheval, le mena à l'hôtellerie, le recommanda à l'hôtelier, et s'en allant donna deux piéces de monnoie pour la dépense de cet homme, promettant à l'hôtelier que s'il en dépensoit davantage, il le lui rendroit à son retour. J. C. demanda à ce Docteur, qui de ces trois hommes avoit été le prochain de celui qui étoit tombé entre les mains des voleurs. A quoi il répondit que c'étoit celui qui en avoit eu compassion. Allez, répliqua J. C. et faites la même chose. Le Sauveur nous commande en la personne de ce Docteur d'être prêts à toute heure à secourir ceux que nous voyons dans la misère, et de n'épargner ni nos soins, ni nos peines, ni notre bien, lorsqu'il se présente quelqu'un que nous puissions assister. Les Saints Pères se plaignent que les hommes sont trop sages dans ces occasions. Ce Prêtre et ce Lévite croyoient peut-être avoir de fort bonnes raisons de passer sans s'arrêter. Ils furent même apparemment attendris en voyant ce misérable. Mais cette compassion stérile n'empêcha pas qu'ils ne fussent cruels, en manquant à un devoir si pressant de la charité. Le Samaritain ne raisonna pas tant qu'eux, il agit plus simplement et plus charitablement ; il lui suffit de voir cet homme mourant pour se croire obligé de le secourir. C'est ainsi que nous devons faire, et nous serions bien peu disposés à secourir les maux de ceux qui sont éloignés de nous, lorsque nous négligeons ceux dont nous sommes témoins nous-mêmes et que nous voyons de nos propres yeux.

JESUS-CHRIST entre dans la maison de Marthe, qui s'empresse de le recevoir, pendant que sa sœur entend sa parole.

La même année 32.

JESUS-CHRIST ne se contentant pas d'avoir établi douze Apôtres, choisit encore septante-deux Disciples, qu'il envoya deux à deux devant lui par-tout où il devoit aller, et qui vivant contens dans leur condition sans porter envie aux Apôtres qui étoient au-dessus d'eux, apprirent dès-lors que ceux qui seroient un jour dans les degrés inférieurs de l'Eglise y devoient vivre très-contens, sans porter envie à ceux qui sont dans les ordres supérieurs, où ils ne doivent point monter par leur propre orgueil, mais demeurer humblement dans leur état, à moins que Dieu ne les en retire, comme il retira St. Matthias du nombre de ces septante-deux Disciples, pour l'élever à l'Apostolat. Après les avoir envoyés avec pouvoir de chasser les démons, ils

revinrent transportés de joie dire à J. C. que ces esprits impurs leur étoient assujettis par la vertu de son nom. Mais J. C. leur inspirant le mépris de ces dons particuliers, leur dit qu'ils ne devoient pas se réjouir de cet empire qu'ils avoient sur les démons, mais de ce que leurs noms étoient écrits dans le Ciel. Et aussi tôt, par un mouvement du Saint-Esprit, il rendit graces à son Père de ce qu'il avoit choisi les petits et les humbles pour leur découvrir des mystères qu'il cachoit aux sages et aux prudens. Et se tournant en même temps vers ses Disciples, il leur dit : Qu'heureux étoient les yeux qui voyoient ce qu'ils voyoient, parce que plusieurs Rois et plusieurs Prophètes avoient voulu voir et entendre ce qu'ils voyoient et entendoient, sans qu'ils l'eussent pu ; pour faire juger à ceux qui ont reçu des Apôtres la connoissance des mêmes mystères, quel crime ce leur seroit de les laisser perdre ou de ne les pas estimer autant qu'ils doivent, en s'appliquant continuellement à les méditer. C'est pourquoi J. C. voulant nous donner une image sensible de la manière dont les Chrétiens devoient passer leur vie, alla dans un château où une femme nommée Marthe le reçut. Cette femme avoit une sœur nommée Marie, qui se tenant aux pieds de J. C. écoutoit paisiblement sa sainte parole, pendant que Marthe étoit occupée à préparer à manger. Elle s'inquiéta même de ce que sa sœur ne l'aidoit pas dans l'embarras où elle se trouvoit ; elle en vint faire sa plainte à J. C. qui bien loin de retirer Marie de cette application si louable à sa parole, la défendit au contraire contre sa sœur, et dit à Marthe ; que pendant qu'elle s'occupoit avec tant d'empressement à beaucoup de choses, Marie avoit choisi la meilleure part et qu'elle ne lui seroit point ôtée. Les Saints Pères ont compris de là qu'encore que les actions extérieures de charité soient nécessaires pendant cette vie, ceux néanmoins que Dieu en dispense pour les tenir dans une vie tranquille occupés à la méditation de sa parole, sont toujours les plus heureux. Rien ne paroissoit de plus saint que de s'appliquer à préparer à manger pour J. C. même, et cependant J. C. préfère le repos de Marie au travail de Marthe. Cette parole que J. C. lui dit : Qu'il n'y avoit qu'une chose qui fût nécessaire, a été la devise ordinaire des plus grands Saints. Ils ont vu que le reste en quelque sorte étoit superflu et qu'on ne pouvoit presque s'y appliquer sans préjudice de cette seule chose qui est nécessaire. C'est pourquoi ils ont dit que cette sentence devoit retenir l'activité de ceux qui mettent toute leur piété dans les actions extérieures ; et quoique ces œuvres de charité soient excellentes en elles-mêmes, ils doivent craindre néanmoins que le trouble et l'empressement qui les accompagnent, ne nuisent peu à peu à la pureté intérieure et à l'union du cœur à Dieu, en quoi consiste proprement cet unique nécessaire que J. C. a voulu être préféré à toutes choses.

JESUS-CHRIST parle contre la vanité d'un Riche, qui s'applaudissoit dans ses grands biens, et qui mourut la nuit suivante.

La même année 32.

APRÈS que J. C. nous eut appris par la réponse qu'il fit à Marthe, combien il préféroit la vie paisible et toujours appliquée à Dieu, à la vie active toujours occupée aux œuvres de charité, il nous fit voir encore combien il pouvoit y avoir d'illusion dans ces actions extérieures de piété, par les reproches qu'il fit aux Pharisiens qui ne se mettoient en peine que du dehors et qui négligeoient le dedans. Car les Saints Pères considérant la conduite de ces personnes et ce que J. C. dit dans l'Evangile, ont reconnu que le démon n'aime rien tant, lorsqu'il possède bien une ame, que de lui faire faire beaucoup de bonnes œuvres extérieures qui éclatent aux yeux des hommes, pourvu que pendant qu'elle donne le dehors à Dieu, il soit maître du dedans. Que si ces engagemens extérieurs sont toujours à craindre à toutes sortes de personnes, J. C. fait voir combien ils le sont encore plus à ceux qu'il choisit pour ses Ministres. Car deux frères l'ayant prié de les accorder et de faire entre eux un partage, il rejeta assez durement cette proposition, et leur dit qu'il n'étoit

point établi pour faire ce partage entre eux. Il montra par cette réponse qu'il ne vouloit prendre aucune part aux biens du monde ni aux affaires des hommes du monde, et qu'un vrai Chrétien, et principalement un Ministre de J. C. doit fuir ces actions séculières et ne se pas laisser tromper par un prétexte de charité dont on les couvre. Il prit sujet de l'embarras de ces frères pour le partage de leur bien, d'avertir les hommes de fuir l'avarice, et de les assurer que ce n'est point de l'abondance des biens temporels que dépend la vie de l'homme. Sur quoi il leur dit cette parabole : Un homme fort riche ayant recueilli une grande moisson de sa terre, se trouva en peine de cette abondance et disoit en lui-même : Que ferai-je maintenant, puisque les greniers me manquent et que je ne sais où ramasser tous mes fruits ? Il faut, dit-il, que j'abatte mes granges et que je les agrandisse, j'y mettrai ensuite tout ce que j'ai recueilli, et je dirai à mon ame : O mon ame, vous avez beaucoup de biens pour plusieurs années, tenez-vous en repos, mangez, buvez, faites bonne chère. Mais lorsqu'il s'applaudissoit de la sorte, Dieu lui dit : Insensé, on va vous ôter votre ame cette nuit même ; à qui donc seront ces grands biens que vous avez amassés ? J. C. veut que ceux qui sont à lui travaillent à s'acquérir d'autres richesses que celles qui se perdent à la mort. Il veut qu'ils soient riches, mais des biens du Ciel qui leur font aisément connoître la vanité de ceux de la terre pour lesquels il leur défend d'avoir le moindre empressement. Ce riche que J. C. appelle insensé, ne pensoit point à s'enrichir par des voies injustes ; sa folie n'étoit qu'en ce qu'il se mettoit en peine d'avoir des biens pour plusieurs années, et qu'il est tout d'un coup surpris de la mort. Ainsi J. C. veut que nous arrêtions dans nous le désir des choses d'ici-bas par la vue continuelle du moment auquel nous les devons quitter. Il n'y a rien que l'homme oublie tant que sa condition mortelle. Il n'y a presque personne qui y pense comme il faut, quoique rien ne soit plus capable de nous faire renoncer à tout. J. C. qui en connoissoit l'importance, nous apprend ici que nous devons sans cesse nous occuper de cette pensée ; et c'est un des plus grands effets de l'humilité chrétienne, que de nourrir son ame de la méditation de la mort, et de dire souvent avec David : Les années éternelles ont été toute l'occupation de mon esprit.

L'Enfant Prodigue.

La même année 32.

LE Fils de Dieu qui avoit souvent exhorté les hommes à la pénitence, voulut encore leur montrer par diverses paraboles combien elle étoit agréable à Dieu et aux Anges. Car il propose tantôt la joie d'un Pasteur qui a retrouvé enfin une brebis qui s'étoit égarée ; tantôt la joie d'une femme qui, après avoir long-temps cherché une piéce de monnoie qu'elle avoit perdue, invite, lorsqu'elle l'a trouvée, ses voisines pour s'en réjouir avec elle. Mais la figure la plus touchante que le Sauveur nous ait donnée sur ce sujet, est celle de l'Enfant prodigue. Un homme, dit-il, avoit deux fils, le plus jeune des deux pria son père de lui donner la part qu'il pouvoit prétendre à son héritage ; et s'étant retiré d'auprès de lui, il alla dans un pays éloigné où il consuma tout son bien en vivant avec des femmes débauchées. Une grande famine

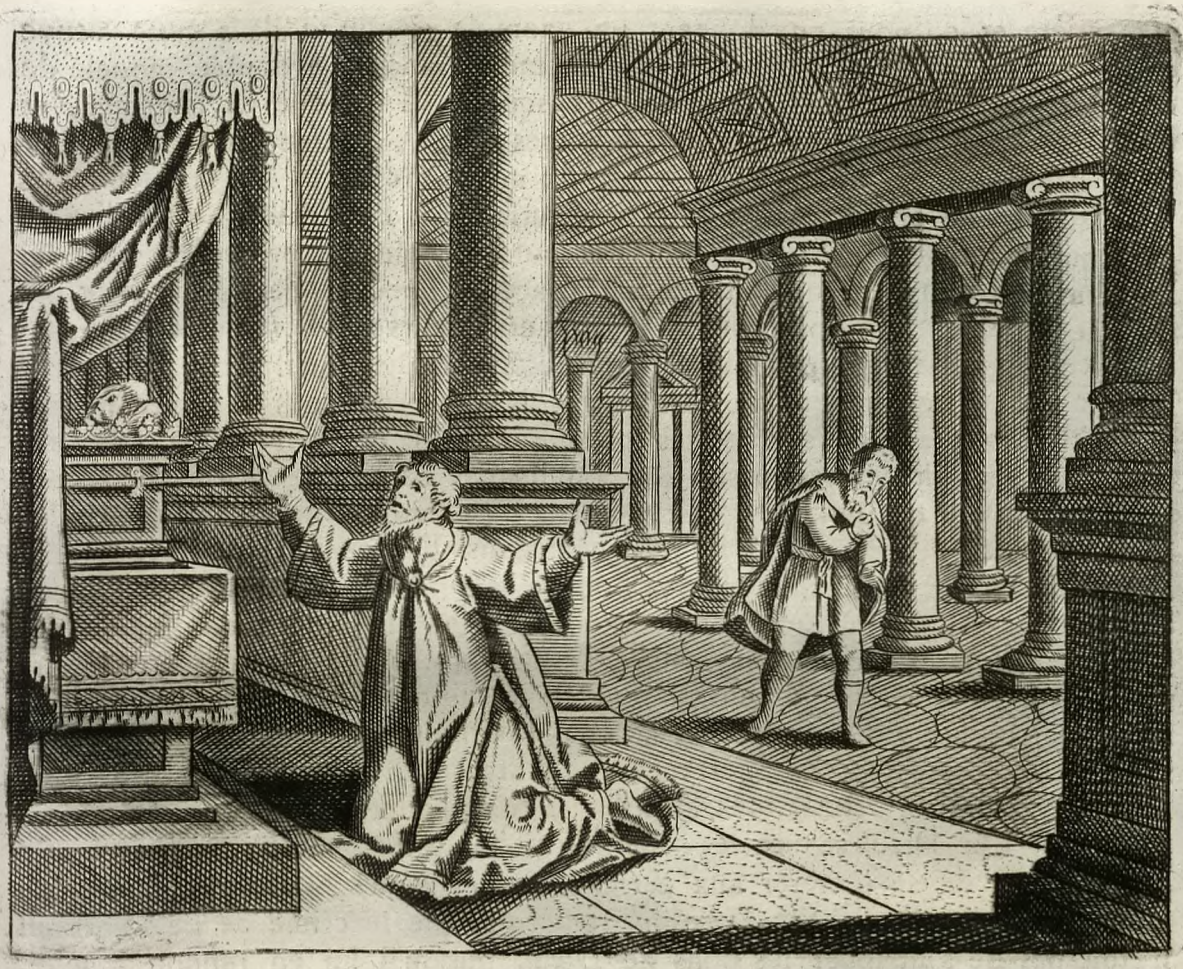
étant ensuite survenue, il en fut si pressé, que ne pouvant plus y résister il s'attacha au service d'un des habitans de ce pays-là, qui l'envoya dans une maison de campagne pour y paître les pourceaux. Sa misère en cette occupation déplorable étoit si grande, qu'encore qu'il souhaitât avec passion de manger de ce que les pourceaux mangeoient, personne néanmoins ne lui en donnoit. Etant enfin rentré en lui-même, il dit dans un profond ressentiment de son état : Hélas ! combien de mercenaires ont maintenant du pain avec abondance dans la maison de mon père, et moi je meurs ici de faim. Et dans ce mouvement si violent, il quitta le lieu où il étoit si misérable pour aller retrouver son père et lui confesser la faute qu'il avoit faite. Lorsqu'il étoit encore bien loin, son père l'apperçut, et étant touché de compassion il courut à lui et l'embrassa, ne rougissant point de le reconnoître pour son fils, et étouffant par la joie qu'il avoit de le posséder, le ressentiment de l'injure qu'il lui avoit faite en se séparant de lui. Ce jeune homme sentant alors plus vivement que jamais le mal qu'il avoit fait en quittant un si bon père, lui dit avec une profonde douleur : J'ai péché, mon père, contre le Ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais ce père charitable voulant au contraire le rétablir dans la condition de fils dont il se reconnoissoit si indigne, recommanda à ses serviteurs de lui apporter ses premiers habits et ses anciens ornemens. Il ordonna ensuite qu'on tuât le veau gras, et fit un festin avec tant de réjouissance, que son fils aîné même s'en fâcha et lui en fit quelque reproche. Mais son père lui répondit : Qu'il étoit bien juste qu'il témoignât de la joie, puisque son fils qui étoit mort étoit ressuscité. Il est difficile, disent les Saints Pères, de rien ajouter à cette parabole, puisqu'elle s'explique elle-même d'une manière si vive. L'œil y voit et le cœur y ressent ce qui est au-dessus de toutes paroles. Les marques d'une véritable conversion y sont admirablement représentées. Cet enfant voit sa misère et la quitte ; il retourne à son père et il s'abandonne à lui. Quittons de même le péché et convertissons-nous à Dieu du fond du cœur, et il n'aura pour nous que des entrailles de compassion. Ayons de la douleur, comme cet enfant, d'avoir abandonné la maison de notre père, et tenons-nous heureux d'y avoir été reçus de nouveau. Ainsi notre pénitence sera toujours animée d'un regret mêlé d'amour et accompagné de paix et de joie.

Du Lazare et du mauvais Riche.

La même année 32.

JESUS-CHRIST ayant maudit les richesses, ne s'est pas contenté des malédictions qu'il a prononcées contre les riches, mais il a voulu encore donner un exemple de leur état, qui doit faire trembler tous ceux qui ont quelque foi. Il y avoit, dit-il, un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisoit tous les jours bonne chère; et il y avoit un pauvre nommé Lazare, qui étoit couché devant la porte du riche, tout plein d'ulcères, et qui ne désiroit que les miettes qui tomboient de la table du riche, sans que personne les lui donnât. Les chiens, comme pour confondre la cruauté de ce riche, venoient lécher les ulcères de Lazare, qui souffroit le bon office de ces animaux, pour nous apprendre à recevoir humblement les consolations que Dieu nous envoie, par qui que ce soit qu'il nous les donne; mais Dieu

voulant enfin couronner une patience si persévérante dans un état si pénible; et récompenser une fermeté qui avoit souffert sans plainte, sans aigreur et sans murmure, de si indignes traitemens, tira Lazare de ce monde; et son ame y ayant été purifiée par le feu de la souffrance, fut après sa mort portée par les Anges au sein d'Abraham. Le riche mourut aussi; mais son état après sa mort fut aussi différent de celui de Lazare, qu'ils l'avoient été durant leur vie. Car il fut condamné aux tourmens de l'enfer, où élevant les yeux en haut, il vit Abraham de loin et Lazare dans son sein. Il cria aussi-tôt vers Abraham dans la douleur violente qu'il enduroit. Il le pria d'avoir pitié de lui, et d'envoyer Lazare, afin de tremper le bout de son doigt dans l'eau, et de lui rafraîchir la langue, parce qu'il étoit horriblement brûlé de ces flammes. Abraham lui répondit qu'il se souvînt qu'il avoit joui des biens durant sa vie pendant que Lazare souffroit, et que maintenant Lazare étoit dans la joie, pendant qu'il étoit dans les tourmens. Le Riche pria Abraham d'envoyer au moins Lazare en la maison de son père, afin d'avertir cinq frères qu'il y avoit de prendre garde à eux, pour ne pas tomber en ce lieu de tourmens. Abraham lui répondit que ses frères avoient Moyse et les Prophètes, et que s'ils ne les écoutoient pas, ils n'écouteroient pas non plus ceux qui seroient ressuscités d'entre les morts. Cette parabole a deux faces bien différentes. Tout est admirable dans ce qui regarde Lazare, et tout est étonnant dans ce qui regarde le mauvais Riche. L'un étoit véritablement heureux en paroissant misérable; et s'il demandoit des consolations, ce n'étoit que des miettes, pour mieux souffrir ses maux ensuite, et non pour les finir. L'autre au contraire étoit véritablement misérable lors même qu'il paroissoit heureux; et il trouva Abraham aussi ferme après sa mort à lui refuser les moindres consolations, qu'il avoit été dur lui-même pendant sa vie à refuser à Lazare jusqu'aux miettes de sa table. Après cet exemple que J. C. même propose, les vrais pauvres ne portent point d'envie aux riches. Ils en ont même une compassion secrète; et bien loin de murmurer contre les riches et de souhaiter leurs richesses, ils béniſſent leur pauvreté et la regardent comme un excellent moyen de satisfaire à Dieu pour leurs péchés qu'ils ont toujours devant les yeux, et qu'ils sentent comme Lazare sentoit ses ulcères. Une pauvreté soufferte en ce monde de cette sorte est une source de biens pour l'autre; et les riches sont bien malheureux s'ils ne mettent leur bonheur à secourir ces sortes de pauvres; puisque, selon la parole de S. Bernard, les amis des pauvres sont les amis des rois, et les pauvres volontaires sont rois eux-mêmes.



Du Pharisien et du Publicain, qui allèrent prier au Temple.

La même année 32.

JESUS-CHRIST ayant marqué d'une manière si sensible la fin malheureuse du mauvais Riche, il étonne encore plus ses Disciples, en leur représentant la surprise où seront tous les hommes, lorsqu'il viendra juger la terre. Car il compare le temps auquel il viendra à celui auquel le déluge inonda le monde. Les hommes alors, dit J. C. buvoient et mangeoient; ils marioient leurs filles, et épousoient des femmes, jusqu'au jour que le déluge arriva, qui les ensevelit tous. Pour éviter cette surprise aux approches d'un si grand mal, J. C. avertit les fidelles de prier sans relâche, et de le faire avec la même ardeur qu'une veuve qui est opprimée va prier un Juge de lui faire justice, et qui l'importune de telle sorte par l'assiduité de ses cris, qu'il est contraint malgré lui-même de céder à ses instances et de faire ce qu'elle veut. Mais en nous exhortant

à la prière et en nous en donnant un exemple si parfait dans cette veuve dont il parle, il nous donne dans une même parabole un double modèle de deux personnes qui prient, pour l'une desquelles il n'a que de l'horreur, et dont l'autre lui est agréable. Deux hommes, dit-il, allèrent au Temple pour prier. L'un étoit Pharisien, c'est-à-dire du nombre de ceux qui faisoient alors profession d'une plus grande vertu; et l'autre étoit Publicain, c'est-à-dire de ceux qui étoient les plus odieux alors par leurs déréglemens et par leur avarice. Le Pharisien se tenant debout rendoit graces à Dieu de ce qu'il n'étoit pas comme le reste des hommes qui sont injustes et voleurs, ni comme ce Publicain qu'il voyoit aussi dans le Temple. Il représenta à Dieu qu'il jeûnoit deux fois la semaine et qu'il donnoit exactement la dîme de tous ses biens. Mais lorsqu'il offroit à Dieu ses prières présomptueuses et qu'il ne lui montroit que ce qu'il avoit de saint en lui, le Publicain, dans un esprit bien différent, se tenoit au bas du Temple, et rougissant de ce qu'il sentoit dans son cœur, témoignoit au dehors la confusion du dedans. Il n'osoit lever les yeux, il frappoit sa poitrine, et n'ouvroit la bouche que pour dire ces paroles: Dieu! ayez pitié de moi, qui suis un si grand pécheur. J. C. nous fait bien voir, après avoir rapporté cette parabole, combien ses pensées sont différentes des nôtres, et combien ses jugemens sont élevés au-dessus de ceux des hommes. Les hommes alors n'eussent regardé ce Pharisien qu'avec admiration, et Dieu ne le regarde qu'avec horreur; et au lieu que ce Publicain étoit méprisé de tout le monde, Jesus-Christ assure que son humilité l'a rendu juste devant ses yeux. Car Dieu rejette les superbes et aime les humbles; et c'est être superbe que de se préférer aux autres, pour quelque avantage qu'on puisse avoir au-dessus d'eux. St. Augustin remarque que le crime de ce Pharisien n'étoit pas de s'attribuer les dons de Dieu, puisqu'il lui en rendoit graces, mais de s'élever au-dessus de ceux qui paroissoient n'en avoir pas été si favorisés. Les vertus extérieures sont dangereuses, si elles ne sont jointes en même-temps avec une grande humilité; et il vaut mieux ne voir en soi que des crimes et en gémir humblement devant Dieu, comme le Publicain, que d'envisager, comme le Pharisien, un grand nombre de bonnes œuvres, qui ne servent qu'à nous inspirer de la complaisance pour nous-mêmes et du mépris pour les autres.

Des Ouvriers que le Père de famille envoie travailler à sa vigne.

La même année 32.

LE fils de Dieu voulant donner à ses Disciples une image de ce qui arriveroit à son Eglise dans la suite de tous les siècles, leur dit cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un père de famille qui sort de grand matin, et qui va louer des gens pour travailler à sa vigne, après avoir fait marché avec eux de ce qu'il leur donneroit pour leur journée. Etant encore sorti vers les neuf heures, il en vit d'autres dans la place de la ville qui ne faisoient rien, auxquels il dit : Allez travailler à ma vigne, je vous donnerai ce qui sera juste ; et ils y allèrent. Il fit encore la même chose sur le midi et sur les trois heures du soir. Mais étant encore sorti sur la fin du jour, il en vit qui étoient oisifs, et il leur demanda pourquoi ils passoient ainsi tout le jour sans rien faire. Ils lui répondirent que personne ne les avoit employés. Il les

envoya encore à sa vigne comme les autres, leur promettant de leur donner ce qui seroit juste. Le soir étant venu, le père de famille commanda à celui qui avoit soin de ses affaires, d'appeler ses ouvriers pour leur donner à tous leur récompense, en commençant néanmoins par les derniers. Ceux donc qui n'étoient venus que le soir furent appelés les premiers, et ils reçurent tout le prix dont le père de famille étoit convenu avec les autres. Ce que voyant ceux qui avoient été appelés à la pointe du jour, ils crurent que comme ils avoient plus travaillé que ces derniers ils recevroient aussi davantage. Mais ils ne reçurent que ce dont ils étoient convenus. Et en le recevant, ils murmurèrent contre le père de famille. Ces derniers venus, disoient-ils, n'ont travaillé qu'une seule heure, et cependant vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Le père de famille répondant à l'un d'eux, lui dit : Mon ami, je ne vous fait point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi de votre récompense ? Prenez ce qui est à vous, et vous retirez. Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce qu'il me plaît ? ou êtes-vous méchant parce que je suis bon ? C'est ainsi, dit Jesus-Christ, que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers ; car plusieurs sont appelés et peu sont élus. Cette parabole, toute pleine de mystères, a donné lieu aux Saints Pères de l'Eglise d'exhorter les Chrétiens à travailler fidellement à l'œuvre de leur salut et à fuir l'oisiveté que Dieu témoigne lui être si désagréable. Tous travaillent à cette vigne, quoique le travail soit différent ; et il suffit d'y faire ce que le père de famille nous commande, sans faire des avances de nous-mêmes ou choisir le travail qui nous plaît le plus. Mais il faut bien prendre garde de ne pas s'élever de ce qu'on fait et de prétendre d'être plus récompensé que les autres. On perd son travail lorsque l'on s'y appuie trop, et on consume ses forces en vain lorsqu'on y fonde ses espérances. C'est de Dieu seul et de sa bonté que nous devons tout attendre. Quelque ouvrage que nous ayons fait pendant notre vie, Dieu ne couronnera en nous que ses dons. Malheur, dit St. Augustin, à la vie même des hommes qui paroît la plus louable, si Dieu l'examine dans la sévérité de sa justice.

De la Résurrection de Lazare.

La même année 32.

Le temps destiné pour la mort du Sauveur commençant à s'approcher, il semble qu'il l'avança en quelque sorte par la résurrection de Lazare. Et comme ce fut le plus éclatant de ses miracles, il excita aussi plus d'envie dans l'esprit de ses ennemis. Lorsque Lazare étoit encore malade en Béthanie, ses sœurs Marthe et Marie envoyèrent vers le Sauveur pour lui en donner avis. J. C. qui aimoit ces deux sœurs et leur frère, se contenta alors de dire que cette maladie n'étoit que pour faire éclater davantage la gloire de Dieu. C'est pourquoi, bien loin de s'empresser pour l'aller guérir, il demeura deux jours à dessein au même endroit, pour donner lieu à la mort de Lazare, et pour nous apprendre ainsi que c'est son éloignement qui est la cause de la mort spirituelle de nos ames. Ces deux jours étant passés, il dit à ses Disciples qu'il falloit aller en Judée. Mais les Apôtres craignant pour leur Maître, lui

représentèrent qu'il n'y avoit qu'un moment que ses ennemis cherchoient à le perdre. J. C. éleva ses Apôtres au-dessus de toutes ces frayeurs, et leur dit que Lazare étoit mort et qu'il s'en réjouissoit, afin que cet événement pût donner lieu à leur foi. Ce fut en cette rencontre que St. Thomas dit cette parole de courage, qui a été comme la devise de tous les Chrétiens, lorsqu'ils ont vu dans la suite de tous les siècles J. C. persécuté dans ses membres ; allons et mourons avec lui. Quand J. C. fut en Béthanie, il trouva Lazare mort depuis quatre jours, et dans le sépulcre. Marthe ayant appris que le Sauveur étoit arrivé, se hâta d'aller au-devant de lui, et laissa Marie sa sœur avec ceux d'entre les Juifs qui étoient venus de Jérusalem pour la consoler. Marthe témoigna sa douleur à J. C. de ce qu'il n'avoit pas été présent pendant que son frère étoit malade, et elle témoigna sa foi, en disant qu'elle étoit assurée qu'encore en l'état où son frère étoit J. C. pourroit obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demanderoit, et confessa qu'il étoit le CHRIST Fils du Dieu vivant qui étoit venu au monde. Elle alla aussi-tôt appeler en secret Marie sa sœur, et elle lui dit : Que le Sauveur étoit venu, et qu'il la demandôit. Marie se leva à cette parole, et courut vers J. C. Les Juifs qui étoient avec elle pour la consoler la suivirent, croyant que la violence de sa douleur l'emportoit pour aller pleurer au sépulcre de son frère. J. C. voyant Marie fondante en larmes ainsi que les Juifs qui l'accompagnoient, pleura aussi lui-même, et demanda où on avoit mis Lazare. On le mena au sépulcre, d'où J. C. fit ôter la pierre, et après avoir rendu graces à Dieu par une prière qu'il lui adressa, il cria à haute voix : Lazare, sortez dehors. Ce mort ressuscita aussi-tôt, et se leva en présence de tous, ayant encore les pieds et les mains liés, et le visage couvert d'un suaire. J. C. commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Les Saints Pères ont tous regardé cette résurrection de Lazare comme la figure de la résurrection de l'ame et de la conversion d'un pécheur. J. C. s'approche de l'ame comme il s'approcha de Lazare, et il l'appelle à haute voix pour la ressusciter par la force de sa parole, par le pouvoir de lier et de délier qu'il a donné à son Eglise, et par l'impression de son Esprit qui forme dans les cœurs un regret sincère, et leur fait produire des fruits de pénitence proportionnés à la grandeur de leurs fautes. Ces larmes, ce trouble, ce frémissement et cette prière de J. C. font voir la peine de ressusciter ces morts qui ont vieilli dans une longue habitude du péché. Mais quelque difficulté qu'il y ait dans cet ouvrage, on ne peut désespérer de rien, quand on considère la toute-puissance de cette voix qui fait sortir les morts vivans de leurs sépulcres, et la bonté de celui qui, quelque temps après, fait manger à sa table celui qui étoit auparavant dans la pourriture du tombeau.

Conversion de Zachée.

La même année 32.

LES Pharisiens ayant su la résurrection de Lazare, et voyant avec douleur l'éclat que ce miracle avoit fait, s'assemblèrent promptement pour délibérer entre eux de ce qu'ils devoient faire. Si nous laissons aller cet homme de la sorte, dirent-ils, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront se rendre maîtres de notre Ville et de nos Etats. Un d'entre eux qui étoit Pontife cette année, inspiré de Dieu, prophétisa qu'il falloit qu'un seul homme mourût pour tous; et dès ce jour ils arrêtèrent sa mort entre eux. J. C. l'ayant su, se cacha, et ne voulut plus demeurer publiquement dans la Judée. Mais quelques jours s'étant passés, et le temps de sa mort enfin étant proche, il résolut de retourner à Jérusalem, et prédit en chemin à ses Disciples ce qui lui devoit arriver. Lorsqu'ils approchèrent de Jéricho, le premier d'entre les Publicains, nommé Zachée, entendit que J. C. venoit. Il désiroit depuis

fort long-temps de le voir, et il alla avec la foule du peuple au-devant de lui ; mais parce qu'il étoit petit et que le reste du monde l'empêchoit de voir JÉSUS, il courut devant les autres, et monta sur un arbre qui étoit le long du chemin par lequel J. C. devoit passer. Le Sauveur étant arrivé à ce lieu, et levant les yeux en haut, dit à Zachée qu'il se hâtât de descendre, parce qu'il vouloit ce jour-là aller demeurer chez lui. Zachée donnant un exemple de la promptitude avec laquelle on doit obéir à Dieu lorsqu'il nous parle, se hâta de descendre, et reçut le Fils de Dieu chez lui avec une extrême joie, quoique tout le monde murmurât de ce que J. C. avoit choisi le logis d'un homme d'une profession si odieuse, pour s'y retirer. Mais Zachée étant déjà converti dans le fond de l'ame, et renonçant dès ce moment à son avarice passée, vint se présenter devant J. C. et lui dit avec une humble confiance et avec une liberté que la grace lui donnoit, qu'il alloit dès-lors distribuer la moitié de tout son bien aux pauvres, et que du reste il en feroit des restitutions ; et que s'il avoit pris quelque bien à quelqu'un, il en rendroit quatre fois autant. J. C. ayant entendu cette résolution sainte que lui-même avoit formée dans son cœur, dit que le salut étoit venu visiter ce jour-là cette maison, et que cet homme que les Juifs ne regardoient qu'avec horreur étoit aussi du nombre des enfans d'Abraham. Les Saints Pères ont considéré Zachée comme le modèle d'une véritable conversion. Il semble prévenir J. C. mais J. C. l'avoit déjà prévenu au-dedans par les mouvemens de cœur, d'où sortirent ensuite tous les mouvemens extérieurs, comme des effets de la grace qu'il avoit reçue. Zachée ne s'abstient de donner tout son bien aux pauvres que pour faire restitution de celui qu'il avoit pris, parce que Dieu n'agrée pas les aumônes qui se font du bien d'autrui. Il ne se contente pas de restituer ce qu'il a pris, il en rend quatre fois autant. C'est pourquoi J. C. déclare aussi-tôt qu'il est sauvé. Car lorsque l'on ôte le vice dominant dans un homme, comme est l'avarice dans ces sortes de personnes, tout le reste suit aisément. L'Evangile apprend, par cet exemple remarquable, qu'il faut toujours commencer sa conversion par ôter les empêchemens les plus grossiers, comme sont les restitutions du bien et de l'honneur, parce que Dieu pardonne plus difficilement ce qui blesse le prochain que ce qui le blesse lui-même.

De l'entrée triomphante de JESUS-CHRIST *en Jérusalem.*

L'an de l'Ère commune 33. Quatrième de la Prédication de J. C.

JESUS-CHRIST étant sorti de Jéricho après la conversion de Zachée, avança vers la ville de Jérusalem; et six jours avant Pâque il alla en Béthanie, où Marie sœur de Lazare ressuscité, le reçut et répandit sur sa tête un vase d'un d'excellent parfum. Judas en murmura contre elle, et J. C. soutint et loua cette action. Le peuple sachant que J. C. étoit en ce lieu, vint en foule non-seulement pour le voir, mais pour voir aussi Lazare. Ce qui aigrissant de plus en plus les Pharisiens, ils délibérèrent de faire mourir aussi Lazare, dont la résurrection relevant la gloire de J. C. combattoit le dessein qu'ils avoient formé de le perdre, et portoient plusieurs d'entre les Juifs à croire en lui. Le lendemain J. C. étant proche de la ville, envoya ses Disciples de la montagne des Olives où il étoit, au château voisin, et leur commanda de délier une ânesse avec son ânon pour les lui amener, et de répondre à ceux

qui les voudroient empêcher de le faire, que le Seigneur en avoit besoin. Les Disciples obéirent à cet ordre. Ils mirent leurs vêtemens sur cette ânesse, et y firent asseoir J. C. En un moment tout le peuple qui étoit venu à Jérusalem pour la fête de Pâque, apprenant que J. C. alloit entrer, prirent des branches de palmes et marchèrent devant lui avec de grandes acclamations de joie. Plusieurs jetoient leurs vêtemens par terre, aux endroits par lesquels J. C. devoit passer; d'autres le couvrirent de branches d'arbres, et ils crioient devant lui : Salut et gloire au Fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Ces applaudiſſemens du peuple animèrent de plus en plus les ennemis du Sauveur, et ils s'entredisoient : Vous voyez que nous ne gagnons rien; voilà tout le monde qui court après lui. Les Saints Pères ont relevé excellemment ce grand miracle de J. C. Il triomphe, disent-ils, par avance, comme il mourut par avance à la Cène. Il fait voir l'empire véritable qu'il devoit s'acquérir sur les cœurs, par le mérite de sa mort et par la gloire de sa résurrection. Il fait tout ce qu'il lui plaît de ce peuple : il force les méchans même de l'adorer, comme ils seront contraints un jour avec les démons de fléchir le genou en sa présence, et de confesser qu'il est Dieu. Les Juifs le haïssent, ils le veulent perdre, et ils ne peuvent néanmoins empêcher sa gloire. Il paroît, par un si grand exemple, que c'est Dieu seul qui fait tout sur la terre; que les méchans, ainsi que les bons, sont soumis à son empire, et que c'est en vain qu'on se trouble des événemens de cette vie. On doit toujours dire, quoi qu'il arrive : C'est Dieu qui l'a ainsi ordonné, et après cela demeurer en paix. C'est la dévotion la plus solide des Chrétiens, puisqu'elle les rehausse au-dessus de l'enfer et de la terre, au-dessus des démons, des hommes, des Anges, et du Ciel même, pour les faire entrer dans le sanctuaire de Dieu, et demeurer fermes dans l'immobilité de ses desseins éternels.

JESUS-CHRIST chasse du Temple ceux qui le profanoient par le trafic qu'ils y faisoient.

La même année 33.

LORSQUE Jesus-Christ approcha de la ville de Jérusalem, la joie de son triomphe n'empêcha pas qu'il ne versât des larmes que la tendresse de sa charité lui fit répandre dans la vue des maux qui arriveroient bientôt à cette malheureuse ville, pour punir le déicide qu'elle étoit prête de commettre. Il déclara que la cause de ces maux futurs étoit parce qu'elle n'avoit pas connu le temps auquel Dieu l'avoit visitée dans ses miséricordes; et il apprit ainsi aux Chrétiens à ne pas mépriser la grace de Dieu, en la laissant demeurer inutile et sans effet. Que s'ils ne comprennent pas de quelle punition ils se rendent dignes par ce mépris, ils doivent trembler quand ils considèrent que si Jérusalem ne fut pas punie d'abord de son crime, le délai dont Dieu usa, n'empêcha pas que l'arrêt qu'il avoit prononcé contre elle dans sa colère ne

fût exécuté ponctuellement. Lorsque J. C. s'occupoit de ces choses en marchant toujours, et qu'il faisoit voir le malheur des grandes villes qui rejettent aisément ou qui altèrent la vérité de Dieu, il entra enfin dans Jérusalem, qui se trouva toute dans le trouble, en demandant qui étoit celui qui y entroit de la sorte. J. C. alla d'abord au Temple, et y ayant trouvé des personnes qui vendoient et qui achetoient, il les en chassa. Il renversa toutes leurs tables, jeta les chaires de ceux qui vendoient des colombes, et dit que la maison de Dieu étoit une maison de prière et qu'on ne la devoit pas changer en une caverne de voleurs. Il témoigna tant de zèle pour le respect qu'on devoit rendre à ce saint Temple, qu'il ne souffroit pas que personne y passât en portant un vase. Les Saints Pères ont extrêmement considéré cette circonstance, et ils ont admiré que J. C. ayant prédit les grands maux qui devoient arriver à Jérusalem, alla aussi-tôt après au Temple, pour montrer sans doute que c'étoit les désordres qui s'y commettoient, et la négligence ou le déréglement des Prêtres qui attiroient ces malheurs sur tout le peuple, et qu'ainsi pour appaiser Dieu et pour détourner sa colère de dessus les peuples, ceux qui les conduisent doivent commencer à voir s'il n'y a rien dans eux qui puissent déplaire à Dieu. Mais il n'y a point de Chrétien qui ne soit épouvanté ici, lorsqu'il considère avec quelle sévérité le Fils de Dieu, le plus doux de tous les hommes, traite ceux qui profanoient la sainteté de ce Temple. Il n'est entré en colère que contre ce désordre, quoiqu'il ne se commît que dans le parvis, et sous le prétexte même du service et du culte qu'on rendoit à Dieu dans ses sacrifices. Aussi les Saints Pères ont été étrangement circonspects en considérant cette histoire, et ils ont pris garde de ne point violer la sainteté de nos Temples par la moindre chose qui déplût à Dieu, puisqu'ils sont infiniment plus saints que celui dont J. C. ne put alors souffrir la profanation. C'est pourquoi ils ont toujours fort recommandé à leurs peuples le respect qu'ils doivent aux Eglises, parce qu'il n'y a rien qui irrite Dieu davantage que l'irrévérence qu'on lui témoigne dans un lieu où il habite comme dans son trône et comme dans le Ciel même. Ils ont exhorté les fidelles à s'appliquer à ce saint culte avec une exactitude religieuse. Car on ne se rit point de Dieu impunément; et s'il tolère ici les irrévérences que l'on ose commettre en présence de son Autel, on ne doit point douter qu'il n'excite un jour sa colère contre cet outrage, et qu'il ne s'en venge, selon la parole de l'Ecriture, dans toute l'effusion de sa fureur.

Parabole d'un Roi qui fit les noces de son fils, d'où il rejeta un homme qui n'avoit pas la robe nuptiale.

La même année 33.

Tout le temps depuis l'entrée de J. C. dans Jérusalem jusqu'à sa Passion, se passa en diverses conférences qu'il eut avec les Juifs, par lesquelles il leur reprochoit leur infidélité, et leur prédisoit que les païens et les idolâtres prendroient leur place dans le Royaume de Dieu. Mais pour abattre en même temps la vanité que les Gentils pourroient avoir de s'être vus préférés à un peuple autrefois si chéri de Dieu, il fait voir dans une même parabole de quelle manière il a rejeté les Juifs et avec quelle sagesse les Gentils doivent maintenant remplir leur place. Le Royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un Roi qui fit un grand festin pour les noces de son fils, et qui envoya ses serviteurs pour appeler ceux qu'il y avoit invités. Mais ces personnes méprisant ce Prince, refusèrent d'y aller. Il leur renvoya encore d'autres

serviteurs leur représenter qu'il avoit préparé ses viandes et tué ses volailles. Ils négligèrent encore de se trouver au festin, et ils s'en allèrent, les uns à leur maison de campagne, les autres à leurs affaires particulières; et les autres, encore plus ingrats, traitèrent outrageusement les serviteurs de ce Roi et les tuèrent. Le Roi entra dans une grande colère lorsqu'on lui vint donner avis de ce qui s'étoit passé. Il envoya aussi-tôt ses armées pour perdre ces homicides et réduire leur ville en cendres. Ce qui étant fait, il dit à ses serviteurs : Vous voyez que le festin des noces est tout prêt, mais ceux que j'y avois invités n'en étoient pas dignes; allez donc à toutes les entrées des chemins et amenez tous ceux que vous trouverez. Les serviteurs obéirent à leur maître. Ils assemblèrent indifféremment un grand nombre de personnes, bons et méchans, et la salle du festin fut remplie. Lorsqu'ils étoient à table, le Roi entra dans cette salle pour voir ceux qui avoient été appelés; et en ayant remarqué un qui n'avoit pas sa robe de noces, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Cet homme demeura muet. Alors le Roi commanda à ses serviteurs de lui lier les mains et les pieds, et de le jeter dans les ténèbres extérieures. Et il conclut cette parabole par ces paroles étonnantes : Il y en a beaucoup d'appelés, mais il y en a peu d'élus. J. C. par cette parabole qui marque la réprobation des Juifs et l'élection des Gentils, nous apprend qu'il veut que nous travaillions à nous rendre dignes des graces qu'il nous fait; et que s'il a la bonté de nous prévenir en nous appelant à ces noces mystérieuses, le moins que nous pouvons faire est d'y aller dans un état qui ait du rapport avec la majesté de celui qui nous y invite. Les Saints Pères ont dit que cette robe nuptiale est l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la vérité et dans la justice. Si nous ne travaillons à nous revêtir de cette robe, il est à craindre que Dieu ne nous rejette de son festin, et que la nudité où il nous voit, par la corruption du vieil homme dont nous sommes revêtus, ne l'oblige à commander à ses serviteurs de nous jeter dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans les ténèbres qui nous séparent pour jamais de lui. Cet homme, selon St. Augustin, en représentoit un grand nombre d'autres, et marquoit tous les corps des méchans qui ne connoissent pas l'état honteux où ils sont; qui sont nus sans le savoir, et dont les autres voient les habillemens sales sans qu'ils s'en apperçoivent eux-mêmes. C'est pourquoi il faut avoir souvent devant les yeux cette parole de l'Apocalypse : Je viendrai bientôt comme un larron, dit le Seigneur : Heureux celui qui veille et qui garde bien ses vêtemens, afin qu'il ne marche pas nu et qu'il n'expose pas sa confusion aux yeux des autres.

De la Parabole des Talens.

La même année 33.

AVANT que Jesus-Christ finît sa prédication, il voulut encore effrayer les hommes en les avertissant de la sévérité de ses jugemens. Il leur proposa la parabole des Vierges folles et des Vierges sages, pour nous apprendre que quelque saint que soit notre état, et quelque éclatantes que puissent être nos bonnes œuvres, marquées par ces lampes luisantes et ornées, nous serons rejetés de Dieu, si nous n'avons, comme dit St. Augustin, cette huile d'une humilité sincère et intérieure qui nous persuade que nous ne sommes rien devant Dieu, et que c'est sa grace qui fait tout en nous. Mais la parabole des talens que St. Matthieu rapporte ensuite, nous apprend beaucoup de vérités très-importantes. Un homme, dit-il, étant près de faire un grand voyage, appela ses serviteurs et leur donna tous ses biens; cinq talens à l'un, deux à un

autre, et un à un autre, à chacun selon sa force et sa capacité. Celui qui en avoit reçu cinq, employa si utilement cet argent de son maître, et travailla avec un si heureux succès, qu'il en gagna cinq autres. Celui qui en avoit reçu deux fit la même chose, et gagna deux autres talens. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, l'alla cacher en terre sans le faire profiter. Le maître de ces serviteurs étant revenu long-temps après, se fit rendre compte. Celui qui avoit reçu cinq talens, offrit les cinq talens qu'il avoit gagnés; et son maître le louant de cette fidélité, lui promit de l'établir en autorité et de le faire jouir de tous ses biens. Celui de même qui en avoit reçu deux, en offrit deux autres à son maître, qui le loua aussi et récompensa sa fidélité, comme il avoit fait celle du premier. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'approchant de son maître, lui dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme sévère et que vous recueillez où vous n'avez point semé, c'est pourquoi la crainte que j'ai eue de vous m'a fait cacher votre argent en terre; tenez, voilà ce que vous m'avez donné. Son maître lui répondit : Méchant et lâche serviteur, puisque vous saviez que je recueille où je n'ai point semé, que n'avez-vous donc mis à la banque l'argent que je vous donnai en partant, afin que j'en recueillisse l'usure ? Et étant irrité contre ce serviteur, qui vouloit même justifier sa paresse et la faire passer pour une prudence, il lui fit ôter l'argent qu'il avoit pour le donner à celui qui avoit mieux usé du sien; et il commanda ensuite qu'on le jetât dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans une entière privation de la lumière de Dieu. Les Saints Pères ont tremblé en considérant cette parabole. Ils ont vu le danger où l'on tomboit également, si on travailloit au-delà de ce que Dieu veut et si l'on ne travailloit pas autant qu'il le veut. Il étoit aussi dangereux à ces serviteurs, ou de vouloir servir leur maître selon le talent qu'il avoit donné aux autres, ou de ne le pas servir selon le talent qu'ils en avoient reçu eux-mêmes. Il n'y a point d'humilité plus grande que de ne s'avancer point à servir Dieu dans les œuvres de charité au-delà du degré de grace que l'on sent en soi, et de ne passer point outre par une présomption fondée sur une apparence de charité. Mais il n'y a point aussi de plus grand malheur que de retenir inutilement les dons de Dieu; et la rigueur dont on use envers celui qui avoit caché son talent en terre, a épouvanté souvent les Saints et leur a fait vaincre leurs répugnances, pour se rendre humblement à ce qu'il sembloit que l'ordre de Dieu demandoit d'eux.

Du Jugement dernier.

La même année 33.

APRÈS que par la parabole des Vierges et par celle des talens, J. C. eut averti les premières personnes de son Eglise de la rigueur effroyable de sa justice, il exhorta ensuite en général tous les hommes de veiller sur eux, en leur représentant quel devoit être le jugement universel. Cette instruction étoit extrêmement nécessaire pour nous réveiller de l'assoupissement où nous sommes pendant cette vie. Car encore que J. C. ait reçu de son Père une souveraine domination sur tout le monde, il semble néanmoins laisser agir les hommes et confondre toutes choses, comme s'il ne s'en mêloit pas. Mais J. C. qui dès maintenant exerce invisiblement son jugement sur tous les hommes, et qui le fera paroître un jour avec éclat, nous montre assez que la plus grande sagesse de l'homme en cette vie est de s'occuper toujours

l'esprit de cette pensée, et de prévenir de bonne heure ce jugement en nous jugeant par avance. Lors, dit-il, que le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses Anges, et que toutes les Nations seront rassemblées en sa présence, il les séparera comme le pasteur sépare les boucs d'avec les agneaux. Il mettra les agneaux à la droite, et les boucs à la gauche. Il dira aux uns : Venez, vous que mon Père a bénis, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étois étranger, et vous m'avez logé. J'étois nu, et vous m'avez revêtu. J'étois malade, et vous m'avez visité. J'étois en prison, et vous m'êtes venu voir. Après avoir dit ces paroles de consolation aux justes qui les surprendront même, et qui leur feront reconnoître sensiblement que lorsqu'ils faisoient ces actions de charité aux moindres de ceux qui sont à J. C. ils les faisoient à lui-même ; il ne surprendra pas moins les méchans en leur reprochant leur dureté, de ce que l'ayant vu dans la faim, dans la soif, et dans les autres extrémités, ils ne l'ont pas secouru. Ils lui demanderont quand ils l'ont vu souffrir de la sorte, sans le secourir? Mais J. C. leur déclarera dans toute la sévérité de sa colère, que lorsqu'ils refusoient leur compassion aux pauvres, ils la lui refusoient à lui-même. Enfin, après avoir ainsi publiquement relevé la charité des uns et accusé l'ingratitude des autres, il fera passer les bons dans la vie éternelle, et précipitera les autres dans les tourmens éternels. J. C. nous fait comprendre par ces paroles qu'il y aura bien du monde surpris à ce jugement, et qu'on reconnoîtra alors combien nous nous trompons souvent dans les pensées de notre salut. Car il est visible de ce que le Sauveur dit aux bons et aux méchans, qu'il ne suffit pas de fuir seulement le mal, mais qu'il faut faire le bien, puisque J. C. condamnant les méchans ne leur reproche point de crimes, mais seulement d'avoir manqué à la charité. Ainsi, selon que les Saints Peres l'ont remarqué par ces paroles de Jesus-Christ, une des plus grandes confiances qu'on puisse avoir en la miséricorde de Dieu est l'exercice de la charité envers le prochain, dans toutes les rencontres qui s'en présentent à nous. Ceux qui s'appliquent sérieusement à leur salut, les reconnoissent sans peine. Leur foi leur rend les pauvres et chers et vénérables, après que Jesus-Christ s'en est voulu revêtir lui-même, et ils n'ont garde de se dissimuler les occasions de les secourir, puisque l'omission seule qu'ils en pourroient faire doit être un jour si sévérement punie.

De l'Institution du très-saint Sacrement.

La même année 33.

Après toutes les prédications que J. C. fit au peuple depuis son entrée dans Jérusalem, comme il ne restoit plus que deux jours jusqu'à la fête de Pâques, il ordonna à ses Disciples de préparer toutes choses. Lorsque tout étoit disposé, et que Judas avoit déjà arrêté avec les Juifs de leur livrer son Maître, le Sauveur entra dans une grande salle bien ornée qu'il avoit marquée à ses Apôtres pour y faire la Cène ensemble, et il leur déclara d'abord qu'il avoit toujours eu un grand désir de célébrer cette Pâque avec eux, comme s'il n'eût rien compté tout ce qu'il avoit fait jusques-là pour ses Disciples, et voulant porter jusqu'au bout les marques et les effets de son amour. Après qu'il eut mangé l'Agneau avec eux, selon l'ordonnance de la Loi, avant que d'établir son Sacrement divin, il se rabaissa jusqu'aux pieds de ses Disciples; et prenant de l'eau dans un bassin pour les laver, il les essuya d'un linge dont

il s'étoit ceint, finissant cette action d'une humilité prodigieuse par ces paroles qui regardent tout le monde : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez tous les uns aux autres ce que je vous ai fait moi-même. Il reprit ensuite ses habits, et s'étant remis à table, il prit du pain, le bénit et le rompit, et le donna à ses Disciples, en leur disant : Ceci est mon Corps. Il se donna à eux de ses propres mains, et il ne refusa pas cette grace à Judas quoiqu'il connût sa perfidie, parce qu'il ne vouloit pas la découvrir aux autres, afin que la douceur dont il usoit envers lui fît quelque impression sur la dureté de son cœur. Mais il fut le premier exemple qui nous montra que ce Sacrement adorable que le Fils de Dieu instituoit alors pour la consolation et le salut des fidelles, ne seroit que la condamnation de ceux qui le recevroient indignement, et que le démon entreroit dans leurs ames lorsque J. C. entreroit dans leurs corps. Ce Disciple doublement coupable du Corps et du Sang du Fils de Dieu, témoigna son endurcissement jusqu'au bout ; et lorsque chacun des Disciples épouvantés demandoit à J. C. s'il le trahiroit, il eut la hardiesse de demander aussi lui-même à J. C. comme les autres si ce seroit lui qui seroit le traître. Et au même moment il sortit pour aller faire cette action détestable où son avarice l'avoit peu à peu conduit. La perfidie de ce Disciple a fait admirer aux Saints Pères la bonté du Sauveur, qui ne laisse pas de se donner à lui comme aux autres, et qui souffre qu'il reçoive son sacré Corps avec la même patience qu'il souffrit un peu après son baiser parricide. L'Eglise, dans tous les siècles, a toujours gémi en sachant que son Epoux celeste souffroit encore tous les jours le même outrage à l'Autel dans son Sacrement divin, qu'il souffrit alors. Elle a témoigné sa douleur profonde de se voir obligée de donner la chair si pure du Sauveur à des ames impures, et elle a admiré l'humilité de J. C. qui ne sort ni du Ciel ni de son Autel pour se venger de ceux qui l'outragent. Il veut être encore aujourd'hui sur nos Autels comme le modèle de notre patience ; et si nous lui sommes fidelles, nous devons travailler en le recevant à nous rendre les imitateurs de son ineffable humilité, et pleurer le malheur de ceux qui le déshonorent par tant de communions sacriléges.

La prière de JESUS-CHRIST *au Jardin.*

La même année 33.

APRÈS que Judas fut sorti d'avec J. C. pour exécuter le dessein qu'il avoit concerté avec les Juifs, le Sauveur fit aux Apôtres un admirable discours, et nous apprit en joignant la parole avec son Corps, qu'elle est aussi la nourriture de nos ames, et que nous les devons allier ensemble comme J. C. l'a fait lui-même. Il dit en même temps à St. Pierre que le démon avoit demandé de le tenter, mais qu'il avoit prié son Père pour lui. Cet Apôtre, au lieu de s'humilier de ces paroles et de cette promesse du Fils de Dieu, s'en éleva, comme il parut aussi-tôt après. Car J. C. lui prédisant formellement qu'il le renonceroit par trois fois avant que le coq chantât, il lui répondit hardiment qu'il ne le feroit jamais, et que bien loin de le renoncer il étoit prêt d'aller avec lui en prison et même à la mort. Ainsi n'ayant pu être humilié par la terrible prédiction de sa chute, il fallut qu'il le fût bientôt après

par la chute même. Après donc que J. C. eut dit à ses Disciples ces vérités admirables contenues dans ce dernier Sermon, il leur commanda de prendre avec eux des épées, et il passa ainsi le torrent de Cédron, pour aller selon sa coutume sur la montagne des Olives. Ses Disciples l'y suivirent, et lorsqu'ils furent en un lieu nommé Gethsemani, il les y fit demeurer, afin qu'il allât seul dans un jardin qui étoit proche pour y prier comme il faisoit fort souvent, et qui pour ce sujet étoit connu de Judas. Il prit seulement avec lui Pierre, Jacques et Jean, qui lui étoient les plus chers entre ses Disciples et qui ne quittoient guères le Sauveur. Etant avec eux, il leur dit : Qu'il étoit dans une tristesse mortelle, et il les exhorta à veiller avec lui pendant qu'il prieroit. Il s'éloigna d'eux ensuite d'un jet de pierre, et se mettant à genoux, il pria son Père de ne lui point faire boire ce calice, que néanmoins sa volonté se fît et non pas la sienne. Il parut en même temps un Ange pour le fortifier, et J. C. entrant dans l'agonie tomba le visage en terre, et il sortit une sueur de sang qui couloit de tout son corps. Cet étrange affoiblissement du Fils de Dieu a été l'admiration des Saints Pères, qui comparant J. C. en cet état avec tant de Saints qui ont été si gaiement à la mort, ont reconnu combien cette tristesse, cette crainte et cette foiblesse étoient mystérieuses, puisqu'ainsi qu'ils le remarquent très-sagement, les malades n'ont pu être plus forts que leur médecin, ni les membres que leur chef. Mais J. C. a voulu prendre sur lui tous les effets de l'infirmité humaine, pour la consolation des foibles d'entre les Chrétiens lorsqu'ils se trouveroient dans cette disposition aux approches des maux et de la mort. Il nous a donné lieu de juger quels effets doivent produire la gloire de la résurrection et la vertu de sa grace en nous, puisque sa foiblesse même est notre force, son trouble notre assurance, et sa tristesse notre consolation et notre joie. La prière qu'il fait à son Père par trois fois d'éloigner de lui ce calice, et qu'il conclut toujours par une humble soumission à sa volonté, est le modèle de toutes nos prières. Après avoir témoigné dans toute sa vie une obéissance parfaite pour tous les ordres de son Père, il semble qu'il la renouvelle à sa mort, et qu'il ne se réserve pour le temps de sa Passion que la seule obéissance. Il nous a appris ainsi, que c'est particuliérement en ce point que nous devons être fermes et inébranlables, et que dans les premières attaques des afflictions ou dans les premières approches de la mort, nous devons travailler à vaincre toutes nos répugnances, pour nous abandonner à Dieu et pour le prier que sa volonté se fasse en nous, et non pas la nôtre.

De la trahison de Judas, et de la prise de JESUS-CHRIST.

La même année 33.

JESUS-CHRIST se trouvant dans la tristesse et dans l'agonie au Jardin, nous donna un grand exemple d'humilité, en venant chercher dans ses Disciples quelque consolation et quelque soulagement à ses maux. Mais il ne les trouva guères disposés à prendre part à ses peines, parce qu'ils étoient abattus d'un profond sommeil. Il les vint réveiller par trois fois, en leur disant ces paroles si saintes : Veillez et priez, parce que l'esprit est prompt et la chair est foible. Mais lorsqu'il cessa de leur parler la troisième fois, Judas parut avec une grande troupe de gens armés, qu'il avoit eu des Juifs et des Pharisiens. Il leur avoit donné pour signal, que celui à qui il donneroit le baiser étoit celui qu'il falloit prendre ; qu'ils se saisissent aussi-tôt de lui, qu'ils l'emmenassent avec sagesse, de peur qu'il ne se sauvât d'entre leurs mains. Il vint donc, sans rien craindre, trouver le Sauveur du monde, et lui donna le baiser.

J. C. le souffrit avec sa douceur ordinaire, pour nous apprendre à supporter ceux qui lui ressemblent, et à ne nous point aigrir des mauvais traitemens des amis mêmes et des domestiques. Il lui dit néanmoins en un mot: Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? Trahissez-vous le Fils de l'homme par un baiser? Mais c'étoit plutôt pour tâcher de le faire entrer en lui-même que pour se plaindre de son ingratitude. Après ce baiser de Judas, J. C. qui avoit fui autrefois lorsqu'on le vouloit faire Roi, alla au-devant de ceux qui le venoient prendre, et leur demanda qui ils cherchoient, mais d'une voix si puissante qu'elle les renversa tous par terre. Il voulut montrer ainsi que ce n'étoit point par foiblesse qu'il mouroit, mais par sa seule volonté. Il s'abandonna ensuite à ces méchans, et il respecta dans eux la puissance que son Père leur avoit donnée. St. Pierre fit quelques efforts pour le défendre. Il tira l'épée et coupa l'oreille de Malchus serviteur du Grand-Prêtre; mais J. C. bien loin d'offenser ses ennemis, guérit en un moment cette blessure, et reprit St. Pierre de son emportement. Il lui représenta l'inutilité de ce remède, et il lui dit que s'il n'étoit résolu de boire le calice que son Père lui présentoit, les Anges sauroient bien le défendre de l'injustice des hommes. Il se laissa donc lier, et il dit seulement à ces Archers, qu'ils l'étoient venu prendre comme un voleur et un scélérat, quoiqu'il fût tous les jours avec eux dans le Temple, où ils le pouvoient arrêter. Et lorsqu'il fut ainsi entre leurs mains, tous ses Disciples s'enfuirent. J. C. voulut consoler alors ceux qui tomberoient par surprise entre les mains de leurs ennemis. Il savoit qu'on le devoit venir prendre, et il ne s'enfuit pas, pour respecter l'ordre de son Père, afin que ceux qui tomberoient dans un état semblable, sans le savoir, adorassent comme lui le pouvoir de Dieu dans les hommes, et qu'ils ne se laissassent pas aller aux plaintes et aux murmures. Car tout est heureux pour celui qui considère qu'il ne souffre que ce qu'un Dieu a souffert, et à qui la foi fait bien comprendre la dignité ou plutôt la divinité de cette souffrance.

JESUS-CHRIST est présenté devant Anne et devant Caïphe.

La même année 33.

JESUS-CHRIST étant entre les mains des Juifs, on le mena d'abord à Anne le beau-père de Caïphe, qui étoit Grand-Prêtre cette année-là. Anne l'interrogea touchant ses Disciples et sa doctrine, J. C. lui répondit qu'il n'avoit rien dit en secret, et qu'il pouvoit s'informer de tout le monde de ce qu'il avoit enseigné. Mais cette liberté déplaisant à un Officier qui étoit auprès du Sauveur, il lui donna un soufflet, en lui demandant si c'étoit ainsi qu'il falloit répondre à un Grand-Prêtre? J. C. souffrit cet outrage avec une patience divine, et dit seulement à cet homme, que s'il avoit dit quelque chose de mal il le fît voir, et que s'il n'avoit rien dit que de bien il ne devoit pas le frapper. Anne ensuite l'envoya à Caïphe le Grand-Prêtre, chez qui les Princes des Prêtres s'étoient assemblés pour trouver des faux témoins qui déposassent contre J. C. Mais il n'y avoit rien de solide dans toutes ces

dépositions; et un entr'autres l'ayant accusé d'avoir dit qu'il pouvoit détruire le Temple de Dieu et le rebâtir en trois jours, le Grand-Prêtre se leva et lui demanda pourquoi il ne répondoit rien à ces accusations. J. C. garda toujours un profond silence ; ce qui obligea le Grand-Prêtre de lui faire commandement, au nom de Dieu vivant, de leur dire s'il étoit le CHRIST. Oui, je le suis, leur dit-il; mais vous ne le croirez pas et vous ne me laisserez pas aller. Vous verrez néanmoins bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, qui viendra paroître dans les nuées. Le Grand-Prêtre entendant ces paroles, déchira ses vêtemens, et s'écria : Il a blasphémé; qu'est-il besoin de chercher d'autres témoins? Vous avez vous-mêmes entendu ses blasphêmes. Que vous en semble? Tous les autres répondirent qu'il méritoit la mort parce qu'il avoit blasphémé, c'est-à-dire parce qu'il avoit dit la vérité. Ce fut alors que les soldats commencèrent à l'outrager. Ils lui crachèrent au visage, ils le voilèrent par moquerie; et en le frappant ils lui disoient qu'il prophétisât, et qu'il devinât qui l'avoit frappé. La nuit s'étant passée parmi ces outrages, lorsque le jour fut venu ils le menèrent à Pilate, afin qu'il le condamnât à mort. St. Pierre qui avoit suivi de loin J. C. dans la maison du Grand-Prêtre, et qui se chauffoit avec les Officiers, perdit cette ardeur qu'il avoit témoignée auparavant. Car une servante lui demandant s'il n'étoit pas d'avec J. C. il lui répondit que non. Lorsqu'elle lui eut fait encore un peu après la même demande, il le renonça comme il avoit déjà fait, et dit qu'il ne le connoissoit pas. Enfin environ une heure s'étant passée, un des serviteurs du Grand-Prêtre, parent de celui dont ce Disciple avoit coupé l'oreille, dit qu'assurément il étoit d'avec J. C. Et pour la troisième fois St. Pierre fit de grands sermens et jura qu'il ne connoissoit point cet homme. Aussi-tôt le coq chanta, et J. C. en même-temps regardant St. Pierre, cet Apôtre rentra en lui-même, se souvint de ce que son Maître lui avoit dit, sortit dehors, et témoigna son regret par une abondance de larmes. On reconnut bien alors que les ames qui se convertissent doivent le bonheur de leur conversion au regard favorable de J. C. St. Pierre ne s'étoit point converti au chant du coq, parce que J. C. ne l'avoit point encore regardé. Nous ne voyons rien de nos péchés ni de tout ce qu'on nous dit de bon pour nous en retirer, si Dieu ne nous éclaire par un regard de sa grace. Ce fut par une admirable conduite que Dieu permit ce péché dans celui qu'il avoit choisi pour être le Chef de son Eglise, afin qu'il apprît par sa propre expérience à avoir compassion de la foiblesse des pécheurs. Sa pénitence a été le modèle de tous les pénitens. Elle n'a point de paroles, parce qu'elles sont superflues quand les œuvres parlent. Je n'entends point la voix de St. Pierre après son péché, dit St. Ambroise, mais je vois ses larmes. Heureuses larmes! qui ne demandent point le pardon, mais qui le méritent.

De la flagellation de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

La même année 33.

JESUS-CHRIT fut mené de Caïphe chez Pilate, qui demanda aux Juifs quels étoient les chefs d'accusation que l'on avoit contre cet homme. Mais les Juifs lui répondirent confusément, que s'il n'eût pas été un méchant homme ils ne le lui auroient pas amené. Pilate n'ayant pas coutume de juger les accusés sur des paroles si vagues, voulut le leur remettre entre les mains afin qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leur loi. Mais pour le satisfaire ils produisirent de faux témoins, qui ne parlant plus de Religion ni de Temple, comme ils avoient fait devant le Grand-Prêtre, dirent que cet homme étoit un séditieux, qu'il soulevoit tout le peuple, qu'il empêchoit qu'on ne donnât le tribut à César, et enfin qu'il se disoit Roi. Pilate ensuite alla trouver J. C. qui lui parla librement de lui-même, de son royaume qui n'étoit point de ce monde; et il lui dit qu'il étoit venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité.

Pilate qui n'étoit pas envenimé comme les Juifs et qui découvroit aisément l'innocence du Sauveur, alla encore retrouver les Juifs pour leur dire qu'il ne le trouvoit nullement coupable. Mais les cris s'élevant de tous côtés, il fut contraint de revenir interroger J. C. qui demeura dans le silence. Pilate lui représenta le grand nombre d'accusations qu'on formoit contre lui; mais J. C. ne répondit rien, jusqu'à étonner son juge par son silence. Ce Gouverneur ayant appris que J. C. étoit de Galilée, il voulut s'en décharger, et le renvoya à Hérode qui en étoit Roi et qui étoit alors à Jérusalem. Hérode eut d'abord une grande joie en voyant le Sauveur, parce qu'ayant beaucoup entendu parler de lui, il désiroit de le voir, et espéroit qu'il feroit devant lui quelque miracle. Mais lui ayant proposé beaucoup de questions auxquelles J. C. ne répondit rien, ce Prince le méprisa, le traita comme un fou, lui fit donner une robe blanche, et le renvoya à Pilate, avec lequel il se réconcilia alors, et ils devinrent amis. Pilate ayant reçu le Sauveur, sortit une troisième fois pour dire aux Juifs qu'il ne trouvoit point de crime en J. C. et qu'Hérode lui-même auquel il l'avoit envoyé, ne l'avoit trouvé coupable de rien. Mais les Juifs ayant résolu de perdre le Sauveur, témoignèrent par leurs cris qu'ils n'approuvoient pas ce que Pilate leur disoit. Ainsi ce Gouverneur par une invention cruelle d'une politique ambitieuse, condamna le Sauveur à être fouetté, afin que les yeux de ses ennemis étant adoucis par ce tourment, le laissassent vivre. Ce fut alors que Judas voyant jusqu'où les ennemis du Sauveur poussoient les choses, rentra en lui-même, et que dans la vue du crime qu'il avoit commis il fut saisi d'un désespoir qui lui fit rapporter aux Juifs les trente deniers qu'il en avoit reçus, en leur disant qu'il avoit péché en leur livrant le sang innocent; et ayant jeté son argent dans le Temple, il s'en alla tout désespéré et se pendit. Ce Disciple, dont le diable avoit corrompu le cœur, et dont Dieu avoit fait servir la malice à ses desseins éternels, est un exemple terrible de la manière dont le démon se joue des hommes. Il leur déguise le mal où il veut les jeter; il leur couvre les yeux de peur qu'ils ne l'envisagent, et il le colore avec tant d'artifice qu'ils ne peuvent en discerner la laideur. Mais aussi-tôt qu'ils l'ont commis, il se sert d'une voie toute contraire; il leur exagère leur péché, leur malice et la justice de Dieu. Il le leur représente comme un juge sans miséricorde, et il les porte ainsi dans le désespoir. Il faut que les Chrétiens qui veulent éviter ses piéges, connoissent d'une part la grandeur de leurs péchés qui sont innombrables, et de l'autre la miséricorde de Dieu qui n'a point de bornes; et après avoir conçu un regret sincère dans la vue de leurs blessures profondes et de la bonté de celui qui leur commande d'espérer en lui, ils doivent se dire à eux-mêmes: Il n'y a point de maladie incurable lorsque celui qui peut tout en est le Médecin, et que le sang d'un Dieu en est le remède.

Pilate montre JESUS-CHRIST *au peuple, en disant : Voilà l'Homme.*

La même année 33.

PILATE ayant livré Jesus-Christ aux soldats, ils ajoutèrent aux tourmens de la flagellation une autre insulte sanglante ; et pour se moquer de sa Royauté divine, ils lui mirent une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, et le revêtirent d'un habit de pourpre. Ils fléchirent ensuite les genoux devant lui, et lui dirent en lui donnant des soufflets : Salut au roi des Juifs. Enfin ils le réduisirent en tel état que Pilate crut qu'il suffiroit de le faire voir au peuple pour l'adoucir et pour lui ôter l'envie de lui demander sa mort. Mais il fut bien trompé dans son espérance ; car aussi-tôt qu'il leur eut présenté J. C. en disant : Voilà l'Homme, il s'éleva de si grands cris de tous côtés, qu'il en fut troublé. La proposition même qu'il leur fit de délivrer J. C. à cause de la fête de Pâque, en laquelle il avoit coutume de donner la liberté tous les ans à un prisonnier, fut rejetée tout d'une voix ; et J. C. se vit préférer

Barrabas, qui étoit un voleur, un séditieux et un homicide. Lorsque la connoissance que ce juge avoit par lui-même de l'innocence de J. C. le tenoit en suspens et l'empêchoit de suivre aveuglément la fureur du peuple, il fut encore épouvanté par les avis de sa femme, qui lui fit dire qu'il ne prît aucune part dans l'affaire de cet homme juste, parce qu'elle avoit beaucoup souffert durant la nuit à son sujet. Cependant les Juifs qui ne se relâchoient point pour prendre Pilate par son foible, lui dirent qu'il se déclaroit lui-même peu affectionné envers l'Empereur s'il protégeoit un homme qui s'étoit élevé contre César en s'appelant Roi. Ce Gouverneur qui aimoit beaucoup sa fortune et peu la justice, ne put résister à ces paroles. C'est pourquoi ayant vu que toutes ses résistances étoient inutiles, et que plus il s'efforcoit de sauver J. C. plus il excitoit le tumulte, il se fit apporter de l'eau, et crut se laver du crime horrible qu'il alloit commettre, en se lavant les mains devant tout le peuple, et en disant qu'il n'étoit point coupable du sang de cet homme. Aussi-tôt après il prononça l'arrêt de mort contre Jesus-Christ, le livra entre les mains des Juifs, et laissa aller Barrabas. Il n'y eut jamais de plus grand exemple que cette action de Pilate, pour faire voir jusqu'où va le désir qu'ont les gens de ce monde de satisfaire leur ambition et leurs intérêts. Il méprise tout ce qu'il sait de la dignité et de l'innocence de J. C. Il néglige les avis de sa femme, qu'il devoit regarder comme des avis venus du Ciel; et foulant aux pieds toute l'équité et la bonne inclination même qu'il avoit de protéger un juste opprimé, il condamna J. C. à la mort non par passion comme les Juifs, ni par avarice comme Judas, mais seulement par timidité et pour ne pas s'exposer au danger de se mettre mal à la Cour. Les Saints Pères ont remarqué sur cet Evangile, qu'il n'y a que la charité qui nous fasse préférer notre conscience et notre salut à tout ce que nous pouvons perdre dans le monde. Les paroles sont vaines, les pensées sont foibles, les résolutions mêmes peuvent n'être qu'humaines et nous en imposent souvent; mais il faut que ce soit Dieu même qui agisse, et que la vertu de sa grace et de son esprit nous établisse tellement sur l'immobilité de la pierre, que nous demeurions toujours fermes et inébranlables dans l'amour et la défense de la vérité et de la justice.

JESUS-CHRIST porte sa croix au mont de Calvaire.

La même année 33.

LES Juifs se voyant enfin maîtres de J. C. ne différèrent pas long-temps à exécuter l'arrêt de mort qu'ils avoient eu tant de peine à obtenir. Et leur fureur ne pouvant souffrir de retardement, ils le chargèrent de sa croix, et le firent sortir en cet état de la ville de Jérusalem pour aller au mont Calvaire, qui étoit le lieu destiné aux supplices des scélérats. Mais voyant que J. C. dont le corps étoit abattu par tant de travaux, succomboit sous un aussi grand fardeau qu'étoit la croix qu'ils lui avoient imposée, ils engagèrent un homme nommé Simon à la porter derrière le Sauveur, qui marcha ainsi jusqu'au Calvaire parmi les insultes de tout un peuple qui le suivoit. J. C. souffrit jusqu'à l'abattement, pour nous apprendre à ne nous point décourager dans des souffrances beaucoup moindres, et à persévérer jusqu'à la fin. Sa croix étoit portée par lui et par Simon; et ce mystère est une instruction et une consolation

admirable pour tous les fidelles. Car cela nous fait voir que la croix, ainsi que le joug de J. C. est toujours portée par deux, par J. C. même et par le Chrétien qui souffre pour lui. On donne ici un homme au Fils de Dieu pour le soulager; mais c'est Dieu même qui nous soulage. Et comme dans la figure Simon le Cyrénéen soulageoit J. C. en apparence, et que c'étoit néanmoins J. C. qui portoit le plus grand poids de la croix, parce qu'il avoit une force divine qui ne laissoit affoiblir son corps qu'autant qu'il vouloit; ainsi c'est nous qui paroissons porter la croix que Dieu nous impose : mais si nous souffrons par l'esprit de J. C. c'est lui en effet qui la porte et qui nous empêche d'y succomber, en la proportionnant à notre foiblesse. Le Fils de Dieu nous assure que quiconque ne porte pas sa croix après lui, est indigne de lui, et il l'a portée lui-même le premier, afin que son exemple nous persuadât si ses paroles ne nous touchent point. Les saintes femmes qui avoient suivi J. C et qui l'avoient assisté de leur bien pendant ses prédications, l'accompagnent lorsqu'il porte ainsi sa croix au Calvaire, et elles témoignent par leurs larmes et par leurs soupirs combien elles prennent de part à ce qu'il souffre. Aussi le Fils de Dieu n'est attentif qu'à elles, et il leur dit cette admirable parole : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, pleurez sur vous-mêmes. Il ne veut point être plaint, lui qui en étoit si digne, et il nous enseigne combien nous devons prendre garde dans nos maux, ou grands ou petits, de ne pas nous plaindre nous-mêmes et de ne point vouloir que d'autres nous plaignent. Il ajoute : Car il va venir un temps auquel on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté d'enfans! Ils diront alors aux montagnes : Tombez sur nous. Car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec? Si quelque chose est capable d'arrêter l'impatience du cœur humain, ce doit être cette dernière parole de J. C. Qui est le Chrétien qui ne s'abaisse profondément sous la main de Dieu qui le frappe, s'il considère ce qu'étoit J. C. et ce qu'il est, ce qu'il a souffert et ce qu'il souffre? Il faut que l'homme avoue, après cette vérité, que s'il tombe alors dans l'impatience et dans le murmure, ce ne peut être que par un orgueil qui tient quelque chose de l'extravagance, qui dément ce que nous croyons et qui fait injure aux souffrances du Fils de Dieu.

Du Crucifiement de JESUS-CHRIST.

La même année 33. Le 3 Avril.

JESUS-CHRIST étant arrivé sur le Calvaire où se devoit offrir ce grand sacrifice qui avoit été figuré dès la création du monde, et dont la vertu efficace devoit passer jusques dans la suite de tous les siècles, on lui donna d'abord à boire du vin de myrrhe mêlé avec du fiel. Mais lorsqu'il en eut goûté il ne voulut point en boire. On lui ôta ensuite ses vêtemens, et on l'attacha sur la croix entre deux voleurs que l'on avoit menés avec lui, afin qu'il passât aussi lui-même pour un scélérat. J. C. comme un agneau qui demeure muet devant celui qui l'égorge, ne s'étant plaint d'aucune de ces cruautés et n'ayant jeté aucun cri dans ses douleurs violentes, n'ouvrit la bouche que pour prier son Père de pardonner ce crime à ses persécuteurs, parce qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient. Mais lorsqu'il n'avoit que des sentimens de

douceur pour ses ennemis, ils lui insultoient en cet état même, et lui disoient en branlant la tête : Toi qui détruis le Temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Tout le peuple aussi le regardoit en se raillant de lui. Les Princes des Prêtres l'outrageoient encore davantage en l'accusant de foiblesse, et lui reprochant d'avoir pu sauver les autres et de ne pouvoir se sauver lui-même. Les soldats aussi mêloient leurs insultes à celles des autres, et outre les paroles de moquerie ils lui présentoient du vinaigre à boire. Il n'y eut pas même jusqu'aux larrons qui étoient crucifiés avec lui, qui ne lui insultassent ; et un d'eux le blasphémant, lui dit : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et sauve-nous aussi avec toi. Mais l'autre étant tout d'un coup éclairé dans l'ame et changé dans le cœur par une conversion qui a été la consolation de bien des ames et un sujet de ruine pour beaucoup d'autres, soutint J. C. contre son compagnon et dit hautement : Que pour eux ils n'avoient que ce qu'ils avoient mérité, mais que J. C. étoit innocent. Et s'adressant à J. C. qu'il reconoissoit autrement Roi que n'avoit fait Pilate par le titre qu'il avoit fait mettre sur la croix, il le pria de se souvenir de lui lorsqu'il seroit dans son Royaume. Et J. C. lui promit de l'y faire entrer dès ce jour-là même, faisant dès-lors l'office de juge, et sauvant l'un de ces deux voleurs, pendant qu'il laissoit l'autre dans son impénitence. J. C. ayant vu la Sainte Vierge au pied de sa croix avec St. Jean, lui dit en lui montrant ce Disciple : Femme, voilà votre fils. Et il dit à St. Jean en lui montrant la Sainte Vierge : Voilà votre mère. Il jeta un peu après un grand cri, et dit à son Père : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Enfin sachant qu'il avoit accompli jusqu'à la moindre circonstance de tout ce qui avoit été marqué de lui par les Prophètes, pour achever le reste, il dit : J'ai soif. Et après avoir pris un peu de vinaigre et recommandé son ame à son Père, il baissa la tête et expira. Les Saints Pères nous enseignent qu'il n'y a que les Saints qui puissent bien comprendre le mystère de J. C. crucifié. C'est de ce mystère qu'on peut dire que les choses saintes sont pour les Saints. Il faut que ce soit le Saint-Esprit qui ôte lui-même le voile de dessus nos yeux, pour nous donner entrée dans ce mystère impénétrable à toute la sagesse humaine, selon cette parole excellente de St. Bernard : J. C. meurt sur une croix, et il mérite d'être aimé ; il donne ensuite son Esprit qui le fait aimer. Mais si le Saint-Esprit n'est donné à l'homme, il verra J. C. crucifié et il ne l'aimera point. Quelle confusion pour un Chrétien, de voir J. C. mourant, et de le voir avec des yeux ingrats, sans être touché d'amour pour celui qui donne son sang et sa vie !

Sépulcre de JESUS-CHRIST.

La même année 33.

LORSQUE Jesus-Christ eut accompli son sacrifice sur la croix, et qu'il eut été obéissant jusqu'à la mort, il arriva beaucoup de choses qui firent connoître qui il étoit, et qui purent faire comprendre aux Juifs quel étoit le crime qu'ils avoient commis. Les ténèbres couvrirent le ciel durant trois heures; le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla; les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux, vinrent à Jérusalem et apparurent à plusieurs. Tant de signes extraordinaires firent dire à un Centenier qui commandoit les soldats, que cet homme crucifié étoit Fils de Dieu. Les autres gardes effrayés de ces prodiges, en parloient de même; et cette grande foule de peuple qui étoit venue à ce spectacle, voyant des choses si terribles, changèrent leurs insultes en des soupirs, et s'en retournèrent en se frappant la poitrine. Cependant

les Juifs, toujours scrupuleux dans des choses de rien et hardis dans les plus grands crimes, ne pouvant souffrir que ces corps demeurassent en croix durant le jour de Pâque, prièrent Pilate de leur faire rompre les cuisses et de les faire ôter de la croix. Ce que Pilate leur accorda. Les soldats ayant trouvé les deux voleurs encore en vie, leur rompirent les cuisses; mais J. C. étant déjà mort, un d'entre eux lui perça le côté de sa lance, d'où il sortit du sang mêlé d'eau. Sur le soir un des Disciples de JESUS-CHRIST, quoique caché, nommé Joseph, de la ville d'Arimathée, qui étoit juste et qui n'avoit nulle part à la condamnation de JESUS-CHRIST, vint hardiment trouver Pilate pour lui demander le corps du Sauveur. Pilate le lui accorda. Et Joseph vint ensuite avec Nicodème prendre le corps de J. C. qu'il embauma avec beaucoup de parfums, l'enveloppa d'un linceul blanc, et l'ensevelit dans son sépulcre nouvellement fait, où personne n'avoit encore été mis. St. Chrysostome admire la fermeté de ces deux hommes, qui s'étant tenus cachés jusqu'alors, se firent paroître dans une occasion si importante. Ce St. Père exhorte souvent son peuple à les imiter, et à répandre comme eux des parfums sur le corps de J. C. Il tâche de confondre ceux qui sont insensibles aux maux que J. C. souffre encore tous les jours dans ses membres, qui sont les fidelles et les pauvres, par la charité que ces deux hommes lui témoignent après sa mort. Leur générosité n'épargne rien. Ils portent des parfums avec abondance. Ils s'exposent même au péril, en se faisant publiquement connoître pour les disciples et les protecteurs d'un homme qui avoit des ennemis, dont la haine étoit aussi vive après sa mort qu'elle l'avoit été durant sa vie. Il n'y a personne, dit ce St. Père, qui ne portât envie à ces deux Saints, et qui ne voulût rendre au corps du Sauveur les mêmes offices de charité qu'ils lui rendirent. Et cependant, dit-il, on le peut faire encore tous les jours avec plus de mérite même et avec plus de foi en la personne de ses membres, en répandant ses parfums, c'est-à-dire en témoignant sa compassion aux fidelles et aux pauvres, qui sont les membres vivans et le vrai corps de J. C. qu'il a plus aimé même que celui qu'il a pris de la Sainte Vierge, comme dit St. Bernard, puisqu'il a abandonné l'un à la croix, pour sauver l'autre de la mort et de l'enfer.

La Résurrection de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

La même année 33. Le Dimanche 5 Avril.

JESUS-CHRIST étant dans le tombeau, les Juifs ne furent pas satisfaits encore ; et craignant qu'on ne publiât qu'il étoit ressuscité, ils allèrent trouver Pilate et ils lui dirent que cet imposteur avoit dit étant encore vivant, qu'il ressusciteroit après sa mort. Qu'ils le prioient donc de faire garder le sépulcre de peur que ses Disciples n'enlevassent son corps et ne fissent ensuite courir le bruit parmi le peuple qu'il étoit ressuscité. Ils s'aveuglèrent eux-mêmes par leur propre sagesse, et voulant détruire par avance la Résurrection de J. C. ils en établirent la foi par des preuves convaincantes. Lorsque le sépulcre étoit ainsi gardé et que la pierre qui le fermoit étoit scellée, il se fit tout d'un coup un grand tremblement de terre. L'Ange du Seigneur descendit du Ciel, ôta la pierre qui fermoit le tombeau et s'assit dessus. Ses yeux brilloient comme un éclair, et ses vêtemens éclatoient comme la neige. Les gardes qui veilloient

auprès du sépulcre en furent frappés de terreur et devinrent comme morts. Ils retournèrent ensuite à Jérusalem et dirent aux Prêtres tout ce qui étoit arrivé. Les Prêtres s'assemblèrent aussi-tôt pour voir entre eux ce qu'ils avoient à faire. Et ils ne trouvèrent point d'autre remède à une chose si visible que de corrompre ces gardes par une grande somme d'argent qu'ils leur donnèrent, afin de dire que pendant qu'ils dormoient ses Disciples l'étoient venu enlever. Cependant Marie-Magdelène et quelques autres saintes femmes dont la charité étoit toujours la même pour J. C. ou vivant ou mort, étant venues au sépulcre de grand matin pour apporter de nouveaux parfums au corps du Sauveur, se demandèrent entre elles qui leur ôteroit la pierre qui fermoit l'entrée du sépulcre. Mais elles furent bien surprises en approchant du tombeau, de le voir ouvert, et encore plus lorsque y étant entrées, elles n'y trouvèrent point celui qu'elles y cherchoient. Ste. Magdelène courut aussi-tôt pour en avertir les Apôtres, et St. Pierre étant venu au sépulcre avec St. Jean, y entra et vit les linges dont on avoit enveloppé le corps de JÉSUS. Mais lorsqu'ils s'en retournoient étant frappés d'étonnement, Marie-Magdelène demeura au sépulcre où elle répandit beaucoup de larmes. Deux Anges vêtus de blanc dont l'un étoit à la tête et l'autre au pied du lieu où le corps de JÉSUS avoit été mis, lui demandèrent ce qu'elle avoit à pleurer. A quoi elle répondit qu'on avoit enlevé son Maître et qu'elle ne savoit où on l'avoit mis. Mais lorsqu'elle se fut retournée derrière elle, elle vit J. C. en forme de Jardinier, qui lui demanda ce qu'elle avoit à pleurer. Elle lui répondit; que si c'étoit lui qui eût enlevé son Maître, il lui dit où il l'avoit mis. JÉSUS ne lui dit que ce mot: Marie; et aussi-tôt en étant transportée, elle courut pour embrasser les pieds du Sauveur, qui l'en empêcha, et lui ordonna d'aller dire à ses Disciples ce qu'elle avoit vu. C'est la première apparition que l'Evangile marque de J. C. ressuscité, et l'amour si persévérant de cette bienheureuse pécheresse fut enfin si heureusement recompensé. La résurrection de J. C. a paru aux Saints un si grand mystère, qu'ils ont dit qu'il valoit mieux en adorer humblement la grandeur que de la vouloir pénétrer. Rien ne nous peut mieux inspirer l'aversion de toute la gloire du monde que les circonstances qui l'accompagnent, puisqu'elles font toutes connoître aux Chrétiens qu'ils ne sont pas ce qu'ils sont pour cette vie, mais pour une autre dont J. C. ressuscitant nous a ouvert l'entrée, en nous rendant victorieux comme lui de la double mort du corps et de l'ame.

Les deux Disciples d'Emmaüs.

La même année 33.

Après que J. C. se fut fait voir à la Magdelène, il apparut pour la seconde fois aux saintes femmes, qui, ayant su des Anges qu'il étoit ressuscité et qu'elles ne devoient plus chercher parmi les morts celui qui étoit vivant, allèrent encore aussi-tôt en donner avis aux Disciples. Mais lorsqu'elles étoient en chemin, J. C. leur apparut lui-même. Elles se jetèrent à ses pieds, et J. C. leur commanda d'aller trouver ses Apôtres pour les assurer de sa résurrection. Mais les Apôtres prirent tout ce qu'elles leur disoient pour des rêveries. La troisième apparition est celle de deux Disciples d'Emmaüs. Lorsqu'ils s'entretenoient en marchant de tout ce qui étoit arrivé au Sauveur, Jésus prenant la forme d'un voyageur, s'approcha d'eux, et retint leurs yeux de peur qu'ils ne le reconnussent. Il leur demanda de quoi ils parloient et pourquoi

ils étoient tristes. Un d'eux lui répondant, s'étonna qu'il fût le seul qui ignorât ce qui s'étoit passé depuis peu à Jérusalem touchant JÉSUS de Nazareth, qui étoit un Prophète puissant en actions et en paroles, et de quelle manière les Prêtres l'avoient condamné à mort. Cependant nous espérions, ajoutèrent-ils, qu'il délivreroit Israël; mais voici le troisième jour depuis que cela s'est passé. Ce n'est pas, dirent-ils, que quelques femmes des nôtres ne nous aient épouvantés, en nous assurant qu'après avoir été au sépulcre avant le jour, elles n'y avoient plus trouvé son corps. Elles disent même qu'elles y ont vu des Anges qui leur ont dit que J. C. étoit ressuscité. Et quelques-uns d'entre nous étant allés au tombeau, ont trouvé véritable tout ce que ces femmes leur avoient dit, et n'y ont point en effet trouvé le corps de JÉSUS. Le Sauveur admirant que ses Disciples lui disent tout ce qu'il falloit pour les porter à croire sans que néanmoins ils crussent, s'écria : O insensés et incrédules à tout ce que les Prophètes ont prédit! Ne falloit-il pas que le CHRIST souffrît ces choses et qu'il entrât ainsi en sa gloire? Et commençant depuis Moyse jusqu'à tous les autres Prophètes, il leur expliquoit tout ce qui avoit été marqué de lui. Pendant qu'il leur parloit de la sorte, ils approchèrent d'Emmaüs. J. C. feignit d'aller plus loin, mais ils le contraignirent de demeurer avec eux, parce qu'il étoit déjà tard. Jesus-Christ se rendit à leurs instances; il entra avec eux dans l'hôtellerie, et étant à table, il prit du pain, le bénit, et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent à ce moment, et ils reconnurent le Sauveur, qui disparut aussi-tôt, les laissant remplis d'étonnement, et s'entre-demandant l'un à l'autre si leur cœur n'étoit pas tout en feu lorsqu'il leur expliquoit les Ecritures. Ils se levèrent à l'heure même et allèrent à Jérusalem trouver les onze Apôtres, auxquels ils dirent ce qui leur étoit arrivé et de quelle manière ils avoient reconnu J. C. lorsqu'il leur donna le pain. Le Sauveur apprit à ces deux Disciples qu'il ne faut jamais perdre l'espérance dans les événemens les plus extraordinaires. Il n'y pouvoit avoir de plus grand désordre que la mort d'un Dieu, et c'étoit par elle néanmoins que Dieu préparoit le renouvellement du monde. Quand nous croyons que tout est désespéré, c'est alors que nous devons nous rehausser par la foi, et considérer la sagesse de Dieu, qui est d'autant plus admirable, qu'elle agit par les voies les plus opposées en apparence à ce qu'elle a dessein de faire. La chaleur que J. C. alluma dans le cœur de ces Disciples par sa parole avant que de leur donner son Corps, est d'une grande instruction. Elle nous fait voir en quelle disposition on doit être en communiant, et que la vraie piété consiste plus en des mouvemens d'amour de Dieu, qu'en des connoissances, puisque ces Disciples sentirent plutôt cette ardeur dans leur ame, qu'ils ne connurent J. C. de leurs yeux.

Ascension de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

La même année 33. Le Jeudi 14 Mai.

APRÈS les apparitions particulières que J. C. fit à quelques-uns de ses Disciples et à quelques femmes, il se fit voir à ses onze Apôtres, et il entra tout d'un coup dans la chambre où ils demeuroient lorsqu'ils étoient tous à table. Il leur donna sa paix, et il leur reprocha qu'ils n'avoient pas cru ceux qui l'avoient vu ressuscité. Ils furent effrayés d'abord, et crurent voir un fantôme ; mais J. C. les rassura, en leur disant qu'un fantôme n'avoit point d'os ni de chair. Et pour achever de leur ôter tout leur doute, il leur montra ses pieds, ses mains et son côté. Lors donc qu'ils étoient comblés de joie de le voir, JESUS-CHRIST, pour les rassurer encore davantage de la vérité de sa résurrection, leur demanda s'ils n'avoient rien à manger. Et il mangea en leur présence un morceau d'un poisson rôti et un peu de miel. St. Thomas n'étoit

pas alors avec eux. Et lorsqu'il fut revenu, les autres lui dirent qu'ils avoient vu leur Maître. Il leur répondit qu'il ne le croiroit jamais s'il ne voyoit de ses yeux les marques des clous, et s'il ne les touchoit du doigt. Lorsqu'il demeuroit ferme dans cette incrédulité, qui nous a été depuis si utile pour nous guérir de la nôtre, huit jours après J. C. parut encore tout d'un coup au milieu de ses Disciples, Thomas étant avec eux. Et après leur avoir donné sa paix, il fit bien voir qu'il ne se montroit à eux que pour guérir l'incrédulité de ce Disciple. Car il lui dit aussi-tôt, en lui présentant ses pieds et ses mains: Mettez votre doigt dans ces plaies et votre main dans mon côté ouvert, et ne soyez pas incrédule, mais fidelle. Thomas aussi-tôt éclairé dans l'ame et croyant plus qu'il ne voyoit, s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu. Mais Jesus-Christ lui dit: Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui ne verront point et qui croiront. Enfin, après avoir pendant quarante jours apparu diverses fois à ses Apôtres, ou à tous ensemble, ou à quelques-uns séparément, lorsque le temps de son Ascension fut arrivé, il se trouva au milieu de ses Disciples : il leur déclara qu'il avoit reçu de son Père la toute-puissance dans le Ciel et sur la terre, et il les envoya dans tout le monde prêcher l'Evangile, baptiser toutes les Nations, et leur apprendre à garder tout ce qu'il leur avoit dit, leur promettant de demeurer toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles. Après leur avoir fait ce commandement, il fut enlevé au Ciel à leurs yeux. Et en montant, il étendit ses mains sur ses Apôtres et les bénit; et une nuée aussi-tôt le reçut et le cacha à ses Disciples. Pendant qu'ils étoient attentifs à le regarder, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, qui leur demandèrent pourquoi ils tenoient leurs yeux ainsi arrêtés vers le Ciel, et qui les assurèrent que ce même JÉSUS qui montoit au Ciel en leur présence, en viendroit un jour pour juger toute la terre. Les Saints Pères ont souhaité que les fidelles imitassent les Apôtres dans ce regard si attentif vers le Ciel, afin que la considération de la gloire de J. C. leur fît toujours porter en haut leurs cœurs et leurs désirs, en se souvenant que la patrie où ils tendent, que le pain qui les nourrit, que la grace qui les soutient, que la félicité qu'ils espèrent, et que le Chef dont ils sont les membres, est dans le Ciel, et qu'il leur promet le même Royaume qu'il s'est acquis par la sainteté de sa vie et de sa mort, et par la gloire de sa résurrection.

De la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte.

La même année 33. Le 24 Mai.

JESUS-CHRIST montant au Ciel, commanda à ses Apôtres d'attendre en patience dans Jérusalem le don du Saint-Esprit, qu'il leur avoit promis tant de fois et qui devoit être l'effet de sa gloire. C'est pourquoi étant retournés de la montagne des Olives où J. C. les avoit quittés, ils se tinrent renfermés dans une maison où ils passoient les jours en des prières continuelles pour attirer le Saint-Esprit, quoiqu'ils fussent déjà assurés de le recevoir. Pendant ce temps St. Pierre, inspiré de Dieu, dit à tous les autres Disciples, que pour remplir la place de Judas qui avoit trahi le Sauveur, il falloit élire quelqu'un d'entre ceux qui avoient toujours été avec J. C. depuis le baptême de St. Jean, jusqu'à son Ascension. C'est pourquoi deux Disciples ayant été choisis entre tous les autres, Joseph surnommé le Juste, et Matthias; ils prièrent Dieu qui préside aux sorts, de montrer qui de ces deux il avoit

choisi pour être Apôtre, et le sort tomba sur St. Matthias. Lorsque le temps de la Pentecôte, c'est-à-dire de cinquante jours après Pâque, fut accompli, dix jours après l'Ascension du Sauveur, il se fit tout d'un coup un grand bruit comme d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où les Disciples étoient assemblés. Il parut en même temps comme des langues de feu qui se reposèrent sur chacun d'eux : ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils parloient diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisoit parler. Toute la ville de Jérusalem qui étoit alors pleine d'une infinité de différens peuples, fut étrangement surprise de ce miracle, et de voir des personnes qu'ils savoient être de la Galilée, parler néanmoins tant de langages différens. Ils se demandoient l'un à l'autre d'où pouvoit venir ce prodige; et quelques-uns disoient qu'ils étoient ivres. Mais St. Pierre éleva hardiment sa voix pour réfuter cette calomnie, et il leur montra que ce qu'ils voyoient étoit l'accomplissement des oracles des Prophètes et l'ouvrage de JÉSUS qu'ils avoient crucifié; ce qu'il fit avec tant de force et en même temps avec tant de sagesse, que sa prédication convertit trois mille hommes. On reconnut alors la vérité de ce que St. Jean dit dans l'Apocalypse : Que l'Eglise étoit vraiment descendue du Ciel, et que J. C. comme un Pontife éternel, selon que l'appelle David, bâtit en ce jour un temple à la gloire de son Père. Il voulut rendre ce mystère sensible, afin que ses ennemis qui étoient venus en foule à Jérusalem n'en pussent douter. Il témoigna alors qu'il étoit victorieux de ceux qui l'avoient crucifié, et que leur fureur n'avoit servi qu'à accomplir ses desseins. Il rendit son Eglise sainte comme un monument éternel de sa victoire, qui fera voir jusqu'à la fin des siècles que les hommes et les démons seront toujours confus dans les entreprises qu'ils forment contre Jesus-Christ et contre ses membres. L'admiration où tous les Saints ont été du don que Dieu fit en ce jour aux hommes, nous fait juger aisément qu'on ne doit rien désirer sur la terre que le Saint-Esprit, et les retardemens dont Dieu a usé pour envoyer le St. Esprit sur la terre, nous font assez voir avec quelle ardeur on doit le demander lorsqu'on ne l'a pas encore, et avec quel soin on doit le conserver lorsqu'on l'a reçu.

St. Pierre guérit miraculeusement un homme boîteux dès sa naissance.

La même année 33.

LORSQUE Dieu bénissoit le premier établissement de son Eglise par la vie toute divine des premiers Chrétiens, qui mirent d'abord tout ce qu'ils possédoient en commun, pour ne plus s'occuper l'esprit du soin des choses du monde, mais seulement de la prière et de la parole de Dieu, les Apôtres qui veilloient sans cesse pour accroître cet édifice saint, faisoient beaucoup de miracles à Jérusalem, qui remplissoient de crainte tous les Juifs et qui augmentoient le nombre des fidelles. L'un des plus éclatans fut celui que fit St. Pierre, lorsqu'allant prier au Temple à l'heure de None, ils trouvèrent à la porte un homme qui étoit né boîteux et qui y demandoit l'aumône. Cet homme voyant que St. Pierre et St. Jean le regardoient, il les regarda aussi, espérant d'en recevoir quelque argent. St. Pierre lui dit qu'il n'avoit ni argent ni or, mais qu'il lui donnoit ce qu'il avoit, et il lui commanda, au nom de JÉSUS, de se lever sur l'heure et de marcher. Il le prit en même temps par la main, le leva, et ses pieds à

ce moment se dressèrent et se raffermirent, de sorte qu'il se tenoit ferme et marchoit droit ; il sautoit même de joie, et entra dans le Temple avec St. Pierre pour louer Dieu de cette grace à la vue de tout le peuple, qui fut bien surpris de ce miracle, parce qu'ils connoissoient cet homme depuis fort long-temps. St. Pierre et St. Jean voyant que tout le peuple les regardoit avec admiration, leur demandèrent pourquoi ils tenoient ainsi leurs yeux arrêtés sur eux, comme s'ils étoient les auteurs de ce miracle. Et St. Pierre leur déclara que c'étoit au nom de JÉSUS que cet homme avoit été miraculeusement guéri. Il prit occasion de là de leur représenter le crime qu'ils avoient fait en le crucifiant, ce qu'il adoucit néanmoins en quelque sorte, en disant qu'ils l'avoient fait par ignorance. Il les exhorta ensuite à faire pénitence de leurs péchés, en leur représentant, pour leur donner plus de confiance, que c'étoit à eux que Dieu avoit d'abord envoyé son Fils, et qu'ils étoient les enfans des Prophètes. Cinq mille furent convertis par cette dernière prédication. Et alors les Princes survinrent, qui virent avec douleur qu'ils parloient au peuple et qu'ils prêchoient J. C. ressuscité. Ils se saisirent des Apôtres et les mirent en prison, en attendant qu'ils en délibérassent le lendemain. S'étant donc assemblés, ils firent venir St. Pierre, et lui demandèrent au nom de qui ils avoient fait ce miracle. St. Pierre leur répondit hardiment que c'étoit au nom de J. C. qu'ils avoient crucifié. Ces Prêtres voyant la constance et la sagesse avec laquelle leur parloient ces personnes qu'ils savoient n'avoir point été instruites dans les lettres, ils les firent retirer un moment de leur assemblée pour délibérer ce qu'ils feroient de ces hommes. Mais voyant combien ce miracle qu'ils venoient de faire étoit public, ils crurent se devoir contenter de les rappeler et de leur défendre de parler jamais au nom de cet homme. St. Pierre et St. Jean leur demandèrent librement s'il étoit juste qu'ils leur obéissent plutôt qu'à Dieu même, qui leur commandoit de dire ce qu'ils avoient vu et entendu. Mais ces Prêtres, sans leur répondre rien autre chose, les renvoyèrent avec de grandes menaces. Cette réponse de St. Pierre, lors même qu'il étoit entre les mains de ses ennemis, fait voir une fermeté de courage avec une sagesse que tous les Saints ont admirée ; et lorsqu'ils se sont vus dans des occasions semblables, où Dieu d'un côté et les hommes de l'autre leur commandoient des choses contraires, ils ont imité cette sagesse de St. Pierre, en disant avec autant d'humilité que de fermeté : Il n'est pas juste d'obéir plutôt aux hommes qu'à Dieu.

Mort d'Ananie et de sa femme Saphire.

La même année 33.

Saint Pierre étant sorti de l'assemblée des Juifs, vint avec St. Jean et les Apôtres retrouver les Disciples qui étoient en peine d'eux. Ils leur dirent comment toutes choses s'étoient passées, ce que les Prêtres leur avoient dit, et les menaces qu'ils leur avoient faites. Ce que les Disciples ayant entendu, ils élevèrent tous unanimement leurs voix vers Dieu pour le prier de considérer les menaces de ces hommes qui avoient conspiré contre son Fils, et de donner la force aux siens de prêcher sa parole avec liberté. Lorsqu'ils eurent achevé leur prière il se fit un tremblement de terre au lieu où ils étoient. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils prêchoient la parole de Dieu avec confiance. Tous ceux qui embrassèrent la foi n'avoient plus qu'un cœur et qu'une âme. Personne d'entre eux ne possédoit rien en propre, mais tout ce qu'ils avoient

étoit commun. Ainsi il n'y avoit point de pauvres parmi eux, parce que lorsque quelque fidelle avoit une terre, il la vendoit et en apportoit l'argent aux pieds des Apôtres, qui le distribuoient ensuite à chacun selon son besoin. Toute la ville avoit un respect extrême pour ces premiers fidelles ; et lorsqu'ils étoient dans le Temple, personne n'osoit se mettre avec eux. St. Pierre cependant, et par ses miracles et par ses prédications, augmentoit le nombre des fidelles ; et guérissant les malades de son ombre seule, ceux de Jérusalem et des villes d'alentour venoient mettre leurs malades dans les rues, afin qu'en passant son ombre tombât sur eux et les guérît. Lorsque les fidelles étoient ainsi remplis de la consolation du Saint-Esprit, il arriva une action qui troubla leur joie, et qui fit voir la puissance de St. Pierre, d'une autre manière que n'avoient fait jusqu'alors les guérisons miraculeuses. Ananie ayant vendu une terre, résolut avec sa femme Saphire de retenir en secret une partie de l'argent, et vint apporter le reste aux pieds des Apôtres. St. Pierre fut blessé jusqu'au fond du cœur de cette avarice, jointe à une dissimulation qui sembloit vouloir en imposer à Dieu même. Et il demanda à Ananie pourquoi il s'étoit tellement laissé surprendre par le démon, que de mentir au Saint-Esprit, en retenant une partie de cet argent ? Ne pouviez-vous pas, lui dit-il, retenir votre terre sans la vendre, ou en garder tout l'argent après même l'avoir vendue ? Ce ne sont pas les hommes que vous avez voulu tromper, c'est Dieu même. Ces paroles furent pour Ananie des paroles de tonnerre, et il tomba mort au même moment. Trois heures après, sa femme ne sachant pas la mort de son mari, entra chez St. Pierre, et il lui demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent vendu tant leur terre? Elle lui répondit qu'il étoit vrai. St. Pierre lui fit le même reproche qu'à Ananie, et il ajouta que les personnes qui venoient d'emporter son mari mort étoient à la porte, et qu'ils l'alloient emporter de même. Cette femme à l'instant tomba morte, et ces hommes entrant l'emportèrent encore et l'ensevelirent avec son mari. Ces deux morts si extraordinaires causèrent une grande terreur parmi les fidelles. Ils apprirent d'un si visible jugement de Dieu combien l'avarice est horrible à ses yeux et contraire à l'esprit de charité qu'il a répandu dans les Chrétiens. Si la suite des temps et la corruption des mœurs l'ont introduite depuis, l'Eglise n'en a pas moins d'horreur maintenant qu'elle en témoigna alors dans la personne de St. Pierre. Elle ne frappe plus d'une mort temporelle ceux qui y sont sujets, parce qu'elle auroit trop de personnes à punir. Elle sait que Dieu ne parle qu'une fois, et qu'après cela il se retire pour donner lieu à la foi, qui croit aussi certainement ce qui ne s'est vu qu'une seule fois, que s'il arrivoit tous les jours. Cependant cette Epouse de J. C. pleure continuellement la mort invisible de tant d'avares qui déshonorent son Epoux, et qui font de l'Eglise, selon l'Evangile et selon la parole de St. Bernard, une caverne de voleurs qui vivent de leur proie, et qui ne travaillent qu'à s'enrichir des dépouilles des passans.

De la mort de St. Etienne, le premier Martyr.

La même année 33.

LORSQUE l'Eglise se multiplioit de jour en jour, les Saducéens furent ceux qui en témoignèrent plus de dépit. Ils se saisirent des Apôtres et les firent mettre en prison ; mais la nuit un Ange les en vint délivrer et leur commanda d'aller annoncer librement au peuple la parole du salut. Le lendemain les Prêtres s'étant assemblés donnèrent ordre qu'on fît venir les Apôtres. Et ils furent bien surpris de savoir qu'on avoit trouvé la prison bien fermée, mais que les prisonniers n'y étoient plus. En même temps d'autres personnes leur vinrent dire qu'ils parloient publiquement au peuple. On donna ordre aussi-tôt de les prendre et de les amener dans leur assemblée. Le Grand-Prêtre leur demanda pourquoi ils prêchoient au nom de JÉSUS ? Et St. Pierre leur répondit, comme il avoit déjà fait, qu'il falloit plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.

A ces paroles ils entrèrent en fureur, et ils consultoient ensemble pour les faire mourir. Mais Gamaliel, l'un des plus considérables, dit qu'il étoit bon de prendre garde à ce qu'on feroit. Il rapporta quelques histoires qui venoient de se passer, par lesquelles il fit voir que si cette entreprise et cette doctrine nouvelle étoient des hommes, elles se dissiperoient bientôt d'elles-mêmes, et que si elles étoient de Dieu, ils n'y pourroient résister. Ils furent arrêtés par ces remontrances, et ils se contentèrent de faire battre de verges les Apôtres et de leur défendre de parler jamais de JÉSUS. Les Apôtres sortirent du Conseil pleins de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir pour le nom de JÉSUS. Peu de temps après il s'éleva un murmure parmi les fidelles. Les Grecs convertis croyant qu'on méprisoit leurs veuves et qu'on n'admettoit que celles des Hébreux à de certains ministères auxquels elles étoient destinées, se plaignirent de ce discernement aux Apôtres, qui leur dirent qu'ils en choisissent sept d'entre eux qui fussent remplis du Saint-Esprit, afin qu'ils pussent se décharger de ces soins sur eux. Entre ces sept, qui furent appelés Diacres, le plus considérable fut St. Etienne, qui faisoit beaucoup de miracles à cause de la grandeur de sa foi. En même temps beaucoup d'ennemis se soulevèrent contre lui; mais ils ne pouvoient résister au Saint-Esprit qui parloit par sa bouche. Etant donc trop foibles contre lui en raisons, ils eurent recours aux faux témoignages, et gagnèrent des personnes qui publièrent dans tout le peuple qu'Etienne ne cessoit de blasphémer contre le Temple et contre la Loi. Il fut cité en pleine assemblée, où il se défendit avec des paroles de feu et de zèle. Il reprocha aux Juifs l'endurcissement de leur cœur, et l'opiniâtreté avec laquelle ils avoient résisté au Saint-Esprit et persécuté les Prophètes qui leur prédisoient l'avénement du Sauveur, dont ils venoient d'être les traîtres et les homicides. Ces reproches les mirent en fureur. Ils fondirent avec impétuosité sur Etienne, qui ayant paru pendant son discours avec un visage d'Ange, s'écria à la fin qu'il voyoit les Cieux ouverts et JÉSUS assis à la droite de son Père. Ils le menèrent hors de la ville, et lorsqu'ils le lapidoient, ce saint homme mettant les genoux en terre, pria Dieu à haute voix de pardonner ce crime à ses persécuteurs, et il mourut en faisant cette prière. L'Eglise sainte n'a rien trouvé de plus grand dans ce premier des Martyrs, que la charité qu'il témoigne pour ceux qui le font mourir. Ce fut en ce point qu'il parut être le véritable Disciple de J. C. et qu'il fit voir que la liberté toute apostolique avec laquelle il avoit parlé à ses ennemis, n'étoit qu'un effet de son grand amour pour eux. Ce n'est pas haïr les hommes que de leur faire voir avec quelque force les grands excès qu'ils commettent. Personne n'aimoit plus les Juifs que St. Etienne, et néanmoins il leur reproche hardiment leur opiniâtreté. Mais ces reproches sont sans aigreur. C'est une colombe, dit St. Augustin, dont la colère n'a point de fiel. Il leur parle fortement pour vaincre la dureté de leur cœur; mais en même temps il brûle de zèle pour leur salut, et il offre à Dieu son sang pour ceux mêmes qui le répandent.

St. Philippe Diacre annonce la foi à un Eunuque de la Reine d'Ethiopie, et le baptise.

La même année 33.

UN des avantages que reçut l'Eglise à la mort de St. Etienne, fut le redoublement de la persécution qu'on avoit commencé à lui faire, parce qu'elle ne servit qu'à affermir davantage la vertu de ses enfans. Les fidelles furent dispersés dans les Provinces éloignées, et cette dispersion répandit la foi dans tout le monde. En ce même temps St. Philippe, diacre, alla à Samarie, y prêcha la foi, et y convertit plusieurs personnes qui étoient touchées de la sainteté de ses paroles et du grand nombre de ses miracles. Lors donc que tous venoient en foule pour se faire baptiser, Simon, qui étoit un grand magicien et qui avoit long-temps séduit toute la ville de Samarie par ses enchantemens, crut aussi lui-même, se fit baptiser et s'attacha à Philippe. Les Apôtres qui étoient demeurés à Jérusalem durant la persécution, sachant

que la ville de Samarie avoit embrassé la foi, y envoyèrent St. Pierre et St. Jean afin de leur donner le Saint-Esprit qu'ils n'avoient pas encore reçu. Simon ayant vu que ces deux Apôtres faisoient descendre le Saint-Esprit par l'imposition des mains, leur vint offrir de l'argent, et les pria de lui donner cette puissance, afin que tous ceux sur qui il imposeroit ses mains reçussent aussi le Saint-Esprit. St. Pierre fut touché d'une juste indignation contre cet homme. Que votre argent périsse avec vous, répondit-il, vous qui avez cru qu'on pouvoit avec l'or acheter le don de Dieu! Ce St. Apôtre frappa aussi d'anathème en la personne de cet homme détestable tous ceux qui le devoient imiter dans la suite de l'Eglise. St. Pierre et St. Jean, après avoir achevé à Samarie ce qu'ils y étoient venu faire, s'en retournèrent à Jérusalem, et l'Ange du Seigneur dit à Philippe, qu'il allât vers le chemin qui menoit de Jérusalem à Gaza, où étant arrivé il vit un eunuque de la reine d'Ethiopie extrêmement puissant dans ce royaume, qui s'en retournoit de Jérusalem où il étoit venu adorer. Il étoit dans son chariot et lisoit le prophète Isaïe. Le Saint-Esprit commanda à Philippe de s'approcher de ce chariot. Philippe en étant proche entendit que l'eunuque lisoit Isaïe. Il lui demanda s'il croyoit comprendre ce qu'il lisoit. L'eunuque, que sa grande puissance ne rendoit point superbe, répondit à Philippe, qu'il ne le pouvoit comprendre si quelqu'un ne le lui expliquoit. Et il le pria de monter et de s'asseoir auprès de lui. L'endroit d'Isaïe que l'eunuque lisoit étoit celui-ci : Il a été mené comme une brebis à la boucherie et il n'a pas ouvert la bouche. Il est demeuré muet comme l'agneau devant celui qui le tond. Sur quoi l'eunuque pria Philippe de lui dire de qui parloit en cet endroit le Prophète, si c'étoit de lui ou de quelqu'autre. Philippe prit de là occasion de lui annoncer J. C. L'eunuque crut tout ce qu'il lui disoit ; et lorsque le chariot fut venu auprès d'un lieu où il y avoit de l'eau, il le fit arrêter et demanda ce qui empêchoit qu'il ne fût baptisé. Philippe lui répondit que rien ne l'empêchoit s'il croyoit de tout son cœur. Ce que l'eunuque ayant assuré, ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe le baptisa, ayant été comme les prémices de toute la Gentilité. Lorsqu'ils sortoient de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus, admirant en son chemin avec des transports de joie la grace qu'il venoit de recevoir. Il semble que Dieu a voulu instruire en cette rencontre ceux qui s'attachent trop humainement aux personnes qui leur ont appris la vérité de l'Evangile. Cet eunuque n'a pas plutôt reçu de Philippe la connoissance de J. C. que Dieu le lui ôte ; et bien loin de s'en affliger, il ne pense qu'à la grace que Dieu lui a faite, et il continue son chemin dans une paix pleine de joie. Dieu veut se servir des hommes pour nous instruire, et que nous les révérions toujours selon le rang où il les a mis ; mais il veut en même temps que nous pensions à lui pour y trouver notre joie et notre force, en nous souvenant que celui qui plante et que celui qui arrose n'est rien ; mais que tout vient de Dieu qui donne la vie et l'accroissement.

De la Conversion de St. Paul.

L'an 34.

LE fruit que l'Eglise tira de la mort de St. Etienne ne se termina pas à la seule persécution dont elle fut suivie. Cette mort fut cause encore de la conversion de St. Paul, qui ayant été un des plus ardens persécuteurs de St. Etienne, fut celui de tous qui ressentit plus efficacement l'effet de la prière que ce St. Martyr fit en ce moment. Car lorsque Saul ne respiroit que le sang et le carnage des Chrétiens, et qu'il eut obtenu même des lettres du prince des Prêtres pour aller à Damas prendre tout ce qu'il trouveroit de Chrétiens, et les amener liés à Jérusalem, il fut tout d'un coup environné d'une lumière éclatante qui le renversa par terre, et il entendit en même temps une voix qui lui dit: Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Qui êtes-vous, Seigneur, répondit-il? Je suis JÉSUS que vous persécutez. Et Saul tremblant à cette parole, s'écria: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? JESUS-CHRIST lui commanda

de se lever et d'aller dans la ville où on lui diroit ce qu'il auroit à faire. Ceux qui l'accompagnoient dans ce voyage furent surpris de cet événement. Ils entendoient parler et ils ne voyoient personne. Et Saul se relevant de terre ouvroit les yeux, mais il ne pouvoit plus voir. C'est pourquoi ils le menèrent par la main jusqu'à Damas, où il fut durant trois jours sans voir et sans boire ni manger. Il y avoit dans cette ville un Disciple nommé Ananie, à qui Dieu commanda pendant la nuit d'aller dans une rue qu'il lui nomma, demander dans la maison de Judas un homme appelé Saul, qui étoit de Tharse. Ananie fit quelque résistance à Dieu, et dit qu'il avoit ouï parler de cet homme et des maux qu'il avoit faits à Jérusalem à tous les Chrétiens, et que même il ne venoit à Damas que pour amener prisonniers tous ceux qui invoquoient son nom. Mais Dieu lui commanda de faire ce qu'il lui disoit, parce que Saul étoit un vase qu'il s'étoit choisi pour porter son nom devant les Rois et les peuples de la terre. Il alla donc le chercher dans le lieu qu'on lui avoit montré. Il lui imposa les mains et lui dit : Mon frère Saul, le Seigneur JÉSUS qui vous a apparu en chemin m'a envoyé à vous, afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du St. Esprit. En même temps il sortit de ses yeux comme des écailles. Il vit clair et fut baptisé. Et ayant pris de la nourriture, il reprit ses forces, et demeura quelques jours à Damas avec les Chrétiens, prêchant dans les Synagogues des Juifs, que JÉSUS étoit véritablement Fils de Dieu. Tout le monde étoit épouvanté de voir le plus violent persécuteur des Chrétiens être alors le plus ardent prédicateur de la Foi. Les Juifs de Damas, que Saul confondoit tous les jours, ne purent souffrir ce changement, et ils firent diverses entreprises sur sa vie ; mais les Disciples en étant avertis, le descendirent la nuit dans une corbeille du haut des murs de la ville dont on avoit fermé les portes, afin qu'il ne pût échapper. Etant revenu à Jérusalem, il tâchoit de se joindre aux autres Disciples. Mais comme tous le craignoient, parce qu'ils ignoroient sa conversion, Barnabé le prit, le mena aux Apôtres, et leur raconta ce qui lui étoit arrivé dans le chemin, et tout ce qu'il avoit fait à Damas. Il fut donc regardé comme un Disciple de JESUS-CHRIST ; et ayant bientôt trouvé à Jerusalem, à cause de son grand zèle, le même péril qu'à Damas, il fut contraint de se retirer à Tharse. La conversion de St. Paul qui fut autrefois la joie de l'Eglise, est encore aujourd'hui sa consolation, et elle lui fait espérer que Dieu peut toujours mettre au nombre de ses enfans et même de ses défenseurs ceux qui auparavant la persécutoient avec le plus de violence. Car cet exemple apprend qu'il ne faut désespérer de personne ; St. Paul dit lui-même que Dieu l'a choisi pour assurer de cette vérité tout le monde, et pour faire voir que les richesses de la miséricorde de Dieu se répandent jusques sur les cœurs les plus endurcis. Le souhait des Saints Pères a été de se pouvoir regarder continuellement, comme St. Paul, abattus devant Dieu, et de lui dire dans la même disposition que lui, ces paroles d'une véritable conversion : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Corneille

Corneille le Centenier reçoit la foi de JESUS-CHRIST, *et est baptisé par St. Pierre.*

L'an 39.

LORSQUE St. Paul commençoit à faire paroître les premiers effets de son zèle ardent pour l'Eglise, qui devoit un jour par ses travaux faire entrer un si grand nombre de peuples en son sein, St. Pierre travailloit de son côté à acquérir de plus en plus de nouveaux enfans à J. C. Il faisoit à tout moment des miracles qui étonnoient. Il guérit un célèbre paralytique nommé Enée, et ressuscita, à la prière des Disciples, une Ste. veuve nommée Tabithe, qui s'étoit rendue recommandable par ses aumônes. Mais il eut le bonheur de faire passer le premier la foi de l'Evangile aux Gentils, dont St. Paul alloit bientôt être l'Apôtre. Et voici comment se conduisit ce grand ouvrage, qui étoit si difficile alors, à cause du zèle qu'avoient les Juifs mêmes convertis pour la Loi, mais qui devoit avoir de si heureuses suites pour nous, dans la succession de tous les âges. Corneille, fameux par sa piété et par ses aumônes, étant dans Césarée où il commandoit la compagnie appelée Italienne, vit dans une vision de jour, vers l'heure de None, un Ange

qui lui dit, que Dieu avoit écouté ses prières et regardé favorablement ses aumônes ; qu'ainsi il lui ordonnoit d'envoyer à Joppé chercher un homme nommé Pierre, qui lui diroit tout ce que Dieu désiroit de lui. L'Ange le quitta sans l'instruire lui-même, afin de garder l'ordre de Dieu qui a voulu rendre les hommes dépendans des autres hommes. Corneille envoya aussi-tôt quelques-uns de ses gens à Joppé, et leur dit ce qu'il avoit vu. Lorsque ces personnes approchoient de la ville, St. Pierre priant Dieu vers le midi, entra comme dans une extase. Il vit le Ciel ouvert, d'où descendoit un grand linge suspendu par les quatre coins, et qui étoit plein de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, de serpens et d'oiseaux, avec une voix qui lui dit : Pierre, tuez et mangez. St. Pierre s'en excusa d'abord, et dit qu'il n'avoit jamais mangé de viandes impures. Mais on lui répondit, que ce que Dieu avoit purifié lui-même n'étoit point impur. Lorsque St. Pierre pensoit à ce que pouvoit signifier cette vision, qui se fit par trois différentes fois, les gens de Corneille entrèrent, qui lui dirent que Corneille centenier les avoit envoyés vers lui pour le supplier de l'aller voir. St. Pierre les logea chez lui, et il partit le lendemain avec eux, prenant avec lui quelques-uns des Juifs. Lorsqu'il entra dans Césarée, Corneille qui l'attendoit avec tous ses amis et ses proches, alla au-devant de lui et se jeta à ses pieds ; mais St. Pierre le releva en lui disant qu'il étoit homme comme lui. Lorsqu'ils furent entrés, St. Pierre représenta d'abord à Corneille l'horreur que les Juifs avoient de se trouver avec les Gentils, et il lui demanda pourquoi il l'avoit fait venir. Corneille lui raconta sa vision, après laquelle St. Pierre lui annonça J. C. Et lorsqu'il parloit encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui étoient présens, que St. Pierre fit aussi-tôt baptiser. Il demeura quelques jours avec eux ; et lorsqu'il s'en fut retourné, les Juifs se plaignirent fort de ce qu'il venoit de faire. Mais cet humble Disciple de J. C. bien loin de repousser avec orgueil ceux qui blâmoient si injustement sa conduite, voulut au contraire leur en rendre compte, il leur dit par ordre sa vision et celle de Corneille ; il ajouta qu'ils pouvoient s'informer de la vérité des choses, des six témoins qu'il avoit amenés avec lui ; qu'enfin il n'avoit pu résister au Saint-Esprit ; que, puisqu'il étoit descendu sur ces personnes, il ne pouvoit plus refuser de les baptiser. Cette modestie arrêta leurs plaintes, et elle est devenue depuis à toute l'Eglise un exemple admirable pour ses Pasteurs, qui leur apprend qu'ils ne perdent rien de leur autorité, lorsque leur charité les porte à user de condescendance et de modération envers les peuples qui leur sont soumis. Quoique cette plainte des fidelles contre St. Pierre fût injuste, dit St. Grégoire Pape, il ne laisse pas de se justifier devant eux avec une retenue pleine de douceur ; et bien loin d'étouffer leurs accusations par une autorité absolue, il renvoie même ceux qui ne le croyoient pas aux témoins qu'il avoit menés avec lui. C'est le modèle que les Saints Pères se sont proposé en de semblables rencontres, dans lesquelles ils ont toujours fait voir que l'autorité des Ministres de l'Eglise est différente en ce point de celles des Rois du monde ; qu'elle est toujours tempérée par la douceur et la charité, et qu'elle a pour but, non leur propre gloire, mais le salut de leurs peuples.

St. Pierre est délivré durant la nuit de la prison par un Ange.

L'an 42.

Les fidelles qui avoient été dispersés en la persécution de St. Etienne, répandant peu à peu la Foi, convertirent beaucoup de monde dans Antioche. Ce que les Apôtres ayant su à Jérusalem, ils y envoyèrent St. Barnabé qui fut comblé de joie lorsqu'il vit de ses yeux la grace que Dieu avoit faite à cette ville; et comme il étoit plein du St. Esprit, il les exhorta à demeurer fermes dans leurs saintes résolutions. Il alla de là à Tharse pour y chercher St. Paul, qu'il amena à Antioche, où ils demeurèrent tous deux pendant un an. Ils y enseignèrent beaucoup de monde, et avec tant de succès, que ce fut en cette ville que les fidelles commencèrent de prendre le nom de Chrétiens. Alors un Prophète nommé Agabe prophétisa qu'il alloit arriver une grande famine dans tout le monde. C'est pourquoi les Chrétiens d'Antioche résolurent d'envoyer le plus d'aumônes qu'ils pourroient à Jérusalem, par St. Barnabé et par St. Paul. En ce

même temps le roi Hérode persécutant l'Eglise, après avoir déjà fait couper la tête à St. Jacques, voulut encore faire mourir St. Pierre, parce qu'il voyoit que cela plaisoit aux Juifs. L'ayant donc fait prendre à la fête de Pâque, il le fit garder en prison durant toute l'Octave, afin de le faire mourir publiquement lorsqu'elle seroit passée. Toute l'Eglise s'intéressant dans la mort de son chef, poussoit cependant sans intermission ses prières et ses cris vers Dieu, qui les écouta favorablement. Car la nuit de devant le jour que St. Pierre devoit être exécuté, un Ange remplit tout d'un coup d'une grande clarté le cachot où étoit cet Apôtre, qui dormoit entre deux soldats. L'Ange le frappa, et lui dit en l'éveillant : Hâtez-vous de vous lever. Les chaînes qui le lioient tombèrent aussi-tôt de ses mains ; et après avoir pris ses habits, il suivit l'Ange, sans savoir ce qu'il faisoit, et croyant seulement faire un songe. Ils passèrent le premier et le second corps de garde, et vinrent à la porte de fer qui menoit à la ville, laquelle s'étant ouverte d'elle-même, ils marchèrent ensemble le long d'une rue, et l'Ange ensuite disparut. Ce fut alors que St. Pierre rentra en lui-même, et qu'il reconnut que Dieu avoit envoyé son Ange pour le délivrer de la main d'Hérode. Il alla aussi-tôt à la maison de la mère de Marc, où il y avoit beaucoup de fidelles assemblés, qui passoient la nuit en prières. Lorsqu'il eut frappé à la porte, une jeune fille nommée Rhodée, qui reconnut la voix de St. Pierre, au lieu de la lui aller ouvrir promptement, courut de joie dire à tous ceux qui étoient dans le logis, que Pierre étoit à la porte. On la prit pour une insensée, et d'autres dirent que c'étoit peut-être l'Ange de St. Pierre. Mais ce saint Apôtre continuant toujours à frapper, on fut étrangement surpris quand on eut ouvert la porte. St. Pierre leur fit signe de se taire : il leur dit comment l'Ange l'avoit délivré de la prison ; et après leur avoir recommandé d'en donner avis à St. Jacques et aux autres Frères, il sortit aussi-tôt de Jérusalem pour se retirer dans un autre lieu. Cette délivrance miraculeuse a tellement réjoui l'Eglise autrefois, qu'encore aujourd'hui elle en fait une fête solennelle pour en témoigner à Dieu sa reconnoissance. Elle éprouva alors que Dieu est le souverain maître de tout ce qui se fait dans le monde, et qu'il donne les bornes qu'il lui plaît au pouvoir des hommes : il ouvre et ferme les prisons ; les hommes ne font qu'exécuter ce qu'il a résolu dans ses desseins éternels. C'est pourquoi cette première Eglise, instruite de ces vérités par le St. Esprit même, ne s'empressa pas auprès des hommes pour la délivrance de St. Pierre, mais elle poussa ses cris vers Dieu, qu'elle savoit être le maître de la liberté et de la captivité, de la vie et de la mort. Elle obtint ainsi de Dieu ce qu'Hérode lui eût refusé, et un Ange fit ce que tous les hommes n'auroient pu faire.

St. Paul guérit un boîteux, et arrête un peuple qui lui vouloit sacrifier comme à un Dieu.

L'an 43.

Après la délivrance miraculeuse de St. Pierre, l'histoire des Actes ne parle presque plus de lui, et elle est toute occupée à rapporter les actions de St. Paul. Ce St. Apôtre ayant porté à Jérusalem les aumônes d'Antioche dont il avoit été chargé, fut choisi avec St. Barnabé par le St. Esprit, pour éclairer toutes les Provinces de l'Asie, et répandre la foi dans toute la Grèce. Il fit voir dans Paphos son zèle contre un faux Prophète, qui empêchoit le proconsul Sergius Paulus de croire en J. C. Car ce St. Apôtre des Gentils étant plein du St. Esprit, regarda cet imposteur, et lui dit avec une liberté apostolique : O homme plein de déguisement et de fourberie, enfant du diable et ennemi de toute justice, jusqu'à quand corromprez-vous les voies du Seigneur qui sont droites ? La main de Dieu est sur vous, et vous allez devenir aveugle. Dès qu'il eut prononcé cette parole, ce séducteur fut aussi-tôt frappé d'aveuglement, et il cherchoit

quelqu'un qui lui tendît la main. Il fit voir ainsi en sa personne la folie de ceux qui, au lieu d'avoir recours à Dieu dans les plaies dont il les frappe, ne cherchent que des appuis tout humains. Le Proconsul admira ce miracle, et crut en J. C. avec une profonde vénération de sa doctrine. Et pour faire voir que c'est le St. Esprit seul qui remue les cœurs, et que tout ce qui éclate au-dehors ne les touche qu'autant qu'il l'applique lui-même par l'impression de sa grace, l'aveuglement que le magicien avoit éprouvé en sa personne ne le changea point, au lieu que la seule vue de ce prodige convertit le Proconsul. Quelques-uns ont cru que c'est de ce Sergius Paulus que St. Paul appelé Saul auparavant, a pris le nom de Paul, qui lui est toujours donné depuis cette conversion dans le livre des Actes. St. Paul prêchant ensuite à Antioche, finit ses prédications par des menaces de l'épouvantable colère de Dieu, et secoua contre le peuple la poussière de ses pieds. Les Juifs se vengèrent de ses justes remontrances dans la ville d'Icone, dont ils irritèrent tellement les habitans contre St. Paul, qu'ils lapidèrent ce St. Apôtre, lequel fut obligé de se retirer à Lystre. Ce fut en cette ville qu'il trouva un homme boîteux dès sa naissance; et voyant qu'il l'écoutoit parler avec beaucoup d'attention, il lui cria tout haut qu'il se levât et qu'il se tînt ferme sur ses pieds; ce qu'il fit sur l'heure. Le peuple, touché de ce miracle, voulut sacrifier à St. Paul et à St. Barnabé, qu'ils regardoient comme des Dieux descendus du Ciel, qui avoient pris une forme d'hommes; mais ces humbles Disciples de J. C. déchirèrent leurs habits, et représentèrent à ce peuple qu'ils n'étoient que des hommes semblables à eux, qu'ils les exhortoient de se retirer du culte sacrilége de l'idolâtrie, pour adorer le seul vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre. Les Juifs survinrent à ce moment dans la ville de Lystre et y excitèrent tout le peuple, qui changeant par sa légéreté ordinaire les honneurs divins qu'ils vouloient rendre à St. Paul en un excès de fureur, le traînèrent hors de la ville, le lapidèrent et le laissèrent pour mort. On vit alors ce que fait la charité dans une ame où elle est montée jusqu'à son comble. Car St. Paul, quoique tout couvert de blessures et noirci de coups, ne laissa pas à l'heure même d'aller prêcher de nouveau, et de déclarer aux fidelles, encore plus par ces marques sanglantes que par ses paroles, qu'il faut passer par plusieurs souffrances pour entrer dans le royaume de Dieu. St. Grégoire admire le grand cœur de cet Apôtre. On le lapide, dit-il, et il ne laisse pas de prêcher. On peut tuer son corps, mais on ne peut arrêter le feu de son zèle. Tant il est vrai, comme dit ce Saint, que la douleur et la crainte de la mort sont impuissantes où régne la foi et l'amour de J. C.

Du naufrage de St. Paul. Il est mordu d'une vipère, sans en recevoir de mal.

L'an 60.

SAINT Paul étant venu à Jérusalem, sans s'effrayer des maux que le prophète Agabe lui prédisoit qu'il y souffriroit, les Juifs ne furent pas long-temps sans lui faire sentir leur haine. Ils se saisirent de lui dans un grand tumulte qu'ils excitèrent; et le Tribun l'étant venu appaiser, arracha St. Paul d'entre les mains de ses ennemis. Quoique ce St. Apôtre fût meurtri de coups, il ne laissa pas de demander au Tribun la liberté de parler au peuple. Mais lorsqu'il rendoit publiquement raison de toute sa conduite, les Juifs, irrités de ce qu'il témoignoit être appelé de Dieu pour prêcher la foi aux Gentils, crièrent tout haut qu'un tel homme étoit indigne de vivre. Et comme le Tribun étoit prêt de le tourmenter, St. Paul demanda s'il étoit permis de battre de verges ainsi un citoyen Romain, et aussi-tôt on cessa de le maltraiter. Le lendemain le Tribun le produisit devant l'assemblée des Prêtres pour savoir ce qu'on feroit de lui. St. Paul se justifiant dans cette assemblée avec une liberté admirable, Ananie, le prince des Prêtres,

lui fit donner un soufflet. St. Paul répondit à ce Juge que Dieu le frapperoit comme il l'avoit fait frapper. Enfin il se sauva des mauvais desseins de cette assemblée, en disant que tout son crime étoit qu'il croyoit la résurrection des morts, ce qui mit aussi-tôt la division entre ses Juges. Peu après, quarante des plus zélés d'entre les Juifs firent vœu de ne boire ni manger qu'ils n'eussent tué St. Paul. Il apprit cette conspiration par son neveu, et il en avertit le Tribun qui fit sortir St. Paul de Jérusalem avec une grande escorte, et le conduisit à Césarée pour être mis entre les mains de Félix. St. Paul se justifia hautement devant ce Gouverneur, qui connoissant son innocence, ne le retint en prison que parce qu'il espéroit d'en recevoir de l'argent. Le temps de son gouvernement étant expiré, il laissa Portius Festus à sa place, qui rejeta d'abord les prières artificieuses et malignes que les Juifs lui firent d'envoyer St. Paul à Jérusalem, et aima mieux le juger à Césarée où il étoit. Ce Gouverneur ayant parlé de lui au roi Agrippa, ce Prince et la reine Bérénice sa femme le voulurent entendre; ils conclurent qu'il étoit innocent et qu'on l'eût pu renvoyer libre s'il n'en eût appelé à César. Un capitaine donc nommé Jule fut chargé de mener St. Paul à Rome; et après avoir navigué long-temps avec un vent fort contraire, ils vinrent enfin à l'isle de Crète, où St. Paul les avertit qu'il viendroit bientôt une furieuse tempête, mais on ne le crut pas; et lorsqu'elle fut arrivée, ce saint Apôtre les consola, en les assurant que personne ne périroit. On reconnut en effet que la révélation qu'il avoit eue étoit véritable, car le vaisseau s'étant brisé, tous abordèrent le mieux qu'ils purent à l'isle de Malte dont les habitans les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils allumèrent d'abord du feu pour les sécher; et St. Paul ayant pris quelques sarmens fut mordu d'une vipère; ce qui fit juger à ces Barbares que c'étoit un méchant homme, puisque la colère de Dieu le persécutoit ainsi par mer et par terre. Mais lorsqu'ils virent que St. Paul eut secoué cette vipère dans le feu, et qu'il n'en recevoit aucun mal, ils changèrent de sentiment et crurent que c'étoit un Dieu. Il guérit dans cette Isle le père de Publius qui en étoit le Gouverneur, et plusieurs autres malades. Enfin, après s'y être arrêté trois mois, il en partit et il arriva enfin à Rome. Il y assembla d'abord les principaux d'entre les Juifs, et leur rendit compte pourquoi il avoit appelé à César. Il tâcha de les porter à la foi de J. C. mais il les y trouva peu disposés. Les Actes finissent là, et ne disent plus autre chose sinon que St. Paul demeura deux ans à Rome dans un logis qu'il louoit, où il prêchoit la foi à tous ceux qui le venoient écouter. St. Chrysostome, entre tous les Saints Pères, a été celui qui a eu la plus haute idée de ce St. Apôtre. Sa vie a été son admiration, ses travaux, l'adoucissement de ses souffrances; et il dit à son peuple, qu'il aimeroit mieux être dans les chaînes avec St. Paul que d'être dans la gloire avec les Anges du Ciel.

Révélations de St. Jean dans l'Apocalypse. De quelle manière JESUS-CHRIST *se fait voir à lui.*

QUOIQUE les révélations que Dieu a faites à St. Jean dans sa divine Apocalypse soient toutes mystérieuses et très-obscures en elles-mêmes, les Saints néanmoins ont reconnu qu'elles ne laissoient pas d'être utiles à ceux mêmes d'entre les simples fidelles, lorsqu'ils les considèrent avec une humble frayeur, et sans entrer dans le désir de les vouloir pénétrer avec trop de curiosité. La première vision que ce saint Apôtre eut dans l'isle de Pathmos où il avoit été exilé, fut qu'étant ravi en esprit un jour de Dimanche, il entendit derrière lui comme le son d'une éclatante trompette, qui lui commandoit d'écrire ce qu'il voyoit. Et en se retournant il vit sept chandeliers d'or, et au milieu un homme semblable au Fils de Dieu, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or. Ses cheveux étoient blancs comme la neige, ses yeux étincelans comme le feu, ses pieds brillans comme l'airain le plus pur, et sa voix comme

le bruit des grandes eaux. Il avoit en sa main droite sept étoiles ; il sortoit de sa bouche une épée tranchante, et son visage étoit comme le soleil dans son midi. Dès que St. Jean l'eut apperçu, il tomba à ses pieds comme mort. Mais il le releva, en lui déclarant d'abord que les sept étoiles qu'il tenoit dans sa main étoient les sept Anges, c'est-à-dire les Evêques des sept Eglises. Il lui commanda d'écrire ce qu'il avoit vu, et de dire ceci en particulier à ces sept Evêques. A celui d'Ephèse : Qu'il le louoit de sa vertu et de son zèle contre les méchans, et de sa patience dans les maux ; mais qu'il le blâmoit de ce qu'il s'étoit relâché de sa première ferveur ; qu'ainsi il se souvînt d'où il étoit déchu et qu'il en fît pénitence? A celui de Smirne : Qu'il se consolât puisqu'il étoit riche dans sa pauvreté et irréprochable au milieu de toutes les médisances qu'on publioit contre lui ; qu'il se préparât à de nouvelles persécutions qu'on lui suscitoit, et qu'il fût fidelle jusqu'à la mort? A celui de Pergame : Qu'il le louoit de sa fidélité, mais qu'il ne combattoit pas assez vigoureusement les erreurs ; qu'il en fît donc pénitence et qu'il reprît un nouveau courage ? A celui de Thiatire : Qu'il connoissoit sa charité pour les pauvres, sa constance dans les persécutions et son renouvellement dans la piété ; mais qu'il lui reprochoit la mollesse avec laquelle il souffroit qu'une fausse Prophétesse séduisît les fidelles ? A celui de Sardes : Qu'il étoit mort devant Dieu, quoiqu'on le crût vivant, et que ses œuvres n'étoient pas pleines ; qu'il fît pénitence, et qu'il se souvînt de ce qu'il avoit reçu et entendu ; qu'autrement il viendroit à lui comme un larron pour le surprendre? A celui de Philadelphie : Qu'il l'aimoit à cause de sa fidélité et de sa patience dans les souffrances, quoique d'ailleurs il n'eût pas beaucoup de force. Enfin, à celui de Laodicée : Qu'il ne pouvoit souffrir sa tiédeur, et qu'il l'alloit rejeter de sa bouche ; qu'il se croyoit riche, et qu'il ne savoit pas qu'il étoit misérable, pauvre, aveugle et nu ; qu'il achetât donc de l'or purifié par le feu pour s'enrichir et des vêtemens blancs comme la neige pour cacher sa nudité? Ces jugemens que J. C. ressuscité fait dans le Ciel de ceux qui le servent sur la terre, ont rempli d'étonnement les Saints Pères. St. Grégoire entr'autres en a paru tout effrayé. Il rapporte, dit-il, tout le bien que ces Evêques font, et cependant il leur déclare qu'il ne leur pardonnera point le mal qu'ils ont fait, sans une exacte pénitence. Il sait discerner dans son jugement sévère combien chacun s'avance vers le bien, ou combien il se relâche de sa première ferveur. Il distingue un seul défaut parmi de grandes vertus, et les représente comme toutes ternies par ce mélange. Une seule omission et un seul manque de vigueur dans une occasion le blessent et le portent à menacer des personnes d'ailleurs très-vertueuses d'ébranler leur chandelier de sa place et de donner leur couronne à d'autres. Enfin, dit ce saint Pape, J. C. nous apprend, par cette révélation divine, combien les plus justes ont sujet de s'humilier, puisque s'il leur faisoit voir le fond de leur cœur, ils y découvriroient des taches qui leur donneroient du mépris pour tout ce qui paroît d'estimable en eux, et qui les feroient entrer dans une sainte haine contre eux-mêmes.

St. Jean voit le Ciel ouvert. Il rapporte ce qu'il y vit.

St. Jean a écrit son Apocalypse avant son Evangile, lorsqu'il fut relégué en l'isle de Pathmos par Domitien, environ l'an 94, en ayant été rappelé par Nerva, l'an 96.

Après que J. C. eut fait connoître à St. Jean, dans la première révélation, ce qui se passoit de plus secret dans l'Eglise de la terre, il lui découvrit ensuite ce qui se passe continuellement dans celle du Ciel. Il y fut ravi en esprit. Il y vit un trône, et celui qui y étoit assis paroissoit dans son éclat semblable à une pierre de jaspe. Il y avoit un arc en ciel autour de lui, dont la couleur ressembloit à l'émeraude. Ce trône étoit environné de vingt-quatre autres trônes, sur lesquels étoient assis vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches, et ayant des couronnes sur leurs têtes. Il sortoit de ce trône des éclairs, des tonnerres et des voix, et sept lampes ardentes brilloient devant le trône, au-devant duquel étoit une mer transparente comme le verre. Il y avoit devant et derrière le trône quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière. Le premier ressembloit à un lion, le

second à un jeune bœuf, le troisième à un homme, le quatrième à un aigle. Ils avoient chacun six ailes, et ils disoient incessamment ce Cantique que l'Eglise emprunte d'eux : Saint, Saint, Saint est le Seigneur tout-puissant, qui étoit, qui est, et qui sera. Lorsque les quatre animaux chantoient ce Cantique, les vingt-quatre vieillards se prosternoient devant celui qui étoit assis sur le trône, et mettoient leurs couronnes à ses pieds, en lui disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir toute gloire, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent. St. Jean vit ensuite dans la main droite de celui qui étoit assis sur le trône un livre écrit, mais scellé de sept sceaux. Et un Ange crioit à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sept sceaux? Mais nul ne pouvoit l'ouvrir ni même le regarder. St. Jean en versoit des larmes de regret, lorsqu'un des vieillards lui dit qu'il cessât de pleurer, parce que le lion de la Tribu de Juda, c'est-à-dire J. C. avoit obtenu, par sa victoire en mourant, d'ouvrir ce livre et d'en rompre les sept sceaux. Il vit en même temps au milieu du trône des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards, l'Agneau qui étoit comme une victime égorgée, et qui avoit sept yeux et sept cornes. L'Agneau prit ensuite le livre de la main droite de celui qui étoit assis sur le trône, et aussi-tôt les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints. Ils disoient à l'Agneau dans leurs Cantiques : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés pour Dieu, par votre sang, en nous tirant de tous les peuples du monde. En même temps une infinité d'Anges et des millions de millions s'unissoient à ce Cantique, et disoient : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, honneur et gloire dans les siècles des siècles! Ces bienheureux Esprits qui reconnoissent dans le comble de leur joie que leur bonheur ne vient que de Dieu, sont trop humbles pour s'attribuer à eux-mêmes leurs propres victoires, et ils en rendent à Dieu toute la gloire, comme à celui qui en est l'unique auteur. Les Saints Pères ont admiré dans l'adoration profonde qu'ils rendent à J. C. marqué par l'agneau, qu'un des grands sujets de leurs louanges est de ce qu'il a ouvert le livre et qu'il en a levé les sceaux, c'est-à-dire de ce qu'il nous a ouvert le sens des Ecritures saintes, par sa mort et par sa résurrection. Nous avions ce livre auparavant, mais il étoit scellé, et nous le possédions comme ne le possédant pas. Maintenant que les mystères sont dévoilés, il est bien raisonnable que nous adorions celui qui nous a donné cette lumière, et que nous fassions nos délices saintes de ces paroles de vie.

Ce qui arriva à l'ouverture des sept Sceaux du livre qui étoit scellé.

LORSQUE l'agneau eut reçu le pouvoir d'ouvrir les sept sceaux, au premier qu'il ouvrit, St. Jean vit paroître un cheval blanc. Celui qui étoit monté dessus avoit un arc. On lui donna une couronne, et il partit victorieux pour continuer à vaincre. Au second sceau il parut un autre cheval qui représentoit la guerre. Il étoit roux, et celui qui étoit dessus eut le pouvoir de bannir la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entretuassent, et on lui donna une grande épée. Au troisième sceau il sortit un cheval noir qui représentoit la famine; celui qui étoit monté dessus avoit en sa main une balance; et St. Jean entendit cette voix qui sortoit des quatre animaux: Le litron de blé vaudra une dragme, et trois litrons d'orge une dragme; et qui défendit de gâter le vin et l'huile. Au quatrième sceau, il parut un cheval pâle, qui représentoit la mortalité et la peste. Celui qui étoit monté dessus s'appeloit la mort, et l'enfer le suivoit. On lui donna pouvoir sur la quatrième partie de la terre, pour

faire mourir les hommes par l'épée et par la famine, par les maladies contagieuses et par les bêtes sauvages. Au cinquième sceau, St. Jean vit sous l'Autel les ames de ceux qui avoient été tués pour la parole de Dieu, qui demandoient la vengeance de leur sang. On leur donna à chacun une robe blanche, et on leur dit qu'ils demeurassent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre fût accompli de ceux qui étant leurs frères devoient souffrir la mort aussi bien qu'eux. Au sixième sceau, on vit quel seroit un jour l'effroi des méchans au jour de la colère de l'Agneau. Car il se fit un grand tremblement de terre. Le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune devint comme du sang, les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, le ciel se retira comme un livre qu'on roule; toutes les montagnes et les isles furent ébranlées de leurs places; les Rois de la terre, les Grands du monde, les Officiers de guerre, les riches et les puissans se cachèrent dans les cavernes. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau. Les Saints Pères ont admiré dans ces visions mystérieuses l'excellence de ce livre tout divin où elles sont représentées. Car lorsqu'il nous découvre ces plaies terribles dont Dieu dans sa juste rigueur frappera les hommes, et qu'il nous rapporte l'effroi avec lequel ils paroîtront devant lui au jour de sa colère, il le fait avec des images si vives et si pénétrantes, qu'encore que l'esprit n'envisage ces choses que confusément, le cœur néanmoins en est frappé d'une frayeur sainte, et se sent porté à révérer ces vérités dans l'obscurité qui les environne, en s'instruisant du peu de lumière qu'il y découvre, et adorant tout ce qu'il ignore. C'est ce qui fait dire à St. Denis d'Alexandrie, selon le rapport d'Eusèbe: Je suis persuadé que l'Apocalypse est aussi admirable qu'elle est peu connue. Car encore que je n'en entende pas les paroles, je sais néanmoins qu'elles renferment de grands sens sous leur obscurité et leur profondeur. Je ne me rends point le juge de ces vérités, et je ne les mesure point par la petitesse de mon esprit, mais donnant plus à la foi qu'à la raison, je les crois si élevées au-dessus de moi, qu'il ne m'est pas possible d'y atteindre. Ainsi je ne les estime pas moins, lors même que je ne les puis comprendre; mais au contraire je les révère d'autant plus que je ne les comprends pas.

Ce qui arriva lorsque le septième Sceau fut ouvert.

LORSQUE l'Agneau eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence dans le Ciel d'environ une demi-heure, et on donna aux sept Anges qui assistent devant Dieu sept trompettes. En même temps il vint un autre Ange qui se tint devant l'Autel, ayant un encensoir d'or, et on lui donna une grande quantité de parfums afin qu'il offrît les prières de tous les Saints sur l'Autel d'or qui étoit devant le trône. Et la fumée des parfums des prières des Saints s'élevant de la main de l'Ange, monta devant Dieu. L'Ange prit ensuite l'encensoir et l'emplit du feu de l'Autel, et l'ayant jeté sur la terre, il se fit des bruits dans l'air, des tonnerres et des tremblemens de terre. Alors les sept Anges qui avoient les sept trompettes se préparèrent pour en sonner. Le premier Ange sonna de la trompette, et il se forma une grêle et un feu mêlé de sang qui tombèrent sur la terre, et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et le feu consuma toute l'herbe verte. Le

second Ange sonna de la trompette, et il tomba dans la mer comme une grande montagne de feu, et la troisième partie de la mer fut changée en sang, la troisième partie des poissons mourut et la troisième partie des vaisseaux périt. Le troisième Ange sonna de la trompette, et il tomba du Ciel une grande étoile ardente comme un flambeau, qui tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines. Cette étoile s'appeloit absinthe, et la troisième partie des eaux ayant été changée en absinthe, un grand nombre d'hommes moururent pour en avoir bu, parce qu'elles étoient devenues amères. Le quatrième Ange sonna de la trompette, et le Soleil, la Lune et les Etoiles ayant été frappés de ténèbres dans leur troisième partie, la troisième partie du Soleil, de la Lune et des Etoiles fut obscurcie, et le jour fut privé de la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même. Ce fut alors que St. Jean vit et entendit la voix d'un aigle qui voloit par le milieu du ciel, et qui disoit à haute voix: Malheur, malheur, malheur aux habitans de la terre, à cause du son des trompettes dont les trois autres Anges doivent sonner. Il paroît par toutes ces plaies dont Dieu frappe invisiblement les hommes qu'on n'abuse pas toujours de sa longue patience, et qu'il met des bornes à la bonté avec laquelle il les souffre pendant quelque temps, et les attend à la pénitence. Quand enfin ils ont irrité sa colère, tout sert de ministres à ses vengeances; et les Anges mêmes qui sont si disposés à faire du bien aux justes, et qui se réjouissent avec tant de charité de la conversion des pécheurs, sont les premiers à s'armer contre les impénitens, et à venger la gloire du Dieu du Ciel contre les outrages de la terre. Ils sonnent eux-mêmes de la trompette et appellent en quelque sorte les maux avec une voix puissante qui est toujours suivie de l'effet, parce qu'ils ne parlent que selon les ordres de Dieu, dont ils ne pensent qu'à accomplir la volonté à laquelle la leur est soumise. Les explications de ces figures saintes peuvent être incertaines et différentes dans cette grande obscurité qui les environne; mais il est certain qu'elles tendent toutes à nous imprimer une plus grande horreur des péchés par la considération des plaies visibles et invisibles dont Dieu les châtie; à nous faire mépriser les biens de ce monde qui disparoissent comme une vapeur, et appréhender les maux de l'autre qui sont stables et éternels; et à dire souvent à Dieu avec David, dans une frayeur de sa justice tempérée par une grande confiance en sa bonté: Qui connoît la puissance de votre colère et qui craint autant votre fureur qu'elle est redoutable?

La cinquième et sixième trompettes.

LE cinquième Ange ayant sonné de la trompette, St. Jean vit une étoile qui étoit tombée du ciel sur la terre, et on lui donna la clef du puits de l'abyme; et l'ayant ouvert, il s'éleva de ce puits une fumée semblable à celle d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée de ce puits. Il sortit de cette fumée des sauterelles qui vinrent sur la terre, à qui on donna le même pouvoir qu'ont les scorpions. On leur commanda de ne faire point de tort à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui étoit vert, ni à tous les arbres, mais seulement aux hommes qui n'auroient point la marque de Dieu sur le front, et on leur donna le pouvoir, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois. Le mal qu'elles faisoient étoit semblable à celui que fait le scorpion lorsqu'il a blessé l'homme. En ce temps-là l'Ecriture dit que les hommes chercheront la mort et qu'ils ne la pourront trouver; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux. Or ces monstres

en forme de sauterelles, étoient semblables à des chevaux préparés pour le combat. Elles avoient sur la tête comme des couronnes qui paroissoient d'or; leurs visages étoient comme des visages d'hommes. Elles avoient comme des cheveux de femmes, et des dents comme des dents de lion. Elles avoient des cuirasses comme de fer, et le bruit de leurs ailes étoit comme un bruit de chariots et d'un grand nombre de chevaux courans au combat. Leur queue étoit semblable à celle des scorpions, et il y avoit un aiguillon. Elles avoient pour roi l'Ange de l'abyme, appelé l'Exterminateur. Ce premier malheur étant passé, le sixième Ange sonna de la trompette, et St. Jean entendit une voix qui sortit des quatre coins de l'Autel d'or, qui dit au sixième Ange qui avoit la Trompette: Déliez les quatre Anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate. Et il délia ces quatre Anges qui étoient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année, où ils devoient tuer la troisième partie des hommes; et le nombre de ces armées de cavalerie étoit de deux cents millions. Saint Jean vit aussi les chevaux dans la vision, et ceux qui étoient montés dessus avoient des cuirasses comme de feu et de soufre et de couleur d'hyacinthe, et les têtes des chevaux étoient comme des têtes des lions, et il sortoit de leur bouche du feu et du soufre. Et par ces trois choses la troisième partie des hommes fut tuée. La puissance de ces cheveux étoit dans leur bouche et dans leur queue, parce que leurs queues étoient semblables à celles des serpens, et qu'elles avoient des têtes dont elles blessoient. Les autres hommes qui ne furent point tués par ces plaies, ne se repentirent point de leurs péchés, pour cesser d'adorer les démons et les idoles, et ils ne firent point pénitence de leurs meurtres ni de leurs autres excès. St. Grégoire dit que ces cinquième et sixième plaies marquent les hommes qui persécutent les Saints. Les premiers sont semblables à ces sauterelles qui piquent de leurs queues. Ce sont ceux, dit ce St. Père, qui empoisonnent les hommes par leurs flatteries, et qui leur paroissant d'un visage riant, les tuent de leur queue, c'est-à-dire qui témoignant être leurs amis lorsqu'ils leur parlent, ne cherchent ensuite qu'à les perdre. La sixième plaie des chevaux qui nuisoient de la bouche et de la queue, marque, selon le même Père, ceux qui se servent de leur langue pour corrompre la doctrine et la vérité de l'Evangile, et qui nuisant ainsi de leur bouche, tâchent encore, dit ce St. Père, à nuire de la queue, en s'appuyant, comme les Ariens autrefois, sur la puissance des Grands du monde qui les soutiennent. Ce qui fait qu'étant méprisables par eux-mêmes ils se rendent par cet appui redoutables à toute l'Eglise.

Explication de cette vision qu'eut St. Jean.

SAINT Jean vit un autre Ange fort et puissant qui descendoit du ciel, étant couvert d'une nuée, l'arc-en-ciel étoit au-dessus de sa tête; son visage étoit comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu. Il tenoit en sa main un petit livre ouvert, et il mit son pied droit sur la mer, et son pied gauche sur la terre. Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit. Après qu'il eut rugi de la sorte, sept tonnerres firent entendre leur voix. Lorsque ces sept tonnerres eurent parlé, St. Jean étoit prêt d'écrire leurs paroles; mais il entendit une voix du ciel qui lui dit, qu'il scellât les paroles des sept tonnerres, et qu'il ne les écrivît point. Alors l'Ange qu'il avoit vu, qui se tenoit debout sur la mer et sur la terre, leva sa main au ciel, et jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a crée le ciel et tout ce qui est dans le ciel, la terre et tout ce qui est dans la terre, la mer et tout ce qui est dans la mer, qu'il n'y auroit plus de temps; mais que lorsque

le septième Ange sonneroit de la trompette, le mystère de Dieu s'accompliroit ainsi qu'il l'a annoncé par les Prophètes ses serviteurs. Cette voix que Saint Jean entendit dans le ciel, s'adressa encore à lui, et lui dit : Allez prendre le petit livre qui est ouvert, de la main de l'Ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. Il s'en alla donc trouver l'Ange, et lui dit : Donnez-moi le petit livre. Et il me dit : Prenez ce livre, mangez-le, et il vous causera de l'amertume dans le ventre ; mais dans votre bouche il sera doux comme du miel. St. Jean prit donc le petit livre de la main de l'Ange, et il le mangea. Et il trouva qu'en effet il étoit dans sa bouche doux comme du miel ; mais l'ayant avalé il lui causa de l'amertume dans le ventre. Et l'Ange lui dit : Il faut que vous prophétisiez encore devant les nations, devant les peuples, devant les hommes de diverses langues, et devant beaucoup de Rois. Ce livre, selon les Saints Pères et particuliérement St. Grégoire, est l'Ecriture sainte, qui est la véritable nourriture de nos ames. Nous ne pouvons l'apprendre de nous-mêmes, dit ce St. Père, il faut que Dieu nous la donne, comme il la donne ici à St. Jean, et ailleurs au prophète Ezéchiel. Nous dévorons ce livre, dit-il, lorsque Dieu nous en découvre les mystères ; et cette intelligence qu'il nous en donne, est douce à notre bouche comme du miel. Mais en même temps ce livre qui est si doux à la bouche devient amer au ventre ; ce qui marque que les personnes foibles et charnelles ne peuvent goûter les vérités qui sont les délices des justes. Cette figure nous marque encore, selon St. Grégoire, que lorsque la parole de Dieu commence à devenir douce dans notre bouche et que nous commençons à y trouver nos délices, notre ventre, c'est-à-dire le fond de notre cœur, dont cette parole nous découvre les défauts, est rempli d'amertume ; parce que plus nous connoissons Dieu, plus Dieu nous fait connoître à nous-mêmes, et gémir du mal qui étoit caché dans nous sans que nous le puissions appercevoir, afin que nous lui disions souvent avec le Roi prophète : Seigneur, tous mes désirs ne tendent qu'à vous, et le gémissement de mon cœur ne vous est point caché.

Vision que St. Jean eut des deux Prophètes tués, qui ressuscitèrent ensuite. Septième trompette.

APRÈS que St. Jean eut pris le livre de la main de celui qui le lui présentoit, on lui donna une canne, et on lui ordonna d'aller mesurer le Temple de Dieu, et l'Autel, et ceux qui y adoroient, et de laisser le parvis qui est hors du Temple, parce qu'il étoit abandonné aux Gentils qui fouloient aux pieds la Ville sainte. Mais je la donnerai, dit Dieu, à mes deux témoins qui prophétiseront étant revêtus de sacs durant mille deux cent soixante jours. Ces deux Prophètes sont les deux oliviers et les deux chandeliers exposés devant le Dieu de la terre. Que si quelqu'un les veut offenser, il sortira un feu de leur bouche qui dévorera leurs ennemis. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant le temps qu'ils prophétiseront, et ils ont reçu la puissance de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils voudront. Et après

qu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête qui monte de l'abyme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Leurs corps seront étendus dans les rues de la grande Ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte, où leur Seigneur a été crucifié; et les hommes de divers peuples, de tribus, de langues et de nations différentes, verront leurs corps morts étendus par terre durant trois jours et demi, et ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau. Les habitans de la terre se réjouiront de les voir dans cet état; ils feront des festins, et ils s'enverront des présens les uns aux autres, parce que ces deux Prophètes auront fort tourmenté ceux qui habitoient sur la terre. Comme les choses futures sont dejà présentes ou même passées devant Dieu, St. Jean, selon la coutume des Prophètes, après avoir rapporté le commencement de cette histoire comme une chose à venir, la continue comme si elle étoit déjà passée. Trois jours et demi après, ajoute-t-il, l'esprit de vie releva ces deux Prophètes, et une grande crainte saisit ceux qui les virent. Ils entendirent alors une voix puissante venant du Ciel, qui leur dit: Montez ici. Et ils montèrent au Ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis. A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre; la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes furent tués dans ce tremblement de terre, et les autres étant effrayés, rendirent gloire au Dieu du Ciel. Aussi-tôt après le septième Ange sonna de la trompette, et on entendit de fortes voix dans le Ciel, qui dirent que les royaumes de ce monde étoient devenus les royaumes de Jesus-Christ, que les nations de la terre s'étoient irritées; mais que le temps étoit venu d'exterminer les impies et de récompenser les Saints et les Prophètes. L'Eglise, selon la remarque de St. Augustin, finira comme elle a commencé. Elle a été persécutée dans sa première naissance, elle le sera encore plus à la fin des siècles. Car non-seulement ces deux Saints, dont il est parlé en cet endroit de l'Apocalypse, mais une infinité d'autres souffriront alors le martyre avec une constance invincible. C'est pourquoi St. Augustin dit sur ce sujet: Que sommes-nous en comparaison de ces hommes admirables qui seront alors, puisqu'au lieu que nous avons tant de peine à résister au démon, quoiqu'il soit lié présentement, ces grands saints le combattront et le fouleront aux pieds, en un temps où il sera déchaîné, et où il les attaquera dans toute l'étendue de sa fureur et de sa puissance? Il sera néanmoins encore véritable alors, comme il l'est présentement, que le démon n'aura de pouvoir qu'autant que J. C. lui en donnera, et qu'il ne lui en donnera qu'autant qu'il sera nécessaire pour éprouver et pour faire éclater davantage la vertu de ses élus.

St. Jean voit une bête monstrueuse.

SAINT Jean vit une bête qui sortoit de la mer, qui avoit sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadêmes, et sur ses têtes des noms de blasphême. Elle étoit semblable à un léopard ; ses pieds étoient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion, et le dragon lui donna sa grande puissance. St. Jean vit une de ces sept têtes qui étoit comme blessée à mort ; mais cette blessure mortelle fut guérie, et toute la terre en étant dans l'admiration suivit la bête. Qui est semblable à la bête, disoit-on, et qui pourra combattre contre elle ? On lui donna une bouche qui se glorifioit insolemment, et qui blasphémoit le nom de Dieu, son tabernacle et ceux qui habitent dans le Ciel. On lui donna aussi le pouvoir de faire la guerre aux Saints et de les vaincre, afin d'être adorée par toute la terre, de ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau qui a été immolé dès la création du monde. St. Jean vit ensuite une autre bête qui

sortoit de la terre : elle avoit deux cornes semblables à celles de l'agneau ; elle parloit comme le dragon. Elle exerça toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fit que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête dont la plaie mortelle avoit été guérie. Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes, et elle séduisit ceux qui habitoient sur la terre, à cause des prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire devant la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre, qu'ils dressassent une image à la bête, qui ayant été blessée par l'épée, étoit encore vivante. Elle eut le pouvoir d'animer l'image de la bête, afin que cette image parlât, et de faire tuer tous ceux qui n'adoroient pas l'image de la bête. Elle fit encore que tous les hommes, petits ou grands, riches ou pauvres, libres ou esclaves, reçurent le caractère de la bête en leur main droite ou sur leur front, et que personne ne pût ni acheter ni vendre, que celui qui auroit le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. Mais en même temps St. Jean vit l'Agneau sur la montagne de Sion, avec cent quarante-quatre mille personnes, qui avoient son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts ; et une voix dit, qu'il ne s'étoit point trouvé de mensonge dans leur bouche, parce qu'ils étoient purs et irrépréhensibles devant le trône de Dieu. Une autre cria en même temps, que si quelqu'un adoroit la bête et son image, et s'il en recevoit le caractère sur son front et dans sa main, il boiroit du vin de la fureur de Dieu préparé dans sa colère, et qu'il seroit tourmenté dans le feu et dans le soufre, et que la fumée de leurs tourmens s'éleveroit dans les siècles des siècles, sans qu'il restât aucun repos ni jour ni nuit à ceux qui auroient adoré la bête ou son image, ou qui auroient reçu le caractère de son nom. St. Grégoire s'étend assez sur ces bêtes mystérieuses, et cette dernière sur-tout le faisoit trembler. Elle ressembloit à l'Agneau, dit St Jean, mais elle parloit comme le dragon : ce qui marque admirablement, dit ce St. Père, les hypocrites et les séducteurs qui sont dans l'Eglise. Ils sortent de la terre, c'est-à-dire qu'ils s'établissent dans une puissance toute terrestre, et ils trompent les ames par les apparences de l'Agneau, pour les faire tomber dans les piéges du serpent et leur inspirer un poison mortel. Il faut demander à Dieu que nous ne soyons pas du nombre de ceux dont parle St. Paul, qui seront livrés par un juste jugement au pouvoir du démon et à la malignité de l'erreur, parce qu'ils n'auront pas voulu recevoir la vérité, et qu'ils l'auront rejetée comme si elle eût été leur ennemie ; au lieu qu'ils devoient l'aimer comme le remède de tous leurs maux et la véritable vie de leurs ames.

Vision que St. Jean eut du Dragon.

SAINT Jean vit dans le ciel un autre prodige. Il vit sept Anges qui portoient sept plaies, qui étoient les dernières de toutes et l'accomplissement de la colère de Dieu. Et une voix en même temps dit aux sept Anges: Allez, répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. Le premier s'en alla et répandit sa coupe sur la terre; et les hommes qui avoient le caractère de la bête et qui adoroient son image, furent frappés d'une plaie maligne et dangereuse. Le second Ange répandit sa coupe sur la mer, et elle fut changée en sang et tous les animaux y moururent. Le troisième Ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines, et ils furent changés en sang; et un Ange dit en même temps: Vous êtes juste, Seigneur; ils ont répandu le sang des Saints et des Prophètes, et vous leur avez donné du sang à boire. Le quatrième Ange répandit sa coupe sur le soleil, et le pouvoir lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu. Et

les hommes étant frappés d'une chaleur brûlante, blasphémèrent Dieu et ne firent point pénitence. Le cinquième Ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux. Les hommes se mordirent la langue dans l'excès de leur douleur. Le sixième Ange répandit sa coupe sur le grand fleuve d'Euphrate, et son eau fut séchée, pour préparer le chemin aux Rois qui devoient venir de l'Orient. St. Jean vit alors sortir de la gueule du dragon, de la gueule de la bête, et de la bouche du faux Prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles. C'étoient des esprits de démons qui faisoient des prodiges et qui alloient vers les Rois de la terre pour les préparer au combat du grand jour de Dieu tout-puissant, et ils les assemblèrent tous en un lieu. Le septième Ange répandit sa coupe dans l'air, et une forte voix se fit entendre du Temple, qui dit: C'en est fait. Il se fit de grands bruits de tonnerres et d'éclairs. La grande ville fut divisée en trois parts, et les villes des nations tombèrent, et Babylone revint en mémoire à Dieu, pour lui donner à boire le calice du vin de la fureur de sa colère. Alors un Ange prit St. Jean pour lui montrer la grande prostituée, avec laquelle les Rois de la terre se sont corrompus, et qui avoit enivré du vin de sa prostitution ceux qui habitent sur la terre; et il le transporta dans un désert où il vit une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphême, qui avoit sept têtes et dix cornes. Elle avoit ce nom écrit sur le front: Mystère; la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre. St. Jean vit cette femme enivrée du sang des Saints et des Martyrs, et il en eut de l'horreur. Mais l'Ange qui lui faisoit voir ces choses lui demanda de quoi il s'étonnoit, et il lui expliqua le mystère de cette femme prostituée et de la bête sur laquelle elle étoit assise. Les Saints Pères ont cru que cette femme étoit la figure du monde, qui enivre tous les hommes par ses faux plaisirs, qui attire sur soi la main de Dieu et le poids effroyable de ses jugemens. Ce nom de Mystère que cette femme a sur le front marque que les amateurs du monde ne conçoivent point ici le malheur qui est prêt à tomber sur eux. Ils sont possédés de leurs passions; ils sont enchantés de leurs plaisirs. Mais cet enchantement finira avec leur vie, et ils comprendront alors par une connoissance claire, qu'ils n'auront travaillé en ce monde que pour se perdre, et qu'ils auront acheté, ou par de faux biens, ou par de véritables maux, la perte de tous les biens du Ciel et une éternité de supplices.

Ruine de Babylone.

Saint Jean vit ensuite un autre Ange qui descendoit du Ciel ayant une grande puissance, et la terre fut toute éclairée de sa gloire. Il cria à haute voix : Elle est tombée cette grande Babylone, elle est tombée, et elle est devenue la demeure des démons et la prison de tous les esprits impurs, parce qu'elle a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution, et que les Rois de la terre se sont corrompus avec elle, et que les marchands se sont enrichis de sa magnificence et de son luxe. St. Jean entendit ensuite une autre voix, qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies ; car ses péchés sont montés jusqu'au Ciel et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traités. Rendez-lui au double toutes ses œuvres ; et dans le même calice où elle vous a donné à boire, donnez-lui à boire deux fois autant. Multipliez ses tourmens et ses douleurs,

à proportion qu'elle s'est élevée dans son orgueil et qu'elle s'est plongée dans les délices, parce qu'elle a dit en elle-même : Je suis dans le trône comme Reine : je ne suis point veuve et je ne verrai point de sujets de deuil. C'est pourquoi les plaies, la mort, le deuil et la famine viendront fondre sur elle en un même jour. Mais les Rois de la terre qui se sont corrompus avec elle et qui ont vécu dans les délices pleureront et frapperont leur poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Ils se tiendront loin d'elle, dans la crainte de ses tourmens, et ils diront: Hélas! hélas! grande ville, Babylone ville si puissante, ta condamnation est venue en un moment. Les marchands de la terre seront aussi dans les pleurs et dans le deuil, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises d'or, d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toutes sortes de bois odoriférans, de toutes sortes de meubles d'ivoire et de pierres précieuses. Les fruits dont tu faisois tes délices t'ont quittée, toute la délicatesse de tes viandes et la magnificence de tes meubles sont perdues pour toi, et tu ne les retrouveras jamais plus. Tous les marchands de même qui s'étoient enrichis avec elle s'en tiendront éloignés dans l'appréhension de ses tourmens, et pleureront son malheur. Tous les pilotes et tous ceux qui sont dans les vaisseaux pour trafiquer sur la mer, se tiendront loin d'elle. Ils crieront en voyant la fumée de son embrasement : Quelle ville a jamais égalé cette grande ville ? Ils mettront de la poussière sur leur tête, et ils diront en pleurant : Hélas ! comment cette grande ville a-t-elle été ruinée en un moment ? Alors un Ange puissant leva en haut une grande pierre comme une meule, et la jeta dans la mer, en disant : C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité, et on ne la trouvera plus. La voix des joueurs de harpes et de trompettes ne sera plus entendue en toi. Nul artisan ne s'y trouvera plus. La lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus. Car tes marchands étoient des princes de la terre, et toutes les nations ont été séduites par tes enchantemens. Et on a trouvé dans cette ville le sang des Prophètes et des Saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. Ces regrets sur la perte de Babylone ont fait dire aux Saints Pères, que Jesus-Christ pleura Jérusalem lorsqu'elle subsistoit encore, et que nous devons de même pleurer les malheurs de Babylone lorsqu'elle paroît dans tout son éclat. C'est pourquoi St. Augustin considérant les paroles des méchans dans le Livre de la Sagesse, lorsqu'ils se plaignent avec un repentir plein de désespoir, que leurs richesses les ont abandonnés en un moment, ajoute avec grande raison : Disons maintenant, mes frères, par une prévoyance qui nous sera très-utile : Tout passe comme l'ombre, de peur que nous ne disions un jour, comme ces méchans avec des regrets et des larmes inutiles : Tout est passé comme l'ombre.

Le Dragon enchaîné par un Ange.

APRÈS la ruine de Babylone, St. Jean entendit les Cantiques des Saints qui adoroient Dieu à cause des jugemens qu'il avoit exercés contre cette prostituée. Il vit ensuite le Ciel ouvert, et il parut un cheval blanc. Celui qui étoit dessus s'appeloit le Fidelle et le Véritable qui juge et qui combat justement. Ses yeux étoient comme une flamme de feu. Il y avoit sur sa tête plusieurs diadêmes. Il étoit vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appeloit le Verbe de Dieu. Les armées du Ciel le suivoient sur des chevaux blancs, vêtus d'un lin blanc et pur. Il sortoit de sa bouche un épée tranchante, et il avoit ce nom écrit sur son vêtement et sur sa cuisse: Le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs. St. Jean vit aussi descendre un Ange qui avoit la clef de l'abyme et une grande chaîne en sa main. Il prit le dragon et l'enchaîna, et l'ayant jeté dans l'abyme, il ferma l'abyme, et le scella sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les Nations, jusqu'à ce que mille ans fussent

accomplis, après lesquels il doit être délié pour un peu de temps. St. Jean vit ensuite les ames de ceux qui avoient eu la tête coupée pour le témoignage qu'ils avoient rendu à JÉSUS, et qui n'avoient point adoré la bête ni son image, qui devoient vivre et régner avec J. C. Après que mille ans seront accomplis Satan sera délié et délivré de sa prison, et il en sortira pour séduire les Nations qui sont aux quatre coins du monde, pour les assembler au combat et environner le camp des Saints et la ville chérie de Dieu. Mais il descendit du Ciel un feu envoyé de Dieu qui les dévora, et le diable qui les séduisoit fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où la bête et les faux Prophètes seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles. St Jean vit alors un grand trône d'une blancheur éclatante, et la majesté de celui qui étoit assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent, et ils disparurent. Il vit les morts grands et petits qui comparurent devant Dieu, et un autre livre fut ouvert, qui étoit le livre de vie, et les morts furent jugés sur ce qui étoit écrit dans ce livre selon leurs œuvres. La mer, la mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avoient, et l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu avec tous ceux qui n'étoient point écrits au livre de vie. St. Grégoire dit que ce dragon que l'Ange enchaîne dans l'abyme, est le démon que Dieu chasse du cœur des bons, et qu'il tient enchaîné dans le cœur des méchans qui ont de mauvais desseins contre les serviteurs de J. C. sans qu'ils puissent les exécuter. Mais Dieu donne ensuite, dit ce St. Père, la puissance à ce dragon de sortir de l'abyme, lorsqu'il permet, pour le bien des Saints, que l'envie des méchans passe au-dehors, et qu'ils attaquent les bons avec une violence ouverte. Il est difficile de trouver une explication claire pour les autres circonstances que ces images nous mettent devant les yeux. Mais ce qui est assuré, c'est qu'elles nous représentent ou la puissance de J. C. dans sa gloire, ou le pouvoir du démon sur les méchans, ou l'effroi avec lequel ils paroîtront devant le trône de J. C. ou la sévérité avec laquelle ce grand Juge examinera ce qu'il y a de plus caché dans le fond des cœurs. Ainsi toutes ces instructions, dont l'obscurité même est édifiante, nous doivent porter à entendre avec plus de respect, et à pratiquer avec plus de soin, cet avis si clair de J. C. dans l'Evangile: Prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par les inquiétudes de cette vie, et que ce dernier jour ne vous surprenne. Veillez et priez toujours, afin que vous soyez jugés dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront alors, et de comparoître avec confiance devant le Fils de l'homme.

St. Jean voit la nouvelle Jérusalem.

APRÈS la ruine de Babylone, St. Jean vit un ciel nouveau et une terre nouvelle. Il vit la Ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui venant de Dieu descendoit du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux. Il entendit une forte voix qui venoit du trône et qui disoit: Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu demeurant avec eux sera leur Dieu. Dieu essuyera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus. Les pleurs, les cris et les travaux cesseront, parce que ce qui a précédé sera passé. Alors un Ange transporta St. Jean en esprit sur une montagne élevée, et il lui montra la sainte Jérusalem qui descendoit du ciel, venant de Dieu. Elle étoit environnée de la clarté de Dieu. Elle avoit une muraille fort élevée où il y avoit douze portes et douze Anges, un à chaque porte, où il y avoit aussi des noms écrits, qui étoient les noms des douze Tribus des enfans d'Israël. Il y en avoit trois à l'Orient, trois au Septentrion, trois au Midi, et trois à l'Occident; et la muraille avoit douze fondemens,

où sont les noms des douze Apôtres de l'Agneau. Celui qui parloit avec St. Jean avoit une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et les murailles. La ville en son assiette est quarrée, et elle est aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne, et il la trouva de douze mille stades. Il en mesura aussi la muraille, qui est de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, tel que paroissoit cet Ange. Cette muraille étoit bâtie de jaspe, et la ville étoit d'un or pur, semblable à un crystal très-clair. Les fondemens de la muraille de la ville étoient ornés de toutes sortes de pierres précieuses, et les douze portes étoient douze perles. Chaque porte étoit faite de l'une de ces perles. St. Jean dit qu'il n'y vit point de Temple, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le Temple. Cette ville n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil ou par la lune, parce que c'est la gloire de Dieu qui l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe. Les portes n'en seront point fermées à la fin de chaque jour, parce qu'il n'y aura point là de nuit. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination ou le mensonge, mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. Il vit encore un fleuve d'une eau vive, brillante comme du crystal, qui sortoit du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville, des deux côtés du fleuve, il y avoit l'arbre de vie qui portoit douze fruits, qui donne son fruit chaque mois; et les feuilles de cet arbre sont pour guérir les Nations. Il n'y aura plus là d'anathème, mais le trône de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront; ils verront son visage, et son nom sera écrit sur leurs fronts. Aussi-tôt après JÉSUS dit à St. Jean: Je m'en vais venir bientôt, et j'ai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Heureux ceux qui lavent leurs vêtemens dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes. Comme l'image de la punition des méchans est si effroyable et si diversifiée dans tout ce livre, aussi rien n'est si consolant que la représentation de cette Jérusalem céleste, et de la récompense éternelle que Dieu donne aux bons. Combien les travaux de cette vie nous doivent-ils être précieux, disent les Saints Pères, puisqu'ils sont comme l'or dont nous achetons cette gloire que notre esprit ne sauroit comprendre? Les véritables Chrétiens ont toujours soupiré vers cette céleste Jérusalem; et sachant que leurs ames, selon la parole de l'Ecriture, sont les pierres vivantes de cet édifice sacré, ils ont agréé qu'elles fussent taillées et comme polies en ce monde par le ciseau des afflictions et de la souffrance. Ils ont toujours eu un des yeux de leur foi abaissé vers cet abyme de feu et de soufre dont il est parlé en divers endroits de ce livre; et l'autre élevé vers cette cité éternelle où les hommes seront heureux de la félicité de Dieu même. Ils ont repassé souvent dans leur cœur cette excellente parole de St. Augustin: Aimez les biens que vous promet le Tout-puissant; craignez les maux dont il vous menace; et alors vous mépriserez toutes les promesses et toutes les menaces du monde.

Fin des Figures du Nouveau Testament.

ABRÉGÉ DE LA CHRONOLOGIE SAINTE,

Pour servir d'instruction à ceux qui liront ces Figures.

CHAPITRE PREMIER.

De la division des âges du Monde.

On peut dire à ceux qui ne veulent pas s'embarrasser dans des recherches exactes, ni dans des études à fond de la Chronologie, mais seulement en avoir une vue générale, que comme la semaine se divise en sept jours, tout le temps aussi depuis la création du monde jusqu'à maintenant, se divise en sept âges.

Le premier âge a commencé avec le monde et s'est terminé au Déluge, et il comprend 1656 ans, un mois et vingt-six jours.

Le second âge a commencé à la fin du Déluge, c'est-à-dire à l'an 1657, et s'est terminé à la vocation d'Abraham, qui est arrivée en 2083, et il comprend 426 ans 4 mois et 18 jours.

Le troisième âge a commencé à la vocation d'Abraham et s'est terminé à la délivrance du peuple Juif de l'Egypte, arrivée l'an 2517, et il comprend 430 ans tout juste.

Le quatrième âge a commencé à la sortie du peuple Juif de l'Egypte, et s'est terminé à la fondation du Temple de Salomon, arrivée en l'an 2992, et il comprend 479 ans et 17 jours.

Le cinquième âge a commencé à la fondation du Temple, et s'est terminé à la fin de la captivité des Juifs, arrivée en l'an 3468, lorsque Cyrus leur permit de s'en retourner, et il comprend 476 ans.

Le sixième âge a commencé à la liberté que Cyrus accorda aux Juifs, et s'est terminé à la naissance de Jesus-Christ, arrivée en 4000. Ainsi il comprend 532 ans.

Le septième âge enfin a commencé à la naissance de Jesus-Christ, et se terminera à la fin du monde.

CHAPITRE II.

Du premier âge.

Pour dire un mot de chacun de ces sept âges, on peut voir ce qui s'est fait dans le premier par cette petite Table recueillie de ce que l'Ecriture nous apprend de ces premiers temps, et qui marque la naissance et la mort de nos premiers pères.

Table du premier âge du Monde.

	Est né l'an du monde.	A engendré l'an de sa vie.	A vécu après avoir engendré	A vécu en tout.	Est mort l'an du monde.
1 Adam.	1	130	800	930	930
2 Seth.	130	105	807	912	1042
3 Enos.	235	90	815	905	1140
4 Caïnan.	325	70	840	910	1235
5 Malaléel.	395	65	830	895	1290
6 Jared.	460	162	800	962	1422
7 Enoch.	622	65	300	365	987
8 Mathusala.	689	187	782	969	1656
9 Lamech.	874	182	595	777	1651
10 Noé.	1056	500	450	950	2006
Le DÉLUGE a commencé	L'an du monde 1656.	De la vie de Noé 600.	a duré un an.		A fini l'an 1657.

Ont vécu ensemble.

Adam	Seth	Enos	Caïnan	Malaléel	Jared	Enoch	Mathusala	Lamech
Avec 800								
695	Avec 807							
695	717	Avec 815						
535	647	745	Avec 840					
470	582	680	775	Avec 830				
308	365	665	365	365	Avec 365			
243	355	453	748	603	735	Avec 300		
56	168	266	361	416	548	113	Avec 777	
		84	179	234	366		600	Avec 595

Tout est clair dans cette Table. On y voit l'âge des dix premiers Patriarches. On voit le temps auquel ils sont nés ; celui auquel ils ont commencé d'avoir des enfans ; combien ensuite ils ont vécu d'années, et quel âge ils avoient quand ils sont morts. L'Ecriture a marqué précisément toutes ces circonstances, et c'est d'elle qu'on a pris ce qui est ici. C'est par elle que l'on reconnoît que le Déluge est arrivé l'an 1656 du monde, puisqu'il est arrivé l'an 600 de Noé, qui est né l'an 1056 du monde.

Le Déluge dura une année entière, puisque l'Ecriture dit que Noé avoit 600 ans lorsqu'il entra dans l'Arche, et qu'il en avoit 601 lorsqu'il en sortit. On voit même, par le détail que l'Ecriture remarque, que l'année alors étoit de douze mois comme nos années d'aujourd'hui. Mais il faut encore faire voir combien tous ces saints Patriarches ont vécu de temps les uns avec les autres.

CHAPITRE III.

Du second âge du Monde.

Nous avons déjà dit que ce second âge du monde commence à la fin du Déluge, et qu'il se termine à la vocation d'Abraham ; qu'ainsi ayant commencé l'an 1657 du monde, et étant fini l'an 2083, il comprend en tout 426 ans. On peut voir dans la Table suivante quel a été le nombre des années des dix autres Patriarches qui ont suivi ceux du premier âge, et durant combien d'années ils ont vécu l'un avec l'autre.

Tableau du second âge du Monde.

	Est né l'an du monde	A engendré l'an de sa vie	A vécu après avoir engendré	A vécu en tout	Est mort l'an du monde.
1 Sem	1558	100	500	600	2158
2 Arphaxad	1658	35	303	338	1996
3 Salé	1693	30	403	433	2126
4 Heber	1723	34	430	464	2187
5 Phaleg	1757	10	209	239	1999
6 Rehu	1787	32	207	239	2026
7 Sarug	1819	30	200	230	2049
8 Nachor	1849	29	119	148	1997
9 Tharé	1878	150	75	205	2083
10 Abraham	2008				
Abraham est venu en la terre de Chanaan âgé de 75 ans	L'an du mond. 2083.				

Ont vécu ensemble.

Noé	Sem	Arphaxad	Salé	Heber	Phaleg	Rehu	Sarug	Nachor	Tharé
Avec	Avec	Avec	Avec	Avec	Avec	Avec	Avec	Avec	Avec
448									
348	500								
313	465	303							
273	435	253	403						
249	401	239	369	430					
219	371	209	339	400	209				
187	339	177	307	368	177	207			
157	309	147	277	348	147	177	200		
128	280	118	248	309	118	148	171	119	
	150		118	179		18	41		75

Tout paroît clair dans cette Table. On voit dans les quatre premiers de ces Patriarches, que les années de la vie de l'homme étoient déjà abrégées de la moitié ; et dans les six autres, qu'elles étoient encore devenues plus courtes de la moitié que les années de ces quatre qui les précédoient ; et la Table suivante nous fera voir encore combien de temps ils ont vécu les uns avec les autres.

CHAPITRE IV.

Du troisième âge du Monde.

On a déjà dit que ce troisième âge du monde commençoit à la vocation d'Abraham, arrivée en 2083 ; et qu'il se terminoit à la sortie du peuple Juif de l'Égypte, qui est arrivée 430 ans ensuite. On peut voir dans la Table suivante une partie de ce qui est arrivé de plus considérable alors.

Table du troisième âge du Monde.

	Ans du monde.	Depuis le Déluge.	Depuis la sortie d'Abraham.	Avant l'Exode.	Avant J. C.
Abraham vient en Chanaan, Tharé étant mort.	2083	427	0	430	1921
Ismaël naît l'an d'Abraham 86.	2094	438	11	419	1910
Isaac naît l'an d'Abraham 100.	2108	452	25	405	1896
Isaac est sevré à 5 ans, et Ismaël chassé.	2113	457	30	400	1891
Isaac prend Rebecca pour femme à l'âge de 40 ans.	2148	492	65	365	1856

	Ans du monde.	Depuis le Déluge.	Depuis la sortie d'Abraham.	Avant l'Exode.	Avant J. C.
Jacob naît l'an d'Isaac 60.	2168	512	85	345	1836
Abraham meurt en son an. 175, après la naissance de Jacob 15 ans.	2183	527	100	330	1821
Ismaël meurt âgé de 137 ans.	2231	575	148	282	1773
Jacob fuit à Laban âgé de 77 ans; il le sert 20 ans.	2245	589	162	268	1759
Il épouse Lia et ensuite Rachel l'an de sa vie 84.	2252	596	169	261	1752
Lévi naît de Lia.	2255	599	172	258	1749
Joseph de Rachel.	2259	603	176	254	1745
Jacob retourne à son père, après avoir servi 20 ans chez Laban.	2265	609	182	248	1739
Joseph est vendu étant âgé de 16 ans, et sert Putiphar pendant 14.	2276	620	193	237	1728
Isaac meurt 12 ans après la vente de Joseph.	2288	632	205	225	1716
Joseph est présenté à Pharaon âgé de trente ans.	2289	633	206	224	1715
Jacob descend en Egypte, âgé de 130 ans.	2298	642	215	215	1706
Jacob meurt âgé de 147 ans, en ayant demeuré 17 en Egypte.	2315	659	238	198	1689
Joseph meurt, après avoir commandé en Egypte 80 ans.	2309	713	286	144	1635
Lévi meurt.	2392	736	309	121	1612
Aaron naît.	2430	774	347	83	1574
Moses ou Moyse naît.	2433	777	350	80	1571
Il s'allie à Jéthro, et le sert 40 ans.	2473	817	390	40	1531
EXODE.	2513	857	430	0	1491

Tout ce qui est marqué dans cette Table est pris de l'Ecriture même, et ainsi on n'en peut douter. On peut seulement faire cette réflexion sur toutes les Tables précédentes, que comme Adam a vécu 56 ans avec Lamech; Lamech 93 avec Sem; Sem 50 avec Isaac; et Isaac 33 avec Lévi, qui a été le père ou l'aïeul de la mère de Moyse, nommée Jocabel, et laquelle assurément Lévi avoit vue, il est visible que Moyse n'a rien écrit qui ne fût encore dans la mémoire de tous les hommes, puisqu'il n'étoit éloigné d'Adam que de quatre ou cinq générations. Jacob de même a vécu avec ceux qui en avoient connu d'autres qui avoient vu le Déluge, lequel par conséquent il ne pouvoit pas ignorer, comme on ne pouvoit pas ignorer au temps du Déluge tout ce qui s'étoit passé à la création du monde, puisqu'il y avoit beaucoup de gens qui en avoient vu d'autres qui avoient connu Adam même. Ainsi Adam ne pouvoit être inconnu à Noé et à Sem, ni ceux-ci à Abraham ou à Jacob, ni Jacob à Moyse, principalement en un temps où il n'y avoit point d'autres histoires où les hommes pussent s'appliquer, ou de quoi ils pussent s'entretenir.

CHAPITRE V.

Du quatrième âge du Monde.

Ce quatrième âge, comme nous avons déjà vu, a commencé à la sortie des Juifs de l'Egypte, c'est-à-dire en l'année 2513, et s'est terminé à la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire en 2992. Ainsi cet intervalle a été de 479 ans, qu'on peut diviser en la manière que l'on peut voir dans cette Table, qui apprend quels ont été les conducteurs du peuple de Dieu, depuis Moyse jusqu'à Salomon.

Table du quatrième âge du Monde.

Ans du monde.			*Ans Avant J. C.*
2553	Moyse mort l'an depuis la sortie	40 ans.	1451
2559	Depuis la mort de Moyse jusqu'au repos donné par Josué, il y a	6 ans.	1445
2599	De là jusqu'à la paix donnée par Othoniel	40 ans.	1405
2679	De là à la paix donnée par Aod	80 ans.	1325
2719	De là à la paix donnée par Débora	40 ans.	1285
2759	De là à la paix donnée par Gédéon	9 ans.	1245
2768	Gédéon étant mort, les enfans d'Israël adorèrent Baal durant quelques années, comme pourroit être	9 ans.	1236
2771	Ensuite Abimelech gouverna le peuple	3 ans.	1233
2794	Thola	23 ans.	1208
2816	Jaïr	22 ans.	1188
2822	Jephté	6 ans.	1182
2829	Abesan	7 ans.	1175
2849	Ahialon	10 ans.	1164
2847	Abdon	5 ans.	1157
2887	Héli	40 ans.	1117
2909	Samuel	21 ans.	1095
2949	Saül	40 ans.	1055
2989	David	40 ans.	1015
2992	Les fondemens du Temple furent jetés au commencement de l'année 4 de Salomon	4 ans.	1012
	Somme.	480	

Il n'y a rien dans cette Table qui ne soit pris de l'Ecriture Sainte. On ne voit point qu'il y soit parlé de Samson, lequel apparemment a fait des actions d'une force si extraordinaire sous Héli; ou bien il faut prendre la moitié des années d'Héli, c'est-à-dire vingt, pour les donner à Samson, comme ont fait plusieurs.

CHAPITRE VI.

Du cinquième âge du Monde.

Plus on s'éloigne de la création du monde, plus on trouve d'obscurité pour régler les temps dans les Ecritures Saintes; mais on peut en récompense trouver plus de lumière dans les écrits des Auteurs profanes. Ce cinquième âge du monde commence, comme nous avons dit, à la fondation du Temple de Salomon, qui se fit en 1992, et se termine à la fin de la captivité des Juifs, qui arriva sous le roi Cyrus l'an 3486. Ainsi cet âge comprend 476 ans. Le Temple fut 7 ans et demi à bâtir, et il fut dédié l'an 3001, qui ouvroit le quatrième millénaire du monde. Salomon a régné 40 ans, et est mort l'an du monde 3029, 975 ans avant J. C. Mais il n'est pas croyable combien la division de son royaume entre les rois de Juda et d'Israël qui arriva après sa mort, cause d'embarras dans la Chronologie; et de très-habiles gens ont bien eu de la peine à accorder toutes les difficultés qui s'y rencontrent. Pour les éclaircir le plus nettement qu'il se pourra, on mettra ici une double Table; l'une des rois de Juda, et l'autre des rois d'Israël; entre lesquelles on marquera les années depuis Salomon,

Table des Rois de Juda et d'Israël.

Ans du monde.	Rois de Juda.	Ans du règne.	Ans de la mort de Salomon, et de la division des dix Tribus.	Ans du règne.	Rois d'Israël.	Ans avant J. C.
3029	ROBOAM régna 17 ans.	1	Tribus.	1	JÉROBOAM régna 22 ans.	975
3046	ABIA, l'an 18 de Jéroboam, succède à son père, & régne 3 ans.	17		17		958
		1		18		
		2		19		
3049	ASA, la 20 année de Jéroboam, succède à son père, et régne 41 ans.	3		20		955
		1	20	21		
		2		22. 1	NADAB, la 2 année d'Asa, succéda à son père Jéroboam, et règna 2 ans.	
		3	23	1. 2	BAASA, la 3 année d'Asa, usurpa le Royaume, et régna 24 ans.	
		26	46	24. 1	ELA succède à Baasa son père, l'an 26 d'Asa, et régne 2 ans.	
		27		2	ZAMBRI, l'an 2 d'Ela, le 27 d'Asa, prend le Royaum. et régne 7 jours.	
		28		1	AMRI est établi Roi par le peuple,	
				2	et régne 12 ans.	
		29		3		
		30		4		
		31	50	5		
		38	58	1. 12	ACHAB succède à son père, l'an 38 d'Asa, et régne 22 ans.	918
3090	JOSAPHAT succède à Asa son père, l'an 4 d'Achab, et régne 25 ans.	41	62	4		
		1		5		914
3106	JOSAPHAT, à l'exemple d'Achab, établit JORAM son fils Viceroi.	17	78	21. 1	Achab, l'an 17 de Josaphat, établit son fils OCHOSIAS Viceroi, et	898
		18	80	22. 2	gouverne le roy. pendant 2 ans.	
3108		19		1	JORAM fils d'Achab, après la mort	896
					d'Ochosias son frère, lui succède,	
					l'an de Josaphat 18, et régne 12 ans.	
3112	JOSAPHAT, déjà âgé, fait part à JORAM son fils, qu'il avoit déjà établi Viceroi, de sa puissance royale, l'an 5 de Joram roi d'Israël.	23. 1	84	5		892
3119	OCHOSIAS succède à son père l'an 12 de Joram fils d'Achab, et régne un an.	1. 8	91	12		885
3120	ATHALIE occupe le royaume pendant six ans.	1		1	JÉHU est sacré Roi par un Prophète, et régne 28 ans. Ce fut lui qui tua Ochosias roi de Juda, avec Joram roi d'Israël.	884

Ans du monde.	Rois de Juda.	Ans du règne.	Ans de la mort de Salomon et de la division des dix Tribus.	Ans du règne.	Rois d'Israël.	Ans avant J. C.
		6		6		
3126	JOAS, âgé de 7 ans, est montré au peuple par le Grand-Prêtre Joaida. Il est sacré la 7 année de Jehu, et régne 40 ans.	1		7		878
			98			
		22		28		857
3147		23	120	1	JOACHAS succède à Jehu son père, l'an 23 de Joas roi de Juda, et régne 17 ans.	856
3148						
		37		1		
3163		38	135	2. 27	JOAS, fils de Joachas, est associé au royaume l'an 37 de Joas, et régne pendant 16 ans.	842
3165	AMASIAS succède à son père l'an 2 de Joas roi d'Israël, et régne 29 ans.	40. 1		3		839
3168		4	140	6. 1	JÉROBOAM II fut établi cette année Roi par Joas son père, lorsqu'il alla faire la guerre au roi de Syrie.	836
3179		15	151	16. 1 1.	Mais l'année 15 d'Amasias, Joas étant mort, l'Ecriture dit que Jéroboam régna au lieu de lui 41 ans.	825
3194	OZIAS ou AZARIAS, après que que son père eut été tué, régna la 27 année de Jeroboam II, et son règne dura 52 ans.	29 1	165	15. 1627		
		26	191	41	Après la mort de Jéroboam tout fut en trouble; et il y eut un interrègne de 12 ans.	
		27		1		
3232		38	203	12. 1	ZACHARIAS, après cet interrègne, régna 6 mois.	772
		39			SELLUM, ayant tué Zacharias l'an 39 d'Ozias, régna un mois.	
3233		40	205	1	MANAHÉ tua Sellum, et régna 10 ans par le secours de Phul, roi des Assyriens.	771
3242		49	214	10	PHACEÏA succède à Manahé son père, l'an 50 d'Ozias, et régna 2 ans.	162
		50		1		
		51		2		
		52	216	1	PHACÉE, fils de Romélie, ayant tué Phacéia, régne 20 ans.	739
3245	JOATHAN succéda à Ozias l'an 2 de Phacée, et régna 16 ans.	1	218	2		

Ans du monde.	Rois de Juda.	Ans du règne.	Ans de la mort de Salomon, et de la division des dix Tribus.	Ans du règne.	Rois d'Israël.	Ans avant J. C.
		16		7		742
3262	ACHAS succéda à Joathan son père l'an 17 de Phacée, et régna 16 ans.	1	234	18		
		2		19		
		3		20		
3265		4	237	1	OZÉE, fils d'Ela, ayant tué Phacée, régna en sa place; mais les grands troubles causèrent un interrègne de 9 ans, après lequel il reprit le royaume.	739
		.		.		
		.		.		
		.		.		
		.		.		
		.		.		
		12	245	9		
		13		1		
		.		2		
		.		3		
3277	EZÉCHIAS fut associé au roy. par Achas son père, et régna 29 ans.	1. 16	249	4		727
		.		.		
		.		.		
3283		9	254	6	L'an 9 d'Osée et le 6 d'Ezéchias, Salmanasar prit Samarie après un siége de 3 ans, et emmena les dix Tribus captives. Ainsi finit le royaume d'Israël, après avoir duré 254 ans depuis sa division d'avec celui de Juda.	721

Suite des Rois de Juda après la ruine de Samarie.

		Ans avant J. C.		Ans du monde.		
3284	IL paroît par la Table précédente, que Samarie fut prise l'an 6 d'EZÉCHIAS.	720			Juda et Jérusalem de l'idolâtrie.	
3291	SENNACHERIB, roi d'Assyrie, vint attaquer Ezéchias l'an 14 de son règne. Ce fut en ce temps qu'Ezéchias, étant malade à la mort, fut miraculeusement guéri pour vivre et régner encore 15 ans, dont il fut assuré par le miracle qui arriva à l'horloge d'Achas.	713		3381	L'an 18 de son règne il célèbre une Pâque solennelle.	623
				3394	Ayant entrepris légérement la guerre contre Necao, roi d'Egypte, il y fut tué, et toute la joie de Juda fut changée en deuil. Après la mort de Josias, le peuple sacra son fils Sellum, autrement nommé Joachas.	610
3295	Un Ange tua toute l'armée de Sennacherib.	709				
3306	EZÉCHIAS meurt l'an 29 de son règne. MANASSÉS son fils lui succède âgé de 12 ans, et il en régna 55. Manassés fut pris et mené en Babylone l'an 22 de son règne; mais l'affliction l'ayant fait rentrer dans lui-même, il fut touché de pénitence, et Dieu le ramena aussi-tôt à Jérusalem, où il régna encore 33 ans; et ce fut durant ce temps qu'arriva l'histoire de JUDITH.	698			Nécao, roi d'Egypte, revenant d'Assyrie, déposa Joachas, qui n'avoit régné que trois mois, et mit son frère aîné Eliakim Roi à sa place, changeant son nom, et l'appelant JOAKIM ou *Joachim*, et amena avec lui Joachas captif en Egypte, où il mourut.	
				3398	Cette année, Nabuchodonosor roi de Babylone, prit Joakim captif pour l'emmener en Babylone; puis l'ayant relâché sous de très-dures conditions, il le laissa à Jérusalem, où il demeura comme son vassal; et il emporta une partie des vases du Temple avec quelques enfans du sang royal et des meilleures conditions, entre lesquels	606
3361	MANASSÉS meurt.	643				
3363	AMON son fils régna après lui 2 ans. Il est tué par la trahison des siens.	641				
3370	JOSIAS son fils, âgé de 8 ans, est établi Roi après lui, et régna 31 ans.	634				
3374		630				
3380	L'an douze de son règne, il purifia	624				

furent

Ans du monde.

furent Daniel et ses compagnons. Et c'est d'ici qu'il faut commencer à compter les 70 années de la captivité.

Joakim ayant été tué par les Babyloniens et jeté sans être enseveli, son frère *Conias* ou *Jechonias* régna durant trois mois à Jérusalem, et Nabuchodonosor l'emmena à Babylone avec sa mère et les plus grands de sa Cour, entre lesquels furent Ezéchiel et Mardochée oncle d'Esther, et toutes les richesses de Juda et tous les vases du Temple qui étoient restés.

Il établit son oncle Roi, en changeant son nom en celui de SÉDÉCIAS.

Sédécias régna à Jérusalem 11 ans.

L'an 11 de Sédécias, Jérusalem fut saccagée par les Babyloniens. Sédécias fut pris lorsqu'il s'enfuyoit. On tua ses enfans en sa présence; on lui creva les yeux, on le chargea de chaines et on le mena à Babylone: par où fut accomplie la parole du Prophète qui disoit qu'il seroit mené à Babylone, et que néanmoins il ne la verroit pas. On brûla son palais, on détruisit le Temple, on abattit les murs de Jérusalem, et on emmena tout le peuple de Juda en Babylone, où il demeura jusqu'à l'an du monde 3468.

Ans avant J. C.

CHAPITRE VII.

Du sixième âge du Monde.

ON a pu voir dans la Table précédente ce qui s'étoit passé de plus mémorable dans les 476 ans durant lesquels a duré le cinquième âge du monde, que nous avons dit se terminer à la fin de la captivité des Juifs, arrivée en l'an 3468 du monde, 536 ans avant l'ère commune de JESUS-CHRIST. Ce sixième âge maintenant commence à la fin de cette captivité et se termine à la naissance de J. C. arrivée l'an 4000 du monde. On peut voir dans la Table suivante ce qui s'y est passé de plus remarquable.

Table de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le sixième âge du Monde.

3468	CYRUS étant devenu maître de tout l'Orient, permet aux Juifs de retourner en Judée et de rebâtir le Temple. Ils le font sous la conduite de Zorobabel et du souverain Prêtre Jésus, et les plus pauvres d'entre eux obtiennent quelque gratification pour faire ce voyage.	536
3475	CYRUS meurt âgé de 70 ans, après avoir tenu la monarchie de tout l'Orient durant 7 ans. Son fils Cambyse lui succède, et régne 7 ans et 7 mois, après lesquels le mage Smerdis usurpa le royaume. Mais cinq mois après sept Seigneurs ayant conspiré contre lui le tuèrent, et l'un d'eux nommé DARIUS HYSTASPES fut reconnu de tous les autres pour Roi. C'est l'ASSUÉRUS sous lequel arriva l'histoire d'Esther. Il régna 36 ans.	529 521
3519	A Darius succéda Xerxès son fils, qui régna 12 ans; et son fils ARTAXERXÈS qui lui succéda, en régna 48. Ce fut la septième année du règne de cet Artaxerxès	485
3537	appelé *Longuemain*, qu'ESDRAS ayant obtenu du Roi des Lettres patentes, retourna en Judée avec beaucoup de monde pour y rétablir la République.	467
3550	La 20e année du règne du même Artaxerxès, NÉHÉMIAS obtient de lui le pouvoir de rétablir les murs de Jérusalem; et c'est de cette année que l'on commence à compter les LXX SEMAINES de Daniel.	454
3562	Malachie le dernier des Prophètes exhortoit en ce temps-là le peuple à retourner à Dieu, et semble avoir été du même temps que Néhémias, qui retourna vers cette année chez le roi de Perse, comme il le lui avoit promis.	442
3580	XERXÈS II succède à son père Artaxerxès, et au bout d'un an fut tué par son frère SECUNDIANUS qui régna 7 mois.	424
3581	OCHUS second fils d'Artaxerxès s'empare du royaume, fait mourir Secundianus en le précipitant dans une fosse pleine de cendres, et se fait appeler Dariæus ou Darius Nothus. Il régna 19 ans.	423
3600	ARTAXERXÈS MNEMON son fils aîné lui succède, contre lequel le jeune Cyrus son cadet fait la guerre. Il régna 43 ans.	404
3643	OCHUS II succède à son père Mnemon, et fait tuer son frère naturel Arsamès qui lui disputoit l'Empire, après quoi il prit le nom d'Artaxerxès III. Il régna 23 ans.	361

3666 *Ans du monde.*	Ochus fut tué par Bagoas, capitaine de ses gardes et Egyptien de nation, qui en vengeance de ce qu'il avoit tué Apis le dieu des Egyptiens, fit manger aux chats son corps haché par morceaux, et de ses os fit des manches de couteaux pour marquer sa cruauté. Bagoas tua aussi tous ses enfans, hors Harsès le plus jeune qu'il mit sur le trône, et au bout de deux ans le tua encore avec ses enfans.	338 *Ans avant J. C.*
4568	La maison royale étant ainsi éteinte, Bagoas établit roi Codomanus qui régna 6 ans; et pour se donner plus d'autorité prit le nom de Darius, contre lequel Alexandre fit la guerre.	336
3670	Alexandre le Grand ayant défait ce Darius, dernier roi de Perse, devint maître de tout l'Orient, et en six années y fit tant de conquêtes, que Daniel dans ses visions mystérieuses le compare à un léopard qui a des ailes.	334
3681	Alexandre étant mort, ses favoris partagèrent entre eux tout son royaume. PTOLEMÉE devint roi d'Egypte, et SÉLÉUCUS régna en Babylone et en Syrie. Les autres ne font rien à l'Histoire sainte.	323
3719	Ptolemée surnommé *Soter*, n'ayant régné que peu de mois, établit sur le trône son fils PHILADELPHE, et se constitua capitaine de ses gardes, disant qu'il étoit plus honorable d'avoir un fils Roi que de régner soi-même. C'est dans ces entre-temps, c'est-à-dire avant la mort du père, et sous le règne du fils, que fut faite la version Grecque des soixante-dix Interprètes; ce qui est cause que divers Auteurs la mettent sous l'un ou sous l'autre de ces Rois; mais elle fut faite par les soins de DÉMÉTRIUS PHALÉRUS, qui ramassa jusqu'à 200000 volumes dans la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie.	285
3758	Philadelphe, après avoir régné 40 ans depuis la mort de son père, mourut par ses excès d'intempérance. Son fils *Ptolemée Evergette* lui succéda, et ayant régné 25 ans, laissa le royaume à PHILOPATOR son fils, ainsi appelé par antiphrase parce qu'il haïssoit fort son père, qu'il tua même, selon l'opinion de quelques Auteurs.	246
3783	PTOLEMÉE-PHILOPATOR régna 17 ans en Egypte. Ce fut lui qui tourmenta étrangement les Juifs d'Alexandrie, pour les détourner du culte du vrai Dieu. Plusieurs en effet lui cédèrent, d'autres se rachetèrent de ses vexations par argent; ceux qui voulurent demeurer fermes dans la Loi de Dieu, furent traités avec la rigueur que l'on peut voir dans le second Livre des Machabées.	221
3800	Ptolemée-Philopator étant mort, laissa un fils de quatre ans, nommé PTOLEMÉE-ÉPIPHANES, qui régna 24 ans, et qui tourmenta aussi les Juifs pour les détourner de leur religion, comme on peut voir dans Daniel, ch. 11, et au second liv. des Machabées. ANTIOCHUS surnommé le GRAND, qui étoit roi de Syrie, ayant su la mort de Ptolemée-Philopator, viola l'alliance qu'il lui avoit jurée, et se joignant avec Philippe roi de Macédoine, ils résolurent ensemble de dépouiller le petit Epiphanes de son royaume, et de le partager entre eux. La Judée durant ce temps-là fut dans des vexations continuelles.	204
3816	Antiochus le Grand ayant été tué par les Barbares, en voulant piller le Temple de Jupiter en Elimaïde, laissa le Royaume à son fils SÉLÉUCUS-PHILOPATOR, qui régna douze ans. Il fit peu de chose, parce que les grands malheurs de son père, en combattant contre les Romains, laissèrent son royaume épuisé. C'est de ce Séléucus qu'il est parlé dans le second liv. des Machabées, où l'on dit de lui qu'à cause du respect qu'il avoit pour Onias le Grand-Prêtre, il fournissoit tous les ans ce qu'il falloit pour les sacrifices du Temple. Néanmoins Daniel l'appelle *Vilissimus et indignus decore regio.* Sur la fin de son règne, il se laissa persuader d'envoyer HÉLIODORE pour piller le trésor du temple de Jérusalem; et l'on peut dire que sa foiblesse donna naissance à tous les troubles et les séditions qui arrivèrent depuis, soit dans l'Etat, soit dans l'Eglise.	188
3829	ANTIOCHUS surnommé l'ILLUSTRE, c'est-à-dire *Epiphanes*, qui avoit été emmené pour ôtage à Rome, après la défaite de son père Antiochus le Grand, en sortit au bout de trois ans; et Démétrius fils de Séléucus fut envoyé à sa place. Comme Antiochus revenoit en Syrie, Héliodore, qui s'en vouloit faire Roi, tua Séléucus. Mais Eumène et Attalus, ayant chassé Héliodore, laissèrent Anthiocus-l'Illustre paisible roi de Syrie.	175
3831	Antiochus-l'illustre, la première année de son règne, ôta la souveraine Sacrificature à Onias, qui étoit d'une excellente piété, et la donna à l'impie Jason son frère,	173

Ans du monde.		*Ans avant J. C.*
	et l'année suivante il l'ôta encore à Jason, et la donna à Ménélaüs qui étoit aussi son frère, et qui lui en offroit plus d'argent. Deux ans après le bruit de la mort d'Antiochus s'étant répandu, lorsqu'il étoit allé contre l'Egypte, Jason troubla tout Jérusalem. Ce qui fit qu'Antiochus ayant défait les Egyptiens, traita ensuite la Judée avec d'horribles cruautés et en emporta tous les trésors.	
3836	Antiochus-l'Illustre, roi de Syrie, envoya Apollonius en Judée, qui tua en un jour de Sabbat tous ceux qui s'étoient assemblés pour les Sacrifices. Ce fut alors que Judas Machabée se retira lui dixième dans le désert, où il aima mieux vivre d'herbes que de se souiller des viandes impures qu'on immoloit de toutes parts.	163
3838	MATATHIAS bénit ses fils en mourant, et JUDAS MACHABÉE lui succède.	166
3840	Cette année mourut Antiochus-l'Illustre, roi de Syrie, lorsqu'il retournoit en désordre de Perse. Son fils ANTIOCHUS-EUPATOR lui succéda, et Lysias gouverna son royaume, qui fit la paix avec Judas Machabée ; mais elle fut bientôt rompue. Ce fut en ce temps qu'Eléazar ayant attaqué un éléphant sur lequel il croyoit que le Roi étoit, le tua, et fut accablé du poids de cette bête qui tomba sur lui.	164
3842	Eupator ayant pris Bethsure, va contre Jérusalem et fait la paix avec les Juifs ; mais l'ayant rompue, il fait abattre ses murailles, amène avec lui Ménélaüs, qu'il fit mourir comme le flambeau de toute la guerre, et met Alcime à sa place.	162
3843	DÉMÉTRIUS-SOTER, fils de Séléucus, s'étant échappé de Rome, vint à Antioche, fit tuer Antiochus et Lysias, et étant Roi, envoya en Judée Bacchide avec Alcime, auquel il assura la souveraine Sacrificature. Il y envoya ensuite Nicanor qui fit alliance avec Judas Macchabée ; mais l'ayant rompue, il fut tué bientôt après.	161
	Alcime et Bacchide étant revenus une seconde fois en Judée, Judas Machabée, après un grand combat, est tué, peu après avoir fait alliance avec les Romains. Son frère Jonathas fut élu à sa place Général des armées du peuple de Dieu. Bacchide le voulut tuer par surprise, mais il ne le put. Jean leur frère fut tué par trahison.	
3850	Ceux d'Antioche s'étant révoltés contre Démétrius, prirent un jeune homme, nommé Alexandre, qui se disoit fils d'Antiochus-l'illustre, et, soutenus des Rois leurs voisins, le mirent sur le trône.	154
3851	Cet Alexandre surnommé Ballés ou *Balas*, étant devenu maître de Ptolémaïde, envoya à Jonathas pour faire alliance avec lui, et l'établit dans la souveraine Sacrificature, qui étoit demeurée vacante depuis sept ans et demi par la mort d'Alcime ; et ainsi il a été le premier souverain Pontife de la race des Machabées. Démétrius arme contre Alexandre, mais Alexandre le défait, et Démétrius est tué.	153
3856	DÉMÉTRIUS fils aîné de Démétrius-Soter, voulant venger la mort de son père et posséder son Royaume, fait d'heureux progrès. Apollonius se joint à lui, et Démétrius l'envoie en Judée pour combattre les Juifs qui avoient fait alliance avec Alexandre. Jonathas et Simon combattent plusieurs fois contre lui.	148
3859	Alexandre ravage la Syrie ; Ptolemée, Philométor et Démétrius viennent au-devant de lui ; Ptolemée est blessé dans le combat ; Alexandre, peu de jours après, est tué par les siens, et Ptolemée ayant vu sa tête meurt.	145
3860	Démétrius étant enfin seul roi de Syrie, à cause de quoi il fut surnommé *Nicanor*, c'est-à-dire vainqueur, tout étoit assez paisible dans la Judée ; mais Jonathas attaquant la forteresse de Jérusalem, Démétrius le fait venir pour lui faire rendre compte de cette action. Jonathas fait toujours continuer le siége, et appaise Démétrius par ses présens.	144
3861	Démétrius-Nicanor ayant congédié ses vieilles troupes comme n'en ayant plus besoin, Triphon en prit occasion pour faire Roi le petit ANTIOCHUS surnommé LE DIVIN, qui étoit fils d'Alexandre. Il tâche d'avoir Jonathas pour ami, qui lui rend de grands services. Triphon voulant ensuite être Roi lui-même au lieu du jeune Antiochus, et craignant Jonathas, le surprend et le tue. SIMON est élu en sa place, tant pour commander l'Armée que pour être souverain pontife. Il bat souvent Tryphon, qui tue Antiochus surnommé le Divin, pour être paisible usurpateur de son royaume.	143
	Ce fut de cette année que les Juifs se voyant délivrés du joug des Gentils, l'on commença à compter les années par le pontificat de Simon.	

Ans du Monde.		Ans avant J. C.
3863	Démétrius étant entré avec ses gens dans la Médie pour se fortifier contre Tryphon, fut pris par le général de l'armée du roi de Perse et de Médie ; et les soldats ne pouvant plus souffrir Tryphon, se rendent à Cléopatre femme de Démétrius, laquelle se donne elle et son armée à son frère Antiochus surnommé *Soter* comme son père, ou *le Pieux*, appelé aussi *Sichète*, qui d'abord fit amitié avec Simon, et après cela la rompit honteusement, ayant envoyé contre lui Cendébéus, pendant qu'il s'attache à poursuivre Triphon. Triphon se retire dans Apamée, laquelle étant prise, il y fut tué ; et Simon, déjà cassé de vieillesse, envoie ses enfans contre Cendébéus, qu'ils défirent ; ce qui ne servit qu'à exciter la jalousie de Ptolemée son gendre contre le père et les enfans.	141
3869	Ainsi Simon, après avoir gouverné le peuple environ huit ans, fut tué en trahison par ce Ptolemée dans un festin. Il envoya des gens pour surprendre aussi JEAN son fils surnommé HIRCAN ; mais Jean ayant évité ce piége, fut établi souverain Pontife au lieu de son père. Et c'est là que finit l'histoire des Machabées et de tout le vieux Testament.	135
3897	*Jean Hircan* ayant administré la souveraine Sacrificature vingt-neuf ans, pendant lesquels il fit ouvrir le sépulcre de David où il prit trois mille talens, mourut, et laissa la souveraine autorité à Judas dit ARISTOBULE, qui fut le premier qui, depuis le retour de la captivité, prit le diadême et la qualité de Roi.	107
3899	Aristobule meurt, et Salomé sa femme fait régner au lieu de lui ALEXANDER JANNÆUS l'aîné de ses frères qu'il avoit fait mettre en prison.	105
3926	Alexander Jannæus meurt. Il avertit en mourant sa femme Alexandra de se rendre les Pharisiens amis, et par cette adresse elle établit Hircan son fils aîné dans la souveraine Sacrificature. ARISTOBULE le plus jeune vécut en particulier.	78
3935	Alexandra étant morte, il y eut de grandes guerres entre Hircan et Aristobule qui chassa son frère aîné, et fut maître de la Judée jusqu'à la victoire que Pompée y remporta.	69
3936	ANTIPAS ou Antipater, père d'Hérode, favorisa le parti d'Hircan et le rétablit dans son royaume ; mais Pompée qui l'y confirma et qui poursuivit Aristobule, étant irrité de ses violences contre son frère, ne voulut pas permettre à Hircan de porter le diadême. Il emmena avec lui à Rome Aristobule avec deux filles et deux fils, l'un nommé ALEXANDRE et l'autre ANTIGONE. Alexandre se sauva en chemin, revint en Judée où il excita bien des troubles ; et Aristobule s'étant sauvé ensuite de Rome avec son autre fils Antigone, il revint faire la guerre en Judée ; mais il fut fort blessé et présenté en cet état à Gabinius préfet de la Syrie, qui l'envoya à Rome avec ses enfans, que le Sénat renvoya, en ne retenant en prison que le père Aristobule.	65
3955	Les guerres civiles de Rome entre Pompée et César, portèrent César à renvoyer Aristobule en Judée, afin qu'il fît déclarer les Juifs pour César contre Pompée ; mais ceux du parti de Pompée le firent mourir par poison, et Pompée fit trancher la tête à Alexandre son fils à Antioche. Son autre fils Antigone venant à Rome, y représenta le malheur de son père et de son frère, se plaignant fort d'Hircan et d'Antipater. Mais Antipater gagna tellement l'esprit de César, qu'il établit Hircan souverain Pontife, et fit Antipater gouverneur de la Judée, qui ayant deux fils, PHASELUS et HÉRODE âgé alors de 25 ans, fit Phaselus gouverneur de tout le pays d'auprès de Jérusalem, et Hérode gouverneur de la Galilée.	49
3958	Hérode ayant tué un Juif nommé Ezéchias, chef d'un parti de voleurs qui ravageoient toute la Syrie, il fut cité devant Hircan, auprès duquel il se défendit avec tant de fermeté et de courage qu'il fut renvoyé absous.	46
3965	Antipater père d'Hérode, étant à table chez Hircan à Jérusalem, fut empoisonné par un nommé Malichus, qu'Hérode fit tuer ensuite pour venger la mort de son père ; et Antigone fils d'Aristobule, s'étant peu après jeté tout d'un coup dans la Judée, Hérode qui le repoussa fut honoré par Hircan d'une couronne.	42
3964	Pachorus roi des Parthes, étant venu en Judée, déposa Hircan, et établit Antigone fils d'Aristobule, pour être grand Sacrificateur. Il fit même mettre en prison Hircan et fit tuer Phaselus frère d'Hérode. Antigone fit couper les oreilles à Hircan, afin qu'il ne pût plus être grand Pontife ; et tout étant en paix par ce moyen dans la Judée, Pachorus amena Hircan avec lui. Ce qui fit qu'Hérode désespérant de tout, alla à Rome faire sa cour à Antoine qui l'aima, et Hérode fit tant par son crédit	40

Ans du monde.		Ans avant l'Ère commune de J. C.
	et par la faveur de César, qu'il obtint le nom de Roi, et qu'Antigone fut déclaré ennemi du Peuple Romain.	
3966	Ce fut ici la première année du règne d'Hérode, qui alla aussi-tôt en Judée faire la guerre à Antigone qu'il défit, et fut nommé Roi dans Jérusalem. Antigone fut mené captif à Antioche où il fut tué. Quelques mois après, Hérode importuné par les prières de Mariamne sa femme, établit Aristobule son frère, âgé de 17 ans, souverain Pontife, et le fit un peu après adroitement noyer lorsqu'il se baignoit. Hircan, ayant trouvé protection auprès du roi des Parthes, et voulant retourner en Judée, il y fut tué par Hérode à l'âge de 80 ans.	38
3976	Hérode va trouver César à Rhodes, qui le confirme dans le Royaume. Il fait à son retour mourir Mariamne sa femme, et un peu après Alexandra.	28
3987	Cette année Hérode commença à faire rebâtir le Temple de Jérusalem.	17
3993	Hérode va à Rome avec ses deux enfans Alexandre et Aristobule, pour les accuser devant Auguste et les faire mourir; mais Auguste le réconcilie avec ses enfans.	11
3999	Hérode, en ayant reçu le pouvoir d'Auguste, fait étrangler ses deux enfans Alexandre et Aristobule.	5
	Ce fut cette année que l'empereur Auguste ayant fait un édit pour faire la description de tout l'Empire Romain, St. Joseph alla avec la Ste. Vierge de Galilée à Bethléem.	

Et c'est ici que finit le sixième âge du Monde.

CHAPITRE VIII.

Du septième âge du Monde.

CE septième âge, comme nous avons dit, a commencé à la naissance de JESUS CHRIST notre Sauveur, c'est-à-dire en l'an 4000 du Monde, et il durera jusqu'à la fin des siècles. C'est proprement l'âge des Chrétiens, et tout ce qui s'est fait dans le reste du monde n'est presque plus à compter. Il n'y a de considérable que ce qui s'est fait dans l'Eglise, qui est le véritable royaume de J. C. dont tous les Chrétiens sont les sujets. On pourra voir dans cette Table en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable sous JESUS-CHRIST et les Apôtres. *Ans de J. C.*

TABLE abrégée de ce qui s'est passé de plus considérable dans la Judée sous JESUS-CHRIST et les Apôtres.

4000	JESUS-CHRIST naît en Bethléem, le vingt-cinquième jour de Décembre, l'an 37 et dernier du règne d'Hérode, et le 40 de celui d'Auguste. Il est circoncis le huitième jour; il est adoré des Mages; il est offert au Temple le quarantième jour, et ensuite mené en Egypte. Après cela Hérode fait mourir les Innocens.	1
	Il meurt lui-même vers la fin de Novembre de la même année, après avoir langui misérablement, et Archelaüs règne en sa place.	
4001	Joseph retourne d'Egypte, après la mort d'Hérode, et demeure en Galilée à Nazareth.	2
4002	Theudas, dont il est parlé dans les Actes, fait de grandes courses dans la Judée; et plusieurs s'élèvent dans ce pays qui prennent le nom de Roi ou de Messie.	3
4004	Cette année commence l'Ère vulgaire de JESUS-CHRIST, c'est-à-dire la manière dont on fait usage ordinairement pour compter les années depuis JESUS-CHRIST, quoiqu'il fût né quatre ans plutôt.	
An de l'Ère vulgaire. * 8	* Cette année J. C. âgé de 12 ans fut trouvé dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, qu'il écoutoit et interrogeoit.	12
† 14	† Mort d'Auguste à Nole, arrivée le 19 Août, l'an 37 de son règne. Tibère régne en sa place.	18
28	Saint Jean commence cette année à baptiser, l'an 15 du règne de Tibère.	32

30	Jesus-Christ est baptisé par St. Jean, va au désert, et peu de temps après commence à prêcher.	34
33 *Ans de l'Ere vulgaire.*	Jesus-Christ meurt après avoir célébré avec ses Disciples la quatrième Pâques, l'an 19 de l'empire de Tibère.	37 *Ans de J. C.*
	Cette même année, après l'Ascension et la Pentecôte, les sept Diacres sont élus, et St. Etienne est lapidé. St. Philippe baptise l'Eunuque.	*An de Tibère.*
34	Conversion de St. Paul, qui ayant désabusé les Juifs de Damas, en leur déclarant sa conversion, s'en va en Arabie.	19
37	St. Paul revient d'Arabie à Damas où il commence à prêcher plus fortement les Juifs qui firent dessein de l'arrêter; mais il se sauve et vient voir St. Pierre à Jérusalem. Les Chrétiens le craignent, ne sachant pas sa conversion; mais St. Barnabé l'introduit, et dit ce qui lui étoit arrivé.	23 *de Caligula.* 1
38	St. Pierre vient à Antioche et y établit son siége. Il guérit Enée à Lidde et ressuscite Tabitha à Joppé. Corneille le centenier le prie de le venir voir, et il embrasse la foi.	2 *de Claude.*
	St. Matthieu écrit son Evangile le premier de tous, et en Hébreu.	
42	St. Pierre est délivré de prison. C'est vers ce temps qu'il va à Rome établir sa chaire.	
	Sergius Paulus proconsul est converti à la foi par St. Paul, d'où cet Apôtre est appelé Paul au lieu de Saul.	
43	St. Pierre écrivit sa première Epître alors, avant que St. Marc allât à Alexandrie.	3
	On veut sacrifier à Paul et à Barnabé à Lystre, comme à Jupiter et à Mercure, parce qu'ils avoient guéri un homme boiteux dès sa naissance.	
	St. Marc écrit son Evangile, mais en Grec, selon qu'il l'avoit entendu de St. Pierre.	
50	Premier Concile tenu par les Apôtres à Jérusalem, touchant la difficulté de la Circoncision, que l'on déclare n'être plus nécessaire. Peu de temps après St. Pierre étant venu à Antioche, et usant de quelque dissimulation à l'égard des Juifs qu'il avoit peur de choquer, St. Paul l'en reprend publiquement devant tout le monde.	10
51	Dispute entre St. Paul et St. Barnabé, à l'occasion du disciple Marc; ce qui fut cause qu'ils se séparèrent.	11
	St. Paul est battu de verges à Philippes. La nuit les portes de la prison s'ouvrent lorsqu'il prioit avec Silas. Le gouverneur de la prison est converti à la foi; et comme les Juges reconnoissant l'innocence de St. Paul, lui permirent de s'en aller, il ne le voulut pas faire qu'on ne lui eût fait réparation de l'injure qu'il avoit reçue.	
52	St. Paul convertit à Athènes St. Denis l'Aréopagite, va de là chez Aquila et Priscilla, et travaille chez eux.	12 *de Néron.*
56	St. Luc écrit alors son Evangile. Les Galates se laissent séduire, et St. Paul leur écrit avec force. Les Corinthiens se laissent aller à des schismes. St. Paul leur écrit.	2
58	St. Paul va à Corinthe, d'où il écrit l'Epître aux Romains. Il va à Jérusalem, où il est presque tué par les Juifs. Le tribun Lysias se saisit de lui. Le lendemain il se défend devant l'assemblée des Prêtres, et il appelle le souverain Pontife Ananie qui l'avoit fait frapper, *Muraille blanchie.*	4
	Le Tribun envoie St. Paul à Félix. Félix le retient et le laisse à son successeur Portius Festus.	6
60	Festus ayant ouï St. Paul seul, et depuis en présence du roi Agrippa et de Bérénice, l'envoya à Rome où il avoit appelé. Le vaisseau se brise près de Malthe où il demeure quelque temps, et enfin il arrive à Rome où on lui permet de loger en son particulier, ayant seulement avec lui un garde. Et c'est ici que finit le livre des Actes.	
61	St. Marc qui le premier a annoncé la foi à Alexandrie, meurt la 8e année de Néron.	7
	Onésiphore cherche long-temps St. Paul à Rome, et le trouve avec une grande joie de cet Apôtre.	
62	Les Philippiens envoient Epaphrodite leur Evêque à Rome pour porter quelque argent à St. Paul, qui leur écrit par la même personne.	8
	C'est aussi de là qu'il écrit les deux Epîtres aux Colossiens, celle aux Ephésiens et celle aux Hébreux.	
63	St. Paul étant au bout de deux ans sorti libre de Rome, parcourt encore l'Orient et l'Occident. Philemon le reçoit chez lui à Colosse.	9
	Ananus fait mourir St. Jacques appelé frère du Seigneur, ou en le faisant lapider, ou en le faisant précipiter du haut du temple. Siméon fils de Cléophas, fut élu Evêque de Jérusalem en sa place.	

Ans de l'ère vul.		Ans de Néron.
64	Néron brûle Rome, et en rejette la faute sur les Chrétiens. Ce fut le sujet de la première persécution qui fut horrible.	10
66	St. Paul vient une seconde fois à Rome, et étant encore mis en prison, il se justifie devant Néron qui le laisse libre. Demas l'abandonne. St. Luc seul demeure à Rome avec lui. St. Pierre et St. Paul sont avertis secrétement de Dieu que leur mort étoit proche. St. Paul écrit la seconde Epître à Timothée ; et St. Pierre écrit sa seconde Epître un peu avant sa mort.	12
67	St. Pierre et St. Paul prédisent à Rome qu'il viendroit bientôt un Roi qui détruiroit la Judée. Cette même année ces bienheureux Apôtres furent martyrisés à Rome, le même jour 29 de Juin, St. Pierre étant attaché en croix la tête en bas, et St. Paul ayant la tête coupée.	13
70	Ce fut en cette année que Vespasien fit tant de maux dans la Judée ; et ayant été obligé de la quitter, il envoya quelque temps après Tite son fils qui prit Jérusalem et la ruina l'an 70 de J. C. et le 40 après sa mort.	de Domitien. 14
94	L'Apôtre St. Jean fut banni et envoyé à l'isle de Pathmos, où il écrivit l'Apocalypse, qui marque ce qui doit arriver dans l'Eglise, principalement dans les derniers temps.	de Nerva. 1
96	Etant retourné dans l'isle de Pathmos, toutes les Eglises d'Asie qu'il gouvernoit le prièrent d'écrire son Evangile ; ce qu'il fit à l'âge de 92 ans.	de Trajan.
98	Quelque temps après il écrivit aussi ses trois Epîtres.	1

CHAPITRE IX.

Du temps que les Prophètes ont vécu.

Ans du monde.		Ans avant l'ère comm. de J. C.
	ON sera bien aise de voir ici le temps que chacun des Prophètes a vécu, et sans parler de ceux dont il est fait mention dans le livre des Rois, comme Samuel, Nathan, Gad, Ado, et particuliérement Elie et Elisée, dont on peut aisément voir le temps par les Rois sous lesquels ils ont vécu, on se contentera de marquer ceux dont on a les écrits séparés, et on en verra tout d'un coup le temps par cette petite Table.	

Table du temps auquel ont vécu les Prophètes.

3116	JONAS commença à prophétiser sous Joas père de Jéroboam II, roi d'Israël.	838
	OZÉE sous Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchias rois de Juda, et Jéroboam roi d'Israël. Il prophétisa durant un siècle.	
3194	JOËL sous les mêmes rois qu'Ozée, et durant autant de temps.	810
3217	AMOS commença à prophétiser en Israël la vingt-troisième année d'Ozias, et prophétisa durant 28 ans.	787
3219	ISAÏE prophétisa en Juda, la vingt-cinquième année d'Ozias, et continua sous Achaz et Ezéchias. La tradition des Juifs et des Pères mêmes, est que Manassés fils d'Ezéchias le fit mourir, de sorte qu'il auroit prophétisé durant tout un siècle.	785
3246	ABDIAS prophétisoit en Israël du même temps qu'Isaïe en Juda.	758
	MICHÉE fut sous les les Rois de Juda, Joathan, Achaz et Ezéchias, durant plus de cinquante ans. Jonas semble en ce temps avoir été envoyé à Ninive.	
3291	NAHUM commença à prophétiser après que les dix Tribus furent emmenées captives pour consoler tant le peuple qui restoit, que celui qui avoit été emmené.	713
3375	JÉRÉMIE commença à prophétiser en Juda la treizième année de Josias, et y prêcha durant quarante-cinq ans. Ayant ensuite été emmené en Egypte, il y fut lapidé. BARUCH étoit aussi de son temps ; et quoiqu'il fût de très-grande famille, il lui servoit de secrétaire.	629

Ans du monde.		*Ans avant l'ère comm. de J. C.*
	SOPHONIAS et HABACUC étoient encore du même temps.	
3398	DANIEL commença à prophétiser en Babylone presque enfant, sous Nabuchodonosor, et continua jusqu'au temps de Cyrus, c'est-à-dire environ la 85[e] année de son âge. Et quoiqu'il eût obtenu par ses prières l'accomplissement des prophéties par la délivrance du peuple, il y a apparence néanmoins qu'il mourut dans ce pays étranger, sans être jamais retourné en Judée.	606
3409	EZÉCHIEL, qui étoit de la race des Prêtres, et l'un des captifs emmenés avec Jéchonias par le roi Nabuchodonosor, commença cinq ans après à prophétiser en Babylone, et continua durant 22 ans.	595
3485	AGGÉE prophétisa en Judée lorsque le peuple fut revenu, et l'accusa d'être trop lent à rebâtir le Temple. ZACHARIE fut de son temps.	519
3550	MALACHIE fut le dernier des Prophètes, et semble avoir été du même temps que Néhémie vers la fin du règne d'Artaxerxès Longimanus. Ainsi il paroît que le temps des Prophètes a duré plus de 400 ans.	454
	Il est remarquable que tous les Sages de la Grèce, si célèbres dans l'Antiquité païenne, ne sont venus que depuis les Prophètes. Pythagore alla même en Babylone où il apprit quantité de choses des Juifs, dont il se servit dans sa philosophie ; et Platon qui a aussi mis plusieurs choses des Livres de Moyse dans les siens, étoit près de deux cents ans après tous ceux-ci. Que si quelqu'un veut voir les preuves de tout ce qu'on allègue dans cet Abrégé, qu'il consulte la Chronologie sainte d'où ceci est tiré.	

FIN.

Śląska Biblioteka Publiczna
224657
IV
Min. Ośw. 507d — PZWS C853 X. 49

Biblioteka Śląska
224657 III
Starodruki